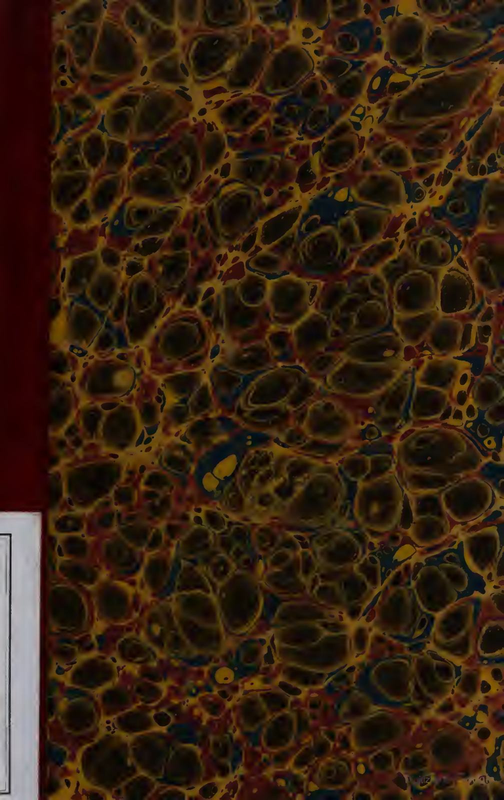



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·





LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PARIS.—TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29, PRÈS St-SULPICE.

LES

VIES DES SAINTS

ET

FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PAR LE R. P. RIBADÉNÉIRA

TRADUCTION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE

DES FÊTES NOUVELLES

DES VIES DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX

PAR

M. L'ABBÉ É. DARAS.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER.

DEUXIÈME ÉDITION

Corrigée et augmentée d'une table des matières à l'usage des Prédicateurs et des Catéchistes.

SEPTEMBRE.







PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE, 23.

1857

LES
VIES DES SAINTS
ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

PREMIER JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Gilles, abbé. — Saint Leu ou saint Loup, archevêque de Sens.
— Les saints douze frères, martyrs.

Saint Josué et saint Gédéon; sainte Anne la prophétesse; saint Prisque, martyr; saint Sixte, premier évêque de Reims; saint Térentien, évêque et martyr; saint Ammon, diacre et martyr; saint Vincent et saint Liède, martyrs; saint Réol, martyr; saint Prisque, évêque de Capoue; saint Constance, évêque d'Aquin; saint Victur, évêque du Mans; sainte Vérène, vierge.

LA VIE DE SAINT GILLES,

ABBÉ.

AN 500.

Symmaque, pape. — Anastase, empereur.
Clovis, roi.

Saint Gilles ou Egidius étoit Grec de nation, natif d'Athènes, de naissance illustre. Son père avoit nom Théodore, et sa mère Pélagie. Dès son enfance, il s'appliqua à l'étude et aux œuvres de vertu, spécialement à la miséricorde envers les pauvres. Allant un jour

à l'église, il trouva un pauvre étendu sur le carreau qui lui demanda l'aumône. Saint Gilles se dépouilla de la robe qu'il avoit, et la lui donna, et le pauvre, qui étoit malade, fut guéri en la touchant.

Ses parents étant décédés, il donna tout son patrimoine aux pauvres, et fit Notre-Seigneur son héritier universel. Dieu opéra par lui plusieurs miracles. Retournant un jour de l'église, il rencontra un homme qui avoit été piqué d'un serpent, qui étoit prêt à mourir, et qu'il guérit par sa prière. Un dimanche, il se trouva un démoniaque en l'église, criant et empêchant le monde de prier Dieu : saint Gilles commanda au malin esprit de sortir de ce corps, à quoi il obéit.

La sainteté de saint Gilles fut divulguée par ces miracles en toute la Grèce. Mais lui, vraiment humble et désireux du mépris plutôt que de l'honneur des hommes, pour fuir ces applaudissements populaires, s'embarqua et alla chercher un pays inconnu. En son voyage, il fut attaqué d'un orage que Notre-Seigneur apaisa à sa prière : ce dont les passagers qui étoient dans le même navire le remercièrent infiniment, reconnoissant que Dieu les avoit délivrés de ce péril par son intercession.

Quelques jours après, le vaisseau arriva en Provence. Saint Gilles alla en la ville d'Arles, dont saint Césaire, homme d'une rare piété et d'une grande doctrine, étoit évêque : il demeura trois ans entiers auprès de lui, avec un grand contentement de tous les deux, parce que leur conversation n'étoit que de Dieu et en Dieu. Là, il guérit un malade de fièvres malignes qui étoient invétérées depuis trois ans; mais craignant que cela ne le mît en crédit, il passa la rivière du Rhône. Sur l'autre rivage il trouva un saint ermite, nommé Vérédame, avec lequel il demeura quelques jours, opérant plusieurs miracles. Vérédame commença alors à faire plus d'estime de saint Gilles, qui, ne fuyant rien plus que l'honneur, résolut de le quitter et d'entrer dans le pays pour mener une vie solitaire, loin des hommes et de leurs trompeuses louanges.

Il trouva, à l'endroit où le Rhône se jette dans la mer, un dé

sert écarté avec un bocage fort épais, où il y avoit une caverne près d'une claire fontaine. Il y trouva aussi une biche qui sembloit lui avoir été envoyée de Dieu pour le nourrir de son lait. Il choisit sa demeure en ce lieu, vivant avec Dieu seul hors du tumulte, parmi les bêtes sauvages. Il arriva, un jour que le roi des Goths chassoit en ces quartiers-là, que la biche, poursuivie des chiens, se sauva de vitesse dans la caverne de saint Gilles, et se jeta à ses pieds comme implorant son secours. L'archer inconsidéré décocha un trait à la volée, dont le saint fut fort blessé. Les chasseurs poussèrent à travers le bocage jusqu'à la caverne où étoit le saint: ils trouvèrent, habillé en moine, ce vieillard vénérable, qui faisoit oraison, couvert du sang de la plaie qu'il venoit de recevoir, et la biche couchée à ses pieds. Le roi et ceux de sa suite en furent étonnés, et voyant que c'étoit un saint homme, ce prince se jeta à ses pieds, lui demanda pardon et fit incontinent panser sa blessure, encore que le saint ne le voulût pas permettre, désirant qu'elle lui durât toute sa vie pour endurer quelque chose, et mériter en supportant patiemment la douleur.

Le roi prit de là occasion de le visiter souvent, honorant sa sainteté, et lui offrant plusieurs riches dons qu'il ne voulut pas recevoir, mais il conseilla au roi de faire bâtir en ce désert un monastère de religieux qui prieroient continuellement Dieu pour lui et pour son royaume. Le monastère fut fait, et saint Gilles en prit la charge avec le titre d'abbé, par importunité du roi. Il y vécut quelques années, se fit prêtre, et y mena une vie angélique, profitant à tout le monde, et convertissant plusieurs pécheurs au service et à l'amour de Dieu. Entre autres le roi se confessa d'un grand péché qu'il avoit commis, et en fit pénitence par les prières et les remontrances de saint Gilles.

Après qu'il eut gouverné saintement pendant quelques années son monastère, Dieu lui révéla l'heureuse fin de ses jours; et s'étant préparé à sortir de cette vie, il rendit son âme à Dieu le premier de septembre, au temps où saint Césaire, évêque d'Arles, avec lequel saint Gilles demeura deux ans, florissoit sous le Pape Symmaque, Anastase étant empereur, Théodoric, roi

d'Italie, et Clovis, roi de France, en l'an de notre salut 500, ou environ.

La vie de saint Gilles a été écrite par Fulbert, évêque de Chartres, et il en est fait mention aux Martyrologes romain, de Bède et d'Adon, ainsi que dans saint Antonin, et Pierre de Natalibus.

LA VIE DE SAINT LEU OU SAINT LOUP,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

AN 570.

Jean III, pape. — Justin II, empereur.
Charibert, roi.

Saint Loup naquit au territoire d'Orléans : son père s'appeloit Betton, et sa mère Austregilde, tous deux de sang royal, et vivant conformément aux commandements de Dieu. A la naissance de saint Loup, ils eurent révélation qu'il seroit un jour un très-digne prélat, et que par sa rare science et par sa sainte vie, il seroit en l'Eglise comme un brillant flambeau qui éclaireroit toute la France ; ce qui fut cause que sa mère le nourrit de son propre lait, ne s'en voulant pas fier à des nourrices. Sitôt qu'il fut en âge, elle le mit sous la conduite de bons maîtres, avec lesquels, par la vivacité de son esprit et par sa docilité, il fit un notable progrès en beaucoup de sciences, mais spécialement en l'éloquence, qui sembloit lui être naturelle, tant il parloit aisément et de bonne grâce.

Du côté de sa mère il avoit deux oncles évêques, l'un d'Orléans, et l'autre d'Auxerre, qui, reconnoissant ses grandes vertus, sa promptitude à obéir, son assiduité à l'église, la grande ferveur de

ses prières, la douceur de son chant, l'humilité de sa conversation, et le mépris qu'il faisoit des choses du monde, l'enrôlèrent au nombre des clercs, et ainsi lui donnèrent la tonsure. Cela lui servit d'aiguillon pour garder sa virginité, pour quitter son pays et pour s'en aller aux déserts de l'île de Lérins. Il y vécut pauvrement et avec tant d'austérité, qu'ayant vendu ses biens et distribué l'argent aux pauvres, il se revêtit de bure, jeûna continuellement, porta la haire, et s'adonna à l'oraison et à la visite des sépulcres des saints martyrs. Il y passoit souvent les nuits, pour le désir qu'il avoit de leur être semblable, ouvrant par ses prières les portes des églises quand elles étoient fermées, et avec un tel bruit, que plusieurs y accouroient et le voyoient assez souvent dans l'église briller de même qu'un soleil.

Ces merveilles se répandant de tous côtés, le clergé et le peuple de Sens, après la mort d'Arthème, son oncle, l'élurent archevêque, et pour lui retrancher le moyen de s'enfuir, ils firent ratifier par le roi son élection : de sorte qu'ils l'amenèrent à Sens et l'installèrent avec une incroyable joie de tout le peuple. Il pensa aussitôt que ses exercices du passé n'étoient rien ; il redoubla ses ferveurs et se mortifia plus rigoureusement, jeûnant, priant et veillant plus longtemps, étant le premier aux matines, et sonnant lui-même les cloches pour réveiller les chanoines. Il y entendoit d'ordinaire le chant mélodieux des anges, qui entonnoient le *Pater* avec une merveilleuse douceur.

Rencontrant la nuit deux hommes prêts à se battre pour une femme, il courut à l'église sonner les cloches, et leur donna une telle frayeur, que leurs brutales passions furent à l'instant amorties; puis, les trouvant à l'église, il leur parla si efficacement, qu'ils lui promirent de ne retomber plus dans ce honteux péché.

Il rendoit justice avec beaucoup de prudence et d'équité ; il punissoit les méchants qui étoient obstinés, et pardonnoit aux gens de bien, quand, par fragilité, ils s'étoient oubliés. Encore qu'il aimât tous ses diocésains, il montroit en apparence plus d'amitié à ses ennemis, les invitant à sa table, pourvoyant à leurs nécessités, tâchant par ce moyen de les gagner et d'amollir leur cœur.

Il disoit que la libéralité recommandoit grandement le prélat, quand, ne se souciant pas de son particulier intérêt, il ne tendoit qu'à secourir les pauvres, à loger les pèlerins, et à faire de sa maison un hôpital : de sorte qu'il se fâchoit lorsqu'il ne trouvoit pas à qui donner, tenant ce jour-là pour perdu. Il en avoit une fois un si grand nombre à nourrir, qu'il ne savoit comment y fournir ; ses gens le pressoient de les congédier, mais il n'en voulut rien faire, se confiant en la divine Providence, qui lui fit envoyer à la fois vingt charrettes chargées de vin; de quoi il leva les yeux au ciel, et apprit à ses gens à se confier en Celui qui nourrit les petits oiseaux des champs.

Nonobstant ses héroïques vertus, qui le faisoient renommer de toutes parts, Dieu permit qu'il fût éprouvé d'une étrange manière : c'est qu'instruisant en la vie spirituelle une vierge nommée Vérosie, le diable fit courir si adroitement le bruit qu'il l'entretenoit, que le roi et toute la cour le crurent. Fulcaire, son intime ami, l'en avertit et le pria, pour ôter tout soupçon, de ne lui plus parler; mais il n'en voulut rien faire, alléguant que pour la calomnie l'on ne devoit pas omettre le bien, ni quitter l'assistance du prochain, et, en dépit des calomniateurs, il lui donna publiquement le saint baiser, comme étant sa fille spirituelle.

Après la mort de Thierry, roi de Bourgogne, Clotaire, roi de France, se voulant emparer de la ville de Sens, y envoya Blidebaut avec une armée fort puissante, qui renversa aussitôt les murailles. Saint Loup monta à l'église, pria avec une ardente ferveur, sonna la cloche en façon de tocsin, et effraya tellement l'ennemi, qu'il leva le siége. Clotaire néanmoins fut depuis reconnu par toute la Bourgogne, et envoya pour gouverneur à Sens, Farulphe, homme fier et avare. Plusieurs alloient pour le saluer et lui faire des présents, mais saint Loup n'y voulut point aller et aima mieux faire ses présents aux pauvres. Farulphe, après son entrée dans la ville, marcha droit à l'église, où le saint l'attendoit pour le recevoir : mais il ne voulut point le regarder, et encore moins lui parler. Saint Loup lui dit alors franchement que sa dignité étoit plus illustre que la sienne; qu'il étoit lieutenant de

Dieu, et lui du roi, et que c'étoit à lui de le venir trouver. Farulphe prit cette charitable remontrance pour un affront : il résolut aussitôt de s'en venger ; de sorte que, par les calomnies que lui suggéra Magdégisille, abbé de Saint-Remy, qui prétendoit se faire nommer archevêque, il fit tant auprès du roi, qu'il fut relégué à Vinemay, en Normandie, et livré entre les mains de Boson, capitaine païen.

Mais la Providence divine sut bien tirer de ce mal un grand bien, qui fut la conversion de cette contrée-là, parce qu'il en arracha l'idolâtrie, baptisa Boson avec plusieurs soldats, convertit leurs prêtres et un grand nombre de peuple. Dieu accompagna son éloquence, plus divine qu'humaine, d'un miracle fort signalé, car il rendit en leur présence la vue à un aveugle.

Cependant ceux de Sens se mutinèrent tellement, qu'ils tuèrent Magdégisille, comme auteur de ce bannissement, et s'en allèrent à Troyes pour faire en sorte que saint Vinnebaud obtînt du roi le retour de saint Loup. Il vint en cour, où il fit si bien que les patentes en furent expédiées. A son retour d'exil, il se trouva si maigre et si défiguré, que le roi, touché de pitié, se prosterna à ses pieds, lui demanda pardon, le servit à table, et lui offrit de fort riches présents, qu'il ne voulut point prendre pour lui, car il les envoya à son église.

On ne peut dire la joie que tout le peuple de Sens ressentit à cet heureux retour, après lequel, le saint archevêque délibéra de réparer les ruines de son absence, allant par son diocèse arracher, comme un bon jardinier, les mauvaises herbes ; faire rendre compte aux curés, et leur donner de salutaires enseignements. Dieu favorisa son travail d'un bon nombre de miracles : car en approchant de Paris, il ouvrit des prisons par ses prières, et fit rompre les fers des prisonniers, qui après leur délivrance le vinrent remercier, et lui promettre une meilleure vie. Séjournant à Melun, le feu se mit à un grenier plein de blé ; personne ne le pouvoit éteindre : il se prosterna à terre, le cœur vers le ciel, et à l'instant il s'éleva un vent impétueux, qui le chassa et l'éteignit subitement.

Disant un jour la sainte messe avec une ferveur plus grande qu'à l'ordinaire, une escarboucle étincelante descendit du ciel en sa main; le roi la garda depuis en son cabinet, ne pouvant assez admirer le feu qu'elle jetoit. Le Martyrologe romain fait mention de ce miracle.

Sa bénédiction avoit tant de vertu, que l'ayant appliquée sur une des cloches de l'église de Sens, elle rendoit un son si agréable, qu'elle enflammoit la dévotion dans les cœurs les plus refroidis. Le roi la vouloit avoir à Paris; mais elle perdit son harmonie à la sortie des portes, et la recouvra étant rapportée à Sens. Une fois le diable l'attaqua, et lui excita une si insupportable soif durant son oraison, qu'il fut contraint de boire; depuis, comme il lui sembloit avoir en cela acquiescé au diable, il fit une très-rude pénitence, et tourmenta si fort le démon, en usant des exorcismes, qu'il ne l'osa plus attaquer.

Dînant un jour en compagnie, il eut une révélation de l'arrivée du bienheureux saint Vinnebaud, son intime et familier ami : il quitta le dîner pour aller au-devant de lui, et l'amena à la compagnie, qui s'étonna comment il l'avoit pu savoir, et crut que Dieu lui avoit révélé sa venue. Outre ses autres miracles, il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, et le marcher aux boiteux.

Après tant de travaux et de saintes œuvres, Dieu lui révéla l'heure de son trépas, et lui envoya une légère maladie. Il ne fallut point de médecin; il fit son testament, s'arma des sacrements, exhorta ses chanoines de se réformer, et de vivre saintement. Il leur enjoignit d'enterrer son corps sous l'égout de l'église de Sainte-Colombe, où souvent il faisoit ses prières : montrant par là le peu d'opinion qu'il avoit de soi-même, et comme il s'estimoit indigne d'être placé en terre sainte. C'est l'ordinaire des saints de s'humilier d'autant plus que leurs perfections sont plus grandes.

Le peuple de Sens ressentit amèrement cette perte : ce n'étoit que larmes et sanglots par la ville, et en plusieurs endroits de la France, pour les regrets qu'ils avoient de sa mort. Les chanoines n'osant se départir de sa dernière volonté, l'enterrement eut lieu.

sous cet égout, qui fut aussitôt changé en oratoire, pour l'affluence du peuple qui y venoit de tous côtés, et pour les signalés miracles que Dieu y opéroit par son intercession. Une femme aveugle depuis trente ans, y recouvra la vue. Bèze, demoiselle fort noble, s'y étant fait porter, y reçut guérison en prenant de la poudre de l'égout.

Un évêque, fâché de l'honneur que chacun lui rendoit, foula aux pieds indignement son tombeau : mais il fut incontinent saisi d'épilepsie, ce qui le fit écumer par le nez et par la bouche, et excita par tout son corps d'étranges convulsions : il reconnut sa faute, confessa son péché, et demanda pardon au saint, qui le remit en santé, tant du corps que de l'âme.

Ainsi vécut, ainsi finit le très-heureux et très-recommandable prélat saint Loup, l'un des plus beaux ornements de la France. Sa vie est fidèlement rapportée dans Surius, Pierre de Natalibus, Sigebert, et Vincent de Beauvais. Les Martyrologes de Bède, d'Usuard, d'Adon et de Rome, en font mention, le premier de septembre. Démocrate, en ses Tables, dit qu'il fut le vingtième archevêque de Sens.

LA VIE DES SAINTS DOUZE FRERES,

MARTYRS.

VERS L'AN 260.

Saint Étienne, pape. — Valérien, empereur.

Le même jour que se célèbre la fête de saint Gilles, l'Eglise fait commémoration des douze frères martyrs, Africains de nation, natifs d'Adrumète. Les noms de ces braves soldats de Notre-Sei-

gneur sont : Donat, Félix, Aconcio, Honoré, Fortuné, Sabinien, Septime, Janvier, Félix le Jeune, Guy, Satyrie, et Reposite.

Ils étoient de noble naissance, tous bien instruits dans les lettres divines et humaines. Ils furent pris en Afrique, et depuis amenés en Italie dans la ville de Bénévent, où ils achevèrent le cours de leur martyre, encore que ce fût à divers jours; Valérien étant empereur à Rome. Avant que de les faire mourir on les tourmenta en plusieurs manières. Alfane, archevêque de Salerne, écrivit leur martyre en vers héroïques. Il est rapporté au septième tome de Surius. Le bibliothécaire Anastase a aussi écrit d'eux, ainsi que Pierre Gelais dans les Annotations sur son Martyrologe; celui de Rome et Baronius en ses Annotations en font mention.

En Palestine, saint Josué et saint Gédéon.

A Jérusalem, sainte Anne la prophétesse, dont la sainteté est démontrée par les paroles de l'Évangile.

A Capoue, sur le chemin de Léau, saint Prisque, martyr, l'un des anciens disciples de Jésus-Christ

A Reims en France, saint Sixte, disciple de l'apôtre saint Pierre, et qui, ayant été consacré par lui premier évêque de la même ville, reçut la couronne du martyre sous Néron.

A Todi en Ombrie, saint Térentien, évêque et martyr, qui, sous l'empereur Adrien, et par l'ordre du proconsul Létien, fut livré aux tourments du chevalet et des scorpions, eut la langue coupée, puis termina son martyre étant condamné à avoir la tête tranchée.

A Héraclée, saint Ammon, diacre, et quarante saintes vierges, qu'il instruisit dans la foi, et qu'il conduisit avec lui à la gloire du martyre sous le tyran Licinius.

En Espagne, saint Vincent et saint Liède, martyrs.

A Populonia en Toscane, saint Réol, martyr, qui, venant d'Afrique, consomma son martyre dans cette ville.

A Capoue, un autre saint Prisque, évêque, qui fut l'un de ces prêtres qui, dans la persécution des Vandales, tourmentés de diverses manières pour la foi catholique, et embarqués sur un vieux navire, arrivèrent d'Afrique aux côtes de la Campanie. S'étant dispersés dans ces lieux, et ayant eu le gouvernement de diverses églises, ils propagèrent merveilleusement la religion catholique. Il eut pour compagnon saint Castrense, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion et saint Vindonius.

A Aquin, saint Constance, évêque, célèbre par le don de prophétie et par plusieurs vertus.

Au Mans, saint Victeur, évêque.

Au territoire de Constance, à Bade, sainte Vérène, vierge.



DEUXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Just, évêque de Lyon.

Saint Antonin, martyr; sainte Maxime, martyre; saint Diomède et ses compagnons, martyrs; saint Zénon et ses fils, martyrs; saint Evode et ses compagnons, martyrs; saint Elpide, évêque de Lyon; saint Lupède, abbé; saint Nonnose, abbé.

LA VIE DE SAINT JUST,

ÉVÊQUE DE LYON.

AN 380.

Saint Damase, pape. — Gratien, empereur.

Saint Just vivoit sous l'empire de Gratien et de Théodose. Son extraction est assez obscure, bien que le vulgaire tienne que ce saint prélat étoit de la maison de Tournon. Le Père Gautier, homme docte et exact, lorsqu'il parle de lui en sa Chronologie, dit qu'il a lu à Lyon en une vieille inscription de l'église collégiale, qui en porte son nom, qu'il étoit fils du comte d'Angers. Sa mère ayant été calomnieusement accusée d'adultère, il parla miraculeusement en sa naissance, et témoignant de sa bouche que le comte étoit son père, il délivra par ce moyen sa mère de soupçon et de prison.

Le même auteur ajoute que saint Just vient de l'illustre maison de Tournon, soit pour l'ancienne alliance qu'il dit savoir de bonne part avoir été autrefois entre la maison de Tournon et celle d'Angers, ou parce qu'au château de Tournon il y a un quartier qu'on

nomme encore à présent de Saint-Just. En effet, le cardinal François de Tournon, pour le respect de ce quartier, et le commun bruit que saint Just y naquit, et y avoit été élevé, se déporta du dessein qu'il avoit de faire abattre le vieux château, pour en bâtir un nouveau.

De plus, dans les archives de la maison de Tournon, il se trouve une procuration passée par Guillaume II, seigneur de Tournon, en plein chapitre de Saint-Just, le 28 d'avril de l'année 1334, par laquelle on trouve que saint Just est venu de la maison de Tournon, et que les seigneurs de Tournon sont fondateurs originaires de l'ancienne église de Saint-Just bâtie sur Lyon, ayant Guillaume II passé cette procuration comme tel, en prenant les affaires du chapitre, et promettant de les garder d'injures et d'oppression. En outre, cette ancienne église ayant été abattue par les huguenots dans les troubles de l'an 1592, les chanoines s'adressèrent au seigneur de Tournon, pour être aidés à réédifier leur église sous le même titre de Saint-Just, dans la ville. Ce qu'il leur accorda.

On trouve encore que le seigneur de Tournon tient lieu de premier chanoine, et qu'il est reçu en la même église, quand il lui plaît d'y aller, avec grand honneur; que l'aîné de Tournon porte d'ordinaire le nom de Just, et que l'université de la Compagnie de Jésus établie à Tournon par le cardinal François, a saint Just pour son patron.

Ce saint prélat, ayant été mis sous la conduite de Pascasius, évêque de Vienne, fut instruit et élevé soigneusement en la vertu et en la piété chrétienne; et lorsque l'âge l'en eut rendu capable, il fut fait diacre de l'église de Vienne, voisine de Tournon. Depuis, l'éclat de ses vertus brillant de toutes parts, et l'odeur de sa sainte vie embaumant tout le pays, comme l'église de Lyon vint à manquer de pasteur, il en fut élu et consacré évêque. En cette dignité il se comporta si saintement, qu'il faisoit assez paroître par ses bonnes œuvres, qu'il étoit juste de nom et d'effet.

Il arriva, pendant qu'il étoit évêque, qu'un homme turbulent, après s'être attiré l'indignation et la colère de tout le peuple, pour

avoir de sang-froid battu et tué beaucoup de personnes par la ville, fut contraint de fuir dans l'église de Lyon, comme dans un asile assuré, pour sauver sa vie. Mais ce méchant homme avoit tellement irrité le peuple, qu'ils menacèrent de mettre le feu à l'église, si le coupable ne leur étoit rendu. Saint Just fut donc contraint de le mettre entre les mains d'un des principaux de la ville, avec promesse qu'il ne lui seroit fait aucun tort en sa personne, pendant que l'on tâcheroit d'apaiser ce peuple. Toutefois, contre l'intention du saint évêque et la parole qui lui avoit été donnée, il fut enfin lié par les pieds, traîné par la ville ignominieusement, et cruellement mis à mort. Cette action donna de si grandes atteintes au cœur de ce bon pasteur, qu'il s'en imputa la faute. *Il est vrai,* disoit-il, *que ce peuple aveugle et sans pitié a péché en commettant cette méchante action, porté à cela par l'instinct du diable; mais, bon Dieu, qu'a fait Just?*

Il ne manqua pas de traverses durant son épiscopat : car outre les ravages que commettoient les barbares du Nord, qui se jetèrent sur les provinces de la Gaule, l'hérésie arienne étoit alors si répandue par l'univers, que toute la Gaule en étoit infectée. Ainsi la plupart des évêques étoient forcés d'abandonner leurs églises, les uns par la violence, les autres de leur bon gré, ne pouvant supporter les insolences des ariens contre les catholiques. Saint Just néanmoins demeura ferme comme un rocher contre tant de tempêtes, jusqu'à ce que le bon empereur Gratien fut mis à mort par le tyran Maxime. Pour lors il craignit que ce tyran ne recherchât ceux qui avoient soutenu le parti de Gratien. De sorte qu'ayant été délégué pour la France au concile d'Aquilée, assemblé contre le reste des ariens, avec Constantius et Proculus, après le concile, comme il désiroit se démettre de la charge épiscopale, il s'en alla à Tournon, où il s'arrêta quelque temps : puis il s'achemina droit à Arles, et de là à Marseille, accompagné seulement de saint Viateur, son disciple, qui faisoit office de lecteur en l'église de Lyon.

Étant arrivé là, il s'embarqua, et se fit transporter en Égypte, où il vécut dans les déserts avec les saints anachorètes, dans une très-rare humilité et dans une perfection angélique, sans faire pa-

roitre en aucune façon sa qualité d'évêque. Enfin, il fut découvert et reconnu par un pèlerin françois de sa province, qui se jeta à ses pieds et lui demanda sa bénédiction. Ces bons moines, bien étonnés de la grande humilité de saint Just, qui jusqu'alors s'étoit soumis à leur obéissance, et qui s'étoit employé aux offices les plus vils, lui demandèrent aussitôt pardon du peu de respect qu'ils lui avoient rendu.

Saint Just passa ainsi le reste de sa vie, priant continuellement pour les Lyonnois; car, bien que corporellement il les eût abandonnés, il les avoit toujours présents en son esprit. Or saint Antioche, qui depuis lui succéda au gouvernement de l'église de Lyon, ayant eu avis que saint Just étoit en Égypte, fut poussé du désir de le voir, et s'y achemina. Sa venue fut prédite par le saint évêque, jusqu'à déclarer les lieux par où ce saint pèlerin passoit.

Enfin, après avoir passé quelques années dans ces déserts, il prédit l'heure de son trépas à saint Viateur, et le sien aussi : car quand saint Just tomba malade, et qu'il fut proche de la mort, saint Viateur commença à s'attrister ; alors le saint prélat le consola en lui disant : *Ne vous fâchez point de mon départ, mon fils, comme destitué de toute consolation, car vous me suivrez bientôt.* Ce qui se vérifia. Aussitôt après il rendit l'âme à Dieu son créateur, le deuxième jour de septembre.

Ceux de Lyon ayant su son décès par la Providence divine, comme ils le chérissoient fort et honoroient grandement, ils se transportèrent en Egypte, et rapportèrent son corps honorablement en leur ville, où jusqu'à présent il est révéré. On le met le treizième évêque.

Sa vie est rapportée par Surius. Tous les Martyrologes latins font mention de saint Just ; le romain, celui de Bède, d'Usuard et d'Adon, ainsi qu'Adon, évêque de Vienne, en sa Chronique, le cardinal Baronius en ses Annales, et en ses Annotations sur Usuard ; le Père Gautier, de la Compagnie de Jésus, Paradin en son Histoire de Lyon, et M. Robert en son *Gallia christiana*.

A Pamiers en France, saint Antonin, martyr, dont les reliques sont conservées avec beaucoup de vénération dans l'église de Palencia. — Il étoit issu d'une noble famille de cette ville. Dès sa jeunesse, il s'adonna tellement à la pratique de la vertu, qu'il conserva sa virginité. Il avoit un vif désir de souffrir le martyre pour l'amour de Jésus-Christ, en sorte qu'il sortit de la ville, abandonna ses parents, ses biens, ses amis, pour aller chercher les chrétiens qui se cachoient à cause de la persécution. Ayant été ordonné prêtre, il prêchoit avec courage l'Évangile de Jésus-Christ. Il arriva un jour que lassé du chemin et fort tourmenté de la soif, il se mit à faire oraison, puis frappant la terre de son bâton, une fontaine en sortit à l'instant, et les malades qui buvoient de cette eau recevoient une entière guérison. Quelque temps après il retourna à Pamiers, pour y combattre l'idolâtrie, exhortant les chrétiens à souffrir le martyre, plutôt que de sacrifier aux idoles. Comme il alloit en pèlerinage avec quelques-uns d'entre eux, il fut pris par les païens, qui lui tranchèrent la tête le 2 septembre. Ils lui coupèrent ensuite le corps en morceaux, et le jetèrent dans la rivière qui passe au pied de la montagne de Pamiers. Toutefois Dieu permit que son sang se congelât miraculeusement en une seule masse qui fut recueillie par les chrétiens, et que cette rivière, prenant un autre cours, laissât à découvert le saint corps, qui fut enseveli avec honneur par les chrétiens.

A Rome, sainte Maxime, martyre, qui, ayant confessé le nom de Jésus-Christ en même temps que saint Anscon, dans la persécution de Dioclétien, rendit saintement l'esprit tandis qu'on la frappoit à coups de bâton.

A Pamiers, saint Diomède, saint Julien, saint Philippe, saint Eutychien, saint Hésyque, saint Léonides, saint Philadelphe, saint Ménalippe et saint Pantagape, martyrs, qui méritèrent leur couronne, les uns par le feu, les autres par l'eau, d'autres par l'épée ou la croix.

A Nicomédie, saint Zénon et ses fils, saint Concorde et saint Théodore, martyrs.

Le même jour, martyre de saint Evode, saint Hermogènes, et sainte Calliste, frères et sœur.

A Lyon, saint Elpide, évêque et confesseur.

En la Marche d'Ancône, saint Lupède (Elpède), abbé, dont la ville qui porte son nom se glorifie de posséder le corps.

Au mont Saint-Oreste, saint Nonnose, abbé, qui, par le pouvoir de sa prière, transporta une pierre fort grosse, et brilla par d'autres miracles.



TROISIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Sainte Sérapie, vierge et martyre. — Saint Ayoul, abbé de Lérins, martyr. — Saint Rémacle, évêque de Maestricht. — Les saintes Euphémie, Dorothée, Thècle et Erasme, vierges et martyres.

Sainte Phébé; saint Aristée, évêque, et saint Antonin, martyrs; sainte Basilisse, vierge et martyre; les saints martyrs Zénon et Cariton; saint Sandale, martyr; saint Mansuy, évêque de Toul; saint Auxonne, évêque de Milan; saint Siméon Stylite le Jeune; ordination de saint Grégoire le Grand.

LA VIE DE SAINTE SÉRAPIE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 122.

Saint Alexandre, pape.— Adrien, empereur.

Sainte Sérapie vivoit sous l'empire d'Adrien. C'étoit une vierge chrétienne, native d'Antioche. Étant venue à Rome, elle fut bien reçue par sainte Sabine, dame romaine qui, après la mort de Valentin son mari, et grand seigneur romain, fut bien aise de faire rencontre de cette sainte fille, qu'elle retira en sa maison, afin de lui tenir compagnie pendant son veuvage. Elle étoit douée d'une rare beauté, et d'une singulière modestie: de sorte qu'elle s'insinua facilement dans les bonnes grâces de cette sainte dame, qu'elle persuada, tant par son bon exemple que par ses vives raisons, de se faire chrétienne. Sainte Sabine s'enflamma tellement par ses paroles en l'amour de Jésus-Christ, que sainte Sérapie étant prise pour la foi, et condamnée à la mort, elle ne la pouvoit quitter, l'accompagnant jusqu'au supplice.

Bien qu'il ne se trouve point que l'empereur Adrien ait fait d'édit contre les chrétiens, il ne laissa pas de les persécuter si cruellement, que sans jugement et à la seule clameur du peuple, ils étoient barbarement mis à mort. Béryllе, lieutenant de l'empereur, ayant donc été averti que sainte Sérapie étoit chrétienne, l'envoya chercher. Mais sainte Sabine, qui l'aimoit plus que sa fille, parce qu'elle l'avoit convertie et instruite en la foi chrétienne, ne voulut pas permettre que les gens d'armes l'emmenassent sans elle. De sorte que Béryllе, les voyant toutes deux, ne voulut faire aucun outrage à sainte Sérapie en la présence de sainte Sabine, pour la considération de cette sainte et vertueuse dame, qu'il respectoit à cause de la noblesse de sa maison. Mais la sainte, non moins courageuse que belle et chaste, prioit sainte Sabine de lui laisser souffrir le martyre pour l'amour de Jésus-Christ, au nom et en la puissance duquel elle espéroit surmonter la barbarie de ses ennemis.

Quelques jours après Béryllе la renvoya quérir. Alors les bourreaux, quelques efforts que pût faire sainte Sabine pour les empêcher, l'enlevèrent, et la menèrent devant ce lieutenant. Béryllе étant en son tribunal, et la sainte lui étant présentée, il lui dit: *Sérapie, sacrifie aux dieux.*

— *Je ne connois*, répondit-elle, *d'autre Dieu que Jésus-Christ, qui a créé le ciel et la terre, et n'en adorerai jamais d'autres.*

Alors Béryllе lui déclara, que si elle ne vouloit offrir des victimes à ses dieux, il lui feroit endurer les tourments les plus cruels qu'il pourroit imaginer.

La sainte fille lui répondit: *Il est en votre pouvoir de me tourmenter ainsi qu'il vous plaira; mais j'espère que mon Dieu fera réussir à mon salut tout ce que je souffrirai.*

Incontinent le juge, voyant que c'étoit perdre le temps que de penser l'ébranler par ses discours, en voulut venir aux effets. Mais comme la coutume des Romains ne permettoit pas que l'on fît mourir une vierge, ils s'efforcèrent de la corrompre auparavant, afin de lui faire perdre ce précieux trésor, qui lui servoit d'un puissant bouclier, pour la conservation de sa vie. Ainsi ce tyran

commanda que la chaste fille fût exposée aux outrages de deux jeunes hommes corrompus. Sainte Sérapie, considérant que son dessein étoit de lui faire perdre la virginité qu'elle aimoit le plus en ce monde, et qu'elle avoit consacrée à Dieu, elle eut recours à lui : *Seigneur, Dieu tout-puissant,* lui dit-elle, *je vous prie au nom de votre Fils Jésus-Christ, qui a voulu naître d'une Vierge, de m'assister présentement, et de me si bien défendre de la rage de ces impudiques, que ma virginité ne soit point souillée.*

Sa prière étant achevée, voici que ces jeunes débauchés entrent au lieu où elle étoit, pour l'outrager. Mais Dieu permit qu'un grand tremblement de terre ébranla toute la ville, si bien que ces deux impudiques furent saisis d'une telle frayeur, qu'ils tombèrent à la renverse demi-morts, sans avoir la force d'offenser la sainte en aucune façon. Le lendemain le tyran ayant envoyé voir en quel état étoit Sérapie, on la trouva toute joyeuse, priant Dieu à deux genoux, les mains jointes, et les yeux élevés au ciel, et ces débauchés couchés sur le dos par terre, ne pouvant remuer que la langue, et qui demandoient pardon à Dieu de leur détestable entreprise.

Ce spectacle ayant frappé ceux que le tyran y avoit envoyés, ils coururent lui raconter ce qu'ils avoient vu. Bérylle, au lieu de reconnoître les effets admirables de la puissance divine, envoya quérir sainte Sérapie, et lui demanda par quel art magique elle avoit abattu ces jeunes hommes. Elle, d'un courage généreux, lui répondit : *Je ne suis point magicienne, mais Dieu, qui a entendu l'humble prière de sa servante, a renversé par sa vertu ces jeunes débauchés que vous aviez envoyés pour me ravir le précieux trésor de ma virginité.*

Le juge lui répondit : *Il faut maintenant que tu me fasses paroître la vertu de ton Dieu à l'endroit de ces jeunes hommes. Fais en sorte qu'ils soient incontinent guéris.*

Alors sainte Sérapie se mit les genoux en terre, fit sa prière à Dieu, et aussitôt ils se levèrent librement, ayant recouvré une entière santé.

Néanmoins cette féconde merveille, non plus que la première, n'eut aucun effet sur l'esprit de ce juge, préoccupé par le diable,

attribuant cette vertu divine qui paroissoit en ces effets miraculeux, à la seule magie. Il commanda qu'elle fût dépouillée, et qu'on lui brûlât le corps avec des flambeaux ardents : ensuite il la fit fouetter si rudement, qu'elle jetoit le sang de toutes parts. Enfin, voyant que les tourments n'avoient non plus de force sur elle que ses paroles, et qu'elle refusoit entièrement de sacrifier aux faux dieux, confessant hautement la foi de Jésus-Christ, il la fit décapiter le vingt-huitième jour de juillet, environ l'an 122. Cependant on en fait plus grande fête le 3 de septembre, parce que ce fut ce jour-là que les cercueils de ces deux saintes dames, Sabine et Sérapie, furent relevés, et plus honorablement placés au même tombeau, où un oratoire fut encore élevé en leur honneur. C'est ainsi que le remarquent les Martyrologes latins. Le corps de sainte Sérapie fut d'abord enseveli par sainte Sabine, en un sépulcre qu'elle avoit près de la cour de Vindicien, cimetière où l'on enterroit les chrétiens, comme l'explique le cardinal Baronius dans ses Annotations sur le Martyrologe romain en parlant de cette sainte. L'église de Sainte-Sabine, à Rome, étoit la maison de cette dame ; là sont les corps des deux saintes, qui furent mis dans un même sépulcre, comme nous l'avons dit.

La vie de sainte Sérapie a été écrite par Surius en ce même jour. Tous les Martyrologes latins font mention de sainte Sérapie : le romain, celui de Bède, d'Usuard et d'Adon, ainsi que le cardinal Baronius et le docte Molan.

LA VIE DE SAINT AYOUL,

ABBÉ DE LÉRINS, MARTYR.

Saint Ayoul naquit sur les bords de la Loire, aux environs de Blois, de parents peu favorisés des biens de la fortune. Dès son enfance, il aimoit à fréquenter les églises, à servir les prêtres à l'autel, et à secourir les pauvres selon ses moyens. Dans les premières années de sa jeunesse, voulant renoncer au monde, il alla trouver saint Momole, abbé de Fleury, dont la sainteté étoit célèbre en ces contrées; il le pria de le recevoir au nombre de ses disciples et de l'admettre en son monastère. Il s'y distingua par l'innocence de sa vie, par son assiduité à la prière et à l'étude des saintes Écritures, par ses jeûnes et ses assiduités de tout genre, en sorte qu'il devint le modèle de ses compagnons et l'admiration de cette province.

En ce temps, les Lombards ravageoient l'Italie et avoient presque détruit le monastère du Mont-Cassin, comme le bienheureux Père saint Benoît l'avoit prédit. Notre-Seigneur voulant soustraire les reliques de son serviteur aux outrages de ces barbares, ordonna dans une vision au saint abbé de Fleury, d'envoyer Ayoul en Italie, pour en rapporter les restes de saint Benoît. Saint Ayoul se rendit donc au monastère du Mont-Cassin, et parvint à remplir la mission dont il étoit chargé. Ce voyage fit connoître ses vertus par toute la France : les moines de Lérins le demandèrent pour leur abbé. Ce monastère étoit bien déchu de son antique splendeur; le démon y avoit semé la discorde, et étoit ainsi parvenu à y ruiner la discipline. Quand le roi apprit le choix que les religieux avoient fait de saint Ayoul, il s'en réjouit et le manda à la cour pour l'en-

gager à accepter l'élection qu'on avoit faite de lui. Le saint s'y refusa d'abord et ne céda qu'aux prières instantes du roi, car il préféroit dans son cœur les joies de l'obéissance aux difficultés du commandement.

Il partit bientôt après pour Lérins, où les religieux le reçurent avec amour. Il rétablit parmi eux la paix et la discipline, fit rentrer au monastère tous ceux qui en étoient sortis, et le rendit aussi florissant qu'au temps de sa fondation. Attirés par ses vertus, beaucoup quittoient le siècle, apportant leurs biens aux pieds du saint homme, et lui demandant en échange de ces richesses temporelles, les trésors éternels de l'âme.

Cependant le démon ne pouvoit souffrir d'avoir été chassé d'un lieu où il avoit si longtemps régné en maître; il se glissa de nouveau parmi lesFrères et parvint à en séduire deux qui s'appeloient Arcadius et Colombus. Ceux-ci travaillèrent en secret à détruire l'influence de saint Ayoul sur ses religieux : ils décrioient habilement tous ses actes, dénaturoient ses paroles, et grossissoient tous les jours le nombre des mécontents. Quand ils se crurent assez forts, ils levèrent le masque, et demandèrent hautement l'expulsion du saint abbé. Ceux qui lui étoient restés fidèles, voyant la fureur de ses ennemis, se réfugièrent dans l'église de Saint-Jean. Mais le bienheureux Ayoul, avec un courage intrépide, alla au devant des séditieux et leur dit d'un ton plein de douceur : Qu'estce, mesFrères bien-aimés? Pourquoi cette colère contre votre Père et vosFrères? Ne savez-vous pas que Satan a été chassé du ciel pour y avoir semé la discorde par son orgueil? Écoutez plutôt celui qui dit dans son Évangile : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Si c'est à moi que vous en voulez, je vous répéterai volontiers les paroles de Jonas : Prenez-moi et jetez-moi à la mer. Il vaut mieux que nous nous séparions, que de voir la discorde régner parmi nous.

Ces paroles firent rentrer les mutins en eux-mêmes; ils avouèrent leur faute et promirent d'en faire pénitence. Mais cette apparente soumission n'étoit qu'une ruse pour mieux assurer l'exécution de leurs desseins. Pendant l'année qui suivit, ils s'efforcèrent

de gagner quelques-uns des religieux qui étoient demeurés fidèles. Comme le bruit de cette sédition s'étoit répandu partout, et qu'ils craignoient que le roi n'en fît une justice exemplaire, ils résolurent qu'Arcadius sortiroit du monastère pour attirer à leur parti le clergé et le peuple de la ville voisine. Quand celui-ci crut avoir réussi dans sa mission, il revint se jeter aux pieds du saint abbé, le priant de le recevoir de nouveau, lui promettant pour l'avenir une fidélité parfaite. Mais l'homme de Dieu, qui connoissoit sa perfidie, s'y refusa et le chassa du couvent. Arcadius alla alors trouver un seigneur voisin qui s'appeloit Momole, et l'engagea à s'emparer du monastère, où il trouveroit d'immenses richesses. Ce malheureux, enflammé par la cupidité, entra aussitôt dans le complot. Il se mit en route avec ses hommes, cachant toutefois ses desseins et disant qu'il alloit faire visite à l'abbé de Lérins

Quoique saint Ayoul eût été prévenu par l'évêque des embûches qu'on lui dressoit, il ne se défia point de Momole, avec lequel il s'étoit souvent entretenu d'affaires de piété, et le reçut de son mieux à sa table. Pendant qu'ils soupoient, Arcadius, comme Judas, entouré de soldats, entre et s'empare du saint homme, ordonnant qu'on l'enchaîne et qu'on le frappe de verges. Le serviteur de Dieu, se souvenant de la Passion de son bon Maître, souffroit ces outrages avec une patience angélique, se contentant de dire que Notre-Seigneur Jésus-Christ en avoit enduré bien davantage à cause de nous. Pendant qu'on le frappoit, il chantoit ces paroles du psaume : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur.* Il resta exposé aux insultes de cette soldatesque jusqu'au coucher du soleil.

Quand la nuit fut venue, les ministres de Satan s'emparèrent de tous les religieux qu'ils savoient fidèles à leur abbé, et les renfermèrent ensemble hors de la clôture du monastère. Les saints confesseurs se donnèrent le baiser d'adieu en répétant ces paroles du Roi Prophète : A cause de vous, Seigneur, nous avons été menacés de mort tout le jour; nous sommes comme des brebis destinées à la boucherie. Ils s'encourageoient aussi à la patience, en disant

avec l'Apôtre : Les souffrances de ce temps ne sont rien en comparaison de la gloire qui sera révélée en nous.

Cependant la foiblesse de la nature l'emportant sur la douleur, gardes et captifs finirent par s'endormir d'un profond sommeil. Alors un des gardes, touché de compassion, ouvrit la porte de leur prison, et les exhorta à prendre la fuite. Mais saint Ayoul refusa la liberté qui lui étoit offerte, et dit à ses compagnons, après avoir remercié le garde de son humanité : Soit que nous vivions, vivons pour Dieu, soit que nous mourions, mourons pour lui : abandonnons-nous à sa providence; qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. Le lendemain matin, Arcadius vint les trouver dans leur prison, et essaya de les adoucir par de miclleuses paroles; mais un des religieux, emporté par son indignation, lui cria à la face : Je regrette que tu suives si fidèlement les traces de Satan, qui veut encore paroître consoler ceux qu'il jette dans l'abîme. Te voilà donc comme Judas, qui trahit son maître par un baiser.

Arcadius soutint ces reproches avec un front d'airain, et voulant poursuivre son rôle, il fit à l'heure de tierce apporter de la nourriture, engageant les saints confesseurs à reprendre des forces. Ceux-ci répondirent que la règle ordonnoit de garder le jeûne jusqu'à none. Et en effet, ils ne voulurent rien prendre qu'à cette heure, et après avoir prié pour Arcadius, qui les persécutoit.

Cependant, Momole, feignant d'être offensé de ce qui s'étoit accompli en sa présence, étoit parti du couvent tout en colère, mais il revint le troisième jour, demandant instamment l'argent qu'on lui avoit promis. Les moines répondirent qu'ils ne possédoient rien, pas même leur volonté, mais que tout étoit en commun parmi eux. Momole pilla alors tout ce qu'il trouva à sa convenance dans le couvent et partit, laissant les saints confesseurs à la merci des séditieux. Arcadius et Colombus les gardèrent dix jours entiers en prison, puis craignant sans doute qu'on ne vînt les délivrer, ils les mirent sur un navire et s'embarquèrent avec eux. Dès qu'ils furent en haute mer, ils trouvèrent des vents contraires qui les forcèrent de changer de route. Pendant quarante jours, ils voguèrent au hasard, à la merci des vents et des flots. Ils auroient dû

périr sous les efforts de la tempête, mais Notre-Seigneur ne vouloit pas que ces misérables bourreaux mourussent de la même mort que ses serviteurs. Colombus, redoutant que la tempête ne les forçât d'aborder à quelque pays où le crime pourroit être découvert et puni, fit couper la langue aux saints martyrs pour les empêcher de rien révéler. Mais après ce supplice, ils chantoient aussi facilement qu'auparavant ces paroles du psaume : Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges. Le misérable Colombus ne fut pas ému d'un si grand miracle, et plus endurci que Pharaon, il ordonna qu'on la leur arrachât jusqu'à la racine ; mais ce raffinement de cruauté ne lui servit de rien, et les saints martyrs continuoient leurs chants. Emporté par la rage, Colombus leur fait arracher les yeux. Privés qu'ils étoient de la lumière du corps, ils regardoient le Seigneur avec les yeux de leur âme, et chantoient ces paroles : Nous avons levé les yeux vers vous, Seigneur, qui habitez dans les cieux. Pour dernier outrage, Colombus et Arcadius les firent recouvrir de haillons, mais les misérables oublioient que les saints confesseurs s'étoient revêtus de Notre-Seigneur, dont la gloire ne sauroit être souillée.

Le jeudi-saint, ils abordèrent enfin à l'île de Capri, où ils furent reçus très-humainement dans un monastère. Les moines, ayant appris ce qu'ils avoient souffert sur mer, cherchèrent tous les moyens de leur faire oublier ces traverses. Le jour de Pâques, le sacrilége Colombus osa exercer les fonctions de diacre; il s'approcha avec les autres de la sainte Table, et eut l'audace de donner le baiser de paix aux saints confesseurs qu'il avoit si cruellement traités. Quant à ceux-ci, ils rendoient grâces à Dieu de l'hospitalité qu'il leur avoit préparée dans cette maison, et cachoient les tourments qu'ils avoient endurés, voulant en réserver la gloire pour le ciel. Après les fêtes de Pâques, Colombus partit pour Ephèse, où il avoit des affaires; il laissa saint Ayoul et ses compagnons au monastère, leur ordonnant d'attendre son retour. En son absence, le bienheureux abbé annonçoit la parole de Dieu, encore que sa langue eût été arrachée comme celle des autres, et ses auditeurs se montrèrent avides de recueillir ses discours.

A son retour d'Ephèse, Colombus fit embarquer les saints martyrs sur un navire qui venoit d'Afrique, et voulant à la fois consommer son crime et cacher son forfait, il ordonna à ses satellites de les conduire dans une île qui est entre la Corse et la Sardaigne, et de les y mettre à mort. Aussitôt qu'ils furent arrivés, les bourreaux se préparèrent à remplir leur office. Les saints leur demandèrent le temps de faire leurs prières, et après avoir une dernière fois chanté en ce monde les louanges de Dieu, ils tendirent le cou et furent égorgés.

En choisissant ce lieu désert, le démon espéroit que leur martyre seroit ignoré des hommes, et que le récit n'en pourroit jamais encourager à la patience les serviteurs de Dieu. Mais Notre-Seigneur permit que pendant le supplice de ses compagnons, un des religieux parvint à s'échapper dans une barque. Après plusieurs traverses, il revint au monastère, où l'abbé Rigomor, homme d'une vie irréprochable, avoit succédé au bienheureux Ayoul. Il raconta à l'abbé et à sesFrères le martyre de ses compagnons, ce qui remplit le couvent de deuil et de regrets. L'abbesse d'un monastère voisin, que saint Ayoul avoit longtemps dirigée de ses conseils, ayant aussi appris la mort de son vénérable Père, résolut, avec les religieux de Lérins, d'envoyer chercher les corps des saints martyrs. Comme on les rapportoit, elle sortit au-devant d'eux, et supplia qu'on lui permît d'ensevelir le serviteur de Dieu dans son monastère. L'abbé de Lérins ne voulut pas se priver d'un si grand trésor, mais il ne put refuser à ses prières la tête et le bras droit du saint homme. Dieu ne tarda pas à récompenser la dévotion de l'abbesse, car il y avoit dans son monastère une religieuse aveugle, qui recouvra la vue après avoir passé la nuit auprès des reliques du saint martyr.

La nuit qui suivit le supplice du bienheureux Ayoul, pendant que Colombus se reposoit dans son lit, l'homme de Dieu lui apparut et lui demanda pourquoi il avoit ainsi versé le sang innocent. En disant ces paroles, il prit une goutte de ce sang précieux, et en traça un cercle sur la poitrine et le dos de Colombus. Ce misérable se jeta alors tout tremblant à ses pieds, et le pria par cette douceur

qu'il connoissoit si bien, de ne le pas livrer aux terribles jugements de Dieu. Fléchi par ses larmes, le bienheureux abbé efface un des cercles qu'il avoit tracés; mais il lui dit que l'autre ne le pourroit être que quand le roi Clovis y auroit porté remède; ce qui se réalisa bientôt, car Colombus ayant été arrêté par ordre du roi, fut mis à la torture, et expia enfin par sa mort les crimes qu'il avoit commis.

Les deux cercles du bienheureux abbé marquoient la double vengeance que Dieu tire des persécutions faites à ses serviteurs : l'une qui s'accomplit en ce monde, l'autre qui doit s'achever dans l'éternité. Saint Ayoul obtint de Dieu par ses prières, la remise de ces peines éternelles qu'avoit méritées le sacrilége Colombus; mais il ne voulut point, ou il ne put obtenir la remise de la peine temporelle, car il n'étoit pas juste qu'un si abominable forfait restât impuni sur la terre.

LA VIE DE SAINT RÉMACLE,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT.

Saint Rémacle naquit à Bourges. Albutius son père, et Martina sa mère, aussi riches que vertueux, confièrent son enfance à saint Sulpice, évêque de cette ville. Lorsqu'il fut grand, ses parents l'envoyèrent auprès de saint Eloi, qui, avec saint Ouen, avoit beaucoup de crédit à la cour du roi Clotaire. Il profita tellement des leçons du saint, que sa vertu et sa sainteté furent bientôt connues des plus grands seigneurs du royaume, et l'évêché de Maëstricht étant devenu vacant, tous les habitants, d'un accord unanime, le choisirent pour leur évêque.

Il construisit plusieurs monastères où se retirèrent un grand

nombre de personnes, entre autres saint Lambert et saint Trudon, lequel demeura longtemps avec lui. Il aimoit tellement la vie monastique qu'il pria le roi et le clergé de nommer à sa place saint Théodard. Sa retraite déplut beaucoup au peuple, qui tout en reconnoissant les vertus de son successeur lui disoit qu'il les avoit engendrés spirituellement à Jésus-Christ, et que s'il les délaissoit, il donneroit à penser qu'ils étoient gens de mauvaise vie. Il leur répondit qu'il les prioit de ne pas lui en vouloir de son départ, parce qu'il espéroit faire plus de profit spirituel dans un autre genre de vie, à l'exemple de plusieurs saints personnages, tels que Moïse, saint Jean-Baptiste, Elie et Elisée, qui s'étoient retirés dans le désert pour apaiser par leurs prières la colère de Dieu.

Après avoir gouverné son évêché pendant sept années, il se retira dans un ermitage, accompagné de plusieurs dont la sainteté de sa vie lui avoit gagné les cœurs. De là il se rendit à l'abbaye de Stavélo, que le roi Sigebert avoit fondée dans la forêt des Ardennes. Il y mena une vie exemplaire. Le roi, voyant un grand nombre de religieux se réunir dans ce lieu à saint Rémacle, ainsi que dans l'abbaye de Malmedy, qui étoit proche, leur permit de prendre douze lieues de pays pour les cultiver. A la mort du roi, Pepin, père de Charles Martel, maire d'Austrasie, leur donna aussi deux grands villages, l'un situé en cette contrée et l'autre en Hainaut.

Après avoir vécu longtemps dans une grande sainteté, il tomba dangereusement malade et reçut les saints sacrements. Après avoir donné ses dernières instructions à ses religieux, il rendit son âme à Dieu, l'an 664. Il fut enterré dans un oratoire de cette abbaye, dédié à saint Martin, et y accomplit beaucoup de miracles.

Un homme, nommé Joseph, ayant été frappé par la foudre, devint perclus de tous ses membres. Il se fit transporter dans l'église où reposoit le corps de saint Rémacle, et là, en présence des religieux, ayant touché le cercueil, il fut guéri.

Une femme aveugle se fit conduire à la fontaine du saint, et dès qu'elle se fut lavée les yeux, elle recouvra la vue.

Un homme, nommé Anulgère, fut frappé à l'œil par un épi de blé pendant qu'il moissonnoit le jour du dimanche; la douleur

qu'il en ressentit fut si vive qu'il en devint aveugle. A cette punition il reconnut la main de Dieu; il s'achemina donc en pleurant vers l'église de Saint-Rémacle, et dès qu'il fut auprès de son tombeau, une grande clarté environna sa tête et il fut guéri.

La vie de saint Rémacle a été écrite en 850 par un moine de l'abbaye de Stavélo. Son nom n'est pas inscrit au Martyrologe romain.

VIE DES SAINTES EUPHÉMIE, DOROTHÉE, THÈCLE ET ERASME,

VIERGES ET MARTYRES.

Au temps de Néron, il y avoit à Aquilée deux hommes riches et nobles qui étoient frères. L'aîné s'appeloit Valens; il étoit païen et avoit deux filles nommées Euphémie et Dorothée. L'autre, qui s'appeloit Valentin, avoit aussi deux filles nommées Thècle et Érasme. Il étoit chrétien et enseignoit secrètement la foi de Jésus-Christ, non-seulement à ses filles, mais encore à ses nièces, qui pour ce motif venoient souvent voir leur oncle; elles recevoient aussi les instructions de saint Hermagoras, évêque, qui se rendoit quelquefois chez elles.

Or Valens, ayant fait bâtir sur le fleuve une haute tour garnie de petites fenêtres, y enferma ses deux filles jusqu'à l'époque de leur mariage, mais pendant qu'il alloit en voyage, elles firent percer une troisième fenêtre, plus grande que les autres, afin de voir mieux le ciel, et de pouvoir prier plus commodément. Un jour que, selon leur habitude, elles étoient descendues près du fleuve, leurs cousines arrivèrent sur les bords, et adressèrent à Dieu leurs prières pour que le fleuve se purifiât afin qu'elles reçussent plus di-

gnement le baptême : immédiatement l'eau s'arrêta et devint plus pure qu'à l'ordinaire ; le saint évêque Hermagoras, étant survenu accompagné de Valentin, baptisa et consacra ces vierges à Dieu, et lui rendit des actions de grâces pour un si grand miracle.

Quelque temps après, Valens ayant voulu marier ses filles, elles lui répondirent que leur époux étoit Jésus-Christ, et qu'elles lui avoient voué leur virginité. Le père fut tellement courroucé qu'il saisit un couteau pour les tuer, mais elles s'enfuirent chez leur oncle, et se cachèrent avec leurs cousines dans un endroit secret de la maison. Pendant que Valentin étoit allé avertir saint Hermagoras de ce qui arrivoit, Valens se présenta à la maison de son frère et s'enquit auprès des deux serviteurs de l'endroit où étoient ses filles. L'un des serviteurs resta fidèle; mais l'autre les avoit à peine dénoncées, que possédé immédiatement du démon, il se précipita dans le fleuve.

Valens trouva ses filles et ses nièces en prières; il les emmena dans son palais, et le lendemain les livra comme chrétiennes au président Sébaste, qui leur proposa de sacrifier aux dieux; mais elles lui répondirent qu'elles ne sacrifioient qu'à Jésus-Christ, seul vrai Dieu. Alors le juge les fit battre de verges, puis il les fit pendre par les pieds, et ordonna que leurs têtes fussent meurtries avec des marteaux jusqu'à ce que le sang coulât par la bouche, le nez et les oreilles. Dans cet état on les jeta en prison. Mais le lendemain les voyant pleines de santé, il voulut leur persuader de sacrifier aux dieux, leur disant que c'étoit par eux qu'elles avoient été guéries; ces saintes filles lui soutinrent au contraire que c'étoit à Jésus-Christ qu'elles en étoient redevables. Le juge ordonna alors de les étendre sur un chevalet et de les brûler avec des lampes ardentes; mais le lendemain, voyant qu'elles étoient encore guéries et que cela tournoit à la confusion des dieux, il les condamna à être décapitées.

Valens leur père voulut exécuter cet ordre lui-même; il les mena au plus haut de sa tour, trancha la tête de ses filles et celle de ses nièces, puis jeta leurs corps dans la rivière. Mais aussitôt le feu du ciel tomba sur lui, le brûla avec tous ceux qui l'accompa-

gnoient, et un effroyable tremblement de terre renversa la tour de fond en comble.

Saint Hermagoras et Valentin sortirent la nuit pour retrouver les corps des vierges; lorsqu'ils furent arrivés sur les bords du fleuve, ils aperçurent un petit navire que conduisoient deux hommes brillants de clarté; ils reçurent de ces hommes les corps des quatre martyres et les ensevelirent dans des monuments de marbre que Valentin avoit fait élever chez lui. Toute la maison fut convertie en une église à l'honneur de Dieu et de ces quatre vierges saintes, qui souffrirent sous Néron, vers l'an 60.

A Capoue, saint Aristée, évêque, et saint Antonin, enfant, martyrs.

A Nicomédie, supplice de sainte Basilisse, vierge et martyre, qui, âgée de neuf ans, ayant surmonté, par une puissance divine, les tourments du feu, des fouets et des bêtes, dans la persécution de Dioclétien et sous le président Alexandre, mourut pendant qu'elle étoit en prière.

En la même ville, saint Zénon et saint Cariton, martyrs, dont l'un fut jeté dans une chaudière de plomb fondu, et l'autre dans un brasier.

A Cordoue, saint Sandale, martyr.

A Toul en France, saint Mansuy, évêque et confesseur.

A Milan, mort de saint Auxonne, évêque.

Le même jour, mort de saint Siméon Stylite le Jeune.

A Rome, l'ordination de l'incomparable saint Grégoire le Grand,

pour le souverain pontificat. Forcé de se charger de ce fardeau, il répandit sur l'univers, de cette position plus élevée, des rayons de sainteté plus éclatants.



QUATRIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Sainte Rose de Viterbe, vierge, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Saint Marin, confesseur.

Saint Moïse, législateur et prophète; saint Ruffin et ses compagnons, martyrs; saint Marcel, martyr; saint Magne et ses compagnons, martyrs; saint Marcel, évêque et martyr; saint Thamel et ses compagnons, martyrs; saint Théodore et ses compagnons, martyrs; sainte Rosalie, vierge; sainte Candide; sainte Candide la Jeune.

LA VIE DE SAINTE ROSE DE VITERBE,

VIERGE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Après avoir longtemps persécuté l'Église, l'empereur Frédéric Ier lui avoit confié, en mourant, son fils au berceau. Toujours généreuse, la papauté se montra digne de cette sublime confiance du père, et adopta l'enfant de son ennemi. Innocent III employa tout son génie, toute l'énergie de sa grande âme, à lui conserver la couronne de Sicile que sa mère lui avoit laissée. Pupille de l'Église, à laquelle il devoit tout, il semble que Frédéric II, quand l'élection l'eut fait à son tour empereur d'Allemagne, eût dû se souvenir de son enfance et ne pas tourner ses armes contre celle qui lui avoit servi de mère. Mais l'orgueil du pouvoir, l'amour des voluptés païennes et les séductions de l'hérésie l'entraînèrent bientôt dans la révolte. Il étoit jeune, il étoit énergique, il étoit puissant, il aimoit les lettres: il devint la tête et les bras de tout ce qui combattoit ou raisonnoit contre l'Église. Sous sa protection, l'hérésie et l'impiété se répandirent à l'aise dans ses vastes domaines. Les évêques qui lui résistèrent, il les brisa; les religieux qui élevèrent la voix, il les chassa. Il dépouilla les églises, vendit leurs biens, abolit les immunités,

étouffa toute liberté, toute justice sous son joug de fer. Les jurisconsultes applaudissoient, les hérétiques se réjouissoient, les lettrés admiroient. Après avoir joué la papauté qui vouloit diriger cette énergie puissante contre les infidèles, après s'être réconcilié une fois avec elle, pour la mieux détruire en la trompant, il leva enfin le masque, et résolut de s'emparer de toute l'Italie. L'Italie soumise, il vouloit faire du Pape un simple évêque de son empire, qu'il eût nommé, changé, déposé selon ses caprices. La papauté, représentée alors par un vieillard presque centenaire, sembloit humainement perdue. Mais Dieu avoit donné à ce vieillard un courage invincible. A la vue de ce grand péril, son cœur ne trembla pas; il ne fléchit pas, il ne chercha pas à transiger, à sauver au moins les débris de sa fortune : au nom de Jésus-Christ, qu'il représente, il parle en maître à cet empereur si puissant, et prononce contre lui la sentence d'excommunication qui alloit rendre les derniers jours du Pontife errants, fugitifs, incertains d'un abri, d'un vêtement et du pain. Le cœur bat de joie en rappelant cette glorieuse fermeté séculaire, en nommant ce digne successeur de saint Grégoire VII, d'Alexandre III, d'Innocent III, il s'appeloit Grégoire IX.

Frédéric II étoit dans le nord de l'Italie quand il apprit l'excommunication que le Pape avoit lancée contre lui. Impatient de se venger, il part à la tête de son armée. Il descend dans la Toscane, qu'il soumet. Il entre dans le duché de Spolète, au centre des possessions de l'Église, et toutes les villes lui ouvrirent leurs portes.

Le cardinal Colonna, qui commandoit les forces du Pape, trahit son maître pour se donner à l'empereur. Au mois de mars de l'année 1240, Frédéric II entroit à Viterbe, qui étoit alors une des plus fortes villes de l'État romain. Du haut des montagnes qui l'entourent, il pouvoit apercevoir cette Rome, dernier rempart où s'abritoit la papauté. Déjà sa cavalerie parcouroit la campagne romaine et alloit insulter Grégoire IX jusqu'aux portes de sa capitale, où elle le tenoit enfermé.

C'est en ce moment que naquit à Viterbe, au pied même du palais qu'habitoit Frédéric II, une jeune fille dont la parole et les mi-

racles devoient réveiller la foi de l'Italie, et renverser le puissant empereur qui se croyoit déjà maître de l'Église.

Derrière le couvent des religieuses de Sainte-Marie des Roses, dans la rue de *Sonsa* et le quartier appelé en ce temps *Vétulonia*, vivoit une pauvre et noble famille toute dévouée au service du couvent. Le grand-père avoit fait les affaires des Dames recluses de Sainte-Marie des Roses; le fils les faisoit aussi. Ce dernier s'appeloit Jean, en souvenir de la grande dévotion que son père portoit au saint Précurseur. Il étoit déjà vieux, et sa femme, nommée Catherine, étoit stérile. Tous deux servoient Dieu avec crainte, et gémissoient sur les maux de l'Église et la corruption de leur temps. Dieu abaissa ses regards sur cette pieuse famille, et Catherine conçut. Et au printemps de 1240, dans la saison où les roses éclosent, parmi le tumulte et la licence de l'entrée de Frédéric à Viterbe, Catheriue enfanta cette Rose qui devoit réjouir la papauté au milieu des épines qui la déchiroient.

Dès sa première enfance, Notre-Seigneur montra par un étonnant prodige la puissance dont il l'avoit investie, et la mission à laquelle il la destinoit. Elle n'avoit encore que trois ans lorsque mourut une de ses tantes, sœur de sa mère. Le cadavre étoit déjà exposé dans le cercueil : la famille en pleurs se disposoit à l'accompagner à l'église, lorsque la sainte enfant s'approche de sa tante et l'appelle à haute voix. A cet ordre la mort obéissante rendit sa proie : la vie rentra dans ce corps glacé depuis un jour, et cette femme se leva au milieu des assistants épouvantés. En un moment le bruit de ce miracle se répand dans Viterbe; le peuple accourt pour être témoin de cette résurrection. La foi se ranime dans ces cœurs égarés par les séductions des hérétiques, et avec la foi le courage. Enhardie par ce témoignage de la puissance divine, la foule prend les armes, s'empare du palais du gouverneur nommé par Frédéric II, et le force de se retirer dans la partie de la ville où est aujourd'hui la cathédrale. L'empereur revint avec son armée assiéger Viterbe, mais il ne put triompher alors de la résistance héroïque des habitants. Ce ne fut que quatre ans après, que ses troupes parvinrent à rentrer dans la ville.

Cependant la sainte enfant, pour échapper à l'admiration de ses concitoyens, s'étoit renfermée dans une petite chambre de la maison de son père. Elle y passa six années dans la prière et la pénitence, ne sortant que pour aller à l'église ou pour secourir les pauvres. Elle jeûnoit presque continuellement, ne vivant que d'un peu de pain et d'eau, et restant quelquefois une semaine entière sans manger. Elle n'avoit d'autre vêtement qu'un cilice, marchoit la tête et les pieds nus, et dormoit sur la terre. La nuit elle se donnoit la discipline, rougissant de son sang les murs de sa cellule, afin d'apaiser la colère de Dieu appesantie sur son Église. Dans cette vie de retraite et de silence, quelques miracles venaient seuls la rappeler à ses concitoyens. Un jour son père, effrayé de ses aumônes, et voulant la forcer de lui montrer ce qu'elle portoit aux pauvres, Dieu changea en des roses magnifiques le pain de sa charité, comme il avoit fait déjà pour plusieurs de ses servantes.

A l'âge de huit ans elle tomba malade par suite de ses austérités. Cette infirmité lui dura une année, qu'elle passa dans la prière et dans la patience. La veille de la Saint-Jean de l'an 1247, quelques dames étant venues la visiter, la bienheureuse enfant eut une extase, pendant laquelle Notre-Seigneur lui montra l'armée chrétienne, commandée par saint Louis, sur le point d'attaquer Damiette. Elle dit alors aux personnes qui l'entouroient : Prions Dieu de donner au roi de France la force de dissiper ses ennemis. Elle se mit en effet en prières, et l'on vit les larmes couler en abondance le long de ses joues. Ce ne fut qu'un mois après que l'on apprit en Italie la prise de Damiette.

Ce même jour de la vigile de saint Jean, vers le soir, la très-sainte Vierge lui apparut environnée d'un nombreux cortége. Ma fille, lui dit-elle, je veux que demain tu visites dévotement les églises du précurseur saint Jean-Baptiste, et du pauvre confesseur saint François ; tu iras ensuite, au milieu de tes compagnes, à mon église de Sainte-Marie, où tu prendras l'habit de saint François. Il te faudra combattre alors avec courage les ennemis de mon Fils et endurer beaucoup de persécutions ; mais aie confiance dans la protection divine. Ceux qui t'écouteront seront récompensés de

Dieu, tandis que ceux qui te mépriseront en seront sévèrement punis.

La très-sainte Vierge disparut, et il tardoit à sainte Rose que le jour arrivât pour accomplir sa parole. Dès le matin elle envoya sa mère réveiller ses compagnes ; puis ayant pris un habit du Tiers-Ordre qu'elle trouva au chevet de son lit, avec une corde grossière, elle visita les églises de Saint-Jean, de Saint-François et de Sainte-Marie du Poggio, dans la dernière desquelles elle reçut l'habit et prononça ses vœux. En s'en retournant elle prêchoit la pénitence au peuple, un crucifix à la main. La foule la suivoit, écoutant avec respect cette voix enfantine, et admirant les merveilles que Dieu opéroit en elle.

Quelque temps après, un jour qu'elle méditoit la Passion de Notre-Seigneur, il lui apparut étendu sur la croix, couronné d'épines, le corps tout sanglant. A cette vue la sainte enfant tomba comme morte et s'écria : Ah ! mon Seigneur, ah ! mon cher Père, qui vous a réduit à cet état ?

— C'est l'amour, répondit Notre-Seigneur.

— Et qui a eu la barbarie de vous faire mourir sur cette dure croix ?

— Ce sont les péchés des hommes, reprit son bon Maître.

Alors elle se mit à crier miséricorde, et sortant de sa maison avec son crucifix, elle parcourut les rues de Viterbe en disant : Frères et sœurs, faisons tous pénitence, apaisons la colère divine, car de grands malheurs nous menacent. Le peuple s'assembla autour d'elle, pleurant et criant aussi miséricorde : ce fut une émotion générale dans toute la ville, où les pécheurs commencèrent à rentrer en eux-mêmes.

De ce jour elle ne cessa plus de prêcher la pénitence sur les places et dans les rues de Viterbe. Dieu donnoit à sa parole une éloquence et une sagesse qui frappoient d'admiration tous ceux qui l'entendoient. Encore qu'elle n'eût reçu aucune instruction humaine, elle connoissoit parfaitement la sainte Ecriture, et citoit dans ses discours de nombreux passages de l'Evangile et des prophètes. Elle prouvoit les vérités de la foi et la nécessité de la sou-

mission à la papauté avec une force et une logique invincibles. Elle confondit tous les hérétiques qui voulurent entrer en lutte avec elle, et les réduisit bientôt au silence.

Notre-Seigneur augmentoit encore l'autorité de ses prédications par les miracles qu'elle opéroit. Elle guérissoit les malades qu'on lui offroit, et rendit la vue à un aveugle au milieu de tout le peuple. Un jour qu'elle prêchoit l'obéissance à la papauté en présence d'une foule immense, comme sa petite taille l'empêchoit d'être vue, la pierre sur laquelle elle étoit fut miraculeusement élevée dans les airs, et resta ainsi suspendue jusqu'à la fin de son discours. Alors elle s'abaissa doucement et reposa la sainte enfant sur le sol. Ce prodige, renouvelé plusieurs fois, fut constaté par des milliers de témoins.

Le bruit de ces merveilles se répandit bientôt par toute l'Italie: des contrées voisines de Viterbe et des provinces les plus éloignées on accouroit pour la voir et pour l'entendre. Elle prêcha constamment pendant près de dix-huit mois, convertissant les hérétiques et ramenant les révoltés aux sentiments d'obéissance dus au Souverain-Pontife. A peine avoit-elle fini de parler, que des cris formidables s'élevoient du sein de la foule: Vive la sainte Eglise, vive le Pape, vive Notre-Seigneur Jésus-Christ! Viterbe changea entièrement d'aspect. Au lieu de la licence que les hérétiques y avoient apportée, on ne voyoit plus régner que la sainte austérité des mœurs chrétiennes. On n'entendoit plus chanter dans les rues que des divins cantiques. Souvent sainte Rose les parcouroit au milieu de ses compagnes, faisant retentir dans les airs les louanges de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère.

Cependant les hérétiques et tous les partisans de Frédéric II frémissoient de rage à la vue des conversions que sainte Rose opéroit dans leurs rangs. Leur nombre diminuoit de jour en jour, et leur puissance s'affoiblissoit. Ils avoient essayé de la dégoûter de sa mission par leurs outrages. Un jour l'un d'eux l'avoit heurtée violemment comme par mégarde, mais la sainte enfant se retournant lui dit avec l'autorité d'un prophète: Dans trois jours Dieu te frappera à son tour, et tous les hommes te montreront au doigt.

En effet, au bout de trois jours sa barbe et ses cheveux tombèrent, et il ne pouvoit sortir sans que les passants se montrassent ce visage si défiguré.

Furieux de cette nouvelle défaite, les hérétiques allèrent trouver le gouverneur, afin qu'il empêchât sainte Rose de séduire le peuple. Le gouverneur la fit venir et lui défendit de prêcher désormais. Mais levant son crucifix, la sainte enfant répondit courageusement, que tant qu'elle auroit un souffle de vie, elle ne cesseroit d'annoncer la parole de Dieu, et d'exalter sa foi et sa loi. Le gouverneur lui fit souffrir alors mille outrages et la renvoya. Mais ces injures, loin de la refroidir, enflammèrent son zèle, en sorte qu'elle continua de prêcher avec plus de hardiesse que jamais.

Effrayés de sa puissance sur le peuple, les hérétiques retournèrent auprès du gouverneur : Président, lui dirent-ils, si vous ne vous débarrassez de cette enfant, avant quelques jours vous et nous serons chassés de Viterbe : la ville veut secouer le joug de l'empereur et rentrer dans l'obéissance du Pape. C'est à vous de couper court à ce désordre, dont nous allons au reste avertir l'empereur. Le gouverneur fit arrêter sainte Rose aussitôt ; il eut d'abord la pensée de la condamner à mort ; mais craignant un soulèvement populaire, il se contenta de la chasser de la ville avec ses parents, leur défendant d'y rentrer sous peine de la vie.

On étoit au commencement de décembre de l'an 1250 ; le froid étoit horrible, et la neige couvroit les montagnes. Au sortir de Viterbe, les exilés s'égarèrent dans les bois, la neige ayant effacé tous les chemins. Ils y passèrent la nuit, errant au hasard, exposés à un vent glacial. Le père et la mère ne pouvoient s'empêcher de pleurer ; mais sainte Rose, encore que, selon sa coutume, elle eût la tête et les pieds nus, et ne fût couverte que d'un cilice, les encourageoit et louoit hautement le Seigneur de ce qu'il l'avoit trouvée digne de souffrir pour son nom. Tout en marchant elle pensoit à la Passion de son Maître, ses pieds déchirés par les épines arrosoient la neige de sang.

Enfin après cette nuit cruelle ils retrouvèrent le chemin, et arrivèrent au village de Soriano, à huit milles de Viterbe, dans la

montagne. Le peuple de ce pays, ayant reconnu sainte Rose, accourut aussitôt pour la voir. Toute fatiguée qu'elle étoit, elle se mit à leur prêcher la foi et la soumission à l'Église romaine. Le soir, comme elle prioit encore, l'ange du Seigneur lui apparut et la consola, en lui disant que Dieu avoit accepté ses souffrances et qu'il alloit rendre la paix à son Église. Le lendemain, qui étoit la veille de saint Nicolas, la sainte enfant annonça à la foule, assemblée sur la place du village, la mort prochaine de Frédéric II. Je vous apporte, leur dit-elle, une bonne nouvelle, et qui sera d'un grand soulagement à toute la chrétienté. Il a plu à Notre-Seigneur de retirer de ce monde l'empereur Frédéric, l'ennemi acharné, le cruel persécuteur de l'Église catholique. D'ici à peu de jours vous en aurez des avis certains. L'Église de Dieu va triompher enfin en recouvrant sa liberté. Réjouissons-nous donc, et rendons grâces à la clémence divine, qui, après tant d'années, veut enfin consoler son peuple.

Frédéric II mourut en effet dans la Pouille, province du royaume de Naples, le 13 décembre de cette même année, ou selon d'autres auteurs quelques jours auparavant.

De Soriano, où elle convertit beaucoup d'hérétiques, sainte Rose alla prêcher à Vitorchiano. Comme elle arrivoit, on lui présenta une jeune fille aveugle, à laquelle elle rendit la vue en faisant sur elle le signe de la croix. Il y avoit en ce pays une malheureuse femme, adonnée à la magie, qui avoit séduit le peuple par ses prestiges, et le retenoit dans l'hérésie. Ne pouvant la convaincre par ses paroles, sainte Rose fit allumer un grand bûcher, dans lequel elle entra, et où elle resta jusqu'à ce que le bois fût entièrement consumé. A la vue de ce miracle, la sorcière demeura stupéfaite et sans voix. Alors la sainte enfant s'approcha d'elle en lui disant : Amie et sœur dans le Seigneur, dépose maintenant ton incrédulité, et reconnois la foi de notre Mère la sainte Eglise romaine. Notre-Seigneur, qui m'a sauvée de ces flammes, est prêt à te recevoir dans le sein de sa miséricorde. Cette femme fondit en larmes en se jetant à ses pieds, et tous les hérétiques revinrent avec elle à la vérité.

Sainte Rose visita encore plusieurs pays de cette contrée, qu'elle fit rentrer dans l'obéissance due à l'Eglise. Cependant la nouvelle de la mort de Frédéric II étoit arrivée à Viterbe; le peuple s'étoit aussitôt soulevé, avoit chassé le gouverneur avec ses adhérents, et rétabli l'autorité du Souverain-Pontife. Sainte Rose fut rappelée dans sa patrie, où ses concitoyens la reçurent en triomphe. Le Pape Innocent IV, qui s'étoit réfugié en France, revint en Italie. Il apprit tous les services que sainte Rose avoit rendus à l'Eglise, et lui permit de continuer ses prédications. Il ordonna même, par une bulle, à l'archiprêtre de Saint-Sixte de Viterbe de commencer le procès sur la vie et les miracles de sainte Rose.

Depuis l'année 1251, où la sainte enfant rentra dans la petite maison de son père, jusqu'à l'année 1258, où elle mourut, elle ne sortit plus guère que pour aller à l'église. Sa mission étoit accomplie. Tout son temps étoit employé à la prière et aux austérités, dans lesquelles elle passa les dernières années de sa vie. Elle eût voulu se renfermer au couvent de Sainte-Marie des Roses, mais les religieuses refusèrent de la recevoir, sous prétexte que leur nombre étoit complet, et en réalité parce qu'elle étoit pauvre et sans dot. Elle leur dit alors avec un esprit prophétique : Cette jeune fille que vous méprisez pendant sa vie, viendra vous trouver après sa mort : vous la recevrez avec joie et la garderez précieusement.

Beaucoup de ses compagnes s'étoient mises sous sa conduite : elle les dirigeoit par ses conseils et par ses exemples dans la voie de la perfection. Mais son âme languissoit sur la terre et soupiroit après les embrassements de son divin Epoux. Enfin les anges lui vinrent annoncer la bonne nouvelle de ses noces. Elle dit adieu à ses disciples, reçut avec ferveur les Sacrements de l'Eglise, et embrassant son crucifix avec amour, elle rendit à son Créateur son âme angélique, le 6 mars de l'an 1258, à l'âge de dix-sept ans et dix mois.

En ce moment les cloches de sa paroisse sonnèrent d'elles-mêmes comme pour annoncer son entrée dans le ciel. A ce bruit le peuple accourut en foule pour voir une dernière fois celle qu'il avoit si

souvent admirée pendant sa miraculeuse mission. Le lendemain elle fut portée dans l'église de Sainte-Marie du Poggio, sa paroisse, que la piété populaire avoit décorée de guirlandes de roses. Après l'office on l'enterra au pied du bénitier, et Dieu honora ce pauvre tombeau d'une infinité de miracles.

L'année suivante, au mois d'août, le Pape Alexandre IV se trouvoit à Viterbe. Une nuit qu'il avoit veillé plus longtemps que de coutume pour les affaires de l'Eglise, vers le matin, aux premières lueurs de l'aurore, un doux sommeil s'empara de lui, pendant lequel sainte Rose lui apparut. Son visage resplendissoit d'une beauté céleste. Il a plu à Notre-Seigneur, lui dit-elle, de me recevoir en son paradis et de me placer dans le chœur des vierges: toi qui es son vicaire, et qui as tous ses pouvoirs sur la terre, va à l'église de Sainte-Marie du Poggio, où mon corps est enseveli, et transporte-le à Sainte-Marie des Roses, parce qu'il y doit demeurer jusqu'à la résurrection. Je suis cette Rose de Viterbe, servante de Jésus et de Marie. Ne manque pas d'accomplir en personne ce que je demande, car nulles autres mains que les tiennes ne doivent me toucher, tel est l'ordre de Dieu.

Le Pape s'éveilla et prit cette vision pour un rêve; mais trois jours après sainte Rose lui apparut de nouveau, en lui répétant les mêmes paroles. Cette fois il consulta les cardinaux, qui lui conseillèrent de prier et d'attendre un avis plus certain. Dans la nuit du trois au quatre septembre, sainte Rose apparut encore, se plaignant de la lenteur qu'il mettoit à satisfaire sa demande, et elle ajouta qu'une rose en fleur lui indiqueroit l'endroit où étoit son corps.

Dès le matin Alexandre IV assembla les cardinaux et le clergé de la ville, puis se rendit avec eux à l'église de Sainte-Marie du Poggio. Là, sur le tombeau de la sainte, il trouva une rose fleurie, ce qui le remplit de joie et lui confirma la vérité de sa vision. Il prit alors une bêche pour creuser de ses mains la fosse où étoit le saint corps. Comme la terre étoit très-humide, on s'attendoit à ne trouver qu'un cadavre en putréfaction. Quelle ne fut pas la surprise et l'admiration des assistants, lorsqu'ils aperçurent un corps

frais et vermeil! La sainte sembloit endormie plutôt que morte. Aussitôt les malades, les estropiés, les aveugles s'approchèrent, et en touchant ces précieuses dépouilles ils furent guéris. On trouva au fond de la fosse une sorte de manne odoriférante qui rendoit la santé aux infirmes et opéra plusieurs autres miracles.

Le Pape fit ensuite placer le corps de sainte Rose dans un riche cercueil que quatre cardinaux, accompagnés du Souverain-Pontife et d'une foule innombrable de peuple, portèrent au monastère de Sainte-Marie des Roses. Ainsi fut accomplie la prédiction faite par la sainte aux religieuses, qu'après sa mort elle viendroit les trouver, et seroit reçue avec honneur de celles qui l'avoient dédaignée pendant sa vie. Depuis ce jour, le couvent prit le nom de sainte Rose, et on y suivit la règle de sainte Claire, sous laquelle elle avoit vécu.

Le Pape Alexandre IV, témoin des miracles qu'elle opéroit, connoissant d'ailleurs le procès qui avoit été instruit par les ordres d'Innocent IV, la déclara sainte de vive voix, permit de lui rendre un culte public, et annonça qu'il la vouloit canoniser solennellement. Mais, ayant été obligé de quitter Viterbe plus tôt qu'il ne pensoit, il ne put accomplir son dessein. Les Souverains-Pontifes qui lui succédèrent autorisèrent plusieurs fois par leurs hommages le culte que l'on continua de rendre à la sainte patronne de Viterbe; ce ne fut pourtant qu'en 1458, sous le pontificat de Calixte III, qu'elle fut inscrite au Martyrologe, après une longue et minutieuse enquête.

On ne sauroit raconter tous les miracles qui furent constatés dans ce nouveau procès de canonisation; je n'en rapporterai que deux véritablement extraordinaires.

Quelque temps après la translation du corps de sainte Rose, un gentilhomme allemand, très-désireux d'avoir de ses reliques, parvint à séduire une des religieuses du couvent en lui donnant une bourse pleine d'or. Cette malheureuse alors arracha l'ongle du quatrième doigt de la main droite et le lui remit. Elle espéroit que ce vol sacrilége passeroit inaperçu; mais la plaie devint sanguinolente, et l'humeur s'y porta, comme si le corps eût été plein de

vie. A cette vue la pauvre religieuse se désespéra; elle ne pouvoit plus ni boire, ni manger; elle couroit égarée dans le monastère, et faisoit compassion à ses sœurs, qui ignoroient son crime. Enfin, déchirée de remords, elle alla se jeter aux pieds de la sainte, lui remit en pleurant l'argent qui l'avoit séduite, et la pria de réparer elle-même l'outrage qu'elle lui avoit fait. Sainte Rose, pleine de bonté, accueillit son repentir. Dieu permit qu'un nouvel ongle remplaçât celui qu'elle avoit arraché. Transportée de joie et de reconnoissance, elle ne peut cacher cette merveille; ses cris attirent ses compagnes, auxquelles elle avoue son crime en leur montrant le miraculeux témoignage du pardon de Dieu. Cet ongle se distinguoit en effet des autres par sa blancheur éclatante, et cette différence apparoît encore aujourd'hui. L'autre ongle fut porté en Allemagne, où il est conservé avec vénération. Le bruit de ce miracle s'étant répandu dans la ville, l'autorité ecclésiastique en fit, après information, dresser un procès-verbal dans les formes canoniques.

En 1357, sous le pontificat d'Innocent V, le feu ayant pris par accident ou par négligence dans la chapelle où étoit le corps de sainte Rose, la châsse fut réduite en cendres, avec les tentures, les *ex voto*, et tout ce qui étoit susceptible de brûler. Le brasier étoit si ardent que toutes les matières d'or et d'argent se liquéfièrent, et l'incendie ne s'arrêta que quand il n'eut plus rien à dévorer. Le peuple étoit dans la consternation, croyant que les reliques de sa sainte patronne étoient aussi réduites en cendres; mais quand on put s'approcher du lieu où elles reposoient, on reconnut avec admiration que le saint corps étoit intact. Les vêtements étoient consumés, les anneaux d'or et les autres ornements d'argent étoient fondus; mais les chairs étoient restées entières; la peau avoit été seulement noircie par la fumée.

La fête de la translation de sainte Rose se célèbre avec un grand enthousiasme des habitants de la ville et des pays voisins. Lorsque je parcourois en pèlerin les sanctuaires d'Italie, j'arrivai un soir aux portes de Viterbe. C'étoit le 3 septembre. Une foule immense remplissoit les rues. Du milieu de cette foule, précédée par

tout le clergé de la ville, s'élevoit une tour dont le sommet dépassoit les plus hautes maisons, et qui sembloit en flammes tant elle étoit splendidement illuminée. Au-dessus de ces feux, au milieu des airs, sous ce ciel si éclatant et si pur des dernières soirées d'été, apparoissoit la statue de la jeune et glorieuse patronne de Viterbe. Au bruit des détonations, aux chants du clergé, aux cris de joie du peuple, quelques hommes robustes portèrent la tour de sainte Rose à travers ces places et ces rues dans lesquelles elle avoit harangué leurs pères, jusqu'à l'église auprès de laquelle elle vécut, et où son corps est déposé.

Le lendemain, pendant la grand'messe, perdu dans la foule des pèlerins, je m'agenouillai auprès d'une petite grille ouverte dans le mur de l'église, du côté de l'épître, non loin du grand autel. Cette grille donnoit jour dans une petite chapelle richement ornée. Là, à la lueur des cierges, j'aperçus, avec une admiration mêlée d'un saint respect, le corps de sainte Rose, couché comme sur un lit de repos. Son visage, ses mains et ses pieds étoient découverts. On voyoit sur sa figure ce calme d'une âme qui s'est endormie dans le Seigneur : un reflet d'angélique beauté y sembloit encore empreint. On eût dit que ces lèvres, qui avoient fait trembler les partisans de Frédéric II, alloient s'ouvrir encore pour nous parler de Dieu. La peau, brunie par l'incendie de 1357, étoit parfaitement intacte : la corruption n'avoit osé s'attaquer à ce corps qui fut le temple de l'Esprit de Dieu. Il y a cependant cinq cent quatre-vingt-dix-neuf années que l'âme de sainte Rose est remontée au ciel, et depuis ce temps son corps est presque toujours resté exposé aux influences de l'air. Mais c'est un privilége que Dieu semble avoir réservé aux vierges, de ne point souffrir la corruption du tombeau. Comme elles gardèrent soigneusement la pureté de leur âme, Dieu se montre un gardien fidèle de la pureté de leur corps.

LA VIE DE SAINT MARIN,

CONFESSEUR.

AN 260.

Étienne, pape. — Valérien, empereur.

Quand il fut question de réédifier la ville de Rimini en Italie, on manda des ouvriers de toutes parts pour les y employer. Saint Marin et saint Léon, deux excellents maçons, y allèrent de Dalmatie. Ils étoient tous deux chrétiens, natifs de la ville d'Arbe, et fort charitables envers les pauvres, les assistant de ce qu'ils gagnoient par leur travail. Étant arrivés à Rimini, ils remarquèrent que les architectes qui avoient le commandement de l'ouvrage, en haine de la foi chrétienne, traitoient mal ceux qu'ils reconnoissoient être chrétiens, leur imposant des charges presque impossibles à faire ; si bien que ces deux saints personnages ayant reconnu plusieurs chrétiens de leur pays qui y étoient chargés de la sorte, ils les aidoient en leurs travaux.

Quelque temps après, saint Marin, ne se contentant pas du soulagement qu'il leur pouvoit donner de ses mains, acheta un âne, afin de porter les plus lourds fardeaux. Ils demeurèrent ensemble dans le travail l'espace de trois ans, après lequel temps saint Léon se retira avec quelques autres chrétiens au mont Félicien, où il mena une vie solitaire. Mais saint Marin demeura à Rimini, continuant toujours son travail, et soulageant les autres en leurs nécessités, tant de ses mains que de ses moyens, jusqu'à ce que l'ouvrage fût achevé. Toutefois cette occupation ne l'empêchoit pas de faire ses prières, ou de jeûner ; au contraire, il sembloit que les

austérités lui augmentassent les forces corporelles, parce que plus il macéroit sa chair, plus il se montroit robuste en son travail.

La ville étant entièrement rebâtie, saint Marin eut volonté d'en bâtir une toute céleste, convertissant plusieurs païens à la religion chrétienne par ses saintes instructions : plusieurs des prêtres et des sacrificateurs des idoles embrassèrent même par son moyen la foi de Jésus-Christ.

Cependant le diable, ennemi de toute sainteté, s'efforça de causer du trouble au saint personnage, et d'interrompre le cours de ses vertus. Il se servit d'une femme de Dalmatie, qui, étant devenue insensée, et connoissant fort bien saint Marin, s'en alla à Rimini le prier et l'importuner de l'épouser. Ceci donna une merveilleuse secousse au saint; parce que ne connoissant pas cette femme, il demeura bien étonné, ne sachant d'où lui pouvoit venir cette rencontre. De plus, cette femme, se voyant méprisée par ce saint homme, qui avoit bien d'autres desseins, s'en alla le déférer au juge du lieu, l'accusant d'être chrétien. Mais Dieu donna la connoissance à saint Marin de tout ce qui se passoit : tellement qu'il s'enfuit secrètement, et se retira au pied du mont Titan, dans une caverne, où il demeura un an entier, sans voir homme du monde, vivant seulement d'herbes sauvages, et de l'eau d'une source qui sortoit de la roche.

Le diable n'en demeura pas là, il se servit d'un autre stratagème, pensant l'épouvanter par les hurlements de plusieurs animaux, lui faire quitter la place, et par ce moyen, troubler en cette sorte le repos de son âme. Toutefois, Notre-Seigneur lui fit la grâce de surmonter ces tentations, et de persister en ses bons desseins.

Au bout de l'an, Dieu permit que les pasteurs le découvrirent et le reconnurent : et ainsi cette femme endiablée en ayant eu avis, l'alla aussitôt trouver, et reprenant ses premières démarches, continuoit toujours de l'importuner. Le saint se doutoit bien que c'étoit un artifice du diable : désirant le combattre vertueusement et lui donner de la confusion, il s'avisa de se servir du signe de la croix, qu'il fit sur cette malheureuse femme, puis il s'enferma six

jours entiers, persévérant en oraison continuelle sans boire ni manger. Après ce temps, la pauvre femme fut délivrée de l'esprit malin, et reconnoissant les illusions dont le diable l'avoit charmée, elle demanda pardon au saint, rentra dans la ville, publia hautement que tout ce qu'elle avoit fait étoit par l'instigation du démon.

Or, la réputation des vertus de saint Marin croissoit toujours et se répandoit dans tout le pays circonvoisin, si bien que plusieurs l'alloient visiter et communiquoient avec lui des moyens d'acquérir la perfection chrétienne, c'est ce qui lui donna sujet de bâtir une petite église sur le mont, à l'honneur de Dieu, sous le nom de l'apôtre saint Pierre.

La calomnie n'en veut qu'à la vertu. Il se trouva un turbulent de la ville de Rimini qui, enviant l'honneur que l'on portoit au saint, publioit partout que c'étoit un magicien et pensoit, par cet artifice, changer la bonne opinion que le peuple avoit de lui, en haine, et le faire chasser honteusement de ce lieu-là. Mais ce malheureux ne savoit pas que Dieu s'intéresse à l'offense que l'on fait à ses fidèles serviteurs, châtiant visiblement et bien souvent leurs calomniateurs, comme il lui arriva, car il devint paralytique de tout le corps, perdant l'usage entier de tous ses membres, jusqu'à la parole même. Sa mère, jugeant bien que c'étoit une punition divine pour sa détraction, à cause que les remèdes humains lui étoient inutiles, alla trouver le saint homme en sa grotte, et lui demandant pardon pour son fils, obtint le recouvrement de sa santé. Saint Marin convertit l'un et l'autre à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec toute leur famille, laquelle étoit d'environ cinquante personnes, qui reçurent le baptême.

L'évêque de Rimini, qui s'appeloit Gaudence, ayant appris les vertus de saint Marin, et les merveilles que Dieu opéroit par lui, le voulut voir, et l'ayant envoyé quérir, l'ordonna diacre. Mais voici une merveille bien remarquable : saint Marin voulant s'en retourner, et trouvant un ours qui dévoroit son âne, prit le licol, le mit au col de cet ours, puis monta dessus et s'en retourna ainsi à sa cellule. Dieu ayant adouci la fierté de cet animal pour suppléer au défaut de l'âne, en faveur du bon serviteur.

Il arriva, quelque temps après, que l'église de Rimini souffrit une grande persécution de certains hérétiques, sectateurs des erreurs de Marcion, prêtre de ce pays, de sorte que l'évêque Gaudence s'enfuit, abandonnant son troupeau, avec plusieurs catholiques. Toutefois saint Marin loin de s'épouvanter demeura ferme et constant en sa chambre, sans discontinuer ses saints exercices jusqu'à sa mort, qui arriva le quatrième jour de septembre, l'an 287. Son corps fut enseveli en sa cellule, au pied du mont Titan.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Marin le 4 de septembre, et le cardinal Baronius en parle en ses Annotations sur le Martyrologe. Sa vie a été écrite par l'évêque d'Equilin, et par Gazet qui dit l'avoir tirée d'Aloysius.

Sur la montagne de Nébo, dans la terre de Moab, saint Moyse, législateur et prophète.

A Ancyre, dans la Galatie, fête des trois enfants saint Ruffin, saint Silvain et saint Vitalique, martyrs.

A Châlons en France, saint Marcel, martyr, sous l'empereur Antonin. Invité par le président Prisque à un festin profane, et ayant en horreur de semblables banquets, il blâma librement tous les convives de ce qu'ils adoroient les idoles. Le même président, par un genre inouï de cruauté, le fit enterrer jusqu'à la ceinture. Il rendit son âme pure, après avoir persévéré à louer Dieu, pendant trois jours, dans cette position.

Le même jour, saint Magne, saint Caste et saint Maxime, qui reçurent la couronne immortelle.

A Trèves, saint Marcel, évêque et martyr.

Le même jour, saint Thamel, qui avoit été prêtre des idoles, et ses compagnons, martyrs sous l'empereur Adrien.

A Trèves encore, saint Théodore, saint Océan, saint Ammien et saint Julien, martyrs, qui, sous l'empereur Maximien, ayant eu les pieds coupés et ayant été jetés dans le feu, consommèrent leur martyre dans ce cruel supplice.

A Palerme, fête de sainte Rosalie, vierge de Palerme, issue du sang royal de Charlemagne. Fuyant par amour de Jésus-Christ, la principauté de son père et la cour, elle mena seule, sur la montagne et dans les cavernes, une vie toute céleste; nous avons raconté sa vie au 15 juillet.

A Naples, dans la Campanie, fête de sainte Candide, qui rencontra saint Pierre la première lorsqu'il venoit en cette ville. Elle fut baptisée par lui et mourut depuis saintement.

Au même lieu, sainte Candide la Jeune, illustre par ses miracles.



CINQUIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise. — Saint Bertin, abbé. — Saint Victorin, évêque et martyr. — Sainte Ide, veuve.

Saint Herculan, martyr; les saints martyrs Quince, Arconce et Donat; saint Romule, martyr; saint Eudoxe et ses compagnons, martyrs; saint Urbain et ses compagnons, martyrs; sainte Obdule, vierge.

LA VIE DE SAINT LAURENT JUSTINIEN,

PREMIER PATRIARCHE DE VENISE, CONFESSEUR.

Saint Laurent Justinien étoit de la famille Justinienne, qui est ancienne et très-noble en la république de Venise. On dit qu'ils sont issus de parents de l'empereur Justinien, et qu'étant bannis de Constantinople, ils se réfugièrent à Venise, où ils s'établirent.

Ce bon patriarche naquit en cette ville très-célèbre. Son père avoit nom Bernard, et sa mère Quirine. Ces deux époux eurent cinq enfants, du nombre desquels étoient Marc et Léonard, qui excellèrent en vertu et en science, deux grands ornements de leur ville : néanmoins celui qui les surpassa tous fut Laurent, qui fit paroître, dès son enfance, ce qu'il deviendroit un jour. Il étoit aimable, fort agréable et d'un si bon sens, qu'il paroissoit vieux devant le temps.

Il écrivit lui-même qu'étant en l'âge de dix-neuf ans, il eut une révélation de Notre-Seigneur. *Je cherchois soigneusement et de tout mon cœur*, dit-il, *la paix de mon âme aux choses extérieures, et ne la trouvois pas : comme j'étois en cette anxiété, il m'apparut une dame, dont je ne savois pas le nom, plus brillante que le soleil, qui me dit doucement et d'un visage riant : O mon ami! pourquoi répands-tu*

ton cœur en cherchant la paix? Tu t'égareras en la diversité de tant de choses : tu trouveras en moi ce que tu désires, et je m'oblige de te le donner, si tu veux me prendre pour ton épouse. Ensuite elle déclara qu'elle étoit la sagesse divine, qui s'étoit revêtue de notre chair pour le salut du genre humain ; il condescendit volontiers à ce mariage et la prit pour épouse : alors elle disparut, après lui avoir donné le baiser de paix.

Étant donc rassuré par cette vision céleste; comme il sut que Quirine sa mère (car il étoit encore fort jeune lorsque son père décéda) le vouloit marier, il se résolut de renoncer aux biens de la terre, et de suivre la pauvreté religieuse, sous l'étendard de la croix de Jésus-Christ. A cette fin il se mit un jour à penser attentivement aux commodités temporelles qu'il avoit, à la noblesse, aux richesses, aux honneurs, aux délices, aux charges de la république, à la femme, aux enfants et à la splendeur de la famille ; bref à tout ce qui peut concerner ou dépendre de cela ; et d'autre part il se proposa devant les yeux la pauvreté et la croix de la religion, la faim et la soif, la chaleur et le froid, l'austérité et la pénitence, le renversement de sa propre volonté, avec les autres difficultés qui sont comprises sous le nom de vie religieuse. Après qu'il eut exactement considéré tant ce qu'il laissoit comme ce qu'il prenoit, il se retourna vers un crucifix, et lui dit : *Seigneur, vous êtes mon espérance ; c'est vous que je veux suivre.* Et de ce pas il s'en alla au monastère de Saint-Georges de Venise, composé de Chanoines-Réguliers, parmi lesquels il avoit un oncle, nommé Martin, et il y prit l'habit de religion.

Quand il fut religieux, il tâcha de l'être en tout, et de mortifier tous ses appétits, par jeûnes, veilles, disciplines, haires, cilices et autres pénitences extérieures, traitant son corps comme son plus capital ennemi : ce qui étoit d'autant plus remarquable en lui, qu'on le voyoit de fort petite complexion. En hiver, il ne s'approchoit jamais du feu. Un Père de son Ordre lui prenant une fois les mains pour le faire chauffer, et les ayant trouvées toutes gelées, lui dit : *O mon fils, que le feu qui réchauffe votre poitrine est grand, puisque vous ne sentez point la rigueur de ce froid !*

Pour se mortifier davantage, il n'alloit pas même au jardin, suivant la coutume des autres religieux; il assistoit ponctuellement au chœur avec beaucoup de dévotion, sans s'appuyer sur son siége. Ses supérieurs le reprenant de son excessive austérité, à manger, à dormir, et à se vêtir (ce qui incommodoit sa santé), il leur répondit qu'il feroit ce qu'ils lui commanderoient; mais qu'à celui qui veut endurer quelque chose pour Jésus-Christ, on ne sauroit retrancher tous les chemins de la croix.

Étant tombé en une grande maladie, pour en guérir, il supportoit tous les tourments du fer et du feu, avec une merveilleuse patience, sans se plaindre, gémir, ni dire autre parole que le saint nom de Jésus. Une autre fois, comme il étoit déjà venu sur l'âge, il fut besoin de lui couper une certaine enflure, qui lui étoit venue dans la gorge. Le chirurgien se montrant timide, le saint prélat lui dit : *Coupez sans rien craindre : votre rasoir n'est rien au prix des tourments que les martyrs ont soufferts pour l'amour de Notre-Seigneur.*

Voilà pour ce qui est du corps; mais qui pourroit expliquer dignement les vertus intérieures de son âme ? Il étoit très-humble, il ne parloit que de ses péchés, il désiroit d'être méprisé, il discouroit sans cesse de l'humilité de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère : il s'occupoit librement aux plus vils services de la maison, et lorsqu'il étoit supérieur, il gouvernoit ses Frères comme s'il eût été le moindre de tous. Il demandoit franchement l'aumône de porte en porte, et d'autant plus hardiment que c'étoit un lieu public et où il avoit davantage de connoissances, comme étant vrai ami de la pauvreté. Méprisant les jugements humains, il enduroit patiemment qu'on le blâmât, qu'il n'eût point failli, et sans chercher d'excuse.

Depuis qu'il fut religieux il ne voulut plus entrer en la maison de sa mère, que pour l'aider à bien mourir : il en usa de même envers ses frères; estimant qu'après les avoir quittés pour embrasser Jésus-Christ, il n'y devoit plus retourner, si la charité de Jésus-Christ ne l'y ramenoit expressément.

Il étoit très-dévot et bien recueilli en son oraison. Comme il

disoit la messe, la nuit de Noël, après la consécration du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il demeura quelque temps élevé en extase; le diacre qui le servoit, lui faisoit signe qu'il poursuivît la messe, mais il ne remuoit non plus qu'un mort, de sorte qu'il fut contraint de tirer rudement sa chasuble. Alors il revint à soi, comme s'il fût sorti d'un doux sommeil, et il lui dit : *Monsieur, je m'en vais achever la messe : mais que ferons-nous de ce bel enfant? le laisserons-nous seul et tout nu, tremblant de froid?*

Il avoit un don singulier de persuader tout ce qu'il vouloit. Pendant qu'il étoit jeune, dans le monde, il avoit fait amitié avec un bon compagnon, qui étoit allé au Levant lorsque saint Laurent Justinien se rendit religieux. Quand son ami fut de retour à Venise, et qu'on lui eut dit ce qu'étoit devenu Laurent; il en eut un grand regret, et pensant le retirer du monastère, il y alla accompagné de chantres et de musiciens, avec divers instruments et des hommes armés, pour le réjouir et l'inviter avec les uns à sortir, et au cas qu'il ne le voulût pas, le forcer avec les autres. Mais il se trouva si déchu de sa vaine espérance, que voulant tirer son compagnon du couvent, sitôt qu'il l'eût entendu parler, il demeura avec lui, désirant vivre et mourir en la société d'un si doux ami et d'un si saint homme.

Il n'eut pas moins d'énergie à conserver en la religion quelques-uns qui étoient tentés en leur vocation, qu'à attirer ce jeune gentilhomme. Il y avoit dans son couvent un religieux fort tourmenté du diable, et sollicité de quitter l'habit pour retourner au monde. Celui-ci s'étoit découvert à Laurent, et lui avoit dit : *Mon père, si vous ne me secourez, je m'en retourne au monde.*

Il lui répondit : *Faites-moi tant de faveurs que de n'y as aller pour aujourd'hui et d'attendre jusqu'à demain.*

Le saint passa la nuit en oraison, et le lendemain, ce religieux se sentit tellement changé, qu'il ne parla plus de sortir du monastère, parce que l'oraison de Laurent vainquit le diable, en sorte qu'il ne l'osa plus attaquer.

Une autre fois, un religieux presque accablé de la tentation de sortir, supplia le bienheureux Père de l'aider, de peur qu'il ne

succombât. Ce bon Père prit une branche de laurier, qui avoit été bouillie dans l'eau, et la donnant à ce Frère, lui dit : *Prenez cette branche et l'allez planter au jardin, et si vous voyez qu'elle reverdisse et prenne racine, soyez assuré que vous persévérerez.* Le religieux la prit, l'alla planter, et elle devint vive ; ainsi, étant encouragé par ce miracle, il persévéra en la religion jusqu'à la fin.

Il fut aussi doué du don de prophétie.

Un des principaux sénateurs de Venise, nommé Faustin Dandolo, ayant reçu des cendres le premier jour de Carême, fut assuré du bienheureux Laurent, que l'année suivante il départiroit les Rameaux le jour de Pâques fleuries, en qualité de prélat ; le sénateur s'en émerveilla, parce qu'il étoit séculier, âgé de 50 ans, et fort employé aux affaires de la république. A quelque temps de là, Eugène IV, étant élevé au souverain pontificat, la république de Venise, dont il étoit natif, envoya vers lui Faustin Dandolo en ambassade, pour lui rendre obéissance, lequel fut créé cardinal par le Pape, qui le fit aussi son légat à Bologne. Là, le dimanche des Rameaux, il distribua les palmes bénites au peuple, ainsi que le bienheureux Laurent Justinien le lui avoit prophétisé.

Etant donc doué de tant de vertus, pendant qu'il étoit supérieur de son monastère, le même Eugène IV le nomma évêque de Venise. Il n'est pas croyable combien ce saint homme fut attristé, quand il sut l'intention du Pape ; les diligences qu'il fit pour fuir cette dignité, dont il s'estimoit indigne ; néanmoins, lorsqu'il sut la dernière résolution du Saint-Père, il baissa la tête comme un enfant d'obéissance, et prit l'entière possession de son évêché, âgé de cinquante et un ans.

Il passa la nuit précédente sans dormir, priant Notre-Seigneur à chaudes larmes qu'il lui tînt la main, et il en fut consolé par la faveur céleste qu'il reçut. Il prit deux religieux de son monastère, pour les avoir près de soi, avec cinq autres officiers. Il disoit que c'étoit une trop grosse famille pour lui, encore qu'il en eût une bien plus grande, dont il avoit bien un autre soin ; voulant parler de la multitude des pauvres pour lesquels il veilloit toujours comme un bon et charitable père.

Il portoit toujours l'habit de la religion, et n'usa jamais de tapisseries ni de vaisselle d'argent en sa maison, ni des délices qui ressentent tant soit peu le monde. Il mangeoit des viandes communes et ordinaires, sans demander rien de particulier. Il ne disoit ni bien ni mal de ce qu'on lui servoit sur sa table; son lit étoit pauvre : c'étoit une botte de paille avec une méchante couverture, ne permettant pas qu'aucun de ses serviteurs entrât en la chambre où il couchoit, afin de se pouvoir plus librement employer à l'oraison.

Après avoir ordonné ce qui touchoit sa personne, sa maison et sa famille, sitôt qu'il s'assit dans le siége épiscopal, il commença à être évêque aussi bien d'effet que de nom. Il eut bien de la peine à faire que l'église cathédrale parût au service divin, et en la majesté convenable à un lieu d'une telle dignité.

Il réforma les chanoines, institua des chambres et ajouta d'autres prébendes pour le service de l'Église. Il fit des constitutions merveilleuses, pour réformer les mœurs de quelques ecclésiastiques qui se gouvernoient mal. Il donnoit ordre que les monastères des religieuses fussent bien pourvus de ce qui étoit nécessaire, afin que les religieuses eussent moyen de vivre en plus grande récollection. Il ne réforma pas seulement les couvents qu'il trouva en entrant en l'évêché, qui étoient au nombre de vingt, mais aussi quinze autres qu'il fit bâtir.

Il n'avoit rien à lui en sa maison, tout étoit aux pauvres, qui se trouvoient alors en grand nombre, principalement à ceux qui de riches étoient tombés dans la misère. Il secouroit ceux-là plus libéralement, et donnoit plus volontiers aux autres son dîner ou son habillement, que de l'argent pour en acheter, et bien qu'il examinât la nécessité de chacun et qu'il eût député des gens de vertu et d'honneur pour cet effet, néanmoins il ne désiroit pas qu'on s'y rendît trop exact, mais qu'on se laissât plutôt tromper, estimant qu'il vaut mieux donner à celui qui n'en a pas besoin, que de manquer à celui qui est véritablement nécessiteux. Une fois, les pauvres mourant de froid en un rude hiver, il fit venir des vaisseaux chargés de bois, qu'il leur distribua, dont ils furent fort soulagés et toute la ville grandement édifiée.

Un sien parent lui demanda des moyens pour mettre sa fille en bon lieu, selon sa qualité ; il lui répondit qu'il n'étoit pas réduit à se contenter de peu, et qu'il ne lui pouvoit donner beaucoup sans faire tort à plusieurs pauvres ; surtout que les biens de l'Église ne se doivent pas dissiper en habits superbes, en linges et en broderies : mais que l'on en doit sustenter ceux qui meurent de faim, et revêtir ceux qui périssent de froid.

Voyant qu'il dépensoit plus à secourir les pauvres qu'il n'avoit de revenu, on lui demanda en quelle confiance il faisoit cela : *C'est,* dit-il, *sous le crédit de Jésus-Christ qui payera facilement mes dettes.* Il y avoit en effet sujet de louer infiniment Dieu de la grande libéralité dont il pourvoyoit son serviteur, et comme il touchoit les cœurs des riches pour lui faire de belles aumônes, afin qu'il les distribuât aux pauvres.

Notre-Seigneur lui donna aussi une lumière surnaturelle pour entendre les sciences, pour décider les causes d'Église si juridiquement, qu'on n'infirma jamais à Rome aucune sentence qu'il eût donnée : et encore que de son naturel il fût doux : toutefois sa clémence étoit toujours accompagnée de la justice, si entière que jamais larmes ni prières, ni menaces ne le firent fléchir.

Mais que dirais-je de la patience et de la mansuétude dont il enduroit les injures et les persécutions qu'on lui faisoit, même durant qu'il étoit évêque ; sinon que Dieu lui avoit fait la grâce de vivre en soi-même, de recueillir son cœur quand il vouloit, et de se tenir en quelque temps et lieu que ce fût en la présence de Dieu : de manière qu'il ne se troubloit jamais en aucune chose qui lui pût arriver, n'ayant que le corps en terre, et le cœur au ciel. Comme un homme céleste éclairé de la lumière divine, il prévoyoit souvent les choses qui devoient arriver, et les prédisoit longtemps avant leurs succès. Ce qu'on peut remarquer principalement aux maladies de ses deux frères Marc et Léonard, lesquels étant en l'agonie de la mort, l'un après l'autre, l'envoyèrent prier de les venir visiter promptement s'il désiroit les voir en vie. Il ne se hâta pas, disant qu'il ne leur manqueroit pas, quand il en seroit temps : comme en effet il s'y trouva, et ils moururent entre ses bras lorsqu'ils y

pensoient le moins. Car, depuis qu'il fut religieux, il ne voulut jamais entrer en la maison de sa mère ni de ses frères, qu'en l'extrême nécessité pour les aider à bien mourir.

Il avoit aussi le don de discerner les esprits, et lisoit dans les cœurs de ses diocésains, sans qu'ils se fussent ouverts à lui. On raconte à ce propos qu'il y avoit une religieuse, dans l'un des convents de Venise, qui étoit très-parfaite, et surpassoit toutes les autres en veilles, en jeûnes, en pénitences, en oraisons et en sainteté : elle désira fort de communier le jour du Saint-Sacrement, et elle ne le put; voyant cela, elle envoya supplier l'évêque, puisqu'elle ne méritoit pas de jouir de la communication de son cher Époux, au moins qu'il eût souvenance d'elle en sa messe. Il le lui promit; et disant la messe devant le peuple; après l'élévation, il demeura tout ému, et comme hors de soi. Il fut ravi en esprit à la cellule de cette vierge qui étoit en une profonde contemplation, fort désireuse de communier, et la communia sans que son corps sortît de l'autel : néanmoins, sitôt qu'il fut revenu à soi il acheva la messe, et tâcha durant sa vie qu'on ne sût point ce qui lui étoit arrivé.

La renommée de sa sainteté s'augmentoit de jour en jour, ce qui convia Eugène IV à le solliciter quelquefois de venir à Rome, afin d'avoir auprès de soi un si grand ami de Dieu : toutefois il supplia Sa Sainteté de l'en dispenser, attendu son âge et son infirmité. Or, bien qu'il eût obtenu cela d'Eugène IV, il ne se put défendre de Nicolas V, son successeur, qui le fit patriarche de Venise; ce fut le premier de cette république. Et quoique au commencement la seigneurie y trouvât de la difficulté, appréhendant que cela ne dût être occasion de plusieurs divisions entre elle et l'Église : toutefois à la fin cela fut trouvé bon, et on reconnut que l'affaire venoit de la main de Dieu.

Car, outre que le bienheureux Justinien étoit l'un des plus illustres de la république, et que ses vertus étoient admirables à tout le monde, il se comporta en cette nouvelle dignité avec tant de sainteté, d'humilité et de prudence, qu'il gagna tous ceux qui tenoient le parti contraire. La renommée du nouveau patriarche vola si avant par toute la chrétienté, que plusieurs personnes des

provinces les plus éloignées venoient exprès à Venise pour le voir et recevoir sa bénédiction. Il conservoit toute la république par ses oraisons, lorsqu'elle étoit agitée de guerres et de travaux : de sorte qu'un saint ermite, qui avoit passé plusieurs années en grande austérité et pénitence, près de l'île de Corfou, dit à un gentilhomme vénitien que Dieu étoit fort irrité contre sa ville, et qu'elle eût été abîmée sans les mérites et les prières continuelles de son patriarche.

Étant âgé de soixante-quatorze ans, chargé de jours, de travaux et de mérites, il eut un extrême désir de la mort, si Notre-Seigneur s'y accordoit : il lui envoya en effet une dangereuse maladie : mais l'on ne put gagner sur lui qu'il se fît traiter en un bon lit, demeurant toujours sur le sien, qui étoit fort pauvre. Voyant qu'on le pansoit soigneusement, sans rien épargner, il dit en se plaignant : *A quelle fin tant de soins d'un sac pourri et mortel? Que vous dépensez inutilement à recouvrer la santé d'un corps qui ne le mérite pas, voyant tant de pauvres devant vos yeux qui périssent de faim et de froid!*

Le saint prélat connut que le jour de son trépas approchoit; et, encore que comme homme vraiment humble, et qui se confessoit être pécheur, il fît quelquefois semblant de le craindre et de n'être pas bien assuré; néanmoins, d'autres fois, il ne pouvoit céler l'aise et la joie de son cœur, nous apprenant à craindre avec confiance, et à nous confier avec crainte. Il se fit porter à bras dans l'église, pour y recevoir les saints sacrements de la pénitence et de la communion, desquels étant armé, il put combattre plus courageusement la mort et le dragon infernal.

Aussitôt qu'il les eût reçus avec l'Extrême-Onction, il fit un agréable discours à Notre-Seigneur, le suppliant de recevoir cette brebis égarée qui retournoit à son pasteur: bien qu'il fût indigne de se présenter devant lui, et de manger à sa table avec les courtisans du ciel; qu'il lui plût néanmoins le nourrir des miettes qui en tomboient. Ensuite il exhorta les assistants à suivre la vertu, et à reconnoître que la chair n'est qu'un peu de foin, et que toute sa gloire se fane comme la fleur des champs. Il recommanda aux

gouverneurs de la république la miséricorde et la justice envers les pauvres : aux prêtres l'honneur de Dieu, et le service de son Eglise: la charité entre eux ; les priant qu'ils le recommandassent à Dieu en leurs sacrifices. Il faisoit souvenir les autres de ce qui étoit convenable à leur vocation, et surtout de craindre Dieu, et d'être vigilants observateurs de sa sainte loi ; puis, ayant donné sa bénédiction à tous ses enfants, il commanda qu'on l'enterrât sans pompe, en son monastère de Saint-Georges, et il rendit l'esprit de Notre-Seigneur.

Quand on sut par la ville la mort du saint pasteur, chacun eût beaucoup de regret d'une telle perte : le peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, le voulut voir, l'honorer, et assister à son enterrement. On le garda quelques jours avant que de l'enterrer, pour satisfaire à la multitude du peuple, qui vouloit toucher ce corps saint, lequel ne se corrompoit point, et sans rendre de mauvaise odeur : au contraire, il étoit mol et palpable avec un parfum céleste.

Il y eut procès entre l'église patriarcale de Venise et le monastère des Chanoines de Saint-Georges à qui auroit le corps : les uns le prétendoient, parce qu'il avoit été leur prélat et les autres le vouloient enterrer dans leur couvent selon qu'il avoit lui-même ordonné par testament. La dévotion s'accrut tellement de part et d'autre, qu'ils le tinrent 67 jours, depuis le 8 janvier qu'il décéda, jusqu'au 17 de mars, qu'enfin il fut enterré en son église patriarcale, étant toujours demeuré frais et entier, sans corruption.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par ce saint patriarche durant sa vie et après sa mort. Comme il étoit à l'article de la mort, un gentilhomme fort vertueux s'approcha de lui. Le patriarche qui l'aimoit tendrement, comme s'il eût été son fils, le voyant pleurer à chaudes larmes, lui dit : *Mon fils, ne pleurez pas mon départ, car vous me suivrez bientôt. Notre-Seigneur veut que nous nous entrevoyons à Pâques prochain.* De fait, ce gentilhomme fut grièvement malade au commencement du carême, et il décéda vers Pâques, rendant la prédiction du patriarche véritable.

Au même temps il dit qu'un autre de ses amis, qui étoit réduit à l'extrémité, guériroit, comme il arriva.

Certains religieux de la Chartreuse, qui s'étoient trouvés à son enterrement, entendirent, au ciel une harmonie de plusieurs voix angéliques. Il délivra une femme possédée du diable, en lui imposant la main sur sa tête, et disant au diable : *Dis-moi, maudit, pourquoi viens-tu ainsi tourmenter cette femme? où est ton orgueil qui t'a précipité du ciel? n'as-tu point de honte d'attaquer une femme? Laisse-la, car Notre-Seigneur le commande.* Alors elle fut délivrée, et demeura saine. L'auteur de sa vie rapporte plusieurs autres miracles qu'il fit après sa mort.

Ce bienheureux patriarche écrivit des œuvres merveilleuses, remplies de doctrine, et d'un très-suave esprit de Notre-Seigneur, qui témoignent assez que la profonde science n'est pas prise aux écoles, mais dans la source de la lumière et de la sapience éternelle qui se communique aux humbles et se cache aux orgueilleux, et à ceux qui présument quelque chose de la vanité de leur savoir. Encore que ce saint s'employât incessamment à lire et à écrire : il étoit néanmoins si pauvre, qu'il ne voulut jamais avoir ni posséder un livre en son particulier. Son neveu Bernard, qui le fréquentoit fort, et qui assista à sa mort, ajoute à sa vie, qu'il a écrit quelques sentences notables, que ce saint avoit ordinairement en la bouche, dont j'en rapporterai ici quelques-unes.

Il disoit que le religieux et le serviteur de Dieu se doit garder, non-seulement de ses péchés énormes, mais aussi des moindres, de peur d'attiédir la charité. Il comparoit l'humilité à un ruisseau, qui n'a guère d'eau en été et qui en regorge en hiver : de même l'humilité est fort petite en la prospérité, et fort grande en l'adversité; que personne ne sait bien ce que c'est que l'humilité, sinon celui qui est humble par la grâce de Dieu; que les hommes ne sont plus trompés en aucune chose, qu'à reconnoître la vraie humilité; que l'on doit beaucoup examiner la vocation et la résolution de ceux qui veulent entrer en religion, de peur que celui qui n'y est pas propre, ne détourne par son exemple celui qui y est appelé, et que souvent pour accroître le nombre de ceux que l'on

reçoit, on perd la vigueur de la discipline religieuse, d'autant que la perfection n'est pas commune.

Il se présenta un jeune gentilhomme pour prendre l'habit de sa religion : et le saint sachant qu'il avoit été persuadé par d'autres religieux, le renvoya à son père qui l'en pressoit fort, lui mandant qu'il gardât bien son fils, parce que la résolution de le faire religieux doit venir du Saint-Esprit, non pas des persuasions humaines.

Il célébroit la messe tous les jours, s'il n'étoit malade, et disoit que celui qui peut jouir de son Seigneur, et ne le fait pas, montre assez qu'il ne se soucie pas beaucoup de lui. Il répétoit souvent que celui qui pense garder la chasteté, et se nourrir dans les délices, fait comme ceux, qui pour apaiser un grand feu, y jettent du bois; qu'aucun ne sait la valeur du don de la pauvreté volontaire, que celui qui s'enferme dans sa cellule pour vaquer à l'oraison et à la contemplation; que Dieu a caché aux hommes la grâce de la religion, parce que si elle étoit connue, chacun voudroit devenir religieux; que la vraie science a deux parties : l'une de savoir que Dieu est tout, et l'autre que l'homme n'est rien; que la charge de l'évêque est plus difficile que celle d'un général d'armée, qu'il est plus malaisé de gouverner ce qu'on ne voit pas, que ce qui est visible.

Il étoit de taille haute et droite, de couleur pâle; il avoit le visage riant, mais vénérable, un bel abord, qui marquoit l'intégrité de ses mœurs, et le faisoit aimer et respecter de chacun.

Surius met sa vie au premier tome de celle des saints.

LA VIE DE SAINT BERTIN,

ABBÉ.

EN 698.

Saint Sergius, pape. — Tibère III, empereur.
Childebert II, roi.

Saint Bertin étoit natif de Constance. Étant parvenu à l'adolescence, il eut désir de servir Jésus-Christ; pour ce sujet il quitta ses parents et son pays, et s'en vint au monastère de Luxeuil en la Franche-Comté, gouverné pour lors par saint Eustache, et il y prit l'habit de religion. Après qu'il y eut vécu quelques années, l'abbé lui permit de sortir, pour aller travailler à la conversion des âmes avec saint Bertrand et saint Mommolin, qui étoit le plus ancien. ainsi les autres le respectoient comme leur père.

Sitôt qu'ils furent arrivés en France, ils s'adonnèrent à la prédication avec tant de zèle et de diligence, que leur réputation s'étendit partout, en sorte que le roi Clotaire II les appela en cour, et les y reçut honorablement. Y ayant séjourné quelque temps, ils allèrent vers saint, Omer évêque de Thérouanne, pour l'aider en sa charge, et il les accueillit fort civilement, remerciant Dieu de lui avoir adressé de tels personnages pour semer la doctrine évangélique; car ils étoient d'une vie fort exemplaire, savants en l'écriture sainte, et bien entendu en ce qui est du gouvernement de l'Église, de sorte qu'ils firent un grand bruit par tout le diocèse.

Pendant ce temps-là Aldroalde, homme noble et très-riche, qui avoit été converti du paganisme à la foi chrétienne par saint Omer, avec toute sa famille; se voyant sans enfants, voulut faire l'Église

héritière de tous ses grands biens. Ainsi il communiqua son pieux dessein au saint évêque, qui, par inspiration du Saint-Esprit, lui conseilla de donner ses biens à ces trois saints personnages, afin d'en bâtir un monastère de religieux. Aldroalde suivit ce conseil, et le fit ainsi, en présence de saint Omer, et des principaux de la ville de Thérouanne, leur donnant un château nommé Sithiu. Ces saints personnages firent bâtir un monastère, qui vulgairement s'appelle le Prieuré de Saint-Mommolin. Quelque temps après saint Mommolin fut appelé pour être évêque de Noyon, après le décès de saint Achaire, évêque du lieu : saint Bertin, demeurant seul, gouverna ce monastère l'espace de quatorze ans.

Or, parce que le nombre des religieux croissoit de jour en jour, saint Bertin ne trouvant pas ce lieu assez spacieux pour y bâtir de grands édifices, délibéra avec ses religieux d'édifier un autre monastère. L'affaire étant conclue, il se mit dans une nacelle, sans aviron ni marinier, se remettant totalement sous la providence de Dieu, qui conduisit la barque par un étang grand et spacieux, lequel aboutissoit à son monastère, et lui fit prendre terre comme le saint homme récitoit ce verset : *Hæc requies mea in sæculum sæculi : hic habitabo, quoniam elegi eam.* Cette rencontre donna sujet à saint Bertin de croire que Dieu avoit fait choix de ce lieu pour son dessein ; il mit pied à terre, et fit bâtir un grand monastère en l'honneur de Dieu, sous le nom de l'apôtre saint Pierre.

Ce monastère étoit à peine achevé, qu'il fut aussitôt rempli d'un grand nombre de religieux, de sorte qu'en bien peu de temps il s'y en trouva cent cinquante, et plus, qu'il gouvernoit soigneusement comme un vigilant pasteur, selon la règle de sa religion. Ensuite Dieu suscita plusieurs dévotes personnes à leur donner des biens pour leur entretien. Entre ceux-là il y eut un nommé Hérémar, qui donna à saint Bertin son château de Wermhoult, où le saint abbé envoya saint Winoch, qu'il avoit nourri depuis son enfance, avec quelques autres religieux, leur commandant de bâtir un monastère en l'honneur de Dieu et de saint Martin : ce qui ayant été fait, il en constitua saint Winoch supérieur.

Dieu honora ce saint personnage de plusieurs miracles. Walbert

comte d'Arques et Régentrude sa femme, avoient choisi saint Bertin pour leur directeur; de sorte que Walbert le visitoit souvent, afin de se servir de ses saints enseignements, et pour avoir sa bénédiction, après avoir été à la sainte communion. Un jour qu'il étoit venu faire ses dévotions en la chapelle de la Vierge Marie, bâtie au milieu du cimetière de Sithiu, il oublia d'aller prendre la bénédiction du saint abbé, et partit pour s'en aller en sa maison. Saint Bertin en ayant été averti par un de ses religieux, il lui dit comme ayant le don de prophétie, que Walbert, avant que d'arriver en sa maison, seroit fâché de s'en être allé, sans avoir pris sa bénédiction. Cela arriva ainsi, car le même jour, sur le soir, il fut prévenu par un des serviteurs du comte, que sur le milieu du chemin il étoit tombé de son cheval sur des pierres; où il s'étoit rompu la cuisse et froissé tout le corps, en sorte qu'il étoit en danger de sa vie, si Dieu ne l'assistoit par ses prières; ajoutant qu'il imputoit sa chute à ce qu'il n'avoit pas pris sa bénédiction, ce qu'il le prioit de lui pardonner. Il demandoit aussi qu'il lui envoyât, avant sa mort, un breuvage béni de sa bouche, et sur lequel il eût fait le signe de la croix

Alors saint Bertin commanda à un de ses religieux qu'il apportât le vin qui avoit été mis en sa chapelle, afin de le lui envoyer : et sur ce que le religieux lui répondit, qu'il y avoit longtemps qu'il n'y en avoit pas au vaisseau : *Allez au nom de Dieu*, lui dit saint Bertin, *puisque toutes choses lui sont possibles, je ne doute point qu'il ne nous donne un breuvage salutaire pour notre ami.* Le jeune religieux, obéissant à son commandement, trouva par la grâce de Dieu, le vaisseau plein de bon vin, dont l'odeur remplissoit toute la chapelle. Le saint abbé, après avoir rendu grâces à Dieu, envoya de ce vin à Walbert, qui, aussitôt qu'il l'eut bu, se sentit guéri. Ce comte ayant remercié Dieu, donna à saint Bertin son château et le comté d'Arques, pour l'entretien des religieux du monastère de Sithieu : il leur donna encore le bourg de Popringue en Flandre : puis, par le conseil de saint Bertin, à qui il déclara le désir qu'il avoit de se faire religieux, il fit vœu d'en prendre l'habit au monastère de Luxeuil, ce qu'il fit; et après y avoir vécu quelque

temps en grande austérité et sainteté, il fut élu abbé de ce couvent.

Saint Bertin ayant donc gouverné son monastère l'espace de cinquante-sept ans, depuis la donation d'Aldroalde, il ordonna pour son successeur un religieux nommé Rigobert, et puis passa le reste de sa vie religieusement, s'adonnant à la contemplation. Il avoit aussi édifié un oratoire durant la vie de saint Ouen, sur le côté d'Orient de l'église de Saint-Pierre qu'il avoit fait dédier à la Vierge Marie, où il prioit Dieu nuit et jour; ce qu'il continua jusqu'à sa mort, qui arriva le cinquième jour de septembre l'an 698; il étoit âgé de 112 ans. Son corps fut enterré en l'église de Saint-Martin par Erlefride, qui bientôt après la fit rebâtir, et posa le grand autel sur le tombeau de saint Bertin.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles en faveur du saint, en ce lieu même. Un méchant homme entrant en l'église de ce monastère pendant le souper des religieux, déroba les vaisseaux d'argent qui étoient aux lampes devant et derrière le grand autel: mais comme il pensoit s'évader, et cherchoit la porte, il lui sembla voir un grand nombre d'hommes devant lui, de sorte que bien qu'il eût trouvé le moyen d'ouvrir les portes, il n'osa sortir, et ayant été trouvé dans l'église il fut mis en prison, mais à la prière des religieux il fut rendu en liberté, et ne vécut que huit jours après.

Un religieux de ce monastère en sortit, et se mit à mener une vie débordée. Dieu sut bien l'arrêter et le châtier : car après un furieux mal de tête, dont il fut frappé, il perdit encore la vue. Alors, reconnoissant que cette affliction venoit de la main de Dieu, en punition de sa vie débauchée, il demanda pardon à Dieu de sa faute, par les prières et par les intercessions de saint Bertin, qu'il alloit tous les jours prier à genoux devant la porte de son église, et recouvra enfin la vue.

Un bourgeois d'Orléans ayant tué son frère, fut envoyé par son évêque au tombeau de saint Bertin, pour pénitence, les mains et le ventre liés de chaînes de fer. Aussitôt qu'il fut arrivé à la porte de l'église, comme les religieux chantoient Matines, il tomba à

terre, les chaînes dont il étoit attaché se brisèrent, et il fut ainsi délivré.

Le corps de saint Bertin demeura en l'église Saint-Martin, jusqu'à ce que sous Charlemagne, saint Folquin, évêque de Théroaanne, craignant la tyrannie des Danois, qui couroient les côtes de la mer, et ruinoient tout, le fit cacher sous terre; depuis encore il le fit transporter en un lieu plus secret, l'an 843, le 10 de juin, de peur qu'ils ne le découvrissent enfin et ne l'emportassent. Il voulut, pour honorer cette translation, que la fête en fût faite tous les ans à pareil jour en son évêché, laquelle fête fut confirmée de la part de Dieu, par le châtiment visible de plusieurs personnes, qui par mépris ne laissoient pas de travailler.

Enfin l'an de Notre-Seigneur 1052, le deuxième de mai, ce saint corps fut retiré de ce lieu caché, et fut élevé, comme il est aujourd'hui, avec de grandes cérémonies. En cette élévation un prêtre et une femme aveugles recouvrèrent la vue.

Le premier qui a écrit la vie de saint Bertin a été Flocard, abbé; elle a depuis été recueillie par Surius en son cinquième tome. Gazet l'a prise d'eux en ses *Vies des saints*. Le Martyrologe romain et celui d'Usuard, font mention de saint Bertin en ce même jour, comme aussi le cardinal Baronius, Molan, Trithème, et saint Bernard.

LA VIE DE SAINT VICTORIN,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Victorin étoit natif de la ville d'Amiterne, que l'on appelle aujourd'hui Aquila, et qui est située dans la Campanie, au royaume de Naples. Ses parents lui ayant laissé de grands biens, Victorin

et Séverin, son frère, vendirent leur riche patrimoine, et en donnèrent le prix aux pauvres, car ils aspiroient à la perfection évangélique. Les deux frères étoient unis par les nœuds d'une sainte amitié, non moins que par ceux du sang, et, dans leur pauvreté volontaire, ils prirent plaisir à se servir mutuellement. Cependant l'humilité de Victorin souffroit des services que lui rendoit son frère, et il résolut de se retirer dans un désert. Il alla dans un lieu solitaire, afin d'y pouvoir jouir en paix de la conversation des anges. Il s'y construisit une cellule si étroite, qu'il étoit obligé de se tenir constamment debout ou à genoux. C'est là qu'il vécut longtemps plein de joie, dans la prière, le jeûne, les disciplines et les austérités de tout genre.

Mais l'ennemi de notre salut, jaloux de la paix dont jouissoit Victorin, résolut de la lui enlever par une ruse infernale. Ayant pris la forme d'une jeune fille, il vint frapper la nuit à la porte de la cellule, pleurant et disant qu'il s'étoit égaré dans ce désert, où il craignoit d'être la proie des bêtes féroces, suppliant le saint de lui donner au nom de Dieu l'hospitalité pour cette nuit, et promettant de le quitter le lendemain matin. Enfin il sut si bien, par ses larmes et par ses prières, attendrir le cœur de Victorin, qu'il lui ouvrit la porte et donna entrée à son ennemi. Comme le saint étoit en prières, la fausse jeune fille s'y mit aussi, mais elle y resta peu, et parvint, par ses artifices, à faire tomber Victorin dans une faute contre la sainte vertu.

A peine eut-il remporté la victoire, que changeant de langage, le démon lui dit en se moquant : Qu'as-tu fait, saint homme? toi qui as renoncé au monde et à ses pompes pour faire ton salut, te voilà précipité dans l'abîme. Tu n'as donc quitté ton frère que pour recevoir ton ennemi? ah malheureux! Et aussitôt il disparut.

Victorin demeura confus et plein de honte en voyant sa défaite et le triomphe du démon. Cependant, comme il savoit que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, il résolut d'expier sa faute par la pénitence la plus extraordinaire que l'on ait jamais vue, et telle qu'on ne sauroit l'imiter sans une particulière inspiration de Dieu. Il se mit donc en recherche de

son frère Séverin, auquel il avoua la ruse du démon et la faute qu'il avoit commise, le priant de l'aider à en faire une pénitence exemplaire. Son frère y ayant consenti, ils fendirent un arbre, dans l'ouverture duquel Victorin mit ses deux mains. Son frère ensuite la boucha avec des coins, et l'entoura d'une chaîne de fer avec un cadenas qu'il ferma à clé, de sorte que Victorin ne put jamais retirer ses mains, ni donner aucun soulagement à son corps.

Séverin se prêta à tout ce qu'il voulut, mais après l'avoir ainsi suspendu, il alla trouver l'évêque d'Aquila, auquel il rendit compte de ce qu'il avoit fait. L'évêque admira ce courage héroïque, mais ému de compassion, il vint à l'arbre où étoit Victorin, essayant par de douces paroles de le faire renoncer à une si rigoureuse pénitence; cependant l'ayant trouvé inébranlable dans sa résolution, et ne voulant pas s'opposer aux inspirations de Dieu, il le consola, l'encouragea, pria pour lui, et ne le quitta qu'après lui avoit donné sa bénédiction.

Trois années se passèrent ainsi sans que Victorin donnât le moindre signe de foiblesse ou d'irrésolution; seulement le dimanche il consentoit que son frère lui fit prendre un peu de pain et d'eau, pour conserver sa vie et souffrir plus longtemps. Séverin jeûnoit aussi toute la semaine, et ne prenoit son repas que le dimanche avec son frère. Pendant ces trois années, Victorin ne cessa de pleurer sa faute, jusqu'à ce que l'évêque obtint enfin, par ses prières, qu'il mît fin à ce supplice. Quand Séverin le détacha de son arbre, il trouva un squelette vivant, qui n'avoit plus d'humain que la forme.

Notre-Seigneur récompensa le courage de son serviteur, en faisant briller sa sainteté par ses miracles : il guérissoit tous les malades qu'on lui amenoit, ressuscitoit les morts, et chassoit les démons du corps de ceux qu'ils possédoient. Aussi l'évêque d'Aquila étant mort, tout le peuple le choisit par acclamation pour lui succéder, et le saint, ayant su que c'étoit la volonté divine, accepta cette charge. Après avoir reçu les Ordres sacrés, il gouverna son église très-saintement, servant d'exemple à son peuple par sa vie admirable.

Le bruit de sa sainteté vint jusqu'à l'empereur Trajan, qui donna ordre au juge Aurélien de le faire arrêter et de le mettre à mort. Il fut d'abord conduit, avec d'autres saints martyrs, à un lieu nommé Contillan, où il y avoit des sources d'eaux puantes et sulfureuses, au-dessus desquels le juge les fit suspendre la tête en bas. Il endura ce supplice pendant trois jours, après lesquels son âme bénie s'élança enfin vers Dieu pour qui il avoit tant souffert. Son martyre arriva le 5 de septembre.

Il est fait mention de saint Victorin au Martyrologe romain, et en ceux d'Usuard et d'Adon. Surius rapporte sa vie au tome cinquième, et Baronius parle de lui en ses Annotations et en ses Annales.

LA VIE DE SAINTE IDE,

VEUVE.

Lorsque l'empereur Charlemagne dirigea son armée vers l'Occident pour apaiser quelques séditions survenues dans les Gaules, parmi les officiers qui l'accompagnoient il y avoit un nommé Egbert, qui tomba dangereusement malade, et comme il l'estimoit beaucoup pour son courage, il pria un seigneur du pays de le recevoir chez lui et de le bien traiter. Ce seigneur y consentit volontier, et sa fille eut tant d'attention pour lui, que la voyant si belle et si gracieuse il la fit demander en mariage par l'empereur, qui lui donna en dot plusieurs propriétés de ce pays. Le père voyant l'inclination de sa fille pour Egbert, la lui accorda volontiers.

Le prince Egbert étant donc entré en convalescence, épousa la vertueuse sainte Ide, et vécut avec elle dans la crainte de Dieu. Or, comme il étoit d'une famille noble et riche, il résolut de retourner dans son pays avec Ide sa bien-aimée. Ils arrivèrent dans

un certain endroit de la Saxe nommé Hirutfed et y dressèrent leurs tentes pour s'y reposer. Pendant la nuit, sainte Ide vit un ange qui l'avertit de faire construire en ce lieu un oratoire, parce qu'un jour elle s'y retireroit pour se consacrer plus librement au service de Dieu, et qu'après sa mort elle y reposeroit avec son mari. Encore toute émue et remplie d'une sainte componction, elle raconta au prince Egbert la vision qu'elle avoit eue, et de son consentement elle fit élever en ce lieu une chapelle qu'elle consacra en l'honneur de Dieu, de la Vierge, sa sainte Mère, et de saint Germain. On rapporte qu'elle s'y retiroit souvent pour faire ses prières.

Quelque temps après, Egbert étant mort, elle macéra et traita son corps plus sévèrement qu'autrefois; et, pour mieux continuer ses prières et ses méditations, elle fit bâtir près de sa chapelle un petit oratoire où elle s'isoloit complètement du monde. Elle se fit aussi construire un tombeau de marbre, et deux fois par jour elle le remplissoit de viande pour la nourriture des pauvres; elle continua ce devoir de charité jusqu'à la fin de ses jours.

Or, après avoir pendant plusieurs années vécu en ces exercices de piété, elle tomba malade, et fit venir aussitôt son confesseur, nommé Berthère; puis, ayant reçu les saints Sacrements, elle se recommanda aux prières des assistants, et rendit son âme à Dieu vers l'an 820. Son corps fut inhumé dans son oratoire. Son père spirituel la suivit bientôt, car un jour, après avoir chanté la messe pour le repos de l'âme de sa pénitente, il mourut près de l'autel et fut enterré dans le même oratoire.

Quand les Hongrois ravagèrent la Saxe, ils ne purent brûler l'oratoire de sainte Ide, car le feu s'éteignit plusieurs fois, et tous leurs efforts furent vains pour enlever les cloches de la chapelle.

Une femme ayant la main droite toute contournée, eut révélation que si elle offroit à Dieu, devant le tombeau de sainte Ide, de la cire sous la forme d'une main, elle seroit guérie. Elle le fit, alluma de plus quelques cierges, et après avoir passé toute la nuit en prière, elle fut guérie. Mais, s'apercevant bientôt qu'elle ne pouvoit plus gagner son pain en mendiant, comme elle l'avoit fait jusqu'alors,

elle quitta son pays et se fit passer pour folle. Elle en fut aussitôt punie de Dieu; car elle perdit entièrement l'usage de sa main.

La bienheureuse Ide n'est point inscrite au Martyrologe romain.

A Porto, fête de saint Herculan, martyr.

A Capoue, saint Quince, saint Arconce et saint Donat, martyrs.

Le même jour, saint Romule, préfet de la cour de Trajan, qui, détestant la cruauté de l'empereur envers les chrétiens, fut battu de verges et décapité.

A Malatia en Arménie, martyre de saint Eudoxe, saint Zénon, et onze cent quatre de leurs compagnons, soldats, qui, abandonnant le baudrier militaire, furent tués, dans la persécution de Dioclétien, pour avoir confessé Jésus-Christ.

A Constantinople, saint Urbain, saint Théodore, saint Ménédème, et soixante dix-sept ecclésiastiques, leurs compagnons, martyrs, qui, ayant été enfermés dans un bâtiment par ordre de l'empereur Valens, y furent brûlés sur la mer pour la foi catholique.

A Tolède, sainte Obdule, vierge.



SIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Humbert, fondateur de l'abbaye de Maroles en Hainaut.

Saint Zacharie, prophète ; saint Onésiphore, martyr ; saint Fauste et ses compagnons, martyrs ; saint Cottide, diacre, et ses compagnons, martyrs ; saint Donatien, évêque, et ses compagnons, martyrs ; saint Pétrone, évêque de Vérone ; saint Eleuthère, abbé.

LA VIE DE SAINT HUMBERT,

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE MAROLES EN HAINAUT.

Sous le règne de Chilperic, il y avoit en France un saint personnage, nommé Eurad, qui épousa une dame, laquelle ne lui cédoit rien en noblesse et peu en vertu. Dieu bénit leur mariage d'un fils qui fut nommé Humbert sur les fonts baptismaux. Comme ils eurent remarqué les traits de piété qui brilloient en leur fils dès sa jeunesse, ils le mirent au monastère de Laon, pour y être également instruit aux lettres et aux bonnes mœurs. Il y passa toute sa jeunesse, faisant un grand progrès tant en la vertu qu'en la science : si bien qu'il fut appelé à l'Ordre de prêtrise.

Quelque temps après, il partit de Laon, avec la bénédiction de l'évêque, et s'en alla faire une visite des héritages que ses père et mère lui avoient laissés après leur mort, afin de les distribuer aux pauvres. Étant arrivé en une sienne terre, il fit rencontre de saint Amand, accompagné d'un vénérable personnage, nommé Nicaise, qui par dévotion s'en alloient à Rome visiter les reliques des saints Apôtres ; après les avoir bien reçus, il les voulut accompagner en leurs dévotions, poussé du même désir qu'eux.

Il arriva qu'étant las du chemin, comme ils se reposoient, un

ours d'une énorme grandeur se rua sur le mulet qui portoit leurs hardes, sans qu'ils s'en fussent aperçus, et l'étrangla. Voulant reprendre le chemin, et ne trouvant pas leur mulet auprès d'eux, saint Amand envoya un de ses disciples le chercher, croyant qu'il fût entré dans quelque pièce de blé pour y paître. Ce pauvre jeune homme, à quelques pas de là aperçut le mulet, qu'un grand ours dévoroit; ce qui lui donna une telle frayeur, qu'il demeura tout éperdu, sans songer à retourner en dire les nouvelles.

Pendant que ces saints personnages attendoient le retour de leur disciple, saint Humbert courut promptement après lui, afin de le faire avancer, et, trouvant encore cet ours qui rongeoit leur mulet, il s'avança et, avec une assurance admirable, le saisit au col, puis, le tirant vers ses autres saints compagnons, dit : *Puisque tu nous a ravi l'animal que Dieu nous avoit donné pour notre soulagement, il faut que tu supplées à son défaut et que tu nous portes sa charge jusqu'au lieu où nous désirons aller.* Cette bête farouche changeant aussitôt sa fierté en douceur, se laissa mettre sur son dos les hardes des saints pèlerins, qu'elle portoit devant eux, sans aucune résistance, et avec tant de facilité, que ce spectacle causoit un étonnement merveilleux en tous les lieux par où ils passoient. Mais, de peur que cela ne leur donnât quelque sentiment de vaine gloire, comme ils approchoient de la ville de Rome, Notre-Seigneur avertit le Souverain-Pontife du fait, et qu'il envoyât au-devant d'eux, leur commander de donner la liberté à cet animal : ce qu'ils firent à l'instant.

Après qu'ils eurent visité et honoré les sacrées reliques des apôtres saint Pierre et saint Paul, et fait toutes leurs dévotions, ils reprirent la route du Hainaut. Saint Amand se retira en un lieu situé entre Tournay et Valenciennes, où depuis il bâtit une très-belle abbaye, et saint Humbert à Maroles.

Quelque temps après, saint Humbert eut dévotion de retourner à Rome, et s'y en alla seul. Un jour qu'il étoit en prières dans l'oratoire de saint Pierre, un ange lui imprima le signe de la croix sur la tête, à la vue de quantité de personnes qui y étoient présentes. Comme il s'en revenoit d'Italie, saint Amand fut averti

par l'ange d'aller au-devant de lui, et de bien considérer la marque qu'il portoit sur la tête. Il obéit promptement au commandement de l'ange, et aperçut sur le front de saint Humbert une croix lumineuse : ce qui l'obligea à se jeter à ses pieds avec un humble respect, puis il le reçut chez lui, et le traita avec une grande joie.

Dès lors saint Humbert commença à se faire quelque retraite où il pût librement servir Dieu. Il fit bâtir un monastère à l'honneur de Dieu et de la très-sainte Vierge Marie, à Maroles en Hainaut, sur la rivière d'Epte, et y établit l'Ordre de Saint-Benoît, vivant fort saintement avec ses religieux. Il arriva que, faisant accommoder des cellules pour ses moines, et s'étant dépouillé de son froc pour plus librement travailler lui-même, comme c'étoit proche du bois, un cerf, poursuivi de près par les chiens, et n'en pouvant plus, tant il étoit las, se lança sous la robe du saint et s'en couvrit. Toute la meute de chiens y accourut; ils l'environnèrent de tous côtés, mais pas un n'osa toucher ni la bête ni la robe.

Les chasseurs y arrivant à leur tour, s'étonnèrent d'abord de ce que leurs chiens n'osoient en approcher : mais lorsqu'ils pensèrent eux-mêmes se ruer sur ce cerf, ils sentirent comme une defaillance de tous leurs membres, ce qui les étonna encore plus. Or, l'un d'eux, plus avisé que tous les autres, aperçut saint Humbert qui travailloit avec ses moines; et sachant que cette robe lui appartenoit, reconnoissant le miracle et l'attribuant au mérite de ses vertus et de sa sainte vie, il descendit de cheval, l'alla saluer avec une profonde révérence, et lui fit offre de tout son patrimoine, pour la nourriture et l'entretien de ses religieux : mais saint Humbert le remerciant honnêtement, accepta seulement une métairie.

L'odeur des vertus et de la vie du saint abbé se répandant de toutes parts, attiroit quantité de grands personnages, qui le venoient voir pour prendre de lui de saints conseils et jouir de ses saintes consolations. Sainte Aldegonde, abbesse et patronne de Maubeuge, dont nous avons écrit la vie le 30 de janvier, l'alloit

souvent visiter. Et une fois, comme il faisoit grand chaud, et qu'ils se promenoient ensemble hors du monastère, elle se trouva fort pressée de la soif. Alors saint Humbert pria Dieu de lui donner quelque soulagement, et aussitôt il sortit une claire fontaine, où elle se rafraîchit : elle se voit encore aujourd'hui au même lieu, et est fort salutaire à ceux qui en boivent. On peut sans blâme attribuer cette merveille aux mérites de saint Humbert, aussi bien qu'à celui de la sainte ; car eux-mêmes, en louant et remerciant Notre-Seigneur, attribuoient, par une humble contestation, cette faveur divine aux mérites l'un de l'autre.

Saint Humbert sentant approcher l'heure de sa mort, pour l'opinion qu'il avoit de cette même sainte, eut un grand désir d'avoir des linceuls accommodés de ses mains pour ensevelir son corps, et comme il eut dépêché un messager vers la sainte abbesse pour ce sujet, le messager en fit rencontre d'un autre, que la sainte lui envoyoit, avec des linceuls qu'elle avoit accommodés, par une inspiration divine, pour ce même effet. Ainsi Dieu favorise les désirs de ses bons serviteurs en ce monde, en attendant la récompense de la félicité éternelle, que le saint alla recevoir, rendant son âme à Dieu le sixième jour de septembre, l'an six cent cinquante, ainsi que le rapporte Surius.

Son corps fut enterré en l'oratoire qu'il avoit fait bâtir, et Dieu l'a rendu recommandable par une infinité de miracles. Cent cinquante ans après, il fut levé de terre par l'abbé Rodin, qui en fut averti par un ange, et trouvé sans aucune corruption ; comme aussi les linceuls où il avoit été enseveli, et que sainte Aldegonde lui avoit envoyés. Il y a de quoi admirer en ceci, tant de la part du saint que de celle de la sainte, à qui considérera la cause de cette incorruption. Les fleurs même que l'on avoit jetées sur lui, lors qu'il fut enseveli, furent trouvées vermeilles et sans être aucunement flétries.

Sa vie a été écrite par Surius, et nouvellement Gazet l'a recueillie de lui. Molan fait une honorable mention de lui en ses Additions sur le Martyrologe d'Usuard, le sixième de septembre, et en son recueil des saints de Flandres.

Saint Zacharie, prophète, qui, étant revenu fort âgé de la Chaldée dans sa patrie, fut inhumé auprès du prophète Aggée.

Dans l'Hellespont, saint Onésiphore, disciple des apôtres, dont parle saint Paul dans son Epître à Timothée, qui, y ayant été cruellement flagellé au temps de saint Porphyre, par l'ordre du proconsul Adrien, et traîné ensuite par des chevaux fougueux, rendit son âme à Dieu.

A Alexandrie, supplice de saint Fauste, prêtre, saint Macaire et dix de leurs compagnons, qui, sous l'empereur Dèce et le président Valère, consommèrent leur martyre en étant décapités pour le nom de Jésus-Christ.

En Cappadoce, saint Cottide, diacre, saint Eugène et leurs compagnons, martyrs.

En Afrique, saint Donatien, saint Préside, saint Mausuet, saint Germain et saint Fuscule, évêques, qui, dans la persécution des Vandales, ayant été cruellement battus de coups de bâton pour le soutien de la vérité catholique, par l'ordre du roi arien Hunéric, furent envoyés en exil. Parmi eux un évêque nommé Létus, homme courageux et très-instruit, fut brûlé après avoir supporté longtemps les incommodités de la prison.

A Vérone, saint Pétrone, évêque et confesseur.

A Rome, saint Eleuthère, abbé, serviteur de Dieu, qui, au rapport de saint Grégoire, Pape, ressuscita un mort par le mérite de sa prière et de ses larmes. — Voici ce qu'en écrit saint Grégoire le Grand, au troisième livre de ses Dialogues : « Eleuthère, abbé du monastère de Saint-Marc l'évangéliste, situé dans le faubourg de Spolète, a longtemps demeuré à Rome dans mon abbaye, où il mourut. Ses disciples disent qu'il avoit ressuscité un mort. Or, c'étoit un homme si simple et d'une pénitence si grande, qu'il ne faut pas douter que Dieu tout-puissant n'ait beaucoup accordé à ses

pleurs et à son humilité. Je rapporterai de lui un miracle qui m'a été raconté autrefois. Un soir, ne sachant où loger pour passer la nuit, il arriva dans une abbaye de religieuses, où il y avoit un petit enfant que le malin esprit tourmentoit toute la nuit. Les religieuses ayant reçu cet homme de bien, le prièrent de prendre cet enfant avec lui, ce qu'il fit humblement. Le lendemain, les religieuses ayant demandé à ce saint personnage si l'enfant n'avoit point fait de bruit la nuit, il leur répondit que non. C'est pourquoi elles le supplièrent de l'emmener avec lui, parce que la vue de son mal les faisoit trop souffrir; Eleuthère y consentit volontiers.

« Lorsqu'il fut de retour dans son abbaye, il dit à ses religieux : Mes frères, voici un enfant que le diable a tourmenté tout le temps qu'il est resté chez des religieuses, depuis qu'il est au milieu de nous, il est tranquille. A peine eut-il prononcé ces paroles en présence de tous ses religieux, que le diable entra de nouveau dans le corps de ce jeune garçon. A cette vue, Eleuthère se mettant à pleurer, dit à ses religieux qui vouloient le consoler : que pas un d'eux ne toucheroit un morceau de pain, que cet enfant ne fût délivré du démon. C'est pourquoi ils prièrent Dieu avec dévotion jusqu'à ce qu'il ne fût plus tourmenté, et il fut si bien guéri que le diable n'osa plus le toucher.

« Un jour, étant dans mon abbaye, je souffrois tellement d'un mal d'estomac que je me croyois sur le point de mourir. Or, le samedi saint, jour pendant lequel tout le monde doit jeûner, ma maladie ne me le permettant pas, je fis appeler saint Eleuthère dans mon oratoire, le priant de m'obtenir par son intercession de pouvoir jeûner ce jour-là. Le saint se mit aussitôt en prières; lorsqu'il m'eut donné sa bénédiction, je sentis que mon mal et mon appétit avoient disparu et que mes forces me permettoient de prolonger mon abstinence jusqu'au lendemain. J'obtins ma guérison d'une manière si miraculeuse, que j'en fus tout émerveillé, et que j'eus la conviction des faits attribués à saint Eleuthère, et dont j'avois seulement entendu parler. »



SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Sainte Reine, vierge et martyre. — Saint Cloud, prêtre et confesseur. Saint Euverte, évêque d'Orléans.

Saint Jean, martyr; saint Eupsyque, martyr; saint Sozon, martyr; saint Anastase, martyr; saint Mesniers, diacre, et ses compagnons, martyrs; saint Autal, évêque; saint Pamphile, évêque de Capoue.

LA VIE DE SAINTE REINE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 275.

Saint Félix, pape. — Aurélien, empereur.

L'histoire de sainte Reine est rapportée par le Vénérable Bède, Pierre de Natalibus et Mombrice. Elle naquit à Alise en Bourgogne. Son père s'appeloit Clément, homme attaché à la superstition païenne, ainsi que sa mère, qui mourut aussitôt qu'elle fut accouchée. Par la Providence divine, elle fut mise entre les mains d'une nourrice chrétienne, qui avec le lait lui fit sucer la vérité de notre religion, la faisant baptiser et l'instruisant autant que son âge le permettoit.

Étant devenue grande, elle prenoit un extrême plaisir à lire et à écouter les vies des saints, principalement celles des martyrs: ressentant dès lors en son cœur un incroyable désir d'imiter leur constance, et se persuadant qu'avec la grâce de Jésus-Christ elle supporteroit tous les tourmens qu'on lui pourroit faire souffrir.

Et afin de s'y mieux disposer, elle résolut de renoncer aux vanités du monde et aux plaisirs de la chair, prenant Jésus-Christ pour époux, et lui consacrant sa virginité.

On voyoit briller sur son front une candeur virginale, accompagnée de modestie et de gravité, se retirant des légèretés puériles, s'enfermant en sa chambre pour prier son Epoux et lui recommandant sa pureté, car elle étoit aimée de plusieurs qui la recherchoient en mariage. Son père, d'ailleurs, la sollicitoit incessamment de quitter la religion chrétienne et d'adorer les faux dieux; mais elle lui répondit hardiment qu'en cette matière le père n'a rien sur son enfant, et que Dieu est le seul à qui il faut avoir égard. Ses autres parents ne lui en disoient pas moins, jusqu'à la menacer de la faire mourir, si elle ne les croyoit; mais étant prévenue d'une grâce d'en haut, toutes ces furieuses vagues se brisoient contre le rocher de sa constance.

Dans le temps qu'elle n'avoit encore que quinze ans, Olybrius, lieutenant de l'empereur, partit de Marseille pour venir à Alise, et informer contre les chrétiens. On lui présenta cette jeune vierge, qui brilloit comme un clair soleil entre les autres. Sitôt qu'il l'eut vue, il fut tellement épris de sa rare beauté, qu'il fit ce qu'il put pour la gagner, lui parlant avec douceur, lui faisant de belles promesses, lui conseillant de sauver sa vie et de ne pas déshonorer sa race. Elle connut bien à ses paroles que le tyran l'aimoit, et qu'elle auroit à combattre deux étranges furies: l'idolâtrie et la concupiscence; l'une qui lui vouloit faire perdre Dieu, qu'elle prisoit plus que tout, et l'autre, sa pureté, qui la rendoit semblable aux anges; si bien que se défiant de ses forces, et mettant toute sa confiance en Dieu, elle implora son aide.

Sa prière fut incontinent exaucée, car elle sentit son courage plus fort; de sorte que le lendemain, étant interrogée de son nom, de sa qualité et de sa religion, elle répondit aussitôt qu'elle avoit nom Reine, et qu'encore que sa race fût des plus nobles du pays, elle prisoit davantage la noblesse qui lui venoit de sa religion, laquelle lui apprenoit à détester les dieux et à adorer la très-sainte Trinité.

Tu te renommes donc de ce Galiléen? dit le tyran (appelant ainsi Notre-Seigneur).

Oui, je m'en renomme, répondit-elle, *et me tiens fort heureuse d'être sa très-humble servante. Fais-moi endurer tous les tourments que tu voudras, j'espère qu'il me conservera.*

Olybrius la fit jeter en prison et s'en alla en Allemagne, d'où étant revenu, et après avoir offert ses sacrifices abominables, il fit venir devant lui la sainte. Il fut de nouveau épris de sa beauté, et lui dit avec une grande douceur : *Reconnoissez, vierge, les dieux de l'empire romain. J'ai pitié de la tendresse de votre âge et de votre excellente beauté. Si vous voulez les adorer, je vous ferai la première des Gaules; que si vous les méprisez et persistez en votre aveuglement, j'userai, à mon très-grand regret, de toutes sortes de rigueurs, et il n'y aura pas de tourments que je ne vous fasse vivement éprouver.*

Voyant que cette vierge ne faisoit pas d'état de ses promesses et se moquoit de ses menaces, il commanda aux bourreaux de l'étendre sur le chevalet et de la battre avec des verges. Alors, levant les yeux en haut, elle se prit à dire : *Seigneur, j'ai espéré en vous, que je ne sois point confondue.*

Son sang virginal ruisselant jusqu'à terre, arrachoit des larmes de tous les assistants, qui commencèrent à lui dire : *Reine, quelle beauté perdez-vous aujourd'hui pour ce Crucifié? Faites ce que le préfet vous commande.* Mais elle, d'un esprit fort tranquille, leur repartit : *Vous êtes de mauvais conseillers, car vous voulez que je perde mon âme qui doit vivre à jamais, pour sauver ce vil corps. Je n'adorerai point les idoles; jamais je ne leur sacrifierai; Jésus-Christ mon époux me garantira et me fortifiera d'autant plus que l'on s'efforcera de me gêner.*

Olybrius, irrité de cette courageuse persévérance, commanda de déchirer sa chair avec des peignes de fer; le sang en sortant de toutes parts, l'assistance se mit derechef à pleurer et à détourner sa vue, ne pouvant supporter cette cruauté. Le tyran même couvrit son visage de son manteau, l'excitant néanmoins à adorer ses idoles; mais elle l'appela insensé, et se qualifia plus heureuse au milieu de ses peines, qu'il n'étoit lui-même parmi toutes ses aises.

On la ramena ainsi ensanglantée en prison, où elle passa la nuit en prières; sur le minuit, elle aperçut une croix touchant de la terre au ciel, avec une blanche colombe et une voix qui lui dit fort doucement: *Je vous salue, vierge, plus Reine d'effet que de nom, embaumée du précieux onguent de vos héroïques vertus, entre lesquelles la virginité et la patience ont tissu la couronne qui environnera éternellement votre tête.*

Elle remercia la divine bonté de cette faveur, et sentit son courage plus fort qu'auparavant, tellement que de grand matin, Olybrius l'étendant derechef sur le chevalet, et faisant brûler ses côtés avec des torches ardentes, elle commença à chanter ce verset de David : *J'ai passé par le feu, et vous m'avez, Seigneur, conduit au rafraîchissement.*

Le tyran se voyant vaincu par une fille de quinze ans, fit remplir une cuve d'eau froide, afin que passant d'une extrémité à une autre, le tourment lui fût intolérable. On l'y jeta pieds et mains liés, et comme elle disoit : *Seigneur, rompez ces liens et je vous offrirai un sacrifice de louange*, l'eau se changea en rosée, ses liens se rompirent, la terre trembla, et la même colombe qu'elle avoit vue la nuit, apparut visiblement sur sa tête, portant à son bec une précieuse couronne; alors la voix l'appela si clairement que chacun l'entendoit : *Venez, Reine, régner avec votre cher Epoux, et recevoir la récompense des tourments que vous avez si courageusement endurés.*

Huit cent cinquante personnes se convertirent à ce miracle, de sorte que le tyran se courrouçant et ne sachant plus que lui faire, commanda qu'on lui tranchât la tête. Son âme, à la vue de chacun, fut honorablement portée au ciel par les anges, compagnons de sa pureté virginale, et son corps fut enterré par les chrétiens à Alise, où les pèlerins et les malades accourent de toutes parts, éprouvant par une infinité de miracles les excellents mérites de cette glorieuse vierge.

Les Martyrologes de Bède, d'Usuard et d'Adon, et celui de Rome, en font mention le 7 de septembre, qui fut le jour de son martyre.

LA VIE DE SAINT CLOUD,

PRÊTRE ET CONFESSEUR.

Saint Cloud étoit issu du noble sang des rois de France. Clovis son aïeul laissa en mourant sainte Clotilde, sa femme, avec trois enfants : Clotaire, Childebert et Clodomir. Par son testament il leur avoit donné toutes ses possessions. Clodomir eut la Bourgogne en partage. Il mourut bientôt et laissa aussi trois fils, dont l'un s'appeloit Thibaut, l'autre Gonthaire, et le troisième Clodoald, vulgairement saint Cloud. Sainte Clotilde avoit pour eux une grande affection, et les élevoit avec soin, pour la dignité royale. Mais Childebert, qui à cette époque résidoit à Paris, voulut, poussé par des conseils perfides, profiter de la mort de son frère Clodomir pour envahir son royaume. C'est pourquoi il envoya secrètement des messagers à son frère Clotaire, roi de Soissons, et le pria de se rendre immédiatement à Paris avec son armée, afin de tenir conseil sur les moyens à prendre pour s'emparer du royaume de leur frère, et se défaire de ses enfants. A ces bonnes nouvelles, Clotaire, rempli de joie, accourut aussitôt à Paris.

Or Childebert allant au-devant du soupçon, fit répandre le bruit que sa réunion avec Clotaire n'avoit pour but que d'aviser aux moyens de faire régner les enfants de leur frère et de régler entre eux le partage de la succession. A cet effet, ils se rendirent en Bourgogne, et de là envoyèrent à leur mère des lettres pressantes pour la prier de faire venir les enfants qu'elle avoit auprès d'elle, afin qu'ils pussent les établir dans le royaume de leur père. Clotilde bien joyeuse et bien éloignée de soupçonner leurs sanguinaires desseins, leur envoya les enfants avec une suite nombreuse, leur faisant dire qu'elle rendoit grâces à Dieu de ce qu'ils alloient

être remis en possession du royaume de leur père, et ajoutant que quand elle les verroit élevés en cette dignité, elle supporteroit plus patiemment la mort de son fils. Mais ils ne furent pas plutôt arrivés chez leurs oncles qu'ils furent séparés de leur suite.

Alors Clotaire fit venir un de ses neveux devant lui et le frappa d'un coup de poignard si violent, qu'il tomba mort à ses pieds. Un des autres enfants devoit subir le même sort de la main de Childebert, mais il l'émut tant par ses prières et par ses larmes, qu'il n'eut pas le courage de le frapper. Clotaire averti de cette compassion, réprimanda aigrement son frère en lui disant dans sa barbarie, que s'il ne le remettoit entre ses mains, il le feroit mourir à sa place. Childebert intimidé lui livra cet enfant, qui fut tué de la même façon que son frère.

Clodoald, le dernier des malheureux fils de Clodomir, fut mandé à son tour; mais par la permission divine et avec l'assistance de quelques vaillants seigneurs, il s'échappa des sanglantes mains de Clotaire, et s'enfuit en lieu de sûreté.

Il étoit si adonné au service de Dieu, qu'il méprisoit entièrement les biens de ce monde, et refusa plus tard le trône de son père. Il ne vouloit pas se servir de vaisselle d'or et d'argent, ni porter des habits somptueux, mais sa mise étoit humble et ordinaire. Il fréquentoit les églises, faisoit de grandes aumônes aux pauvres, auxquels sa plus grande joie étoit de donner lui-même à manger. Il portoit un cilice, couchoit sur la terre nue, et s'étudioit à vivre en ce monde justement et religieusement.

Enfin, un jour il alla trouver dans sa cellule saint Séverin, qui étoit très-célèbre par ses vertus et ses miracles, et le pria de le prendre sous sa direction. Saint Séverin voyant son zèle et son grand désir de quitter le monde, lui donna un habit semblable à celui qu'il portoit. C'est alors qu'il fit tous ses efforts pour vaincre le démon en macérant son corps par le jeûne et la pénitence. Mais pour mieux fuir la vaine gloire, il se retira dans un endroit désert de la Provence pour y servir Dieu plus dévotement. Il y étoit depuis peu de temps, que Dieu illustroit déjà son nom par des miracles.

Il arriva un jour, pendant qu'il faisoit construire une chapelle, qu'un pauvre vint lui demander l'aumône. Saint Cloud n'ayant rien, lui donna son camail. Depuis, le pauvre alla loger dans la maison d'un homme de bien, où après avoir soupé, il s'endormit. Mais à minuit le maitre du logis se réveilla, et voyant sa maison remplie de clarté, il en parla à sa femme qui lui dit qu'il falloit que ce pauvre eût apporté dans leur logis quelques reliques sacrées. Le matin, le pauvre interrogé de ce qu'il portoit sur lui, répondit que saint Cloud lui avoit donné son habit en aumône; bientôt après le bruit de ce miracle se répandit partout, et augmenta sa réputation de sainteté.

Alors il retourna à Paris, où il fut reçu avec joie par le peuple, et en considération d'une vie si sainte, Eusèbe, évêque de cette ville, l'ordonna prêtre. Il construisit ensuite à Nogent, sur les bords de la Seine, une abbaye qui, de son nom, fut appelée Saint-Cloud; il la combla de biens et dédia l'église à Notre-Dame. Il y vécut longtemps dans la prière, les veilles et dans tous les exercices de la vie la plus austère. Par un privilége de Dieu, il fut averti de l'heure de sa mort, et abandonnant ce monde, s'en alla régner au ciel le 7 septembre de l'an 560. Il fut enseveli dans l'église de son monastère, où s'opérèrent de grands miracles.

LA VIE DE SAINT EUVERTE,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Après la mort de saint Désignan, évêque d'Orléans, il s'éleva de grands débats pour l'élection d'un nouvel évêque. L'empereur Constantin, en ayant été averti, envoya dans la Gaule un lieutenant appelé Porphyre, pour apaiser cette sédition; celui-ci, à son

arrivée, fit assembler la plus grande partie des évêques dans Orléans pour calmer les esprits par leur prudence et leurs conseils. Les évêques s'étant donc réunis, dirent au peuple que cette élection ne dépendoit pas d'eux, mais bien de la volonté de Dieu, à laquelle il falloit se conformer. C'est pourquoi ils ordonnèrent que chacun jeûnât pendant trois jours, afin que par quelque signe extérieur Dieu désignât celui qu'il vouloit nommer.

Le deuxième jour du jeûne, saint Euverte arriva de Rome à Orléans pour savoir le nombre des captifs chrétiens. Or, c'étoit pendant que le clergé étoit réuni dans l'église pour prier Dieu sur cette affaire. Le saint, s'acheminoit vers l'église, lorsque le portier lui demanda qui il étoit, d'où il venoit et où il alloit; saint Euverte lui répondit qu'il étoit sous-diacre romain, et qu'il venoit pour rechercher deux de ses frères, l'un appelé Eumorphe et l'autre Cassius. Le portier lui dit alors : « Je vous prie de vouloir bien entrer dans ma chambre et de demeurer cette nuit avec moi.» Lorsqu'il fut entré chez lui, le portier lui lava les pieds et lui rendit tous les devoirs de l'hospitalité. Le lendemain, quand il voulut s'en aller, le portier le pria de séjourner encore quelque temps, jusqu'à ce que Dieu eût désigné leur évêque, afin qu'en ayant été témoin, il pût le raconter partout où il iroit.

Saint Euverte y ayant consenti, quoique difficilement, ils se dirigèrent tous deux vers l'église, où les évêques, le clergé et le peuple prioient Dieu, prosternés à terre. Dès qu'ils furent entrés, une colombe vint s'abattre sur la tête de saint Euverte. A cette vue le peuple s'écria que c'étoit le portier ou celui qui l'accompagnoit que Dieu désignoit pour être leur évêque. Saint Euverte, voyant cette colombe voler autour de lui, voulut la chasser, mais il ne put y réussir. Les évêques l'appelèrent alors et lui demandèrent qui il étoit et d'où il venoit; il leur fit la même réponse qu'au portier. Les évêques exhortèrent le peuple à se mettre en prière avec eux, afin que Dieu leur manifestât plus clairement sa volonté; mais voyant que pour la troisième fois cette colombe paroissoit sur la tête de saint Euverte, d'un accord unanime, on consacra le saint évêque dans l'église de Saint-Marc.

Pendant qu'il exerçoit ses fonctions, Dieu le rendit admirable par plusieurs miracles. Un an après son élection, un violent incendie se déclara, menaçant la ville tout entière; mais, par ses prières, les flammes furent éteintes. Voulant agrandir son église, il eut recours aux habitants, qui l'aidèrent de tout leur pouvoir. Or, pendant qu'il fouilloit la terre pour faire l'enceinte de son église, il trouva un grand vase rempli de pièces d'or à l'effigie de Néron, qu'il envoya à l'empereur Constantin par son archidiacre. Mais l'empereur, qui étoit bon chrétien, sachant que saint Euverte vouloit construire une église, lui renvoya son trésor et lui donna une somme d'argent considérable. Lorsque l'église fut achevée, il fit venir de Rome et de Jérusalem de saintes reliques, par la puissance desquelles plusieurs miracles furent accomplis.

Lorsqu'il sentit sa fin approcher, pour éviter toute dissension, il pria le peuple d'élire après lui saint Aignan, qui étoit abbé. Cette élection eut lieu en présence de tout le monde et fut confirmée, pendant qu'on célébroit une messe solennelle, par un petit enfant qui dit à haute voix ces paroles : « Aignan est digne d'être évèque de cette ville. »

Enfin saint Euverte, ayant été attaqué d'une fièvre violente, mourut le 7 septembre, vers l'an 390; plusieurs miracles furent opérés par son intercession.

A Nicomédie, fête de saint Jean, martyr, qui, voyant les cruels édits contre les chrétiens affichés sur la place publique, enflammé de l'ardeur de la foi, y mit les mains, les arracha et les mit en pièces. Ce qui ayant été rapporté aux empereurs Dioclétien et Maximien, résidant alors dans cette ville, ils lui firent souffrir tous les genres de supplices. Cet homme, plein de noblesse, les souffrit avec tant de sérénité extérieure et intérieure, qu'on ne vit pas même en lui de marques de tristesse.

A Césarée en Capadoce, saint Eupsyque, martyr, qui, sous l'em-

pereur Adrien, fut accusé d'être chrétien, et jeté en prison. En ayant été retiré peu de temps après, il vendit son patrimoine et en donna le prix moitié aux pauvres, moitié à ses accusateurs comme à des bienfaiteurs. Mais ayant été arrêté de nouveau, il eut le corps déchiré sous le juge Saprice, et, percé d'un coup d'épée, il consomma son martyr.

A Pompéiopolis en Cilicie, saint Sozon, martyr, qui, ayant été jeté dans le feu, sous l'empereur Maximien, y rendit l'esprit.

A Aquilée, saint Anastase, martyr.

A Troyes, saint Mesniers, diacre, et ses compagnons, martyrs, qu'Attila, roi des Huns, mit à mort.

Dans les Gaules, saint Autal, évêque et confesseur.

A Capoue, saint Pamphile, évêque.



HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Fête de la Nativité de Notre-Dame. — Saint Adrien, martyr. — Les saints martyrs Eusèbe, Nestabe et Zénon.

Saint Ammon et ses compagnons, martyrs ; saint Timothée et saint Fauste, martyrs ; saint Nestor, martyr ; saint Corbinien, premier évêque de Frisingen.

LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-DAME.

L'Église, parlant à la glorieuse Vierge Marie de sa naissance, dit ces paroles en une antienne : *Votre Nativité, ô sainte Vierge et Mère de Dieu, a réjoui l'Univers : car de vous est sorti le Soleil de justice, Jésus-Christ, notre Dieu, qui, ôtant la malédiction où nous étions enveloppés, jeta sur nous sa très-ample bénédiction ; et tuant la mort, nous a donné la vie éternelle.*

Ce n'est pas sans raison que l'Église, inspirée du Saint-Esprit, dit que la naissance de la très-sainte Vierge a apporté au monde une singulière joie. Car si l'ange saint Gabriel dit à Zacharie, que plusieurs se réjouiront en la Nativité de saint Jean-Baptiste, et la solenniseroient, parce qu'il étoit enfant de prières, né d'un père vieux, et d'une mère stérile, et qu'il devoit être le préeurseur du Messie, pour lui préparer la voie : combien est-ce que tout le monde a plus de sujet de se réjouir au jour que naquit cette très-glorieuse Vierge, qui devoit porter en ses entrailles notre Rédempteur, en laquelle il se devoit revêtir de notre chair, et unir sa nature divine avec l'humaine, lui donnant, par sa bénédiction, la vie et le salut éternel.

Tout le monde étoit rempli de péché et d'ignorance, et couvert d'une nuit ténébreuse : mais sitôt que la lumière de cette Aube divine commença à paroître, tout fut rempli d'allégresse, sachant que le jour s'approchoit, et que le soleil qui devoit nous éclairer et nous délivrer de tous nos maux venoit. La très-sainte Trinité en reçut un singulier contentement : le Père, voyant sa chère Épouse née ; le Fils, celle qui devoit être sa Mère ; et le Saint-Esprit, parce que c'étoit son temple, et que par sa vertu elle concevroit le Fils du Très-Haut en son sein sacré. Pour les esprits célestes, quelle fête solennisèrent-ils au ciel, le jour qu'ils virent naître sur la terre celle qui devoit être leur Reine, et la réparatrice de leurs siéges, par le moyen de son très-cher Fils ?

Que dira-t-on des saints patriarches, quand ils virent leurs longs et ennuyeux désirs accomplis, et que cette Fille relevoit l'honneur de leur lignée ? Quoi des prophètes, qui l'avoient tant de fois prédite et figurée sous tant d'ombres et de mystérieuses figures? Tout le genre humain se doit réjouir de la naissance de cette Dame, à cause de l'honneur qu'il a de l'avoir pour parente, pour sa gloire, pour son ornement et pour sa couronne, spécialement les pécheurs qui l'ont pour leur avocate et leur médiatrice. Néanmoins ceux qui ont aujourd'hui la meilleure part en cette fête, sont les parents de cette Fille bienheureuse, à qui Dieu fit tant de grâce, et par leur moyen donna tant de joie au monde.

Le père de la très-sainte Vierge s'appeloit Joachim, natif de Nazareth ; sa mère, Anne, de la ville de Bethléem, tous deux de la tribu de Juda, et de la lignée de David. Ils étoient riches et d'illustre maison, à cause qu'ils étoient descendus de plusieurs rois ; de braves capitaines, de grands et sages juges, et des gouverneurs du peuple d'Israël ; et ce qui est plus, de prêtres et de patriarches, amis de Notre-Seigneur, qui l'avoient servi avec un grand amour et respect.

C'étoient des personnages craignant Dieu, qui observoient exactement sa sainte loi, en jeûnes, en oraisons et en aumônes : c'étoient aussi des qualités requises en l'arbre qui devoit produire un tel fruit. Ils partageoient leur revenu en trois parts : la première s'em-

ployoit au temple et au service divin ; la seconde à la nourriture des pauvres ; la troisième pour entretenir leur famille. Ils avoient demeuré sept ans en ménage sans avoir d'enfants, à cause qu'Anne étoit stérile, ce qui les affligeoit fort ; mais Dieu ordonna par une grande providence qu'Anne fût stérile, afin que la naissance de sa très-sainte Fille fût d'autant plus miraculeuse, et que l'on ne la pût attribuer à la nature, mais à la grâce ; et comme dit saint Jean Damascène, afin que ce miracle applanit le chemin au plus grand de tous les miracles, à savoir à la venue de Jésus-Christ au monde, et à l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie.

Et, pour faire voir que celle qui naissoit n'étoit pas un ouvrage du plaisir charnel, mais plutôt de la grâce divine (car Notre-Seigneur ferme quelquefois la porte pour l'ouvrir avec une plus grande merveille), et faire que ce nouveau miracle donnât mieux à connoître la grandeur de celle qui naissoit ; Dieu voulut qu'Anne fût stérile, Joachim et elle vieux, afin que la Vierge qui naissoit fût une fille de prières, de désirs et de larmes, ainsi que Samuel, fils de cette autre Anne, qui l'engendra par les jeûnes, les pleurs et par les soupirs. De même ce saint couple supplioit continuellement Dieu qu'il leur donnât le fruit de bénédiction, promettant de consacrer à sa Majesté le fils ou la fille qu'il leur donneroit. Ils accompagnèrent leurs oraisons de jeûnes et d'aumônes, et y persévérèrent avec tant de confiance et de bonnes œuvres, que Notre-Seigneur leur envoya un ange qui leur révéla que Dieu avoit exaucé leurs prières, et qu'ils auroient une fille qu'ils nommeroient Marie, qui seroit Mère du Messie, et Sauveur de tout le monde.

Il étoit bien à propos que l'ange apportât cette agréable nouvelle du ciel, et annonçât la venue de celle qui devoit réjouir le ciel et la terre, puisque les naissances d'Isaac, de Samson et de saint Jean-Baptiste avoient été annoncées à leurs pères par des anges.

Joachim et Anne demeurèrent fort consolés de cette grande faveur de Dieu, et l'en remercièrent infiniment. Anne conçut la très-sainte Vierge le huitième de décembre, jour où l'Eglise

célèbre la fête de son immaculée conception, et au bout de neuf mois accomplis, elle en accoucha le 8 de septembre à Nazareth, en une maison qu'avoient ses parents aux champs, parmi les brebis bêlantes et les chansons des pasteurs, ainsi que dit saint Damascène.

Neuf jours après, qui est le huitième du même mois, selon la coutume des Hébreux, on lui donna le nom de Marie qui, en langue hébraïque ou syriaque, signifie dame illuminée, illuminatrice et étoile de la mer. Car c'est elle qui pour avoir enfanté le Seigneur du monde, est vraie dame de toutes les choses créées, non d'une partie ni d'une province, ou nation, ou seulement du ciel et de la terre ou de l'enfer, mais de l'univers entier. Car toutes les créatures qui reconnoissent Dieu pour leur Créateur, reconnoissent Marie pour Mère du même Dieu, se soumettant à son empire, et la révérant avec une très-profonde humilité.

Elle est aussi remplie de cette lumière qui ne s'obscurcit jamais; vêtue de ce soleil qu'elle a couvert de la nuée de sa très-pure chair; et tenant en soi ce divin Soleil, elle éclaire notre hémisphère et celui du ciel. C'est pourquoi elle est aussi l'étoile de la mer et le nord de tous ceux qui voguent sur l'océan de ce siècle turbulent, afin que la regardant et l'invoquant, nous ne périssions point au milieu des vagues furieuses, et des horribles tourmentes qui nous combattent continuellement, jusqu'à ce que, par le moyen de cette étoile, nous soyons arrivés au port désiré de notre félicité.

Cette glorieuse Vierge naquit, selon le corps, la plus belle de toutes les créatures : et quant à l'âme, si pure et si parfaite, douée de tant de grâces et de vertus, que les chérubins et les séraphins s'en étonnoient et étoient tout surpris de la voir : car comme le corps de Jésus-Christ se devoit former du corps de la très-sainte Vierge, c'étoit une chose fort convenable que cette chair, dont le Verbe éternel devoit être enveloppé, fût proportionnée à celle du Fils étant accompagnée de tous les biens naturels avec beaucoup de perfection : il étoit juste que le Fils ressemblât tout à fait à sa Mère, selon l'être naturel, et la Mère au Fils, selon l'être de la

grâce. Car quant au premier point, Jésus-Christ étoit Fils de Marie, et elle étoit sa Mère; pour le regard du second, il étoit son Père, et elle sa fille; et de là procède la plénitude de la grâce qu'eut l'âme de la très-sainte Vierge, et les richesses infinies de tous les dons et les vertus que Notre-Seigneur lui communiqua par une voie singulière. Car Dieu assembla en Marie toutes les grâces qu'il avoit départies aux autres saints, beaucoup plus parfaitement; de sorte que toutes les femmes excellentes dans l'Ancien Testament, n'étoient que les figures de la très-sainte Vierge, qui les surpasse infiniment toutes ensemble.

Voulez-vous savoir qui est Marie? C'est la Mère de Dieu, c'est celle dont Jésus-Christ est né : tous les titres d'honneur et les excellences que l'on sauroit donner à la très-sainte Vierge, sont contenus sous ce nom de Mère de Dieu. Elle naît aujourd'hui, et à quinze ans d'ici le Fils de Dieu naîtra d'elle, afin que nous la regardions dès cette heure, non comme fille de Joachim et d'Anne, mais comme Mère du Très-Haut, et Fils unique de Dieu : et que dès ce jour qu'elle vint au monde, nous concevions une révérence aussi profonde, un aussi humble respect, et une dévotion aussi cordiale que nous le devons à la Mère de Jésus-Christ. Elle est née pour cela; et pour cela Notre-Seigneur nous l'a donnée.

O bienheureuse Dame! quelle langue pourra expliquer, ou quel esprit comprendra ce qui est contenu en ce nom de Mère de Dieu ? O mère de votre Père! ô Epouse de votre Créateur! qui avez mérité d'avoir pour Fils le Fils de Dieu même! Jésus est né de vous, qui naquit sans mère, éternellement de la substance du Père, et naquit temporellement sans Père de la substance de Marie. Le Père engendra celui qui a donné l'être à toutes choses, et vous le Réparateur et le Sauveur. Le monde fut fait par Jésus-Christ, et par lui-même il a été réformé et créé en vous. Vous êtes née de la chair d'Adam, vous êtes fille d'Ève; mais c'est pour réparer les misères d'Ève : vous êtes fille d'homme, mais Mère de Dieu : vous êtes vierge, mais non pas stérile : vous êtes féconde, mais c'est avec une très-pure virginité. Soyez bénie, Vierge très-sacrée, lit de l'Époux céleste, trône du Père éternel, temple de la sagesse in-

créée, sanctuaire du Saint-Esprit, palais de la Divinité, tabernacle de notre salut, jardin de délices, paradis de plaisirs, riche trésor, veine d'eau vive, dépositaire de toutes les grâces et des dons de Notre-Seigneur; singulière entre toutes les créatures, qui ne vous égalent en rien : car tout ce qui existe, est au-dessous de vous; et il n'y a que le seul Créateur qui soit au-dessus de vous, et toutes les créatures vous sont inférieures : car vous êtes Mère de Dieu, Mère de notre lumière, Mère de notre salut, Mère de notre Rédemption et de notre félicité.

Donc si cette très-sainte Fille, qui naît aujourd'hui, est comblée de tant de grâces et de vertus, et enrichie de tant d'incomparables dons de Dieu, et si par son moyen Dieu même se communique à nous, prend notre nature, et se fait notre frère, en sorte que nous lui pouvons dire qu'il est chair de notre chair, pourquoi ne nous réjouirons-nous pas? Quoi! ne solenniserons-nous pas la fête de cette naissance, et la venue au monde de celle qui lui donna la vie?

Quand un grand roi prend quelque fille en mariage, tous ceux de sa famille s'en réjouissent avec elle, et témoignent le contentement qu'ils en reçoivent. Quand une reine fait son entrée dans le royaume, elle est reçue avec un royal appareil, des entrées magnifiques, des arcs de triomphe et d'autres marques de réjouissance. Avec combien plus de joie, de révérence, et de dévotion devons-nous donc recevoir notre Reine, dame de tout le monde, et nous glorifier de ce que la majesté souveraine du Père éternel a épousé et pris pour mère de son Fils notre parente, et ennobli en ce faisant tout le genre humain?

C'est pourquoi le cardinal Pierre Damien dit ces mots : *La nativité de la bienheureuse Mère de Dieu doit grandement réjouir les hommes, comme le principe de notre salut. Et ce n'est pas sans raison que tout le monde et la sainte Église universelle en solennisent la fête, puisque c'est le jour de la naissance de la très-digne Mère de son céleste Époux, auquel elle célèbre le commencement de toutes les autres fêtes : car celle-ci étant la première, ne doit pas être la moindre. Réjouissons-nous donc en la Nativité de la Vierge Mère, qui annonce une nouvelle si agréable au monde.*

Sergius de Jérusalem, auteur grec et fort ancien dit aussi : *Venez, fidèles, saluer promptement cette Fille qui vient de naître : parce qu'avant sa naissance elle étoit prédestinée pour être Mère de Dieu, et avec elle le monde renaît et se renouvelle.* Saint Jean Damascène ajoute : *Venez, toutes les nations et conditions des hommes, de quelque langue, âge et état que ce soit, pour célébrer la naissance de cette Vierge.*

Et Rupert, expliquant ces paroles des Cantiques : *Qui est celle-là qui se lève, dont la lumière croît comme celle de l'aurore?* dit en parlant à la très-sainte Vierge : *Quand vous naquîtes, ô très-heureuse Vierge, alors le jour parut, et la vraie aurore s'avança pour signifier la venue du jour éternel : car ainsi que l'aurore est la fin de la nuit passée et le commencement du jour suivant, de même votre naissance fut la fin de nos douleurs et de nos tristesses, le commencement de notre joie et de notre consolation.*

Quelques-uns disent que la fête de la Nativité de Notre-Dame a été instituée par Innocent IV, qui vivoit environ l'an 1250; la cause fut une vacance du Saint-Siége qui dura vingt-et-un mois en l'Église, après la mort du Pape Clément V, où l'on fit vœu, que s'il se faisoit bientôt un Pape, on célébreroit solennellement cette fête de la Vierge : aussitôt le cardinal Simbaut fut élu, qui s'appela Innocent IV, et qui la fit garder en toute l'Eglise. Mais nous apprenons de saint Damascène, de saint Pierre Damien, de Rupert, et d'autres auteurs, qui vivoient longtemps avant Innocent IV, que déjà de leur temps on solennisoit la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge.

Dans le Sacramentaire de saint Grégoire, plus ancien qu'eux tous, il y a une préface particulière pour cette fête de Notre-Dame, dont saint Ildefonse fait mention au livre de la Virginité, et au livre des Divins Offices, intitulé l'Ordre Romain. Il est aussi fait mention des homélies des saints que l'on doit lire en cette fête, et des litanies, que l'on avoit accoutumé d'y chanter, par l'institution du Pape Sergius, ainsi qu'a doctement remarqué le cardinal Baronius.

Saint Augustin a fait un sermon de l'Annonciation de la très-

sainte Vierge, et non pas de la Nativité : mais l'Église, pour l'adapter à cette fête, a changé un mot, et mis Naissance au lieu de jour solennel, parce qu'il venoit mieux à propos. Et le même saint Augustin dit clairement que, de son temps on ne célébroit en l'Église que la Naissance de Notre-Seigneur, et celle de son précurseur, saint Jean-Baptiste.

Cette fête, anciennement instituée, a toujours été fort célèbre dans l'Église, et depuis le concile d'Éphèse (où Nestorius fut condamné, en ce que sa langue sacrilége disoit que la Vierge Notre-Dame ne devoit point être appelée Mère de Dieu : ce qui fut cause que les fidèles se rendirent plus dévots envers elle), on a célébré la très-sainte Nativité, avec une solennité particulière. On rapporte qu'un religieux contemplatif, tous les ans, le 8 de septembre, entendoit une excellente musique au ciel, avec une grande réjouissance des anges, et qu'en demandant l'occasion à l'un d'eux, il lui dit que l'on célébroit ce jour-là, au ciel, la Nativité de la Mère de Dieu : ce qui augmenta la dévotion de l'Église.

Lipomani et Surius rapportent divers sermons de la Nativité de Notre-Dame, dans les Homélies des saints, et le Cardinal Baronius celles de grands auteurs grecs, qui se trouvoient écrites à la main dans la bibliothèque du cardinal Sforza.

LA VIE DE SAINT ADRIEN,

MARTYR.

Au temps où l'empereur Maximien persécutoit l'Église, il vint à Nicomédie, dans l'intention d'y détruire le christianisme. Dès son arrivée dans la ville, il alla au temple, et se prosternant contre terre, il adora ses dieux, auxquels il ordonna d'offrir un sacrifice solennel. Le peuple, l'ayant appris, se hâta d'amener, les uns des

taureaux, les autres des veaux, la plupart des brebis, des béliers, des boucs et des oiseaux; car la ville étoit très-adonnée à l'idolâtrie, et l'on trouvoit, dans presque toutes les rues de la ville, des autels des faux dieux. L'empereur, au reste, avoit envoyé des crieurs pour annoncer qu'on s'empressât d'apporter des victimes, menaçant des plus cruels tourments ceux qui s'y refuseroient, et dévouant aux bûchers quiconque seroit reconnu pour chrétien.

En même temps il désigna plusieurs personnes, auxquelles il donna mission de parcourir la ville, d'y chercher avec soin tous les fidèles, hommes ou femmes, et de les amener au tribunal. Il promit aussi de grandes récompenses à ceux qui les dénonceroient ou qui les livreroient, et résolut de faire mourir dans les supplices les plus atroces ceux qui leur donneroicnt retraite. Aussitôt, attirés par les récompenses ou effrayés par le châtiment, les voisins trahirent leurs voisins, les amis dénoncèrent leurs amis, les proches livrèrent leurs proches, tant étoit grande la crainte que l'empereur avoit inspirée.

Cependant, les soldats que l'on avoit envoyés à la recherche des chrétiens, vinrent trouver le chef de la milice et lui dirent : Il y a des chrétiens qui se cachent dans une grotte, car nous les avons entendus chanter leurs psaumes pendant la nuit. Aussitôt les gens du palais se réunirent; ils firent entourer la grotte par leurs troupes, et ayant chargé de chaînes les fidèles qu'ils y trouvèrent, ils les menèrent à l'empereur.

Maximien sortoit alors pour aller adorer ses dieux; ses envoyés le rencontrèrent en chemin et lui dirent : Nous avons, suivant vos ordres, parcouru toute la ville, et nous n'avons trouvé que des adorateurs des grands dieux de l'empire, hors ces hommes qui méprisent à la fois vos décrets et vos dieux. L'empereur, ayant fait arrêter son char, dit aux chrétiens : D'où êtes-vous?

— Nous sommes, lui répondirent-ils, citoyens de cette ville, mais chrétiens de religion.

— Ne savez-vous pas, reprit l'empereur, de quels supplices je punis ceux qui suivent cette religion?

— Nous le savons, lui dirent-ils, mais nous nous moquons de tes

ordres insensés, de ton esprit pervers, et de Satan lui-même qui opère dans les fils d'infidélité dont tu es le chef.

— Et vous osez, s'écria l'empereur, appeler nos ordres insensés! Certes, par mes grands dieux, je vous punirai des plus cruels tourments que je puisse trouver.

Alors, il dit aux chefs qui l'entouroient : Qu'on les frappe de verges; nous verrons si leur Dieu viendra à leur secours, et les arrachera de mes mains.

On appela trois bourreaux pour les frapper de nerfs de bœuf; mais les martyrs dirent : Appelles-en encore trois autres, ô impie, ennemi de Dieu, car plus tu nous tourmenteras, plus nos couronnes seront glorieuses.

— Malheureux fous, répondit l'empereur, voilà que je vais vous faire couper la tête, et vous parlez de couronnes! Abjurez donc votre vaine doctrine; ne vous perdez pas vous-mêmes.

— C'est Dieu qui te perdra, reprirent les martyrs, toi, qui sans sujet, afflige tes serviteurs, dont tu connois l'innocence.

— Qu'on leur frappe la bouche avec des pierres rondes, dit alors Maximien.

Les bourreaux prirent des pierres, et les frappèrent cruellement. Cependant, les martyrs disoient à Maximien : Parce que tu as vu que nous vivions suivant notre conscience, tu nous traites sans miséricorde; mais l'ange du Seigneur te frappera à son tour, toi et toute ton impie maison. O prévaricateur et ennemi de Dieu, tu n'es pas encore rassasié de nos peines, et tu n'as pas horreur de tout le temps que tu passes à nous torturer! Mais Dieu te réserve de plus grands supplices que ceux que nous endurons. Tu n'as pas songé que nous sommes enveloppés d'un corps de même que toi; quoique le tien soit profane et impie à cause de ta perversité. Tes pierres n'ont pu briser nos mâchoires. Regarde, fils du diable, et vois si ce que nous te disons n'est pas vrai?

— Par mes grands dieux, s'écria le tyran transporté de fureur, je jure de vous faire couper la langue, afin que les hommes apprennent à ne pas contredire leur seigneur.

— Ose, cruel tyran, ose, répondirent les martyrs de Jésus-

Christ. Si tu hais et punis ainsi ceux qui méprisent leurs maîtres de la terre, comment veux-tu nous forcer à désobéir au Seigneur notre Dieu, pour que nous méritions les tourments qui te sont préparés?

— Vraiment, reprit Maximieu, il y a des tourments préparés pour moi? Et quels sont-ils?

— Ce sont ceux, lui dirent les martyrs, que Dieu a préparés pour le diable et ses anges, et pour vous tous qui êtes des vases d'impiété. C'est-à-dire un feu inextinguible, un ver qui ne meurt pas, des tourments qui ne finiront jamais, des peines éternelles, un lieu de perdition et des ténèbres extérieures, où l'on n'entend que des pleurs et des grincements de dents.

— Je vais, répondit Maximien, donner l'ordre de couper vos langues.

— Insensé, lui dirent les martyrs, si tu fais couper cette langue qui nous sert à louer Dieu, nos gémissements n'en monteront que mieux vers lui, et les cris de notre cœur n'en seront que mieux entendus. Car notre sang que tu répands si cruellement, a une voix puissante. Il crie au Seigneur que nous souffrons injustement.

Maximien, exaspéré de leur sainte audace, dit à ses officiers : Notez soigneusement chacune de leurs réponses, chargez-les de chaînes, jetez-les dans un cachot, tourmentez-les de toutes les manières que vous pourrez; car je ne veux pas seulement les punir par le glaive, je veux faire en eux un terrible exemple, qui effraye tout ce pays.

Or Adrien, qui étoit un des premiers officiers de l'empereur, touché de la constance avec laquelle les saints martyrs supportoient leurs tourments, leur dit : Je vous conjure, par ce Dieu pour lequel vous souffrez, de me faire connoitre la vérité. Quelle récompense, quelle gloire attendez-vous en revanche de tant de tourments? Si j'en juge par votre courage, elle doit être grande et admirable.

— Il est vrai, répondirent-ils, et les paroles humaines ne peuvent point l'exprimer, non plus que votre esprit ne sauroit le comprendre.

— Est-ce que vous n'avez rien appris de ces choses, leur dit Adrien, dans la loi et dans les prophètes ou dans les autres Ecritures.

— Les Prophètes eux-mêmes, répondirent les saints martyrs, ne les ont pas connues parfaitement. Ils étoient hommes, honorant Dieu sans doute, et répétant ce qu'ils avoient appris de l'Esprit-Saint; mais comme il est écrit de cette gloire, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur de l'homme ne peut comprendre le bonheur que Dieu prépare à ceux qu'il aime.

Quand Adrien entendit ces paroles, il s'élança aussitôt au milieu d'eux, et dit aux officiers : Marquez aussi ma confession avec celles de ces saints athlètes de Dieu. Je suis chrétien comme eux.

On en porta la nouvelle au palais. Quand l'empereur entendit parler d'Adrien, il crut qu'il s'agissoit de quelque accusation de sa part contre les martyrs, et il dit à ses officiers : Lisez-moi d'abord le rapport que nous envoie Adrien, notre très-cher ami.

— Ne pensez pas, répondirent-ils, qu'Adrien les accuse; il vient au contraire de se reconnoître pour chrétien, et il nous a prié d'inscrire son nom parmi ceux de ces criminels. En apprenant cette nouvelle étrange, Maximien se mit fort en colère, et il ordonna qu'on lui amenât promptement Adrien. Aussitôt qu'il l'aperçut, il lui cria : Es-tu fou, Adrien? Est-ce que, toi aussi, tu veux perdre la vie d'une si misérable façon?

— Je ne suis pas fou, ô prince, répondit Adrien, mais je reviens d'une grande folie à la saine raison.

— Pourquoi tant de paroles, dit Maximien? Demande-moi pardon, et avoue en présence de tous que tu as eu un moment d'aberration; efface toi-même ton nom de la liste de ces criminels.

— Certes, reprit Adrien, je suis tout prêt à demander pardon à Dieu de mes fautes et des erreurs de ma vie passée.

Maximien, enflammé de fureur, ordonna qu'on l'enchaînât et qu'on le jetât dans le cachot des saints martyrs, fixant le jour où il vouloit qu'on les amenât tous à son tribunal.

Cependant, un des serviteurs d'Adrien courut en toute hâte à la maison de son maître et dit à Nathalie, son épouse : Voici que

l'on mène en prison mon seigneur Adrien, qui est chargé de chaines.

En entendant ces paroles, Nathalie déchira ses vêtements et poussant des sanglots, dit au serviteur : Quel crime a commis mon seigneur, pour qu'on le mène en prison?

— J'ai vu torturer, répondit le serviteur, quelques-uns des serviteurs de celui que l'on appelle le Christ, et comme ces hommes ne vouloient point sacrifier aux dieux, ni obéir aux ordres de l'empereur, mon seigneur Adrien a dit aux officiers d'inscrire son nom avec les leurs, et qu'il vouloit mourir avec eux.

— Mais sais-tu, reprit Nathalie, pour quel sujet ces hommes souffroient ces tourments?

— Je vous ai déjà dit, répondit le serviteur, que c'étoit pour avoir refusé de sacrifier aux dieux.

Nathalie alors devint toute joyeuse; elle prit une autre robe à la place de celle qu'elle avoit déchirée, et se rendit en hâte à la prison. Elle étoit née de parents chrétiens, et fille de saints; mais jusqu'alors elle n'avoit point osé avouer qu'elle étoit chrétienne, craignant la persécution. Lorsqu'elle fut arrivée dans la prison, elle se prosterna aux pieds de son mari et, baisant ses chaînes, elle lui disoit : « Vous êtes bien heureux, mon seigneur Adrien, car vous avez trouvé des richesses que vos parents ne vous laissèrent point en héritage. C'est ainsi que sera béni celui qui craint Dieu. Véritablement, mon seigneur, vous vous êtes amassé dans votre jeunesse des trésors que vous n'eussiez point trouvés sur vos vieux jours. Vous pouvez marcher en toute sécurité vers le siècle futur, vous avez une fortune qui vous suivra au temps de la nécessité, lorsque seront dans la misère ceux qui sont riches maintenant; lorsque ceux qui sont pauvres aujourd'hui regorgeront de tout. Car alors ce ne sera plus le temps de s'enrichir par l'usure; l'argent ne servira plus à son maître, et nul ne pourra être racheté des supplices éternels. Le père n'en sauroit délivrer son fils, ni la mère sa fille, ni le serviteur son maître, ni l'ami son ami. Chacun aura son propre fardeau à porter. Mais vous, mon seigneur, tous vos biens vous suivront aux pieds de Jésus-Christ, où

vous recevrez la récompense que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, que le cœur de l'homme ne sauroit comprendre, mais que Dieu prépare à ceux qu'il aime. Marchez donc en paix, ne craignez point les maux qui vous attendent : une couronne vous est promise. Vous avez échappé au feu inextinguible et aux autres tourments de l'enfer. Je vous prie seulement, mon seigneur, de persévérer dans la voie où Dieu vous appelle : ne vous laissez pas affoiblir au souvenir de votre beauté, de vos parents et de vos proches, de vos richesses, de vos possessions, de vos esclaves, ni de rien de ce qui est terrestre. Toutes ces choses ont déjà passé et sont tombées dans la corruption. Ne pensez plus à ce qui doit périr si vite. Tournez maintenant vos regards vers les biens éternels. N'écoutez point les flatteries de vos amis, et ne vous laissez point amollir à leurs douces paroles; méprisez leurs conseils impies et cruels. Écoutez seulement ces saints qui sont avec vous : imitez leur constance, suivez leur patience. Que la fureur du tyran ne vous effraye point, non plus que tous ses tourments. Ne craignez point ce feu périssable; qu'un peu de flamme ne vous épouvante pas. »

Lorsque Nathalie achevoit ces paroles, le soir étoit déjà venu, et Adrien lui dit : « Retourne en ta maison, ma sœur, et prends un peu de nourriture. Aussitôt qu'on nous appellera au tribunal, je te ferai prévenir, afin que tu connoisses notre sort. »

Nathalie se relevant alors, s'approcha des saints martyrs, qui étoient au nombre de vingt-trois, et, baisant leurs chaînes, elle leur disoit : « Je vous prie, serviteurs du Christ, affermissez cette brebis de Jésus-Christ; augmentez sa confiance par vos paroles; rappelez-lui les récompenses promises à ceux qui persévèrent dans la foi. Vous avez offert à Dieu le sacrifice de votre sang; vos souffrances vont vous acquérir une gloire éternelle : gagnez donc aussi son âme avec vos âmes, afin que le Seigneur vous doive son salut. Tenez-lui lieu de père, puisque le sien l'avoit enfanté dans l'erreur. Que vos saints avis corroborent sa foi et lui fassent remporter la victoire. » Après s'être prosternée à leurs pieds et avoir baisé leurs chaînes avec respect, elle se retourna vers Adrien, qui

étoit attaché au fond de la prison, en lui disant : « Prenez bien garde, mon seigneur, de ne vous point laisser émouvoir par la forme élégante de votre corps, ni par la beauté de votre jeunesse : tout cela sera la proie des vers. Ne pensez pas à vos richesses, à vos habits précieux, à vos terres : tous ces biens restent ici-bas et ne nous serviront de rien au terrible jour du jugement, où nul ne pourra racheter son âme, et où Dieu n'acceptera que les présents des saints. »

Alors elle lui dit adieu, et retourna en sa maison.

Quelques jours après, Adrien ayant appris qu'ils alloient être appelés au tribunal, dit aux saints martyrs : « Si vous le voulez bien, mes seigneurs, j'irai chercher ma sœur, votre servante, pour qu'elle soit témoin de notre combat; car je lui ai promis avec serment de la prévenir de l'heure de notre passion. » Les martyrs y ayant consenti, il gagna les geôliers par des présents, et sortit en laissant ses compagnons comme garants de son retour. Comme il étoit en chemin, un habitant de Nicomédie l'aperçut et courut dire à Nathalie : « Adrien est délivré, le voici qui arrive. » Nathalie ne le vouloit point croire : « Qui a pu, disoit-elle, briser ses chaînes ? Je crains fort qu'il ne se soit séparé des saints. »

Comme elle parloit encore, un des serviteurs vint lui dire : Savez-vous que mon seigneur est délivré, et qu'il arrive. Elle eut alors le soupçon qu'il fuyoit le martyre, et en proie à une douleur incroyable, elle pleura amèrement; puis, l'ayant aperçu, elle se leva, jeta ce qu'elle tenoit dans ses mains et ferma la porte en s'écriant : Je ne recevrai pas celui qui a abandonné le Seigneur, qui a menti à son Dieu. Je ne parlerai plus jamais à celui qui a renié sa foi; je ne veux plus entendre cette voix trompeuse, qui m'a menti en présence de son Dieu. Et se tournant vers lui, elle lui cria : O homme sans Dieu, ô le plus misérable de tous les mortels, qui te forçoit d'entreprendre une œuvre que tu ne devois point avoir le courage d'achever? Qui t'a séparé de ces saints martyrs? Qui donc, par ses séductions, t'a éloigné de cette réunion de paix et de quiétude? Dis-moi qui t'a pu faire résoudre à la fuite, sans avoir même engagé le combat? Quoi? tu as jeté les armes avant

même d'être en présence de l'ennemi? Comment as-tu pu être blessé, puisqu'on ne frappoit point encore? Je m'étonnois que d'un peuple sans Dieu, que d'une ville impie, on pût tirer quelque chose qui pût être offert au Seigneur : et, en effet, comment eût-on trouvé une victime pure au milieu de cette nation homicide? Quel parfum auroit pu sortir de ces mains impures et accoutumées à répandre le sang? Et maintenant que ferai-je, malheureuse, qui suis unie au plus impie de tous les hommes! Je n'ai pas même eu pendant une heure la joie d'être appelée l'épouse d'un martyr, et voici que je suis la femme d'un apostat; mon bonheur n'a duré qu'un instant, et ma honte s'étendra jusque dans l'éternité. Un instant je me suis crue heureuse entre toutes les femmes, et me voilà plongée maintenant dans un abîme d'ignominie.

Ces paroles réjouissoient le cœur d'Adrien et le confirmoient dans le désir du martyre. Il s'étonnoit qu'une jeune femme récemment mariée eût tant de courage; car il y avoit à peine treize mois qu'ils étoient unis. Voyant cependant qu'elle ne pouvoit modérer sa douleur, il lui dit : Ouvre-moi, ma sœur Nathalie, car je n'ai pas, comme tu le crois, fui le martyre. Cela est si loin de ma pensée, que je viens au contraire te chercher, comme je te l'avois promis, pour que tu assistes à notre combat.

— Non, non, répondit la femme, l'apostat ne me trompera pas : il ment comme Judas. Eloigne-toi de moi, si tu ne veux me voir périr, et te rassasier du spectacle de ma mort.

— Ouvre-moi vite, reprit Adrien, car il faut que je m'en aille, et tu regretteras de ne m'avoir point vu avant que je quitte la vie. Les saints martyrs ont donné leur foi pour moi, et si je ne retourne pas, ils supporteront la peine de ma désertion.

Nathalie, entendant ces paroles, ouvrit aussitôt la porte, et tous deux se jetèrent à genoux. Adrien lui dit alors : Tu es heureuse entre toutes les femmes, car tu as fait servir ta foi au salut de ton mari; tu es vraiment la seule qui ait montré sur la terre son amour pour son époux. Bénie soit ta couronne qui est le fruit de la victoire; tu partageras notre martyre, encore que tu ne souffres pas nos tourments.

Ils s'en allèrent ensuite, et pendant le chemin il lui disoit : Qu'as-tu fait, ma sœur, de toutes tes richesses? Mais elle lui répondit : Ne vous souvenez plus, mon seigneur, des choses de ce monde, de peur que votre esprit n'y garde quelque attache. Ne pensez qu'à ce que Dieu veut de vous. Laissez tout ce qui est sujet à la corruption pour ne viser qu'aux biens qui ne manquent jamais, et que Dieu vous réserve, ainsi qu'aux saints martyrs vos compagnons.

Dès qu'ils furent arrivés à la prison, la servante de Dieu Nathalie courut se jeter aux pieds des saints confesseurs et baisa leurs chaînes, puis, voyant que les vers s'étoient déjà mis dans leurs plaies, elle les nettoya avec soin. Elle se fit aussi apporter des linges et des objets précieux; car elle étoit fort riche, et sa famille tenoit le premier rang dans la ville. Avec ces linges, elle pansa leurs plaies et entoura leurs mains et leurs pieds déchirés par le poids des chaînes. Elle passa ainsi sept jours dans la prison, pendant lesquels elle ne cessa de soigner leurs blessures.

Cependant Maximien ordonna qu'on lui amenât ses prisonniers. Les gardes furent obligés de les porter comme on porte des brebis à la boucherie, car ils ne pouvoient plus se soutenir. Adrien les suivoit les mains liées derrière le dos. Comme ils approchoient du tribunal, le préfet annonça leur arrivée à l'empereur. Qu'on les introduise, dit le tyran, et qu'ils voient les tourments que je leur prépare.

— Ceux qui ont déjà souffert la question, répondit le greffier, ne pourroient pas maintenant supporter de nouvelles tortures; mais que l'on amène Adrien, qui est jeune et en état d'endurer les tourments. Quant aux autres, leurs corps sont en putréfaction, et leurs côtes sont à découvert; on ne pourroit les mettre à la question sans qu'ils ne rendissent l'âme aussitôt, et ils échapperoient ainsi aux supplices qui leur sont préparés. Il ne faut pas qu'ils meurent si facilement : laissons-les reposer quelques jours et alors ils expieront tous leurs crimes. Si donc vous voulez bien l'ordonner, on fera entrer Adrien, qui a conservé toutes ses forces.

— Qu'on lui mette un caleçon, dit l'empereur, et qu'on l'amène,

Les gardes le dépouillèrent de ses vêtements, et lui mettant un chevalet dans les mains, ils le présentèrent à l'empereur. En le quittant, les saints confesseurs lui dirent : Vous voici, Adrien, devenu digne de porter votre croix et de suivre Notre-Seigneur. Ne vous laissez pas abattre par la crainte des tourments, de peur que le diable ne vous enlève votre récompense. Regardez seulement les biens qui vous attendent : Marchez avec confiance, et faites rougir le tyran de sa cruauté. Les souffrances du temps ne sont rien en comparaison de la gloire éternelle qui sera révélée en vous.

athalie, de son côté, lui disoit : Ayez soin, mon seigneur, de tourner votre esprit vers Dieu seul ; que votre cœur ne tremble pas à la vue des supplices. Le travail est petit, mais la récompense est immense ; l'affliction durera peu, le repos durera toujours. Au prix de quelques douleurs, vous vous réjouirez à jamais avec les anges. Quand vous serviez le roi de la terre, vous vous contentiez d'un modique salaire : que ne devez-vous donc pas souffrir pour gagner le royaume des cieux ?

Aussitôt que l'empereur aperçut Adrien, il lui dit : « Eh bien ! persévères-tu encore dans ta folie, veux-tu finir comme un misérable ? »

— Je t'ai déjà dit, au contraire, que j'étois revenu à la raison, répondit Adrien, et tout prêt à lui donner ma vie.

— Ainsi reprit Maximien, tu ne veux point sacrifier ni adorer les dieux, comme nous le faisons tous ?

— Si tu es dans l'erreur, dit Adrien, pourquoi cherches-tu à y attirer les autres, pour te perdre toi et tout ce peuple, à qui tu persuades d'adorer des idoles sans vie, au lieu du Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce que l'univers renferme ?

— Donc, reprit Maximien, tu regardes comme petits nos dieux qui sont si grands ?

— Je ne les tiens ni pour grands ni pour petits, je dis qu'ils ne sont rien du tout.

En entendant cette réponse, le tyran irrité ordonna qu'on le

frappât de coups de bâton. La bienheureuse Nathalie courut dire aux saints confesseurs : « Voici que mon Seigneur a commencé son martyre. » Ceux-ci se prosternant, prièrent Dieu pour lui. Le tyran cria alors à ceux qui le frappoient : « Dites-lui de ne plus blasphémer les dieux. »

Si je suis tourmenté ainsi, répondit Adrien, pour avoir blasphémé de vaines idoles, que ne souffriras-tu pas, toi qui blasphèmes le Dieu vivant et véritable?

— Ce sont tes imposteurs qui t'ont appris ces belles choses?

— Pourquoi appelles-tu imposteurs ceux qui nous conduisent à la vie éternelle? C'est vous plutôt, qui êtes des séducteurs, puisque vous jetez les hommes dans les filets de Satan.

— Maximien, transporté de fureur, ordonna à quatre licteurs de le frapper de toutes leurs forces avec de grands fouets; mais Adrien lui dit : « O tyran impie, plus tu multiplieras mes supplices, plus tu accroîtras ma couronne. »

Or, la bienheureuse Nathalie rapportoit aux saints martyrs les paroles de l'empereur et les courageuses réponses d'Adrien.

Maximien dit ensuite : « Reconnois donc nos dieux et épargne ta jeunesse. Pourquoi t'obstines-tu à te perdre? Je te jure, par mes grands dieux, que je ne puis voir ta beauté sans être touché de compassion. »

— Certes, je m'épargne aussi, répondit Adrien, de peur de périr tout entier

— Honore nos dieux, reprit l'empereur, ils te seront propices, et te rétabliront dans tes premiers honneurs. Je ne fais aucune comparaison entre toi et tes misérables compagnons de chaînes : tu es le fils d'un digne et honnête homme, et, malgré ta jeunesse, tu peux être élevé à de grandes charges. Les autres sont de pauvres paysans, grossiers et sans naissance.

— Je ne doute pas, répondit Adrien, que tu ne connoisses ma patrie et ma famille; mais si tu connoissois aussi la race de ces saints confesseurs, les richesses et la patrie qui leur sont réservées, tu courrois te jeter à leurs pieds, en leur demandant de prier pour toi, et tu briserois de tes mains tes malheureuses idoles.

A ces mots, Maximien enflammé d'une épouvantable colère, ordonne à quatre bourreaux des plus forts de le frapper au ventre. Quand il vit ses entrailles sortir, il ordonna de l'épargner, car le bienheureux Adrien étoit jeune et délicat, n'ayant pas plus de vingt-huit ans. Le cruel tyran lui dit alors : « Tu vois que j'ai pitié de toi ; si tu voulois seulement de bouche invoquer mes dieux, je ferois venir des médecins qui te guériroient, et tu vivrois avec moi dans mon palais. »

— Pour accepter le secours des médecins, les honneurs et la faveur que tu m'offres, et pour croire que tes dieux me seront propices, je voudrois qu'ils me dissent eux-mêmes de leur propre bouche, ce qu'ils peuvent faire pour moi, et quels services ils veulent me rendre. A cette condition, je suis tout prêt à leur offrir des victimes et à les honorer.

— Tu sais bien, reprit Maximien, qu'ils ne peuvent pas parler.

— Pourquoi donc, ô homme impie, veux-tu que je sacrifie à des idoles muettes?

Le tyran tout hors de lui, ordonna qu'on le liât avec les autres confesseurs et qu'on les reconduisît en prison, fixant le jour où il les vouloit tous entendre à son tribunal. Les soldats les reconduisirent donc, traînant les uns, et portant ceux qui ne pouvoient se soutenir. Nathalie les suivoit en encourageant Adrien, et soutenant sa tête de sa main, elle lui disoit : « Vous êtes bien heureux, mon seigneur, d'avoir été trouvé digne d'entrer en partage avec les saints. Vous êtes bien heureux, vous qui êtes ma lumière, de souffrir pour celui qui a souffert pour vous. Allez donc maintenant, mon cher frère, jouir de la gloire qu'il vous prépare ; car celui qui lui a été uni dans sa passion, le sera aussi dans sa gloire. »

Lorsqu'ils furent renfermés dans la prison, les saints martyrs, compagnons de sa chaîne, s'approchèrent de lui et le saluèrent en lui témoignant toute leur joie. Ceux qui étoient couchés à terre, ne pouvant se soutenir sur leurs pieds, se traînoient sur leurs mains pour lui aller donner le baiser de paix. La bienheureuse Nathalie épongeoit son sang et lui en oignoit tout le corps. Les saints martyrs lui disoient en l'embrassant : « Réjouissez-vous

très-cher frère, réjouissez-vous dans le Seigneur, parce que votre nom a été inscrit parmi ceux des fidèles serviteurs de Dieu. »

— C'est à vous de vous réjouir, leur répondit Adrien, car vos souffrances sont votre couronne; mais priez plutôt pour moi, afin que je ne sois pas vaincu par Satan, car je sens que mon corps est devenu bien foible.

— Ayez confiance dans le Seigneur, lui dirent les saints martyrs, et Satan ne prévaudra pas contre vous; votre patience en triomphera. Nous aussi, nous craignions pour vous, lorsque vous étiez comme un homme; mais maintenant que vous avez vaincu la nature humaine, votre ennemi ne sauroit l'emporter. N'ayez donc plus peur de rien : le Christ est votre victoire.

Pendant ce temps-là, les diaconesses et d'autres pieuses femmes aimées de Dieu, s'étoient introduites dans la prison pour soigner les blessures des saints : les unes pansoient leurs plaies, les autres essuyoient avec leurs vêtements les chairs qui étoient déjà tombées en putréfaction. Elles s'étoient partagées entre elles les saints confesseurs, et chacun veilloit fidèlement au service qu'elle s'étoit imposé.

Quand le tyran apprit que des femmes des meilleures familles de la ville affluoient à la prison, il en fut saisi de douleur et défendit qu'on les laissât entrer désormais. Nathalie alors coupa ses cheveux, et ayant pris un habit d'homme, elle se glissa dans la prison, où elle seule soignoit tous les saints confesseurs. Après avoir rempli ce ministère de charité, elle s'approchoit d'Adrien, et s'asseyant à ses pieds, elle lui disoit : Je vous prie, mon seigneur, de vous souvenir de notre union, de vous rappeler que je vous ai assisté dans ce martyre, encouragé dans le combat, et préparé sa couronne. Demandez donc à Notre-Seigneur Jésus-Christ de me recevoir avec vous, afin qu'ayant été unis dans cette vie misérable et pleine de péchés, nous ne soyons pas séparés dans la vie bienheureuse qui est exempte de toute peine. Je vous supplie, mon seigneur, d'offrir à Dieu pour moi ces premières prières; car je sais qu'il vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Vous connoissez la perversité des habitants de cette ville, et l'impiété de

l'empereur! Je crains que l'on ne persuade à ce tyran de me marier à quelque homme impie, et que notre sainte union ne soit ainsi souillée. Je vous en prie, conservez votre épouse, comme vous l'avez appris de l'Apôtre. Donnez-moi cette récompense de ma fidélité, que je demeure tout à vous, et que les femmes apprennent de moi à obéir à leurs maris, en voyant la sollicitude que vous aurez eue pour votre épouse.

Après cela elle se levoit et reprenoit son service auprès des saints martyrs. Elle leur préparoit des mets simples et délicats; car ils souffroient beaucoup, leurs blessures commençant à se refermer. Quand les autres femmes de la ville apprirent que Nathalie avoit coupé ses cheveux, elles coupèrent également les leurs, et ayant pris des habits d'homme, elles entrèrent dans la prison pour servir les saints.

Maximien l'ayant su, il fit apporter une enclume, et ordonna qu'on brisât avec une barre de fer les pieds et les mains des martyrs. Je ne veux pas, disoit-il, qu'ils meurent comme les autres hommes. Les bourreaux apportèrent aussitôt dans la prison l'enclume, la barre de fer et des vases pour recevoir le sang. La bienheureuse Nathalie courut au-devant d'eux et les supplia de commencer par Adrien, de peur que son courage ne fût ébranlé en voyant ses compagnons souffrir un si atroce supplice. Les bourreaux y consentirent; ils placèrent la jambe d'Adrien sur l'enclume, et la bienheureuse Nathalie prenant son pied l'étendit elle-même.

Les bourreaux frappant alors avec une grande force, lui coupèrent les pieds et lui brisèrent les jambes. La bienheureuse Nathalie lui dit ensuite : Je vous prie, mon seigneur, serviteur du Christ, pendant qu'il vous reste encore un peu de force, étendez aussi votre main, afin qu'ils vous la coupent, et que vous soyez en tout semblable aux saints martyrs; car ils ont souffert plus de tourments que vous. Le bienheureux Adrien souleva donc sa main et la tendit à Nathalie, qui la plaça sur l'enclume. Les bourreaux la lui coupèrent, ils éloignèrent l'enclume, et bientôt il rendit l'esprit.

Les licteurs firent ensuite souffrir le même supplice aux autres

martyrs, qui d'eux-mêmes leur tendoient leurs pieds en disant : Seigneur Jésus, recevez notre esprit; et ainsi ils expirèrent tous. Maximien fit brûler leurs corps, de peur, disoit-il, que les Galiléens ne vinssent pour les enlever. Mais la bienheureuse Nathalie cacha dans son sein la main de saint Adrien, pour la sauver des flammes.

Les bourreaux, selon les ordres du tyran, emportèrent donc les corps des martyrs, afin de les brûler dans une fournaise ardente qu'ils avoient préparée. La bienheureuse Nathalie les suivoit, recueillant le sang qui découloit des membres brisés, et en oignant son corps. D'autres pieuses dames recevoient aussi ce sang précieux sur des linges et sur de la pourpre, qu'elles cachoient ensuite dans leur sein. Elles achetèrent même à prix d'or et en donnant leurs bijoux, les vêtements des bourreaux qui en étoient tout imprégnés. Lorsqu'ils jetèrent les corps des saints martyrs dans la fournaise, elles ne purent s'empêcher de s'écrier en poussant des sanglots : Souvenez-vous de nous, seigneurs, dans le lieu de votre repos éternel. Quant à Nathalie, elle jeta un grand cri et vouloit s'élancer dans les flammes. Mais en ce moment de grands coups de tonnerre se firent entendre, la pluie tomba accompagnée de grêle et d'éclairs, la terre trembla, toute la ville fut inondée par les eaux, et le feu de la fournaise s'éteignit. Les bourreaux s'enfuirent en voyant ces terribles signes de la colère de Dieu : quelques-uns même tombèrent la face contre terre et expirèrent de frayeur. Les chrétiens alors, aidés de Nathalie et des autres pieuses dames, enlevèrent les reliques des saints martyrs, que le feu avoit tellement respectés, que leurs cheveux n'étoient pas même brûlés.

Il y avoit à Nicomédie un homme, fidèle au Seigneur, qui vint avec son épouse trouver Nathalie et les frères, et qui leur dit : Nous nous étions cachés dans un lieu retiré auprès de la ville pour fuir la persécution du tyran; mais ayant pris ce pays en horreur, après les crimes qui y ont été commis, nous voulons nous aller établir à Byzance. Donnez-nous donc les corps des saints martyrs, nous les emporterons sur notre navire, et nous les garderons avec nous jusqu'à la mort de cet empereur impie. Nous les rapporterons

alors ici afin qu'ils y reçoivent les hommages de tous les chrétiens. Car si nous les laissons, l'empereur finira par les découvrir, il les fera brûler et vous punira pour les avoir conservés. Les chrétiens y consentirent, ils portèrent les corps sur le navire, qui les conduisit heureusement à Byzance. .

Nathalie étoit restée dans sa maison, gardant précieusement la main du bienheureux martyr Adrien, qu'elle avoit couverte de myrrhe et enveloppée dans la pourpre. Elle l'avoit placée en secret au chevet de son lit. Quelques jours après, un tribun de la ville vint trouver l'empereur et la lui demanda pour épouse; car les richesses de Nathalie, sa naissance illustre et sa beauté l'avoient séduit. Il lui envoya quelques dames de la ville pour la prier de lui donner sa main. La bienheureuse Nathalie leur répondit : Je me réjouis beaucoup de l'honneur qu'il me veut faire: je n'eusse jamais osé espérer de m'unir à un homme si puissant: je demande seulement trois jours pour me préparer à ce mariage, auquel j'étois loin de m'attendre.

Elle cacha ainsi la fuite qu'elle méditoit, car elle vouloit se retirer auprès des corps des saints martyrs. Les dames étant sorties, elle alla dans sa chambre, où étoit la main de saint Adrien, et, se prosternant la face contre terre, elle s'écria au milieu de ses larmes : Seigneur, qui êtes le Dieu des affligés, et qui consolez ceux qui souffrent, jetez les yeux sur votre servante, ne permettez pas que la couche de votre martyr Adrien soit souillée. Souvenez-vous, Seigneur, de ce que votre serviteur a souffert pour vous. Ayez pitié de nous, mon Dieu, ayez pitié de nous; rappelez-vous les chaînes qu'il a portées pour votre saint Nom. Dieu de miséricorde, souvenez-vous de ses pieds et de ses mains coupés pour vous; ne laissez pas devenir inutiles tant de tourments et de misères qu'ont endurés vos serviteurs. Regardez, Seigneur, et délivrez-moi; regardez votre serviteur Adrien, et arrachez-moi au malheur d'être unie à vos ennemis. Seigneur, qui avez délivré du feu les corps de vos saints martyrs, délivrez-moi du joug de cet homme impie.

Après avoir fait cette prière, succombant à sa foiblesse et à sa douleur, elle s'endormit; alors un des saints martyrs lui apparut

en lui disant : La paix soit avec vous, Nathalie, servante du Christ. Ayez confiance : Dieu n'a pas méprisé, et nous n'avons pas oublié les peines que vous avez endurées à cause de nous. Aussitôt que nous sommes arrivés en présence de Jésus-Christ, nous l'avons prié de vous réunir promptement à nous.

— Dites-moi, saint martyr, répondit Nathalie, si mon seigneur Adrien a paru avec vous en présence de Jésus-Christ?

— Il y est parvenu avant nous, reprit le martyr. Mais levez-vous, montez sur votre navire, et rendez-vous au lieu où reposent nos corps. C'est là que Dieu vous visitera et vous réunira à nous.

Nathalie s'étant réveillée, quitta sa maison et partit pour Byzance, emportant seulement la main de saint Adrien. Elle trouva sur le navire beaucoup d'hommes et de femmes qui fuyoient la persécution du tyran. Quand le tribun apprit son départ, il demanda à Maximien une troupe de soldats, et ayant frêté un autre navire, il se mit à sa poursuite; mais il n'avoit pas fait mille stades, qu'un vent contraire le força de rétrograder : quelques-uns des siens furent même engloutis dans les flots.

Au milieu de la nuit, le démon apparut aux matelots qui conduisoient le navire où étoit Nathalie; il avoit pris la forme d'un pilote, et il cria de la barque qu'il sembloit monter : D'où venez-vous et où allez-vous? Les matelots répondirent qu'ils venoient de Nicomédie et qu'ils alloient à Byzance. Le faux pilote leur dit : Vous vous trompez de route, dirigez votre navire à gauche. Il espéroit ainsi les perdre; et les matelots, en effet, croyant avoir affaire à des pilotes expérimentés, changèrent les voiles pour prendre la route qu'on leur indiquoit. Mais aussitôt le bienheureux Adrien leur apparut, en disant d'une voix forte : Continuez votre voyage comme vous aviez commencé, et n'écoutez pas cet imposteur qui veut vous perdre. Le démon disparut alors. Nathalie, s'éveillant au bruit, fut bien joyeuse de voir saint Adrien qui les précédoit. Le vent devint favorable et les conduisit à Byzance avant le lever du soleil. Les chrétiens, en débarquant, se rendirent à la maison où l'on conservoit les corps des saints martyrs.

Quand Nathalie y fut arrivée, elle plaça la main de saint Adrien

sur ses reliques, et, s'étant mise à genoux, elle fit une longue prière. Elle se leva ensuite, et alla saluer tous les frères, en leur demandant de prier pour elle. Ceux-ci la supplièrent de prendre un peu de repos, car la navigation l'avoit fort fatiguée.

Pendant qu'elle dormoit, le bienheureux Adrien lui apparut et lui dit : Tu es arrivée ici en paix, servante du Seigneur et fille des martyrs! Viens prendre part à notre repos, viens recevoir la récompense qui t'est promise. Nathalie s'éveillant, raconta cette vision à ses frères : elle se rendormit ensuite et rendit l'esprit. Quand les fidèles voulurent l'éveiller, ils s'aperçurent qu'elle étoit morte. Ils se mirent en prières, et placèrent son corps auprès de celui des saints martyrs; puis, ayant achevé l'office des morts, ils scellèrent cette maison, où demeuroient beaucoup de fidèles des deux sexes qui avoient abandonné le monde pour servir le Seigneur : à qui tout honneur et toute gloire appartiennent dans les siècles des siècles. Amen.

LES SAINTS MARTYRS EUSÈBE NESTAB ET ZENON.

Saint Eusèbe, saint Nestab et saint Zénon étoient trois frères habitants de la ville de Gaza en Palestine. Le peuple de ce pays les haïssoit à mort, parce qu'ils étoient chrétiens. Il se jeta un jour dans leur logis, et les y surprit tous trois. Ces furieux les traînèrent en prison, après les avoir déchirés à coups de fouet. De là toute cette populace étant accourue au théâtre, elle se mit à crier que les trois frères chrétiens avoient profané les temples de leurs dieux, et que, se servant de la conjoncture des derniers règnes qui avoient été favorables à la religion chrétienne, ils avoient fait tous leurs efforts pour abolir celle des Grecs et pour la rendre odieuse aux puissances

Là-dessus mille voix confuses demandent leur mort, la fureur achève de s'emparer des esprits, on court à la prison, on en tire les trois frères, et, sans autre forme de procès, on les massacre cruellement : mais ce n'est qu'après avoir épuisé sur leurs corps tout ce que l'animosité, jointe au faux zèle de religion, peut inspirer à une populace mutinée. On les traîne par les pieds dans les rues, tantôt sur les reins, tantôt sur le visage; chacun veut avoir part à leur mort, et s'arme pour cela de tout ce qui tombe sous la main. Les uns les attaquent à coups de pierre, les autres leur déchargent des coups de bâton sur la tête, et en font voler la cervelle. Il n'y a pas jusqu'aux femmes, qui, sortant de leur logis et quittant leur ouvrage, viennent leur enfoncer dans les yeux leurs fuseaux ou leurs poinçons de tête. On vit des cuisiniers accourir avec des chaudières d'eau bouillante, les leur verser sur le corps, ou les percer d'outre en outre avec leurs broches.

Enfin, après en avoir fait le jouet de leur cruauté, ils les traînèrent hors de la ville, au lieu où l'on jette les bêtes mortes. Là ils allumèrent un grand feu, y brûlèrent ces pitoyables restes, et confondirent les os que le feu avoit épargnés avec eux des chevaux et des mulets, afin qu'on ne pût pas facilement les reconnoître. Mais une femme chrétienne qui demeuroit aux environs de ce lieu, y étant allée la nuit suivante, par une inspiration et une conduite particulière de Dieu, et les ayant heureusement démêlés, les emporta chez elle et les remit ensuite entre les mains de Zénon, cousin germain des saints martyrs.

Elle en reçut l'ordre durant son sommeil, pendant lequel Dieu lui indiqua clairement la demeure de Zénon, et lui donna toutes les adresses pour ne le pas manquer, car cette femme ne l'avoit jamais vu; il n'osoit paroître à cause de la persécution; il s'en étoit même peu fallu qu'il n'eût été pris par le peuple de Gaza, qui n'auroit pas manqué de lui faire le même traitement qu'à ses cousins; mais tandis que le massacre des trois frères amusoit ce peuple barbare, il se sauva à Antedon, ville maritime, distante de Gaza d'environ vingt milles, qui en ce temps-là étoit adonnée au culte des démons et à toutes les superstitions païennes d'une ma-

nière qui surpasse l'imagination. En effet, à peine Zénon y fut-il entré, qu'il fut reconnu pour chrétien, fouetté et chassé de la ville. Il se réfugia donc à Majume, où il se tenoit caché. Ce fut toutefois là que cette femme chrétienne l'alla chercher.

L'ayant trouvé, elle lui confia les reliques de ses trois cousins, qu'il conserva soigneusement, sans que personne en eût connoissance; mais ayant été élu évêque de Majume sous le règne du grand Théodose, il bâtit une église hors des murs, où il éleva un tombeau, pour y renfermer les reliques de saint Eusèbe et de ses deux frères, avec celles de saint Nestor, qui avoit eu durant sa vie une grande habitude avec eux, et qui fut, aussi bien qu'eux, jeté en prison, chargé de chaînes et fouetté cruellement. Mais comme ceux qui l'entraînoient à la mort, eurent jetés les yeux sur lui, touchés de sa rare beauté, ils se sentirent dans ce moment capables de compassion, et ils le laissèrent dans un champ hors d'une des portes de la ville, ne voulant pas l'achever, s'imaginant bien qu'il n'en pouvoit réchapper. En effet, quelques fidèles l'ayant porté chez Zénon, qui étoit encore à Gaza, il expira entre ses mains, dans le moment que cet ami charitable mettoit le premier appareil à ses plaies.

Cependant le peuple de Gaza, revenu de son emportement et effrayé de la grandeur de son crime, commença à craindre le juste ressentiment du prince. Le bruit couroit déjà qu'il avoit résolu de décimer toute la ville; mais ce bruit étoit faux et sans nul fondement. La crainte et le remords lui avoient seuls donné cours, et l'empereur prit soin de le faire bientôt cesser. Il avoit bien d'autres sentiments; il n'avoit pas dit un mot aux Alexandrins du meurtre commis en la personne de l'évêque Georges, et il ne fit pas la moindre réprimande au peuple de Gaza de celui des trois frères. Au contraire, affectant une clémence et une douceur qui n'étoient que l'effet de sa haine contre les chrétiens, il désavoua la procédure du gouverneur de la Palestine, qui avoit fait mettre en prison les principaux auteurs de la sédition, dont il croyoit devoir faire un exemple. Il étoit fort nécessaire, disoit Julien, d'user de cette rigueur envers ces personnes, qui après tout, n'avoient fait

autre chose, en faisant mourir deux ou trois Galiléens, que de venger les injures faites à leurs dieux et à eux-mêmes.

A Alexandrie, saint Ammon, saint Théophile, saint Néotère et vingt-deux autres martyrs.

A Antioche, saint Timothée et saint Fauste, martyrs.

A Gaza en Palestine, saint Nestor, martyr, qui, sous Julien l'Apostat, rendit l'esprit, étant cruellement tourmenté par les gentils en fureur.

A Frisingen, saint Corbinien, premier évêque de cette ville, qui, ayant été ordonné par le Pape Grégoire II, et envoyé pour prêcher l'Évangile, fit de grandes conversions en France et en Allemagne, et mourut enfin en paix, illustré par ses vertus et ses miracles.



NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Gorgon et saint Dorothee, martyrs. — Le bienheureux Pierre Claver, de la Compagnie de Jésus.

Saint Hyacinthe et ses compagnons, martyrs; saint Sévérin, martyr; saint Straton, martyr; saint Rufin et saint Ruffinion, martyrs; saint Serge, pape et confesseur; saint Omer, évêque de Thérouanne; saint Quéran, abbé.

LA VIE DE SAINT GORGON ET DE SAINT DOROTHEE,

MARTYRS.

AN 302.

Saint Marcel, pape. Dioclétien, empereur.

L'empereur Dioclétien, le dix-neuvième an de son empire, fit publier un édit en la ville de Nicomédie, par lequel il ordonnoit que toutes les églises des chrétiens fussent démolies, et les saints livres brûlés; que les nobles fussent déclarés roturiers, et les roturiers esclaves, s'ils refusoient d'adorer les dieux. Il ajouta depuis, que tous les prélats et les chefs de l'Eglise de Jésus-Christ, quelque part qu'ils seroient trouvés, fussent pris, et contraints à force de tourments de renier notre sainte religion.

Un brave chevalier chrétien, nommé Pierre, vit cette impie et barbare ordonnance; et transporté de l'amour de Dieu, après l'avoir lue en la place publique, où elle étoit affichée, la déchira sans se soucier du courroux de l'empereur, qui étoit dans la même ville, ni du mal qui lui en pourroit arriver. Dioclétien se mit en

fureur, quand on lui rapporta que Pierre l'avoit fait en dépit de lui. Il le fit prendre et exposer à autant de cruels tourments que l'on se pouvoit promettre de sa cruauté extraordinaire, dans lesquels le bienheureux martyr rendit l'esprit, avec une grande constance.

En ce temps-là, Dioclétien avoit deux gentilshommes de sa chambre, ses favoris, qui se nommoient Gorgon et Dorothée. Ils étoient chrétiens, et, par leurs exemples, par leurs bons conseils, ils avoient attirés plusieurs de leurs compagnons à la foi de Jésus-Christ. S'étant trouvés aux tourments de saint Pierre, ils furent si vivement touchés par son exemple, et tellement embrasés du désir de mourir pour Jésus-Christ, qu'ils parlèrent tous deux à l'empereur en cette sorte : *Que veut dire cela, Dioclétien, que vous ne faites tourmenter que Pierre pour un crime dont nous sommes aussi coupables que lui? Si vous le faites tourmenter à cause qu'il est chrétien, nous le sommes aussi bien que lui, et nous tenons sa même religion.*

Le tyran étonné d'entendre ce langage, changea l'amour qui le portoit auparavant, en une haine extrême. Il les fit fouetter cruellement et leur écorcher la peau, puis jeter du sel et du vinaigre dans les plaies qui découvroient leurs entrailles. Après cela on les mit sur le gril, pour les rôtir à petit feu, et pour leur rendre la mort d'autant plus sensible qu'elle seroit plus longue; enfin ils les étranglèrent, et ces deux saints martyrs rendirent leurs âmes Dieu.

Métaphraste dit que Dorothée eut la tête tranchée, et que Gorgon fut étranglé avec une grosse pierre au col. Leurs corps furent enterrés par quelques chrétiens. Depuis, le corps de saint Gorgon fut porté à Rome, et enterré en la voie Latine, d'où le Pape Grégoire IV le transporta en l'église Saint-Pierre, comme dit le Martyrologe romain. Ceux de Bède, d'Usuard, d'Adon, font mention de ces saints le 9 de septembre, jour où l'Église célèbre leur fête; leur martyre arriva l'an 302, sous l'empire de Dioclétien.

LE BIENHEUREUX PIERRE CLAVER,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le bienheureux Pierre Claver, qui fut béatifié il y a six ans à peine par notre Saint-Père le Pape Pie IX, naquit en Espagne vers l'an 1581 (ou selon d'autres 1585) au bourg de Verdu, dans la principauté de Catalogne. Sa famille, une des plus illustres du pays, étoit alliée à celles des Requesens et des comtes de Bénévent. Dès son enfance, ses parents le consacrèrent au service du Seigneur, de qui ils l'avoient reçu. Pierre étoit doux, aimable, incliné à la piété : il aimoit à s'entretenir des choses de Dieu et à fréquenter les églises.

Il fit ses études à l'université de Barcelone, où ses mœurs exemplaires étoient le modèle de ses jeunes compagnons : aussi l'évêque de cette ville, avant de lui donner la tonsure et les ordres mineurs, se plut-il à rendre un témoignage honorable à sa doctrine et à sa vertu. Pierre avoit un oncle qui possédoit un riche canonicat de la cathédrale de Solsonat : la protection de ce parent, l'influence de sa famille, l'estime de l'évêque de Barcelone, ses talents enfin lui ouvroient dans l'Église la carrière des dignités et des honneurs; mais le saint jeune homme, n'ambitionnant et n'aimant que Dieu seul, renonça à tous les biens de la terre pour entrer dans la Compagnie de Jésus.

Il fut reçu au noviciat de Tarragone le 7 août de l'an 1602, à l'âge d'environ vingt ans. Il s'y fit remarquer par sa régularité, sa modestie, son amour de la retraite et de l'oraison. Ayant été envoyé avec deux novices, selon la coutume de la Compagnie, en

pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat, la fatigue du voyage, dit le P. Fleuriau, son historien, ne lui fit rien diminuer ni de la durée de ses prières, ni de la rigueur de ses pénitences, ni de la pratique de tous les exercices prescrits par la règle. Dès qu'il étoit arrivé en quelqu'endroit, son premier soin étoit d'aller à l'église avec ses compagnons, pour y adorer Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Outre les jours marqués par le supérieur, il communioit encore plusieurs autres jours où on lui avoit permis de le faire. Après avoir passé quelque temps en prières, il alloit demander l'aumône de porte en porte; et de quelque nature qu'elle fût, sa vertu y trouvoit toujours de quoi se satisfaire : si elle étoit peu considérable, il étoit au comble de la joie, parce que son amour pour la pauvreté et pour les souffrances la lui rendoit précieuse; si elle étoit plus abondante, son contentement étoit égal, parce que son amour pour le prochain y trouvoit un moyen facile de soulager la misère des pauvres.

Quand les trois jeunes novices arrivoient de bonne heure au lieu où ils devoient séjourner, ils rassembloient les enfants dans quelque place de la ville ou du bourg; et de là ils les conduisoient en procession jusqu'à l'église, chantant des prières et des cantiques : spectacle édifiant où tout le monde accouroit en foule. Ils avoient surtout grand soin de leur faire, tour à tour, un catéchisme mêlé d'exhortations vives et touchantes, pour les instruire de leurs devoirs et les engager à les remplir. Lorsque le tour de Claver étoit venu, le zèle dont il paroissoit animé et la force de ses paroles faisoient une impression sensible sur tous les assistants : le feu dont l'Esprit-Saint embrasoit son cœur se communiquoit à celui de son auditoire. Les personnes de tout âge se mêloient avec les enfants pour l'écouter, et le fruit ordinaire qu'ils remportoient de ses discours étoit une vive douleur de leurs péchés, et un amour sincère de leur Dieu.

On ne sauroit exprimer la joie qu'il éprouva en entrant dans ce sanctuaire vénérable où son Père saint Ignace, après avoir fait la veille des armes, avoit été en quelque sorte reçu chevalier de Jésus-Christ. Il y passa trois jours, priant presque continuellement

devant l'image miraculeuse de la très-sainte Vierge : il eût voulu y passer toute sa vie, et il n'en parloit jamais sans que de douces larmes vinssent mouiller ses yeux.

De retour de ce voyage, après une retraite de huit jours, il fit les premiers vœux et fut envoyé à Gironne pour y achever ses études. Il s'y rendit fort habile dans les langues grecque et latine, mais sans délaisser l'étude de la vertu. Il fit ensuite sa philosophie au collége de Majorque, où l'humble Frère Alphonse Rodriguez, qui fut mis par Léon XII, en 1824, au rang des bienheureux, remplissoit alors l'office de portier. C'étoit, dit le P. Fleuriau, un de ces esprits simples et dociles où habite la doctrine céleste, et à qui les révélations et les illuminations divines tiennent lieu de toutes les lumières de la science humaine; un de ces cœurs purs et droits qui, détachés de tout le reste, jouissent en paix de toutes les familiarités du divin amour, et qui, placés sur la terre, semblent goûter déjà les délices du ciel. Quand ils s'aperçurent l'un l'autre, ils se reconnurent aux seuls sentiments de leur cœur : tous deux se prosternèrent au même temps, pour se donner mutuellement des marques de leur respect; et sans avoir encore ouvert la bouche, ils entendirent sans peine tout ce qu'ils vouloient se dire. Si Claver fut ravi de trouver dans Alphonse un saint vieillard déjà parfait, Alphonse ne le fut pas moins de trouver déjà tant de vertu dans un si jeune religieux.

Ce fut à l'école d'un si grand maître qu'un tel disciple voulut se former à loisir; et tous deux ils reconnurent avec joie un trait aimable de la Providence à leur égard dans cette réunion de deux âmes si semblables, et déjà si unies à Dieu. Ils convinrent, avec la permission du supérieur, d'un temps marqué pour conférer tous les jours ensemble des choses divines, et ils choisirent pour cela une heure qui ne pût apporter aucun obstacle ni aux emplois de l'un, ni aux études de l'autre. Ainsi de l'école de la philosophie, Claver passoit à celle de la sainteté; et la même pureté d'intention qu'il apportoit à toutes les deux les lui rendoit également profitables.

Outre les prières et les encouragements qu'il puisoit dans les

entretiens du bienheureux Alphonse Rodriguez, il en reçut une grâce signalée, celle de connoître sa vocation. Un jour en effet que le saint vieillard étoit ravi en extase, son ange qui l'accompagnoit lui montra dans le ciel un trône éclatant, mais qui étoit vide, et le Frère ayant demandé pour qui il étoit préparé? c'est pour ton disciple Claver, répondit l'ange; c'est la récompense de ses vertus et du grand nombre d'âmes qu'il doit gagner à Dieu dans les Indes de l'Occident.

Le bienheureux Rodriguez ne parla qu'à son confesseur de cette révélation, mais depuis ce jour il ne cessa d'exhorter son jeune ami à passer aux Indes. O saint frère de mon âme, lui disoit-il, quel vaste champ à votre zèle! Si la gloire de la maison de Dieu vous touche, allez aux Indes gagner tant de milliers d'âmes qui s'y perdent; si vous aimez Jésus-Christ, allez recueillir son sang répandu sur des nations qui n'en connoissent pas le prix. Travaillez avec lui jusqu'à la mort, pour le salut des hommes, puisque vous êtes de sa compagnie. C'est beaucoup, il est vrai, que d'être disposé à partir pour les Indes, au premier ordre des supérieurs, mais ce n'est pas assez pour un Jésuite; comme c'est là sa première et sa plus noble vocation, il faut qu'il leur marque lui-même son empressement, et qu'il sollicite vivement une pareille fonction. Représentez-leur donc incessamment vos désirs, priez, sollicitez, pressez : les instances réitérées ne sont pas contre l'obéissance, quand on a lieu de croire que le supérieur ne diffère de se rendre que pour mieux éprouver notre constance.

Le bienheureux Claver commença en effet, dès cette époque, à demander à ses supérieurs la permission de passer en Amérique; mais on lui répondit qu'il devoit d'abord étudier la théologie. Il lui fallut alors quitter son saint ami et retourner à Barcelone. Ils se dirent adieu avec une tendresse mêlée de regrets et de résignation, car ils savoient qu'ils ne se devoient plus revoir que dans le ciel. Le bienheureux resta deux années à Barcelone, s'avançant de plus en plus dans le chemin de la perfection. Voici le témoignage qu'en rendit après sa mort un de ses anciens condisciples :

« Dans le temps que j'étudiois à Barcelone avec le Père Claver,

j'aurois fort souhaité d'être son confident, pour découvrir au monde bien des merveilles cachées dans ce grand serviteur de Dieu. Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai toujours connu un saint et parfait religieux : il fut modeste, affable, officieux envers tout le monde, ne se plaignant jamais de personne, et parlant toujours ou de Dieu, ou de choses capables de contribuer à l'avancement spirituel de ceux qui l'entendoient. Rien de plus humbre dans toutes ses manières, de plus obéissant aux supérieurs, de plus exact dans les observances de la discipline religieuse. Je ne crains point d'assurer que jamais je ne lui ai vu violer la moindre règle. Il s'efforçoit d'imiter en tout le Frère Alphonse Rodriguez, dont il conservoit quelques livres écrits de sa main : on reconnoissoit en lui le même esprit d'oraison, la même union avec Dieu, les mêmes mortifications. Ainsi je ne suis pas surpris qu'ayant mené une vie si sainte, il fasse des miracles après sa mort. »

Anfin, après des instances réitérées, le Provincial consentit à l'envoyer aux Indes. Il partit aussitôt pour Séville, où il s'embarqua au mois d'avril de l'an 1610. Il appartenoit déjà si entièrement à Dieu, qu'il ne voulut pas même aller voir ses parents, et que pendant quarante-quatre ans qu'il vécut aux Indes, il ne lui arriva pas une seule fois de demander des nouvelles d'Espagne. Sur le vaisseau, il prit soin des malades, qu'il ne quittoit ni jour ni nuit, commençant à exercer envers eux cette ardente charité qui devoit opérer tant de prodiges à Carthagène.

Il débarqua dans cette ville après quelques mois de voyage. En touchant cette terre qu'il devoit transformer par ses héroïques travaux, il se prosterna, la baisa tendrement et la baigna de ses larmes. Il fut envoyé ensuite à Santa-Fé, pour y achever ses études de théologie. Après deux années où il servit tout à la fois de sacristain, de portier, d'infirmier, de cuisinier, il passa des examens si brillants, qu'on crut pouvoit l'admettre à la profession des quatre vœux. Il fit donc une troisième année de noviciat, et revint à Carthagène au mois de novembre de l'an 1615. L'évêque de cette ville, qui sortoit de l'Ordre de Saint-Dominique l'y ayant ordonné prêtre, il dit sa première messe dans une chapelle de la très-sainte Vierge,

en reconnoissance des grâces qu'il confessoit avoir reçu par l'entremise de cette grande Reine.

Il y avoit alors à Carthagène un vénérable religieux qui s'étoit voué depuis plusieurs années à l'apostolat des nègres, dont il avoit baptisé plus de trente mille. Il étoit d'une illustre famille espagnole, et s'appeloit le Père de Sandoval. Comme il fut le maître du bienheureux Pierre Claver, nous empruntons au Père Fleuriau quelques détails sur la vie de ce grand serviteur de Dieu. Son père étant venu à Lima pour y exercer un emploi considérable; le jeune de Sandoval, à la fin de ses études, étoit entré au noviciat des Jésuites de cette ville. Après y avoir travaillé quelque temps au salut des âmes, et principalement des nègres, il fut envoyé à Carthagène :

« Il entreprit, dit le Père Fleuriau, un voyage si long, si difficile et si périlleux, à pied, dénué de tout, et sans avoir d'autres provisions que son bréviaire, avec quelques papiers de dévotion. En arrivant, il fut charmé de trouver une maison où tout manquoit, excepté l'occasion de travailler et de souffrir beaucoup. La pauvreté au dedans et les persécutions au dehors, en étoient le plus précieux trésor, le plus solide appui. Il n'y avoit alors que trois prêtres qui, pour avoir de quoi subsister, étoient obligés d'aller tour à tour quêter par toute la ville. Le Père de Sandoval fut chargé de cet emploi aussi humiliant que laborieux ; et pendant trois années il alla tous les jours de porte en porte, avec une besace sur le dos, jusqu'à ce qu'on eût enfin un Frère instruit à son école de la modestie et de la conduite édifiante que demande une pareille fonction. Délivré de cet emploi, il se chargea de celui de portier, et du soin de servir tous les religieux de la maison, avec une humilité d'esclave et une tendresse de mère. Il alloit lui-même acheter les provisions, et il les préparoit avec tout le soin dont il étoit capable. Tout le temps qui lui restoit de ces occupations domestiques, il l'employoit à confesser, à faire le catéchisme, à secourir le prochain ; de sorte qu'il ne se délassoit d'un travail que par un autre.

« L'arrivée de quelques caciques, qui en ce temps-là vinrent de

Darien et d'Uraba, avec des présents pour le gouverneur et pour l'évêque de Carthagène, fit naître au Père Provincial la pensée d'envoyer quelqu'un de ses religieux pour cultiver ces terres idolâtres. Le Père de Sandoval sollicita instamment cette mission; mais n'en ayant point retiré d'autre fruit que beaucoup de souffrances, et le péril de se voir continuellement exposé à être dévoré par ces barbares, on le rappela pour l'employer à d'autres missions. Son zèle y fut récompensé par des succès égaux à son travail; mais il y fut frappé d'une maladie mortelle. Comme il étoit près d'expirer, il fut miraculeusement guéri par saint Ignace, à qui Dieu avoit fait connoitre qu'il destinoit cet excellent ouvrier au salut des nègres. Le Père de Sandoval n'oublia jamais que la santé lui avoit été rendue pour une fin si sainte, et il prit la résolution de l'y consacrer désormais tout entière. Dès lors il conçut l'amour le plus tendre pour ces malheureux esclaves, et ils furent toujours le principal objet de ses missions aux environs de Carthagène. Il les traitoit avec douceur, il les instruisoit avec zèle, il les consoloit avec charité dans leurs travaux, il les assistoit avec soin dans leurs maladies : mais l'expérience lui apprit que tout cela ne suffisoit pas, et que c'étoit surtout au temps de leur débarquement à Carthagène, qu'il falloit en avoir un soin particulier. Comme on les envoie presque aussitôt, ou travailler aux mines, ou dans les habitations éloignées, sans qu'on sache bien s'ils étoient baptisés ou non, les uns reçoivent le baptème sans être instruits, les autres reçoivent les autres sacrements sans être baptisés, et la plupart se trouvent être chrétiens sans le savoir. Dès qu'il arrivoit un navire prêt à débarquer, le saint missionnaire y couroit avec empressement, accompagné d'un interprète. Ses premiers soins étoient pour les malades; mais il pensoit d'abord à sauver leurs âmes : ils baptisoit les uns, il confessoit les autres; et, selon que le temps le lui permettoit, il les disposoit à une mort chrétienne : il sembla même que plusieurs de ces malheureux n'attendoient que ce moment de grâce pour mourir en paix. Si le mal ne pressoit pas, il les consoloit, les soulageoit, leur donnoit lui-même de la nourriture à leur goût, et mille petits rafraichissements qu'il avoit apportés avec

lui; après quoi il prenoit soin de leur conscience. A l'égard de ceux qui étoient pleins de santé, il les préparoit à loisir à recevoir le saint baptême : jour et nuit il étoit occupé de ses esclaves : ni la rigueur des saisons, ni les incommodités du mauvais temps, ni les fatigues et les maladies n'étoient capables de l'arrèter ; et il se croyoit obligé à prodiguer, par zèle et par charité, une vie qui lui avoit été rendue par un miracle. »

Tel étoit le courageux apôtre sous lequel le Père Claver fit ses premières armes. Aussitôt qu'il eut été ordonné prêtre, il demanda à lui être adjoint dans le service des nègres, et le Père de Sandoval ayant été en ce temps obligé de retourner à Lima, il se trouva seul chargé de tout le travail. A son retour de Lima, le Père de Sandoval voyant les prodiges qu'opéroit son bienheureux disciple, et jugeant qu'il suffisoit à Carthagène, il s'enfonça dans les terres pour y évangéliser les âmes perdues dans ces immenses solitudes. Il y consuma ses forces pour la gloire de son bon Maître et revint donner à Carthagène les derniers élans de son zèle. « Enfin, dit l'historien du bienheureux, épuisé de fatigues, couvert d'ulcères, accablé de douleurs, il passa les deux dernières années de sa vie étendu sur un pauvre lit et presque abandonné de tout le monde, parce que le petit nombre de Jésuites du collége et la multitude accablante de leurs différents emplois ne permettoient pas de lui donner tous les secours qu'on auroit bien voulu. Quand on alloit le visiter, on le trouvoit presque toujours couché sur le dos, les yeux levés vers le ciel, et les mains jointes sur la poitrine offrant sans cesse à Dieu le double sacrifice de ses louanges et de sa vie. Dans cet état si désolant pour sa nature, ses seules paroles étoient : Dieu soit loué, Dieu soit béni ; et sa seule consolation étoit de pouvoir encore se traîner pour dire la messe. Il mourut à l'âge de soixante-seize ans, plein de jours et de mérites, le matin du jour de Noël. »

Nous n'avons pu nous défendre de faire connoître ce grand serviteur de Dieu, à l'école duquel le bienheureux apprit à évangéliser les nègres : voyons maintenant comment il profita des instructions qu'il en avoit reçues, et finit par surpasser son maître.

Carthagène étoit alors l'entrepôt de toute l'Amérique du Sud; il y arrivoit sans cesse des navires chargés de nègres. Ces malheureux, achetés sur les côtés de Guinée, d'Angola et de Congo, y étoient amenés chaque année au nombre de dix à douze mille, pour être ensuite revendus à des marchands d'esclaves, et distribués dans toutes les parties de l'Amérique. Entassés pêle-mêle au fond des vaisseaux, sans lit, sans vêtements, et presque sans nourriture, toujours chargés de chaînes et plongés dans leurs ordures, beaucoup tomboient malades, et la plupart étoient couverts de plaies et d'ulcères. C'est en cet état qu'on les débarquoit à Carthagène. La religion, qui avoit été impuissante à empêcher cet abominable trafic, s'emparoit d'eux alors et épuisoit toutes les industries de sa charité pour les consoler et les soulager.

Le bienheureux à cet effet surveilloit avec soin tous les navires qui entroient au port. Dès qu'un négrier arrivoit, on venoit l'avertir en hâte. Le gouverneur lui-même, dit le Père Fleuriau, et les principaux officiers se chargeoient à l'envi de cet emploi; parce que, outre qu'il disoit toujours un certain nombre de messes pour celui qui lui apportoit le premier une si heureuse nouvelle, on étoit persuadé qu'on ne pouvoit lui causer une joie plus sensible. En effet, en ce moment il paroissoit revivre, ses yeux s'animoient, son visage pâle et défait prenoit une couleur de santé qui ne lui étoit pas ordinaire. Après s'être mis à genoux, pour remercier Dieu de cette faveur, il s'informoit de la langue que parloient ces nouveaux esclaves, il cherchoit des interprètes, et il y couroit, muni de biscuit, de conserves, d'eau-de-vie, de tabac, de limons, et d'autres pareilles provisions dont ces sauvages font leurs délices. Comme la plupart sont persuadés qu'on ne les amène que pour se servir de leur graisse à caréner les vaisseaux, et de leur sang à teindre les pavillons, il mettoit tout en œuvre pour les rassurer. D'abord il leur faisoit entendre que cette persuasion n'étoit qu'un artifice que le démon employoit pour les perdre; qu'on les avoit fait venir pour les délivrer de son esclavage, et les conduire à une félicité éternelle; qu'ils pouvoient s'en rapporter sur cela à plusieurs de ceux qui avoient déjà été tirés de leur pays, et qui

se trouvoient beaucoup plus heureux à Carthagène; et que, pour lui en particulier, il leur serviroit toujours de protecteur, d'avocat, de maître et de père. Mais quoi qu'on pût leur dire de sa part, son air tendre et animé leur en disoit encore plus. Son affection, qui paroissoit dans toutes ses manières, étoit plus éloquente pour les gagner que tous les discours de ses interprètes : et je ne sais quelle sympathie, qui se trouvoit entre son cœur et celui de ces pauvres gens, les lui attachoit tous, presque dès le premier abord. Il leur distribuoit ensuite les petits rafraîchissements qu'il avoit apportés, et par là il achevoit de les gagner entièrement. Aussi avoit-il coutume de dire à ce sujet, qu'il falloit leur parler avec la main, avant que de vouloir leur parler de bouche. Dans ce dessein, il alloit ordinairement chez un de ses amis, homme très-vertueux et très-charitable. Il vient d'arriver, lui disoit-il alors en souriant, un vaisseau chargé de nègres : il faut un hameçon pour les prendre. On l'entendoit, et sur-le-champ on lui envoyoit toutes les provisions dont il avoit besoin pour eux. Après se les être ainsi attachés par les marques de la plus attentive charité, il travailloit à les gagner à Dieu. Il s'informoit d'abord de tous ceux qui étoient nés pendant le voyage, pour leur conférer le baptême; il visitoit ensuite ceux qui étoient dangereusement malades, pour les disposer, ou au baptême, ou au sacrement de pénitence, selon qu'ils étoient ou n'étoient pas encore chrétiens. Comme il arrivoit que plusieurs mouroient immédiatement après cette grâce, il sembloit que la divine Providence ne les eût conservés jusque-là que pour donner à son serviteur la consolation de les sauver. Ces sortes de faveur l'animoient à un nouveau travail, persuadé qu'il ne pouvoit acheter trop chèrement un si grand bonheur. Il caressoit tous les malades l'un après l'autre, il nettoyoit leurs ordures et leurs plaies, il leur portoit lui-même la nourriture à la bouche; en partant, il les embrassoit tous avec tendresse, il les laissoit si étonnés, si charmés d'une charité à laquelle ils ne s'attendoient pas, que leur servitude de Carthagène leur paroissoit préférable à la liberté dont ils jouissoient dans leur pays.

Le jour du débarquement général étant arrivé, il s'y trouvoit ponctuellement, toujours muni des mêmes provisions, et accompagné d'autres esclaves de la même nation. Il leur donnoit la main pour les aider à mettre pied à terre; il recevoit les malades entre ses bras, et les portoit sur des charrettes qu'il avoit fait préparer exprès : il n'y en avoit aucun à qui il ne donnât des marques de son affection, si vives et si naturelles, que tous ceux qui en étoient les témoins en étoient ravis d'admiration. Il ne les quittoit point qu'il ne les eût tous conduits comme en triomphe dans leurs logements, plus honoré de cette compagnie, en entrant à Carthagène, que ces fameux vainqueurs qui entroient autrefois triomphants à Rome. Quand ils étoient logés, il les alloit encore visiter tous, les uns après les autres, leur promettoit de revenir bientôt, et les recommandoit très-instamment à leurs maîtres. »

Il s'occupoit ensuite de leur instruction, pour laquelle il les réunissoit dans une grande cour, ou dans quelque autre endroit spacieux. Il y élevoit un autel qu'il ornoit de tableaux propres à leur donner une première idée de nos mystères. Tout étant ainsi préparé, ajoute son historien, il disposoit lui-même des siéges pour ses interprètes; et pour que les nègres eux-mêmes pussent entendre plus commodément la parole divine, il alloit chercher des bancs, des ais et des nattes qu'il rangeoit soigneusement autour de l'autel; il faisoit tout cela d'un air si content, avec une ferveur si aimable, que ces pauvres esclaves ne savoient comment lui marquer leur reconnoissance. Il plaçoit les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, il pourvoyoit à tout; on eût dit qu'il n'avoit point là d'autre emploi que celui de servir, et d'être l'esclave des esclaves mêmes. Si parmi eux il en apercevoit quelqu'un qui pût causer de l'incommodité aux autres par la vue ou par l'infection de ses ulcères, il le couvroit de son manteau, dont il se servoit même de temps en temps pour en faire une espèce de siége aux infirmes, dans la crainte qu'ils ne fussent assis trop durement. Souvent il le retiroit si rempli d'ordures et si infect, qu'il falloit le laver jusqu'à sept ou huit fois; mais l'ardeur de sa charité sembloit tout purifier; et il étoit si occupé du soin de gagner ces âmes

à Dieu, qu'il eût mis volontiers son manteau sur lui au sortir de dessous les nègres les plus sales et les plus dégoûtants, si ses interprètes ne l'en eussent empêché. »

Il commençoit alors son instruction en suivant l'ordre du catéchisme, cherchant à leur faire comprendre, par des comparaisons simples et à leur portée, les vérités qu'il leur enseignoit, et leur faisant répéter des actes de foi après chaque mystère. Dans ses discours tout parloit en lui, ses regards inspirés, ses gestes, ses larmes mêmes qui couloient en abondance, au souvenir des souffrances de notre Sauveur. Quand il les croyoit suffisamment instruits, il leur administroit le saint Baptême avec la joie d'un père qui rend la vie à ses enfants. Il les embrassoit ensuite, les pressoit sur son cœur avec une tendresse qui lui gagnoit le cœur de ces pauvres gens. Aussi avoient-ils pour lui un amour sans bornes. Quand ils le rencontroient dans les rues, ils se jetoient à ses genoux, baisoient le bas de sa robe et poussoient des cris de joie.

Après leur avoir donné le baptême, il les préparoit à recevoir les autres sacrements. Pour les disposer à mieux recevoir ses enseignements, il alloit quêter sur les places de Carthagène et mettoit dans un panier, qu'il portoit lui-même sur son dos, les provisions qu'il recueilloit. Avant que de les leur distribuer, il leur expliquoit les commandements de Dieu et de l'Église, leur apprenoit à bien entendre la messe, à faire leur confession et les préparoit à la sainteTable. « Les jours de fête, il alloit les chercher lui-même pour les faire venir à la messe, et les conduisoit à l'église du collége, où il avoit eu soin de préparer des bancs et des nattes, pour les garantir de l'humidité. Si la multitude des confessions l'empêchoit de sortir alors, il leur envoyoit quelques nègres zélés et accrédités parmi eux, qui les amenoient en foule. A la vue de ces nombreuses troupes d'esclaves, les Espagnols de la ville, et surtout les dames, qui ne pouvoient souffrir l'infection naturelle aux nègres ainsi rassemblés, se plaignoient hautement qu'il ne leur étoit plus possible d'y tenir, et qu'on vouloit les chasser : on murmuroit même quelque fois au dedans contre ce zèle outré, qui alloit à faire déserter l'église. A toutes ces plaintes le Père Claver

répondoit avec modestie que ces pauvres gens étoient chrétiens, qu'ils étoient obligés de satisfaire au précepte de l'Église ; qu'il étoit lui-même leur pasteur et leur chapelain, et qu'ainsi c'étoit à lui de leur dire la messe, et de la leur faire entendre. On fut enfin obligé de céder à son zèle. Après la messe, il faisoit distribuer quelques rafraîchissements aux vieillards et aux infirmes, et les faisoit reconduire à leurs habitations par des guides sûrs et charitables.»

Pendant le carême, il passoit toutes ses journées au confessionnal : il y restoit depuis quatre heures du matin jusqu'à midi pour entendre les nègres; il y retournoit à deux heures, qui étoit le temps qu'il avoit destiné aux négresses. La fatigue, ajoute son historien, augmentée par la chaleur, par la mauvaise odeur des nègres, par les piqûres cruelles des mosquites, et par l'incommodité du cilice dont il étoit couvert depuis les pieds jusqu'au cou, le faisoit assez souvent tomber en foiblesse; et tout le soulagement qu'il prenoit alors, étoit de se frotter le visage avec un linge trempé dans le vin. Sa foiblesse alloit quelquefois jusqu'à un évanouissement total; de manière que quelques religieux, qui se trouvoient en ce temps-là dans l'église, étoient obligés de l'emporter entre leurs bras, et de lui reprocher ses excès de mortification. Vers les six heures du soir, il conduisoit les hommes sous un appentis qui étoit proche la porte du collége, où il les confessoit jusqu'au temps que cette porte se fermoit. Au sortir de ce travail, il se trouvoit ordinairement si épuisé, qu'il falloit le porter au réfectoire, ou un morceau de gros pain avec quelques patates grillées faisoient tout son repas. Retiré dans sa chambre, il se délassoit de ses travaux par de sanglantes disciplines et deux ou trois heures d'oraison. Dans ce saint exercice, il sembloit que la vigueur de l'âme suppléât aux forces épuisées du corps; et si quelquefois il sentoit son accablement, parce qu'il étoit homme, il le surmontoit avec courage, parce qu'il étoit alors intimement uni à Dieu.

Les dimanches de carême, après avoir rassemblé les nègres et les mulâtres au son d'une clochette qu'il portoit à la main, il les conduisoit en procession jusqu'à la grande place, en chantant dévotement des prières et des cantiques. Là, il leur expliquoit la

doctrine chrétienne, et leur faisoit une exhortation touchante, qui se terminoit toujours par un acte de contrition; il les amenoit ensuite à l'église, où il se mettoit aussitôt au confessionnal, pour y recueillir le fruit de ses instructions et de ses peines. Ses attentions avoient quelque chose de surprenant : non content d'y faire porter les vieillards et les malades sur des chaises à bras, il les soutenoit sur ses genoux, ou il s'asseyoit lui-même sur les bras de leur chaise pour les confesser d'une manière qui leur fût plus commode. Il les menoit ensuite à la table de communion, et, après leur avoir fait faire leur action de grâces, il leur présentoit un petit déjeuner avec quelques rafraîchissements, qu'il leur servoit ordinairement à genoux. Il ne faut pas être étonné d'entendre répéter si souvent ces mêmes termes : « Il faut se souvenir que c'étoit la mère la plus tendre pour les nègres et pour tous les malheureux, et qu'une mère ne se lasse pas de renouveler les mêmes attentions. »

Aux approches des fêtes, il faisoit un tour par la ville, pour les prévenir, et disoit à ceux qu'il rencontroit : tel jour arrive une fête de Notre-Seigneur ou de la très-sainte Vierge; il y a telle indulgence à gagner; il faut songer à nettoyer la maison, à purifier son cœur. Il avoit toujours, au reste, quelque avis salutaire à leur donner. Aux jeunes gens il disoit : Prenez garde de trop compter sur votre jeunesse; les grains se dessèchent quelquefois en herbes, et souvent la fleur ne porte pas de fruit. S'il y avoit des vieillards il ajoutoit : Songez que la maison est déjà vieille et qu'elle menace ruine; il faut vous confesser, tandis que vous en avez le temps. Rencontroit-il quelque libertin indocile? Dieu compte tes péchés, lui disoit-il, et le premier que tu commettras, sera peut-être le dernier de ta vie.

Quand ils étoient malades, il alloit les soigner, leur portant des rafraîchissements et des remèdes, faisoit lui-même leur lit, pansoit leurs plaies et les baisoit avec amour. On le vit plusieurs fois, imitant le courage héroïque des saints, appliquer sa langue sur leurs ulcères pour recueillir le pus qui en découloit. L'évêque de Carthagène, ayant un jour été témoin des prodiges de sa charité, en fut si frappé, qu'il se retira sans pouvoir prononcer une parole.

Notre-Seigneur lui révéloit souvent le péril où étoient ses amis. Combien de fois ne vint-il pas, sans être averti, confesser ou baptiser des nègres qui alloient mourir. Passant un jour dans une rue de la ville, il aperçut une négresse enceinte qui étoit tranquillement assise à la porte de sa maison ; aussitôt il demande à parler à la maîtresse, et lui dit de faire retirer l'esclave et d'avoir soin de la faire confesser promptement. Mais, mon Père, lui répondit la dame tout étonnée d'un pareil discours, pourquoi se tant presser ? Elle se porte fort bien. N'importe, répliqua le saint homme, faites-la confesser ; autrement vous aurez bientôt, vous et elle, lieu de vous repentir. On suivit son conseil, et on fit confesser l'esclave, qui mourut ce jour-là même.

Depuis quelque temps, il avoit engagé une vertueuse négresse, nommée Angèle, à retirer chez elle une autre percluse de tous ses membres, et toute couverte de plaies ; un jour qu'il alla la visiter, comme il le faisoit de temps en temps, pour la confesser et lui porter quelques petites provisions, la charitable hôtesse lui dit d'un air affligé qu'Ursule (c'étoit le nom de la malade), étoit sur le point d'expirer. Non, non, répondit le Père en la consolant, elle a encore quatre jours à vivre, et elle ne mourra que samedi. Le jour étant arrivé, il dit la messe à son intention, et sortit pour aller la disposer à la mort. Après avoir été quelque temps en prières : Consolez-vous, dit-il à l'hôtesse d'un air assuré, Dieu aime Ursule : elle mourra aujourd'hui, mais elle ne sera que trois heures en purgatoire : qu'elle se souvienne seulement, quand elle sera avec Dieu, de prier pour moi et pour celle qui jusqu'ici lui a tenu lieu de mère. Elle mourut en effet à midi, et l'accomplissement d'une partie de la prophétie ne servit pas peu à faire ajouter foi à l'autre.

Combien de pauvres nègres furent guéris par ses prières ou en se couvrant de son manteau. Antoinette, disoit-il une fois à une esclave qui étoit attachée au service de l'hôpital Saint-Lazare, c'est aujourd'hui la résurrection de Lazare, rendez grâce à Dieu de la santé qu'il vous donne. Il se déroba aussitôt, et le jour même la malade se trouva guérie.

On rapporte aussi qu'il rendit la vie à plusieurs qui étoient

morts sans baptême. Il arriva, dit le Père Fleuriau, qu'une négresse d'Angola, appartenant à D. Vincent de Villalobos, major de Carthagène, mourut sans qu'il eût pu arriver à temps pour l'assister. Déjà son maître donnoit des ordres pour l'enterrement, lorsque le Père arrive ; il arrête la cérémonie, et il appelle à haute voix la négresse par son nom, sans qu'elle donne le moindre signe de vie. Aussitôt il se met en prières auprès d'elle, et, quelques moments après, on aperçut qu'elle remuoit. Après avoir jeté une grande quantité de sang par la bouche, elle s'écria d'une voix distincte : « Ah ! Jésus, que je reviens fatiguée ! » D'où et de quoi, lui demanda le Père ? « Je marchois vers un jardin délicieux, répondit- « elle, et comme j'étois près d'y entrer, un enfant d'une beauté « ravissante s'est présenté à moi, m'en a défendu l'entrée, et m'a « fait retourner sur mes pas, en me disant que je ne pouvois pas « encore arriver en ce lieu charmant que je voyois. Je suis donc « revenue ici, mais sans savoir ni par où ni comment ; et de là « vient l'extrême lassitude que je sens. » Alors le Père fit écarter tout le monde pour la confesser, mais ayant reconnu qu'elle n'étoit point chrétienne, il la disposa au baptême, qu'elle demanda avec instance en présence de tous les assistants. La maîtresse, qui pendant vingt ans l'avoit vue fréquenter les sacrements, vouloit s'y opposer, mais elle se rendit enfin à l'autorité du saint homme, et à peine la négresse eut-elle été baptisée, qu'elle expira. Dans les informations qui se firent depuis, pour servir à la canonisation du P. Claver, D. Vincent attesta ce miracle avec serment, et il en étoit si convaincu et si étonné, que jamais il ne rencontroit le Père sans lui baiser les mains, et qu'il révéroit comme une relique tout ce qui lui avoit appartenu.

Il lui arriva encore quelque chose de semblable dans la maison de D. François de Silva. On y avoit trouvé une pauvre esclave étendue par terre, et tellement privée de sentiment, qu'elle parut morte à tout le monde. Les maitres et les domestiques en furent d'autant plus affligés, qu'elle n'avoit pas encore été baptisée. A la première nouvelle de cet accident, le Père se transporta à la maison, et dès qu'on l'aperçut : « Ah ! mon Père, lui dit-on, quel

malheur! Et qui l'auroit pu prévoir? — Hé quoi! répondit le saint homme, sans paroître troublé, le bras de Dieu est-il donc raccourci? C'est un bon Père : un peu de foi et de confiance en lui. Où est l'esclave? » On la lui montre, il l'appelle et lui demande si elle veut être baptisée. L'esclave, ayant ouvert les yeux, répondit d'une voix distincte qu'elle le vouloit de tout son cœur. Il est impossible d'exprimer l'étonnement, la joie et la sainte horreur dont tous les assistants furent saisis en ce moment; mais l'admiration augmenta quand, après avoir reçu le baptême, on la vit se lever, marcher d'elle-même, et parfaitement guérie. La merveille ne se termina pas encore là. Le Père avoit défendu de jeter l'eau qui avoit servi à baptiser la négresse : un des domestiques, qui avoit ignoré cette défense, la prit pour arroser un vase où il y avoit quelques plantes desséchées depuis cinq ou six mois. En peu de jours, toutes ces plantes reverdirent et produisirent des fleurs très-belles et très-odoriférantes, tandis que toutes les autres qui étoient proche, et qui avoient été arrosées avec de l'eau ordinaire, restèrent toujours sèches et périrent enfin.

Il avoit pour ses pauvres nègres un tel amour, qu'à leur mort il les pleuroit comme s'ils eussent été ses propres enfants : il quêtoit pour les faire enterrer honorablement, disoit la messe à leur intention, alloit voir leurs parents, et mêloit ses larmes aux leurs. Il n'avoit guère moins de regrets quand ils devoient quitter Carthagène; il les visitoit alors plus souvent, les consoloit de leur départ, et leur donnoit ses dernières instructions. Sur le point de l'embarquement, ajoute son historien, il s'y rendoit au moment précis, il les accompagnoit jusqu'au port, il les embrassoit tous de la manière la plus tendre, il leur donnoit sa bénédiction; et, après les avoir très-instamment recommandés à leurs capitaines, il restoit immobile sur le rivage, comme un homme plongé dans la douleur : on eût dit qu'on lui arrachoit le cœur, et il ne quittoit point le bord de la mer, qu'il n'eût perdu de vue le vaisseau qui emportoit son trésor. De retour au collége, il offroit pour eux le sacrifice de la messe, et ne cessoit point de les recommander à Dieu dans ses prières.

Le soin qu'il prenoit des nègres ne l'empêchoit pas de visiter les hôpitaux, les prisons, de s'occuper de la conversion des mauvais catholiques, des hérétiques, des forçats musulmans, et d'aller donner des missions dans les environs de Carthagène. On ne sait comment un seul homme pouvoit suffire à tant de travaux divers: il semble que le temps se multiplioit pour aider à sa charité et à son ardent désir du salut des âmes.

Il y avoit dans la ville deux hôpitaux, celui de Saint-Sébastien destiné aux malades ordinaires, et l'hôpital de Saint-Lazare réservé aux lépreux. Il passoit dans chacun d'eux au moins un jour par semaine, balayant les salles, faisant les lits, changeant les malades, apprêtant les remèdes, nettoyant les plats à la cuisine, recherchant les offices les plus bas et les plus humiliants. Les infirmités les plus affreuses étoient celles qu'il soignoit de préférence. Entre tous les malades, dit son historien, il s'en trouva un si défiguré, si pourri et si infect, que les autres n'en pouvant supporter ni l'odeur, ni la vue même, les religieux furent obligés de le faire transporter dans une loge écartée; le P. Claver alla l'y chercher, et après l'avoir salué avec beaucoup de tendresse, il s'assit auprès de lui, de façon qu'il avoit le visage presque appuyé sur un des bras de son malade. Comme il en découloit un pus infect, le pauvre homme le pria lui-même de vouloir bien s'éloigner un peu; mais le saint missionnaire lui ayant répondu qu'il n'en étoit aucunement incommodé, baisa dévotement ses plaies, et resta deux heures entières dans la même situation, pour le consoler et lui inspirer des sentiments chrétiens. Il continua de le visiter tous les jours pendant un long espace de temps, et il finissoit toutes ses visites par le prier de se souvenir de lui quand il seroit avec Dieu.

L'hôpital de Saint-Lazare étoit presque abandonné quand il arriva à Carthagène, à cause des dangers de la contagion; il le fit rétablir, le pourvut de tout ce qui étoit nécessaire aux malades, rebâtit l'église, et servit lui-même les ouvriers qui y travailloient. Il passoit au milieu de ses chers lépreux tous les jours qu'il avoit libres : c'étoient ses jours de fêtes. Quelque temps avant le carême,

un officier espagnol l'ayant rencontré hors la porte de la ville, et qui marchoit d'un air content, lui demanda où il alloit ainsi : « Je vais, répondit-il, faire mon carnaval avec mes pauvres de Saint-Lazare. » Quand il fut maître des novices, il aimoit à y conduire ses disciples, pour les former à la charité. Il mettoit toutes sortes de provisions dans un grand panier, prenoit un bout du bâton qui servoit à le porter sur ses épaules, donnoit l'autre à un novice, et marchoit sous ce lourd fardeau sans paroître fatigué, tant l'amour accroissoit ses forces. Après les soins du corps venoient ceux de l'âme. Un jour qu'il prêchoit au milieu des malades, l'archidiacre de Carthagène étant entré dans la salle, remarqua que son visage étoit brillant comme le soleil et que sa tête étoit environnée d'un cercle de lumière. Il voulut aller lui baiser la main, mais le saint homme, devinant son dessein, se déroba promptement à ses yeux.

En sortant des hôpitaux, il s'en alloit aux prisons. S'il s'y trouvoit quelque condamné à mort, il l'embrassoit avec une tendresse incroyable, et lui mettant son crucifix entre les mains : « Ah! mon cher frère, lui disoit-il, voici la planche que Dieu vous offre dans votre naufrage ; et il n'y a point pour vous d'autre moyen d'échapper à la tempête. Que je serois heureux, si je pouvois, comme vous, savoir l'heure de ma mort ! Nous devons tous aboutir au même terme ; un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe après tout? » Il les conduisoit lui-même au supplice, et ne les quittoit qu'après s'être en quelque sorte assuré par ses yeux de leur salut. Voici, entre autres, un trait de courage admirable que rapporte son historien.

« Un capitaine espagnol ayant été condamné au feu, comme faux monnoyeur, demanda le P. Claver pour se mieux préparer à paroître devant Dieu, quoique quelques autres religieux l'eussent assisté jusqu'au lieu du supplice. Quelque temps avant sa condamnation, le saint homme avoit su si bien le disposer à la mort, que le jour même qu'on lui prononça sa sentence, il en témoigna une joie sensible, et que, sur son livre de prières, il écrivit ces paroles si touchantes : « Ce livre est à l'homme le plus heureux du monde ; la

justice livre son corps à la mort, pour sauver son âme. Je prie celui entre les mains de qui il tombera de me recommander à la divine miséricorde. J'ai péché, ô mon Dieu! et je mérite non une seule mort, mais mille : ma plus grande douleur est de n'en avoir pas une aussi forte que je devrois l'avoir, après toutes les offenses que j'ai commises contre vous. » Comme il devoit être étranglé avant que d'être jeté au feu, la corde rompit au premier tour, et le Père le voyant tomber à terre, courut à lui et le prit entre ses bras. Tandis qu'il tenoit le visage tendrement collé contre le sien, l'exécuteur passa une autre corde au cou du criminel, ce qui fit dire aux religieux que le Père étoit irrégulier. A la bonne heure, répondit Claver, animé d'un saint zèle, pourvu qu'à ce prix je sauve une âme : mais non, je ne puis être irrégulier pour une telle action. La corde s'étant rompue une seconde fois, le Père fit encore la même chose; et quoique, par ses efforts redoublés, le visage du patient fût devenu hideux à effrayer, ainsi qu'il parut un moment après, le saint homme ne cessa point de l'embrasser et de lui parler, jusqu'au moment où il expira dans les sentiments les plus chrétiens. Un des religieux qui avoient été présents, frappé de son zèle, de sa charité et de l'extrême pauvreté qui paroissoit dans toute sa personne, s'écria dans un transport d'admiration : « Voilà un vrai religieux, et qui nous apprend à l'être! »

« Un Espagnol, continue le P. Fleuriau, depuis longtemps si pauvre et si abandonné, qu'il ne savoit quel parti prendre, trouva enfin un asile dans la maison d'un vertueux capitaine, qui le traita comme son fils. Peu de jours après, ce malheureux portant l'ingratitude et la barbarie jusqu'aux derniers excès, assassina son bienfaiteur, et emporta tout l'argent qu'il put trouver dans la maison. Dieu ne laissa pas un tel crime impuni : l'assassin tomba bientôt entre les mains de la justice, qui le condamna à la mort qu'il avoit méritée. Il apprit sa sentence en désespéré : mais à peine le P. Claver se fut-il approché de lui, que ses cris et ses fureurs changèrent en soupirs et en sanglots. Avant que d'être exécuté, il demanda les plus cruels supplices comme une grâce; et, dans tout le temps qu'il vécut encore, il donna de si vives marques de repen-

tir et de douleur, que sa mort arracha des larmes à ceux mêmes que son crime avoit le plus irrités.

« Ces sortes de bonnes œuvres avoient pour lui un attrait si particulier, que quand il étoit malade, et même dans la dernière infirmité qui le conduisit au tombeau, il se faisoit porter aux prisons, pour ne pas abandonner des malheureux dont lui seul savoit venir à bout. Il y fut un jour appelé pour un Maure qui, après avoir entendu l'arrêt de sa condamnation, devint si furieux, qu'on avoit désespéré de le pouvoir réduire ; mais dès la première fois qu'il lui parla, il sut si bien l'adoucir, et le laissa si disposé à souffrir la mort en punition de ses crimes, que quand d'autres religieux vinrent ensuite pour l'assister jusqu'au lieu du supplice, ils le trouvèrent qui se déchiroit le corps à grands coups de discipline, pour expier ses emportements, et ne soupirant plus qu'après le moment où il espéroit aller voir son Dieu. »

Une flotte espagnole avoit fait prisonniers six cents Anglois, avec un grand nombre de Hollandois : cette flotte vint relâcher à Carthagène. Le bienheureux se rendit aussitôt à bord des vaisseaux pour visiter les captifs. Parmi eux se trouvoit l'archidiacre anglican de Londres ; il l'entretint longuement et avec tant de charité, que l'archidiacre le conjura avec larmes de prier Dieu pour lui : ses yeux voyoient déjà la vérité, mais son cœur avoit peine à l'embrasser. Le bienheureux le lui promit et ils se séparèrent en se donnant mille marques d'affection. Les prières du saint homme ne demeurèrent pas infructueuses, car huit jours après la Toussaint, comme il entroit dans l'hôpital de Saint-Sébastien, il vit qu'on y apportoit un malade enfermé dans une chaise : c'étoit l'archidiacre. A la vue du Père Claver : « Il est temps, lui dit-il, il est temps, mon Père, d'accomplir la promesse que j'ai faite à Dieu et à vous d'embrasser la religion de mes frères, et de me convertir à la foi de la sainte Eglise romaine. » Il se convertit en effet et mourut dans les plus vifs sentiments de piété.

Cet exemple, et la touchante charité du bienheureux ramenèrent à la foi la meilleure partie des Anglois. Beaucoup de Hollandois se convertirent aussi, surtout de ceux qu'il soignoit dans les hôpi-

taux. S'ils venoient à mourir, le Père les faisoit enterrer avec une grande pompe, pour honorer leur retour à la vérité. Quelques-uns cependant résistoient à ses raisons, à ses prières et à ses bienfaits: ils le traitoient d'hypocrite, d'imposteur, et ne lui épargnoient pas les humiliations. Le bienheureux souffroit leurs injures avec patience, les offrant à Notre-Seigneur pour leur salut. Le lendemain de l'enterrement du dernier Hollandois qu'il avoit converti, retournant à l'hôpital, il s'approche de ceux qui l'avoient repoussé le plus rudement. Il vouloit tenter un dernier effort; mais ses prières avoient déjà obtenu ce que toutes ses paroles n'avoient pu faire. Dès que l'hérétique l'aperçut: « O mon Père, s'écria-t-il d'un air vivement touché, mon Père, venez à moi; » en même temps il ouvre les bras pour le recevoir. Le Père y court transporté de joie, et tous les deux se tenant étroitement embrassés, ils furent quelque temps sans pouvoir se parler que par leurs larmes. Enfin, le malade ayant poussé un profond soupir: « Écoutez, mon Père, lui dit-il, une chose bien étonnante. Ce Hollandois que vous fîtes hier enterrer avec tant de cérémonie m'est apparu cette nuit; il m'a fait entendre qu'il n'y avoit point d'autre route de salut que celle que vous enseignez, et que par celle-là seule, lui et tous ses compagnons se sont sauvés. Il m'a ensuite repris très-sévèrement de toutes mes iniquités à votre égard, en m'ordonnant de vous en demander pardon, et d'ajouter foi à vos paroles. Je me prosterne donc à vos pieds, mon cher Père, et je m'abandonne entre vos mains, pour faire de moi tout ce qu'il vous plaira, pendant les deux jours que j'ai encore à vivre. Le temps est court, ne le perdons point: aidez-moi, je vous en conjure, de vos prières et de vos conseils. » Le saint homme, au comble de ses désirs, se surpasse, pour ainsi dire, lui-même dans les soins qu'il prit de ce pécheur pénitent; c'étoit le fils de sa plus amère douleur, et par là même il devint celui de sa joie la plus sensible. Après avoir fait son abjuration, il voulut recevoir les Sacrements; en les recevant, il pria le Père de ne lui point faire, à son enterrement, des honneurs dont ses crimes le rendoient indigne, mais de le faire jeter sans sépulture au milieu de la campagne, pour avoir si longtemps outragé la

bonté divine ; et ses dernières paroles furent des actes fervents et réitérés de foi, d'espérance et d'amour, qui remplirent tous les assistants de consolation et les engagèrent à bénir hautement le Dieu dont les miséricordes sont infinies. »

Il convertit aussi plusieurs mahométans qui avoient été faits prisonniers et qui étoient au service des officiers de Carthagène ; mais leur endurcissement étoit généralement plus difficile à vaincre. L'un d'eux lui demanda vingt-deux ans de soins et de persévérance ; un autre lui coûta trente années de prières, encore ne l'obtint-il que par une apparition de la très-sainte Vierge, qui lui dit d'un air plein de majesté et de douceur, en lui montrant le Père Claver : « Pourquoi ne fais-tu pas ce que celui-ci te dit ? Pourquoi ne te convertis-tu pas ? »

Les pécheurs de Carthagène éprouvèrent aussi les effets de son zèle : il régnoit un grand désordre de mœurs quand il arriva dans cette ville ; mais peu à peu les plus débauchés cédèrent à ses exhortations ou à ses menaces prophétiques. Il en sauva beaucoup du désespoir où le crime et le malheur les avoient plongés. Une jeune femme, dit l'historien du bienheureux, voulant avoir de quoi fournir à son luxe et à ses parures, avoit entretenu quelque temps un commerce criminel avec un Espagnol ; mais celui-ci s'en étant bientôt dégoûté, emporta pendant une nuit tous les habits et les joyaux qu'elle avoit achetés au prix de sa pudeur, et sortit de la ville sans lui rien laisser qu'une simple et méchante robe, avec laquelle elle n'osoit plus paroître. Le lendemain matin, cette malheureuse se voyant abandonnée, entra d'abord en fureur contre le perfide qui l'avoit ainsi dépouillée ; puis la tournant alors contre elle-même, elle sortit pour aller se pendre au premier arbre qu'elle trouveroit. Au même instant le Père Claver sortoit du collége, et, l'ayant trouvée en chemin, il lui demanda simplement où elle alloit ? La pauvre femme s'étant troublée à cette question, et ne sachant que lui répondre : « Donnez-moi, ajouta-t-il avec bonté, ce que vous portez là. » Elle, le regardant comme un homme inspiré, tira aussitôt de sa poche une corde qu'elle lui montra, en lui avouant que le désespoir la lui avoit fait prendre

pour terminer ses jours et ses malheurs. « Hé! pourquoi, ma fille, reprit-il encore, voulez-vous mourir, tandis que je suis ici, prêt à vous donner tous les secours nécessaires? » Il lui ordonna ensuite de retourner chez elle, lui chercha de quoi l'aider à s'habiller plus décemment, lui fit faire une confession générale, et l'engagea à mener une vie aussi régulière que celle qu'elle avoit menée avant de devenir criminelle.

Il tira encore du même péril une malheureuse esclave, désespérée de ne pouvoir obtenir la liberté que son maître lui avoit souvent promise, pour récompense de ses services. Toutes les fois qu'elle faisoit réflexion à son malheur, le démon lui apparoissoit tout disposé à la délivrer de ses maux. « Que tardes-tu, lui disoit-il, en lui témoignant beaucoup de compassion de son état? Que ne te donnes-tu la mort? C'est la fin de tous les maux de la vie. Te voilà esclave et malheureuse pour toujours; et si tu avois assez de courage pour exécuter ce que je te conseille, tu serois admise dans le ciel au nombre des martyrs. » Un jour qu'elle étoit à une fenêtre, où il y avoit des grilles et des barres propres au dessein du prétendu médecin: « Voilà, lui dit-il, une belle occasion de te rendre heureuse; mais dépêches-toi, car je vois venir ici un homme que je hais, parce qu'il est mon plus grand ennemi; et s'il arrive, nous ne pourrons achever. » Déjà elle s'étoit passée la corde au cou, lorsque le Père Claver entra dans la maison. « Ne te l'avois-je pas bien dit, lui cria le démon, en prenant la fuite? »

— Et qu'est-ce ceci, lui dit à son tour le saint homme, en l'abordant? Que faites-vous? Pourquoi cette corde?

— Hélas! mon Père, répondit la pauvre esclave, en versant deux torrents de larmes, c'est la peine de mes péchés; j'étois perdue sans vous.

— Hé bien? répliqua-t-il, en lui présentant le crucifix, voici qui vous pardonnera ces péchés, si vous vous en repentez vivement à ses pieds.

Il la disposa ensuite à faire une confession générale, et la laissa très-contente de passer le reste de sa vie dans l'esclavage pour expier son crime.

Après Pâques, il parcouroit ordinairement les environs de Carthagène, pour y donner des missions. Ni la pluie, ni les mauvais chemins, ni les forêts, ni les torrents, ni les montagnes ne pouvoient l'arrêter. Il alloit partout, visitant les maisons les plus écartées, pour en évangéliser les habitants, et surtout ses pauvres nègres, que leur éloignement des villes sembloit dévouer à l'ignorance et à l'abandon. Étant un jour chez un capitaine espagnol, il le quitta subitement pour s'en aller, seul et sans guide, au travers des montagnes escarpées qui étoient dans le voisinage. A son retour, comme le capitaine lui faisoit d'aimables reproches, il répondit simplement qu'il s'agissoit du salut de trois âmes. On sut en effet qu'il étoit allé pour trois pauvres nègres, cassés de vieillesse, oubliés de tout le monde, abandonnés au milieu des montagnes, et couchés dans les ruines de quelques misérables masures, dont Dieu lui avoit donné la connoissance, et qui n'attendoient que le secours d'un prêtre pour mourir en paix.

Non content de veiller à leurs intérêts spirituels, il aimoit encore à leur rendre tous les services que lui permettoit sa puissance auprès de Dieu. « Une habitation, dit le Père Fleuriau, étoit depuis longtemps désolée par un volcan, qui vomissoit sans cesse des flammes dont l'odeur étoit insupportable, et dont la violence menaçoit les habitants d'un engloutissement prochain. Le Père Claver, à qui ces pauvres gens s'adressèrent, leur ordonna de préparer une grande croix pour le lendemain. Après avoir dit la messe, il marche à l'endroit d'où partoit le mal, il se met en prières, il arrose la terre d'eau bénite, il fait planter la croix proche de la bouche du volcan, et les feux ne parurent plus depuis. »

Dans le bourg de Tolu, la sécheresse étoit si extrême et si continuelle, qu'elle faisoit tout appréhender pour la récolte. On avoit déjà fait inutilement des prières publiques, pour obtenir de la pluie. Le curé vint, au nom de tous les habitants, conjurer le saint missionnaire de recommander à Dieu ce pays affligé : il le fit, il se mit à genoux, et, s'étant presque aussitôt relevé d'un air serein : « Consolez-vous, leur dit-il, vous aurez de l'eau avant le coucher du soleil. » Dès le soir même, sans que jusque-là on eût

vu la moindre apparence de pluie, elle commença à tomber, et dura trois jours et trois nuits, en telle abondance, qu'elle répara tous les dommages causés par la sécheresse.

Il vivoit d'une manière très-austère pendant tout le temps de la mission, se contentant d'un peu de pain fait de blé d'Inde, ou d'un peu de riz cuit avec du sel et de l'eau; ses disciplines étoient alors plus longues et plus sanglantes; il ne prenoit qu'un court sommeil à terre, enveloppé de son manteau. L'excès de fatigue et le manque de nourriture le faisoient quelquefois tomber en foiblesse au confessionnal. Un jour que, dans le cours de la matinée, cet accident lui arriva d'une manière plus forte qu'à l'ordinaire, son interprète voulut lui persuader de prendre quelque chose : « Non pas maintenant, répondit le saint homme, car je n'ai encore rendu aucun service à Dieu. »

Du reste, pendant quarante années, il ne vécut guère que des morceaux de pain qu'il ramassoit sur les tables, avec quelques patates grillées. Si on lui vouloit donner quelques douceurs, il s'en excusoit sur la foiblesse de son estomac. Jamais il ne buvoit entre ses repas, quelle que fût la chaleur, et elle étoit souvent excessive en ce pays. Il ne mangeoit aucune espèce de fruit; et un jour que deux Frères coadjuteurs l'obligèrent à prendre quelques grains de raisin, il leur dit avec simplicité que c'étoit là les premiers qu'il eût goûtés en Amérique.

« Son lit ordinaire, dit le Père Fleuriau, étoit une peau de bœuf ou une simple natte, sans autre oreiller qu'une grosse pièce de bois : encore, pendant plusieurs années, n'eut-il point d'autre lit que la terre. Trois fois par nuit il se donnoit une sanglante discipline; l'une avant que de prendre un léger sommeil, l'autre vers minuit, et la troisième quand on donnoit le signal du lever pour toute la communauté; ses disciplines étoient faites, ou de cordes goudronnées, pleines de nœuds piquants, ou de chaînettes de fer, armées de pointes. Les voisins même entendoient le bruit des coups, et ceux qui étoient chargés de faire la nuit la ronde dans le collége s'étant arrêtés quelque temps pour l'écouter, s'en retournoient saisis d'une certaine frayeur, mêlée de compassion, qui

les empêchoit de proférer une parole. Pour tout appareil aux plaies qu'il s'étoit faites par ces pieuses cruautés, il y appliquoit un rude cilice, dont il se couvroit tout le corps. D'abord, il entrelaçoit les doigts de ses pieds avec de petites cordes de crin, remplies de nœuds; et tout le long des jambes et des cuisses, il en ajoutoit d'autres plus dures et plus grosses, parce qu'il pouvoit les cacher plus facilement; il portoit ensuite deux croix, faites d'un bois rude et grossier, l'une sur le dos, l'autre sur la poitrine; et celle-ci étoit tout hérissée de pointes du côté de la chair : pour les attacher plus fortement, il se garrottoit encore tout le corps de cordons de crin, dont les bouts couloient tout le long des bras jusqu'aux poignets. De six d'entre eux il avoit fait une large bande, parsemée de pointes de fer, qui lui descendoit en forme d'étole croisée sur l'estomac, et dont les deux bouts lui formoient une ceinture autour des reins. Pour que, dans tout son corps, il n'y eût pas une seule partie sans douleur, quand il étoit renfermé dans sa chambre, il se mettoit sur la tête une couronne d'épines très-piquantes, une grosse corde au cou, et aux mains des espèces de gants faits de cordes de crin. Mais, pour mieux cacher ces austérités effrayantes il mettoit en même temps à sa porte une pierre qui tomboit dès qu'on vouloit ouvrir; et ce signal lui donnoit le temps de se dépouiller au moins d'une partie de cet attirail de pénitence. »

Dans une grande maladie, le Frère qui le soignoit ayant aperçu son cilice, lui dit tout étonné : Eh! mon Père, qu'est-ce donc que ceci? Jusqu'à quand l'âme sera-t-elle ainsi attachée?

— Jusqu'à la mort, lui répondit tranquillement le bienheureux.

Quoique sa vie fût un jeûne et une austérité continuelle, il trouvoit moyen d'honorer la très-sainte Vierge par des jeûnes et des pénitences extraordinaires aux veilles de ses fêtes : il tenoit cette dévotion du bienheureux Alphonse Rodriguez, si chéri de la Reine du ciel. Il consacroit l'après-midi de ces sortes de jour à confesser les enfants des écoles publiques, pour leur inspirer de bonne heure l'amour de Marie; et il avoit engagé quelques personnes riches et vertueuses à lui envoyer un repas où rien ne manquoit, pour la propreté et pour l'abondance : il en faisoit porter une partie à l'hô-

pital de Saint-Lazare, avec un petit chœur de musique; et lui-même il distribuoit l'autre partie à la porte, où il avoit soin de préparer une table commode pour les pauvres. Il s'y asseyoit avec eux, mais toujours à la dernière place; il y faisoit aussi venir quelques joueurs d'instruments pour les réjouir, et il y étoit plus content, que s'il eût été à la table des plus grands rois. A la fin du repas, il leur faisoit une petite exhortation propre à exciter leur respect et leur confiance pour celle dont la fête les rassembloit; il récitoit avec eux le chapelet, et les renvoyoit enfin charmés de ses vertus et de sa bonté. On ne peut dire combien il distribuoit de chapelets. Sans compter ceux qu'il donnoit au confessionnal, dans les hôpitaux et dans les prisons, tous les ans il en dépensoit huit à neuf mille, pour les nègres nouvellement arrivés, et il avoit grand soin que tous fussent exacts à le porter.

Il employoit le temps des récréations communes à les enfiler lui-même avec ses interprètes; et, pour cela, il avoit soin de faire de grandes provisions d'une espèce de petits fruits très-durs qui croissent dans le pays, et qui sont propres à cet usage. Chaque jour de l'année étoit marqué par quelque petit service qu'il tâchoit de rendre à la Mère de son Dieu, et à chaque heure du jour, il ne manquoit pas de la saluer par l'hymne de l'Eglise consacré à cet usage. Il étoit principalement si touché de la pureté de sa Conception Immaculée et de la gloire de son assomption triomphante, qu'il l'en félicitoit souvent avec une joie sensible, qui se répandoit jusque sur son visage.

Il ne pouvoit tarir sur les louanges et les vertus de Marie. Un jour de l'Annonciation, se trouvant dans la chapelle de la maison de D. André de Vaugnecel, où il s'entretenoit familièrement avec lui et avec toute sa famille des grandeurs de la Mère de Dieu, il tira une petite image où étoit représenté le mystère dont on célébroit la mémoire. Après s'être étendu quelque temps sur les obligations infinies que les hommes avoient à cette heureuse Vierge, il poussa un profond soupir; il perdit peu à peu l'usage de ses sens, et resta plus d'une heure en cet état, au milieu de tous les assistants, qui répandoient des larmes de dévotion, jusqu'à ce

qu'enfin son compagnon, voyant qu'il étoit temps de retourner au collége, le tira fortement et le fit revenir à lui.

Après Jésus-Christ et sa sainte Mère, sa principale dévotion étoit à son ange gardien, à saint Pierre, son patron, et à son Père, saint Ignace, dont il portoit toujours une médaille sur lui. Mais il avoit de plus choisi vingt-quatre saints pour ses protecteurs, et il s'adressoit à chacun d'eux tour à tour, afin qu'il n'y eut pas une seule heure dans la journée où, comme il le disoit lui-même, il n'eût un avocat particulier auprès de Dieu.

Sans cesse il méditoit, sans cesse il parloit de la Passion de Notre-Seigneur, et toujours avec des larmes, des soupirs et des espèces de défaillances d'amour, qui inspiroient à tous ceux qui l'entendoient, une sainte tristesse, mêlée d'une joie pure, qui les ravissoit. Quoiqu'il eût toujours le visage maigre et décharné par la rigueur de ses austérités, dans la semaine sainte, il devenoit si défait et si abattu de douleur, qu'il n'étoit plus reconnoissable, et qu'il paroissoit une vive image de Jésus-Christ affligé. Un religieux, qui le fréquenta familièrement pendant plusieurs années, étoit convaincu que les instruments de la Passion étoient gravés dans son cœur, comme on le rapporte de quelques saints. Tous les vendredis, il sortoit la nuit de sa chambre sans être aperçu, et, la corde au cou, une couronne d'épines sur la tête, une croix sur les épaules, il alloit dans tous les endroits les plus écartés de la maison comme pour suivre Jésus-Christ allant sur le Calvaire.

La vue de Notre-Seigneur crucifié le transportoit de douleur et d'amour et le ravissoit souvent en extase. Une nuit, le nègre qui le servoit étant entré dans sa chambre, il le vit tout-à-coup environné d'une lumière si éclatante, que d'abord il s'arrêta tout court. Ayant ensuite cherché le Père, il le trouva suspendu en l'air, et les yeux tendrement attachés sur un crucifix qu'il tenoit en main, mais à genoux, et dans la posture où il étoit avant ce ravissement. Il fut plusieurs heures en cet état, jusqu'à ce qu'enfin on le vit descendre peu à peu à terre, et revenir à sa situation naturelle. Le Frère qui étoit chargé de le soigner dans sa dernière infirmité, fut une fois témoin du même prodige. Il en fut si frappé, qu'il douta quelque

temps s'il n'appelleroit pas les autres religieux à un spectacle si merveilleux ; mais craignant de blesser l'humilité du Père Claver, il attendit qu'il fût revenu à lui pour le remettre sur son lit. Le saint homme, très-mortifié d'avoir été surpris en cet état, fit promettre le silence au Frère qui, après la mort du Père, attesta ce fait avec serment.

Ces faveurs du ciel ne purent altérer l'humilité profonde dont son cœur étoit pénétré. La moindre marque d'estime l'affligeoit, et, au contraire, il recevoit avec joie les humiliations que lui infligeoient ses supérieurs ou ses compagnons. Le recteur du collége lui commanda un jour de se mettre à genoux, quoiqu'il fût déjà fort âgé et infirme, et le réprimanda sévèrement pour une bagatelle. Le bienheureux obéit avec un contentement extraordinaire ; il resta une heure à genoux, et il y seroit resté tout le jour, si on ne fût venu lui dire de se lever.

Dans la maison, il se regardoit comme le dernier de tous, obéissant à tous, au Frère cuisinier, au portier, au sacristain, sur une parole, sur un geste. Malgré les brillants succès qu'il eut dans ses études, jamais il ne lui vint en pensée qu'il fût bon à autre chose qu'à servir les nègres, les pauvres et les malades. Venoit-on le consulter sur quelques affaires graves, ou sur quelques cas de conscience fort importants, il répondoit toujours, en serrant doucement les épaules, que toutes ces matières étoient trop fortes pour ses capacités, et qu'il falloit s'adresser aux autres Pères de la maison, qui étoient plus sages et plus habiles que lui.

Toujours tranquille et patient, il ne perdoit quelque chose de sa douceur ordinaire que quand on lui témoignoit avoir trop bonne opinion de lui. Ayant un jour donné l'aumône à une pauvre femme qu'il rencontra sur son chemin, en accompagnant son petit présent de quelques avis salutaires pour le bien de son âme, la femme, également charmée de sa charité et de ses discours, se jeta à ses pieds, en s'écriant : « Ah ! saint Père Claver, ce qu'on dit à Lima est bien vrai, que Dieu avoit pardonné à Carthagène en votre considération. » A ces mots, le saint homme confus, troublé et comme hors de soi : « Allez, lui répondit-il avec émotion, vous

ne savez ce que vous dites; et si jamais j'apprends que vous débitiez de pareilles visions, je vous ferai chasser de la ville. Demandez pardon à Dieu de votre imprudence. » De tout le reste du jour il n'osa pas lever les yeux, et il courut promptement à l'hôpital, pour expier par de nouvelles humiliations, des éloges dont sa modestie lui faisoit un crime.

On trouva dans ses écrits une maxime admirable et qui étoit la règle de sa vie : L'homme qui est vraiment humble désire le mépris; mais sans chercher à paroître humble, *il cherche à paroître digne d'être humilié.* « Aussi, dit son historien, n'oublioit-il rien de tout ce qu'il croyoit pouvoir contribuer à le faire regarder comme le dernier de tous les hommes. Deux fois par semaine, il alloit par la ville, chargé de linges, de draps, et de toutes sortes de provisions pour les prisonniers ou les malades; et quand, en chemin, il rencontroit un infirme ou un impotent, il le chargeoit sur ses épaules, jusqu'à ce qu'il lui eût trouvé un asile sûr et commode. On sait qu'un de ses plaisirs les plus touchants étoit de manger à la porte avec les pauvres, au même plat et à la dernière place. Mais il ne se contentoit pas de cette humiliante situation : après le repas, il leur aidoit lui-même à laver, il rinçoit les vases, il nettoyoit les plats, il approprioit les siéges, il balayoit la place; en un mot, il faisoit tout ce qu'on auroit pu exiger du dernier esclave. »

En l'année 1650, la peste fit beaucoup de ravages à Carthagène. Le saint homme avoit une si humble opinion de lui-même, qu'il disoit en versant des larmes : « Ce sont mes péchés qui ont attiré la peste sur cette ville. » Il se dévoua avec un courage au-dessus de ses forces au service des pestiférés. Atteint lui-même du fléau, il fut bientôt réduit à l'extrémité : on lui donna le saint Viatique, et l'on n'attendoit plus que le moment où il expireroit. Il revint cependant peu à peu, mais pour languir pendant quatre ans, dans une sorte d'abandon, oublié de Carthagène, où il avoit fait tant de bien, peu visité de ses confrères, qui ne pouvoient suffire à leurs travaux, livré aux soins grossiers et quelquefois aux brutalités d'un nègre qui, non content de le maltraiter, le laissoit des

jours entiers sans boire ni manger. Pendant ces quatre années, il n'eut d'autre consolation que la sainte Table et quelques rares visites qu'il rendoit à ses chers nègres et aux hôpitaux. Sur les derniers temps, on lui apporta une vie du bienheureux Alphonse Rodriguez, au procès duquel on travailloit alors : il en reçut une joie extraordinaire. Le souvenir de ce saint ami, les honneurs qu'on s'apprêtoit à lui rendre, parurent un instant le ranimer.

Enfin l'heure arriva où Notre-Seigneur voulut récompenser les longs travaux de son serviteur; il lui annonça cette heureuse nouvelle, et le Père en fit part à plusieurs de ses amis, les consolant de cette séparation, et leur promettant de ne pas les oublier devant Dieu. Un bon religieux de Saint-François étant venu le visiter, lui témoigna son regret de ce que l'on alloit démolir le collége des Jésuites, ajoutant qu'il devoit lui être bien dur de quitter, à son âge, une maison qu'il habitoit depuis quarante ans.

— Je ne le verrai pas, dit le bienheureux.

— Et comment cela peut-il être, reprit le Franciscain, puisqu'on dit que l'on commence à démolir demain?

— C'est, dit le bienheureux, que j'ai prié Notre-Seigneur de m'appeler à lui auparavant, et qu'il a eu la bonté de me le promettre.

En effet, le six septembre, qui étoit un dimanche, il descendit encore à l'église, appuyé sur deux nègres; et, après y avoir communié avec des sentiments extraordinaires de dévotion, il se fit reporter à sa chambre. En passant par la sacristie, il dit au Frère: « Je vais mourir, que me demandez-vous pour l'autre vie? »

— Que vous recommandiez à Dieu cette ville et cette maison, lui répondit le sacristain. Il le lui promit, et, s'étant fait mettre au lit, il passa le reste du jour dans les plus tendres entretiens avec son Dieu. Sur le soir, il fut saisi d'une fièvre très-violente, dont l'ardeur fut encore augmentée par le feu de son amour; et, comme on jugea bien que tous les remèdes seroient pour lors inutiles, on remit jusqu'au lendemain à faire appeler le médecin.

Le lundi matin, le médecin étant arrivé, jugea qu'il n'y avoit plus de ressources : on lui administra l'Extrême-Onction, et

comme il étoit sans connoissance, on commença de piller sa chambre et de se partager comme des reliques les objets qui lui servoient. La funeste nouvelle se répandit bientôt dans Carthagène : de tous côtés on entendoit les enfants crier par les rues : *Le saint se meurt, le saint se meurt*. La foule accourut au collége ; la porte est enfoncée, et le collége fut rempli en un moment d'ecclésiastiques, de religieux, de noblesse et de peuple, qui vouloient lui baiser les mains et lui faire toucher leurs chapelets, pendant qu'il respiroit encore. Les nègres surtout lui témoignoient leur douleur en arrosant ses pieds de leurs larmes. Le concours dura jusqu'à la nuit, où l'on eut bien de la peine à faire retirer le monde et à fermer les portes de la maison. Pendant toute cette journée, le bienheureux étoit resté sans mouvement : son visage étoit calme, et il avoit plus l'air d'un homme doucement ravi en Dieu que d'un moribond.

Le mardi matin, qui étoit le jour de la Nativité de Notre-Dame, un peu après minuit, il parut s'affoiblir totalement ; on fit la recommandation de l'âme, et elle ne fut pas plutôt finie, qu'il rendit son âme à son Créateur, tandis que les assistants prononçoient les noms sacrés de Jésus et de Marie. C'étoit le 8 septembre de l'an 1654, et il avoit environ soixante-treize ans.

En ce moment-là même, Dieu voulut faire connoître sa gloire à une négresse d'Angola, nommée Lucrèce, que le saint homme avoit lui-même formée à la vertu. Elle vit donc une longue et magnifique procession, toute éclatante de lumière, et terminée par Jésus-Christ lui-même, auprès duquel étoit le Père Claver, vêtu d'une robe si brillante que les yeux en étoient éblouis. Tout ce nombreux cortége prenoit sa route vers le ciel, et quand il se fut élevé à une grande hauteur, la négresse le perdit de vue. Dès le matin, elle demanda si l'on n'avoit point de nouvelles de Carthagène, dont ce pays étoit à plus de vingt lieues, et si le Père Claver ne seroit point mort. Elle apprit bientôt qu'il étoit mort en effet à cette heure-là même.

Les ordres religieux de Carthagène lui firent tour à tour un service solennel, avec une oraison funèbre, où ses vertus ne purent

être rappelées qu'au milieu des sanglots. Les magistrats voulurent lui rendre les mêmes honneurs, ainsi que les nègres, qui étoient comme sa famille, et pleuroient en lui leur père. Une foule immense assistoit à ses obsèques, empressée de voir le saint corps, dont la beauté, la souplesse étoit un sujet d'admiration continuelle.

Le bienheureux étoit d'une taille moyenne et un peu courbé; il avoit la tête grosse, le visage grand et tirant sur le brun, le front large et ridé, ses tempes enfoncées; ses yeux étoient beaux, mais rougis par l'abondance des larmes qu'il versoit; le nez étoit un peu court, la bouche grande, les lèvres grosses, la barbe épaisse; il avoit la voix assez forte, mais plus sonore que flexible.

Tel fut le bienheureux Père Claver, que l'on surnomma l'Apôtre de Carthagène et le François Xavier des Indes Occidentales. Il baptisa en effet plus de quatre cent mille nègres. Dieu honora son tombeau d'une multitude de miracles. En 1657, ce tombeau ayant été ouvert on trouva le saint corps entier et sans corruption, malgré l'humidité qui avoit détruit le cercueil, et la chaux vive dont il étoit rempli.

Notre Saint Père le Pape Pie IX a fixé la fête du bienheureux Claver au 9 de septembre, à cause de la solennité de Notre-Dame.

Au pays des Sabins, à la trentième pierre milliaire de Rome, saint Hyacinthe, saint Alexandre et saint Tiburce, martyrs.

A Sébaste, saint Sévérin, soldat de l'empereur Licinius, qui, visitant fréquemment les quarante martyrs détenus en prison, fut, par ordre du président Lysias, suspendu en l'air avec une pierre attachée aux pieds, battu de verges, déchiré de coups de fouet, et mourut dans les tourments.

Le même jour, supplice de saint Straton, qui consomma son martyre, lié à deux arbres et démembré pour Jésus-Christ.

Le même jour encore, saint Rufin et saint Rufinien, son frère, reçurent la palme immortelle.

A Rome, saint Serge, pape et confesseur.

Au territoire de Thérouanne, saint Omer, évêque. Il étoit natif des environs de Constance. Son père Friulphe, après la mort de sa femme Domite, voyant que son fils étoit entièrement porté à la vertu et avoit le désir d'abandonner le monde, pour servir Dieu plus librement, seconda ses bons désirs, disposa de ses biens et se retira dans le monastère de Luxeuil en Bourgogne, sous la discipline de saint Eustache, abbé. Or, la renommée des grandes vertus de saint Omer étant venue à la connoissance de Dagobert, ce prince l'appela à la cour, et, par l'avis de saint Achaire, évêque de Noyon, lui donna le gouvernement de l'église de Thérouanne. Ce fut alors qu'il travailla beaucoup contre l'idolâtrie, car bien que saint Fucien et saint Victor y eussent planté la foi, plusieurs étoient retombés dans leur aveuglement; cependant le saint évêque leur fit abandonner le culte des faux dieux tant par ses saintes exhortations que par ses miracles, et les ramena tous au sein de l'Église. Un jour, se sentant importuné de quelque tentation de la chair, il la surmonta en se roulant tout nu sur des orties. Sur ses vieux jours, il perdit la vue; mais il la recouvra lors de la translation du corps de saint Vaast, à laquelle il assistoit; après la cérémonie, il obtint de Dieu d'être de nouveau aveugle, pour mieux conserver le recueillement et la paix de l'âme. Enfin, après avoir longtemps gouverné son église, il mourut le neuvième jour de septembre, vers l'an 685. Son corps fut inhumé par saint Bertin, au monastère de Sithiu, qu'il avoit fait construire, et repose maintenant à Saint-Omer, où depuis il a été transporté.

En Irlande, saint Quéran, abbé.



DIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Nicolas de Tolentino, de l'Ordre de Saint-Augustin.

Saint Némésien et ses compagnons, martyrs; saint Sosthène et saint Victor, martyrs; sainte Ménodore et ses sœurs, vierges et martyres; saint Apelle et ses compagnons, martyrs; saint Théodard, évêque et martyr; saint Hilaire, pape et confesseur; saint Pierre, évêque de Compostelle; saint Salvi, évêque et confesseur; saint Agape, évêque de Novare; sainte Pulchérie, impératrice et vierge.

LA VIE DE SAINT NICOLAS DE TOLENTINO,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN.

AN 1309.

Clément V, pape. — Albert, empereur.
Philippe III, roi.

Saint Nicolas de Tolentino, naquit en un village nommé Saint-Angelo, près de la ville de Fermo, qui est en la Marche d'Ancône. Son père avoit nom Campagnani, et sa mère Aimée. C'étoient deux bons chrétiens, qui avoient demeuré longtemps en ménage sans avoir d'enfants, ce dont ils étoient grandement fâchés. Aimée prit pour avocat saint Nicolas, évêque, à qui elle avoit une particulière dévotion, et promit d'aller visiter son corps, qui est en la ville de Bari, au royaume de Naples, si Dieu lui donnoit un fils.

Ses parents eurent révélation de faire ce voyage, où ils apprendroient quel seroit celui qui devoit naître d'eux. Ils allèrent à Bari visiter l'église de Saint-Nicolas, qui leur apparut, et les assura qu'ils auroient un fils, lequel seroit nommé Nicolas, à cause qu'ils

l'avoient obtenu par son intercession, qu'il seroit un très-fidèle serviteur de Dieu, homme d'un bon exemple et d'une grande pénitence. Ce qui arriva; car Aimée accoucha d'un fils que l'on nomma Nicolas.

Dès son enfance il étoit fort adonné à servir Dieu : il fréquentoit les églises, entendoit la messe, prioit dévotement, ne fréquentoit point les débauchés, aimoit la compagnie des religieux, faisoit du bien aux pauvres, jeûnoit et étudioit. Il prioit avec tant d'affection, que l'on dit qu'étant encore jeune et faisant oraison en l'Église, il vit Notre-Seigneur des yeux corporels. A mesure qu'il croissoit, il profitoit en vertu et en science.

On le fit chanoine de l'église Saint-Sauveur, et encore qu'il y vécût honorablement, néanmoins il ne s'en pouvoit contenter; parce qu'il aspiroit à un état de plus grande perfection. De fait, après avoir ouï quelque sermon d'un grand prédicateur, de l'Ordre de Saint-Augustin, sur le mépris du monde, il devint tellement embrasé de l'amour divin, qu'il résolut de quitter toutes les choses de la terre, et de rechercher soigneusement celles du ciel. Il prit l'habit de Saint-Augustin au couvent de la ville de Tolentino, où les religieux le reçurent très-volontiers. Alors il commença à pratiquer toutes sortes de vertus, principalement celles qui sont propres aux religieux, l'humilité, la pauvreté, le silence, l'obéissance, l'oraison, le jeûne et la pénitence; de sorte que c'étoit le miroir des religieux, comme depuis, étant prêtre il le fut des prêtres, et des prédicateurs étant prédicateur.

Encore qu'il excellât en toutes sortes de vertus; ce que l'on dit de son abstinence est digne d'admiration; car il demeura trente ans dans le couvent de Tolentino, sans manger ni viande, ni poisson, ni œufs, non pas même des pommes, qu'il fût sain ou malade, car étant une fois tombé malade jusqu'à mourir, les médecins commandèrent qu'il mangeât de la viande pour le bien de sa santé; ce que ne lui ayant pu persuader, il fut besoin que le supérieur le lui commandât. Le saint mangea de la viande qu'on lui apporta, et après supplia le prieur de se contenter de cette obéissance, sans le contraindre davantage de rompre le vœu qu'il avoit fait, parce que

Dieu n'est point attaché aux règles de la médecine, pour nous remettre en santé, comme de vrai il le guérit en peu de jours.

Il jeûnoit tous les lundis, les mercredis, les vendredis et les samedis de la semaine au pain et à l'eau, ne mangeant qu'une fois le jour; et, dès l'âge de sept ans, il jeûnoit trois fois la semaine, imitant en cela saint Nicolas évêque, qui, dès son enfance, ne prenoit le sein qu'une fois le jour le mercredi et le vendredi. Il se donnoit la discipline toutes les nuits avec une chaîne de fer. Il portoit une robe rapiécée et couchoit sur la dure, en vrai pénitent; son oraison étoit fervente et continuelle. Il passoit la plupart des nuits en prières dans le chœur, où il se trouvoit toujours le premier.

Mais le diable, qui veille à notre mal, tâcha par diverses tentations de détourner le saint de cette sainte occupation. Une nuit, qu'il étoit en oraison devant un autel, selon sa coutume, il éteignit la lampe, et la jeta par terre, où elle se brisa en morceaux, puis il découvrit le toit de l'Église, et fit tant de bruit que l'on eût dit que tout s'écrouloit. Il prenoit d'horribles formes de bêtes, afin de l'épouvanter, et, voyant que le saint ne s'en remuoit pas, il le battit tant qu'il en porta longtemps les marques. Une autre fois, comme il venoit de faire son oraison devant un crucifix, le diable le renversa par terre, et le traita si mal, qu'il le laissa pour mort; ce dont il demeura boiteux toute sa vie : néanmoins étant fortifié de Dieu, il se releva, et fit son oraison pour remerciment de ces épreuves, et de la victoire qu'il lui donnoit sur son ennemi.

Il étoit très-dévot aux âmes du purgatoire, à cause d'une vision qu'il eut de plusieurs âmes du purgatoire, qui lui demandoient instamment le suffrage de ses messes et de ses oraisons qu'il dit à leur intention, ce dont elles vinrent depuis le remercier. Il n'avoit pas moins de charité envers les vivants, se rendant soigneux de visiter les malades et de compatir à leurs infirmités, les assistant de tout ce qu'il pouvoit trouver de bon. Il recevoit les Frères passants, comme si c'eût été des anges : il réjouissoit les mélancoliques, consoloit les affligés, réconcilioit les ennemis, secouroit les pauvres, délivroit les prisonniers. Bref la vie de saint Nicolas étoit d'un

homme très-parfait, et venu du ciel : aussi Notre-Seigneur le bénit-il, et le favorisa-t-il beaucoup.

Six mois avant son trépas, il entendoit la musique des anges, et connut qu'il approchoit de sa fin, ce dont il avertit ses Frères. Étant tombé malade au lit, et fort pressé du mal, il les appela, leur demanda pardon de ses fautes, et au prieur l'absolution de tous ses péchés, avec les saints Sacrements de l'Église. Ensuite il fit apporter une croix, où il y avoit un morceau de celle de Notre-Seigneur enchâssé, qu'il adora humblement.

Il avoit l'esprit content, et souhaitoit de sortir de la prison de ce corps pour voir Dieu. Ses Frères lui demandèrent ce qui le rendoit aussi joyeux : *C'est parce,* dit-il, *que Jésus-Christ, accompagné de sa très-sainte Mère, et de notre Père saint Augustin, me convie de m'en aller, et d'entrer en la joie de mon Dieu.* Puis disant ces paroles : *Entre vos mains, Seigneur, je recommande mon esprit,* et, levant les mains et les yeux vers la croix qui étoit posée devant lui, il rendit son âme à Dieu, le 10 septembre, l'an 1309.

Notre-Seigneur honora saint Nicolas, durant sa vie et après sa mort, de plusieurs miracles. Il avoit le don de prophétie. Il guérissoit plusieurs affligés ; il délivra plusieurs possédés, non-seulement ceux de Tolentino et des environs, mais plusieurs autres, éloignés de lui, reçurent quantité de bienfaits par son intercession.

Entre autres choses notables dont il fut honoré de Dieu, on raconte qu'une nuit il lui apparut une très-brillante étoile, qui venoit du village de Saint-Ange, dont il étoit natif, et alla droit à Tolentino, se poser sur l'autel où il avoit coutume de dire la messe. Dieu voulant signifier par là que ce saint étoit une claire étoile à son Église, et qu'étant sorti d'un bas lieu, il mourroit à Tolentino, et seroit enterré sous l'autel où cette étoile s'arrêta, comme il arriva. Et après son décès, tous les ans, au jour qu'il mourut, la même étoile apparoissoit en ce lieu-là, étant vue de tout le peuple, qui accouroit de toutes parts au sépulcre du saint, pour obtenir la guérison de leurs maux, et le soulagement de leurs douleurs : ce qui continua plusieurs années.

Depuis, le pape Eugène IV, l'an de Notre-Seigneur 1446, le ca-

nonisa ; le pape Sixte V, le premier an de son pontificat, qui fut l'an 1585, commanda que le dixième de septembre l'on fit l'office double du bienheureux saint Nicolas de Tolentino, par toute l'Église catholique, encore que dans la suite au Bréviaire qui a été réformé par le pape Clément VIII, il n'est que semi-double. L'Eglise ayant été pendant plusieurs années affligée de grandes divisions et d'un long schisme, aussitôt que saint Nicolas fut canonisé, par ses mérites et par ses oraisons, elle fut réunie en paix.

La vie de saint Nicolas a été écrite par un grave et ancien religieux de son Ordre. Elle est rapportée par Surius au cinquième tome des vies des saints. Le Martyrologe romain fait mention de lui le 10 septembre.

En Afrique, fête de saint Némésien, saint Félix, saint Lucius, un autre saint nommé aussi Félix, saint Lyttée, saint Polyen, saint Victor, saint Iadère, saint Datif et autres, tous évêques, qui, sous Valérien et Gallien, quand commença la rage de la persécution, dès la première fois qu'ils confessèrent Jésus-Christ, furent cruellement frappés de coups de bâton, ensuite chargés de fers et envoyés aux mines, où ils consommèrent le combat de leur glorieuse confession de la foi.

A Chalcédoine, saint Sosthène et saint Victor, martyrs, qui, durant la persécution de Dioclétien, sous Prisque, proconsul d'Asie, furent brûlés après avoir surmonté les tourments des chaînes et des bêtes. Ces saints, se disant mutuellement adieu et se donnant un baiser, rendirent l'esprit pendant qu'ils étoient en prières.

En Bithynie, sainte Ménodore, sainte Métrodore et sainte Nymphodore, vierges, toutes trois sœurs, qui, sous l'empereur Maximien et le président Fronton, volèrent au séjour de la gloire, couronnées par le martyre.

Au même lieu, saint Apelle, saint Luc et saint Clément, martyrs.

A Liége en Belgique, saint Théodard, évêque et martyr, qui donna sa vie pour la défense de la foi, et, après sa mort, brilla par ses miracles.

A Rome, saint Hilaire, pape et confesseur.

A Compostelle, saint Pierre, évêque, qui brilla par ses nombreuses vertus et ses miracles.

En la ville d'Albi, saint Salvi, évêque et confesseur. Il étoit François et contemporain de saint Grégoire de Tours, avec lequel il avoit lié une sainte amitié. Il exerça d'abord la magistrature, puis, touché de la grâce, il se retira en un monastère pour servir Dieu plus librement. Ses vertus et sa sainte vie le mirent en telle estime, que les religieux l'élurent pour supérieur après la mort de leur abbé; mais comme il préféroit l'obéissance au commandement, il quitta le gouvernement du monastère pour s'enfermer dans une petite loge qu'il fit construire près du couvent. Il arriva qu'un jour, parmi un grand tremblement de terre, il mourut, de sorte que les religieux levèrent son corps, l'ensevelirent et passèrent toute la nuit auprès de lui, chantant des psaumes et des cantiques. Le lendemain, comme on délibéroit de le mettre en terre, il commença à se remuer dans son cercueil, au grand étonnement des religieux; et, s'étant levé, il raconta comment il avoit été transporté dans le paradis par deux anges, et ce qu'il y vit: ce que saint Grégoire de Tours rapporte pour l'avoir appris de lui-même. Quelque temps après on le tira de sa cellule pour gouverner l'église d'Albi. Il s'y montra un vrai pasteur, secourant les pauvres, rachetant les captifs, entre autres ceux que le patrice Mommole avoit faits dans la ville d'Albi. Ayant eu révélation de l'heure de sa mort, il prépara son tombeau et tout ce qui étoit nécessaire pour sa sépulture, puis rendit son âme à Dieu, le 10 septembre de

l'an 586. Il avoit assisté, en 580, au synode de Brennac. Dieu honora son tombeau d'un grand nombre de miracles.

A Novare, saint Agape, évêque.

A Constantinople, sainte Pulchérie, impératrice et vierge, illustre par ses sentiments de religion et de piété.



ONZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Prote et saint Hyacinthe, martyrs. — Sainte Théodora d'Alexandrie, pénitente.

Saint Diodore et ses compagnons, martyrs; saint Vincent, abbé et martyr; saint Paphnuce, évêque; saint Emilien, évêque de Verceil; saint Patient, évêque de Lyon.

LA VIE DE SAINT PROTE ET DE SAINT HYACINTHE,

MARTYRS.

AN 263.

Saint Denis, pape. — Gallien, empereur.

Saint Prote et saint Hyacinthe étoient eunuques, serviteurs d'une très-noble vierge nommée Eugénie, fille de Philippe, sénateur romain, qui ayant été envoyé préfet à Alexandrie, ville d'Egypte, y mena Claude sa femme, Eugénie sa fille, et toute sa famille pour y faire sa résidence. Eugénie étoit une vierge d'un fort grand esprit, d'une rare beauté, et curieuse de connoître les bonnes lettres qui florissoient en ce temps-là à Alexandrie. Elle s'y adonna fort, et à son occasion, Prote et Hyacinthe, ses deux serviteurs, lisant les livres des chrétiens et étant éclairés de Notre-Seigneur, ils aperçurent l'aveuglement des gentils qui adoroient des pierres et faisoient des dieux de personnes si vicieuses, qu'ils estimoient indignes de porter le nom d'hommes, ayant vécu en bêtes brutes. Ils se firent chrétiens, et poussés du désir d'une plus

grande perfection, se résolurent tous trois de prendre l'habit en un monastère de religieux, où il y avoit un saint évêque et abbé nommé Hélène.

Eugénie donc s'habilla en homme, s'en alla en ce monastère avec ses deux serviteurs, et demanda à Hélène l'habit de religion, et encore qu'il sût par révélation divine que c'étoit une fille, néanmoins il le dissimula, connoissant que c'étoit la volonté de Dieu. Il leur donna l'habit à tous trois, et ils commencèrent à mener une très-sainte vie, particulièrement Eugénie, qui les surpassoit tous, et étoit un vrai portrait de sainteté et de vertu, de manière que l'abbé Hélène étant décédé, on élut Eugénie contre sa volonté, qui gouverna la maison avec une grande satisfaction des religieux.

Il y avoit en la même ville d'Alexandrie une dame nommée Mélancie qui, étant grièvement malade, recouvra la santé par les prières de l'abbé Eugénie; mais pensant que ce fût un homme, elle en devint éperdument amoureuse. Ayant épié l'occasion de lui manifester sa damnable passion, la sainte la reprit aigrement, et boucha ses oreilles aux sifflements de ce serpent venimeux, s'enfuyant en hâte du lieu où elle étoit. Mélancie se voyant méprisée, comme cette autre maîtresse de Joseph, s'écria, et dit que l'abbé Eugénie l'avoit voulu outrager. Elle avertit de cette fausseté horrible le préfet Philippe, qui étoit encore Gentil, et ne savoit ce qu'étoit devenue sa fille, parce qu'elle s'étoit retirée secrètement d'avec lui, faite chrétienne, et avoit pris l'habit de religion, sans qu'il en pût être averti.

Notre-Seigneur permit que cette tribulation arrivât à Eugénie, pour nous faire mieux connoître la foiblesse des femmes, et nous garder d'elles: afin aussi de manifester par cette occasion la vertu de ceux qui, armés de sa grâce, résistent aux appétits de la chair, et pour faire voir la force et l'excellence de notre sainte religion. Car le préfet informé du fait par Mélancie, fit amener devant lui l'abbé Eugénie. Il comparut et amena en sa compagnie Prote et Hyacinthe avec leurs habits de religieux. Philippe lui fit une grande remontrance, demandant si son Dieu Jésus-Christ lui en-

seignoit à outrager ainsi les dames de qualité. Mais Eugénie lui répondit avec sévérité et modestie : *Il y a temps de se taire et temps de parler : nous verrons maintenant la vérité de ce que dit Mélancie, et dont vous me blâmez, Philippe.*

En disant cela, elle déchira son habit, et lui montra son sein de femme ; ils en demeurèrent tous étonnés, Mélancie toute confuse, et le préfet fort surpris : puis ayant su que cette Eugénie étoit sa fille, et apprenant comment tout s'étoit passé, éclairé du rayon de la divine lumière, il se convertit à la foi de Jésus-Christ avec toute sa famille, quitta la préfecture, et quelque temps après fut martyr de Notre-Seigneur.

Sainte Eugénie retourna ensuite à Rome, avec Prote et Hyacinthe, convertissant plusieurs personnes par leur exemple et par leur sainte conversation. L'empereur Galien en fut averti, les fit prendre, et fit trancher la tête à Eugénie, après lui avoir fait endurer plusieurs cruels tourments. Prote et Hyacinthe furent condamnés par la même sentence ; elle leur fut prononcée et exécutée le jour que l'Église célèbre leur fête, qui est le 11 de septembre, l'an 263, encore qu'elle ne célèbre la fête de sainte Eugénie que le 25 de décembre. Simon Métaphraste et les Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon font mention de ces saints.

LA VIE DE SAINTE THÉODORA D'ALEXANDRIE,

PÉNITENTE.

AN 510.

Symmaque, pape. — Anastase, empereur.
Clovis, roi.

Du temps de l'empereur Zénon, naquit une fille à Alexandrie, noble des et riches parents, laquelle étoit douée de beaucoup de

vertus. Étant en âge, elle fut mariée à un gentilhomme de qualité; ils firent bon ménage ensemble, vivant en grande paix et en conformité de sentiments. Elle s'appeloit Théodora : son mari l'aimoit et l'honoroit fort, à cause qu'elle lui obéissoit en tout, lui portoit une grande affection, et faisoit éclater le lustre de ses rares vertus, entre autres l'honnêteté, qui la faisoit respecter de chacun.

Le diable enviant tant de perfections, suscita un jeune homme riche et de bon lieu, pour séduire Théodora. Ce misérable, emporté de cette folle passion, tâcha de la gagner par des présents, et par tout ce que l'amour aveugle déploie en de semblables occasions. Mais tous ses efforts ne purent faire condescendre Théodora à son mauvais désir, ni même gagner sur elle qu'elle daignât le regarder : car c'étoit une femme si sage et si dévote, qu'elle avoit toujours Dieu devant les yeux, et la foi qu'elle devoit à son mari. Ce malheureux, voyant que son projet lui succédoit si mal, se servit d'une vieille sorcière endiablée, pour faire par la force de ses paroles enchanteresses ce qu'il n'avoit pu obtenir par tant d'autres voies. Cette vieille damnée dit tant de choses à Théodora, qu'elle la déçut par ses fausses raisons; lui faisant commettre l'adultère, après lequel il s'ensuivit la honte, le repentir et la douleur qui pénétra si avant le cœur de Théodora, que si Dieu ne l'eût retenue de sa main, elle alloit se jeter dans le désespoir.

Ce péché ne lui servit point d'amorce à un autre, mais de sujet de pénitence et d'amendement, parce qu'il procédoit de foiblesse et de tromperie, non pas de malice ni de volonté corrompue. Elle devint si triste et si affligée, que son mari qui l'aimoit tendrement, ignorant la cause de cette nouveauté, tâchoit de la réjouir par toutes sortes de douceurs et de divertissements; mais le mal qui étoit caché au fond de son cœur, ne recevoit aucun allégement de tous ces plaisirs. Elle jugeoit combien elle avoit offensé Dieu, et déshonoré son mari, ternissant la bonne réputation où elle avoit toujours vécu, croyant qu'un enfer n'étoit pas assez pour elle : et elle avoit une telle honte en soi-même, qu'elle n'osoit lever les yeux au ciel. Enfin ce regret pesa tant à Théodora, qu'étant inspi-

rée de Dieu, elle résolut de payer la peine de ce péché par une perpétuelle pénitence.

Pour cet effet, elle s'habilla en homme, sans que personne le sût, et s'en alla en un monastère de religieux, distant d'environ six lieues de la ville d'Alexandrie, où, avec dissimulation de son sexe, elle supplia l'abbé de la recevoir en son monastère pour servir Notre-Seigneur. Afin d'éprouver sa constance, il la fit attendre toute la nuit au dehors, à la merci des bêtes sauvages et des injures de l'air : et le lendemain, voyant sa persévérance, il la reçut. Il déclara ce qu'elle devoit faire en cette sainte maison, la règle qu'il falloit tenir, comme elle demeureroit soumise et obéissante à tous, s'employant aux plus vils ministères de la maison, à faire le jardin, à porter de l'eau, et généralement qu'elle auroit soin de tout le de dans et le dehors du couvent, sans que cela l'exemptât du jeûne, de l'oraison, du service divin et d'autres œuvres pénibles où les saints religieux s'exercent. Théodora se soumit volontiers à tout cela qu'elle estimoit peu pour la satisfaction et le châtiment de son péché. Elle s'exerça huit ans dans les plus abjectes charges de la maison, et à tout le reste, avec tant de ferveur et de résignation, que les autres religieux en étoient tout surpris.

Quand son mari vit sa femme absente, il n'est pas croyable comme son cœur fut assailli de diverses pensées, ne sachant où elle étoit allée et encore moins le sujet de son départ. Il craignoit d'un côté que ce ne fût un trait de légèreté, d'autre part il s'assuroit sur l'honnêteté qu'il avoit toujours reconnue en elle. Etant donc en cette angoisse, fort triste, suppliant Notre-Seigneur de lui découvrir où étoit Théodora, un ange lui dit qu'il allât le lendemain au matin à l'église de Saint-Pierre l'Apôtre, et que là il regardât attentivement le visage de la première personne qui se présenteroit à lui.

Ce jour là même, l'abbé commanda à Théodora de mener les chameaux à la ville, pour acheter de l'huile dont le couvent avoit besoin. Elle y alla et rencontra son mari à la porte de l'église de Saint-Pierre. Ils s'entre-saluèrent : elle le reconnut bien, mais il ne la reconnut pas, parce que la voyant en habit d'homme et de reli-

gieux, si changée et si exténuée par les jeûnes et par les austérités, il ne se put jamais imaginer que ce fût elle, ayant oublié par permission divine, ce que l'ange lui avoit révélé; néanmoins il s'apaisa, l'ange lui ayant apparu pour la seconde fois, et assuré que sa femme étoit en très-bon chemin.

Mais sainte Théodora ne se contenta pas de la vie commune des autres religieux, quoiqu'elle fût fort austère et qu'elle l'observât exactement; elle y ajoutoit sans cesse de nouvelles rigueurs, des jeûnes et des pénitences pour mater son corps, et se venger de la lâcheté qu'il lui avoit commise. Elle s'adonna tellement à l'abstinence, qu'elle ne mangeoit plus qu'une fois la semaine, portant continuellement la haire sur le dos pour l'expiation de son péché. Théodora brilloit donc comme un vrai exemple de sainteté.

Le diable ne pouvant endurer ainsi cette victoire d'une femme qu'il avoit vaincue et renversée du commencement, lui apparut un jour, et la menaça qu'il la tourmenteroit jusqu'à tant qu'il l'eût fait trébucher, et trouva incontinent l'occasion de faire ce qui suit. L'abbé commanda à Théodora d'aller à la ville avec les chameaux quérir du blé, lui disant que s'il ne pouvoit arriver assez à temps, il demeurât au monastère nommé None, qui étoit sur le chemin. Théodora y étant venue sur le soir, résolut d'y passer la nuit, et s'en alla coucher dans l'étable auprès de ses chameaux. Le diable excita une jeune fille, qui l'aperçut, croyant que ce fût un homme, de l'aller rechercher; mais n'ayant pas trouvé ce qu'elle désiroit, toute éprise du feu infernal de la concupiscence, elle s'abandonna à un autre. Dans la suite, étant interrogée sur celui qui lui avoit fait commettre cette faute, elle dit que c'étoit le moine Théodore du monastère de None, désignant la nuit et le lieu de son péché.

Les moines, sachant cela, vinrent au monastère où étoit Théodora en avertir l'abbé et les religieux : et sitôt que cette malheureuse eut accouché, ils firent porter l'enfant au monastère, exagérant fort le crime. Théodora ne l'ayant pas voulu dénier, pour avoir sujet d'endurer davantage, l'abbé la fit chasser du monastère avec l'enfant, afin qu'elle le nourrît comme père, et fît pénitence d'une faute si énorme. Etant bannie du couvent, elle nourrit

l'enfant avec du lait de brebis, et l'éleva pendant sept ans, avec beaucoup de patience, vivant des herbes des champs, et buvant un peu d'eau, ou, pour mieux dire, des larmes qu'elle répandoit. Elle avoit le corps si brûlé de la chaleur du soleil, qu'elle ressembloit aux nègres d'Éthiopie. Néanmoins, elle se tint toujours auprès du monastère, en une chaumine qu'elle avoit bâtie, pour être à la vue des religieux qui entroient et sortoient.

Le diable, non content de lui avoir suscité cette disgrâce, pour l'affliger davantage, prenoit souvent la figure de son mari, et s'approchoit d'elle, lui répétant les plaintes et les paroles amoureuses dont il l'entretenoit; puis la prioit à chaudes larmes de mettre fin à ses ennuis et de retourner en sa maison. Quelquefois les diables la venoient environner sous la forme de bêtes sauvages, ou de soldats, et d'une armée conduite par un grand prince, qui commandoit qu'elle fût fouettée, parce qu'elle avoit refusé de l'adorer: et les diables la fouettèrent si rudement, qu'ils la laissèrent à demi morte. Certains pasteurs qui la virent en cet état vinrent avertir les moines de l'aller enterrer : néanmoins, étant revenue à soi, elle pria Dieu qu'il la fortifiât, si bien qu'ils la quittèrent.

L'abbé, estimant que Théodora avoit suffisamment payé, durant sept ans de rude pénitence, la peine de son péché, la fit rentrer dans le monastère, à la charge toutefois de demeurer en sa cellule, sans l'employer en aucune chose : et elle demeura deux ans en cet état, au bout desquels ils entendirent un jour Théodora, qui parloit à haute voix dans sa cellule avec l'enfant. Les religieux à qui l'abbé avoit commandé d'écouter attentivement ce qu'elle lui diroit, rapportèrent qu'elle avoit tenu ce langage :

Mon fils, voici que la fin de ma vie s'approche : je te recommande à celui qui, demeurant au ciel, est père de tous les orphelins, et en la terre à celui qui sera l'abbé de ce monastère. Répute tous les religieux de céans pour tes frères. Ne cherche point d'être honoré des hommes, mais de Dieu, et crois qu'il n'y a point de meilleur moyen pour y parvenir que d'être déshonoré du monde, et d'y endurer toutes sortes d'affronts et de faux témoignages. Si tu désires de l'honneur, honore premièrement les autres : évite le trop dormir : sois modéré

en ton vivre et en tes habits, sans y rechercher de la délicatesse. N'oublie pas à faire oraison, et assister avec les religieux aux heures canoniales et au service divin, tant de jour que de nuit. N'accuse point ton prochain. Quand tu seras interrogé, réponds modestement, les yeux baissés vers la terre. Ne te moque pas de la chute d'autrui. Pleure, afin que tu sois consolé. Prie Dieu pour ceux que tu sais vivre mal : visite les malades : sers les religieux comme tes maîtres : aie recours à la prière lors de la tentation, et en demande la victoire à Jésus-Christ.

Ayant achevé ce discours, elle rendit l'âme à Dieu.

Quand l'enfant vit celui qu'il pensoit être son père, et qui l'avoit nourri comme tel, trépassé, il se prit à pleurer, et les religieux que l'abbé avoit mis en sentinelle, ayant ouï les instructions que Théodora avoit données à cet enfant, avertirent leur supérieur de ce qui se passoit. Cette même nuit, l'abbé eut une révélation par laquelle Dieu lui découvrit la grande gloire dont Théodora jouissoit au ciel et la pénitence extraordinaire qu'elle avoit faite sous l'habit de religieux. Il assembla ses moines, et leur communiqua la révélation qu'il avoit eue, les conduisant en la cellule où gisoit le corps saint; ayant trouvé que c'étoit une femme, ils louèrent Dieu et en avertirent tous les religieux circonvoisins, spécialement ceux qui avoient accusé Théodora, et lui avoient donné un enfant qui n'étoit pas le sien. Chacun vint à l'envi pour honorer ce corps saint, et on l'enterra en chantant des psaumes et des hymnes, avec les autres cérémonies usitées en la sainte Eglise.

Le mari de Théodora, qui avoit toujours vécu en tristesse et en peurs, fut averti du ciel que sa femme étoit morte en ce monastère. Comme il étoit sur le chemin pour y aller, il rencontra un religieux à cheval, que l'abbé avoit dépêché vers lui pour l'aller quérir. Il vint, il la vit, il la pleura, et demanda instamment l'habit et la cellule où Théodora étoit morte : il y vécut et acheva saintement le cours de sa vie. L'enfant qu'elle avoit nourri comme lien, imbu de ses saints conseils, demeura dans le monastère, et fut un si parfait exemple de religion qu'il fut fait, avec le temps, abbé du monastère.

Le Martyrologe romaiu met la mort de Théodora l'onzième jour de septembre. Les Grecs en font mention dans leur Martyrologe, comme aussi Nicéphore Calixte.

Cet exemple est plus à admirer qu'à imiter; et pour un pareil dessein, il ne le faut entreprendre que par une particulière inspiration divine. L'on voit clairement que Théodora étoit guidée de Dieu, tant par la sainte et admirable vie qu'elle menoit, que par la patience et par la constance avec laquelle elle souffrit les calomnies des hommes; et les rudes assauts de Satan, et aussi par les miracles que Dieu fit par elle. Entre ceux-ci, Métaphraste raconte que, s'étant trouvé, en un lac proche de son monastère, un crocodile d'une énorme grandeur, si horrible et si cruel, qu'il n'y avoit homme ni bète qu'il ne dévorât, si elle s'approchoit du lac. Théodora étant allée quérir plein une cruche d'eau, par le commandement de son abbé, monta hardiment sur cette bète féroce et s'assit dessus pour puiser de l'eau, dont ce monstre creva, avec un grand étonnement de tous ceux qui le virent.

Une autre fois, cheminant par un désert égaré, sans aucun sentier, elle fut suivie jusque dans son monastère par une bête furieuse qui, ayant voulu dévorer le portier, en fut empêché par Théodora. Lors d'une grande sécheresse, Dieu donna de la pluie par les mérites de Théodora. Ces prodiges nous apprennent que Dieu fut auteur du changement de sa vie : ce que l'on ne doit pas imiter, si le même Seigneur ne nous le commande par une révélation particulière.

Ce que nous devons apprendre encore de cette vie, est le ressentiment d'avoir offensé Dieu, et que ce n'est pas assez de bien commencer, comme fit Théodora, en l'honnêteté, en l'amour et en la fidélité qu'elle porta à son mari, mais qu'il faut persévérer jusqu'à la fin, et fuir les rencontres et les sifflements de ces vieilles suborneuses, qui devroient être chassées comme des pestes de la république, à cause de la multitude des âmes qu'elles infectent : que si une femme tomboit en cette faute, qu'elle n'y pourisse ni se submerge pas dans l'abîme des maux, mais qu'elle retourne incontinent à Dieu, pleurant et amendant sa vie.

A Laodicée en Syrie, supplice de saint Diodore, saint Diomède et saint Didyme.

A Léon en Espagne, saint Vincent, abbé et martyr.

En Egypte, saint Paphnuce, évêque, qui fut l'un de ces confesseurs qui, sous l'empereur Galère-Maximien, furent condamnés aux mines après avoir eu l'œil droit arraché et le jarret gauche coupé. Ce saint, dans la suite, sous Constantin le Grand, combattit avec énergie contre les ariens, pour la foi catholique, et mourut enfin en paix, après avoir gagné plusieurs couronnes.

A Verceil, saint Emilien, évêque.

A Lyon, mort de saint Patient, évêque. C'étoit un homme d'une grande sainteté. Sa charité envers les pauvres le rendit très-recommandable. Lorsque les Goths envahirent la France, la famine y sévissoit cruellement; saint Patient, comme un vrai prélat apostolique et un autre Joseph, fit de grandes provisions de grains qu'il distribua, non-seulement aux pauvres de son diocèse, mais à tous ceux de la Gaule qui en manquoient. Les villes d'Arles, de Riez, d'Avignon, d'Orange, d'Albi, de Valence en Dauphiné, de Castres, de Troyes, et de Clermont en Auvergne ressentirent les effets de sa charité, ainsi que le prouve une lettre que lui écrit Sidoine, évêque de Clermont, dans laquelle ce prélat le remercie particulièrement au nom de son évêché. Depuis encore, lors d'une grande famine qui arriva en France en 475, et surtout en Bourgogne, non-seulement il employa ses ressources pour le soulagement des pauvres, mais il obtint encore de Gondebaud de Bourgogne de grandes faveurs pour le peuple malheureux. En 472, il fit construire à Lyon une nouvelle et magnifique église qu'il dédia à Dieu, sous le nom de Saint-Irénée. Il montra encore son zèle en rejetant trois compétiteurs ambitieux, qui briguoient l'évêché de Châlons-sur-Saône, et en consacrant évêque de cette ville, un saint homme nommé Jean.



DOUZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Sainte Bonne, vierge. — La bienheureuse Marie-Victoire Fornari-Strata, veuve, fondatrice des Annonciades-Célestes.

Saint Hiéronide et ses compagnons, martyrs; saint Antonome, évêque et martyr; saint Curonote, évêque et martyr; saint Juvence, évêque de Pavie; saint Serdot, évêque de Lyon; saint Silvin, évêque de Vérone; saint Macédone et ses compagnons, martyrs; saint Guy, confesseur.

LA VIE DE SAINTE BONNE,

VIERGE.

AN 260.

Saint Léon, pape. — Justinien, empereur.

L'histoire de sainte Bonne a été écrite par l'évêque Équilin, en son Catalogue des saints, d'où Guillaume Gazet l'a tirée et mise en françois; nous les avons suivis en la description de sa vie.

Sainte Bonne étoit Égyptienne de nation, issue du sang royal; ainsi appelée par les François, à l'imitation des Latins : mais les Égyptiens l'appellent *Cordimunda*. Après la mort de son père et de sa mère, elle demeura héritière de leurs grandes richesses, sous la charge de ses plus proches parents, sans toutefois avoir encore reçu le sacrement de baptême. Or, comme elle étoit douée d'une extrême beauté, elle fut demandée en mariage par un jeune prince très-riche : mais la sainte fille lui fit répondre qu'elle avoit choisi Jésus-Christ pour son époux, et que même elle lui avoit voué sa virginité.

Ses parents n'étant pas contents de cette réponse, s'efforcèrent par toutes sortes d'artifices de lui persuader de se marier, et ils en vinrent jusqu'aux menaces, si elle ne le faisoit. Cette jeune princesse appréhendant la force et la violence en cette affaire, et craignant de recevoir du trouble en ses saints désirs, se retira secrètement et s'achemina droit à un monastère de vierges. La portière lui refusant l'entrée, l'abbesse en fut divinement avertie : elle la fit entrer, la reçut amicalement et la vêtit de l'habit de religion, selon la volonté qu'elle lui témoigna en avoir.

Ses tuteurs étant fort en peine, pour ne savoir ce qu'elle étoit devenue, après en avoir fait une diligente recherche, la trouvèrent enfin dans ce monastère, et, ne la pouvant pas tirer de ce lieu-là, par le refus qu'elle faisoit d'en sortir, ils s'avisèrent, pensant donner sujet à l'abbesse de la mettre dehors, de proposer qu'elle étoit païenne, n'ayant point reçu le baptême. La sainte fille confessa que véritablement, à son grand regret, elle n'avoit point été baptisée : mais elle supplia l'abbesse qu'elle le fût, et que cette considération ne la fît point rejeter du monastère, renonçant de bon cœur au monde, à ses honneurs et à ses vanités, pour servir Notre-Seigneur toute sa vie. Ainsi le saint Baptême lui fut donné par le Père du monastère : puis, étant parvenue à l'âge de douze ans, elle reçut le voile de la religion, sous lequel elle vécut en grande austérité et sainteté, dans l'observance de la règle et de la discipline monastique.

Il arriva qu'un jour une des religieuses, avec laquelle sainte Bonne avoit contracté une étroite amitié, tomba malade. Comme les religieuses, à la sortie du chœur, l'allèrent visiter, la sainte demeura seule à l'église, où elle fit sa prière à la divine bonté de lui faire la grâce d'accompagner sa bonne amie, après sa mort, à la béatitude éternelle. Dieu exauça sa prière et lui en donna l'assurance par une voix céleste qu'elle entendit. Aussitôt après sainte Bonne alla visiter cette religieuse malade, et l'avertit de ce qu'elle venoit de faire et d'entendre, ce qui la consola merveilleusement, en attendant l'heure de son trépas, qui arriva bientôt après.

Or, la troisième nuit suivante, l'abbesse vit en songe un jeune

enfant, qui lui sembloit ôter le voile de dessus de sa tête, et le cacher : et sur ce qu'elle lui demanda pourquoi il le faisoit, il lui fit cette réponse, que Bonne lui seroit ôtée le lendemain. Le matin étant venu, l'abbesse assembla toutes ses religieuses, et leur déclara la vision qu'elle avoit eue, en la présence de Bonne, et à l'heure même elles entendirent la voix d'un ange, qui appeloit la sainte fille au ciel. Cela leur causa un étonnement bien grand. Sainte Bonne ayant donc été menée et mise au chœur, au milieu des religieuses, comme elles chantoient à l'entour d'elle, elle rendit doucement son âme à Dieu, le 12 de septembre, laissant son corps en terre, lequel fut aussitôt environné d'une lumière céleste, rendant une odeur très-agréable, pendant tout le temps que l'on employa pour sa sépulture. Il fut encore honoré de plusieurs miracles.

LA BIENHEUREUSE MARIE-VICTOIRE FORNARI-STRATA,

FONDATRICE DES ANNONCIADES-CÉLESTES.

La bienheureuse Marie-Victoire Fornari naquit à Gênes, en l'année 1562, de Jérôme de Fornari et de Barbara Vénérosa, tous deux encore plus distingués par leur piété et leur charité envers les pauvres, que par leur fortune et leur noblesse. Elle reçut au baptême le nom de Victoire, et se fit remarquer de bonne heure par son amour de la retraite et de la prière. Elle eût bien voulu consacrer à Dieu sa virginité, mais Notre-Seigneur, qui la destinoit à fonder un ordre nouveau, ne permit pas qu'elle entrât alors en religion. Il falloit qu'elle acquît d'abord de l'expérience et la maturité nécessaires à une si sainte entreprise.

En l'annés 1579, ses parents la marièrent à un gentilhomme de

Gênes, nommé Angelo Strata. Ils vécurent ensemble huit ans et huit mois, dans l'union la plus parfaite, s'aimant en Dieu et pour Dieu, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, fréquentant ensemble les saints Sacrements, secourant les pauvres, élevant leurs enfants dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Ils eurent quatre fils et deux filles, qu'ils offroient à Notre-Seigneur dès leur entrée dans la vie, priant Notre-Dame de leur servir de Mère et de les prendre sous sa garde.

La bienheureuse se retira entièrement du monde pour se consacrer à leur éducation. Lorsqu'on s'étonnoit de ne la voir paroître à aucune réunion, dans aucune fête, son mari l'excusoit en disant : Ma femme n'est bonne qu'à prier Dieu et à surveiller sa famille. Elle avoit choisi dans son palais un petit oratoire, où elle assembloit ses enfants tous les jours, les partageant en deux chœurs pour la récitation du chapelet et de l'office de la très-sainte Vierge. Elle leur faisoit lire ensuite la vie du saint de ce jour, et terminoit ce pieux exercice par quelques prières en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur et de ses très-saintes plaies. Elle les habituoit peu à peu à l'oraison mentale, les disposoit à s'approcher des sacrements, leur communiquant la ferveur dont son âme étoit embrasée.

Jamais ses filles ne la quittèrent un moment. Elle les occupoit tout le jour à quelque travail pour les églises ou pour les pauvres. Leur récréation étoit de chanter un cantique en l'honneur de Notre-Dame ou de Notre-Seigneur. La clochette qui précède le saint Sacrement annonçoit-elle qu'on portoit le saint Viatique à un malade? la mère et les enfants se mettoient aussitôt à genoux pour adorer Notre-Seigneur et lui recommander l'âme du moribond. Un convoi venoit-il à passer? les pieux enfants prioient d'eux-mêmes pour le repos de cette pauvre âme, afin que Dieu daignât abréger ses peines et la recevoir en son paradis. O mœurs vraiment chrétiennes! ô saintes joies de la famille inspirées par la piété, que vous étiez communes alors, et que vous êtes rares aujourd'hui! Daigne Notre-Seigneur vous faire revivre au milieu de nous, pour le bonheur des hommes et la consolation de son Eglise!

L'aîné des enfants de la bienheureuse mourut à l'âge de seize ans. Tout jeune qu'il étoit, il avoit marché à grands pas dans le chemin de la perfection. Pendant cinq ans, il souffrit avec une résignation héroïque les douleurs dont Notre-Seigneur le visita. Tout son pauvre petit corps étoit couvert de plaies et d'ulcères; mais jamais une plainte ne sortit de cette bouche angélique. Dès qu'il se sentit près de sa fin, il demanda à recevoir une dernière fois ce Seigneur auquel il alloit être bientôt réuni. Quand il le posséda dans son sein, son visage parut brillant d'une joie céleste, et il dit à la bienheureuse : « Ma mère, ne voyez-vous pas la Reine du ciel, à laquelle vous m'avez recommandé? La voici qui vient avec les anges pour me conduire en paradis. » En prononçant ces paroles, l'heureux enfant rendit l'esprit entre les bras de sa mère.

Quelque temps après, ses deux sœurs entrèrent en religion, où elles vécurent et moururent saintement; l'une se fit réciter à son lit de mort le psaume quarante et unième, tout rempli des sentiments de l'âme qui va s'unir avec son Dieu; l'autre fit chanter le *Te Deum*, pour remercier Notre-Seigneur des grâces dont il l'avoit comblée, et de cette dernière, la plus heureuse de toutes, qui étoit la joie de mourir dans son amour.

Les trois fils prirent l'habit religieux dans l'Ordre des Minimes. Les parents de la bienheureuse eussent désiré que l'aîné, au moins, restât dans le monde, pour conserver un nom illustre; mais cette héroïque mère leur répondit : « Voulez-vous que je me plaigne de Dieu parce qu'il reprend ce qui est à lui? N'est-ce pas une grâce particulière qu'il me fait? Quel plus grand bonheur puis-je avoir, que de lui rendre ce qu'il m'a donné? » Tous trois furent dignes de leurs sœurs et de leur mère : ils furent de bons religieux et édifièrent leurs concitoyens par leurs saints exemples.

Leur père, Angelo Strata, n'avoit pas assez vécu pour se réjouir de la vertu de ses enfants. Notre-Seigneur l'avoit rappelé à lui dans la neuvième année de son mariage, et lorsque la bienheureuse étoit enceinte de sept mois. Aussitôt qu'il se sentit attaqué, il se prépara à la mort par la réception des derniers sacrements. Sa femme l'assista avec un courage que l'on taxoit d'insensibilité

et de dureté. Mais quand il eut quitté ce monde, les forces l'abandonnèrent, et l'on comprit tout ce qu'il y avoit d'amour dans ce cœur jusque-là si ferme. Dieu permit que la nature triomphât un moment, afin qu'elle connût bien sa foiblesse. Elle faillit succomber à sa douleur. Ses larmes couloient nuit et jour. Enfin, la très-sainte Vierge vint au secours de sa servante et la consola.

Elle avoit dans sa chambre une image de la Sainte-Famille, devant laquelle elle aimoit à prier. Un jour qu'elle étoit en proie aux plus tristes pressentiments, elle se jeta à genoux devant ce tableau en disant à Marie, les yeux baignés de larmes : « Vierge sainte, vierge pleine de compassion, prenez sous votre protection mes chers petits enfants que je vous présente ; adoptez-les pour vos fils, car ils n'ont plus de père, et bientôt peut-être, ils n'auront plus de mère. Ayez pitié de ces pauvres petits orphelins. »

Le cœur de la très-sainte Vierge ne put résister à la douleur de sa servante. Cette bonne Mère étendit ses bras du fond du tableau, comme si l'image eût été vivante, et lui répondit d'une voix émue : « Ma fille Victoire, aie bon courage, ne t'afflige pas ainsi ; je veux mettre tes fils et leur mère sous ma protection. Aie confiance en moi, je prendrai un soin particulier de ta maison. Ne te laisse plus aller à ces inquiétudes, et demeure en paix. La seule chose que je te demande, c'est que tu te reposes sur moi de tout ce qui te regarde, et que tu n'aies point d'autre souci que d'aimer Dieu par-dessus toute chose. »

Quelles inquiétudes eussent pu résister à une si touchante bonté? Le cœur de la bienheureuse recouvra la paix, et elle n'eut plus d'autre soin que de bien servir Dieu. Elle fit vœu de chasteté, afin de n'avoir plus d'autre époux que son Seigneur ; et encore que ses parents voulussent l'obliger de contracter une nouvelle union, pour les avantages temporels qu'elle y pourroit trouver, elle s'y refusa constamment. Elle rompit les derniers liens qui l'attachoient au monde, se renfermant dans une solitude presque absolue. Sa mère, qui vivoit encore, inquiète d'une retraite si continuelle, pria deux dames pieuses de ses amies de la visiter quelquefois. Dieu se servit de ce moyen pour lui faire connoître un directeur, le Père Ber-

nardino Zannoni, de la Compagnie de Jésus, qui la pût diriger dans les voies extraordinaires où il la vouloit voir marcher.

Ces dames en effet lui parlèrent de la vertu et des grandes lumières de ce religieux, qui étoit leur confesseur, l'engageant à lui confier le soin de sa conscience. La bienheureuse y consentit volontiers. Le Père Zannoni reconnut bientôt de quelle âme d'élite Dieu lui avoit donné la garde. Comme c'étoit un homme rempli de l'Esprit divin, il résolut de la mener à la sainteté par la voie la plus droite, qui est celle des humiliations. Il la força donc à s'humilier en tout, dans ses vêtements, dans ses meubles, dans ses paroles, dans ses relations avec le monde et avec ses domestiques.

La bienheureuse lui obéissoit avec une docilité singulière et se rendoit ainsi peu à peu propre aux grands desseins que Dieu avoit sur elle.

Elle se levoit deux ou trois heures avant le jour, pour se livrer à l'oraison. Sa chambre n'avoit d'autres meubles qu'un petit lit, un crucifix et quelques saintes images. Elle sortoit ensuite pour se rendre à l'église avec des vêtements usés et rapiécés. Le monde en faisoit un sujet de raillerie, mais elle n'y prenoit pas garde ; elle communioit fréquemment, et avec de tels transports d'amour, que son corps devenoit tout tremblant, et que les assistants la crurent plus d'une fois atteinte de quelque maladie dangereuse. On en parla même au Père Zannoni ; mais ce saint religieux répondit que cette maladie étoit un don précieux de la miséricorde divine.

Après ces exercices de piété, venoient les œuvres de charité. Elle étoit si généreuse envers les pauvres qu'elle se dépouilloit de tout pour les soulager ; elle les vêtissoit, elle les nourrissoit : elle les soignoit quand ils étoient malades, dotoit les pauvres jeunes filles, et les recevoit chez elle, pour les arracher aux dangers de la séduction. S'il arrivoit à Gênes quelque galère où se trouvoient des forçats turcs, elle leur achetoit les petits objets qu'ils vendoient pour avoir occasion de leur parler de Dieu et de les engager à recevoir le baptême.

Depuis longtemps son amour pour la très-sainte Vierge lui avoit inspiré le désir de fonder un Ordre où elle seroit particulièrement

honorée, qui célébreroit ses fêtes avec une grande solennité, et chercheroit tous les moyens de propager son culte. Elle y pensoit souvent, mais cela lui sembloit si difficile qu'elle regardoit ses désirs comme des châteaux en l'air : ce sont les paroles dont elle se servoit. Elle en parla cependant au Père Zannoni, qui l'encouragea et lui promit de rédiger les statuts quand il en seroit temps. Mgr Spinola, archevêque de Gênes, l'engagea à réunir d'abord les moyens de faire cette fondation, afin de pouvoir mener l'entreprise à bonne fin, l'assurant de sa protection, pour une œuvre si utile à la gloire de Dieu et de sa très-sainte Mère.

La bienheureuse s'adressa alors à quelques pieuses dames qui vivoient en commun, espérant qu'elles se réuniroient à elle pour commencer le nouvel Ordre ; mais le Seigneur ne les avoit pas destinées à être ses compagnes dans cette fondation, et elles refusèrent l'offre qu'elle leur faisoit. Ce refus n'abattit pas son courage ; elle chercha l'emplacement du monastère, avant même de savoir qui viendroit l'habiter. Sa sœur possédoit une maison assez retirée, sur une colline de Gênes appelée le Petit-Château ; elle lui proposa de la lui acheter ; mais elle n'y voulut point consentir alors, parce que Dieu avoit voulu éprouver sa servante.

Ses parents apprenant son dessein de fonder une religion nouvelle, commencèrent à la blâmer de ce qu'ils regardoient comme une entreprise téméraire. Ils cherchèrent même à retenir dans le siècle le dernier de ses fils, espérant la forcer ainsi à renoncer à ses projets : mais le saint jeune homme ne tarda pas à se réunir à ses frères, dans l'Ordre des Minimes. Ceux-ci, au reste, quoique bons religieux, n'approuvoient pas les désirs de leur mère. « Elle fait tant de bien dans le monde, disoient-ils, que fera-t-elle de plus en religion? »

Ainsi tout sembloit s'opposer aux vœux de la bienheureuse : l'argent lui manquoit, car elle avoit dépensé la meilleure part de sa fortune en de saintes prodigalités ; les compagnes lui manquoient aussi. Dieu seul lui restoit, avec l'appui de la très-sainte Vierge pour la gloire de laquelle elle travailloit. Cette protection toute puissante lui devoit suffire, encore que le monde lui fût contraire :

et elle lui suffit en effet. Voici comment Notre-Seigneur vint à son secours.

Il y avoit à Naples, en l'année 1598, un noble citoyen de Gènes appelé Etienne Centurioni. Il étoit marié à une femme de l'illustre famille des Lomellini, pleine de vertus et d'une admirable charité pour les pauvres. Leurs parents de Gênes les engageoient instamment à revenir en cette ville, mais Étienne Centurioni ne pouvoit s'y résoudre. Il consentit cependant à en parler à son confesseur, qui étoit un bon religieux Capucin, nommé Frère Léon, de Naples. On étoit alors à la Toussaint, et Frère Léon lui demanda quelque temps pour consulter le Seigneur dans la prière. Le jour de saint Etienne, Centurioni revint, et sitôt qu'il l'aperçut, le religieux s'écria : « Seigneur Etienne, *sursum corda*, élevons nos cœurs; à Gênes, il faut aller à Gênes : là est la volonté de Dieu, et de ce voyage doit résulter un grand bien pour sa gloire, selon ce qu'il m'inspire. » Le bon religieux étoit si rempli de joie de ce que Dieu lui avoit révélé à ce sujet, qu'en rentrant au réfectoire, au lieu de dire le *Benedicite*, il entonna le *Te Deum*, que les Frères continuèrent, quoique un peu étonnés.

Quelques mois après, Étienne Centurioni partit pour Gênes avec sa famille. Un jour que sa femme et lui communioient dans deux églises différentes, ils firent tous deux le vœu d'entrer dans l'Ordre des Carmes réformés. Au retour, ils se communiquèrent leur dessein, et s'étant accordé un mutuel consentement, madame Centurioni demanda à être reçue au couvent des Carmélites de Gênes. Comme le nombre des religieuses étoit complet, on fut obligé de la refuser. Elle parla de son vœu au Père Zannoni, qui lui conseilla alors de se réunir à madame Strata, pour fonder un nouveau monastère. Madame Centurioni se rendit aussitôt au palais Strata, où la bienheureuse l'accueillit avec joie. Ces deux grandes âmes s'entendirent tout d'abord. Trois autres dames s'offrirent de se réunir à elles, en sorte que cette entreprise paroissoit assurée. Mais Notre-Seigneur n'avoit pas encore assez éprouvé la constance de sa servante.

Étienne Centurioni étoit retourné à Naples, pour mettre ordre à

quelques affaires, avant que sa femme eût vu Mme Strata. Il fallut donc lui écrire pour lui annoncer le changement qui étoit survenu. Il lui répondit que ce projet lui paroissoit mal conçu, et qu'il réussiroit difficilement. Ce jugement d'un homme dont elle connoissoit l'expérience, qu'elle respectoit et qu'elle aimoit, ébranla fort Mme Centurioni. Elle alla consulter l'archevêque de Gênes, qui lui fit cette réponse remarquable : « A ne considérer que l'intérêt particulier de votre âme, il vous seroit sans doute plus avantageux d'entrer de suite dans un monastère tout formé; mais si l'on cherche où seroit la plus grande gloire de Dieu, je crois que la fondation d'un nouvel Ordre auroit plus de prix, parce qu'elle seroit le principe de la sanctification d'un très-grand nombre d'âmes.

Encore que cette réponse fût très-claire, elle ne put apaiser les inquiétudes de Mme Centurioni. Un jour qu'elle en parloit avec la bienheureuse, elle lui dit que son salut devoit passer avant tout, et que c'étoit là ce qu'il falloit chercher d'abord.

— Eh! quoi, Madame, lui répondit la bienheureuse, n'est-il pas étrange que quand il s'agit de la plus grande gloire de Dieu, vous ayez le courage de lui préférer votre intérêt particulier?

Cette réflexion frappa tellement Mme Centurioni, qu'elle renonça aussitôt au projet d'entrer dans un Ordre ancien, et résolut de se dévouer à la fondation du nouveau monastère. Notre-Seigneur, pour la récompenser du sacrifice qu'elle lui faisoit, changea également le cœur de son mari, qui lui écrivit de Naples pour lui accorder son consentement. Il accepta même, à son retour, de passer par Rome, afin de soumettre au pape Clément VIII les statuts qu'avoit rédigés le P. Zannoni. Le Souverain Pontife parut charmé de cette fondation : il remit l'examen de la règle à la Congrégation des évêques et réguliers, qui l'approuva le 15 mars de l'an 1604. La sœur de la bienheureuse, après avoir refusé de vendre sa maison du Petit-Château, l'offrit d'elle-même pour trois mille écus, qu'elle leur abandonna entièrement dans la suite. Ainsi tous les obstacles ayant été levés par la protection toute-puissante de la très-sainte Vierge, le 19 juin de cette même année 1604, la bien-

heureuse prit possession du nouveau monastère, auquel fut donné le nom de l'Annonciation de la très-sainte Vierge.

Le 5 août suivant, l'archevêque de Gènes vint lui-même donner l'habit aux postulantes, qui étoient au nombre de dix, parmi lesquelles on comptoit la bienheureuse avec une de ses nièces, et Mme Centurioni avec ses deux filles. La bienheureuse prit le nom de Marie, et Mme Centurioni celui de Marie-Madeleine. Les autres novices prirent également le nom de Marie, mais, à l'exemple de Mme Centurioni, elles y ajoutèrent celui d'un saint, afin de se distinguer entre elles. L'habit se composoit d'une tunique et d'un scapulaire blancs, avec le manteau bleu. La règle se distinguoit de celle des autres Ordres par une clôture plus sévère, et surtout par le culte spécial de la très-sainte Vierge, dont toutes les fêtes devoient être célébrées avec une grande pompe. Mgr Spinola nomma la bienheureuse pour diriger le monastère, pendant l'année du noviciat. Il fut si touché de la piété des nouvelles religieuses, pendant la cérémonie de la prise d'habit, qu'il ne put retenir ses larmes. Il leur promit, en les quittant, qu'il veilleroit sur elles comme un père, et il ne cessa de leur en donner des preuves pendant tout le temps de son épiscopat.

Cependant, le démon ne renonçoit pas à l'espoir de ruiner cette fondation, qu'il prévoyoit devoir tourner à la gloire de la très-sainte Vierge. La bienheureuse tomba si dangereusement malade, que l'on crut tout perdu, car avec elle la maison périssoit. Comme ses compagnes lui manifestoient leurs craintes en pleurant, elle éleva son cœur vers Dieu et la très-sainte Vierge. Une lumière divine l'éclaira aussitôt; elle rassura ses filles et leur dit qu'elle ne mourroit point encore, ce qui rendit la joie à tout le monastère. Mais dans le dixième mois de cette première année, Mme Centurioni, en religion Sœur Marie-Magdeleine, fut appelée à recevoir la récompense des sacrifices généreux qu'elle avoit faits à Notre-Seigneur. On craignit d'abord qu'après la mort de sa femme, M. Centurioni cessât de protéger cette fondation dont les charges matérielles pesoient presqu'entièrement sur lui. Heureusement il n'en fut rien, car il continua de pourvoir à tous les besoins de la

maison comme par le passé. Le démon, cependant, eut l'habileté de faire servir l'intérêt même qu'il portoit aux religieuses de l'Annonciade, à la plus douloureuse épreuve que la bienheureuse eût encore soutenue.

Un jour que ce pieux seigneur réfléchissoit aux incertitudes de l'avenir, à la difficulté de fonder un monastère sans d'anciennes religieuses qui eussent déjà l'expérience de la vie monastique, il se persuada qu'il seroit plus avantageux de réunir le nouvel Ordre à celui des Carmélites Déchaussées, où l'on trouveroit des règles éprouvées avec de saints directeurs pour mener les consciences dans la voie de Dieu. Il en parla à la bienheureuse avec tant de force qu'elle en fut ébranlée. Cependant une voix intérieure lui reprochoit sa foiblesse, l'encourageant à résister et lui promettant la victoire. Mais aussitôt que ses compagnes eurent connoissance du dessein de M. Centurioni, elles y adhérèrent toutes et lui firent écrire par sa fille aînée qu'elles étoient disposées à se réunir aux Carmélites. Elles s'étoient réunies, pour prendre cette résolution, dans une salle, aux murs de laquelle étoit suspendu un tableau que M. Centurioni avoit rapporté de Naples, et où la très-sainte Vierge étoit représentée avec saint Joseph et saint Jean-Baptiste, à genoux, devant Notre-Seigneur endormi. La lettre ne fut pas écrite sans un peu de remords, et elles avouèrent depuis qu'une voix leur disoit au fond de l'âme : « Pourquoi m'abandonnez-vous? Quel sujet vous en ai-je donné? »

On pense bien que la supérieure n'étoit pas instruite de cette réunion. Dieu permit cependant que cette lettre tombât le jour même entre ses mains. Ce fut pour elle un coup de foudre d'apprendre la défection de ses compagnes, et de voir tous ses desseins ruinés. Elle entra dans cette même salle, où la résolution avoit été prise, se jeta à genoux devant le tableau, et, s'adressant à la très-sainte Vierge, elle lui demanda de protéger son institut, et de le diriger elle-même selon sa volonté et celle de son divin Fils.

Notre-Dame alors lui répondit, d'une voix claire et distincte : « Qu'as-tu, Victoire? Que crains-tu, et pourquoi pleures-tu? Ce monastère est à moi; c'est moi qui l'ai fondé, et je veux en avoir

seule le soin. Ne te préoccupe donc de rien; repose-toi sur moi ; je mènerai tout à bonne fin. »

L'accomplissement de cette promesse ne se fit pas attendre. La lettre avoit été écrite avant les vêpres : après les vêpres, les religieuses, se repentant de leur défection, vinrent se jeter aux pieds de la bienheureuse, lui avouèrent leur faute et lui en demandèrent pardon avec larmes. M. Centurioni accourut aussi le jour même déclarer à la bienheureuse qu'il renonçoit à ses premières idées; qu'il ne pouvoit méconnoître maintenant la volonté de Dieu à son égard, et qu'il la serviroit autant qu'il seroit en lui. Ainsi cet orage passa en un moment par un regard de cette divine Reine, à qui les flots et les cœurs obéissent. La bienheureuse cacha d'abord le prodige que la très-sainte Vierge avoit fait en son image : elle se contentoit d'honorer, en son particulier, ce tableau qui lui avoit servi d'organe. Mais, quelques années avant sa mort, ses compagnes ayant appris ce qui s'étoit passé, le tableau fut transporté dans le chœur, et honoré sous le titre de Notre-Dame de la Protection ; on en fit de nombreuses copies, qui se répandirent en Italie et dans le reste de l'Europe, et par lesquelles Notre-Seigneur se plut d'accorder beaucoup de grâces. Le Pape Clément XIII permit même aux religieuses de l'Annonciade de célébrer, le 16 juin, jour anniversaire du miracle, la fête de la Protection de Notre-Dame, avec rite de seconde classe, et Clément XIV les autorisa à en faire l'octave.

Il y avoit au couvent une Sœur converse, d'origine juive, qui tomboit en des attaques d'épilepsie si violentes, que cinq personnes pouvoient à peine la contenir. La bienheureuse l'avoit recommandée à la très-sainte Vierge, mais la maladie ne perdoit point de sa force. Un jour, elle se jette au pied du tableau dont nous venons de parler, et dit à Notre-Dame avec une foi vive : « Vierge sainte, jusques à quand voulez-vous différer de m'exaucer? » Elle entendit alors une voix qui lui disoit que la grâce étoit accordée : en même temps une lumière divine lui fit connoître que c'étoit le démon qui affligeoit cette Sœur converse, pour mettre le trouble dans le couvent. Le soir étant venu, la bienheureuse annonça

qu'elle vouloit passer cette nuit avec la malade. Ses compagnes lui représentèrent qu'il n'étoit pas prudent de rester seule en sa chambre, pendant ses accès ; mais elle les assura qu'elle reposeroit en paix. En effet, le démon n'osa plus la tourmenter, et le lendemain, en se réveillant, elle se trouva guérie.

Ce ne fut pas la seule marque de protection que la très-sainte Vierge accorda à ses chères filles. M. Centurioni faisoit construire, sur un terrain voisin de leur petite maison, un couvent plus vaste, pour la nouvelle communauté. Il en supporta presque toutes les dépenses ; mais un jour, les fonds lui manquèrent, et la nécessité se fit sentir au couvent. La bienheureuse va se jeter aux pieds de la très-sainte Vierge : « Mère de Dieu, lui dit-elle, vous voyez nos besoins : ceci est votre œuvre, et nous sommes vos filles : c'est donc à vous et à votre divin Fils qu'il appartient de nous secourir. » En ce moment on l'appelle ; une personne inconnue lui remet une somme considérable, en demandant seulement qu'on se souvînt d'elle dans les prières. On ne put jamais savoir d'où venoit ce secours si providentiel.

Après l'année de noviciat, la bienheureuse avoit fait ses vœux avec ses compagnes. Elle fut ensuite élue par elles supérieure de la communauté, et elle exerça cette charge pendant six ans, avec une prudence, une sagesse et des lumières vraiment surnaturelles. Notre-Seigneur lui révéloit l'intérieur des cœurs, en sorte qu'elle pouvoit diriger ses filles à coup sûr dans les voies de Dieu. Ce fut à cette époque qu'elle commença à être souvent ravie en extase : ces ravissements la surprenoient surtout pendant la méditation, où lorsqu'elle entendoit parler des choses divines. Lorsqu'elle étoit entourée de ses compagnes, elle faisoit tous ses efforts pour y résister, afin de cacher ces faveurs, mais elle n'y réussissoit pas toujours.

Elle travailloit une fois avec ses compagnes, et, selon l'usage, l'une d'elles faisoit la lecture pendant le travail ; on y lisoit alors la vie de sainte Catherine de Gênes. Pressentant qu'elle alloit tomber en extase, la bienheureuse fit changer de livre, afin de résister plus facilement. On prit un sermonnaire, mais la Providence voulut que

ce fût le sermon sur la transfiguration. Quand elle entendit décrire la beauté de Notre-Seigneur, l'amour s'empara si bien de son âme, qu'elle fut ravie en Dieu et resta longtemps en cet état. Revenue à elle-même, elle s'en alla au chœur pour remercier Notre-Seigneur et cacher sa confusion. L'extase la surprit un jour au réfectoire, pendant le dîner. A son retour sur la terre, elle aperçut toutes ses filles qui la considéroient avec attendrissement. Elle cacha sa tête dans ses mains et se mit à pleurer. Ses filles comprenant que les pleurs de la bienheureuse venoient de son humilité et du regret qu'elle éprouvoit de voir les dons de Dieu découverts en elle, ne purent aussi retenir leurs larmes; le repas s'acheva dans les sanglots. Une autre fois, une religieuse malade la vit auprès de son lit resplendissante de lumière, mais elle lui recommanda instamment de n'en parler qu'après sa mort.

Après avoir gouverné la communauté pendant six ans, une autre supérieure fut élue à sa place. Dieu, pour éprouver sa servante, permit que cette religieuse la traitât durement. Elle la reprenoit en public de ses moindres fautes, ou plutôt de ce qu'elle regardoit comme telles, et épioit toutes les occasions de l'humilier. La bienheureuse se jetoit aussitôt à genoux, écoutoit ses remontrances le front dans la poussière, et ne lui répondoit jamais que pour reconnoître ses torts. Au commencement, les autres religieuses joignirent leurs persécutions à celles de la supérieure; c'étoit contre la bienheureuse une sorte de ligue de toute la communauté. Elle enduroit ces mauvais traitements sans se plaindre, se soumettant à tout avec une joie et une patience admirables. Les religieuses, cependant, revinrent bientôt à elle et prirent son parti contre les sévérités outrées de la supérieure. Ce fut alors la bienheureuse qui la défendit et l'excusa, en mettant toujours les torts de son côté.

Après six années de ces douloureuses épreuves, Notre-Seigneur voyant le cœur de son épouse entièrement détaché de la terre, résolut de l'appeler aux noces éternelles. Il lui avoit promis qu'il la retireroit de ce monde lorsque les religieuses atteindroient le nombre de quarante, fixé par les règlements. La quarantième no-

vice fut reçue le 25 octobre 1617; aussitôt la bienheureuse dit à Notre-Seigneur : « Mon Sauveur, le nombre est complet; c'est à vous, bon Jésus, de faire le reste; accomplissez promptement votre promesse. » De ce jour, elle commença à prévenir ses compagnes de sa fin prochaine. Un de ses fils étant venu célébrer la messe au couvent, elle lui dit qu'ils ne se reverroient plus en ce monde. Le 2 décembre, elle alla voir une malade, à laquelle elle fit ses adieux. La bienheureuse, cependant, paroissoit jouir d'une santé excellente; mais le 3 décembre au matin, elle fut attaquée d'une pleurésie, qui la réduisit bientôt à l'extrémité. Comme elle souffroit beaucoup, une des religieuses voulut la plaindre, mais elle lui dit : Eh ! ma chère fille, que peut-il m'arriver de plus heureux que d'être jugée digne de souffrir pour Jésus-Christ? Elle fit placer auprès de son lit un crucifix et une image de la très-sainte Vierge, afin d'avoir toujours sous les yeux les portraits de son Père et de sa Mère. Notre-Seigneur vint la consoler et l'assurer qu'il la conduiroit lui-même dans la Jérusalem céleste. Le démon essaya de pénétrer dans sa cellule, mais il en fut aussitôt repoussé. On remarqua qu'un nuage épais, qui couvroit la maison, se dissipa en ce moment, et que l'air reprit sa sérénité. Enfin, après avoir reçu les derniers sacrements et dit adieu à ses chères filles, la bienheureuse rendit à Dieu son âme, entre les mains de son divin Epoux, le vendredi 15 décembre de l'an 1617, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Une foule immense assista à ses obsèques, et de nombreux miracles s'accomplirent à son tombeau. Son corps répandoit une odeur céleste, et longtemps après sa mort, il fut trouvé sans corruption. L'Ordre de l'Annonciade s'établit rapidement en France, en Italie, en Allemagne. En 1631, Louis XIII et Anne d'Autriche firent les premières instances pour la canonisation de la bienheureuse; mais le procès ne fut achevé que sous Léon XII, qui la béatifia en 1828.

A Alexandrie, fête de saint Hiéronide, saint Léonce, saint Sérapion, saint Sélèze, saint Valérien et saint Straton, martyrs, qui, sous l'empereur Maximin, furent jetés dans la mer pour avoir confessé le nom de Jésus-Christ.

En Bithynie, saint Autonome, évêque et martyr, qui, fuyant la persécution de Dioclétien, vint d'Italie en cette ville. Après avoir converti beaucoup de monde à la foi, il fut immolé à l'autel par des païens furieux, tandis qu'il célébroit la messe, et il devint ainsi une victime de Jésus-Christ.

A Icone, en Lycaonie, saint Curonote, évêque, qui reçut la couronne du martyre en étant décapité, sous le président Pérennius.

A Pavie, saint Juvence, évêque, dont il est fait mention dans le sixième des ides de février. Ce saint fut amené dans cette ville, avec saint Cyr, par saint Hermagoras, disciple de saint Marc, évangéliste. Là, ces deux saints, prêchant l'Évangile de Jésus-Christ, et brillant par leurs grandes vertus et leurs miracles, éclairèrent aussi les villes environnantes par leurs œuvres, et terminèrent leurs jours en paix et par une heureuse fin, dans les honneurs de l'épiscopat.

A Lyon, mort de saint Serdot, évêque.

A Vérone, saint Sylvin, évêque.

A Mire en Phrygie, supplice de saint Macédone, saint Théodule et saint Tatien, qui, sous Julien l'Apostat, après avoir souffert d'autres tourments, furent, par ordre du président Allemaque, mis sur des grils de fer ardent, et accomplirent leur martyre avec joie. Allemaque avoit ordonné qu'on ouvrît à Mire un temple d'idoles, qui avoit été fermé sous les empereurs précédents, qu'on le nettoyât, et qu'on reblanchît les statues des faux dieux. Ces ordres, qui rétablissoient le culte des démons, jetèrent le trouble et la consternation parmi les fidèles. Mais trois d'entre eux, Macé-

donc, Théodule et Tatien, ne purent souffrir, sans éclater, qu'on fit une si grande injure à leur religion. Animés d'un zèle extraordinaire, ils entrent de nuit dans ce temple, renversent les idoles et les mettent en pièces. A cette nouvelle, Allemaque entre en furie, il fait arrêter indifféremment tous les chrétiens qui se trouvent à Mire, on les jette dans des cachots, on les met à la question. Ce que voyant, les auteurs de l'action vont d'eux-mêmes se présenter au président, pour n'être pas la cause que des innocents souffrent pour eux, et soient mis à mort pour un crime prétendu qu'ils n'ont pas commis. Le président, ravi de les avoir en sa puissance, leur proposa de sacrifier et leur promit l'impunité à ce prix. Mais eux, sans vouloir presque écouter la proposition du tyran, déclarèrent nettement qu'ils étoient prêts à mourir, et qu'ils ne souilleroient jamais leurs mains par ces abominables sacrifices. Le président les fit donc étendre sur de grandes grilles de fer, et allumer du feu dessous. Ce fut de là qu'ils dirent au juge les mêmes paroles que saint Laurent, quelques siècles auparavant, avoit dites au tyran qui l'avoit condamné à un pareil supplice : « Tu peux, Allemaque, goûter si nous sommes cuits comme il faut, et si tu trouves que nous ne le soyons pas assez à ton goût, nous faire retourner de l'autre côté. »

A Anderlecht, saint Guy, confesseur. — Il étoit né de parents pauvres, dans un village du Brabant; il passa sa jeunesse dans les œuvres de piété et de dévotion, allant tous les jours à l'église et donnant chaque fois quelque chose aux pauvres. Ne voulant plus être à charge à ses parents, il entra au service d'un prêtre; il prenoit plaisir à entretenir la propreté des ornements de l'église. Il se confessoit souvent de ses péchés, et toujours avec abondance de larmes. Bientôt, à la persuasion d'un marchand, il se mit dans le commerce; mais un jour il courut un danger si grand, par l'embrasement du vaisseau sur lequel il étoit, qu'il résolut de retourner au service de l'Église, trouvant qu'il n'y avoit pas tant de péril à servir Dieu que le monde. Quelque temps après, il alla par dévotion visiter les Lieux Saints, tant à Rome qu'à Jérusalem; à son re-

tour, Uvonedolphe, doyen brabançon, le pria de lui servir de guide dans un voyage qu'il vouloit faire à cette dernière ville, mais il mourut en route; saint Guy revint alors à Anderlecht, où le sous-doyen le reçut chez lui et le traita doucement jusqu'à sa mort, qui arriva le douzième jour de septembre de l'an 1112. Depuis, le bruit des miracles qui se faisoient ordinairement sur son tombeau ayant attiré un grand nombre de pèlerins, l'évêque Gérard leva son corps; et, avec le produit des offrandes, on construisit une belle église collégiale.



TREIZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Maurille, évêque d'Angers. — Saint Amé, abbé de Remiremont.

Saint Philippe, martyr ; saint Macrobe et saint Julien, martyrs ; saint Ligoire, martyr ; saint Euloge, évêque d'Alexandrie ; saint Amé, évêque de Sens ; saint Vénère, confesseur.

LA VIE DE SAINT MAURILLE,

ÉVÊQUE D'ANGERS, ET CONFESSEUR.

AN 395.

Sirice, pape. — Honorius, empereur.

Saint Maurille étoit natif de Milan, de fort bonne maison. Dès son enfance, il fut instruit par le glorieux saint Martin, évêque de Tours, lorsqu'il alla à Milan, de laquelle ville, il fut depuis chassé, par la rage des ariens, qui ne pouvoient souffrir son zèle ni sa constance. Maurille demeura quelque temps après lui dans Milan, et fut fait lecteur par saint Ambroise. Environ ce temps-là, son père, qui étoit l'un des principaux gouverneurs d'Italie, décéda; mais le saint, épris de l'amour des choses célestes, se résolut de quitter son pays et sa mère, pour aller trouver saint Martin qui étoit déja évêque de Tours. Il demeura auprès de lui, jusqu'à ce qu'il l'eût fait prêtre, le servant en tout, et retenant de lui les vertus qu'il pratiqua toute sa vie.

Maurille alla bien plus loin : pour embrasser la perfection évangélique, car ayant reçu la bénédiction de son père saint Martin, il

s'en alla à Angers, où il trouva un temple sur le bord de la rivière de Loire, qui étoit dédié aux faux dieux. Maurille, fâché de voir le diable maître des cœurs des hommes, et adoré en ce lieu, supplia Notre-Seigneur de le démolir, en sorte qu'il n'y demeurât pierre sur pierre. A l'instant le feu tomba du ciel, qui consuma ce temple, et mit les idoles en cendres. Le saint fonda en la même place une église au vrai Dieu, qui fut fort fréquentée de tout le peuple, et il la gouverna douze ans.

Notre-Seigneur faisoit plusieurs miracles par son serviteur; car il guérit les mains d'un homme, qui étoient sèches dès sa naissance, en faisant le signe de la croix dessus; une démoniaque aveugle que l'on avoit enchaînée, et un garçon qui avoit été mordu d'une vipère. Il obtint aussi des enfants à une femme vieille et stérile. Près de la demeure du saint il y avoit une idole célèbre, à qui chacun avoit recours avec beaucoup de superstitions. Le saint, touché de douleur, renversa cette idole avec le signe de la croix, et les diables s'enfuirent, laissant le lieu infecté de leur puante odeur. Après qu'il eut brûlé toutes les statues de ces diables, il bâtit un autre monastère, et délivra plusieurs personnes de la tyrannie des démons qui les tourmentoient.

Il passa un jour des marchands devant la maison du saint, qui alloient vendre en Espagne des esclaves italiens, tant hommes que femmes ; l'un d'eux voyant l'église ouverte, s'y glissa habilement, priant le saint de l'aider et de le retirer de la captivité. Alors il supplia par compassion le maître de ces esclaves qui, sans faire état des paroles de Maurille, commanda à ses serviteurs de tirer par force ce captif hors de l'église. Le vénérable prêtre leva les yeux au ciel, mit les genoux en terre, et pria Notre-Seigneur pour ce refuge : le maître fut surpris à l'instant d'une mort subite, et les autres demeurèrent si épouvantés, qu'ils avoient peur que la terre ne s'ouvrît pour les engloutir : mais le bienheureux prêtre se prosternant par terre, pria Notre-Seigneur de lui rendre la vie ; il ne se voulut point relever jusqu'à ce qu'il l'eût obtenue, et l'esclave demeura en liberté.

Saint Martin alla à Angers, pour lors destitué de pasteur : là,

connoissant bien les mérites de Maurille son disciple, il le fit élire évêque, et Dieu témoigna que c'étoit sa volonté, parce qu'une colombe se vint asseoir sur sa tête dans l'église. Il accepta la dignité pour en servir celui qui la lui avoit donnée. Pendant qu'il faisoit le devoir d'un sage et vigilant pasteur, il lui arriva une chose fort notable, qui peut apprendre aux prélats le soin qu'ils doivent avoir du troupeau que Dieu leur a donné en garde, et du scrupule qu'ont les saints évêques, qui craignent d'avoir manqué en la moindre chose concernant le salut des âmes.

Comme il disoit la messe, une femme lui présenta un enfant qui se mouroit : elle l'avoit obtenu de Dieu par les prières du saint, bien qu'elle fût stérile, et elle l'apportoit pour lui faire recevoir le sacrement de Confirmation, afin que son fils mourût avec la grâce que ce sacrement confère. Le saint prélat fut long à dire la messe, et l'enfant trépassa. Quand saint Maurille le vit mort, sa mère si éplorée, et l'occasion pourquoi on le lui avoit amené, il se sentit percé de douleur, craignant que cet enfant ne fût mort par sa faute. Il ne se pouvoit du tout consoler ; au contraire, il redoubloit ses jeûnes, ses austérités et ses pénitences, pour satisfaire à la faute qu'il pensoit avoir commise. Il sortit secrètement de la ville, ayant les clefs de la sacristie, où il y avoit plusieurs reliques des saints, et écrivit sur une pierre, au bord de la mer, le jour de son embarquement. Etant assez avant en mer, les clefs y tombèrent, de sorte qu'il dit, avec un nouveau sentiment de regret : *Je ne retournerai jamais en mon église ni chez moi, que ces clefs ne soient revenues en mes mains.* Il arriva en Angleterre, où un gentilhomme le prit pour être son jardinier ; s'étant résolu d'affliger son corps par ce travail et cette humilité, afin d'effacer la faute dont il étoit si sensiblement touché.

Le clergé, le peuple et la ville d'Angers demeurèrent bien étonnés de se trouver sans pasteur, et beaucoup davantage en voyant que Notre-Seigneur les avertissoit, par diverses visions, d'aller chercher leur prélat, autrement qu'ils se trouveroient accablés d'une extrême misère. Ils députèrent en leur assemblée quatre habitants pour ce sujet, qu'ils pourvurent de tout ce qui leur étoit nécessaire, les

priant de ne point retourner qu'ils ne l'eussent trouvé. Ils voyagèrent sept ans sans en ouïr de nouvelles. Comme ils s'en revenoient, ayant perdu toute espérance, en passant près d'un port de mer en Bretagne, ils lurent sur une pierre : *Par ici passa Maurille, évêque d'Angers.* Cet indice fut cause qu'ils s'embarquèrent pour aller après leur prélat de l'autre côté de la mer. Pendant la traversée, un gros poisson sauta dans leur vaisseau, dans le ventre duquel on trouva les clefs que le saint avoit laissé choir en la mer ; ils les reconnurent, et eurent peur qu'il ne fût noyé : ils consultèrent entre eux s'ils rapporteroient les clefs, ou s'ils passeroient outre : mais ils furent inspirés de continuer leur route, jusqu'à ce qu'ils cussent rencontré le saint.

Ayant pris terre, ils s'adressèrent en la maison du gentilhomme où Maurille étoit jardinier, et ils le reconnurent, cueillant une salade pour son maître. Ils se prosternèrent à ses pieds, et lui firent leur message, le suppliant de retourner avec eux, pour le bien et la consolation du troupeau que Notre-Seigneur lui avoit donné en charge. Le saint se troubla de cet accident, et quoiqu'il fût pressé par les larmes et par les instances de ces députés, il ne se rendit pas, disant qu'il avoit fait vœu de ne rentrer pas en son église, qu'il n'eût trouvé les clefs qu'il avoit laissées choir dans la mer. Ils les lui rendirent et firent le récit du poisson qui les avoit dévorées.

Le bruit de ceci se divulgua incontinent, et vint aux oreilles du roi : chacun commença à faire honneur au saint prélat, qu'ils avoient auparavant estimé n'être qu'un chétif jardinier. Maurille, par l'importunité des siens, et forcé par ces miracles, condescendit de retourner en son église, après qu'il eut consulté Notre-Seigneur et imploré sa faveur.

Faisant oraison une nuit, il s'endormit de lassitude; alors il aperçut un ange qui lui disoit : *Lève-toi, Maurille, et contente ce peuple, car Notre-Seigneur, par tes prières, a conservé ton troupeau, et te rendra l'enfant que tu as tant pleuré, à cause duquel tu as abandonné ton Église.* Le saint évêque, après avoir eu cette révélation du ciel, s'embarqua le lendemain avec beaucoup de monde,

et ayant fait son voyage, il fut reçu avec applaudissement des siens. Il entra dans la ville d'Angers, et s'assurant en la promesse que Notre-Seigneur lui avoit faite, il alla sur le tombeau de cet enfant mort, et se prosterna par terre, suppliant Jésus-Christ de le ressusciter. Il n'eut pas plutôt achevé son oraison, qu'il vit l'enfant sortir du sépulcre. Il lui donna le sacrement de Confirmation et l'appela René, comme ayant été né deux fois, le dédia à l'Église et l'instruisit. Notre-Seigneur le combla de tant de vertus, qu'il succéda en l'évêché à saint Maurille, et fit plusieurs miracles.

Il ne faut pas s'étonner si ce saint prélat a été si renommé, et si Notre-Seigneur a opéré par lui tant de merveilles ; car sa vie étoit sainte et miraculeuse dès lors qu'il fut fait évêque. Il s'habilloit fort pauvrement et mangeoit fort peu. En carême, il mangeoit, de trois jours en trois jours, un peu de pain avec du sel et de l'eau tiède : il ne sortoit point du logis durant le carême, pour être plus attentif à la contemplation divine, et de peur d'être distrait par l'objet des choses humaines. Bien qu'il traitât si mal son corps, il ne laissa pas d'atteindre à l'âge entier de quatre vingt-dix ans, robuste, avec toutes ses forces, le visage frais, sans douleurs de tête ni d'estomac, ayant bonne vue, ne ressentant aucune des incommodités auxquelles les vieillards sont ordinairement sujets.

Sentant approcher l'heure de son trépas, il fit faire un caveau pour inhumer son corps. Le septième jour de sa maladie, et au trentième an de son épiscopat, il rendit l'âme à Dieu, le 13 de septembre. Il fut enterré solennellement. Notre-Seigneur le favorisa de plusieurs miracles après sa mort : entre autres, deux aveugles de naissance furent éclairés, et un paralytique de trente ans, en baisant le lit où on le portoit en terre, recouvra aussitôt l'usage de ses membres.

La vie de saint Maurille a été écrite par Fortunat, comme il est rapporté par Surius. Les Martyrologes Romain, d'Usuard et d'Adon en font mention le 13 de septembre : comme aussi Pierre de Cluny, Vincent de Beauvais; et saint Antonin. Il vivoit du temps des empereurs Théodose et Honorius son fils; ainsi que remarque le cardinal Baronius en ses Annotations, le 13 de septembre.

LA VIE DE SAINT AMÉ,

ABBÉ DE REMIREMONT.

Saint Amé, que l'on appelle aussi saint Amat, naquit vers l'an 567, dans un faubourg de Grenoble. Il étoit d'une illustre famille d'origine romaine. Son père Héliodore, homme d'une grande piété, le voua dès son enfance à l'état religieux. Il le conduisit lui-même, en 581, au célèbre monastère de Saint-Maurice en Valais, où il l'offrit à Dieu de son consentement. A peine le jeune novice eut-il reçu les premières instructions des religieux, qu'il les mit en pratique avec une exactitude admirable, et continua de marcher à grands pas dans les voies de la perfection.

Après avoir passé quelques années dans le monastère, il résolut de se retirer de la communauté pour vivre entièrement séparé des hommes, dans la contemplation des choses divines. Il y avoit à quelque distance, sur une montagne très-élevée, une grotte où il se cacha, et qu'il sanctifia par un jeûne de trois jours et de continuelles prières. Cependant l'abbé de Saint-Maurice le fit chercher avec soin, et quelques-uns de ses moines l'ayant trouvé, le supplièrent instamment de retourner au couvent. Mais le saint leur répondit : « Mes frères bien-aimés, remarquez, je vous prie, que la règle ne me défendoit pas de mener une vie solitaire; je suis venu ici guidé, je l'espère, par l'Esprit-Saint, pour y pleurer mes péchés, et en obtenir le pardon par la pénitence et la miséricorde de Jésus notre miséricordieux Seigneur.

Les religieux, vaincus par tant de ferveur, et ne pouvant le faire condescendre à leurs désirs, lui demandèrent de leur indiquer au moins quelles provisions il vouloit qu'on lui apportât. « Mes chers amis, leur dit saint Amé, je serois bien reconnoissant de la charité

de notre abbé et de la vôtre, si vous vouliez m'envoyer tous les trois jours un peu de pain d'orge et un peu d'eau. » Le pieux abbé y consentit volontiers, et chargea un de ses religieux de le pourvoir dans ses besoins.

Le démon, jaloux de la rigoureuse abstinence du solitaire et de la charité des moines, prit un jour, pendant que saint Amé étoit plongé dans les délices de la contemplation la forme d'un oiseau de proie, et étant entré dans la grotte, il répandit l'eau et emporta le pain. Quand le serviteur de Dieu s'en aperçut, il dit seulement à Notre-Seigneur. « O bon Jésus, je vous rends grâces de ce que vous avez voulu accroître mon jeûne, et je me soumets à votre providence, sans laquelle rien n'arrive en ce monde, que vous ne l'ayez permis ou ordonné pour notre avantage. »

Notre-Seigneur le récompensa de sa résignation en le faisant triompher de tous les piéges de Satan, et en lui donnant le pouvoir d'opérer des miracles. L'abbé de Saint-Maurice ayant ordonné qu'on lui bâtît une cellule, le charpentier remarqua qu'une des poutres étoit trop courte; il en avertit saint Amé, en ajoutant qu'il falloit en aller chercher une autre. Retournez, répondit le saint, et mesurez-la de nouveau; j'ai confiance que Notre-Seigneur la rendra propice à votre travail. Le charpentier ayant obéi, trouva qu'elle étoit en effet devenue plus longue qu'il ne falloit; il courut raconter ce prodige au serviteur de Dieu qui lui dit : « Ne parlez de cela à personne, et ne coupez pas ce qui reste, car c'est un don de Notre-Seigneur. » L'historien de sa vie attestoit avoir vu cette poutre, qui étoit plus longue que les autres.

Au bout d'une année, le saint touché de la fatigue que le religieux avoit à lui monter de l'eau du fond de la vallée, lui dit un jour : « Frère, si nous allions ensemble prier auprès du rocher de la montagne, peut-être que Notre-Seigneur, qui peut tirer de l'eau des pierres, nous donneroit une source dans sa miséricorde. » Après qu'ils eurent terminé leur prière, le saint frappa son rocher de son bâton, et il en sortit une eau qui coula toujours.

Il remarqua aussi qu'il y avoit auprès de sa cellule un petit espace de terre tout rempli de ronces et d'épines; il le nettoya et y

sema de l'orge, qu'il récoltoit en son temps. Il se fit aussi un petit moulin pour le moudre, s'occupant ordinairement à ce travail pendant la nuit, pour chasser le sommeil.

Un jour qu'il labouroit son petit champ, il vit un rocher que le démon avoit détaché du sommet de la montagne, et qui devoit, dans sa chute, écraser sa cellule. Le saint anachorète, avec une foi admirable, fit dans les airs le signe de la croix, en disant au rocher : « Au nom adoré de Jésus-Christ, je te commande de ne pas rouler plus loin. » La pierre s'arrêta aussitôt et resta pendante, obéissant à l'ordre qu'elle avoit reçu. Depuis, les démons essayèrent plusieurs fois d'effrayer le saint, en le menaçant de précipiter ce rocher sur sa cellule, mais le bon serviteur de Jésus-Christ leur répondoit toujours : « Le Seigneur, dans sa bonté, est mon soutien ; je ne vous crains pas, vous autres, et je ne dois pas vous craindre, car vous êtes les ennemis de Celui que j'aime par-dessus tout. »

L'évêque de Sion, capitale du Valais, étoit grand ami de saint Amé ; il le visitoit souvent, admirant l'austérité de sa vie. Un jour il voulut lui donner une somme considérable, mais le pauvre de Jésus-Christ lui parla ainsi : « O bon pasteur, distribuez ce que vous daignez m'offrir à ceux qui en ont plus besoin que moi : j'ai renoncé au monde, et comme je suis sorti nu de la terre, j'espère y retourner dépouillé de tout. » Le bon évêque, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur lui, laissa en secret son offrande sur le petit autel où le saint disoit la messe, environné des anges. Le lendemain matin, saint Amé trouva l'argent, et, le regardant comme une des embûches accoutumées de Satan, il le jeta au fond de la vallée, en disant : « Le Seigneur est la meilleure part de mon héritage ; ce n'est point d'or que j'ai besoin, mais de ferveur pour mieux aimer Jésus-Christ, mon unique bien. »

De fait, peu de chose lui suffisoit pour sa nourriture et son entretien, tous ses vêtements consistoient en quelques peaux de brebis ou d'agneau. Dans les temps de carême, il ne mangeoit que le soir, et encore se contentoit-il de cinq noix avec un peu d'eau. Quelquefois il restoit jusqu'à trois jours sans rien prendre. Mais si son corps étoit foible, son âme étoit vigoureuse et remplie du

Saint-Esprit, car il la nourrissoit abondamment de la manne et de l'oraison.

Il y avoit déjà trois ans que saint Amé menoit la vie solitaire, quand, en 613, saint Eustase, abbé de Luxeuil, que le roi Clotaire envoyoit en Italie à saint Colomban, passa dans le Valais et reçut l'hospitalité au monastère de Saint-Maurice. Il demanda si, parmi tant de fervents religieux, il y en avoit quelqu'un d'une vertu extraordinaire ; et on lui répondit : « Vous êtes peut-être le seul pèlerin qui ignoriez l'éminente sainteté de notre Amé. » Alors les religieux lui racontèrent les prodiges de sa vie. Saint Eustase voulut aussitôt gravir la montagne pour voir le saint, et quand il l'eut trouvé, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, avec tant d'affection qu'ils ne pouvoient plus se séparer.

A son retour d'Italie, saint Eustase repassa par l'ermitage de saint Amé, qu'il détermina à l'accompagner à Luxeuil. Les religieux de ce monastère reconnurent bientôt le trésor qu'ils possédoient. Le saint étoit bon et aimable avec tous, prudent dans le conseil, humble dans la prospérité, pacifique dans l'adversité; il avoit une éloquence modeste et savante, et des mœurs si pures que sa vue ravissoit tous les cœurs. Les moines de Luxeuil, allant prêcher l'Évangile non-seulement aux catholiques, mais aux hérétiques et aux idolâtres, saint Amé fut envoyé en missionnaire dans quelques villes de l'Austrasie, où son éloquence et son zèle incomparables produisirent d'heureux fruits de salut.

Il reçut un soir l'hospitalité chez le comte Romaric, qui étoit un des principaux ministres du roi Clotaire. Ce seigneur avoit une si grande piété, qu'il regardoit comme perdus les jours où il n'avoit pu exercer quelque œuvre de charité. Depuis longtemps la grâce le poussoit à quitter le monde, car il avoit éprouvé combien d'épines se cachent sous les roses de la vie. Pendant qu'il soupoit avec saint Amé, il le pria de l'entretenir sur quelque sujet d'édification. Le saint religieux prit en plaisantant une assiette et lui dit : « Vous voyez ce plat d'argent, combien de serviteurs n'a-t-il pas eu, et combien n'en aura-t-il pas encore? Et vous-même aujourd'hui, que vous le vouliez ou non, vous êtes son serviteur, car vous ne le

possédez que pour le conserver. Cependant les objets précieux auxquels on a trop d'attache, ou que l'on conserve au préjudice des pauvres qu'ils devroient nourrir, seront la perte de leurs maîtres. Aussi l'apôtre saint Jacques disoit-il : Votre or et votre argent se rouilleront dans vos coffres, et cette rouille servira de témoin contre vous. Notre-Seigneur ne dit-il pas expressément dans saint Luc : *Malheur à vous, riches, qui avez vos consolations en ce monde.* Et dans saint Matthieu : *En verité, je vous dis qu'un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Je vous le dis encore : Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux.* »

Saint Amé continua ce sujet avec tant de ferveur, que Romaric, qui étoit déja persuadé des vérités éternelles, le pria de passer quelques jours avec lui, pour lui enseigner ce qu'il devoit faire pour sauver son âme. « Est-ce que par hasard, reprit saint Amé, vous n'avez jamais entendu la réponse que fit Notre-Seigneur à une semblable demande : *Si vous voulez entrer dans le ciel, observez les commandements de la loi.* Mais comme le jeune homme répliquoit : J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse, que me manque-t-il encore? Le divin Maître ajouta : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel : puis venez, et suivez moi.* »

Ce fut ce que saint Romaric accomplit, avec une foi plus généreuse que celle du riche jeune homme de l'Évangile, qui devint mélancolique en entendant la réponse de Notre-Seigneur. Il partagea tous ses biens entre les pauvres et les monastères, et se consacra à Dieu avec la plus grande partie de ses serviteurs. On dit même que ses deux filles, Gertrude et Claire, se firent religieuses à son exemple. Il fit bâtir deux monastères, l'un de filles, qui étoit dédié à l'apôtre saint Pierre, l'autre d'hommes, sous la règle de Saint-Colomban, et ensuite de Saint-Benoît. Ce dernier, qui avoit été établi dans le château même de saint Romaric, a depuis porté son nom, on l'appeloit en allemand Romsberg, c'est-à-dire montagne de Romaric, et en françois Remiremont. Il fut d'abord gouverné par saint Amé, puis par saint Romaric, et par d'autres saints

personnages, et il fut pour tout ce pays une source de bénédictions.

Le monastère des religieuses eut pour première abbesse sainte Macteflède. Pendant qu'on le construisoit, on rapporte que saint Amé guérit un homme estropié, qu'il conserva quelques jours avec lui. Il étoit chargé de la direction des religieuses, et il maintenoit parmi elles une discipline très-sévère. Une Sœur ayant un jour mangé un fruit sans permission, fut aussitôt possédée du démon. On appela le serviteur de Dieu qui lui dit : « Ma fille, on ne chasse le malin esprit que par les veilles, les oraisons et les jeûnes. » Le démon, en effet, ne put résister à la ferveur de ses prières, et le saint en prit occasion d'exhorter les religieuses à résister généreusement aux tentations, ce qui étoit le seul moyen de désarmer le démon. Il faudroit un volume pour raconter tous les miracles que faisoit le saint abbé, quoique le plus souvent, il cherchât à les cacher en les attribuant aux prières des autres.

Au bout de deux années, la sainte abbesse Macteflède, étant prête à mourir, une des Sœurs vit une étoile d'une prodigieuse grandeur, qui sortoit du monastère pour s'élancer pleine de clarté dans les cieux. Comme la bienheureuse Mère étoit à l'agonie, elle demanda à ses compagnes de lui réciter les psaumes, et quand elles eurent fini, elle leur dit : « De grâce, gardez un peu le silence, car saint Paul n'est pas encore venu. » Peu à peu, elle les pria de chanter de nouveau, et parmi ces chants, son âme s'envola à la gloire éternelle, où elle retrouva celles de ses religieuses qui l'avoient précédée dans les cieux. Telle étoit la sainteté des disciples de saint Amé.

Pour lui, quand il avoit rempli les devoirs de sa charge, tout son bonheur étoit de se retirer dans une étroite caverne, creusée au milieu des rochers des Vosges, laquelle pouvoit à peine contenir son corps. C'est là qu'il prenoit un peu de repos sur la terre nue. De temps en temps, un de ses religieux lui faisoit descendre avec une corde, du haut de la montagne, un peu de pain et d'eau pour sa nourriture, l'avertissant de son arrivée par une petite clochette suspendue à la corde, comme saint Romain le faisoit autrefois pour saint Benoît. Après avoir encouragé les siens par son exemple à

l'amour de la solitude et de la pénitence; poussé par sa charité, il sortoit de sa grotte le dimanche pour instruire, par ses conseils et ses douces paroles, les religieux et les religieuses répandus sur ces montagnes. Et comme les uns et les autres vivoient sous son gouvernement, ils lui donnoient communément le nom d'abbé.

Il avoit une pénétration singulière pour deviner et corriger les fautes de ses inférieurs. Un religieux, tenté par le diable, ayant pris une pièce de monnoie, le saint essaya de lui faire avouer sa faute; mais comme il la nioit avec persistance, il prit son habit et lui montra qu'il l'avoit cachée dans la couture; ce qui enfin le décida à en faire pénitence.

Tous les désirs de saint Amé étoient tournés vers le ciel, et il soupiroit après l'heureux moment qui l'en mettroit en possession. Une année avant sa mort, Notre-Seigneur lui révéla l'époque où il le vouloit appeler à lui. Le saint communiqua aussitôt cette bonne nouvelle à quelques solitaires, et il pria deux d'entre eux, en qui il avoit une particulière confiance, d'aller dans la forêt voisine pour lui faire un lit très-dur qu'on recouvriroit de cendre, parce qu'il avoit besoin, disoit-il, de faire pénitence de ses péchés.

— Vous ne pourrez jamais, répondit un des pieux ermites, supporter une telle austérité, affoibli comme vous l'êtes par vos abstinences et les tribulations que vous avez souffertes.

— C'est que vous ne savez pas, reprit saint Amé, combien le Seigneur m'a donné de forces, quand j'ai fait autrefois usage d'un lit semblable.

Quelques jours après, ses ordres ayant été remplis, le saint abbé rassembla tous ses religieux, puis, couché sur la cendre et le cilice, il leur fit une confession générale de toutes ses fautes, en versant des torrents de larmes. Il passa toute cette année dans les austérités et dans la souffrance; il étoit devenu si maigre et si décharné, qu'en plusieurs endroits on apercevoit les os. Malgré sa vieillesse, il prioit continuellement, souffrant avec patience et avec joie les plus vives douleurs, heureux d'achever ainsi de payer ses dettes à son Créateur.

Quand il fut arrivé aux derniers jours de sa vie, il se fit lire

l'épitre du pape saint Léon à saint Flavien, dans laquelle sont contenus les principaux articles de notre sainte foi. Afin de montrer qu'il étoit vraiment catholique, il répondoit à chaque article : « C'est ainsi que je crois, ô Trinité ineffable; je pense ainsi de vous, Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui avez daigné venir en ce monde pour nous racheter; je crois en vous, ô Esprit-Saint, Dieu éternel; je confesse un seul Dieu dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité; je reconnois votre Incarnation, ô très-pieux Jésus, mon Rédempteur. »

Quelques-uns pensent, avec Baronius, qu'il fit cette profession de foi publique pour effacer l'adhésion qu'il avoit autrefois donnée, quoique sans malice, au schisme d'Agrestius. Avec la vie austère qu'il menoit, ce dut être sa faute la plus grave, et cependant son humilité étoit si grande, qu'il s'estima indigne d'être enseveli dans une église; il recommanda à ses disciples de placer son corps à la porte de l'église de Notre-Dame, et d'y graver cette épitaphe que lui-même avoit composée : « Homme de Dieu, qui entrez dans ce lieu pour prier, implorez la miséricorde divine pour l'âme d'Amé, pénitent, qui est ici enterré, afin que si la tiédeur de ma pénitence m'a laissé quelques dettes de mes péchés, votre charité et vos prières m'en obtiennent l'entière rémission. » Après avoir ainsi manifesté l'humble sentiment qu'il avoit de lui même, il rendit son âme à Notre-Seigneur, le 13 de septembre, vers l'an 627, et il fut enterré dans le lieu qu'il avoit indiqué. Trois jours après, voyant du haut des cieux l'affliction de ses moines, il apparut à l'un d'entre eux, et lui dit qu'ils se consolassent, que Dieu lui avoit pardonné ses péchés, et qu'il étoit entré dans l'éternel repos, où il prioit pour eux. Il lui ordonna de faire savoir à Romaric que bientôt son monastère recevroit de grands dons, et qu'il continuât de le gouverner avec une parfaite vigilance. En effet, le roi Dagobert leur envoya une aumône de deux cents écus d'or, et ils eurent encore beaucoup d'autres secours.

Au bout d'une année, on eut révélation de Dieu de transporter le corps de saint Amé dans l'intérieur de l'église Notre-Dame, ce qui fut exécuté avec une grande pompe, et on en célébroit tous les

ans la fête au milieu d'un nombreux concours de peuple. Depuis, le monastère ayant été détruit, le saint corps fut transféré dans le couvent des religieuses, avec les reliques de saint Romaric et de saint Adelphe.

La vie de saint Amé a été écrite par un auteur contemporain qui étoit compagnon de ses disciples; elle est rapportée par Surius; le Martyrologe romain, ainsi que ceux d'Adon et d'Usuard, en font mention au 13 septembre.

A Alexandrie, fête de saint Philippe, père de sainte Eugénie, vierge. Ce saint abandonnant la dignité de préfet de l'Egypte, reçut la grâce du baptême. Son successeur, le préfet Térence, lui fit percer la gorge d'un coup d'épée, pendant qu'il étoit en prières.

En la même ville saint Macrobe et saint Julien, martyrs, qui souffrirent sous Lézin.

Le même jour, saint Ligoire, martyr, qui, demeurant dans un ermitage, fut tué par les païens pour la foi de Jésus-Christ.

A Alexandrie, saint Euloge, évêque, célèbre par sa doctrine et sa sainteté.

A Sens, saint Amé, évêque et confesseur.

Le même jour, saint Vénère, confesseur, homme d'une sainteté admirable, qui mena la vie érémitique dans l'île Palmaire.



QUATORZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

L'Exaltation de la sainte Croix. — Saint Corneille, pape et martyr.

Saint Cyprien, évêque et martyr; saint Crescentien et ses compagnons, martyrs; saint Crescence, martyr; saint Jean Chrysostôme, évêque de Constantinople; saint Materne, évêque de Trèves.

L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

AN 629

Saint Honorius, pape. — Héraclius, empereur.
Clotaire, roi.

C'est une chose assurée, que les misères que nous endurons sont ordinairement les peines de nos péchés, et les châtiments qui nous sont envoyés du ciel; mais que l'un des plus grands fléaux de Notre-Seigneur, c'est quand il permet le règne d'un prince vicieux et sans âme. Car comme il est le chef de toute la république, il inspire sa malice à ses sujets. Tel fut l'empereur Phocas, qui tua Maurice, et succéda à l'empire. Notre-Seigneur désirant le châtier, excita Chosroès II, roi de Perse, à lui faire la guerre, en laquelle il le défit et le fit prisonnier, mettant à feu et à sang plusieurs grandes provinces de l'empire romain.

Après la mort de Phocas, Héraclius lui succéda. Celui-ci trouva l'empire si affoibli, qu'il fut plusieurs années sans oser faire tête à Chosroès, lequel étoit bien armé, puissant et victorieux. Maître de la campagne, il faisoit la guerre à son avantage à Héraclius, prenant à force d'armes, tantôt une ville, tantôt une autre, et conquérant toute la Syrie. Enfin il vint mettre le siége devant la ville de

Jérusalem, qu'il prit; il y tua environ quatre-vingt mille personnes, emmenant Zacharie, patriarche de Jérusalem, saint et digne prélat, avec plusieurs autres. Mais ce que l'on regretta le plus, fut qu'il emporta le bois de la croix de notre Rédempteur, que sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, avoit laissée à Jérusalem, et la mit en grand honneur au bout de son trône royal, qui étoit de fin or, tout couvert de grosses perles et de pierres précieuses.

Héraclius reconnoissant la perte de son empire, et le peu de moyen de résister aux forces de son ennemi, résolut de lui demander paix ou trêve ; à quelques conditions que ce fût. Mais Chosroès étoit si insolent des victoires passées et de ses grandes forces, qu'il ne voulut pas ouïr parler d'accord, qu'à la charge que l'empereur renieroit la foi de Jésus-Christ. Alors Héraclius prit la résolution d'assembler son armée, pour combattre vivement l'ennemi, et empêcher qu'il ne triomphât de la religion chrétienne, comme il faisoit de plusieurs villes et provinces qu'il avoit saccagées. Avant toutes choses, il s'adressa à Dieu, qui est le Seigneur des armées et des victoires, et commanda que l'on fît, partout l'empire, plusieurs prières, processions, jeûnes, aumônes et autres bonnes œuvres, pour apaiser l'ire de Dieu. Il mit sur pied une armée de jeunes gens, parce qu'il n'avoit pas de vieux soldats, qu'il exerça et aguerrit avant que de présenter la bataille à l'ennemi. Héraclius, avec cette armée, alla chercher Chosroès, résolu de combattre, espérant que Dieu lui donneroit la victoire, et humilieroit l'insolence du roi impie.

L'empereur, pour marcher plus sûrement, portoit en sa main droite une image de Notre-Dame (cette image étoit venue du ciel, et n'avoit pas été peinte par la main des hommes) : car son espérance n'étoit pas aux forces qu'il conduisoit, mais en la miséricorde de Notre-Seigneur, et en l'intercession de sa sainte Mère. Héraclius marcha donc en campagne avec son armée bien disciplinée et bien instruite à se garder des larcins, des iniquités et d'autres péchés, et à combattre plutôt pour la gloire de Dieu que pour le profit temporel.

Chosroès ne voulut pas combattre Héraclius en personne, mais

il se retira dans ses terres, fit couper les blés, et tirer les vivres des lieux par où il pensa que l'ennemi pourroit prendre son chemin ; il envoya par un autre côté une armée de vieux soldats, avec un capitaine nommé Saravage, à qui Héraclius offrit la bataille, qui fut disputée de part et d'autre, mais enfin il vainquit. Le roi de Perse ne s'étonna pas pour cela, mais il renvoya une plus forte armée contre Héraclius, conduite par un grand capitaine : le combat fut sanglant, ayant duré depuis la pointe du jour jusqu'après midi, sans que l'on vit balancer la victoire d'aucun côté : alors les Perses redoublèrent la charge si furieusement, que l'armée de l'empereur commençoit à s'ébranler. Mais Héraclius ayant recours à Dieu, lui demanda secours par l'intercession de la très-sainte Vierge. Notre-Seigneur le lui envoya bien à point, en faisant lever un grand vent avec de la grêle et de la pluie, qui donnoit droit au visage des Perses : ce qui leur fit incontinent tourner le dos et se mettre en fuite.

La grande puissance de Chosroès ne fut guère ébranlée de ces deux pertes; au contraire, il assembla une troisième armée, plus forte que les autres, et en nomma pour chef Razatènes, qui vint aux mains avec Héraclius; mais, par la vertu de la sainte Croix, il fut aussi vaincu, tué sur le champ, avec une grande partie de son armée. Héraclius combattit vaillamment, ayant tué de sa main trois hommes de marque, conduisant et encourageant ses soldats, comme un sage et expérimenté capitaine.

Cette troisième victoire affoiblit tellement Chosroès que, n'osant attendre l'empereur, il s'enfuit et passa le Tigre, nommant son second fils pour régner après lui, sans faire cas de son aîné, Siroès, qui avoit plus de courage et de prudence que l'autre. Siroès se tint tellement offensé, que, pour se venger de cette injustice, il se résolut de faire perdre le royaume et la vie à son frère : ce qu'il exécuta; puis il fit la paix avec l'empereur; lui donna tout le trésor et les richesses que possédoit son père, et accomplit plusieurs autres conditions utiles et honorables à l'empereur, dont la principale fut qu'il lui rendit la sainte Croix, avec le patriarche de Jérusalem et les autres chrétiens captifs.

L'empereur Héraclius, pour remercier Notre-Seigneur des glorieuses victoires qu'il lui avoit données, s'en alla à Jérusalem, portant avec soi le prix de notre Rédemption, qui avoit demeuré quatorze ans en la possession de Chosroès. Il fit son entrée en la ville, la portant sur ses épaules avec une grande pompe et solennité.

Mais il se passa une chose merveilleuse en ce triomphe de l'empereur : c'est qu'arrivant à la porte de la ville avec la Croix, il demeura tout court, et ne put avancer un pas, sans savoir le sujet qui le pouvoit retenir. Le patriarche Zacharie, qui marchoit à côté de l'empereur, l'avertit que la cause de cet étrange miracle pouvoit bien être qu'il n'y avoit pas d'apparence de porter la Croix par le chemin que Jésus-Christ l'avoit portée en autre habit que lui : *O empereur,* lui dit le patriarche, *vous êtes vêtu de robes impériales, et Jésus-Christ n'avoit qu'un habit simple ; vous portez une couronne d'or et de pierres brillantes, et il étoit couronné d'épines ; il alloit pieds nus, et vous êtes magnifiquement chaussé.*

Héraclius, voyant que le patriarche disoit vrai, prit un habit commun, ôta son diadème, et suivit la procession nu-pieds, jusqu'à ce qu'il eût remis la sainte Croix au lieu même d'où Chosroès l'avoit enlevée.

Notre-Seigneur, pour réjouir son peuple et montrer la vertu de la sainte Croix, ressuscita un mort ; quatre paralytiques furent guéris ; quinze aveugles recouvrèrent la vue, et dix lépreux furent purifiés : plusieurs, qui étoient possédés du diable, furent aussi délivrés, et quantité de malades retournèrent en parfaite santé. C'est pourquoi l'Église célèbre aujourd'hui cette grande fête sous le nom de l'Exaltation de la sainte Croix.

Il est vrai que ce ne fut pas la cause d'instituer cette fête, car plusieurs années avant l'empire d'Héraclius, les Grecs la célébroient déjà, le même jour, sous le nom de la Sainte-Croix. Les Latins solennisoient aussi la gloire de la Croix, qui se dilata par tout le monde du temps de l'empereur Constantin. Néanmoins les victoires qu'obtint Héraclius, et le recouvrement du bois de la vraie Croix, des mains des ennemis, qu'il rendit aux chrétiens, et remit dans Jérusalem, à la gloire de Dieu, et à l'utilité de son Eglise,

furent cause que l'on célébra cette fête avec plus de solennité qu'auparavant, ainsi que le cardinal Baronius l'a remarqué.

La restitution de la sainte Croix arriva le quatorzième jour de septembre, le dix-neuvième an de l'empire d'Héraclius, l'an de Notre-Seigneur 629. Les Martyrologes Romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon en font mention.

LA VIE DE SAINT CORNEILLE,

PAPE ET MARTYR.

AN 255.

Décius, empereur.

Par la mort du saint Pape Fabien, l'Église demeura sans pasteur, et si affligée de la persécution terrible de l'empereur Décius, que le siége fut vacant plus d'un an; car l'on ne faisoit aucune élection d'un successeur à Fabien, pour gouverner en cette tempête la nacelle de saint Pierre.

Néanmoins, Dieu permit que la nécessité urgente fît assembler le clergé à Rome. Plusieurs évêques s'y trouvèrent, qui élurent Corneille, citoyen romain, fils de Castin. Ce choix fut si bien fait, que saint Cyprien, qui vivoit alors, dit que ce fut une ordonnance divine, et que saint Corneille ne parvint pas à cette dignité comme les autres, mais après avoir auparavant passé par tous les ordres et offices ecclésiastiques. Il ajoute que la pure conscience, l'humilité et la modestie de Corneille étoient telles, qu'il le fallut forcer d'accepter cette dignité. Il loue hautement aussi son courage et sa constance, d'avoir pris la charge, lorsque l'on n'y attendoit que

l'épée, le feu, et tous les autres tourments des martyrs, et de s'être offert à Dieu, s'exposant de volonté et d'affection à tout ce que le tyran lui eût voulu faire souffrir.

Après que saint Corneille eut pris possession du Siége Apostolique, il supporta plusieurs travaux de la part des hérétiques. Car il s'éleva en Afrique un évêque, nommé Novat, qui étoit ami des nouveautés, avare, arrogant, superbe, un boute-feu pour embraser tout le monde de ses séditions, un vrai tourbillon de tempête, pour mettre la foi en danger de naufrage, et un ennemi de la tranquillité publique. Ce Novat, craignant d'être châtié en Afrique, où il étoit connu, vint à Rome, et fit rencontre d'un prêtre romain, nommé Novatien, qui étoit fort irrité de ce que l'on ne l'avoit point fait Pape, plutôt que Corneille. Ils suscitèrent un schisme en l'Eglise contre le vrai Pape, les schismatiques faisant Novatien évêque de Rome, avec plusieurs outrages. Bien que saint Corneille les endurât patiemment, néanmoins il leur fit tête; car il y alloit du bien de l'Eglise et du devoir de sa charge. Il assembla un concile à Rome, où Novat et Novatien furent condamnés avec tous leurs adhérents, et les erreurs qu'ils enseignoient. La plupart des fidèles qui avoient été trompés retournèrent à l'unité de l'Église, et demandèrent pardon à saint Corneille, avec larmes et pénitence. Il les reçut bénignement, réunit les prêtres de Rome et le peuple catholique, pour rendre leur pénitence publique, comme la faute l'avoit été, ainsi que le Pape Corneille l'écrit lui-même à saint Cyprien.

Notre-Seigneur donna victoire de ses ennemis au saint Pape, et cette tourmente, qui lui avoit causé tant de traverses, fut apaisée; mais la persécution des tyrans dura toujours, et fut si terrible, que saint Corneille en écrivit lui-même la cruauté à Lupicin, évêque de Vienne.

Au commencement de cette persécution, et lorsqu'il fut envoyé en exil à Cività-Vecchia, saint Cyprien lui écrivit une lettre, où il le loue de la force et de la constance dont il montroit l'exemple à ses soldats, pour parvenir à la couronne du martyre, faisant plusieurs compagnons de sa gloire. Il écrivit encore plusieurs épitres

au Pape Corneille, le louant de ce qu'il souffroit pour le bien de toute l'Église.

Cette communication par lettres, qui étoit entre saint Cyprien et saint Corneille, fut découverte par Volusien Augustin qui, après la misérable mort de Décius, commandoit avec Gallus son père ; il fut averti que plusieurs alloient à Cività-Vecchia pour voir ce saint prélat, en sorte qu'il le fit venir à Rome, et s'entretint avec lui secrètement: mais trouvant que saint Corneille lui parloit avec une grande constance, il commanda qu'on l'ôtât de sa présence, et qu'il fût battu de pommeaux de plomb sur la bouche, de là qu'on le menât au temple de Mars pour le faire sacrifier, et, à son refus, qu'on lui tranchât la tête.

Avant que de conduire saint Corneille au temple de Mars, celui qui l'avoit en garde, nommé Céréol, le pria de passer par sa maison, pour voir Salustie sa femme, qui étoit paralytique depuis quinze ans. Le saint y entra et fit oraison pour elle à Notre-Seigneur, lui disant, lorsqu'elle le prit par la main : *Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi sur tes pieds.* La femme se leva aussitôt en criant : *Vraiment Jésus-Christ est Dieu et Fils de Dieu :* et elle demanda le baptême. Saint Corneille la baptisa. Tous les soldats de Céréol, ayant vu ce grand miracle, se jetèrent à ses pieds, et demandèrent aussi le baptême, qu'il leur donna, puis il dit la messe et les communia. L'empereur étant averti de tout ce qui s'étoit passé en la maison de Céréol, il le fit arrêter avec Salustie sa femme, et tous les soldats qui s'étoient faits baptiser. Il ordonna ensuite de les mener avec saint Corneille au temple de Mars, pour sacrifier aux dieux, ou bien mourir, mais ayant suivi l'exemple de leur saint pasteur, ils furent décapités avec lui, au nombre de cent vingt et un. La bienheureuse Lucine vint la nuit suivante, avec plusieurs clercs, pour recueillir les corps des saints martyrs, et les enterra en son héritage, près du cimetière de Calixte.

Saint Corneille fut martyrisé le quatorzième jour de septembre, l'an de Notre-Seigneur deux cent soixante et quinze, sous l'empire de Gallus et de Volusien; mais cette persécution s'appelle la persécution de Décius, parce que ce ne fut qu'une continuation de

celle que Décius avoit commencée, et qu'elle s'exécuta en vertu des mêmes édits qu'il avoit publiés. Saint Corneille demeura en la chaire de saint Pierre deux ans.

On ne lit point qu'il ait tenu les Ordres, ce qui est une chose si nouvelle, qu'à peine se trouve-t-elle en aucun autre Pape. Saint Jérôme met saint Corneille, Pape, entre les auteurs ecclésiastiques, et dit qu'il écrivit quatre fort belles épîtres. Ce saint Pape fit des choses très-profitables à la gloire de l'Église romaine. Il retira les corps des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, des catacombes, à cause qu'ils n'y étoient pas assez honorablement. Luciane, grande dame romaine, mit le corps de saint Paul dans un sien héritage, en la rue d'Ostie, près du lieu où il eut la tête tranchée; et depuis, l'empereur Constantin, qui avoit une dévotion particulière envers saint Paul, y fit bâtir une très-belle église.

Saint Corneille fit porter le corps de saint Pierre au Vatican, où le même empereur fit bâtir une église magnifique. Quant à cette translation, faite par le Pape saint Corneille, des apôtres hors des catacombes, cela est écrit dans le livre des Papes de Rome, publié sous le nom de Damase, encore que le cardinal Baronius le révoque en doute. Il fit aussi quelques décrets de choses profitables et convenables, qui se peuvent voir dans le livre des Conciles.

En Afrique, martyre de saint Cyprien, évêque de Carthage, très-célèbre par sa sainteté et son savoir, qui, après un cruel exil, fut décapité, et accomplit ainsi son martyre à la sixième borne milliaire de Carthage, sur le bord de la mer, du temps des empereurs Valérien et Gallien. Nous racontons sa vie au 16 de ce mois.

Au même lieu les saints martyrs Crescentien, Victor, Rosule et Général.

A Rome, saint Crescence, enfant, fils de saint Euthyme, qui

mourut sous le tranchant de l'épée, sur la voie Salaria, sous le juge Turpilius, dans la persécution de Dioclétien.

Le même jour, fête de saint Jean Chrysostôme, évêque de Constantinople, qui, exilé par la faction de ses ennemis, et étant rappelé par un décret du pape Innocent Ier, ayant souffert bien des maux de la part des soldats qui le gardoient dans le voyage, rendit son âme à Dieu. Cependant sa fête se célèbre le 7 janvier, jour auquel Théodose le Jeune fit transférer son corps à Constantinople.

A Trèves, saint Materne, évêque, disciple de l'apôtre saint Pierre, qui convertit à la foi de Jésus-Christ les habitants de Tongres, de Cologne et de Trèves, et les peuples d'alentour. — C'étoit un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur; il fut envoyé dans les Gaules par saint Pierre, avec saint Euchaire et saint Valère, pour y prêcher la foi. Il fut le premier évêque de Cologne et d'Utrecht, et fut appelé l'apôtre de Trèves, bien que saint Euchaire et saint Valère l'aient précédé dans cette dernière ville. Le nombre de chrétiens à qui saint Materne avoit prêché l'Évangile étoit si grand, qu'on fut obligé d'ériger ces trois villes en évêchés; c'est pourquoi l'on représente saint Materne avec une église à trois tours. Il mourut à Cologne, le quatorzième jour de septembre; son corps repose à Trèves, dans l'église de Saint-Euchaire, qui s'appelle aujourd'hui l'église de Saint-Matthieu.



QUINZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Fête du très-saint Nom de Marie. — Saint Achart, abbé de Jumiéges. — Saint Nicomède, prêtre et martyr.

Saint Valérien, martyr; sainte Mélitine, martyre; saint Maxime et ses compagnons, martyrs; saint Porphyre, martyr; saint Nicétas, martyr; saint Emile, diacre, et saint Jérémie, martyrs; saint Evre, évêque de Toul; saint Lubin, évêque de Chartres; saint Albin, évêque de Lyon; sainte Eutropie, veuve.

LA FÊTE DU TRÈS-SAINT NOM DE MARIE.

Entre tous les noms que les Écritures divines et les saints Pères donnent à la Mère de Dieu, pour marquer son excellence et ses prérogatives, il n'y en a pas de plus auguste, de plus doux, de plus expressif, de plus mystérieux, que celui de Marie, qui renferme toutes ses grandeurs. Ce Nom admirable consacre les lèvres qui le prononcent; il charme les oreilles qui l'entendent; il réjouit le cœur de celui qui y pense; prononçons-le donc avec respect, avec joie, avec amour. Car, comme le dit saint Bernardin de Sienne, « Puisque nous ne pouvons louer Marie selon ses mérites, exaltons au moins son Nom le plus qu'il nous sera possible. »

De toute éternité le Nom sacré de Marie fut écrit dans le livre de vie après le Nom de Jésus; le Nom de Jésus étoit le premier, le Nom de Marie fut le second; et comme le remarque le cardinal Cusano, jamais ce Nom très-saint n'eut besoin d'être effacé du livre de mort, parce que jamais il n'y fut écrit.

Si l'on en croit l'opinion de graves docteurs, le Nom de Marie fut révélé à Adam, par le même ange qui, au nom de Dieu, me-

naça le serpent qu'une femme lui briseroit la tête. Selon les mêmes docteurs, le Nom de Marie fut également révélé à Elie, quand il vit s'élever de la mer cette petite nuée qui étoit l'image et la figure de la Reine du ciel, de l'Étoile de la mer. Il paroit aussi que les hommes instruits parmi les Juifs savoient que la Mère du Messie devoit s'appeler Marie, comme le prouve Pierre Galatin. Les gentils eux-mêmes eurent connoissance de ce Nom sacré; car saint Jean Damascène rapporte, qu'entre les dix sybilles deux prophétisèrent clairement le Nom de Marie, à savoir celle d'Érithrée et celle de Tibur. Cette dernière ajouta qu'elle auroit un époux nommé Joseph, et que son Fils, né du Saint-Esprit, sans coopération de l'homme, s'appelleroit Jésus; en sorte qu'elle indiqua explicitement ces trois mots : Jésus, Marie, Joseph. L'oracle d'Apollon, que l'on vénéroit à Delphes, ayant été consulté par les Argonautes, pour savoir à qui ils dédieroient un temple qu'ils avoient bâti dans une ville du détroit de Gallipoli, l'oracle répondit : « Qu'ils le devoient dédier à Marie, Mère du Verbe éternel; » mais les Argonautes n'ayant point compris ces paroles, ils consacrèrent le temple à Rhéa, mère de leurs dieux. Depuis, au temps de l'empereur Zénon, le temple fut changé en une église, que l'on mit sous l'invocation de la très-sainte Vierge. Ce fait est rapporté par Cédrénus, dans son Histoire.

Le Nom de Marie fut encore révélé à saint Joachim et à sainte Anne, par l'ange qui leur annonça la naissance de leur fille bénie. Car puisque le nom d'Isaac avoit été révélé à Abraham, celui de saint Jean-Baptiste à Zacharie et à sainte Élisabeth, il n'eût pas été juste que Marie, qui devoit être la Mère du Messie, ne jouît pas d'un privilége qu'avoit eu Isaac, qui n'en étoit que la figure, et saint Jean, qui étoit seulement son précurseur. C'est l'opinion de saint Ambroise, qui trouve invraisemblable qu'un privilége accordé à d'autres saints ait manqué à Marie, qui les surpasse tous dans les grâces qu'elle a reçues de Dieu.

De fait, Dieu seul pouvoit donner un nom convenable à cette Vierge glorieuse; ses parents, ni aucune autre créature, n'eussent su la nommer selon ses mérites, Dieu seul connoissant l'excellence

de cette petite enfant, qui naissoit pour porter dans son sein le salut du monde; et il lui donna le Nom de Marie, qui renferme, comme nous le verrons, tous ces priviléges.

Un docteur remarque qu'elle fut la première femme qui reçut son nom par révélation divine avant sa conception. Selon Pantaléon et quelques autres, l'archange saint Gabriel, qui avoit annoncé à Zacharie la conception et le nom de saint Jean-Baptiste, puis à la très-sainte Vierge la conception et le Nom de Jésus, annonça aussi à saint Joachim et à sainte Anne la conception et le Nom de Marie; de sorte que nous pourrions appliquer à la très-sainte Vierge, ce que l'Évangile dit de son Fils : *Vocatum est Nomen ejus Maria, quod vocatum est ab angelo, priusquam in utero conciperetur;* elle fut appelée Marie, qui étoit le nom que lui avoit donné l'ange, avant qu'elle fût conçue.

Ainsi ce Nom ne fut pas trouvé par les hommes, mais donné par Dieu ; il ne naquit pas sur la terre, il descendit du ciel; il ne lui fut pas imposé par le choix de ses parents, mais par la providence de Celui qui devoit être son Fils. Les anges prononcèrent avant les hommes le Nom de Marie, et il étoit bien juste, car leurs lèvres étoient seules assez pures, pour prononcer dignement ce Nom sacré.

Quand la très-sainte Vierge fut élevée à la dignité de Mère de Dieu, elle ne fut pas obligée de changer son nom de Marie; Notre-Seigneur, cependant, avoit changé le nom de Simon en celui de Céphas ou de Pierre, quand il l'éleva à la dignité de chef de son Eglise; mais le Nom de Marie étoit, selon saint Bonaventure, le plus convenable à la Mère de Dieu; c'est pourquoi, en lui annonçant le mystère de l'Incarnation, l'ange lui confirma son nom par ces paroles : « Ne craignez pas, Marie, parce que vous avez trouvé grâce devant Dieu. » Et quelle grâce avoit trouvée Marie? La première, fut ce Nom sacré, qui les prophétisoit toutes; car, comme le dit saint Pierre Chrysologue : « Ce Nom étoit prophétique, il annonçoit tous les priviléges, toutes les grâces, toutes les prérogatives, que Marie devoit recevoir. »

Les saints Pères et les docteurs donnent à ce nom diverses signi-

fications, selon leurs différentes langues, et l'application qu'ils e font aux innombrables excellences de Marie, en sorte que l'on peut dire d'elle : *Secundum nomen tuum, sic et laus tua.* (Psal. 47). En effet, si les noms d'Adam, Eve, Abraham, Sara, Isaac, Israël, Jean, Pierre et Paul, ont une signification mystérieuse, que devons-nous penser de la Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre? Selon saint Ambroise, il peut s'interpréter (encore que nous ne sachions pas de quelle racine il le tire) : *Dieu de ma race,* ce qui veut dire : Dieu naitra de moi. Et en effet, Dieu se fit homme dans ses chastes entrailles. Mais en se faisant de la race de Marie, il fit sa mère de la race de Dieu, et c'est pourquoi, peut-être, le martyr saint Ignace l'appeloit : *Marie de Jésus.*

Selon saint Epiphane, saint Jérôme, saint Jean Damascène et d'autres saints docteurs, en langue syriaque, Marie signifie : *Dame* et *maîtresse,* et en effet, dit saint Jean Damascène, elle fut constituée dame et maîtresse de toutes les créatures en devenant la Mère de Celui qui les avoit créées toutes.

Selon beaucoup de saints Pères, Marie signifie : *Etoile de la mer,* entendant par ces paroles, les uns la lune, les autres l'étoile du matin, d'autres encore l'étoile du nord; ce qui convient parfaitement à Marie. Elle est la lune qui éclaire nos ténèbres; elle est l'étoile du matin qui nous annonce le jour éternel de notre félicité; elle est cette étoile du nord qui guide les navigateurs sur la mer orageuse du siècle. Sans cette étoile de la mer, tout est ténèbres, tout est écueils, tout est tempêtes. En regardant Marie, nous trouvons la route, nous découvrons les hauteurs, nous savons où diriger la proue, où tendre les voiles, pour arriver sûrement au port de la bienheureuse éternité.

Selon Philon, Marie signifie : *Mère d'amertume,* ce qui se vérifia dans la Passion et la mort de son divin Fils, où des torrents d'amertume inondèrent son âme, où les flots de la tribulation submergèrent son cœur.

Le Nom de Marie, selon saint Epiphane, signifie encore : *Espérance,* parce qu'elle enfanta Jésus-Christ, qui est l'espérance du monde; parce qu'elle donne aux pécheurs l'espérance du pardon,

aux justes de l'accroissement de leur gloire, et l'espérance du salut à tous ceux qui vivent dans cette vallée de larmes.

D'autres donnent aussi à ce nom, la signification de *Docteur* ou *Maîtresse;* et elle fut en effet, la Maîtresse des apôtres, la Lumière de tous les docteurs. Marie peut signifier encore : Elevée, Eminente, Illuminée, Illuminatrice, Pluie de la mer, Myrrhe de la mer, etc. Nous laissons toutes ces interprétations pour arriver à celle du bienheureux Albert le Grand, qui, remarquant la double signification du mot *Maria,* lequel veut dire à la fois Marie et mers, ajoutoit : « Dieu appela la réunion de toutes les eaux *Maria,* mers, et la réunion de toutes les grâces, *Maria,* Marie. » Denys le Chartreux, disoit aussi : « *Maria* signifie mers, car de même que l'on ne peut compter les gouttes d'eau qui remplissent la mer, de même aussi, l'on ne sauroit expliquer l'excellence de la grâce et la gloire de Marie. » Ce que saint Bonaventure développoit plus tard en commentant ces paroles de l'Ecclésiastique : *Omnia flumina intrant in mare.* « Tous les fleuves, disoit le docteur Séraphique, entrent dans la mer, lorsque toutes les excellences des saints entrent en Marie. Le fleuve de la grâce des anges coule en Marie, le fleuve de la grâce des patriarches et des prophètes coule en Marie, le fleuve de la grâce des apôtres coule en Marie, le fleuve de la grâce des martyrs coule en Marie, le fleuve de la grâce des confesseurs coule en Marie, le fleuve de la grâce des vierges coule en Marie. Enfin, tous les fleuves entrent dans la mer, c'est-à-dire, toutes les grâces entrent en Marie. D'où nous voyons combien ce nom de mer convient à Marie; puisqu'elle est une mer de grâce, en laquelle sont réunies toutes les grâces des anges et des saints, avec cette différence, toutefois, que la mer ne rend pas ses eaux aux fleuves, et que Marie, au contraire, répand sur nous toutes les grâces qu'elle reçoit.

Enfin, saint Bernard de Sienne disoit : « Que si un seul nom ne pouvoit expliquer toutes les grandeurs de Dieu, de même aussi, nous étions obligés, quoique à un moindre degré, de recourir à plusieurs appellations, pour exprimer les grandeurs de Marie.

Il y a diverses opinions sur l'époque où la très-sainte Vierge

reçut le Nom sacré de Marie. Pour les garçons, il est certain que les Juifs les nommoient le jour de leur circoncision, qui étoit le huitième après la naissance ; mais pour les filles, les uns pensent que c'étoit le huitième jour, les autres, le neuvième, d'autres le quinzième, quelques-uns mêmes, le quatre-vingtième, lorsque les mères portoient leurs filles au temple. Mais Nicéphore dit que Marie fut nommée peu après sa naissance, pour indiquer, comme en abrégé, toutes les grâces que cette petite enfant avoit reçues de Dieu.

Rapportons encore ce que disoit un Père du Nom si doux dont nous célébrons la fête : « O Vierge Marie, s'écrioit-il, la très-sainte Trinité vous a donné un nom qui, après celui de votre Fils béni, est au-dessus de tout nom ; en l'entendant prononcer, toute créature s'agenouille au ciel, sur la terre et dans les enfers, et toute langue confesse la grâce, la gloire, la vertu de ce Nom sacré. Car après celui de Jésus, il n'y en a pas qui soit aussi puissant, et qui porte aux hommes tant de secours : il soulage ceux qui sont accablés, il guérit les infirmes, il éclaire les aveugles, il amollit les cœurs durs, il rend la joie à ceux qui sont tristes, il donne la force à ceux qui combattent, il nous délivre tous du joug du démon. La gloire de votre Nom, ô illustre Vierge, ne se répandit qu'à demi pendant que vous étiez encore sur la terre ; mais après votre assomption dans les cieux, elle remplit tout l'univers par la prédication des apôtres, et éclaira le monde entier. La puissance et l'excellence de votre Nom, ô bienheureuse Vierge Marie, est si grande, qu'à son invocation le ciel et la terre se réjouissent, les anges sont heureux, les démons tremblent, et tout l'enfer est troublé dans ses profondeurs. »

On peut en quelque sorte donner au Nom de Marie, mais avec la différence qu'il y a du Fils à la Mère, toutes les louanges que l'on donne au Nom de Jésus, Notre-Seigneur ayant voulu donner à tous deux une vertu presque semblable. Saint Anselme ajoute même : Que quelquefois, on obtient plus facilement son salut en invoquant le Nom de Marie, que celui de Jésus ; non pas que la Mère soit plus puissante que le Fils, mais parce que Notre-Seigneur, à cause

de nos péchés, refuse d'écouter nos prières, tandis qu'il ne refuse jamais rien aux mérites de sa Mère, et qu'il exauce tous ses vœux.

Il n'est pas, au reste, étonnant que Dieu accorde plus de faveurs à ceux qui l'invoquent par le Nom de Marie, que par le sien propre : n'a-t-il pas voulu, en effet, faire de plus grands miracles par ses serviteurs que par lui-même ? Et autrefois, ne répondit-il pas plus volontiers à ceux qui l'invoquoient en l'appelant le Dieu d'Abraham, d'Israël et de Jacob ? De plus, quand nous invoquons le Nom de Jésus, ce n'est pas seulement le Père, mais aussi le juge que nous implorons, et la justice impose quelquefois silence à la miséricorde. Mais quand nous invoquons Marie, c'est à la Mère que nous nous adressons, et à la Mère de miséricorde : il n'y a rien en elle qui l'empêche d'intercéder pour nous, et ses mérites couvrent amplement nos infirmités.

Les docteurs attribuent une grande puissance au Nom de Marie, prononcé avec respect ; quelques-uns même, lui donnent une vertu égale à celle du signe de la croix. Saint Germain affirme que le Nom de Marie éloigne toute terreur ; saint Bonaventure, que ceux qui l'invoquent ne craindront rien au moment de la mort, car il donne la paix et met en fuite les démons. Sainte Brigitte dit que les anges vénèrent ce Nom sacré autant que le redoutent les démons, et qu'il apporte le salut aux hommes qui le prononcent, avec un ferme propos de ne plus pécher. Le bienheureux Albert le Grand, ajoute que le Nom de Marie éteint les flammes impures, et répand en nous l'esprit de chasteté. Saint Anselme le proclame un secours assuré contre tous les périls. Saint Antoine de Padoue dit qu'il chasse toute tristesse, qu'il est pour les oreilles une musique harmonieuse, un miel dans la bouche, et la joie du cœur. En un mot, ce Nom sacré est pour ceux qui l'invoquent avec foi un rempart contre les assauts du démon, une consolation dans nos peines, et un soulagement dans toutes nos misères.

Notre-Seigneur a daigné faire un grand nombre de miracles, pour exalter la gloire de ce Nom sacré. Surius rapporte que saint Albert, de l'Ordre des Carmes, guérissoit les malades en l'invoquant. Saint Eustache, de l'Ordre de Cîteaux, ne passoit jamais de-

vant une image de la très-sainte Vierge, sans la saluer par ces paroles : *Ave Maria.* A sa mort, on trouva sur sa langue, écrit en lettres d'or : *Ave Maria.* C'étoient les deux seuls mots latins que le bienheureux Guillaume, du même Ordre, avoit pu apprendre en toute sa vie ; mais il les répétoit avec tant d'amour, qu'il mérita que Dieu fît pour lui, à sa mort, le même prodige que pour saint Eustache. On raconte le même fait du bienheureux François de Sienne, de l'Ordre des Servites. Vincent de Beauvais rapporte, en son Miroir historial, qu'un religieux très-dévot au Nom de Marie avoit coutume de réciter, chaque jour après matines, cinq psaumes, dont la première lettre forme ce Nom sacré, à savoir : *Magnificat; Ad Dominum cum tribularer; Retribue servo tuo; In convertendo; Ad te levavi oculos meos.* Il mourut subitement, mais toutefois après avoir été averti de Dieu. Quand l'abbé se rendit avec les moines à sa cellule, ils trouvèrent son visage brillant comme celui d'un ange ; de ses yeux sortoient deux roses magnifiques, deux autres de ses oreilles, et la cinquième de sa bouche. Sur les feuilles de cette rose étoit écrit le Nom de Marie, et sur chacune des cinq roses, le commencement des cinq psaumes qu'il avoit récités si souvent pendant sa vie. Son corps fut exposé pendant sept jours, et une grande foule de peuple accourut pour voir cette merveille, par laquelle Notre-Seigneur avoit voulu montrer combien lui est agréable la dévotion envers le doux Nom de sa Mère.

Invoquons donc le Nom de Marie ; qu'il donne sa vertu à toutes les prières que nous adresserons à son Fils. Notre-Seigneur disoit que tout ce que nous demanderons à son Père en son Nom, il nous l'accordera, et nous aussi, nous croyons que le Fils ne nous refusera rien de ce que nous lui demanderons au Nom de sa Mère. Saint Gérard, évèque et martyr, et beaucoup d'autres dévots serviteurs de la très-sainte Vierge, accordoient tout ce qu'on leur demandoit au Nom de Marie ; or, qui peut penser que le Fils refuse à sa Mère l'honneur que ses serviteurs lui rendoient. Invoquons, dans toutes nos nécessités, dans tous nos dangers, dans toutes nos peines, le Nom de Jésus ; mais après lui, invoquons le Nom de Marie, car on peut dire de l'un, quoique à un moindre degré, ce que saint Paul

disoit de l'autre, c'est-à-dire, *que c'est un Nom qui est au-dessus de tout nom, et qu'il n'y a pas d'autre nom sous le ciel en qui réside le salut.*

Aussi le bienheureux Père saint Bernard, après avoir dit que le Nom de Marie signifie *étoile de la mer*, ajoutoit-il : « O vous, qui flottez sur la mer agitée du siècle, battus de ses vagues, roulés par ses tempêtes, ne quittez point des yeux cette étoile, si vous ne voulez être submergés dans les ondes. Les vents de la tentation s'élèvent-ils ; craignez-vous d'échouer sur les écueils de la tribulation, regardez cette étoile, invoquez Marie. Vous sentez-vous entraînés par les vagues de l'orgueil, de la jalousie, de l'ambition, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si les flots de la colère, de l'avarice, de l'impureté, menacent d'engloutir la nacelle de votre âme, regardez Marie. La grandeur de vos fautes, les remords de votre conscience, l'appréhension des terribles jugements de Dieu menacent-ils de vous jeter dans l'abîme du désespoir, pensez à Marie. Dans tous vos périls, dans toutes vos angoisses, dans toutes vos peines, recourez à Marie, invoquez Marie. Que ce nom soit toujours sur vos lèvres ; qu'il ne sorte jamais de votre cœur. Si vous voulez éprouver la puissance de ses prières, imitez les saints exemples de sa vie. En suivant Marie, vous ne vous égarerez jamais ; en priant Marie, vous ne désespérerez jamais ; en pensant à Marie, vous ne vous tromperez jamais ; en vous appuyant sur Marie, vous ne pouvez pas tomber ; si Marie vous défend, vous n'avez rien à craindre ; que Marie soit votre guide, et vous ne vous fatiguerez pas des longueurs du chemin ; que Marie vous soit propice, et vous arriverez enfin au bienheureux port de l'éternité. C'est ainsi que vous éprouverez par vous-mêmes avec quelle juste raison cette glorieuse Vierge est appelée Marie. »

L'Eglise a toujours eu la plus grande vénération pour le nom de Marie. On rapporte que, dès le temps des apôtres, la reine Candace fit bâtir dans la ville d'Auxim, en Ethiopie, une église sous l'invocation de Marie, laquelle étoit très-célèbre et très-fréquentée des pèlerins de ce pays. L'apôtre saint Jacques éleva aussi une église en son honneur, par les ordres de la très-sainte Vierge elle-

même, et pendant qu'elle étoit encore sur la terre : c'est l'illustre église de Notre-Dame del Pilar, à Saragosse, dans le royaume d'Aragon, en Espagne. Au reste, saint Antonin de Florence remarque qu'il n'y a pas de ville, ni de bourg, si petit qu'il soit, dans toute la chrétienté, où l'on ne voie quelque église, quelque chapelle, ou au moins quelqu'autel consacrés sous le Nom de Marie.

On compte beaucoup d'Ordres religieux qui lui sont aussi dédiés, tels que Notre-Dame du mont Carmel, Notre-Dame de la Merci, et l'Ordre des Servites ou serviteurs de Marie. Parmi les Ordres militaires, on remarquoit Sainte-Marie des Teutons, en Allemagne; Sainte-Marie de Calatrava, en Castille; Sainte-Marie de Montosa, en Aragon, et Sainte-Marie la Glorieuse, en Italie.

Il seroit impossible de rapporter toutes les confréries qui ont été fondées en son honneur. Le bienheureux Simon Rogas, de l'Ordre de la très-sainte Trinité, en avoit établi une sous le titre spécial de l'*Ave Maria*, qui fit beaucoup de bien en Espagne, en Flandre, en Italie, en France, et jusque dans les Indes. Ce vénérable religieux étoit très-dévot à cette invocation de l'*Ave Maria;* il la répétoit fréquemment, et s'en servoit pour guérir les malades, chasser les démons; et son historien affirme qu'il ne demanda jamais rien à Dieu, par le Nom de Marie, qu'il ne l'obtînt aussitôt.

On avoit en Pologne un respect si profond pour ce Nom sacré, qu'il étoit défendu aux femmes de le porter, de même qu'il est défendu aux hommes de prendre celui de Notre-Seigneur. On croit que cette coutume vient de Casimir, premier roi de Pologne, qui, ayant épousé une princesse russe, nommée Marie, exigea qu'elle prît un autre nom : « Une reine, disoit-il, n'étant pas digne de porter celui de la Reine du ciel. » Cet usage ne s'est pas répandu dans le reste de la chrétienté; mais on voit avec quelle pureté doivent vivre celles qui ont l'honneur de porter un nom si sublime, duquel saint Pierre Chrysologue disoit : qu'il est l'insigne de la virginité, l'indice de la chasteté, la beauté d'une âme pure, l'emblème de toutes les vertus.

La fête du très-saint Nom de Marie fut établie d'abord dans l'É-

glise de Cuença en Espagne, au commencement du seizième siècle, en vertu d'un bref apostolique qui la fixa à l'octave de la Nativité de Notre-Dame. Elle fut adoptée ensuite dans le diocèse de Tolède, et, en 1671, le Pape Clément X l'autorisa par tous les États du roi d'Espagne. Douze ans après, en reconnoissance de la délivrance de Vienne assiégée par les Turcs, le Pape Innocent XI étendit cette fête à toute la chrétienté, et ordonna qu'elle seroit célébrée le dimanche dans l'octave de la Nativité.

LA VIE DE SAINT ACHART,

ABBÉ DE JUMIÉGES.

AN 680.

Saint Léon II, pape. — Constantin IV, empereur.
Thierry, roi.

Le père de saint Achart avoit nom Anscaire, et sa mère Ermine, gens de qualité et des plus riches habitants de Poitiers. Cet enfant, dès sa naissance, donna des signes de ce que Notre-Seigneur vouloit faire de lui, tant il étoit modeste et de bon naturel. Le père, qui étoit guerrier, désiroit d'avancer son fils dans les armes ; mais la mère, qui l'avoit offert à Dieu lors de son accouchement, se trouvant en danger, pour accomplir son vœu, le vouloit dédier à l'Eglise. L'enfant fut ouï sur ce débat de ses parents, pour savoir à quoi il inclineroit le plus, et il répondit, par inspiration divine : *Rien ne me retirera de la milice chrétienne que la mort.*

Il y avoit alors un bon maître, qui instruisoit fort bien les enfants de la noblesse du pays. Achart demanda d'aller à son école, ce qui lui fut aisément accordé, et il y surpassa tous ses compa-

gnons en vertu et en esprit. Mais Notre-Seigneur, qui l'appeloit à de plus grandes choses, permit qu'il entrât en un monastère, où plusieurs religieux vivoient en austérité et en perfection.

Ses parents en eurent au commencement du regret, craignant que leur fils ne pût supporter en ce bas âge la rigueur de la religion; mais quand ils virent ce que Notre-Seigneur opéroit par lui, ils le louèrent comme étant l'auteur des merveilles qu'il faisoit par leur fils; car les aveugles, les boiteux, les malades accablés de douleurs et de misères, par l'inspiration de leurs bons anges, alloient recevoir de lui l'allégement de leurs maux; on n'entendoit par les places publiques que le nom d'Achart, chacun remerciant Notre-Seigneur de ce qu'il l'avoit envoyé au monde. Quoiqu'il priât les hommes de se taire, les diables qu'il contraignoit de sortir des corps possédés, en disoient assez.

Etant âgé de vingt ans, il fut envoyé en obédience assez loin du monastère. Comme il alloit chantant tout seul des psaumes, suivant sa coutume, il ouït une voix qui lui dit : *Les saints iront de vertu en vertu et jouiront de la gloire.* Cela le réjouit beaucoup, et lui donna tant de courage et de désir d'arriver au comble de la perfection, qu'il s'adonna davantage aux veilles et aux jeûnes, afin de mater sa chair, embrassant les œuvres de charité, n'ayant pas simplement soin de lui-même, mais aussi de l'avancement des autres. Voilà pourquoi il pria son père de mettre ses grandes richesses à couvert, les donnant à Dieu, entre les mains duquel elles seroient sûrement, et non pas dans les siennes, n'y ayant rien si aisé à perdre, et si mal aisé à recouvrer. Le père crut volontiers son fils. Il lui donna de l'argent et plusieurs belles terres pour bâtir et fonder une église, et le saint, avec la permission de l'évêque de Poitiers, fit édifier une église que l'évêque dédia à la glorieuse vierge Marie. Il fonda aussi un monastère, qui par la renommée du saint fut en peu de temps rempli de bons religieux, Achart leur servant de chef et de père.

Notre-Seigneur le retira de ce monastère pour gouverner celui de Jumiéges en Normandie, qui étoit fort célèbre, au lieu de l'abbé Philebert. Ce saint homme, pour le bien de son couvent, que le

tyran Ebroin, qui le haïssoit, vouloit détruire, fut contraint de se retirer, et d'en laisser la charge à Achart, qui l'accepta par le commandement de saint Ouen, archevêque de Rouen, leur prélat, mais principalement à cause d'une révélation qu'il eût que c'étoit la volonté de Notre-Seigneur. Le saint et nouvel abbé fit un merveilleux fruit en ce monastère, d'autant que chacun avoit bonne opinion de sa sainteté et de sa rare prudence en toutes choses; aussi l'on s'adressoit à ce monastère comme à une école de perfection, pour être instruit par un si bon maître, de sorte qu'il eut jusqu'à neuf cents religieux.

Le diable devint envieux de l'avancement de la religion, et tâcha de tuer la plupart des religieux, comme ils tiroient une grosse pierre d'un champ qu'ils vouloient semer, car il fit tomber un vieil arbre sur eux; mais le saint qui prioit dans sa cellule, eut révélation de la malice de l'ennemi. Apercevant le démon qui coupoit l'arbre par le pied, il cria à ses religieux et leur fit signe qu'ils se retirassent; par cette providence de ce bon père, les enfants furent préservés et le diable trompé. Il lui arriva une autre chose bien plus digne de mémoire, pour apprendre les secrets jugements de Notre-Seigneur, et les moyens dont il use pour éprouver ses serviteurs, afin de les couronner un jour.

Le saint étoit une fois dans sa cellule, déjà vieux, considérant le grand nombre de religieux qui étoient sous sa charge et le peu de force qu'il avoit pour les gouverner. Etant si proche de sa fin, il eut peur qu'après son décès quelques-uns de ses religieux ne se relâchassent, et supplia Notre-Seigneur de les préserver de ce péril, lui demandant qu'il les appelât plutôt de ce monde en sa sainte grâce, que d'endurer qu'ils la perdissent, et ajoutant que s'il étoit à propos de lui prolonger la vie pour cet effet, et de continuer cette charge si onéreuse, il la lui rendît légère, lui donnant des forces pour la supporter. La nuit étant venue avec l'heure du repos, tous les religieux se retirèrent dans le dortoir, et le saint Père leur donna sa bénédiction; puis il se coucha par terre sur un cilice. Alors il aperçut un ange resplendissant avec une verge à la main, et de l'autre côté un diable, comme un monstre horrible, les yeux étin-

celants qui jetoit feu et flammes. Il entendit la dispute du bon et du mauvais ange : le méchant se vantoit de sa puissance et du dommage qu'il avoit fait au monde, sa charge étant de tenter les hommes, principalement les religieux. Le bon ange le blâmoit d'être entré en ce lieu rempli de tant de serviteurs de Dieu, gens si parfaits, lui montrant la foiblesse de ses forces, depuis que Notre-Seigneur les lui avoit ôtées, en le désarmant par la vertu de la Croix. Il lui défendit de faire aucun dommage en ce lieu, qui étoit une demeure de Dieu, et d'en sortir (ce qu'il prétendoit faire, s'y voyant inutile), mais qu'il demeurât, afin que les moines mourant par la volonté de Notre-Seigneur, ils purifiassent leurs âmes par l'horreur de sa vue épouvantable, consumant dans ce feu visible leurs imperfections.

Saint Achart, ayant ouï le long discours de ces deux anges, le bon lui dit qu'il n'eût point de peur, parce que Dieu avoit exaucé son oraison, et vouloit attirer à soi la plupart de ses religieux; qu'il eût à les avertir le matin de se purifier par la confession et par la pénitence, recevant le Viatique du précieux corps de Jésus-Christ, et de se préparer d'aller aux noces de l'Agneau céleste. Il lui dit, de plus, qu'il mourroit bien la moitié des religieux, et que ce seroit ceux qu'il toucheroit de sa verge. L'ange les frappa, et le saint les remarqua; puis il leur déclara sa révélation, les exhorta à recevoir les Sacrements, et à se préparer soigneusement à ce qu'il plairoit à Dieu de disposer d'eux.

Les religieux furent trois jours sans boire ni manger, pleurant incessamment; suppliant Notre-Seigneur de leur pardonner leurs fautes, de remettre les peines qu'ils avoient méritées, et de recevoir leurs âmes comme un Père très-bénin, en holocauste et en odeur de suavité. Le quatrième jour, ils communièrent, et s'embrassant par charité, se recommandèrent aux prières les uns des autres : puis s'étant mis en oraison, leurs visages commencèrent à briller d'une merveilleuse clarté. Sur les trois heures, une partie d'entre eux entra en un doux sommeil, et rendit l'esprit à Dieu; les autres sur les six heures, la troisième partie sur les neuf heures, et les autres vers le soir. Ainsi il en mourut la moitié, qui étoit de

quatre cent cinquante, y en ayant neuf cents ; ce qui est une chose digne d'admiration. Le saint abbé les fit tous enterrer, et consola le reste. Lui-même, peu de jours après, couché sur son cilice, levant les yeux au ciel, rendit l'esprit à Dieu, le quinzième jour de septembre.

Fulbert, moine de Jumiéges, écrivit la vie de saint Achart, qui se trouve dans le cinquième tome de Surius ; le Martyrologe romain en fait mention le quinze de septembre ; il en est parlé en la vie de saint Philbert, le vingt d'août, aux Additions de Molan sur Usuard, et en la Table des saints des États de Flandre.

LA VIE DE SAINT NICOMÈDE,

PRÊTRE ET MARTYR.

AN 69.

Saint Lin, pape. — Néron, empereur.

Lorsque sainte Pétronille, pour garder sa virginité à son cher Époux Jésus-Christ, refusa de se marier avec Flaccus, et qu'elle supplia Notre-Seigneur de la tirer à lui, un saint prêtre, nommé Nicomède, vint à son logis, lui dire la messe et la communier, et en recevant Dieu elle rendit l'esprit.

Cette vierge avoit avec elle une autre fille nommée Félicule, qui lui ressembloit fort en sainteté, en beauté et en bonnes mœurs. Le comte Flaccus, voyant que ce premier mariage n'avoit pu réussir, jeta les yeux sur Félicule, et lui offrit de l'épouser : et voyant qu'il ne la pouvoit réduire à sa volonté, il résolut d'avoir par force ce qu'on lui dénioit d'amitié, lui disant qu'elle choisît l'un des deux,

de le prendre pour mari, ou de sacrifier aux dieux. Félicule lui répondit hardiment : *Je ne serai point votre femme, parce que j'ai épousé Jésus-Christ ; je ne sacrifierai pas aux dieux, parce que je suis chrétienne.*

Flaccus irrité de cette réponse, la mit entre les mains de son lieutenant : après l'avoir détenue sept jours dans une chambre obscure, sans lui donner ni à boire ni à manger, et bien autant de temps parmi les Vestales (où elle ne voulut pas toucher à leurs viandes, parce qu'elles avoient été offertes à la déesse Vesta), ils lui firent souffrir la torture, puis la jetèrent en un lieu infect, où elle rendit son âme à Dieu.

Saint Nicomède, prêtre, fut averti de cela ; il sortit d'une grotte où il étoit caché, emportant de nuit le corps de sainte Félicule, qu'il enterra à un quart de lieue de Rome, sur la voie Ardéatine. Flaccus ayant su que Nicomède avoit fait cette œuvre de charité, il le fit prendre, et employa tous les artifices possibles pour le persuader de sacrifier aux dieux : mais voyant que le saint ne faisoit que se rire de ses menaces, il le fit fouetter si cruellement qu'il rendit l'esprit à Dieu en ce tourment. Le juge commanda soudain, qu'on jetât le corps dans le Tibre : mais un clerc, nommé Juste, le chercha tant qu'il le trouva, et l'enterra en cachette dans son jardin, près des murs de la ville, en la voie Nomentane. Plusieurs chrétiens le vinrent visiter, et, par ses mérites, obtinrent de grandes grâces de Dieu. Il décéda le 15 de septembre, jour où l'Église célèbre sa fête.

Il y eut une église et un cimetière à Rome dédiés en son nom. Les quatre Martyrologes font mention de lui, et le cardinal Baronius en parle en ses Annotations, le 15 de septembre.

Au territoire de Châlons, saint Valérien, martyr, que le président Prisque fit suspendre en l'air, et déchirer cruellement avec des ongles de fer ; et le voyant inébranlable dans la confession de

Jésus-Christ, continuant avec joie à le louer de sa constance, il le fit percer du glaive.

A Murcianople, dans la Thrace, sainte Mélitine, martyre, qui, sous l'empereur Antonin et le président Antiochus, conduite deux fois au temple des païens, et faisant toujours tomber les idoles par sa présence, fut suspendue en l'air et déchirée en lambeaux, et à la fin décapitée.

A Andrinople, saint Maxime, saint Théodore et saint Asclépiodote, martyrs, qui reçurent leur couronne sous l'empereur Maximien.

En la même ville, saint Porphyre, comédien, qui, recevant le baptême par moquerie, devant Julien l'Apostat, changé tout à coup par la grâce de Dieu, déclara qu'il étoit chrétien. Bientôt après il reçut la couronne du martyre, l'empereur l'ayant fait frapper de la hache.

Le même jour, saint Nicétas, Goth de nation, que le roi Athanaric fit brûler pour la foi catholique.

A Cordoue, saint Emile, diacre et saint Jérémie, martyrs, qui, dans la persécution des Arabes, après les souffrances d'une longue prison, consommèrent leur martyre après avoir été décapités pour la foi de Jésus-Christ.

A Toul en France, saint Evre, évêque.

Au même lieu, saint Lubin, évêque de Chartres.

A Lyon, saint Albin, évêque.

En France, sainte Eutropie, veuve.



SEIZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Sainte Edithe, vierge, fille d'Edgard, roi d'Angleterre. — Saint Cyprien, évêque et martyr. — Sainte Euphémie, vierge et martyre. — Sainte Lucie et saint Géminien, martyrs.

Saint Abonde et ses compagnons, martyrs; sainte Sébastienne, martyre; saint Rogeil et saint Servio-Deo, martyrs; saint Ninien, évêque.

LA VIE DE SAINTE EDITHE,

VIERGE, FILLE D'EDGARD, ROI D'ANGLETERRE.

AN 984

Benoît VII, pape. — Othon II, empereur.
Lothaire, roi.

La noble vierge Edithe étoit fille d'Edgard, roi d'Angleterre. Vilfrède, sa mère, ayant abandonné les délices de la chair et les tromperies du monde pour entrer en religion, se consacra à Notre-Seigneur par les mains de saint Thibaut, évêque, et devint si parfaite, que les autres religieuses l'élurent pour leur abbesse.

La sainte fille Edithe, qui aimoit naturellement la modestie et la piété, touchée de l'exemple de sa mère, se rendit aussi au même couvent, afin que celle qui avoit été la mère de son corps le fût pareillement de son âme. Elle jeûnoit et veilloit souvent, s'occupant volontiers à servir les malades, même ceux qui avoient des ulcères incurables : elle fuyoit l'honneur, faisant plus d'estime d'un pauvre lépreux, que de l'enfant d'un riche, d'un seigneur ou d'un roi. Quand elle eut atteint l'âge de quinze ans, le roi Edgard,

son père, la voulut faire abbesse de trois monastères de religieuses, mais elle n'y voulut jamais consentir, aimant mieux obéir que commander.

Le roi son père étant décédé, Édouard son fils lui succéda. Edithe sa sœur eut vision, en dormant, qu'elle avoit perdu l'œil droit : ce qui lui fit croire que son frère mourroit bientôt, comme il arriva ; car allant visiter un sien frère de père, il fut tué sur le chemin. Le royaume demeurant sans héritier légitime, les lords voulurent tirer Edithe du monastère pour la couronner, et lui mettre le sceptre entre les mains ; mais elle n'y voulut jamais consentir, demeurant ferme en la sainte résolution qu'elle avoit prise de persévérer en sa vocation.

Cette sainte avoit coutume, en quelque lieu que ce fût, et à chaque pas, de faire le signe de la croix sur elle. Elle fit bâtir une église magnifique en l'honneur de saint Denis, évêque et martyr, et convia saint Dunstan de la consacrer. Le saint prélat étant venu, et s'étant aperçu qu'elle faisoit souvent le signe de la croix sur son front avec le pouce, lui prit la main, et dit en tenant le pouce : *Dieu ne permettra pas que ce doigt pourrisse.* Après cela il commença la grand'messe, durant laquelle il fondit tout en larmes. On lui demanda la cause de tant de pleurs, à quoi il répondit, en jetant un profond soupir : *C'est parce que cette âme élue de Dieu, cette pierre précieuse, cette étoile brillante s'obscurcira, et mourra au bout de quarante-trois jours :* comme de fait, elle décéda le même jour que le saint prélat l'avoit prédit, n'étant âgée que de 23 ans, l'an 984. Saint Dunstan l'enterra en l'église de Saint-Denis, qu'elle avoit fait bâtir, avec un hôpital, pour nourrir treize pauvres.

Treize ans après son décès elle apparut à saint Dunstan, et lui enjoignit de lever son corps d'où il étoit, et de le mettre en un lieu plus honorable, lui disant, que pour témoigner que ce n'étoit pas un mensonge, mais la volonté de Dieu, les membres de son corps dont elle avoit indiscrètement usé en son enfance, comme les yeux, les mains et les pieds, il les trouveroit pourris et réduits en cendre ; mais que, quant au reste de son corps, il seroit sans aucune corruption, ainsi que le pouce de la main droite, parce

qu'elle en faisoit le signe de la croix. Suivant cette révélation, saint Dunstan alla en l'église où étoit le corps de cette vierge, qu'il trouva au même état qu'on lui avoit révélé : il le leva d'où il étoit, le troisième jour de novembre, et le mit sur un autel avec grande révérence et dévotion.

Le roi Canut étant pour lors en ce pays, se moquoit de ceux qui faisoient Edithe une sainte, disant qu'elle ne le pouvoit être, parce que son père étoit un tyran. L'archevêque blâma fort le roi, et fit ouvrir devant lui la châsse de la bienheureuse vierge, qui se leva de son tombeau avec un maintien plein de majesté. Le roi en fut tellement épouvanté, qu'il tomba par terre plus mort que vif ; puis étant revenu à lui, il se prosterna, demanda pardon à cette sainte, et depuis l'honora extrêmement.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par elle. Trente jours après son décès, elle apparut à sa mère, fort joyeuse, revêtue d'une clarté céleste, et lui dit que le diable l'avoit voulu accuser devant son époux ; mais qu'elle avoit triomphé de lui par la vertu de la croix de Notre-Seigneur.

La vie de sainte Edithe se trouve au cinquième tome de Surius : le Martyrologe romain en parle le 16 de septembre, ainsi que Raoul en sa Polychronique, liv. VI, chap. 7, et Polydore Virgile, liv. VI, et en l'Histoire d'Angleterre.

LA VIE DE SAINT CYPRIEN,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

AN 61.

Saint Sixte, pape. — Valérien et Gallien, empereurs.

La vie du glorieux évêque et généreux martyr saint Cyprien a été écrite par Pontius, qui fut son diacre, et qui étoit son compagnon en la vie, en l'exil et en la mort (le Martyrologe fait mention de Pontius comme d'un saint, et saint Jérôme, à cause qu'il a écrit cette vie de saint Cyprien, le met au Catalogue des auteurs ecclésiastiques).

Saint Cyprien étoit Africain de nation, de sang illustre, homme puissant, et des principaux sénateurs de Carthage; il avoit eu la première dignité de l'ordre, et étoit fort estimé parmi les gentils. Il s'adonna tellement à l'étude de l'éloquence et de la philosophie, qu'il se rendit grand philosophe et bon orateur. Avant qu'il fût baptisé, il enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation. Il rencontra un prêtre chrétien nommé Cécile, qui, par sa sainte vie et par sa doctrine, le persuada de se faire chrétien : ce que Cyprien accomplit, avec une si particulière reconnoissance de la faveur que Dieu lui faisoit par le moyen de Cécile, qu'il prit son nom et s'appela Cécile Cyprien, le respectant toujours comme le père de son âme et le maître de sa nouvelle vie.

Le monde admira la conversion de saint Cyprien, et les chrétiens furent fort encouragés de ce que Notre-Seigneur leur avoit donné un si grand homme et un chef si généreux; mais les gentils se moquoient de lui, à cause qu'il avoit quitté sa classe de rhéto-

rique. Aussitôt qu'il eut reçu la lumière du ciel, et qu'il fut régénéré par le saint baptême, il recommanda sa femme et ses enfants au prêtre Cécile, leur laissa honnêtement de quoi vivre, et distribua le surplus de ses grands biens aux pauvres.

Il commença alors à mener une vie très-parfaite et à enseigner aux fidèles une doctrine si divine, qu'il sembloit plutôt qu'elle lui avoit été inspirée du ciel qu'enseignée sur la terre, car dès son baptême il se montra excellent théologien : et quoiqu'il dise lui-même, que depuis qu'il fut chrétien il ne tint compte de l'éloquence, qu'au contraire il tâchoit de supprimer l'ornement et l'élégance des belles paroles, néanmoins ses écrits sont admirés des plus beaux esprits, comme de Lactance, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jérôme et de saint Augustin, qui étoient tous fort éloquents. D'où l'on peut conjecturer, puisque l'éloquence de saint Cyprien étoit telle, quand il la vouloit diminuer, ce que c'eût été si on l'avoit vue en sa première force voguer à voiles déployées.

La vie de saint Cyprien parut tout d'un coup si excellente, et les rayons de sa lumière si éclatants, qu'on le fit aussitôt prêtre : et l'évêque de Carthage étant mort, du consentement unanime des chrétiens, il fut élu pasteur de ce troupeau de Jésus-Christ. Le saint refusa d'abord cette charge; pour l'éviter, il se retira en sa maison, et fit fermer ses portes, disant qu'il ne méritoit pas cela, et qu'il y avoit beaucoup de prêtres plus anciens que lui, entre lesquels on pouvoit élire le plus capable pour conduire le troupeau de Notre-Seigneur, s'excusant aussi sur le peu de temps qu'il y avoit qu'il étoit sorti de l'idolâtrie. Le peuple assiégea sa maison de toutes parts, si bien qu'enfin il fut contraint de se rendre à la volonté de Dieu et à la violence du peuple.

Il ne laissa pas de s'en trouver quelques-uns, qui par ambition tâchèrent de détourner de cette élection, entre autres un prêtre nommé Félicissime, avec cinq de ses compagnons, qui depuis allumèrent le schisme de Novat, tant à Carthage qu'à Rome, se firent hérétiques, et, comme dit saint Cyprien lui-même, en la persécution de Décius, se mirent du côté des gentils, pour persécuter les chrétiens. Il y en eut aussi d'autres qui, avec meilleure intention,

résistèrent à l'élection de saint Cyprien, à cause qu'il étoit trop nouvellement converti à la foi, ne considérant pas la qualité et l'éminence de sa personne, et que Notre-Seigneur, qui l'avoit élu, l'avoit doué de toutes les vertus nécessaires à une si haute dignité. Depuis qu'il fut établi en son siége, il traita ceux-là avec tant de courtoisie et d'humilité, que chacun s'en étonnoit.

Comment pourroit-on dignement expliquer la manière dont ce saint pasteur se gouverna, et défendit le troupeau que Notre-Seigneur lui avoit recommandé? Sa douceur étoit grande envers les foibles et les humbles, sa sévérité merveilleuse contre les superbes; son visage étoit grave et joyeux avec un tempérament si agréable, que ceux qui traitoient avec lui, avoient peur de ne le craindre pas tant qu'ils l'aimoient, parce qu'il méritoit l'un et l'autre. Son port et ses habits n'étoient pas recherchés, ni aussi trop chétifs, d'autant que l'excès n'eût pas été séant à sa personne, ni la défectuosité à sa charge. Il étoit miséricordieux aux pauvres, leur distribuant les aumônes que les riches lui offroient libéralement. Bref, il servoit à tous de père, de pasteur, de maître, d'exemple et de modèle.

Il s'éleva de son temps un furieux orage contre l'Église, sous l'empire de Décius, lequel, bien qu'il ne régnât pas longtemps, ainsi que Dieu l'avoit révélé à saint Cyprien, fut néanmoins cruel contre notre sainte religion. Car Notre-Seigneur voulut éprouver sa famille, et réveiller la foi des fidèles, qui étoit comme assoupie; parce que durant la paix, dont l'Église avoit joui sous l'empire des Philippes père et fils, la discipline ecclésiastique s'étoit fort relâchée, et chacun ne pensoit qu'à son profit et à multiplier le talent d'une convoitise insatiable. C'est pourquoi Dieu envoya le fléau de cette grande persécution, laquelle fut prédite par saint Cyprien, qui prévint le peuple, l'avertissant de se préparer, et d'apaiser Notre-Seigneur par des prières, des jeûnes, des larmes et les fruits d'une vraie pénitence.

La persécution étant venue, le saint prélat se cacha, non pour la fuir, mais pour souffrir davantage, et se réserver à une meilleure occasion; car le Saint-Esprit lui révéla de s'absenter, de peur que

le troupeau des fidèles ne fût écarté et mis en fuite, le pasteur étant mort : et qu'il ne fût abandonné à la gueule des loups : ainsi qu'il témoigne lui-même en une épître qu'il écrivit aux prêtres de Carthage : ce qui est confirmé par Ponce, diacre, et le clergé de Rome approuva fort la retraite que fit alors saint Cyprien.

Le saint étant caché, les gentils et les satellites de l'empereur employoient tous leurs efforts à le chercher, et souvent lorsque le peuple étoit à l'amphithéâtre, aux spectacles et aux jours des fêtes il s'écrioit comme infidèle et aveugle, que l'on traînât là Cyprien pour l'exposer aux lions. Ils confisquèrent ses biens, et quiconque avoit quelque chose appartenant à Cécile Cyprien, évêque des chrétiens, devoit le déclarer. Saint Cyprien ajoute ces mots contre les schismatiques, qui avoient fait un évêque pour le contrecarrer : *Afin que ceux qui ne croient pas en Dieu, qui m'a fait évêque, croient au diable qui, confisquant mes biens, m'appelle évêque, je dis ceci avec regret de leur perdition, et non par jactance.*

On ne sauroit croire le fruit que le saint prélat fit étant caché en ce lieu secret. Il fut cause que plusieurs firent pénitence, quittant le monde, et que plusieurs filles consacrèrent leur virginité à Dieu : il encourageoit les martyrs à souffrir en patience les tourments et la mort même. Il faisoit venir en des lieux à l'écart, tantôt les uns, tantôt les autres, pour leur montrer que le temps étoit arrivé, où l'on connoissoit les vrais amis de Dieu : qu'ils ne voulussent aucun mal à ceux qui les persécutoient ; au contraire, qu'ils les aimassent, et priassent Dieu pour eux parce que le païen n'aime que ses amis, et le chrétien doit aimer ses amis et ses ennemis.

De plus, il mit ordre qu'une nuit et à certaines heures on enterrât les corps de ceux qui étoient morts pour Jésus-Christ, et que l'on pansât et secourût en leurs maisons, ceux qui seroient demeurés en vie, blessés et brisés de tourments : que l'on aidât à ceux qui avoient perdu leurs biens, et qui étoient fugitifs. Le saint évêque pourvut à cela, et à d'autres semblables choses en cette horrible persécution : et il avoit une telle grâce et autorité à le commander, que chacun lui obéissoit, quoique ce fût avec un péril éminent de leurs vies.

Cette persécution étant passée à la mort de Décius, qui ne tint l'empire que quinze mois; l'orage cessé, le ciel éclairci et la mer devenue calme, saint Cyprien retourna en son Eglise, réunissant ses brebis égarées, comme un bon pasteur. Encore que la mort de Décius apportât quelque repos à l'Église, néanmoins, les barbares ne laissèrent pas d'entrer en Numidie, où ils firent un grand ravage, et emmenèrent plusieurs captifs : de sorte que saint Cyprien fit faire une quête générale en son Église, et amassa de grands deniers pour racheter ces misérables, chacun des fidèles y contribuant selon les moyens qu'ils avoit.

Quelque temps après, il survint une très-cruelle peste en Afrique, dont plusieurs moururent. Saint Cyprien encourageoit tout le monde, servoit les malades, exhortoit les saints à les servir et à les assister, et à montrer leur piété, non-seulement à l'endroit des chrétiens, mais aussi des gentils, qui les avoient si étrangement persécutés.

Tant de bonnes œuvres ne suffirent pas pour amollir les cœurs des gentils, car, sous l'empire de Valérien et Gallien, son fils, un proconsul, nommé Aspase Paterne, voyant l'autorité qu'avoit saint Cyprien dans Carthage, n'osa entreprendre de le faire mourir, mais il lui fit dire qu'il s'en allât en exil hors de la ville. Le saint évêque obéit à ce commandement injuste, et s'en alla de Carthage en une ville nommée Curube, où il demeura presqu'un an. Aspase ayant achevé son office, Valère Maxime lui succéda. Ce qui donna sujet à saint Cyprien de s'approcher de Carthage. Il demeura dans des jardins qui lui avoient aussi appartenu, et qu'il avoit vendus pour soulager les pauvres ; mais celui qui les avoit achetés les lui avoit rendus en pur don. Il se tint quelque temps en ces jardins, accompagné de plusieurs clercs, diacres et autres de ses amis. Plusieurs venoient de Carthage et d'autres lieux circonvoisins, traiter avec lui du salut de leurs âmes.

Quelques-uns de ses amis le prièrent qu'il s'écartât davantage de la ville, de peur qu'il ne prît envie au proconsul de se saisir de sa personne et de le faire mourir : mais le saint n'en voulut rien faire, parce que Notre-Seigneur lui avoit révélé qu'après son exil

il mériteroit la couronne du martyre; ce qu'il souhaitoit extrêmement. Le proconsul découvrit en effet où étoit saint Cyprien, et sut que beaucoup de monde l'alloit voir. Il le fit prendre, et il passa une nuit en la maison de celui qui en avoit fait la capture, où plusieurs le vinrent voir, étant assurés qu'il ne demeureroit plus guère en vie.

Saint Cyprien, avant que d'être pris, avoit su que le proconsul envoyoit ses satellites pour l'emmener en la ville d'Utique, afin de le faire exécuter; il s'étoit retiré alors du lieu où il étoit en un autre plus secret et à couvert, jusqu'à ce que le proconsul fût revenu à Carthage, parce qu'il désiroit mourir en cette ville-là, en la présence de ses enfants et de son troupeau, pour les encourager tous par son martyre. Et afin que le clergé et le peuple sût la cause de sa retraite, il leur avoit écrit une lettre où il la leur apprit.

Enfin Notre-Seigneur accomplit le désir de saint Cyprien; car, encore qu'il ne fût pas martyrisé dans l'enceinte de la ville de Carthage, ce fut néanmoins aux environs, et en un lieu appelé Sexti, parce qu'il étoit éloigné de six mille pas, c'est à dire de deux lieues de Carthage. Il accourut tant de monde de la ville pour le voir, que l'on pourroit dire qu'il mourut au milieu de la grand'place de Carthage : entre autres, plusieurs filles chrétiennes le vinrent visiter et recevoir sa bénédiction. Le saint pasteur ne songea pas à son intérêt particulier, mais au salut de ses brebis; et, craignant que, parmi tant de soldats idolâtres et la licence effrénée des armes, on n'attentât à leur pudeur, et qu'il n'en arrivât quelqu'inconvénient, il avertit les chrétiens de prendre bien garde à ces vierges. Saint Augustin loue grandement ce soin et cette prévoyance.

Le saint prélat fut présenté devant Valère Maxime, proconsul, qui étoit pour lors en ce lieu-là. Il lui demanda s'il étoit Cyprien, qui se faisoit évêque des chrétiens, lui déclarant le commandement des empereurs, et qu'à faute d'adorer les dieux, il le feroit mourir. Saint Cyprien lui répondit selon qu'il étoit convenable à sa personne et à sa dignité : de sorte qu'il fut condamné à avoir la

tête tranchée. Quand on prononça la sentence à saint Cyprien, il dit : *Dieu soit loué et remercié, qui me fait tant de faveur que de me délivrer de la prison de ce corps.*

Il fut conduit au supplice avec une infinie multitude de peuple, qui alloit pleurant et criant tout haut : *Que l'on nous coupe à tous la tête avec lui.* Étant arrivé au lieu du martyre, il dépouilla ses habits épiscopaux, les plia et les donna à ses diacres, demeurant avec son camail et surplis, et commanda que l'on donnât vingt-cinq pièces d'or au bourreau, en récompense du bon office qu'il s'attendoit à recevoir de lui. Ses amis pleuroient à chaudes larmes avec tout le clergé qui étoit là présent ; chacun jetoit sa robe par terre, et des linges pour recevoir son sang, et le garder comme un précieux trésor. Il se banda lui-même les yeux, et s'étant mis à genoux, le bourreau fit son office.

Sitôt qu'il eut la tête tranchée, les clercs, qui étoient accompagnés de plusieurs autres chrétiens, enlevèrent le corps du saint et l'enterrèrent en grande solennité, portant des cierges allumés, sans se soucier du proconsul ni de la violence des gentils, parce qu'ils étoient tous disposés à mourir pour Jésus-Christ avec leur pasteur. Saint Cyprien fut le premier évêque de Carthage qui répandit son sang pour Notre-Seigneur. Les saints martyrs Crescentien, Victor, Rosule et Général moururent aussi là le même jour, comme dit le Martyrologe Romain.

Le martyre de saint Cyprien échut au même jour que celui du Pape saint Corneille à Rome, encore que ce ne fût pas la même année, car saint Corneille mourut l'an 256, sous l'empire de Gallus et de Volusien, et saint Cyprien l'an 261, sous les empereurs Valérien et Gallien. Ce fut le 14 de septembre, bien que l'Église ne le solennise que le 16 du même mois, à cause que le 14 est la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, et le 16 l'octave de la Nativité de Notre-Dame.

On bâtit depuis deux églises magnifiques en l'honneur de saint Cyprien, l'une au lieu où il fut martyrisé, et l'autre où il fut enterré. Plusieurs pèlerins avoient coutume de visiter son sépulcre à cause des grâces qu'ils y recevoient de Notre-Seigneur.

La fête de saint Cyprien n'a pas été seulement solennisée en Afrique, mais en Italie, comme on voit en une épître qu'écrivit le roi Alaric à Sévère. Les reliques de saint Cyprien, dit Bède furent transportées d'Afrique en France, et sont à Lyon. Adon de Vienne présente la même chose.

LA VIE DE SAINTE EUPHÉMIE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Sainte Euphémie étoit de la ville de Chalcedoine, fille de Philopirone et de Théodora, personnes nobles et riches : son père étoit sénateur de la ville. Euphémie étoit douée de grandes vertus, d'une rare beauté, modeste et chaste.

On fit une fête solennelle au dieu Mars à Chalcedoine où, par le commandement de Priscus, proconsul d'Asie, tous furent invités de s'y trouver, sous peine de la vie, pour adorer le dieu Mars. La sainte vierge Euphémie, détestant ce profane sacrilége et l'idolâtrie des faux dieux, n'y voulut pas aller, de peur de souiller son âme. Elle étoit si considérable dans la ville, que les prêtres des dieux ayant remarqué qu'elle n'avoit pas assisté à ces sacrifices, l'accusèrent devant le proconsul, qui la fit prendre, et tâcha de lui persuader d'adorer les dieux, si elle ne vouloit subir les plus horribles tourments dont on martyrisoit les chrétiens.

La sainte ne fit non plus d'état des remontrances que des menaces du proconsul. On la mit en prison, puis quelques jours après,

on la fit comparoître publiquement en justice, où le tyran l'ayant trouvée constante en la confession de Jésus-Christ, la fit cruellement fouetter avec des verges de fer, et mettre ses membres délicats à la torture. On l'attacha à une roue pour lui briser les os, et les mettre en pièces : mais s'armant du signe de la croix, et de la confiance en son cher Époux, elle le pria qu'il la secourût : ce qu'il fit ; car il la délivra de la roue, et la guérit si bien de toutes ses plaies, qu'elle parut plus belle qu'auparavant, au grand étonnement des bourreaux qui la tourmentoient.

On alluma alors un fourneau plein de poix, de soufre, d'étoupes et de sarment, où deux des principaux ministres du proconsul s'efforçant de la jeter, aperçurent des anges autour de la vierge pour la défendre, ce qui les contraignit de se retirer. Priscus commanda à deux autres, nommés César et Varie, d'exécuter sa volonté ; mais eux s'étant mis en devoir, le feu les dévora, tandis que la sainte demeura sans aucune lésion dans le fourneau, à louer Notre-Seigneur, et sortit sans qu'il se fût brûlé un filet de sa robe.

Le cruel tyran ne se contenta pas de ces tourments, et ne reconnut pas le Seigneur à qui toutes les créatures servent et obéissent ; au contraire, étant plus obstiné qu'auparavant, il la fit exposer à de nouveaux supplices, et attacher de grosses pierres à ses pieds et à ses mains pour la démembrer. Après qu'elle fut hors de ce tourment, il fit creuser une grande fosse en façon de citerne, qu'il remplit de poissons et de coquillages de mer, puis il l'y fit jeter, afin qu'ils la rongeassent ; néanmoins, ils n'approchèrent point d'elle, que pour la defendre et la respecter.

Le proconsul, qui imputoit cette victoire et toutes les autres précédentes à l'art magique, la fit de nouveau tourmenter et tenailler ses membres, et les fricasser en des poêles de fer qu'il tenoit préparées pour cela. On apporta les tenailles pour la pincer, mais le fer perdit sa force, et devint plus mou que la cire ; le feu s'éteignit, et cette vierge demeura saine et entière, sans aucune cicatrice, triomphant du feu, du fer, du tyran, et du diable qui la persécutoit par tant de moyens.

Enfin, Priscus la présenta à quatre lions et à trois ours. Elle qui

désiroit se voir bientôt avec son Epoux, le pria affectueusement, par cette toute-puissance qui lui avoit fait la grâce de vaincre la fragilité de son corps, la fureur des démons, le courroux du tyran, et de triompher de tant de tourments, de recevoir son esprit et de permettre que ces bêtes farouches n'eussent aucune pitié d'elle. Notre-Seigneur exauça son oraison, et laissa approcher un ours qui lui donna un coup de dent, puis se retira sans toucher ni manger sa chair; les autres et les quatre lions étoient à l'entour d'elle, qui lui léchoient les pieds. Lorsque la sainte trépassa, il survint un grand tremblement de terre qui fit fuir le peuple, et qui donna moyen aux parents de sainte Euphémie d'emporter son corps saint, et de l'enterrer honorablement près de la ville.

Dieu fit de grands miracles par cette sainte, lesquels sont rapportés par Evagrius. Quelquefois elle apparoissoit en songe à l'évêque de Chalcédoine, et lui commandoit de faire quelque fête solennelle en l'église, pour louer Notre-Seigneur et recevoir son très-saint corps. Quand on approchoit une éponge de son corps, on la retiroit si pleine de sang, que l'on en pouvoit départir aux bourgades et aux villes circonvoisines, les gouttes de sang demeurant entières et perpétuelles, sans changer de forme ni de couleur. Notre-Seigneur faisoit ce miracle plus ou moins souvent, selon les mérites du prélat qui présidoit en l'église. L'empereur Maurice ne pouvant croire ce miracle de la sainte, le voulut expérimenter lui-même, si bien qu'il demeura tout confus et ses mains pleines de sang; il reconnut combien Dieu est merveilleux en ses saints, et le loua pour les grands miracles qu'il faisoit au corps de sainte Euphémie. De plus, il sortoit une odeur si suave de son cercueil, que l'ambre et les parfums de la terre ne sont rien au prix.

On avoit fait dans l'église de Sainte-Euphémie, du temps du pape saint Léon le Grand et de l'empereur Marcien, ce grand concile de Chalcédoine, composé de six cent trente évêques, où Dioscore et Eutychès, avec leurs sectes, furent condamnés. Néanmoins, le concile étant achevé, comme les hérétiques sont violents et rebelles à Dieu et à son Eglise, ils murmuroient et se moquoient des dé-

crets du saint concile, disant qu'ils n'étoient pas fondés sur la vérité catholique, mais sur l'autorité et la puissance de l'empereur. Pour rabattre cet orgueil et clore entièrement la bouche aux hérétiques, les catholiques se confiant en la miséricorde de Notre-Seigneur et en la protection de sainte Euphémie, firent ce pacte avec eux : Que les catholiques écriroient en un papier une confession de leur foi, et les hérétiques la leur en un autre ; que ces papiers seroient mis dans la châsse où étoit le corps de sainte Euphémie, et que le papier qu'elle approuveroit des deux, seroit tenu pour véritable.

Cela fut ainsi convenu et exécuté : on lava la pierre qui étoit sur son tombeau, et les deux papiers furent mis dans le sein de la sainte. Le tombeau fut fermé et cacheté par les deux partis, puis chacun se mit en oraison, suppliant Notre-Seigneur de découvrir la vérité. Trois jours après, la sépulture étant ouverte en la présence de l'empereur, le papier des hérétiques se trouva sous les pieds de la sainte, celui des catholiques en sa main, laquelle sainte Euphémie étendit, pour donner la confession des catholiques à l'empereur et au patriarche. Tout cela est rapporté par Zonare et Glicas, et aussi par Métaphraste et Nicéphore.

Le martyre de sainte Euphémie arriva le 16 de septembre, sous l'empire de Dioclétien. L'Eglise célèbre sa fête le même jour. Tous les Martyrologes font mention de sainte Euphémie, ainsi que Métaphraste et Laurent Surius.

VIE DE SAINTE LUCIE ET DE SAINT GÉMINIEN,

MARTYRS.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Sainte Lucie étoit une très-honnête et bonne dame qui, après le décès de son mari, vécut saintement jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans. Elle avoit un fils nommé Euprèpe, fort vicieux et débauché, et surtout ennemi des chrétiens. Le diable eut tant de pouvoir sur ce misérable que, violant toutes les obligations de la nature, il accusa sa mère d'être chrétienne devant l'empereur Dioclétien, qui aussitôt la fit mettre en prison, où elle fut consolée de Notre-Seigneur.

Le lendemain on l'emmena en justice, et l'empereur l'ayant trouvée constante en la confession de Jésus-Christ, la fit cruellement fouetter. Il s'éleva soudain un tourbillon de vent et un tremblement de terre qui ruina entièrement le temple de Jupiter. Dioclétien irrité de cela, fit apporter une grande chaudière de cuivre, qui fut emplie de poix et de plomb fondu, et y fit entrer la sainte, pour y être bouillie, mais la vertu du Tout-Puissant la conserva tellement, qu'elle demeura trois jours dans cette chaudière, bénissant Dieu, comme si elle eût été couchée sur un bon lit.

Depuis, on la mit au pilori, et on la promena ignominieusement par la ville, chargée de fers et de plomb. Passant devant la porte d'un homme de qualité nommé Géminien, où il y avoit une grande quantité d'idoles, une colombe plus blanche que la neige descen-

dit du ciel et se posa sur la tête de Géminien ; ému par ce qu'il voyoit, et éclairé de la lumière céleste, il se jeta aux pieds de la sainte pour demander le baptême, qu'il reçut par les mains d'un prêtre nommé Protais, qu'un ange avertit d'aller à la prison pour le baptiser.

Dioclétien renvoya Lucie et Géminien devant un cruel juge, pour les faire tourmenter, mais lorsqu'on les torturoit et qu'on les battoit à coups de bâton, le plafond de la chambre où étoit le juge, tomba et le tua. Un autre, nommé Albosrose, lui succéda, qui inventa de nouveaux supplices, comme si les autres n'eussent été que des jeux; cela fut cause de la conversion de six cent quinze personnes, qui virent les merveilles que Dieu opéroit en ses saints, et reçurent tous ensemble la couronne du martyre. Toutefois, le juge ne s'en vanta pas longtemps, car passant à cheval sur un pont, il tomba dans la rivière et se noya, sans que l'on pût jamais retrouver son corps.

Enfin, la bienheureuse sainte Lucie et saint Géminien passèrent par le fil de l'épée, sur le commandement de Mégalie, homme consulaire, le 16 de septembre, l'an de Notre-Seigneur 303. Leurs corps furent enlevés par une sainte femme, nommée Maxime, qui les enterra avec beaucoup de révérence et de piété.

A Rome, sur la voie Flaminienne, les saints martyrs Abonde, prêtre, et Abondance, diacre, à qui l'empereur Dioclétien fit trancher la tête, à dix milles de la ville, ainsi qu'à Marcien, personnage distingué, et à Jean, son fils, que ces deux saints avoient ressuscité.

A Héraclée en Thrace, sainte Sébastienne, martyre, qui, ayant été convertie par l'apôtre saint Paul, fut décapitée sous l'empereur Dioclétien et le président Sergius, lequel avoit essayé auparavant, par divers moyens, de la faire renoncer à la foi de Jésus-Christ.

A Cordoue, les saints martyrs Rogeil et Servio-Deo, qui, après qu'on leur eut coupé les mains et les pieds, eurent la tête tranchée.

En Ecosse, saint Ninien, évêque et confesseur.



DIX-SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Fête des sacrés Stigmates du Séraphique Père saint François d'Assise. — Saint Lambert, évêque et martyr.

Saint Justin, prêtre et martyr; saint Narcisse et saint Crescentien; sainte Ariadne, martyre; saint Socrate et saint Etienne, martyrs; saint Valérien et ses compagnons, martyrs; saint Flocel, martyr; sainte Colombe, vierge et martyre; saint Satyre; saint Théodore; sainte Hildegarde, vierge.

FÊTE DES STIGMATES

DU SÉRAPHIQUE PÈRE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

En l'année 1224, saint François, qui avoit alors quarante-trois ans, parcouroit la Romagne avec Frère Léon, son compagnon. Ils passèrent un jour au pied du château de Monteseltro, où l'on donnoit une grande fête pour la réception d'un chevalier. Le saint l'ayant appris, dit à Frère Léon : « Allons au château, nous y ferons, Dieu aidant, un chevalier spirituel. » Il se rendit donc sur la place où étoient assemblés les chevaliers, et, montant sur un petit mur, il commença son sermon en ces termes : *Tanto è il bene ch' io aspetto, ch' ogni pena m' è diletto ;* le bien que j'attends est si grand, que toute peine m'est une joie. Puis il leur montra que pour ce bien divin les apôtres avoient évangélisé le monde, les martyrs enduré leurs tourments, les vierges gardé la continence, et tous les saints travaillé dans la pénitence et dans la prière.

Parmi les chevaliers se trouvoit un riche gentilhomme de Toscane, appelé Orlando. Emu des paroles de saint François, il le vint trouver et lui dit : « Père, je voudrois parler avec vous du salut de mon âme. »

— Volontiers, mon fils, répondit le saint; mais à présent faites honneur aux amis qui vous ont invité; après le repas nous converserons ensemble tant qu'il vous plaira.

Orlando le vint trouver en effet après le repas, et s'étant entretenu avec lui des intérêts de son âme, il lui dit ensuite: « Je possède une montagne que l'on appelle l'Alvernia, et qui seroit très-propre pour y mener une vie solitaire et pénitente. Si vous la voulez, je vous la donne de bon cœur pour le salut de mon âme. »

Le saint le remercia, et lui ayant promis qu'il enverroit deux de ses Frères pour visiter la montagne, il s'en revint à Sainte-Marie des Anges. Orlando reçut avec honneur les envoyés de saint François; il les fit accompagner de cinquante hommes, pour les défendre des bêtes féroces et des brigands qui se retiroient dans ces solitudes. Les Frères ayant trouvé sur ces hauteurs un endroit favorable à la prière, on y construisit de petites logettes avec un oratoire. Saint François, à leur retour, apprit cette nouvelle avec joie et dit à ses Frères: « Mes enfants, voici que nous approchons de notre carême de Saint-Michel-Archange, je crois que la volonté de Dieu est que nous le passions sur la montagne de l'Alverne, qu'il nous accorde dans sa libéralité. Alors il choisit trois compagnons, parmi lesquels étoit Frère Léon, et partit avec eux pour la Toscane.

La première nuit, ils couchèrent dans un couvent de leur Ordre, mais le lendemain ils ne trouvèrent pour abri qu'une vieille église abandonnée. Les Frères s'y étant endormis, le saint resta seul en prières: les démons alors se précipitèrent sur lui, le traînèrent dans l'église et l'accablèrent de coups. » Le saint supportoit ces mauvais traitements avec une patience angélique, se réjouissant de souffrir pour l'expiation de ses péchés. Le matin, cependant, disent les Fioretti de Saint-François (1), voyant qu'après tant de fatigues il seroit trop foible pour continuer sa route à pied, ses compagnons allèrent au village voisin trouver un pauvre labou-

(1) Nous empruntons l'excellente traduction de M. l'abbé Riche; voyez la partie de cet ouvrage intitulée: *Considérations sur les sacrés et saints Stigmates de saint François*, page 211.

reur, et lui demandèrent, pour l'amour de Dieu, qu'il voulût bien prèter son âne à saint François, leur Père. A ce nom de Frère François dont il avoit entendu parler, le paysan dit aux Frères: Seriez-vous donc des compagnons de ce Frère d'Assise dont on dit tant de bien?

— Nous en sommes, répondirent les Frères, et c'est pour lui que nous venons vous demander votre âne. Aussitôt le bonhomme s'empresse de le disposer, le conduit lui-même au saint, qu'il fait monter avec mille témoignages de respect; puis, quand les voyageurs eurent repris leur route, il les accompagna, marchant derrière son âne. Après avoir ainsi cheminé quelque temps, le paysan dit à saint François: Frère, dites-moi la vérité, êtes-vous vraiment le Frère François d'Assise?

— Je le suis, répondit le saint.

— Eh bien, ajouta le paysan, appliquez-vous donc à être aussi bon que les gens le disent, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur confiance: c'est un conseil que je vous donne.

Saint François aussitôt se jette à terre, se met à genoux devant le paysan, baise ses pieds et le remercie de son bon et utile avis. Le paysan et les Frères le relevèrent respectueusement, le firent remonter sur l'âne, et l'on se remit en route. »

Comme ils gravissoient la montagne, la chaleur étoit ardente et le chemin si difficile que le paysan s'écria: « Je me meurs, si je ne trouve un peu d'eau. » Le saint se mit en prières et lui dit: «Allez vers cette pierre, vous y trouverez une source d'eau vive qui s'en échappe maintenant par la miséricorde de Jésus-Christ. » Il y courut et trouva en effet une petite fontaine qui tarit aussitôt qu'il se fut rafraichi.

« Lorsqu'ils furent arrivés, continue le pieux auteur des Fioretti, au pied du rocher même de l'Alverne, saint François voulut se reposer un peu sous un grand chêne qui se trouvoit sur le chemin, et de là il contemploit le magnifique paysage qui se dérouloit sous ses yeux. Mais voici qu'en ce moment arrive de divers points une multitude d'oiseaux qui témoignoient leur joie par leurs chants et leurs battements d'ailes; ils voltigeoient tous autour du

saint; les uns se posoient sur sa tête, les autres sur ses épaules, et d'autres sur ses bras, sa poitrine et ses pieds. Les compagnons de saint François et le paysan contemploient ce spectacle avec ravissement, et le saint lui-même, émerveillé de ce prodige, disoit tout joyeux : « Je crois, mes bien aimés Frères, qu'il plait à Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous habitions ce mont solitaire, puisque nos petites sœurs et nos petits frères les oiseaux témoignent tant d'allégresse à notre arrivée. » Les Frères se levèrent, et ils continuèrent à gravir la montagne jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'endroit qui avoit été adopté d'abord par leurs compagnons.

Orlando ayant appris la venue de saint François et des Frères, accourut pour le visiter. Il lui fit bâtir une petite cellule au pied d'un hêtre, et promit de pourvoir à tous ses besoins et à ceux de ses compagnons. Mais, après son départ, le saint dit aux Frères : « Ne vous appuyez pas trop sur l'offre charitable du seigneur Orlando; prenons garde de blesser notre profession de pauvreté. Soyez sûrs que si nous sommes de vrais pauvres, le monde aura compassion de nous; si nous embrassons bien étroitement la pauvreté, il nous donnera libéralement ce qu'il nous faut pour vivre. Dieu, qui nous a appelés dans la sainte religion pour le salut du monde, a fait ce pacte avec nous : nous devons donner au monde de bons exemples, et le monde doit fournir à toutes nos nécessités. Persévérons dans notre pauvreté, parce qu'elle est la voie de la perfection, et le gage des éternelles richesses. »

Après ces paroles il bénit ses compagnons et se retira dans sa cellule, où il passa quelques jours dans une contemplation et une méditation continuelles de la Passion de Notre-Seigneur. Un jour qu'il considéroit, de sa cellule, les larges fentes et les ouvertures des énormes rochers qui l'entouroient, il lui fut révélé que ces pierres s'étoient ainsi fendues à l'heure de la mort de Notre-Seigneur, et que Dieu avoit voulu que ce prodige s'accomplit d'une manière plus frappante sur cette montagne, parce que là devoit se renouveler en son serviteur, par l'impression des sacrés stigmates, la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Comme la fête de l'Assomption approchoit, il chercha un lieu

plus retiré sur la montagne, pour y passer les quarante jours qui précèdent la fête de saint Michel Archange. Ayant trouvé un endroit très-solitaire, auquel on ne pouvoit arriver qu'en traversant sur une pièce de bois l'énorme fente d'un rocher, il s'y fit construire une petite cellule, et dit à Frère Léon de l'y pourvoir chaque jour d'un peu de pain et d'eau. Ce fut sa seule nourriture pendant ce carême, où il ne vécut qu'avec Dieu et avec les anges. Parfois aussi il étoit visité des oiseaux. « Ainsi, dit la chronique que nous avons déjà citée, un faucon, qui avoit fait son nid près de sa cellule, venoit l'y trouver toutes les nuits, quelque temps avant matines, le réveilloit par ses chants et le battement de ses ailes, et ne se retiroit qu'après son lever. Le saint se trouvoit-il fatigué ou souffrant? L'oiseau, en serviteur charitable et discret, se présentoit plus tard. Un tel réveil-matin plaisoit beaucoup à saint François; car, outre que cette sollicitude le préservoit de toute paresse et l'excitoit à l'oraison, de temps en temps, dans le cours de la journée, le faucon venoit familièrement le trouver. »

Un jour qu'il s'entretenoit avec Dieu, Notre-Seigneur lui révéla qu'en ouvrant le livre des Évangiles il apprendroit les desseins qu'il avoit sur lui : le saint le fit ouvrir par Frère Léon, et trois fois il tomba sur la Passion de Notre-Seigneur. Il comprit alors qu'après avoir cherché à suivre fidèlement Jésus-Christ dans les actions de sa vie, il falloit qu'il le suivît aussi dans sa Passion et participât à ses souffrances.

La veille de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, étant seul et en prière dans sa cellule, l'ange de Dieu lui apparut et lui dit : « De la part du Très-Haut, je viens t'avertir de te disposer, avec humilité et patience, à recevoir ce qu'il lui plaira de t'envoyer. »

— Je suis prêt à supporter avec résignation tout ce qui me viendra de mon Seigneur, répondit saint François. L'ange disparut.

Le lendemain, jour de la très-sainte Croix, le saint, avant le lever du soleil, se mit en prière à la porte de sa cellule, tourné vers l'Orient, et il disoit: « O mon Sauveur Jésus-Christ, je vous prie, accordez-moi des grâces avant ma mort : faites que je ressente, autant qu'il est possible, dans mon âme et dans mon corps, cette dou-

leur que vous avez éprouvée, ô mon Seigneur ! à l'heure de votre cruelle Passion ; et puis, que je ressente aussi, autant que le peut une créature, cet amour excessif qui vous embrasoit, vous, le Fils de Dieu, et qui vous a porté à souffrir volontiers pour nous, pauvres pécheurs, tant d'horribles tourments. »

Comme il étoit plongé dans la contemplation des souffrances de Notre-Seigneur, il vit, dit saint Bonaventure, comme un séraphin, ayant six ailes éclatantes et toutes de feu, qui descendoit vers lui du haut du ciel. Ce séraphin vint d'un vol très-rapide en un lieu de l'air proche de François, et alors parut entre ses ailes la figure d'un homme crucifié, qui avoit les mains et les pieds étendus et attachés à une croix ; deux ailes s'élevoient sur sa tête, deux étoient étendues pour voler, et deux voiloient tout le corps. Voyant cela, François fut extraordinairement surpris ; une joie mêlée de tristesse et de douleur se répandit dans son âme. La présence de Jésus-Christ, qui se montroit à lui sous la figure d'un séraphin d'une manière si merveilleuse, si familière, lui causoit un excès de plaisir ; mais au douloureux spectacle de son crucifiement, son âme étoit transpercée de douleur comme d'un glaive. Il admiroit profondément que l'infirmité des souffrances parût sous la figure d'un séraphin, sachant bien qu'elle ne s'accorde pas avec son état d'immortalité ; et il ne pouvoit comprendre cette vision, lorsque Dieu lui apprit intérieurement, comme à son ami, qu'elle avoit été présentée à ses yeux, afin de lui faire connoître que ce n'étoit point le martyre de la chair, mais par l'embrasement de l'âme, qu'il devoit être transformé en une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié. La vision disparoissant, lui laissa dans l'âme une ardeur séraphique, et lui marqua le corps d'une figure conforme à celle du crucifix, comme si sa chair, semblable à de la cire amollie et fondue par le feu, avoit reçu l'impression des caractères d'un cachet ; car aussitôt les marques des clous commencèrent à paroître dans ses mains et dans ses pieds, telles qu'il les avoit vues dans l'image de l'Homme-Dieu crucifié. Ses mains et ses pieds étoient percés de clous dans le milieu ; les têtes de clous, rondes et noires, étoient au dedans des mains et au-dessus des pieds ; les pointes, qui

étoient un peu longues, et qui paroissoient de l'autre côté, se recourboient et surmontoient le reste de la chair dont elles sortoient. Il avoit aussi à son côté droit une plaie, rouge comme s'il eût été percé d'une lance, et souvent elle jetoit un sang sacré qui trempoit sa tunique et ce qu'il portoit sur les reins. »

« Alors, ajoutent les Fioretti de saint François, la montagne de l'Alverne parut comme embrasée par une flamme immense et resplendissante, qui s'étendoit jusqu'aux montagnes et aux vallées d'alentour. On auroit dit que le soleil étoit descendu sur la terre. A cette vue, les bergers qui veilloient dans les campagnes voisines furent remplis d'épouvante, et ils racontèrent plus tard aux Frères que cette flamme avoit brillé sur la montagne pendant plus d'une heure. Trompés par cette clarté, qui brilloit jusque dans les hôtelleries de la contrée, des muletiers, qui se rendoient en Romagne, croyant que le jour étoit venu, se levèrent, disposèrent leurs mulets et se remirent en route ; ce ne fut qu'après avoir cheminé quelque temps, qu'ils virent la lumière disparoître et le soleil se lever. »

Depuis ce moment, les Frères remarquèrent que le saint cachoit avec soin ses pieds et ses mains, parce qu'il ne vouloit pas faire connoître la faveur qu'il avoit reçue de Dieu ; quand ils lavoient ses vêtements, ils étoient étonnés que sa tunique et le vêtement de dessous fussent couverts de sang ; ils s'aperçurent aussi qu'il ne pouvoit presque plus poser à terre la plante de ses pieds. A force d'instances et de larmes, ils parvinrent enfin à lui arracher le secret de la glorieuse ressemblance que Notre-Seigneur crucifié avoit mise en lui ; mais il ne voulut pas révéler les paroles que Notre-Seigneur lui avoit dites, ajoutant que nul ne les connoîtroit durant sa vie. Ces saintes blessures de l'amour rendoient souvent du sang et le faisoient souffrir beaucoup, surtout depuis le jeudi soir jusqu'au matin du samedi, pendant lequel temps il ressentoit dans son corps les douleurs de la Passion.

Après le carême de saint Michel, le saint annonça à ses Frères qu'il devoit retourner à Sainte-Marie des Anges, où Dieu alloit bientôt le rappeler à lui. Il leur dit adieu, et cédant à leurs prières, il

leur permit de baiser les sacrés stigmates. Pendant le voyage, il fit beaucoup de miracles, guérissant les malades et chassant les démons. Ses Frères l'accueillirent avec un grand respect, et, apprenant de son compagnon les merveilles qui s'étoient opérées en lui, ils cherchoient tous les moyens de voir ces miraculeux témoignages de l'amour de leur bon Père. Plusieurs y réussirent, malgré le soin qu'il prenoit à les cacher; Frère Rufin put même un jour enfoncer les doigts dans la plaie du côté, ce qui causa au saint une vive douleur, en sorte qu'il ne put s'empêcher de dire: « O Frère Rufin, que Dieu vous pardonne le mal que vous m'avez fait éprouver. »

Quelques cardinaux, qui étoient dans son intimité, virent aussi ses stigmates; le Pape Alexandre IV, prêchant un jour en présence du Sacré Collége, assura qu'il les avoit vus de ses yeux, pendant que le saint vivoit encore. A sa mort, qui arriva deux ans après, beaucoup d'habitants d'Assise eurent aussi cette consolation, et un chevalier nommé Jérôme, qui avoit douté jusqu'alors de ce miracle, agita dans leur trous les clous des mains et des pieds. Sainte Claire étant venue pour ses obsèques, voulut baiser, avec ses compagnes, les plaies glorieuses de leur Père.

On ne sauroit donc douter d'un fait qui a eu tant de témoins, si extraordinaire qu'il paroisse. Le Pape Grégoire IX, qui avoit été pendant son cardinalat le protecteur et l'ami de saint François, le confirma, d'ailleurs par la bulle suivante, qui fut publiée en 1237:

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les fidèles de Jésus-Christ qui verront ces lettres, salut et bénédiction apostolique.

« Nous croyons inutile de vous exposer dans ces lettres les grands mérites qui ont conduit à la céleste patrie le glorieux confesseur saint François, puisqu'il n'y a guère de fidèles qui n'en soient informés; mais nous avons jugé qu'il convenoit de vous instruire, tous plus particulièrement de la merveilleuse et singulière faveur dont il a été honoré par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la gloire et la splendeur des saints. C'est qu'il a reçu, par une vertu divine, pendant sa vie, des stigmates aux mains, aux pieds et au côté, lesquels y sont demeurés après sa mort. La connoissance

certaine que nous et nos Frères les cardinaux en avons eue, aussi bien que de ses autres miracles, certifiés authentiquement par des témoins très-dignes de foi, a été le principal motif qui nous a portés à le mettre au catalogue des saints, de l'avis de nos Frères les cardinaux et de tous les prélats qui étoient alors auprès de nous. Comme donc nous souhaitons fort que cela soit cru de tous les fidèles, nous prions et exhortons votre piété, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous l'enjoignant pour la rémission de vos péchés, de fermer les oreilles à tout ce qu'on pourroit vous dire de contraire, et d'avoir pour ce saint confesseur une vénération et une dévotion qui vous le rendent favorable auprès de Dieu, afin que, par ses mérites et par ses prières, le Seigneur vous fasse la grâce de prospérer en ce monde et d'être éternellement heureux dans l'autre.

« Donné à Viterbe, le deuxième jour d'avril, l'an onzième de notre pontificat. »

Quant aux paroles que notre saint avoit entendues de la bouche de Notre-Seigneur, et qu'il n'avoit jamais voulu répéter pendant sa vie, voici comment on les apprit du séraphique patriarche lui-même, quelques années après sa mort. Nous empruntons ce récit aux Fioretti de saint François.

« Il y avoit un Frère qui, désirant vivement connoître ces paroles, se disoit : Peut-être, maintenant qu'il est mort, les révéleroit-il si on l'en sollicitoit avec ferveur; et dès lors il se mit à prier Dieu et le bienheureux François qu'il leur plût de faire cette révélation. Enfin voici comment il fut exaucé, après avoir persévéré huit ans dans cette demande.

Un jour, qu'après le repas il avoit récité les grâces dans l'église, il s'y retira seul à l'écart et se mit en prière, implorant Dieu et saint François avec larmes et avec plus de ferveur encore qu'à l'ordinaire. Mais en ce moment un Frère vient l'appeler et lui commande, de la part du gardien, de l'accompagner à la ville, pour quelque affaire du couvent. Le pieux Frère, ne doutant pas que l'obéissance ne fût plus méritoire devant Dieu que la prière, obéit aussitôt et suivit le Frère qui le demandoit. Alors, pour l'en récompenser, Dieu lui accorda ce que de longues années de prière

n'avoient pu lui obtenir. Au moment où les deux Frères sortoient du couvent, ils rencontrèrent deux religieux étrangers qui paroissoient venir de loin. L'un d'eux étoit jeune encore, l'autre, âgé et maigre ; et tous deux étoient mouillés et couverts de boue. Touché de compassion à la vue de ces voyageurs, l'obéissant Frère dit à son compagnon : « Frère bien-aimé, si l'affaire pour laquelle nous sortons pouvoit se remettre un peu : vous voyez que ces étrangers ont besoin d'une charitable réception, je vous prierois donc de me permettre d'aller d'abord au couvent pour leur laver les pieds; je les laverois à ce Frère âgé qui en a plus grand besoin, vous rendriez le même service au plus jeune Frère, et nous repartirions ensuite pour nos affaires. »

Le Frère consentit à la bienveillante proposition de son compagnon. Tous deux rentrèrent aussitôt, reçurent charitablement les étrangers et les conduisirent à la cuisine, près du feu, afin qu'ils pussent s'y réchauffer et se sécher. Huit Frères se trouvoient alors autour du foyer. Lorsque les voyageurs se furent un peu réchauffés, les deux Frères, selon qu'il en étoient convenus, les tirèrent à part pour leur laver les pieds. Au moment où le pieux et obéissant Frère lavoit ceux du vieillard et retiroit la boue dont ils étoient couverts, tout à coup il aperçoit les sacrés et saints stigmates. Aussitôt, plein d'étonnement et de joie, il les embrasse affectueusement et s'écrie : « Oui, ou bien vous êtes Jésus-Christ lui-même, ou vous êtes saint François. »

A ces paroles, les Frères qui étoient autour du foyer se lèvent précipitamment, accourent et contemplent avec un respect mêlé de frayeur ces plaies à jamais glorieuses. Le vieillard, cédant à leurs prières, leur permet de les examiner, de les toucher et de les baiser; et, les voyant au comble de l'étonnement et de la joie, il leur dit : « Ne doutez pas et ne craignez pas, ô mes bien chers Frères et mes enfants, je suis votre Père saint François, celui à qui Dieu a donné de fonder les trois Ordres. Il y a huit ans que ce Frère, qui me lave les pieds, me prie de lui révéler les paroles secrètes que le Séraphin m'a dites, au moment où il me donna les stigmates, et que je n'ai jamais voulu répéter dans ma vie. Au-

jourd'hui, en particulier, il m'en a prié avec plus de ferveur que jamais; et maintenant, pour le récompenser de sa persévérance et de l'obéissance qu'il a montrée en quittant les douceurs de la contemplation, Dieu m'envoie lui révéler en votre présence ce qu'il désire connoître.

A ces mots saint François, se tournant vers ce Frère, lui dit : Sache donc, mon très-cher Frère, que, me trouvant sur la montagne de l'Alverne, entièrement absorbé dans le souvenir de la Passion du Sauveur, lui-même vint imprimer sur mon corps les stigmates que je porte, et il me dit : « Pour que tu sois mon gonfalonier, je t'ai donné les stigmates, qui sont les marques de ma Passion. Et de même que, le jour de ma mort, je suis descendu aux limbes, et qu'en vertu de mes plaies j'en ai retiré toutes les âmes qui s'y trouvoient, pour les conduire ensuite au paradis; quand tu auras quitté la terre, tous les ans, le jour anniversaire de ta mort, je t'accorde aussi le pouvoir de descendre au purgatoire, et, par la vertu de tes stigmates, d'en retirer toutes les âmes de tes trois Ordres, des Mineurs, des Sœurs et des Continents, et même de tous les autres qui auront eu pour toi une grande dévotion et que tu trouveras dans ce lieu d'expiation ; tu les introduiras toi-même au paradis. » Voilà les paroles que je n'ai jamais voulu répéter pendant ma vie.

A ces mots, saint François et son compagnon disparurent. Dans la suite, les huit Frères racontèrent à un grand nombre de leurs compagnons l'apparition dont ils avoient été témoins et la révélation qui avoit été faite en leur présence. »

Tel est le récit que nous ont laissé, de l'impression des stigmates de saint François, les auteurs contemporains. Que si nous voulons comprendre comment l'amour opéra cette merveille, lisons ce qu'en écrivoit saint François de Sales :

« Ce grand serviteur de Dieu, disoit-il, en parlant du saint patriarche, homme tout séraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié effigiée en un séraphin lumineux qui lui apparut, sur le mont Alverne, s'attendrit plus qu'on ne sauroit imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souveraines; car,

regardant ce beau miroir que les anges ne se peuvent jamais assouvir de regarder, hélas! il pâmoit de douceur et de contentement! Mais, voyant aussi d'autre part la vive représentation des plaies et blessures de son Sauveur crucifié, il sentit dans son âme ce glaive impiteux qui transperça la sacrée poitrine de la Vierge Mère, au jour de la Passion, avec autant de douleur intérieure que s'il eût été crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu! Théotime, si l'image d'Abraham, élevant le coup de la mort sur son cher unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, eut bien le pouvoir toutefois d'attendrir et faire pleurer le grand saint Grégoire, évêque de Nysse, toutes les fois qu'il la regardoit : eh! fut extrême l'attendrissement du grand saint François, quand il vit l'image de Notre-Seigneur se sacrifiant soi-même sur la croix! image que non une main mortelle, mais la main maîtresse d'un séraphin céleste avoit tirée et effigiée sur son propre original, représentant si vivement et avec naturel le divin Roi des anges, meurtri, blessé, percé, froissé, crucifié.

« Cette âme donc, ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva par ce moyen extrêmement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant; car la mémoire étoit toute détrempée en la souvenance de ce divin amour; l'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et meurtrissures que les yeux regardoient alors si parfaitement bien imprimées en l'image présente; l'entendement recevoit les espèces infiniment vives que l'imagination lui fournissoit; et enfin l'amour employoit toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer à la Passion du Bien-Aimé, dont l'âme sans doute se trouvoit toute transformée en un second crucifix. Or l'âme, comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur icelui, imprima les douleurs des plaies dont elle étoit blessée ès endroits correspondants à ceux esquels son amant les avoit endurées. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination, afin qu'elle pénètre jusqu'à l'intérieur... L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant saint François jusqu'à l'intérieur, et

blessa le corps d'un même dard de douleur duquel il avoit blessé le cœur. Mais de faire les ouvertures en la chair, par dehors, l'amour qui étoit dedans ne le pouvoit pas bonnement faire : C'est pourquoi l'ardent Séraphin, venant au secours, darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement les plaies extérieures du crucifix en la chair, que l'amour avoit imprimées intérieurement en l'âme. Ainsi le Séraphin, voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentoit ses lèvres souillées, vint au nom de Dieu lui toucher et épurer les lèvres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le désir d'icelui. La myrrhe produit sa stacté et première liqueur comme par manière de sueur et de transpiration ; mais afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De même, l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par manière de sueur ; car il ne respiroit en toutes ses actions que cette sacrée dilection. Mais pour en faire paroître tout à fait l'incomparable abondance, le céleste Séraphin le vint inciser et blesser ; et afin que l'on sût que ces plaies étoient plaies de l'amour du ciel, elles furent faites, non avec le fer, mais avec des rayons de lumière. O vrai Dieu, Théotime, que de douleurs amoureuses et que d'amours douloureuses ! Car non-seulement alors, mais tout le reste de sa vie, ce pauvre saint alla toujours traînant et languissant comme bien malade d'amour. »

La fête de l'impression des stigmates fut établie par le saint Pape Benoit XI. Depuis, Paul V l'étendit à toute l'Eglise, afin, dit le Bréviaire romain, que les cœurs des fidèles s'enflammassent d'amour pour Notre-Seigneur crucifié.

LA VIE DE SAINT LAMBERT,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Lambert sortoit d'une illustre maison de la ville de Maëstricht. Son père s'appeloit Apre, et sa mère Hérispinde. Il fit ses études sous un saint et savant homme, qui avoit nom Landoald, dont le Martyrologe romain fait mention le 19 de mars. Il lui apprit la théologie et la crainte de Notre-Seigneur. Saint Lambert s'employa tellement à la vertu, que par ses mérites et ceux de Landoald son maître, il porta du feu dans son sein sans se brûler, et par leurs prières on trouva une source d'eau vive, qui servit à la construction d'une église.

Quand il fut de retour chez ses parents, il fuyoit la conversation des jeunes gens de son âge, méprisant les honneurs et les vanités du monde. Il donnoit aux pauvres tout ce qu'il pouvoit. Saint Théodard étoit alors évêque de Maëstricht, homme de grande réputation à la cour du roi, et par tout le royaume, à cause de ses excellentes vertus, qui lui acquirent la couronne du martyre. Les parents de Lambert qui étoit déjà grand, le donnèrent à ce saint évêque pour l'instruire, et il le forma si bien qu'il découvrit en lui un bel esprit, de la doctrine, de la modestie et de la prudence; de sorte qu'il l'aimoit fort. Le peuple même l'avoit pris en si grande affection qu'après la mort de saint Théodard on parla de le faire évêque: et quelque résistance qu'il y pût apporter, s'excusant en sa foiblesse pour un si pesant fardeau, il fut contraint de se soumettre à la volonté de Dieu et des hommes, qui l'appeloient à cette dignité.

Sitôt qu'il fut sur le siége épiscopal, il s'employa à toutes les actions d'un saint et vigilant Pasteur. Car il prêchoit souvent, et

confirmoit par sa sainte vie ce qu'il enseignoit de bouche. Il donnoit tout ce qu'il avoit aux pauvres ; c'étoit le père des orphelins, le refuge des veuves, la consolation des affligés, et le secours des misérables. Dieu opéroit plusieurs miracles par lui et le faisoit briller comme un nouveau soleil en son Eglise : de sorte que le bruit de sa renommée courut incontinent par toute la France.

Le roi Childéric désira de l'avoir auprès de lui, en lui donnant beaucoup de crédit au gouvernement de son royaume : mais cela ne dura guère, parce que Childéric fut tué en trahison, et Ebroïn, maire du palais, qui avoit le maniement de tout le royaume, étoit un cruel tyran, lequel craignant d'être contrôlé par saint Lambert, le fit chasser de son évêché. Le saint prélat consola son peuple du mieux qu'il put, et se montra en tout temps vrai homme de Dieu, n'ayant pas perdu la paix de son âme, l'éclat de son visage, le maintien et la gravité de sa personne, dans les injures et dans les opprobres qu'il reçut. Un très-mauvais garnement, nommé Pharamond, envahit son siége, pour la punition de son église : car c'étoit un loup sanglant et carnassier, qui ne visoit qu'à écorcher le troupeau de Notre-Seigneur.

Saint Lambert sortit de son église, et se retira dans un monastère nommé Stavélo, pour y vivre loin des embarras du monde, et vaquer entièrement à la pénitence, à l'oraison, et à la contemplation divine. L'abbé et les religieux le reçurent comme un très-saint homme. Encore que chacun l'honoràt et le respectàt, à cause de sa sainteté, néanmoins il s'humilioit aux pieds de tous, ne se considérant pas comme évèque, mais comme le plus petit novice du couvent. Ce qu'il fit bien paroître en une occasion qui se présenta : car reposant une nuit au dortoir avec les religieux, il se voulut lever avant les autres pour aller à l'oraison : mais en se chauffant il laissa tomber un soulier, dont le bruit éveilla les religieux qui dormoient. L'abbé ayant ouï cela, sans savoir qui c'étoit, dit : *Quiconque a fait ce bruit, qu'il s'en aille aux pieds de la croix suivant notre coutume, et demeure-là, pour satisfaire à sa faute par l'obéissance.*

La nuit étoit fort froide, et il geloit à pierre fendre ; néanmoins

le saint prélat, pour obéir au commandement de l'abbé, n'ayant que son cilice, sans prendre sa robe, s'en alla à la croix, qui étoit un lieu écarté et découvert, où il demeura jusqu'à ce que les religieux se levèrent et eurent dit matines, après lesquelles ils s'allèrent chausser, car c'étoit au milieu de l'hiver. L'abbé ne voyant point saint Lambert avec ses religieux, s'enquit où il étoit; ils lui répondirent que c'étoit à lui qu'il avoit commandé d'aller à la croix : il y fut, et le trouva n'ayant que son cilice, transi de froid, mais le visage brillant d'une céleste clarté. Alors il se jeta à ses pieds avec les autres religieux, et lui demanda pardon. Le saint évêque, honteux et confus de l'humilité de l'abbé, le pria de n'user pas de ces termes en son endroit, mais qu'il lui pardonnât sa faute d'avoir interrompu le repos des Frères.

Saint Lambert demeura sept ans en ce monastère, jusqu'à ce que le tyran Ebroïn, son persécuteur, fût tué par un juste jugement de Dieu, et Pharamond chassé de l'Église qu'il avoit violemment usurpée, et de tout le pays. Les affaires prirent toute une autre face, lorsque la mairie du palais tomba entre les mains de Pepin, qui retira saint Lambert du couvent de Stavélo, l'honora et le favorisa grandement, le remettant dans son évêché, où le saint fit un grand progrès par son exemple, par sa doctrine et par sa vigilance.

Saint Lambert voyant que des peuples circonvoisins croupissoient encore dans les ténèbres et dans l'aveuglement du paganisme, il alla les éclairer de la foi de Jésus Christ. Et, bien que ces idolâtres s'assemblassent pour l'assassiner, lui dissent des injures, et lui fissent toutes sortes de mauvais traitements, néanmoins il les rangea, par sa patience, sa mansuétude et sa constance, sous le joug de Jésus-Christ, les baptisa et démolit tous les temples, bâtit des églises, ordonna des prêtres, et enfin consacra tout ce pays à Notre-Seigneur.

Pepin, au reste prince excellent et vertueux, ayant répudié Plectrude, sa femme légitime, pour favoriser Alpaïde, son amie, au grand scandale de tout son royaume, et au préjudice do l'honneur de Dieu, les évêques et les prêtres passoient cela sous silence

pour flatter le prince, craignant d'y perdre leur peine : mais Lambert, zélé en l'amour de Notre-Seigneur, ayant autorité auprès de lui et crédit par tout le royaume, s'opposa à Pepin, l'avertit, et le menaca souvent de l'ire et de la punition sévère de Dieu, s'il ne s'amendoit. Cette méchante courtisane craignit, comme une seconde Hérodiade, que saint Lambert ne la fit chasser par Pepin : de sorte qu'elle persuada à un sien frère, nommé Dodon, de ne souffrir pas que Lambert lui fît un tel préjudice. Il se servit de plusieurs artifices pour gagner ou épouvanter le saint évêque, mais il n'y réussit point. Cependant Alpaïde de son côté épioit toujours l'occasion de l'accuser et de le mettre en disgrâce auprès de Pepin.

En un festin solennel que fit Pepin, comme Hérode, où il convia Lambert et plusieurs autres seigneurs, comme l'on présentoit du vin à Pepin, il l'envoya à saint Lambert, voulant qu'il bût le premier, pour recevoir ensuite la coupe venant de sa main sacrée. Les autres seigneurs qui étoient assis à la table en burent, et Alpaïde, qui étoit du banquet, voulut effrontément prendre la coupe pour y boire aussi; ce que saint Lambert ne pouvant souffrir, il se leva de table, et se retira fort triste, laissant Pepin et les conviés confus.

Cette méchante femme, pour irriter davantage Pepin contre saint Lambert, l'envoya prier de sa part, de ne s'en aller pas, que premièrement il n'eût vu sa femme (il appeloit ainsi son amie). Saint Lambert répondit courageusement à ce messager, qu'il ne communiqueroit pour rien du monde avec cette femme adultère, et qu'il avoit un extrême regret de le voir si endurci en son péché. Pepin s'irrita de cela. Là-dessus son amie enragée, appréhendant d'être supplantée par le zèle du saint évêque, excita Dodon, son frère à le tuer.

Celui-ci s'étant fait accompagner de soldats, une nuit que le saint, après avoir dit ses heures et fait une longue oraison, s'étoit mis sur le lit pour reposer, il se jeta sur lui comme un loup sur un agneau, le prit avec violence et le renversa à terre. Là ayant les bras étendus en forme de croix, suppliant affectueusement Notre-

Seigneur (devant l'autel de saint Côme et de saint Damien) qu'il reçût son esprit, il fut transpercé d'un coup de lance. Ils tuèrent avec lui deux de ses neveux, Pierre et Andoter, et quelques autres de ses gens.

Son martyre arriva le dix-sept de septembre, l'an six cent quatre-vingt dix-huit; il avoit été quarante ans évêque. Quelques-uns de ceux qui étoient avec saint Lambert, et qui purent échapper des mains de ces meurtriers, prirent son corps et le menèrent par la rivière de Meuse à Maëstricht, où il fut honorablement enterré en l'église de Saint-Pierre.

Ce fut une chose merveilleuse, que le peuple accourant de toutes parts pour voir et honorer le saint, chacun en approchoit aisément, hormis les courtisans et les filles de joie, qui ne purent jamais toucher ce corps saint. Il fut enterré douze ans, et Notre-Seigneur faisoit beaucoup de miracles par lui; entre autres on sentoit une très-suave odeur en son tombeau, et l'on y entendoit une harmonie céleste.

Dodon, qui fut le principal assassin, jeta ses entrailles par la bouche à mesure qu'elles pourrissoient; celui qui donna le coup de lance au saint évêque, tua son propre frère, contre lequel il avoit querelle, qui le tua aussi d'un coup fourré. Les autres qui assistèrent à ce meurtre, périrent tous misérablement avant le bout de l'an, ou vécurent avec tant de travaux et de pauvreté, que la vie leur étoit pire que la mort.

Douze ans après, on vit au village de Liége, et en la même chambre où il fut martyrisé, plusieurs lumières et témoignages du ciel, qui donnoient assurance que c'étoit la volonté de Dieu que le saint martyr fût enseveli au même lieu où il avoit été tué, et on y bâtit une église de son nom. Saint Hubert, disciple et successeur de saint Lambert, transféra donc son corps saint, et le siége épiscopal à Liége, qui est à présent une ville fort célèbre et très-peuplée, capitale de toute la province, qui a saint Lambert pour son patron. Notre-Seigneur l'a depuis honoré de plusieurs miracles et de belles églises, qui ont été bâties en plusieurs lieux à son honneur. L'Église de Liége célèbre cette translation le 18 avril.

Les Martyrologes font mention de saint Lambert le dix-septième jour de septembre. Pierre Goldechau, diacre de Liége, écrivit sa vie, et, après lui, Étienne, évêque de la même ville, Sigebert et Nicolas, chanoines de Saint-Lambert, et Renier, moine. Surius en parle en son cinquième tome, le cardinal Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe romain; Molan aux Additions d'Usuard, et en la table des saints de Flandres.

A Rome, sur le chemin de Tivoli, le natalice de saint Justin, prêtre et martyr, qui confessa glorieusement Jésus-Christ, durant la persécution de Valérien et Galien. Ce fut lui qui donna la sépulture au pape saint Xiste II, à saint Laurent, à saint Hippolyte et à plusieurs autres saints. Il consomma tant de saintes actions par le martyre qu'il endura sous Claude.

A Rome encore, saint Narcisse et saint Crescentien.

En Phrygie, sainte Adriadne, martyre, sous l'empereur Adrien.

Dans la Grande-Bretagne, saint Socrate et saint Etienne, martyrs.

A Noyon, saint Valérien, saint Maigrin et saint Gordien, martyrs.

A Autun, saint Flocel, enfant, qui, après avoir beaucoup souffert, fut mis en pièces par les bêtes auxquelles on l'avoit exposé, sous l'empereur Antonin et le président Valérien.

A Cordoue, sainte Colombe, vierge et martyre.

A Milan, le décès de saint Satyre, dont les mérites extraordinaires sont décrits par son frère, saint Ambroise.

A Rome, sainte Théodore, femme illustre, qui, pendant la per-

sécution de Dioclétien, ne s'occupoit qu'à rendre service aux saints martyrs.

A Bingen, diocèse de Mayence, sainte Hildegarde, vierge. — Elle étoit issue d'une très-noble famille allemande. Son père, Hildebert, et sa mère, Melchtilde, voyant la grande dévotion de leur sainte fille, confièrent son éducation à une religieuse du mont Saint-Disibod, nommée Jura. A l'âge de huit ans, elle prit l'habit de religion et mena une vie édifiante et plus austère que ses forces ne le permettoient. Dieu la consola et l'honora, dès sa jeunesse, de plusieurs révélations qu'elle mit par écrit, selon le commandement divin. Ses discours étonnoient tous ceux qui l'entendoient, et souvent elle leur déclaroit des choses qui étoient hors de leurs connoissances. Or, l'an 1148, le pape Eugène III étant arrivé à Trèves, après le concile de Reims, entendit parler des merveilles de cette sainte fille; il s'informa d'elle et, après les révélations qu'elle lui avoit envoyées, il lui recommanda, à la sollicitation des cardinaux, des archevêques et de saint Bernard qui l'accompagnoient, de continuer à écrire avec soin celles que Dieu lui feroit encore. Elle nous a laissé des manuscrits remplis de science et de grands mystères. Elle avoit une connoissance si claire de l'Écriture sainte, que les savants eux-mêmes venoient la consulter et s'en retournoient dans l'admiration. Dieu l'avoit honorée de l'esprit de prophétie, du don de guérir les malades et de chasser les démons du corps des possédés. Elle mourut, selon le cardinal Baronius, le dix-septième jour de septembre, à l'âge de quatre-vingt deux ans.



DIX-HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.

Saint Méthode, évêque et martyr; sainte Sophie et sainte Irène, martyres; saint Eustorge Ier, évêque de Milan; saint Eumène, évêque de Gortyne; saint Ferréol, martyr.

LA VIE DE SAINT THOMAS DE VILLENEUVE,

ARCHEVÊQUE DE VALENCE, SURNOMMÉ L'AUMÔNIER, RELIGIEUX DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN.

AN 1556.

Paul IV, pape. — Charles-Quint, empereur.
Henri II, roi.

Saint Thomas de Villeneuve, la lumière de l'Espagne, le miroir des bons prélats, l'ornement de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, et la gloire de nos derniers siècles, naquit l'an de Notre-Seigneur 1488, au diocèse de Tolède, en un lieu nommé Feuilala, près de Villeneuve, en Espagne, de fort nobles parents. Il fut surnommé de Villeneuve, pour y avoir été nourri. Son père s'appeloit Alphonse Thomas Garcias, et sa mère Lucie Martinès, tous deux de Castille. Ils furent si libéraux envers les pauvres, qu'ils leur distribuèrent tout leur bien. Sa mère portoit continuellement le cilice, et, pour sa grande charité, mérita le nom d'aumônière. Dieu couronna quelquefois sa charité par quelque signe extérieur, car, comme elle avoit un jour fait distribuer grande quantité de

farine en aumône, étant survenu un pauvre, les servantes lui répondirent qu'il n'y avoit plus rien pour lui donner : mais elle, poussée d'un instinct divin, leur commanda de retourner et de bien chercher, disant que Dieu ne permettroit pas que celui-là seul s'en allât sans être soulagé. Etant montées au grenier, elles le trouvèrent rempli de farine. Elle guérissoit aussi divinement les malades, spécialement les petits enfants, en faisant le signe de la croix. Enfin, étant proche de la mort, elle vit son fils, qui l'avoit précédée de quelques années dans le ciel.

Saint Thomas donc, sorti d'une si sainte mère, fit paroître, dès son enfance, de grands indices de sa sainteté future. Il assembloit, les jours de fête, ses petits compagnons, et s'en alloit par les places, accompagné même de plusieurs hommes âgés, qui le suivoient pour l'écouter ; là, il répétoit avec tant d'efficace ce qu'il avoit ouï dire aux prédicateurs, que lui et ses auditeurs fondoient en larmes. Il étoit si adonné à l'aumône, qu'en allant d'ordinaire à l'école, il donnoit son déjeuner au premier pauvre qu'il rencontroit, aimant mieux jeûner jusqu'à son retour, que de manquer à cette charité. Il retournoit souvent sans chausses, souliers ni pourpoint, les donnant par aumône; spécialement un jour qu'il faisoit grand froid, ayant rencontré quelques pauvres transis de froid, il donna à l'un sa robe, à l'autre son pourpoint, à l'autre son haut de chausses, retournant à la maison à grand'peine, couvert de sa chemise. Un jour de fête, ayant été revêtu de neuf, il donna son habit à un petit pauvre, disant qu'il lui étoit plus convenable qu'à soi-même.

Dieu aussi voulant montrer que cette aumône lui étoit agréable, faisoit quelques miracles; car un jour que, par récréation, il portoit à dîner aux moissonneurs, en ayant donné presque la moitié aux pauvres qui glanoient après eux, il s'en trouva assez pour leur nourriture. Une autre fois sa mère ayant refusé quelque peloton de laine à une pauvre femme, saint Thomas en fut tellement touché que, par un pieux larcin, il prit ce qu'elle avoit demandé et le lui donna, sans que toutefois sa mère reconnût que rien lui manquât.

Tout ce qu'il pouvoit honnêtement demander à ses parents, soit de l'argent, du pain, des œufs, ou quelque chose propre à manger, il le portoit incontinent à l'hôpital, pour la nourriture des pauvres. S'étant un jour trouvé à la maison sans la clef des armoires, et que, par ce moyen, n'ayant rien pour donner à une quantité de pauvres qui étoient à la porte, il eut recours à une poule qui menoit ses petits poussins, et leur en donna à chacun un. Se mère étant de retour et l'ayant interrogé pourquoi il l'avoit fait, il lui répondit qu'il avoit été tellement ému de la misère des pauvres, qu'il n'avoit pu les renvoyer sans avoir reçu quelque chose.

Il n'étoit pas seulement adonné à l'aumône, mais encore à la mortification, affligeant de jeûnes extraordinaires son corps foible et délicat. Il se donnoit souvent la discipline en cachette, et se traitoit dès lors comme s'il eût été le plus grand pécheur du monde.

Etant envoyé à l'école, il fit incontinent paroître son bel esprit: ce qui fut cause qu'après avoir appris ses premiers rudiments, ses parents l'envoyèrent à Alcala, pour y étudier les arts libéraux; là, après avoir grandement profité, il s'adonna à l'étude de la théolegie. Son père, durant ce temps-là, lui fit préparer une bibliothèque bien garnie : mais à son retour, le saint dédia ce cabinet à Jésus-Christ, et pria sa mère que les meubles et les ornements fussent employés pour le soulagement des pauvres de l'hôpital. Dieu récompensa après sa mort cette charité par un insigne miracle : car alors que l'on faisoit enquête de sa vie et de ses miracles, tous les malades de l'hôpital ayant imploré son secours, furent miraculeusement guéris.

Il s'étoit tellement avancé dans les lettres, qu'il en fit profession publique à Alcala, avec tant de profit de ses auditeurs, que l'université de Salamanque ayant appris sa renommée, l'invita, par une belle récompense, à y venir enseigner : mais inspiré de Dieu qui le réservoit à une autre fin, il renonça à tous ces honneurs, pour se retirer en quelque monastère. Il sut qu'à Salamanque il y avoit un couvent de l'Ordre de Saint-Augustin, qui florissoit en grande sainteté et en observance régulière; il résolut d'y aller demander

l'habit : ce qu'il fit, sans en avertir ses parents ni ses domestiques, non pas même sa mère, de peur d'être détourné par eux de son pieux dessein.

Etant a Salamanque, il fut reçu avec un grand contentement de tous les religieux, et prit l'habit le jour de la Présentation de la très-sainte Vierge, l'an mil cinq cent vingt-six. Pendant son noviciat il s'adonna si sérieusement à la vertu qu'en peu de temps il passa tous les autres en perfection et sainteté. Il étoit fort humble, modeste, charitable, amateur du silence, ne parlant jamais sans être interrogé. Il s'exerçoit grandement à la mortification extérieure. L'Avent et le Carême, il ne couchoit que sur une table toute nue, austérité qu'il garda toute sa vie.

Ayant achevé son année de probation, il fut élevé au sacerdoce; les supérieurs jugeant que celui qui surpassoit les autres en sainteté, n'étoit point obligé à leurs lois. Il dit sa première messe le jour de Noël, à laquelle fête il portoit une particulière dévotion: de sorte que lorsque l'on chantoit l'hymne des anges: *Gloria in excelsis Deo,* et ces paroles de la préface, *quia per incarnati Verbi mysterium,* et les suivantes, il ne pouvoit retenir ses larmes, et son corps demeuroit quelquefois immobile, l'esprit étant ravi en Dieu. Bien qu'il tâchât de cacher ces faveurs, néanmoins il ne pouvoit si bien faire que l'on ne les reconnût, son visage demeurant, après le saint sacrifice de la messe, si éclatant, que comme un autre Moïse, il éblouissoit la vue de ceux qui le regardoient.

Ses supérieurs reconnoissant qu'il excelloit non-seulement en sainteté, mais encore en doctrine, lui commandèrent d'enseigner la théologie au couvent, tant aux religieux qu'aux séculiers qui y venoient. Il leur expliqua le Maître de Sentences avec un grand fruit, et s'employa aussi en même temps à la prédication, prêchant avec tant d'ardeur et d'affection, qu'on l'eût jugé être un autre saint Paul ou saint Augustin, ou un ange envoyé du ciel; de sorte que quelques-uns, par admiration, l'appeloient Elie. Le fruit de ses prédications étoit si grand, et ses auditeurs en si grand nombre, qu'il sembloit que le monastère ne fût pas dans la ville de Salamanque, mais la ville dans le monastère.

Il avoit une si grande puissance à gagner le cœur de ses auditeurs, à déraciner les vices de leurs cœurs, et à y planter l'amour de la vertu, que sa renommée volant de toutes parts, Charles-Quint, empereur, et Auguste, sa femme, dame fort pieuse et dévote, le voulurent ouïr prêcher : et l'ayant entendu, il leur plut tellement qu'ils le nommèrent leur prédicateur, lui commandant de demeurer pour cet effet à Valladolid, afin de le pouvoir écouter selon leur désir. L'empereur s'étant retiré d'Espagne, le roi de Portugal fit en sorte que saint Thomas vint en son royaume pour prêcher : ce qui ne fut point sans grande tristesse des habitants de Valladolid, qui supplièrent l'empereur d'obtenir du roi de Portugal qu'il le renvoyât.

Il étoit si souvent ravi en extase, tant lorsqu'il prêchoit au peuple, que lorsqu'il disoit la messe, que tout le monde le regardoit comme un ange sur la terre; ce qui lui arrivoit souvent étant au chœur, ou après avoir achevé ses Heures; on le voyoit s'élever de terre. Le Père Melchior de Gèbre, de l'Ordre de Saint-François, raconta à quelques personnages de grande autorité, que le bienheureux saint, un jour de l'Ascension, récitant son office, à six heures du matin, étant venu à l'Antienne de None: *Videntibus illis elevatus est*, il demeura ravi en extase jusqu'à cinq heures du soir. Quand il fut revenu à lui, celui qui pour l'ordinaire l'accompagnoit, se jeta à ses pieds, et le pria pour l'amour de Dieu de lui dire que vouloit signifier cette extase qui avoit duré l'espace d'onze heures. Le saint, vaincu par les prières de son Frère, lui dit qu'aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles : *Videntibus illis*, les anges reprenant l'antienne de sa bouche chantèrent avec une si grande douceur et mélodie, qu'ils lui avoient ravi tous ses sens, et il assura qu'il ne lui étoit pas avis d'y avoir demeuré plus d'une demi-heure.

Prêchant une fois de la Transfiguration, quand il fut arrivé à ces paroles : *Domine, bonum est nos hic esse*, il fut incontinent ravi en extase, et il lui sembloit qu'on le transportoit sur une haute montagne, pour contempler la gloire de notre Rédempteur. Un autre jour, prêchant en l'église cathédrale de Burgos, et reprenant

aigrement les vices et les péchés des habitants, il tenoit en sa main un crucifix, et disoit du fond du cœur ces paroles : *Regarde ton Dieu crucifié, ô chrétien! regarde ce beau miroir :* en disant cela comme d'une voix entrecoupée, il ne put passer outre, demeurant comme hors de lui-même.

Prêchant aussi à Valladolid le jeudi-saint, en la présence de Charles-Quint, lorsqu'il fut venu à ces paroles de saint Pierre : *Domine, tu mihi lavas pedes!* les répétant et les expliquant : *Seigneur, vous me lavez les pieds! vous, Seigneur de toutes les créatures : vous, créateur des anges : vous, Majesté infinie, vous me lavez les pieds! vous, souverain Monarque, à une vile créature! le maître à son serviteur! l'innocent au pécheur!* il fut tellement transporté, que discontinuant son sermon, il demeura un espace de temps les yeux fixés au ciel, versant grande quantité de larmes.

Dieu l'orna du don de prophétie, prédisant beaucoup de choses qui devoient advenir durant sa vie, ou après sa mort.

Le révérend Père maître Christophe Sanctotitius, grand théologien du même Ordre, envoyé par le roi d'Espagne au concile de Trente, rapporte qu'un jour un Flamand, fort ami du saint, nommé Nicolas de Witte, l'étant venu trouver, fort joyeux de ce qu'un sien serviteur avoit été guéri par un insigne miracle fait à Burgos, à un crucifix de l'église des Pères Augustins, saint Thomas lui dit : *Il est vrai, le Tout-Puissant n'a pas fait une petite grâce en donnant la santé du corps à votre serviteur; mais il vous en fera une plus grande en vous rendant celle de l'âme.* Ce qui arriva ainsi : car Nicolas de Witte prit de là occasion de demander l'habit au monastère de Burgos; il y vécut avec tant de vertu, que le même saint Thomas, depuis étant provincial, l'envoya prêcher aux Indes, où il est mort avec grande renommée de sainteté, confirmée par quantité de miracles qu'il a faits après sa mort.

On raconte aussi de maître Jean de la Porte, que saint Thomas, étant archevêque, établit visiteur de son diocèse, s'apercevant du grand déréglement qui s'étoit glissé, tant parmi les séculiers que les ecclésiastiques, il désiroit ardemment de voir quelque amendement, et pour cela il prioit Dieu fort instamment. Un jour

saint Thomas ayant célébré la messe avec une dévotion extraordinaire et quantité de larmes, commença à discourir de l'état de l'Église avec ce Jean de la Porte, et lui dit : *Ne doutez pas, mon bien-aimé, que Dieu n'y mette le remède dans peu de temps : car Dieu certainement l'a révélé à l'un des siens*, taisant par humilité son nom. L'effet montra la vérité de ce discours, car le lendemain on reçut des lettres de Paul III et de Charles-Quint, empereur, pour inviter les personnes de marque à venir au concile de Trente.

Le saint n'y put aller, à cause de son indisposition et de sa vieillesse, que ses labeurs continuels et ses austérités avoient avancée. Il ne laissa pas toutefois d'y profiter grandement par ses prières, ce qu'expérimentoient plusieurs évêques d'Espagne, qui ayant voulu passer par Valence pour saluer ce saint homme, furent surpris soudain par une si grande tempête, qu'ils n'attendoient plus que la mort. Étant en ces appréhensions, ils virent que saint Thomas, comme un soleil brillant, avec son bâton pastoral, marchoit sur la mer, et qu'il apaisa tellement la tempête, qu'ils arrivèrent à bon port.

On lui recommanda un jour la santé d'un petit enfant abandonné des médecins. Le saint, consolant ceux qui intercédoient pour sa santé, leur dit que l'enfant ne mourroit point, qu'ils appelassent un médecin, nommé Aquillar, et qu'il le guériroit. L'enfant fut guéri, ainsi qu'il avoit prédit; ce dont rend témoignage le révérend Père Christophe Perez d'Almazan, prêtre de la Compagnie de Jésus.

L'an 1553, les prêtres et les clercs de la paroisse de Sainte-Catherine voulurent bâtir un tombeau au milieu de l'église, au préjudice du public; le saint les fit appeler, et les reprenant fort doucement, leur dit : *Allez et remplissez cette fosse, car vous travailleriez en vain, à cause d'un grand embrasement qui doit arriver à cette église.* La chose se passa comme il avoit prédit; car l'an 1584, le jour du jeudi-saint, il s'éleva un grand incendie, qui brûla ce qu'il y avoit de plus beau dans l'église.

Un de ses serviteurs le vint trouver, fort joyeux de la naissance d'un sien enfant. Le saint le regarda d'un visage triste, et lui dit

que ce seroit pour son malheur, parce qu'il mourroit misérablement dans peu de temps. L'événement prouva la vérité de sa parole, car l'enfant étant encore jeune d'années, mais déja avancé en méchanceté, fut misérablement tué, et son père voulant ruiner l'homicide, se ruina lui-même.

Il avoit bâti un collége pour l'usage des pauvres écoliers. Quelques-uns lui demandèrent pourquoi il n'avoit pas fait un cimetière pour enterrer les écoliers qui pourroient mourir ? Le saint leur dit, qu'ils ne se missent pas en peine de cela, qu'il n'en seroit point nécessaire. Chose étrange! pendant l'espace de soixante-dix ans, depuis la fondation du collége, bien qu'il y eût plusieurs malades, pas un ne mourut; ce que l'on doit sans doute rapporter aux mérites du fondateur.

Le saint ne fut pas seulement orné du don de prophétie, Dieu le favorisa aussi d'une grande puissance sur les diables, de sorte qu'il n'y avoit genre de démons qu'il ne chassât par ses jeûnes et par ses prières. Etant supérieur du monastère de Burgos, il délivra un pauvre possédé, duquel les démons n'avoient pu être chassés. En la même ville, il s'éleva une fois une si furieuse tempête, qu'elle renversoit les maisons; le bienheureux Thomas eut recours à l'oraison, et poussé d'un instinct divin, monta au clocher; de là jetant les yeux de part et d'autre, il vit quantité de démons qui causoient cette grande tempête. Il leur commanda au nom de Jésus-Christ de s'enfuir; ils lui obéirent incontinent, et la tempête cessa. Il délivra aussi plusieurs possédés, étant simple religieux, et depuis étant archevêque.

Le saint n'éclatoit pas seulement en vertus et en grâces, il étoit encore doué d'une singulière prudence au gouvernement des affaires: ce qui fut cause que l'empereur se servit de lui pour la prédication et pour le conseil: lui écrivant souvent lorsqu'il étoit absent, et suivant ses avis comme les réponses d'un oracle. Les supérieurs de l'Ordre connoissant ceci, l'employoient aux plus éminentes charges de la religion, bien que par son humilité il les refusoit autant qu'il pouvoit. Il fut fait deux fois supérieur du couvent de Salamanque; la première fois après deux années seu-

lement de profession, ce qui étoit contre la règle de l'Ordre. Il fut aussi deux fois supérieur du couvent de Burgos, plusieurs fois de celui de Valladolid; outre cela il fut deux fois Provincial d'Andalousie, et une autre fois de Castille, bien que ce fût malgré lui.

Il est aisé de s'imaginer, en considérant sa vie et ses vertus, avec combien de zèle il procuroit l'avancement de la maison de Dieu, combien il étoit exact en l'observance régulière, avec combien de prudence et de charité il gouvernoit ses inférieurs. Il étoit ennemi de toute nouveauté, parce que, comme il avoit coutume de le dire, de là naissoient toutes les dissensions qui arrivoient dans les familles religieuses. Lorsque quelqu'un de ses inférieurs avoit commis quelque lourde faute, où il se mettoit en danger de son salut éternel, il s'affligeoit par jeûnes et par disciplines, jusqu'à l'effusion de son sang, afin qu'il plût à Dieu, par sa miséricorde, rappeler cette brebis égarée, pour laquelle il avoit répandu tout son sang.

Il avoit grand soin de pourvoir aux nécessités de chacun, mais spécialement des malades. Il supportoit patiemment les infirmités et les imperfections des autres, s'accommodant, à l'exemple de saint Paul, aux conditions et aux complexions de chacun. Etant provincial, il visitoit les couvents avec une grande diligence, et avoit soin surtout de quatre choses. La première, que le service de Dieu fût bien fait, avec une grande attention et repos d'esprit, et une due pause au milieu des versets : que l'on tînt les autels bien nets et bien propres, sachant que les cérémonies de l'Église bien observées étoient la porte par où entroient la plupart des bienfaits que Dieu communique à ses serviteurs. La seconde chose qu'il commandoit, étoit la fréquente lecture de la sainte Écriture et des livres spirituels, sans laquelle il assuroit que la dévotion ne pouvoit subsister. Troisièmement, il tâchoit de laisser les religieux de chaque couvent en grande paix et concorde, les exhortant à une fraternelle charité. En quatrième lieu, il procuroit que chacun fût employé selon le talent que Dieu lui avoit donné.

Il seroit bien difficile d'expliquer combien d'âmes il gagna à Dieu, les embrasant de son amour par sa prudence, par sa charité et par

sa douceur, se comportant selon la nature de chacun : grâce que saint Paul appelle discrétion d'esprit. Le premier de ses disciples fut le R. P. F. Jérôme de Ximenès, que les Indiens appellent leur apôtre, ayant été le premier de ceux qui, après avoir ôté le culte des faux dieux, y a arboré le signe de la croix. Ce saint ouvrier évangélique, ayant parcouru beaucoup de nations pour prêcher la parole de Dieu, et établi quarante monastères de notre Ordre par les Indes, il plut à Dieu de l'appeler, et sa mort fut honorée de miracles.

Le second fut le vénérable P. F. François de Nieva, dont l'illustrissime cardinal de Tavéra, archevêque de Tolède, assuroit que quand bien même tous les Ordres religieux seroient déchus, lui seul étoit capable de les remettre en leur première vigueur. Le troisième a été le Père Jean Statius, qui, par son grand zèle, avança beaucoup la religion chrétienne dans les Indes; de sorte qu'à cause de ses mérites il fut créé évêque de la ville d'Anges, en la nouvelle Espagne, où il est mort avec une grande renommée de sainteté.

Le quatrième étoit le vénérable P. F. Alphonse de Orosco, vrai miroir de la vie religieuse, homme qu'on ne sauroit assez louer. Ce saint personnage fit tant de miracles, que Paul V commanda que l'on commençât la recherche de sa vie, afin de procéder ensuite à sa béatification. On conserve avec grand honneur, à Madrid, son corps qui est encore entier et sans corruption.

Le cinquième est le vénérable et très-célèbre P. F. Jean de Moya, l'un des neuf premiers qui furent envoyés en la Nouvelle Espagne; sa vie est un continuel miracle. Le sixième disciple du bienheureux saint Thomas, a été le P. F. Alphonse de Borgia, de l'illustrissime race des ducs de Gandie, homme dont la piété et la doctrine sembloient disputer à qui iroit au-dessus; aussi a-t-il été un des premiers, qui, par la lumière de l'Evangile, a dissipé les ténèbres du Nouveau Monde.

Le septième fut le P. F. Augustin de Corunna, évêque de la ville appelée de Papayan, l'un des porte-enseignes qui ont prêché la loi de Jésus-Christ parmi les nations barbares au Nouveau Monde. Le

P. Ferdinand de Chateauvert, évêque de Fennet en Andalousie, et le P. François de Chateauvert son neveu, n'ont pas été non plus des derniers disciples de ce grand saint. Tous ces serviteurs de Dieu, et plusieurs autres hommes apostoliques, ont été élevés par le soin et par l'industrie de ce bienheureux prélat; et par eux on peut reconnoître la sainteté du père qui a engendré en Dieu de si saints enfants.

Mais l'autorité qu'il avoit acquise en Espagne étoit si grande, que des personnes de toute qualité venoient en foule vers lui pour recevoir quelques conseils en leurs affaires, laissant tout à sa disposition, comme s'il eût été leur ange tutélaire. Il y avoit en la ville de Burgos une dame fort noble, qui ne se pouvoit consoler de la mort de son fils, et moins encore pardonner à celui qui l'avoit tué. Le saint l'alla trouver, mais Dieu! quelle merveille! Elle n'eut pas plutot ouï parler de sa venue, et qu'il désiroit lui parler, qu'elle s'en alla au-devant de lui, et même devant que le saint lui eût dit une seule parole, elle se prosterna à terre, comme si elle lui eût voulu demander quelque chose, et se soumit à tout ce qu'il désiroit: *Saint Père* lui dit-elle, *commandez-moi tout ce qu'il vous plaira: me voici toute prête d'obéir; je garderai de point en point tout ce que vous voudrez me commander.*

Or nous pouvons reconnoître que la main du Signeur étoit avec lui, car c'est une trop grande chose de surmonter le courage d'une femme noble; mais de surmonter une femme embrasée de colère contre celui qui l'avoit privée de son fils, cela ne se peut exprimer, qu'est-ce donc de la devancer, et de supplier à genoux celui qui étoit venu pour la prier. Voici un autre exemple aussi remarquable:

Charles-Quint, empereur, ayant prononcé un arrêt de mort contre quelques personnes de qualité, sans avoir pu être fléchi à la miséricorde, ni par l'archevêque de Tolède, ni par Philippe son fils, ni par toute la noblesse d'Espagne, notre saint le fut trouver à l'instance de Philippe, prince d'Espagne; et, après avoir discouru quelque temps avec lui, il fit tant par ses raisons qu'incontinent il lui accorda ce qu'il demandoit. Comme depuis les princes et la noblesse s'en étonnant, en eurent demandé la raison à l'empereur, il

leur dit : *Ne vous étonnez pas si j'ai donné la vie à ces criminels à l'instance du prieur des Pères Augustins* (ce saint homme étoit pour lors supérieur au couvent de Valladolid), *car lorsqu'il veut obtenir de moi quelque chose, il semble plutôt me commander que me demander, et emporte mon esprit où il veut. C'est un vrai serviteur de Dieu ; et bien qu'il soit entre les mortels, il est néanmoins digne de l'honneur dû à ceux qui jouissent de la couronne de l'immortalité.* Voila l'estime que faisoit ce grand monarque d'un simple religieux.

Le saint n'acquit pas seulement de l'autorité envers l'empereur, mais aussi chez tous les princes, la noblesse et le peuple ; car comme c'étoit un homme de Dieu, qui n'avoit rien tant en recommandation que la charité, chacun l'aimoit uniquement, parce qu'il s'efforçoit de faire du bien à tous ; de sorte que lorsqu'il alloit par les villes et les bourgades, tout le monde couroit pour le voir, les uns lui baisant la main, les autres sa ceinture, les autres son habit; plusieurs nobles dames se mettoient aux fenêtres, et pour le respect qu'elles lui portoient, fléchissoient les genoux, espérant recevoir quelque faveur du ciel par ses prières.

Ce grand saint ne prenoit point de là occasion de s'enorgueillir ; mais au contraire, il s'humilioit toujours de plus en plus, fuyant autant l'honneur et les charges, que les ambitieux les briguent et les recherchent. Il refusa courageusement l'archevêché de Grenade, que l'empereur lui présentoit; néanmoins, comme l'honneur fuit ceux qui le fuient, il plut à Dieu de permettre que ce saint fût mis sur le chandelier de l'Église, en l'élevant à l'archevêché de Valence, ce qui arriva par une providence extraordinaire de Dieu. Car l'illustrissime seigneur Georges d'Autriche, oncle de l'empereur, ayant renoncé à l'archevêché de Valence ; et Sa Majesté en ayant pourvu un vénérable Père de l'Ordre de Saint-Jérôme, il commanda à son secrétaire de lui en livrer le brevet ; et au lieu de mettre le nom de ce Père de l'Ordre de Saint-Jérôme, il mit celui de saint Thomas de Villeneuve, de l'Ordre de Saint-Augustin.

Lorsque l'empereur, avant que de signer, s'en fut aperçu, il demanda la raison de ce changement ; le secrétaire repartit humblement, qu'il le prioit de lui pardonner, et qu'il croyoit avoir

entendu le nom du Père, mais qu'il étoit aisé de réparer la faute, en faisant de nouvelles dépêches. Toutefois l'empereur, qui étoit déjà assez affectionné au saint, reconnoissant qu'il n'y avoit point de fraude, mais plutôt une disposition du Saint-Esprit, ne voulut pas, de peur de contrevenir à la volonté de Dieu, et fit assez paroître, en signant ces lettres, avec combien de joie il honoroit saint Thomas de cette charge; les dépêches furent incontinent envoyées à Valladolid, où pour lors il étoit supérieur. Selon sa modestie et son humilité ordinaire, il pleura amèrement de se voir contraint de subir le joug d'une charge qui lui sembloit plus difficile à supporter que le faix d'un Atlas, tâchant par toute sorte de voie de s'en excuser; et sans doute il ne l'eût jamais acceptée, si le Révérend Père François de Nieva, pour lors provincial, poussé à cela par Philippe, gouverneur d'Espagne en l'absence de l'empereur son père, n'eût contraint le saint, sous peine d'excommunication, d'acquiescer à la volonté de l'empereur et des habitants de son diocèse.

Le saint donc se fit consacrer à Valladolid, par l'illustrissime cardinal de Tavéra, archevêque de Tolède, en présence de quantité de personnes honorables. Les cérémonies étant achevées, il s'en alla le lendemain de grand matin à Valence, accompagné seulement d'un religieux et de deux serviteurs. Il arriva à un monastère de l'Ordre, nommé vulgairement Notre-Dame des Aides, situé près de le ville, où il se retira sans être reconnu des habitants de Valence, parce qu'ils ne croyoient pas qu'un si riche trésor fût caché sous des habillements si chétifs. Il fut reçu allégrement de tous ses Frères qui, ayant une joie incroyable de sa présence, chantèrent aussi le *Te Deum*.

Après avoir passé quelques jours en oraison et en récollection, pour demander à Dieu la grâce de s'acquitter dignement de la charge qu'il lui avoit mise sur les épaules, il s'accorda, non sans grande difficulté, que pour l'honneur qui étoit dû à la qualité pontificale, il feroit son entrée avec toutes les magnificences ordinaires. Il fut donc reçu avec grand contentement de tout le clergé et de la noblesse, mais spécialement de tout le peuple, qui ne pou-

voit contenir la joie qu'il témoignoit par des acclamations et des applaudissements. On le mena à l'église, où l'on lui avoit préparé un trône magnifique, et la croix exposée pour l'adorer, selon les cérémonies ordinaires ; mais le saint refusa tous ces honneurs, et, rejetant les coussins et les tapis de soie, s'agenouilla sur la terre nue, puis embrassant le pied de la croix, adora son Seigneur, versant grande quantité de larmes, et, avant que de se lever, baisa humblement la terre.

La première chose que fit ce saint prélat, après les cérémonies et les réjouissances, fut de visiter les prisons de l'évêché ; et les reconnoissant trop obscures et cruelles, il commanda qu'on les changeât, disant qu'il falloit par une autre voie ramener au chemin du salut les personnes consacrées à Dieu, qu'il appeloit les oints du Seigneur, ce qu'il montra par son exemple. En même temps les chanoines de l'église, en témoignage de leur bonne volonté, lui offrirent quatre mille écus d'or, pour subvenir à sa nécessité en son indigence, qui étoit alors assez grande. Le saint reçut la somme qu'on lui présentoit, pour ne sembler pas mépriser leur bonne volonté; mais il l'envoya aussitôt aux maîtres de l'hôpital, pour réparer les ruines causées depuis peu par un grand embrasement.

Notre bon prélat n'étoit pas de ceux desquels on dit que les honneurs changent les mœurs : car il ne relâcha pas d'un seul point sa première façon de vivre. Il marchoit aussi pauvrement vêtu, et garda même quelques années la roba qu'il avoit apportée au monastère, la raccommodant lui-même lorsqu'elle étoit déchirée, comme il faisoit étant au monastère. Un jour, un de ses chanoines l'ayant trouvé sur le fait, bien étonné, il demanda comment il se pouvoit faire qu'il occupât une chose si abjecte, puisque, pour trois ou quatre sols, il pouvoit les faire raccommoder plus proprement ? et là-dessus il s'efforça de l'empêcher de le faire. Mais le serviteur de Dieu lui répondit : que pour être devenu archevêque, il n'avoit pas pour cela perdu la qualité de religieux ; que l'argent qu'il eût fallu donner au couturier serviroit à nourrir quelque pauvre, et il le pria de n'en dire mot à personne.

Il se servoit pour l'ordinaire en tout usage de vêtements vieux et usés : bien que ses serviteurs en demeurassent quelquefois honteux et confus, lui seul ne rougissoit point : et comme ses chanoines le prioient de se tenir un peu plus honnêtement, et selon la qualité d'évêque, il leur répondit d'un visage bénin, qu'ils les remercioit du grand soin qu'ils avoient de lui ; mais qu'ils devoient savoir que ses habits n'étoient pas contraires à la qualité d'un évêque qui s'étoit volontiers obligé à la pauvreté : que, d'autre part, l'autorité de sa charge ne dépendoit pas de ses vêtements, mais du zèle et de la vigilance qu'il devoit avoir pour son troupeau. Ces bons personnages étant convaincus par ses raisons, ne surent que repartir ; mais ils le prièrent seulement de quitter le chapeau de laine dont il se servoit, pour en prendre un de soie, à quoi il s'accorda, pour ne leur déplaire pas : et à ce propos il usoit souvent de ce mot agréable, en montrant son chapeau : *Voilà*, dit-il, *mon évêché ; messeigneurs les chanoines ont jugé qu'il étoit nécessaire que je portasse ce chapeau de soie pour être mis au nombre des archevêques.*

Comme il étoit pauvre en ses habits, il gardoit aussi les mêmes jeûnes et austérités qu'au monastère : sa table n'étoit servie que de viandes grossières et convenables à la vie monastique, excepté quelques fruits qu'il faisoit mettre au commencement de la table, à cause des personnes qui survenoient, et pour s'accoutumer à la façon du pays. Il se fâchoit grandement lorsque l'on faisoit quelque dépense extraordinaire pour sa nourriture ; et ayant un jour trouvé le pourvoyeur de sa maison, qui portoit en sa main une lamproie, il lui demanda combien elle avoit coûté. Le pourvoyeur lui fit réponse qu'elle revenoit à trois ou quatre réaux, selon la monoie du pays. Le saint évêque, comme tout fâché, lui dit: *Pourquoi m'avez-vous acheté un poisson de si grand prix? est-ce là la frugalité que je vous avois tant recommandée?* Et comme il se voulut excuser, lui disant que plusieurs marchands en avoient offert davantage, rejetant son excuse, il lui commanda de retourner au marché, et de rapporter ces quatre réaux, dont il pourroit entretenir au moins autant de pauvres, se pouvant bien contenter d'une couple d'œufs,

ou de quelque poisson de vil prix; disant qu'il n'étoit pas maître, mais seulement dispensateur des biens que Dieu lui avoit mis entre les mains, et dont un jour il lui feroit rendre bon compte.

Son hôtel étoit une vraie maison de pauvreté : l'on n'y voyoit point de tapisserie, et il ne se servoit point du tout de linge, si ce n'étoit qu'il fût malade, prenant son repos sur quelques brins de sarment, n'ayant d'autre coussin, pour appuyer sa tête, qu'une pierre. Outre les jeûnes qu'il gardoit comme au monastère, durant l'avent et le carême, le mercredi, le vendredi et les veilles de fêtes, il se contentoit d'un peu de pain et d'eau, jeûnant jusqu'au soir, commandant toutefois à ses domestiques de prendre leur réfection ordinaire.

Le saint comme un bon pasteur, connoissant la trop grande familiarité qu'il y avoit entre ceux du clergé et le commun peuple (licence qui est d'ordinaire la source de tous les malheurs), pour en retrancher la cause, il résolut dès le commencement, de visiter ses églises, premièrement celles de Valence, puis celle du reste de son diocèse. Il prêchoit souvent au peuple, non-seulement dans les grandes villes, mais aussi dans les petites bourgades et villages, avec tant de zèle et d'affection, qu'il sembloit que ses paroles fussent autant de coups de tonnerre qui sortoient de sa bouche. Après sa prédication, on connoissoit incontinent l'effet de son éloquence par un insigne changement de mœurs et de vie en tous les lieux où il alloit faire sa visite, de sorte que l'on eût dit que c'étoit un nouvel apôtre ou prophète, que Dieu eût ressuscité pour réformer son diocèse.

Ayant fait sa visite, il assembla un concile provincial où, avec le conseil des autres évêques, il ordonna de saintes lois pour retrancher les abus qu'il avoit reconnus durant sa visite; mais s'apercevant que de là renaissoient de nouvelles difficultés et empêchements, comme autrefois Moïse avoit recours au tabernacle pour apprendre la volonté de Dieu, il se retiroit aussi dans son oratoire, où il passoit souvent les jours et les nuits, afin de recevoir cette lumière d'en haut, sans laquelle il ne pouvoit lui seul s'acquitter d'une si grande charge. Ses serviteurs, le venant chercher,

le trouvoient quelquefois comme privé de l'usage de ses sens, et l'esprit ravi en Dieu; quelquefois, tout baigné de larmes, et couché par terre, ou appuyé contre une croix. Le saint s'apercevant qu'ils appréhendoient de le détourner, leur fit commandement, que sitôt que quelques-uns le demanderoient, sans les faire attendre, on l'appelât, donnant pour raison, qu'encore qu'il fût grand amateur du repos et de la solitude, néanmoins, puisqu'il avoit embrassé l'archevêché, il n'étoit plus à soi, mais aux siens.

Par l'assiduité de ses prières, il obtint un si grand don de conseil, que les jurisconsultes et les avocats avoient coutume de dire, que lorsque le saint avoit donné son avis en quelques affaires d'importance, il n'y avoit plus de quoi douter, tant étoit grande l'opinion qu'ils avoient de sa sagesse et de sa prudence; et à bon droit, puisqu'elle étoit plus divine qu'humaine. Mais aussi le saint ne se confioit pas tant en sa propre industrie qu'en l'oraison. Lorsqu'il étoit question d'expédier quelque affaire de grande conséquence, il passoit les nuits entières en oraison, et, afin qu'elles fussent plus efficaces, il les accompagnoit de larmes, y ajoutant aussi l'effusion de son sang, qui sortoit de ses épaules toutes déchirées de coups de discipline.

Dieu lui révéla souvent, lorsqu'il étoit en prières, les nécessités des pauvres, spécialement une fois de celle d'un couvent des Pères de l'Ordre de Saint-François, qui étoit en grande disette. Leur ayant envoyé sur son mulet deux charges de pain, le gardien du couvent vint le soir pour le remercier, et lui demanda comment il avoit pu connoître leur nécessité. Le saint, selon sa douceur ordinaire, lui fit réponse que le matin il en avoit ouï parler, et il ajouta : *Laissons-là ces demandes, c'est assez que Dieu ait pourvu à vos religieux.* Ne voulant pas qu'il reconnût que le Père des lumières, en le priant, le lui avoit révélé.

Comme il prioit une fois avec les plus ardentes affections de son âme pour le salut d'un prêtre qu'il détenoit dans ses prisons, à cause de ses grands forfaits, il vit l'image du crucifix, qui étoit dans son oratoire, suer du sang. A peine avoit-il aperçu ce prodige, que le geôlier vint lui dire que ce pauvre prêtre s'étoit pendu; ce

qu'ayant ouï, il s'en alla en grande hâte à la prison, et ayant trouvé ce misérable sans aucun signe de vie, il ne laissa pas toutefois de prier ardemment et de pleurer, non tant pour le corps dont l'âme étoit séparée, que pour la même âme dont Dieu s'étoit retiré. Comme il redoubloit ses prières, le prêtre levant un peu la tête, s'adressa à lui, le priant de lui pardonner, confessant que par ses prières il avoit été délivré des ténèbres de ses premières erreurs, et mis au chemin de la vérité. Pour lors, ce bon pasteur l'embrassant cordialement, lui donna ces avis salutaires : *Hé quoi, mon fils bien-aimé, ne vous souvenez-vous pas combien vous avez coûté cher à Notre-Seigneur, qui a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang pour vous racheter? Pourquoi voulez-vous vous perdre, ayant affaire à un Dieu si bon, dont les miséricordes sont infinies? Pourquoi voulez-vous vous précipiter en un abîme de désespoir?*

Le pauvre homme, plus malade d'esprit que de corps, étant guéri et remis par les paroles du saint, lui promit de s'amender; et dès lors changeant le siècle en un ermitage, il y passa très-saintement le reste de sa vie. Cette œuvre de charité, procédoit du grand zèle, et de l'affection que le saint savoit être nécessaire à un pasteur.

Il y avoit un prêtre, qui menoit une vie si abominable, qu'excepté le caractère, il n'avoit rien du nom et de la qualité qu'il portoit. Le bon archevêque, désirant le tirer des portes de l'enfer où il sembloit déjà avoir un pied, le mena secrètement dans son oratoire; là, après l'avoir repris aigrement, comme il méritoit, il passa des paroles aux effets, non pour châtier le criminel, mais soi-même : *Je reconnois,* lui dit-il, *maintenant que ma trop grande douceur a entretenu votre malice : et que pour m'être montré trop miséricordieux à votre endroit, je suis coupable de toutes vos méchancetés, et par conséquent que c'est à moi d'en faire la pénitence, non point à vous.* Ce qu'ayant dit, il se mit à genoux devant un crucifix, et versant un déluge de larmes, il se dépouilla et commença à se discipliner avec tant de violence, que ses habits étoient tout remplis de sang.

Ce prêtre voyant un si grand exemple de charité, et d'autre part touché de la multitude des péchés qu'il avoit commis, et en conce-

vant une grande douleur, se prit à pleurer avec le saint ; puis se jetant à ses pieds et le priant pour l'amour de Dieu de cesser, il employa les paroles du prophète David, lorsque Dieu affligeoit son peuple : *C'est moi, dit-il, qui ai péché, c'est moi qui ai mérité ces coups de fouet. Cependant vous, qui êtes innocent, vous en portez la peine. Mais je vous promets devant Celui qui connoit nos cœurs, et devant l'image de son Fils bien-aimé, que je vivrai convenablement à mon état.* Et comme il parloit du fond du cœur, il accomplit aussi ce qu'il avoit promis.

Notre saint ne fit pas cela seulement une fois pour le même sujet, affligeant seulement ses épaules, mais sa poitrine aussi et tous ses membres, avec une si grande sévérité, qu'il en portoit plusieurs jours les marques. Par ces efficaces remèdes, ce vrai pasteur des âmes ramenoit souvent la centième brebis égarée dans le bercail.

Si le bienheureux saint Thomas étoit charitable pour secourir ses sujets en leurs nécessités spirituelles, il ne l'étoit pas moins pour leur subvenir dans les corporelles ; ayant spécialement soin des pauvres, qui, par leur infirmité ou impuissance, ne pouvoient gagner leur vie en travaillant. Car il nourrissoit ceux qui, pour leurs crimes, étoient détenus dans les prisons de sa maison épiscopale. Il avoit grand soin que ses serviteurs fussent bien traités, et recompensés de leurs services, principalement quand ils étoient malades : ce qu'il montra bien à un messager qu'il avoit envoyé pour quelques affaires ; car étant retourné malade, il l'envoya visiter incontinent, et lui fit donner une notable somme d'argent. Quinze jours après, il l'alla voir, lui portant une pareille somme, et il continua cette libéralité jusqu'à ce qu'il fût guéri.

Il se montroit tel envers tous ses serviteurs, de peur qu'à cause de leur nécessité, ils ne fissent quelque tromperie en l'administration de leurs charges, comme c'est l'ordinaire des officiers, lorsqu'ils sont mal récompensés.

Ce n'est point sans juste raison qu'on lui a donné le surnom d'Aumônier. Le revenu de son évêché montoit à la somme de dix-huit mille livres ; il en distribuoit treize mille aux pauvres, sans s'en réserver une seule maille pour l'année suivante. Il eût cru

commettre un grand sacrilége et une injustice manifeste en la maison de Dieu. Des cinq mille qui restoient, il en donnoit deux pour pension annuelle à l'illustrissime seigneur Georges d'Autriche, à qui ils étoient dus à raison de la cession de l'archevêché. Il employoit les autres trois mille, tant à l'usage de sa famille, que pour la récompense de ses officiers, et d'autres qu'il employoit à son service: de sorte que tout bien compté, l'on s'étonnera, comment le peu d'argent qui lui restoit étoit suffisant, non pas pour la nourriture de sa famille, mais seulement pour entretenir la couverture de son palais.

Il y avoit tous les jours cinq cents pauvres à la porte; de sorte que l'on eût dit que c'étoit une armée de mendiants: et bien qu'il en eût tant, il vouloit que tous, à quelque heure qu'ils vinssent, eussent l'aumône, qui pour l'ordinaire étoit d'un pain, d'un potage, d'une mesure de vin, avec une pièce d'argent: et ce qui assaisonnoit tout cela, étoit la grande joie avec laquelle il le faisoit distribuer.

Comme on lui objectoit que plusieurs feignoient être pauvres, et que d'autres, se déguisant, y venoient deux ou trois fois le jour, le bon Père répondit, que s'il venoit quelques fripons revêtus d'habits de pauvres, ce n'étoit pas à lui d'y prendre garde, mais au gouverneur de la ville: que quant à lui son devoir étoit de procurer qu'aucun, faisant profession de pauvreté et de mendicité, ne s'en allât de sa porte les mains vides. Il disoit de même à son aumônier, qu'il ne laissât pas pour cela de donner l'aumône, mais au contraire qu'il donnât à chacun autant de fois qu'il demanderoit: *Car il se peut faire*, lui disoit-il, *qu'un ange envoyé du ciel se présente ici sous la figure d'un pauvre pour nous éprouver. Donnez donc à tous ceux qui vous demanderont, et leur donnez de bon cœur, sans qu'il paroisse en vous aucune tristesse: donnez dis-je, avec une grande confiance enCelui qui, étant Seigneur du ciel et de la terre, et maître de tous les trésors, s'est, pour l'amour de nous, voulu faire pauvre, pour nous enrichir par sa pauvreté: qui, dis-je, ayant commencé sa vie en pauvreté, l'a continuée, et a voulu mourir tout nu sur une croix pour nous.*

On lui fit récit qu'un laboureur étant perclus d'un bras, ne pouvoit plus travailler; il commanda incontinent qu'on lui donnât toutes les semaines sept réaux. L'aumônier du saint fit durant quelques semaines ce qui lui avoit été commandé : mais ayant appris que la main du laboureur étoit guérie, il lui fit défense de ne plus l'étendre pour demander l'aumône. Ce que saint Thomas ayant appris, il le fit appeler, et, contre ce qu'il eût pu juger, lui commanda non-seulement de donner l'aumône accoutumée à ce paysan, mais encore tout l'argent qu'il avoit manqué l'espace de quelques jours à lui donner.

Ayant su qu'un marchand travaillant en soie ne pouvoit, faute de matière, exercer son métier, il commanda qu'on lui délivrât quinze cents livres pour acheter de la soie, afin que par ce moyen il pût gagner sa vie.

Une autre fois une pauvre veuve, chargée d'un grand nombre d'enfants, s'étant présentée à lui pour recevoir quelque soulagement; le saint lui demanda si elle savoit quelque métier, elle répondit qu'elle avoit coutume de cribler le froment, devant que de le mettre au moulin, mais qu'elle n'avoit pas ce qui étoit nécessaire pour travailler. Le bon évêque commanda qu'on lui achetât une huche, un crible, une table, un mulet, et lui fit encore donner du froment et de la farine, et tout ce qui étoit nécessaire à ceux qui commencent un tel métier.

Voyant un pauvre mendiant qui avoit à grand'peine de quoi couvrir sa nudité, il lui voulut donner son manteau, afin de le couvrir; mais ce pauvre, encore qu'il fût dénué de vêtements, n'étoit pas dépouillé d'une honnête pudeur, qui l'obligea à refuser ce manteau. Et il ne l'eût pas accepté, si le saint évêque ne l'y eût contraint.

Il avoit soin des orphelins et des pupilles comme de la prunelle de ses yeux, les tenant à l'abri sous les ailes de sa charité : pendant l'espace de onze ans qu'il fut archevêque, pas une des pauvres filles orphelines ne fut mariée que par le moyen de son aide et de ses aumônes. Il avoit aussi un grand soin des enfants que l'on trouvoit exposés aux portes, et il les faisoit tous élever et nourrir,

en quelque nombre qu'ils fussent, bien que l'on en apportât quelquefois deux ou trois la nuit à la porte de son palais. Entre autres ses serviteurs lui en apportèrent un tout emmaillotté, que le bienheureux Thomas reçut d'un visage gai, et connoissant qu'il étoit baptisé, parce que d'ordinaire on met du sel à ceux qui le sont, il lui donna sa bénédiction et dit à ses serviteurs : *Allez vite, qu'on lui cherche une nourrice pour l'allaiter : car si nous en nourrissons quarante-huit que nous avons déjà, nous pourrons encore, avec l'aide de Dieu, entretenir celui-ci, même encore davantage, s'il nous les envoie.*

On eût dit, à voir le saint, que c'étoit une mère de famille, qui va souvent visiter ses petits enfants qu'elle a mis en nourrice, pour savoir comment ils se portent : car, tous les mois, il faisoit venir en sa maison chaque femme avec son petit nourrisson, puis, les faisant ranger par ordre, il considéroit attentivement tous ces petits enfants, depuis le premier jusqu'au dernier, et remarquoit avec combien de soin ils étoient nourris ; il augmentoit même la pension des nourrices qu'il connoissoit avoir apporté plus de soin à les élever ; et au contraire il reprenoit aigrement celles qu'il connoissoit y avoir été trop lâches et négligentes.

Or, afin que les portiers de la maison fussent plus soigneux de recueillir ces enfants, il leur donnoit, à chaquefois qu'ils lui en apportoient, un écu d'or : et, afin de continuer cette charité après sa mort, il fit garder une notable somme d'argent, pour être employée, l'espace de deux ans après son décès, en ce même office.

Il présenta une fois à un chirurgien une petite fille qui étoit venue au monde avec les mains et les pieds tortus, afin qu'il tâchât de les redresser. Il répondit que son art ne pouvoit corriger ce défaut de la nature. Mais le saint, qui attendoit tout secours du souverain Médecin, lui dit : *Ne vous défiez point; servez-vous en son endroit des mêmes remèdes que vous appliquez pour amollir les nerfs, et confiez-vous au Très-Haut.* Le chirurgien obéit au commandement de ce bon prélat ; et vit que miraculeusement les pieds et les mains reprirent leur forme convenable, de quoi tout étonné, il attribua cela aux mérites de saint Thomas.

C'étoit une chose merveilleuse que ce père très-libéral, faisant tant de présents et d'aumônes, que cela surpassoit son revenu, toutefois, jamais l'argent ne lui manquoit pour distribuer à tant de mains vides qui se présentoient pour lui demander. Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'il vouloit être lui-même témoin oculaire de ce que faisoient ses serviteurs; et il se tenoit souvent en cachette à la fenêtre, pour voir s'ils donneroient à chacun ce qu'il avoit ordonné. Dieu récompensa aussi la charité de ce saint par une quantité de miracles qu'il opéroit tous les jours visiblement, spécialement envers les pauvres, ou à la multiplication des aumônes.

Il vit un jour, en la compagnie des autres mendiants, un pauvre boiteux, qui marchoit avec deux béquilles à grande peine, et s'apercevant que par-dessus tout il le regardoit fixement, semblant lui vouloir demander quelqu'autre chose, il le fit appeler, et lui demanda pourquoi il le regardoit si attentivement, et qu'il dit librement s'il n'avoit pas reçu autant que les autres. Le pauvre, comme tout honteux, lui dit : *Hélas, Monseigneur, il est vrai que vos serviteurs me donnent assez et plus qu'il ne me faut : mais j'ai à la maison une femme et deux petits enfants ; et je regarde que lorsque j'aurai divisé mon aumône en quatre, il en restera bien peu pour sustenter ma pauvre vie.*

Le saint, touché de compassion, lui demanda s'il ne savoit aucun métier. Le pauvre lui fit réponse qu'autrefois il avoit exercé celui de tailleur; mais que depuis, ayant les mains et les doigts perclus, il ne pouvoit plus s'aider; que s'il avoit recouvré sa santé il pourroit en travaillant gagner ce qui seroit nécessaire pour entretenir sa famille. L'archevêque lui demanda lequel il aimoit mieux, ou la santé ou l'aumône. Le boiteux lui dit : *Plût à Dieu que j'eusse la santé!* Ce que saint Thomas ayant entendu, il se leva incontinent, et faisant le signe de la croix sur le malade, comme un autre saint Pierre, il lui dit : *Au nom de Jésus-Christ, laisse tes béquilles, et t'en va à ton logis travailler.* Il n'eut pas sitôt achevé ces paroles, que le pauvre, se trouvant parfaitement guéri, tant des pieds que des mains, s'en retourna en sa maison, louant Dieu.

On avoit coutume de cuire une grande quantité de pains en la maison de ce grand aumônier, pour les distribuer aux pauvres. Il arriva par un grand ravage d'eaux, que tous les moulins de Valence furent ruinés; de sorte qu'il fallut porter le blé fort loin pour le faire moudre. Comme le nombre des mendiants croissoit tous les jours, à cause de cet accident, l'économe plus poussé d'une crainte humaine qu'appuyé sur la providence de Dieu, voyant que s'il faisoit distribuer les aumônes, selon l'ordinaire, dans deux jours les pains manqueroient, représenta cette nécessité à l'archevêque, disant qu'il seroit bien difficile de nourrir tant de bouches, soit de sa maison ou des externes, sans que le pain leur manquât; parce que tous les jours il se présentoit plus de cinq cents pauvres, et qu'il seroit plus à propos de s'abstenir quelque temps, jusqu'à ce que les moulins fussent refaits.

Le bon prélat l'ayant entendu, s'écria comme tout en colère: *Quoi donc? renverrons-nous les pauvres sans leur rien donner? Dieu me garde d'un tel malheur; j'aimerois mieux mille fois avoir renvoyé tous mes domestiques, que d'avoir refusé l'aumône à ceux qui me la demanderont. Je veux qu'aujourd'hui et demain vous pétrissiez autant de pain qu'à l'accoutumée, et qu'outre notre ordinaire, vous donniez à tous ceux qui viendront de surcroît vous demander; car je m'assure que Dieu ne permettra pas que rien vous manque.* Ce qui arriva comme le saint l'avoit prédit, Dieu couronnant sa libéralité par un insigne miracle. Car ayant cuit ce jour-là autant de pain qu'à l'accoutumee, le lendemain on trouva autant de farine que si l'on n'y eût pas touché, et l'on remarqua, que de ce que cet économe, se défiant de la providence de Dieu, avoit cru ne pouvoir suffire pour deux jours, il en resta encore au bout d'un mois.

Il se présenta un soir fort tard trois pauvres veuves, l'une desquelles étoit chargée d'un grand nombre d'enfants. Elles se mirent à genoux devant le saint archevêque, pour le supplier d'avoir pitié d'elles, parce qu'elles étoient réduites à une si grande misère, qu'elles n'avoient point de pain à manger. Cet exemplaire de pitié ayant compassion d'elles, fit appeler le dépensier de sa maison, et lui commanda de leur donner du froment pour leur

nourriture : mais ayant répondu qu'il n'y en avoit plus, saint Thomas tout étonné, dit que cela ne pouvoit être, et qu'il allât chercher s'il n'y en avoit plus de reste.

Assurément, Monseigneur, reprit le dépensier, *il n'y a plus rien, et voilà les serviteurs qui viennent présentement de balayer le grenier, ils vous assureront qu'il n'y en a pas seulement un grain.*

Mais l'archevêque qui croyoit en la providence contre toute espérance répéta de rechef : *Je ne le puis croire, et je veux tout à cette heure moi-même monter au grenier.* Y étant arrivé, il se tourna vers ses serviteurs, en leur disant : *Je m'assure que le Père de miséricorde et le Dieu de toute consolation aura pitié de ces pauvres femmes.* Et voilà tout à l'instant qu'ils trouvèrent le grenier si plein de blé, qu'à peine pouvoient-ils ouvrir la porte. De quoi le dépensier et les autres serviteurs demeurèrent bien étonnés. Le saint fit donner une partie de ce froment à ces pauvres veuves, afin qu'elles se ressentissent de tant de miséricorde.

Outre ses aumônes ordinaires, il étoit grandement charitable envers les malades, leur envoyant tout ce qu'il croyoit leur être nécessaire, tant pour leur nourriture que pour les vêtir : c'est pourquoi il alloit visiter toutes les semaines les familles de ceux qu'il savoit être en très-grande disette ; il leur faisoit faire des chemises, des draps, des couvertures de lit et d'autres garnitures de linge, en telle quantité, que les lingères et les couturières n'y pouvoient fournir ; de sorte que ce saint prélat même, afin de les encourager à travailler pour les pauvres, fut contraint de leur faire des remontrances sur ce sujet. Pendant qu'il faisoit ses visites par la ville, il arrivoit souvent qu'après avoir donné quinze ou vingt chemises, avec dix ou douze couvertures, elles étoient contraintes de retourner en leur maison pour en chercher d'autres ; et ce qui les étonnoit, c'est que supputant le nombre des robes, elles trouvoient que celles qu'il avoit données par aumône, surpassoient de beaucoup celles qu'elles avoient portées ; de sorte qu'elles s'étoient multipliées en les distribuant.

Dieu, plusieurs autres fois, multiplia l'argent dont il faisoit aumône : retournant un jour d'une de ses seigneuries, il demanda

à son serviteur qui portoit deux bourses, l'une pour sa nourriture, l'autre pour celle des pauvres, de regarder ce qui leur restoit d'argent. Ce serviteur lui obéit, et trouva qu'il avoit beaucoup plus donné qu'il n'avoit pris sur soi; et néanmoins qu'il en restoit encore beaucoup : ce qu'il fit entendre au saint archevêque, avec un grand étonnement. Mais lui, autant ennemi de la vaine gloire qu'il étoit amateur de la modestie, lui commanda de tenir cela secret.

Le saint n'opéroit pas seulement ces merveilles étant présent, mais encore étant absent. Ayant envoyé son visiteur en voyage, sa bourse lui fut prise dans l'une des chambres de l'hôtellerie, où il l'avoit laissée en s'allant promener au jardin pour réciter ses heures, pendant que l'on apprêtoit le dîner; et deux pauvres venant lui demander l'aumône, il fut bien étonné de ne trouver plus son argent. Le lendemain, il s'en alla à l'église pour dire la messe; et puis il commença à discourir à part soi, comme s'il eût raisonné avec le Père, il s'adressoit à lui de la sorte : *Il va ici, ô mon Père, de la cause de Dieu et de la vôtre : on n'a pas seulement péché contre Dieu, mais encore contre vous et les pauvres que vous chérissez tant; mais vous y êtes spécialement intéressé. Qu'il vous plaise donc supplier Dieu, qu'il veuille apporter quelque remède à ces inconvénients.*

Ayant achevé le saint sacrifice de la messe, comme il entroit en la sacristie, deux hommes le suivirent et lui dirent qu'ils avoient quelque affaire secrète à lui communiquer; ainsi chacun étant sorti et la porte étant fermée, ils se jetèrent tous deux à ses pieds en lui demandant pardon. Alors, l'un d'eux, prenant la parole, dit : *C'est moi qui ai pris votre bourse et votre argent, désirant par ce moyen-là emmener mon ami de ce pays pour demeurer ensemble. Mais comme nous étions par les chemins, un vénérable Père, revêtu de noir et orné de vêtements pontificaux, la mitre en tête avec le bâton pastoral, s'est présenté devant nous, nous menaçant d'un châtiment bien rude, au cas que nous ne retournassions pas pour rendre ce que nous avions pris.* Ayant dit cela, ils lui mirent la bourse et l'argent entre les mains.

Le visiteur étant de retour, la première salutation que lui fit ce saint prélat, fut de lui dire : *Vous avez été maltraité en votre voyage? mais Dieu vous a préservé.* L'autre bien étonné, lui demanda comment il avoit pu savoir cela, vu qu'il ne l'avoit communiqué à homme du monde. Mais l'homme de Dieu dit aussitôt : *N'en parlons plus, rendons seulement grâces à Dieu, qui nous a si favorablement assistés.*

L'an mil cinq cent cinquante, la nuit de devant la fête de saint Bernard, Dragut, insigne pirate musulman, prit terre près d'une ville de son diocèse, pour la ruiner ; ce qu'il fit, emportant leurs froments, leurs vins et leurs troupeaux ; emmenant aussi plusieurs hommes en esclavage. Notre bon saint, à qui à bon droit on applique cet éloge de Job : *La miséricorde a crû avec moi dès mon enfance, elle m'a accompagné en sortant du sein de ma mère,* ayant ouï ces tristes nouvelles, envoya incontinent aux habitants de la ville un de ses religieux pour les consoler, et aussi son aumônier, avec deux serviteurs, lesquels portoient deux mille quatre cents livres, et du drap pour autant d'argent, afin de réparer les dommages que cet écumeur de mer leur avoit faits. Ceux qu'il avoit envoyés, s'étant fidèlement acquittés de leur commission, et supputant après entre eux ce qu'ils avoient employé pour le rachat des captifs, et pour subvenir aux nécessités des autres qui étoient en pauvreté, ils trouvèrent qu'ils avoient deux fois autant dépensé que ce qu'ils avoient apporté de Valence.

Le saint archevêque n'étoit pas seulement l'appui des pauvres, mais il tâchoit que ceux qui n'étoient pas charitables, le devinssent, et spécialement les grands seigneurs, leur remontrant que s'ils vouloient faire paroître leur grandeur, ce ne devoit pas être en pompes et en vanités du monde, mais à se rendre pères et protecteurs de leurs sujets, les gouvernant en paix et en justice, et les assistant en leurs nécessités ; ajoutant que s'ils désiroient trouver l'image d'un vrai seigneur, ils la trouveroient en Job, qui étoit l'un des plus riches parmi les Orientaux, mais plus en miséricorde qu'en possession et en domaines de la terre.

D'autrefois il leur conseilloit, comme Daniel à Nabuchodonosor,

de racheter leurs péchés par leurs aumônes : *Réponds-moi, pécheur,* disoit-il, *quelle meilleure possession, quels meubles peux-tu acheter de ton argent et tes richesses, qui te soient plus nécessaires que de racheter tes péchés, puisque si tu ne le fais en cette vie, ils serviront en l'autre à jamais pour entretenir tes flammes éternelles?* Quelquefois en prêchant, il disoit à ses auditeurs : *Si vous désirez que Dieu écoute vos oraisons, entendez la voix du pauvre; si vous désirez que Dieu prévienne vos nécessités, prévenez celles des pauvres, sans attendre qu'ils vous importunent; mais spécialement celles des pauvres honteux, à qui faire demander est leur faire bien mériter, pour ne pas dire vendre l'aumône.*

Outre cette vertu de miséricorde que saint Thomas avoit envers les pauvres, Notre-Seigneur l'honora de plusieurs autres vertus, dont la principale, d'où procédoit cette miséricorde, étoit une très-ardente charité envers Dieu, laquelle ne pouvant plus tenir dans son cœur, qui étoit comme une fournaise ardente, éclatoit au dehors non seulement par ses œuvres, mais aussi par les paroles et les doux élans qu'il jetoit. *Vous me commandez, ô Seigneur,* disoit-il quelquefois après notre Père saint Augustin, *de vous aimer en toutes choses et par-dessus toutes choses; vous me le commandez très-étroitement sous peine d'être privé à jamais de la vision de ce visage rayonnant que les anges désirent continuellement de contempler. Hé quoi! faut-il, ô mon Dieu! être si ingrat, qu'après avoir été créé à votre image, après avoir été racheté, non point avec de l'or ou de l'argent, ou quelque autre matière corruptible, mais avec le très-précieux sang de votre bien-aimé Fils; faut-il qu'après tant de grâces et de faveurs que je reçois tous les jours de votre main libérale, je reçoive encore un commandement de vous aimer? Ah! mon Dieu, vous me rendez confus par ce commandement, et je ne sais plus que dire! Mais toutefois, ô doux commandement! ô fardeau léger! je vous rends grâces, ô mon Dieu! de m'avoir obligé par une si sainte et si agréable loi à vous aimer. Je courois déjà volontairement, mais vous m'avez donné des coups d'éperon. Car, qu'est-ce que j'eusse pu désirer plus ardemment que de vous aimer? Sans doute si vous me commandiez de ne vous pas aimer, c'est ce qui me seroit impossible et intolérable;*

même je choisirois plutôt l'enfer, et il me seroit moins insupportable qu'un commandement contraire à votre amour. Et de fait, lorsque je pense qu'il y a un enfer, je n'appréhende point tant les flammes ni les tortures, que le malheur de ces âmes réprouvées et désespérées, qui vous haïssent et vous maudissent. O misérables et infortunées créatures! est-ce là la récompense et la reconnoissance que vous rendez à votre Créateur? Que je périsse plutôt, mon Dieu, que je cesse jamais de vous aimer; si je ne me souviens de vous, si je ne vous mets au premier rang des objets qui me peuvent causer de la joie.

D'autrefois il disoit : *O mon Dieu! que celui-là est justement condamné aux peines éternelles, qui a plutôt choisi de brûler que non pas de vous aimer; car s'il vous eût aimé d'un amour sincère, il ne seroit pas maintenant consumé des ardeurs éternelles dans l'enfer.*

Que dirons-nous encore de son humilité si profonde, qu'il ne se peut rien dire de plus; fuyant les honneurs et les charges, aimant mieux être bas et méprisé dans la maison de Dieu, que de paroître dans les tabernacles des pécheurs, aimant mieux obéir que commander? Cette humilité provenoit en lui de la méditation continuelle de son néant, répétant souvent avec saint Augustin : *Mon Dieu, que je vous connoisse et que je me connoisse aussi;* desquels deux points il disoit dépendre la parfaite sagesse.

Cette humilité n'empêchoit pas toutefois son grand zèle pour la défense de la liberté ecclésiastique, se montrant courageux à résister à ceux qui vouloient tant soit peu l'opprimer. Ce qu'il fit assez paroître à l'endroit du gouverneur de Valence, qui entreprit quelque chose contre l'autorité du saint et les immunités de l'Église, n'ayant pas voulu céder à la douceur et à la facilité du bon prélat. Saint Thomas, animé d'un juste zèle, eut recours au glaive d'anathème, pour retrancher ce membre pourri, afin qu'il n'infectât pas les autres; jusqu'à ce que reconnoissant sa faute, et demandant humblement pardon, le bon archevêque changeât le visage du juge en celui d'un doux pasteur, recevant cette brebis égarée, et lui donna l'absolution.

r, bien que Notre-Seigneur assurât sa vocation par tant de bonnes œuvres, toutefois il soupiroit sans cesse après le repos

qu'il avoit quitté, et étoit en continuelle crainte, se voyant sous le faix d'une si grande charge. Il disoit souvent à un docteur de l'Ordre, à qui il avoit coutume de communiquer ses secrets, que depuis qu'il avoit été élevé au pontificat, il n'avoit pas passé un seul jour sans regretter ce qu'il lui sembloit avoir perdu, en changeant d'état et de condition : même qu'il n'avoit jamais tant craint d'être effacé du nombre des prédestinés, que lorsqu'il avoit été mis au nombre des évêques. Cette crainte eut tant de pouvoir sur lui, qu'il chercha tous les moyens possibles pour quitter la mitre, et s'en retourner à la solitude de la vie monastique. Mais reconnoissant qu'il travailloit en vain, tout son refuge étoit de recourir à l'oraison, et de se prosterner à l'ordinaire devant son crucifix.

Il plut enfin à Dieu de le consoler, lui révélant que bientôt il seroit délivré de tant de fatigues, pour jouir d'une couronne éternelle : car étant un jour de la Purification de la Vierge dans son oratoire, tout baigné de larmes, Dieu, par le crucifix aux pieds duquel il étoit prosterné, lui parla de la sorte : *Courage, mon bien-aimé, tu viendras à moi le jour de la naissance de ma Mère ;* et en confirmation de ceci, la bouche du crucifix, qui avoit été jusqu'alors fermée, demeura ouverte, et se voit encore aujourd'hui avec des dents si bien faites, que tous les sculpteurs confessent qu'avec leur art ils n'en sauroient faire de semblables. Par cette vision, notre saint demeura fort consolé, et comme voyant déjà son tombeau ouvert, il se disposa avec autant de ferveur à la mort que s'il n'eût jamais rien fait.

Le 29 d'août, il fut attaqué d'une esquinancie, maladie qu'il avoit contractée par ses veilles et par ses grands travaux : cette maladie étoit encore accompagnée d'une grosse fièvre. Connoissant de là que Dieu le vouloit appeler, bien que sa vie n'eût été qu'une continuelle disposition à la mort, il se prépara néanmoins plus particulièrement, et commença par une confession générale de ses plus petites fautes, pleurant aussi amèrement que s'il eût été le plus grand pécheur du monde. Le lendemain, il se fit apporter le sacré Viatique, qu'il reçut avec une indicible joie : et faisant quelque exhortation aux assistants, il leur parla avec tant de piété et de

ferveur, que tous fondoient en larmes. Sitôt que la maladie fut divulguée, tout le peuple se mit en dévotion; ce n'étoient que prières et processions pour la santé de leur prélat: de sorte que l'on eût jugé que c'étoit un vendredi-saint, à cause de la tristesse que chacun faisoit paroître.

Notre saint aumônier désirant que la miséricorde, qui sembloit être sortie avec lui du sein de sa mère, l'accompagnât jusqu'au tombeau, et même après: quatre jours avant sa mort, il commanda à celui qui avoit coutume de distribuer ses aumônes, qu'il prît quatre mille livres qui restoient, et qu'il allât les porter aux pauvres de toutes les paroisses, le suppliant de n'en rapporter pas un liard. Il obéit incontinent à sa volonté, prenant avec soi quelques serviteurs, et Dieu multiplioit insensiblement les aumônes dans leurs mains. Car étant arrivés à la maison d'un pauvre coutelier, ils lui donnèrent quatre livres dans un papier, pour en payer deux quartiers de loyer de sa maison: mais s'en étant allés, le pauvre artisan ayant ouvert le papier, trouva la monnoie bien augmentée, laquelle montoit à la somme de trente livres; ce qui lui servit grandement en ses nécessités.

Le samedi, veille de la Nativité de Notre-Dame, ayant fait distribuer tout son argent aux pauvres, il leur fit encore départir ses meubles, excepté le lit où il étoit couché, attendant la mort. Désirant toutefois s'en aller tout nu comme il étoit venu du sein de sa mère, il fit appeler le gardien de sa prison épiscopale, qui étoit assez pauvre, et lui parla de la sorte: *Je n'ai plus rien que ce lit, que je vous donne de bon cœur, si vous le voulez recevoir.* Le concierge l'ayant reçu avec action de grâces, l'homme de Dieu ajouta: *Je vous prie de me le prêter jusqu'à ce que je sois mort, sinon je suis tout prêt de mourir sur la terre nue.* Le geôlier s'y étant accordé comme il étoit obligé, le bon saint tout réjoui, levant les yeux et les mains aux ciel, d'où il s'approchoit, commença à dire: *Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous m'avez fait digne de vous offrir ce qui est vôtre, et de ce qu'étant dénué de tous les biens du monde, j'aurai le bonheur de mourir comme un pauvre religieux.*

Les chanoines de Valence craignant après sa mort d'être privés

d'un si précieux trésor, déléguèrent les principaux de leur chapitre, pour le supplier qu'en continuation de la très-grande amitié et union qui avoit été entre eux, il lui plût d'être enterré en l'église cathédrale, et que pour l'honneur et le respect qu'ils lui devoient, ils avoient résolu de lui ériger un très-magnifique tombeau, au lieu le plus éminent de l'église. Mais saint Thomas, qui désiroit autant par sa mort fuir l'honneur que durant sa vie, les remercia avec autant d'humilité que d'affection, alléguant pour excuse qu'il devoit être enterré avec ses Frères : et dès lors, déclarant sa dernière volonté, il ordonna que son corps seroit enterré à la porte de l'église des Pères Augustins, ses confrères, choisissant ce lieu comme le plus abject, s'estimant plus digne d'être foulé aux pieds, que d'être honoré.

Mais pour revenir à sa mort, sentant ses forces diminuer, et que sa fin approchoit, il se fit lire la Passion de Notre-Seigneur, et lorsqu'il se sentoit touché de quelques paroles, il commandoit au lecteur de s'arrêter un peu : pour lors levant les yeux tout éploré vers le crucifix, il méditoit attentivement les mystères qu'il avoit ouïs. La Passion étant achevée, il fit dire la messe : et le prêtre étant venu aux paroles de la consécration, il commença selon qu'il put, le psaume : *In te Domine speravi*, deux ruisseaux de larmes découlant de ses yeux. Le prêtre achevant de communier, et ayant lu le dernier verset : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, il rendit son âme à celui qui l'avoit créée pour sa gloire, le 8 de septembre, jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, l'an de Notre-Seigneur 1555.

Son visage demeura aussi brillant que s'il avoit été en vie, ravissant par ses attraits tous ceux qui le regardoient. Le bruit de sa mort se répandit à l'instant par toute la cité, où l'on n'entendoit que pleurs, soupirs et gémissements de tous les habitants qui fondoient en larmes, regrettant la mort d'un si bon pasteur : mais spécialement des pauvres, qui accouroient de toutes parts à la foule, pour lamenter la mort de celui qui avoit été leur père : ils se trouvèrent jusqu'au nombre de huit mille, accompagnant son corps avec grande dévotion. Il fut porté en grande pompe et so-

lennité, depuis l'église cathédrale jusqu'à celle de Notre-Dame des Aides, de l'Ordre de Saint-Augustin, selon qu'il l'avoit ordonné.

Dès lors Dieu voulut manifester la sainteté du bon prélat par un insigne miracle, qui arriva lorsque l'on portoit son corps. Les rues étant toutes pleines de monde de toute sorte de condition, qui étoient venus pour honorer les funérailles du saint : un jeune homme âgé de dix-neuf ans, étant monté au plus haut d'une maison, pour voir plus facilement le corps du saint que l'on portoit en terre, se laissa tomber par mégarde. La mère apercevant ce triste spectacle, se jeta incontinent à genoux, et s'écria : *O saint prélat, assistez mon fils*, et à l'instant, comme s'il eût été retenu, il descendit aussi doucement que si on l'eût laissé tomber avec une corde, et se trouva sur ses pieds sans être blessé.

Après sa mort il apparut premièrement à l'un des évêques qui assista à sa consécration, nommé Segrianus, et ensuite à Jean de la Porte son intime ami, lesquels étoient tellement oppressés de douleur, qu'ils ne pensoient pas pouvoir vivre après la mort d'un tel Père. Et comme un jour, d'une voix entrecoupée, les larmes aux yeux, ils réclamoient le saint, entre trois et quatre heures du matin, ils virent une grande lumière, au milieu de laquelle étoit saint Thomas de Villeneuve, revêtu des mêmes habits qu'il portoit ordinairement en son palais épiscopal, lequel s'approchant du chevet de leur lit, leur demanda : *Pourquoi pleurez-vous? si vous m'aimez, mettez fin à vos larmes, et vous réjouissez avec moi, de ce que je jouis maintenant de la couronne de gloire, qu'aucun des mortels ne me sauroit donner*. Ayant dit cela, il disparut.

Il apparut une autre fois, la nuit de devant les Rois, à un homme, à qui la vision fut un peu plus fâcheuse que les précédentes, mais utile. Le saint archevêque l'avoit chargé de quelques aumônes, pour distribuer aux pauvres après sa mort : mais lui, qui s'étoit montré officieux de parole, fut fort négligent à effectuer ce qu'il avoit promis. Le saint le reprit fort aigrement de ce qu'il l'avoit trompé, manquant à ce devoir de charité, que les pauvres pressés de disette attendent des fidèles, la nécessité desquels crie vengeance devant Dieu. Ce pauvre homme tout étonné de ses menaces,

se prosterna en terre pour lui demander pardon, et protesta d'accomplir fidèlement ce qu'il lui avoit promis. Mais s'en étant acquitté fort froidement, saint Thomas lui apparut une autre fois, la nuit de devant la fête de la Purification de la très-sainte Vierge, et le menaça d'une mort soudaine, ajoutant que Dieu n'auroit non plus pitié de lui qu'il n'en avoit eu des misérables : et ensuite se retournant vers un garçon qui étoit proche de lui avec un fouet à la main, il lui commanda de le fustiger si bien, qu'il crût que ce n'étoit point des fantômes, mais qu'il se fit sage à ses dépens : ce que l'autre fit si rudement, qu'à cause de la douleur des plaies qu'il avoit reçues, il demeura l'espace de dix jours sans pouvoir se remuer de son lit, et ne manqua pas à distribuer aux pauvres la somme qu'il avoit promise au saint.

Deux ans après, il apparut à une noble dame travaillée d'une maladie contagieuse, et la délivra par sa présence; ce qu'elle déclara depuis aux Pères Augustins de Valence, à la plus grande gloire de Dieu et à l'honneur de saint Thomas. Il y en avoit une autre qui, étant tourmentée d'une grosse fièvre, et presque désespérée des médecins, se voyant à l'extrémité, eut recours au saint, et s'en fit apporter quelques reliques : les ayant reçues avec grand honneur et affection, elle se recommanda à lui de tout son cœur, et la nuit suivante elle vit le saint archevêque revêtu de ses habits pontificaux, fléchissant les genoux devant une image de la très-sainte Vierge qui étoit dans sa chambre, les mains jointes et élevées. Cette dame, bien réjouie de cette vision, commença à supplier celui qui prioit pour elle, afin qu'il lui obtînt la santé et les forces suffisantes pour se dédier au service de Jésus-Christ. Au même instant la vision disparut, et elle se trouva en parfaite santé.

Véritablement la charité de ce saint personnage fut admirable, puisqu'elle n'éclata pas seulement durant sa vie, mais qu'encore après sa mort elle a paru si admirable : car qui ne s'étonnera pas du grand soin de ce bon prélat, qui guérissoit les malades en les visitant et les honorant de sa présence, même après son trépas.

Un de ses dévots et affectionés ayant été frappé d'une apoplexie, de sorte qu'il ne pouvoit remuer ni les pieds, ni les mains, ni la

langue, n'ayant plus d'espérance en autre personne qu'en son patron, étant presque déjà abandonné des médecins, il eut recours de tout son cœur à l'assistance de saint Thomas, à qui il avoit toujours porté une grande dévotion. A grande peine avoit-il commencé sa prière, que le bienheureux archevêque se présenta à lui, et lui restitua sa première santé. Il apparut de même à un autre qui lui étoit dévot, que les médecins avoient délaissé, et lui imposant la main, il lui dit que dans peu de temps il seroit guéri.

Dieu fit tant d'autres miracles envers ceux qui avoient recours au saint, soit par l'entremise de la poussière de son tombeau, que l'on avaloit par dévotion avec un peu d'eau, ou en appliquant sur les plaies des fleurs qui avoient été jetées sur le même tombeau, ou en se frottant de l'huile de la lampe allumée devant son saint corps; qu'il faudroit un livre entier pour les dire : de sorte que nous le pouvons appeler un nouveau Thaumaturge. En général, il a guéri plusieurs enfants qui étoient désespérés, les uns de fièvres, les autres d'enflures et d'écrouelles, d'autres brisés et écrasés par des roues de carosse. Il a aussi fait naître le lait aux mères qui ne pouvoient allaiter leurs nourrissons. Il a aussi obtenu une heureuse délivrance à plusieurs femmes qui ne pouvoient enfanter. En un mot, il a guéri les paralytiques, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, et fait marcher quantité de boiteux, comme on voit dans les mémoires qui furent portés à Rome pour sa béatification.

Comme entre les miracles qui servent d'ordinaire de sceau pour confirmer la sainteté de la vie passée, l'un des premiers est de ressusciter les morts : Dieu a voulu honorer notre saint de la résurrection, non-seulement de deux et de trois morts, mais jusqu'au nombre de onze, à savoir cinq petits garçons et six petites filles. Une de celles qu'il avoit ressuscitées étoit sortie morte du sein de sa mère, et étoit déjà destinée au tombeau. Sa mère étant au bout de son terme, ses douleurs s'augmentant tous les jours, la sage-femme voyant que sans miracle elle ne pouvoit enfanter, parce que son fruit étoit de travers, et que sans doute en enfantant elle mourroit, lui conseilla de se préparer à la mort en recevant les saints Sacrements. Elle, sans mépriser ce conseil, eut recours de toute son af-

fection à saint Thomas, et s'écria : *O saint évêque, ayez pité de moi, secourez-moi en mon affliction.*

Elle n'eut pas sitôt achevé sa prière, qu'elle sentit son fruit se détourner dans son sein, alors elle l'enfanta, mais déjà mort, d'une couleur noire et hideuse, et jetant une puanteur insupportable. Cette femme étant un peu revenue à soi, et soulagée de ses travaux, ses domestiques résolurent d'enterrer la petite fille dans une étable qui étoit là proche, parce que l'on dénie les cimetières à ceux qui ne sont pas baptisés. On étoit déjà prêt de mettre le corps en terre, lorsqu'une des voisines qui étoit là, commença à dire : *Implorons l'aide du saint. Pourquoi ne pourra-t-il pas aussi bien rendre la vie à la fille, comme il a préservé la mère?*

Les autres acquiesçant à son conseil se mirent en prières, ayant employé environ une heure ; comme elles continuoient à prier, la petite fille commença à ouvrir ses yeux, et à crier selon la coutume des petits enfants qui naissent. Cette odeur puante se dissipa incontinent, la couleur noire se changea en teint frais et vermeil, Dieu faisant deux miracles ensemble ; préservant la mère de la mort, et rendant la vie à la fille. Ce miracle fut à l'instant reconnu de toute l'assistance, chacun remerciant Dieu, et exaltant la vertu du saint. C'étoit une chose fort raisonnable, que celui qui n'avoit jamais perdu la vie de l'âme par le péché mortel (selon le rapport de ses confesseurs), pût par ses mérites et par ses intercessions rendre la vie du corps à ceux qui en étoient privés.

Tous ces miracles étant bien examinés, et représentés au Pape Paul V, il le mit au nombre des bienheureux, l'an de Notre-Seigneur 1618, permettant aux religieux et aux religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin, et à d'autres ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, de l'un et de l'autre sexe, d'en célébrer la fête par tout le royaume de Valence, et spécialement au diocèse dont il avoit été onze ans évêque ? Depuis l'an mil six cent dix-neuf, il étendit la permission par toute l'Espagne. Mais Grégoire XV, d'heureuse mémoire, désirant élever plus haut ce très-clair flambeau, afin qu'il éclairât toute la terre ; en attendant sa canonisation, permit à tous les religieux et religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin, en

quelque endroit de la terre qu'ils fussent, d'en faire la fête en même forme et manière que Paul V l'avoit permise, comme l'on voit par les lettres données à Rome le 13 de mai 1621, et le premier an de son pontificat. Enfin Alexandre VII le canonisa en 1658.

La vie de saint Thomas de Villeneuve a été écrite premièrement par le vénérable P. Jean de Menoton, évêque de Ségovie, autrefois son disciple, et religieux du même Ordre. Elle l'a été aussi par le R. P. Michel Salon, docteur en théologie, et mise en abrégé par le R. P. F. Nicaise Baxieus, tous deux religieux du même Ordre. Joseph Pamphilius en fait mention dans les chroniques de l'Ordre de Saint-Augustin, où il remarque qu'il fit bâtir deux colléges, l'un à Alcala pour les religieux de son Ordre, et l'autre pour les clercs, à Valence. Thomas Gratianus en fait aussi mention au livre qu'il a composé des écrivains du même Ordre. Le Père Uzeda Guerros, docteur en théologie et recteur du collége des Pères Augustins d'Alcala, en parle aussi fort honorablement, en la préface qu'il a faite sur les sermons, et les commentaires sur les Cantiques de ce très-dévot docteur et savant prélat, imprimés à Cologne, l'an mil six cent dix-neuf. Bien qu'ils soient d'un style fort simple et sans fard, toutefois ils respirent tellement le zèle et l'affection qu'avoit notre saint pour le salut et la conversion des âmes, et sont remplis de si grande dévotion et douceur, spécialement lorsqu'il traite de l'amour de Dieu, de l'humilité et de la miséricorde, lesquelles vertus sembloient être son élément, qu'il n'y a cœur si endurci, qui en les lisant ne soit amolli, ni si froid, qui ne soit réchauffé. De sorte que si l'on dit autrefois de saint Bernard, qu'il étoit le saint Augustin de la France, nous pourrions dire en revanche que saint Thomas étoit le saint Bernard de l'Espagne.

Fête de saint Méthode, évêque d'Olympe en Lycie, et ensuite de Tyr, que son éloquence et son savoir ont rendu célèbre. Il fut, au rapport de saint Jérôme, couronné par le martyre, dans l'île de Négrepont, en Grèce, à la fin de la dernière persécution.

Le même jour, sainte Sophie et sainte Irène, martyres.

A Milan, saint Eustorge Ier, évêque, célèbre par le témoignage de saint Ambroise en sa faveur.

A Gortyne, en l'île de Candie, saint Eumène, évêque et confesseur.

Au territoire de Vienne, saint Ferréol, martyr, qui étant tribun fut arrêté par ordre de l'impie président Crispin, et d'abord fouetté très-cruellement; ensuite il fut jeté dans un affreuse prison, chargé d'un lourd poids de chaînes; ses chaînes s'étant brisées et les portes de la prison s'étant ouvertes par la permission de Dieu, il s'en alloit; mais il fut poursuivi, et atteint de nouveau; il fut décapité et reçut ainsi la palme du martyre. — Il étoit François et issu d'une noble famille de l'Auvergne; son courage et sa valeur l'avoient élevé, sous le lieutenant général Crispin, au grade de tribun dans l'armée des empereurs Dioclétien et Maximien; il avoit pour ami saint Julien, martyr, qui étoit aussi de son pays, et tous deux adoroient et servoient Jésus-Christ; à Vienne, ils furent accusés d'être chrétiens : saint Julien s'enfuit secrètement en Auvergne, mais il ne tarda pas à être pris, et reçut la couronne du martyre en ayant la tête tranchée à Brioude, le vingt-huitième jour d'août; saint Ferréol fut pris et conduit devant le lieutenant qui, après avoir voulu lui persuader de sacrifier aux faux dieux, le fit fouetter cruellement et le jeta en prison, chargé de chaînes. Trois jours après, ses chaînes tombèrent par une permission divine, de sorte que voyant ses gardes endormis et les portes de la prison ouvertes, il sortit et passa le Rhône à la nage, mais il fut arrêté depuis près de la rivière de Jar, et fut ramené les mains liées derrière le dos jusqu'à l'endroit où l'on voit aujourd'hui son tombeau; c'est là qu'après avoir été battu de verges, il rendit son âme à Dieu, le dix-huitième jour de septembre de l'an 303. Plus de soixante ans après, saint Mammert, évêque de Vienne, voulant lever son corps, le trouva tenant entre ses mains la tête de saint Julien, qui avoit

été enterré avec lui; tous deux étoient aussi bien conservés que s'ils venoient d'être inhumés. Saint Ferréol est en grande vénération à Vienne.



DIX-NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Sainte Marie de Cervellon, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci. — Saint Janvier, évêque et martyr.

Saint Félix et sainte Constance, martyrs; saint Pelée et ses compagnons, martyrs; saint Trophime et ses compagnons, martyrs; sainte Pompose, vierge et martyre; saint Théodore, évêque de Cantorbéry; saint Eustoche, évêque de Tours; saint Seine, prêtre; saint Arnoul, évêque de Gap.

LA VIE DE SAINTE MARIE DE CERVELLON,

APPELÉE SAINTE MARIE DU SECOURS,

RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI.

Sainte Marie de Cervellon, que l'on appelle en Espagne sainte Marie du Secours, naquit dans la ville de Barcelone, capitale de la principauté de Catalogne. Son père étoit un noble gentilhomme, nommé don Bernard Guillon de Cervellon; on ignore le nom de famille de sa mère, que les historiens appellent seulement dona Maria. Ils étoient sans enfant, et avoient longtemps prié le Seigneur de leur donner un fils, pour soutenir l'honneur de leur maison. Ils s'étoient recommandés aussi aux saints religieux qu'ils connaissoient, afin qu'ils obtinssent de Dieu l'accomplissement de leur vœu le plus cher.

C'étoit le temps où le saint patriarche Pierre Nolasque, fondateur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, brilloit à Barcelone par ses vertus et par ses miracles; il étoit tendrement attaché à don Guillon de Cervellon, à cause de la piété de ce gentilhomme, de sa charité envers les pauvres, et surtout envers les esclaves chrétiens, dont il avoit aidé à racheter un grand nombre par ses

aumônes. En récompense de sa générosité, il lui avoit prédit souvent que Dieu béniroit son union; mais cette promesse tardant à s'accomplir, dona Maria vint un jour se jeter à ses pieds, et lui dit en les arrosant de ses larmes : « Mon Père, je ne me lèverai pas d'ici, que vous ne m'ayez obtenu de Dieu ce que je vous demande depuis si longtemps. »

Saint Pierre Nolasque pria Notre-Seigneur d'exaucer les désirs de sa servante, et à quelque temps de là, celle-ci devint mère d'une fille, qui naquit le premier décembre de l'an 1230. On ne sauroit décrire la joie de toute cette famille, surtout en voyant l'éclat et la sérénité extraordinaires qui brilloient sur le visage de cette petite enfant, et qui annonçoient la splendeur de ses destinées. Ils la portèrent à la paroisse de Sainte-Marie de la Mère, où elle reçut au baptême le nom de Marie, en l'honneur de Notre-Dame.

Avec les années croissoient en elle la beauté de son âme et celle de son corps: elle apprit de bonne heure les premiers éléments de la doctrine chrétienne, et elle avoit tant de plaisir à entretenir sa mère des choses de religion, qu'elle lui disoit souvent : « Ma mère parlez-moi longuement de Dieu. » Elle avoit aussi une tendre compassion pour les pauvres, qu'elle cherchoit à soulager de tout son pouvoir, surtout pour les esclaves chrétiens, qui souffroient dans les cachots des Sarrasins.

Elle avoit à peine cinq ans, lorsqu'arriva à Barcelone une troupe de cent quatre-vingt-douze esclaves, dont Pierre Nolasque avoit brisé les fers. Celui-ci connoissant la charité de don Guillon de Cervellon, fit loger en sa maison une partie de ces esclaves. La sainte enfant en prit un soin extraordinaire, veillant à ce qu'on leur fournit tout ce qui leur étoit nécessaire, et aimant à les servir elle-même.

Dès qu'elle eût l'âge de raison,elle commença à fréquenter, avec sa noble et pieuse mère, le sacrement de pénitence, pleurant comme graves les plus légères fautes qu'elle commettoit. Ayant obtenu de son confesseur la permission de communier, elle s'y prépara avec un soin admirable. Lorsqu'elle étoit à l'église, son

âme s'absorboit tellement en la contemplation de Dieu, qu'un jour de grande fête, où plusieurs nobles de Barcelone l'avoient saluée en entrant dans le temple, il fallut que sa mère l'avertit de répondre à leur courtoisie. Elle lui répondit alors : Quand je suis devant Dieu, je ne puis penser à autre chose qu'à Dieu. Et, se tournant avec une gravité modeste vers ceux qui l'avoit saluée, elle ajouta en rougissant : « Je vous prie, seigneurs, d'excuser mon inattention. » Elle aimoit à vivre dans la solitude, où elle s'occupoit à la lecture des livres saints. Elle avoit un goût extrême pour la vie des saints, cherchant à imiter, autant qu'elle pouvoit, leurs actions héroïques. Le reste de son temps étoit employé à la prière et à la méditation. Car on ne put jamais obtenir d'elle, qu'elle assistât aux assemblées et aux spectacles du monde. Elle ne sortoit en compagnie de sa mère que pour aller à l'église et pour visiter les hôpitaux, où elle servoit les pauvres avec une joie incroyable de son âme. Elle n'aimoit point à recevoir de visites, et elle n'alloit voir ses compagnes que lorsqu'elles étoient malades : alors elle les soignoit avec la tendresse et les attentions d'une mère.

Elle fuyoit l'oisiveté comme la source de tous les vices, et travailloit autant qu'elle le pouvoit de ses mains, préparant des ornements pour les églises, ou des vêtements pour les pauvres. Elle jeûnoit avec un courage au-dessus de son âge, portant continuellement un rude cilice, et se punissoit, par de fréquentes disciplines des fautes qu'elle croyoit commettre, encore que ses confesseurs ne purent jamais en découvrir en elle. Telle étoit la fermeté avec laquelle elle marchoit dans le chemin de la Croix; mais éprouvant le besoin d'y être dirigée par un bon guide, elle demanda à Dieu avec instance de lui faire connoître un homme dont les conseils, la doctrine et les saints exemples lui apprissent à fuir parfaitement le monde et elle-même, pour ne faire plus en tout que la volonté divine. Notre-Seigneur exauça sa prière. Il y avoit alors au couvent de Sainte-Eulalie de Barcelone un vénérable religieux nommé Frère Bernard de Corbera. La sainte ayant entendu parler de ses vertus, désira de s'adresser à lui, et à peine lui eut-elle fait connoître l'état de son âme, qu'elle comprit par une inspiration

divine qu'il étoit l'homme destiné par le Seigneur pour la conduire dans le chemin de la perfection.

Cependant sa beauté, sa naissance, sa fortune, la renommée de ses vertus avoient engagé plusieurs nobles do Barcelone à faire la demande de sa main. Ses parents n'osoient lui en parler, connoissant ses goûts de retraite ; ils prièrent son oncle, don Aleman de Cervellon, de lui transmettre les propositions qu'on leur faisoit. Celui-ci se rendit un soir à la maison qu'habitoit sa nièce, et la fit avertir qu'il l'attendoit dans l'oratoire où il désiroit s'entretenir seul avec elle. Quand elle fut arrivée, il lui parla de l'union qu'on lui proposoit, en lui demandant son avis. La sainte l'écouta avec une modestie virginale, les bras croisés, les yeux inclinés vers la terre, montrant à la fois sur son visage la sérénité et la fermeté de son âme, et elle lui répondit ainsi : « Cher oncle et seigneur, j'estime ce que je dois l'honneur que vous me faites; je vous remercie de l'affection que vous me témoignez en ceci, et je respecte la prudence avec laquelle vous me conseillez : mais avant de prendre aucune résolution, il convient que je cherche à connoître la volonté de Notre-Seigneur, en la providence duquel je me suis abandonnée sans réserve. J'avoue que mes forces sont foibles, mais toute mon espérance est en Dieu. S'il lui plaît que je suive le chemin de la perfection, il me donnera tout ce qui me manque pour y arriver. Je ne lui recommanderai pas moins l'offre que vous me faites, en le priant de disposer de moi selon ce qui sera le plus agréable à ses yeux. Jusqu'à ce que j'aie fait connoître sa volonté à mes parents, je vous demande qu'il ne soit plus question de ce sujet si étranger à mes désirs. Je dis ceci, seigneur, avec tout le respect que je vous dois, et en professant la plus vive reconnoissance pour les obligations que je vous ai. »

Son oncle, étonné, attendri de la prudente et chrétienne réponse de sa nièce, ne voulut pas s'opposer aux desseins du ciel. Il la laissa donc libre de suivre ses goûts, et engagea ceux qui la demandoient en mariage à renoncer à leurs espérances.

Après cette victoire, la sainte redoubla de ferveur dans ses exercices de piété. Elle avoit partagé toutes les heures du jour et de

la nuit entre la prière et le travail, n'en laissant que le moins possible au sommeil. Elle mangeoit peu, se conformant dans ses repas aux règles de la pénitence et de la mortification. Elle gardoit la même mesure rigoureuse dans ses paroles, mais elle étoit large et généreuse dans sa charité. Le dernier de ses serviteurs trouvoit toujours en elle de bons conseils dans ses afflictions, de la consolation dans ses peines, et du secours dans tous ses maux. Lorsqu'ils étoient malades, elle les servoit elle-même, leur portant à manger, faisant leurs lits, et s'abaissant pour eux à tous les offices de la domesticité. Elle continuoit aussi à fréquenter les hôpitaux, où Notre-Seigneur récompensoit, par de nombreuses faveurs, les services qu'elle rendoit aux malades; et un jour qu'elle s'étoit mise à genoux pour laver les mains d'une femme, qui étoient pleines d'ulcères, elle sentit dans son cœur une si douce joie, qu'elle ne put s'empêcher de dire à sa mère : « Maintenant, ma mère, que je suis toute à Jésus, il faut aussi que je sois toute aux pauvres. »

Cependant le démon ne pouvoit se résoudre à perdre une si riche proie; il voulut tenter un nouvel assaut, et suscita un prétendant d'une naissance illustre, à qui les parents de la sainte eussent bien désiré lui donner sa main. Mais celle-ci leur résistoit avec les armes de l'humilité, de la prière, de la pénitence et des sacrements. Or, il arriva que le 12 février de l'an 1248, la sainte s'étant rendue à l'église du couvent de Sainte-Eulalie de Barcelone, où l'on célébroit la fête de cette glorieuse martyre, Frère Bernard de Corbera, son confesseur, prêcha précisément sur les avantages incomparables de la virginité. Ses paroles entroient dans le cœur de la sainte comme des traits enflammés, en sorte que, prenant les mains de sa mère, elle lui dit : « Est-ce que ce n'est pas pour moi que parloit le prédicateur? Est-ce que Dieu ne lui inspiroit pas ces raisons si pressantes pour mon enseignement, et pour achever de me détacher du monde? » Les larmes et les sanglots étouffèrent sa voix, et sa mère, attendrie par ses pleurs, lui répondit: « Console-toi, ma fille, nous n'avons point l'intention de te faire violence : si Dieu te veut pour épouse, tu seras à lui. »

Cette promesse tempéra sa douleur; elle revint avec sa mère,

toute ravie en Dieu, et courant se jeter aux pieds d'un crucifix, qu'elle baignoit de ses larmes, elle pria Notre-Seigneur de vouloir bien la recevoir pour épouse. De ce jour, elle renonça à tous ses ornements, se dépouilla de ses anneaux d'or, de ses joyaux, de ses vêtements de soie, pour porter désormais un habit de grosse laine. Elle fit part à sa famille du vœu qu'elle avoit fait de se consacrer à Dieu, et avec l'avis du Frère de Corbera, son confesseur, elle résolut de prendre l'habit de Notre-Dame de la Merci.

Aussitôt qu'elle l'eut reçu, elle se fit une cellule dans la maison de son père; car il n'y avoit pas encore de religieuses de cet Ordre. Elle passoit tout son temps en l'assistance des pauvres, en la fréquentation des églises et des hôpitaux. A son exemple, un grand nombre de dames et de demoiselles de la première noblesse de Barcelone résolurent de se consacrer à Dieu, et de se dévouer aux œuvres de piété et de miséricorde.

A l'âge de trente ans, sainte Marie de Cervellon perdit son père, qu'elle assista jour et nuit pendant sa dernière maladie. Cinq ans après, sa mère mourut, et la sainte, demeurant libre, demanda à son confesseur la permission d'établir un couvent de religieuses de Notre-Dame de la Merci. Le 25 mars de l'an 1265, elle prononça ses vœux, en présence de la noblesse et d'une foule immense de peuple. Voici les paroles que ses compagnes répétèrent après elle : « Moi, Sœur Marie de Cervellon, je promets à Dieu et à la bienheureuse Vierge Marie de la Merci, pauvreté, obéissance et virginité; je promets de travailler pour la rédemption des captifs, pour lesquels je ferai tout ce que m'ordonnera notre Père général.

Frère Bernard de Corbera leur donna des règles pleines de prudence, et ainsi fut fondé le premier couvent de religieuses de Notre-Dame de la Merci, dont notre sainte fut nommée supérieure, malgré son humilité et ses refus. Elle gouverna cette maison par ses exemples encore plus que par ses paroles, faisant la première ce qu'elle commandoit, douce et bonne à ses compagnes, mais sévère et rigoureuse pour elle-même. Elle dormoit sur des planches ou sur le sol, et seulement le peu de temps qui étoit absolument nécessaire à la conservation de sa vie; et encore ne prenoit-elle ce

peu de repos qu'en se plaignant de la foiblesse de son corps. Aussi disoit-elle souvent : « O chair fragile, ô dure prison, dans laquelle l'âme s'endort et se corrompt ! Qui me délivrera de toi, pour que j'aille jouir de ces douceurs, de ces joies que l'on goûte en la compagnie des anges. » Elle jeûnoit trois fois la semaine au pain et à l'eau. Une chaine de fer entouroit son corps. Chaque jour elle disoit à Dieu avec une incroyable douleur : « N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec cette vile servante, car je déposerai moi-même contre mes iniquités, prosternée aux pieds de votre miséricorde, afin qu'usant de compassion, vous pardonniez à cette femme indigne, qui vous a si cruellement offensé. » Elle fréquentoit souvent les saints Sacrements, auxquels elle se préparoit avec une grande dévotion, et recevoit cinq fois la semaine le Pain des anges. C'est ainsi qu'elle conservoit la pureté de son âme et de son corps.

Notre-Seigneur l'avoit douée du don de prophétie. Elle annonçoit souvent à ses compagnes les choses qui devoient arriver, et avertissoit les marchands et les matelots des périls qui les attendoient en mer. Elle communiquoit souvent avec les anges, principalement avec son ange gardien, et recevoit du ciel des lumières extraordinaires. Elle étoit fréquemment ravie en extase, et on la vit plusieurs fois élevée dans les airs dans l'église de la Merci. Une nuit, le prieur du couvent l'ayant trouvée ainsi élevée de terre, devant l'image de Notre-Dame, il lui dit, après qu'elle fut revenue à elle : « Comment est-il possible, Sœur Marie, qu'une dame de votre qualité et de votre religion, se trouve les portes fermées et de nuit dans la solitude de cette église? Je veux que vous me disiez la vérité, et que vous ne me cachiez ni la cause ni les détails de cet événement. »

La sainte se troubla en se voyant obligée de faire connoître les faveurs qu'elle recevoit du ciel ; mais contrainte par l'obéissance, elle lui raconta que des matelots, sur le point de faire naufrage, avoient invoqué Notre-Dame de la Merci, que son image miraculeuse, placée sur le grand autel, avoit été enlevée par les anges, et qu'en sa compagnie, ils l'avoient portée en pleine mer ; que les

flots, reconnoissant leur souveraine, s'étoient apaisés aussitôt. Alors, en témoignage de ce qu'elle disoit, elle pressa les vêtements de Notre-Dame, desquels découla une eau abondante.

— Mais, reprit le prieur, qui a ouvert et refermé les portes de l'église?

— Ce sont les saints anges, répondit-elle, qui reportèrent l'image sur l'autel et voulurent que je passasse ici le reste de la nuit en action de grâce.

Elle se jeta ensuite aux pieds du prieur, en lui demandant avec instance de ne point révéler ce prodige. On raconte dans sa vie plusieurs traits semblables, qui lui ont fait donner par les marins le nom de Marie du Secours. Nous en citerons seulement quelques-uns.

En l'année 1268, un navire sortoit du port de Barcelone par une mer douce et avec tous les présages d'une heureuse navigation. Mais à peine étoit-il en pleine mer, que le soleil s'obscurcit, les flots se soulevèrent, les vents se déchaînèrent, et une affreuse tempête le menaça d'une complète perdition. Les matelots avoient perdu tout espoir, et ils ne songeoient plus qu'à se préparer à la mort, lorsque quelques-uns d'entre eux se souvinrent des prodiges qu'avoit opérés, dans de semblables occasions, la sainte Mère Marie de Cervellon. Tous alors se mirent à l'invoquer au milieu des cris et des larmes, implorant en même temps le secours de Notre-Dame de la Merci. Aussitôt ils entendirent tout près d'eux une voix qui leur disoit : « Je suis Sœur Marie de Cervellon, qui viens vous secourir avec la très-sainte Vierge. L'effet suivit promptement la promesse, car en un moment les vents se turent, les flots s'apaisèrent, le ciel s'éclaircit, et la joie rentra dans tous les cœurs.

Environ ce temps-là, une tempête rompit les amarres d'un navire qui venoit d'arriver au port de Barcelone ; la barque fut emportée dans le golfe. Le pilote et quelques-uns des matelots ne prévoyant pas cet orage, étoient descendus à terre, de sorte que ceux qui restoient sur le navire, privés de direction, le laissoient aller à la furie des vagues, s'attendant à chaque instant à le voir s'enfoncer dans l'abîme. Sainte Marie de Cervellon étoit alors en oraison,

mais Dieu lui révéla le danger que couroient ces pauvres gens. Elle accourt sur la plage, où s'étoit rassemblée une foule immense, fait le signe de la croix sur la mer et sur elle-même, puis elle marche sur les flots dans la direction du navire. Elle arriva comme les vagues l'alloient submerger : elle étend sa main, le soutient et le conduit en lieu de sûreté, au milieu des cris d'admiration de la foule, qui disoit comme autrefois les matelots de la Palestine : *Qui est celle-ci, à qui les vents et la mer obéissent.*

En l'année 1289, c'est-à-dire un an avant la mort de la bienheureuse, deux religieux de Notre-Dame de la Merci s'embarquèrent pour la côte d'Afrique, afin de racheter quelques esclaves chrétiens. La navigation fut d'abord heureuse, mais une grande tempête les ayant assaillis, le capitaine ordonna de jeter toute la cargaison à la mer, afin d'alléger le navire. Les deux religieux eurent beaucoup de peine à obtenir que l'argent de la rédemption fût le dernier que l'on abandonnât. Cependant, ils invoquèrent l'appui de la sainte Mère Marie de Cervellon, aux prières de laquelle ils s'étoient recommandés avant leur départ. En ce moment, tous ceux qui étoient sur le navire aperçurent la sainte, revêtue de l'habit de Notre-Dame de la Merci, venant sur les vagues à leur secours. Quoique beaucoup d'entre eux l'eussent vue à Barcelone et la reconnussent parfaitement, la nouveauté de ce prodige leur faisoit craindre d'être le jouet d'une illusion, lorsqu'ils entendirent qu'elle leur disoit : « Remerciez le Seigneur, mes chers frères, car vous arriverez sans péril. » Et en effet, la tempête cessa. A leur retour, les deux religieux allèrent remercier la sainte, qui se prosterna à leurs pieds, et leur demanda en grâce de lui garder le silence.

Quelque temps après, il plut à Notre-Seigneur de récompenser sa servante de tant de vertus et de mérites. Elle tomba malade et connut aussitôt que sa fin approchoit. Les médecins perdirent en effet l'espoir de la sauver; mais plus cette vie mortelle lui échappoit, plus elle sentoit croître dans son cœur le désir de la vie éternelle. Elle reçut les derniers Sacrements et dit adieu à ses religieuses, qui fondoient en larmes autour de son lit. Elle demanda ensuite un crucifix qu'elle embrassa avec tendresse, et pria qu'on

lui lût la Passion de Notre-Seigneur. Enfin, jetant un dernier regard sur son Jésus bien-aimé, elle exhala un affectueux soupir et rendit à Dieu son âme, le 19 septembre de l'an 1290, à l'âge de cinquante-neuf ans, neuf mois et dix-huit jours.

Son corps étoit resté flexible, et son visage paroissoit celui d'une personne endormie; il répandoit une odeur céleste, et il sembloit environné d'une sorte de splendeur. Il en sortit comme une liqueur odoriférante, par le moyen de laquelle beaucoup de malades furent guéris. Elle fut ensevelie dans l'église de Notre-Dame de la Merci, au milieu d'une foule immense venue de tous les pays voisins.

Il se trouva à ses funérailles un gentilhomme François, nommé Arnaud de Ligner. Il étoit venu de Marseille, sa patrie, en pèlerinage à Notre-Dame de Monserrat, et, après avoir accompli son vœu, il étoit retourné à Barcelone pour s'y embarquer. C'est alors qu'il avoit été témoin des prodiges qu'avoit opérés la sainte Mère Marie, et qu'il avoit appris tout le secours qu'elle portoit aux matelots dans les tempêtes. Comme il touchoit au golfe de Narbonne, une cruelle bourrasque le surprit. Il se souvint alors de ce qu'il avoit ouï raconter à Barcelone; il implora donc avec ses compagnons le secours de la bienheureuse; aussitôt ils aperçurent, marchant sur les vagues, une femme vêtue de blanc, en la présence de laquelle les flots s'apaisèrent; et ils reconnurent alors celle qu'ils avoient vu inhumer à Barcelone.

Quatre-vingt-dix ans après, le roi Pierre IV d'Aragon fit ouvrir le sépulcre de sainte Marie de Cervellon, pour transporter ses restes dans un tombeau plus digne d'elle. Le corps fut trouvé sans corruption, et l'on eût dit qu'elle venoit de mourir à peine. Toute la cour put admirer, au milieu des larmes de joie, cette conservation prodigieuse. Les miracles se multipliant chaque jour, Innocent XII approuva le culte immémorial que l'on rendoit à sainte Marie de Cervellon.

Sa fête se célèbre le 25 septembre.

LA VIE DE SAINT JANVIER,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

AN 305.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Saint Janvier étoit évêque de la ville de Bénévent, au royaume de Naples. Durant la persécution de Dioclétien et de Maximien, un saint confesseur, nommé Sosie, fut pris, et saint Janvier l'allant visiter en la prison, pour le consoler et l'exhorter au martyre, le président Timothée le fit arrêter et amener devant lui, s'efforçant de l'attirer par de belles paroles à l'adoration de ses faux dieux; mais après avoir reconnu qu'il perdoit le temps, il fit chauffer un four trois jours durant, puis y fit jeter saint Janvier. Dieu l'y conserva si bien qu'il ne reçut aucun dommage; et il s'en retira sans y avoir perdu un seul de ses cheveux, ni un filet de ses habits. Le tyran, s'en irritant davantage, le fit si cruellement torturer, qu'on lui disloqua tous les membres.

Il fut visité par Festus, diacre, et par Désiré, lecteur, qui, ayant été reconnus pour être chrétiens, furent pris et menés avec saint Janvier, leur évêque, chargés de chaînes, devant le carrosse du président, en la ville de Pouzzoles : on les mit en la même prison où étoient Sosie, diacre de la ville de Misène, et Procule, diacre de Pouzzoles, avec deux séculiers, nommés Eutichès et Acuce, qui étoient condamnés aux bêtes, et attendoient l'exécution de la sentence. Le lendemain on les exposa tous sept aux bêtes farouches; mais ces animaux, oubliant leur férocité naturelle, se couchèrent

aux pieds de saint Janvier et de ses compagnons, comme de simples brebis.

Le président, attribuant le miracle de Dieu aux sortiléges, donna sentence de mort contre eux : mais il devint à l'instant aveugle, et recouvra la vue par le moyen de saint Janvier; miracle qui fut cause de la conversion de près de cinq mille personnes. Le bienfait que reçut ce juge inique ne fut pas suffisant pour apaiser sa furie : au contraire, voyant tant de monde converti, il eut peur d'encourir la haine des empereurs, et condamna les saints martyrs à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté.

Les saints corps furent emportés en divers lieux : celui de saint Janvier ayant été premièrement à Bénévent, et depuis dans le monastère nommé le Mont de la Vierge, il fut transporté à Naples, du temps du Pape Alexandre IV, et mis en l'église cathédrale, où il est révéré dévotement de toute la ville, qui le tient pour patron et reçoit par son moyen de grands et continuels bienfaits. Entre autres miracles, Notre-Seigneur en a fait deux par les mérites de saint Janvier : l'un, qu'il a délivré la ville et le royaume de Naples de l'incendie du Vésuve, qui est un volcan assez proche de Naples, jetant force flammes : quelquefois il en sort tant de feu, qu'il menace de réduire toutes ces provinces en cendres, comme il advint du temps de l'empereur Tite; auquel incendie Pline l'Ancien mourut, pour s'être approché trop près, par curiosité de voir ce que c'étoit.

Une autrefois, l'incendie que vomit cette montagne fut si horrible, qu'il sembloit devoir dévorer toute l'Europe, ayant jeté une si grande quantité de cendres, qu'il en vola jusqu'à Constantinople, mais il cessa par les prières de saint Janvier, dont les Grecs commencèrent à solenniser la fête, et de faire deux fois la procession solennelle pour remercier Dieu, qui les avoit délivrés de ce péril, et le prier de les en préserver à l'avenir. Cette occasion redoubla la dévotion du peuple envers saint Janvier, visitant plus souvent ses saintes reliques, et faisant bâtir plusieurs églises sous son nom, en divers lieux.

L'autre dure encore à présent. Ils ont à Naples le chef de saint

Janvier, et une fiole de verre pleine de sang figé, laquelle étant mise près du chef, le sang commence à s'échauffer et à bouillir, aussi liquide comme s'il venoit d'être répandu : tout le monde est témoin de ce miracle, qui s'accomplit plusieurs fois chaque année.

Le martyre de saint Janvier arriva le 19 de septembre, l'an de Notre-Seigneur 305, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien.

Le Pape Sixte V, le premier an de son pontificat, qui fut l'an 1585, le 27 janvier, commanda que l'on fît l'office simple de saint Janvier, et depuis, le Pape Grégoire XIV ordonna que sa fête fût célébrée en la ville et au royaume de Naples, et que l'on y fît l'office double ; et au reste de la chrétienté, semi-double.

Jean, diacre, écrivit le martyre de saint Janvier et de ses compagnons, qui est rapporté par Surius, au cinquième tome. Les Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon, et les autres auteurs grecs et latins, qui écrivent les vies des saints, font mention de lui.

A Nocera, fête de saint Félix et de sainte Constance, martyrs, qui souffrirent sous Néron.

En Palestine, saint Pelée, saint Nel et saint Elie, évêques de l'Egypte, martyrs, qui, au temps de la persécution de Dioclétien, furent brûlés pour Jésus-Christ avec plusieurs clercs.

Le même jour, saint Trophime, saint Sabbace et saint Dorymédon, martyrs, sous l'empereur Probe. Saint Sabbace fut fouetté dans la ville d'Antioche, par ordre du président Atticus, jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit. Saint Trophime, envoyé à Synnade, au président Pérennius, ayant souffert plusieurs tourments, consomma son martyre en étant décapité, avec le sénateur Dorymédon.

A Cordoue, sainte Pompose, vierge et martyre dans la persécution arabique.

A Cantorbéry, saint Théodore, évêque, qui, envoyé en Angleterre par le pape Vitalien, brilla par sa doctrine et sa sainteté.

A Tours, saint Eustoche, évêque, homme de vertus éminentes.

Au territoire de Langres, saint Seine, prêtre et confesseur.

Ce même jour, à Gap en Dauphiné, mourut saint Arnoul, évêque de cette ville. — Il étoit François et issu d'une famille honorable. Dans sa jeunesse, il fut placé sous la direction de saint Oderic, abbé du monastère de la Sainte-Trinité de Vendôme; c'est dans ce couvent qu'il prit l'habit de religieux, sous la règle de Saint-Benoit. Quelque temps après, saint Oderic alla à Rome pour les affaires de son abbaye et l'emmena avec lui, mais à son départ le Pape retint notre saint Arnoul, et le plaça à l'église de Saint-Prisque, près de l'église de Saint-Pierre. Son estime pour lui étoit telle, qu'il alloit souvent le visiter pour jouir et profiter de sa bonne conversation. Or l'église de Gap étant venue à manquer de pasteur, le Pape l'en nomma évêque; ce fut ainsi qu'il revint en France. Saint Arnoul étoit un miroir de perfection; et, entre toutes les vertus, il faisoit tant de cas de l'humilité, que malgré la haute dignité à laquelle il étoit élevé, il ne s'en enorgueillit jamais; il conserva ses habits pauvres et continua de vivre en religieux. Comme il alloit un jour à Vendôme, il trouva un enfant mort qui s'étoit noyé; il le couvrit de son manteau et le ressuscita. Depuis, ayant donné ce manteau au couvent de la Sainte-Trinité, on en fit une chape, ce qui fit que le lieu où s'accomplit ce miracle s'appelle encore aujourd'hui La Chape. Dieu l'honora pendant sa vie de plusieurs autres miracles. Enfin après avoir longtemps vécu dans la sainteté, il rendit son âme à Dieu, le dix-neuvième jour de septembre.



VINGTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Eustache, martyr.

Vigile de saint Matthieu; sainte Fauste et saint Evillase, martyrs; saint Denis et saint Privat, martyrs; saint Prisque, martyr; saint Théodore et ses compagnons, martyrs; sainte Candide, vierge et martyre; sainte Susanne et sainte Marthe, martyres; saint Agapit, pape; saint Glycère, évêque de Milan.

LA VIE DE SAINT EUSTACHE,

MARTYR.

AN 120.

Saint Evariste, pape. — Adrien, empereur.

Saint Eustache étoit un brave et vaillant seigneur païen, qui s'appeloit Placide Baronius; on pense que ça été ce Placide, dont Josèphe fait mention en la guerre judaïque, qui étoit connétable de la gendarmerie qui servit dignement Vespasien et Tite, en la guerre qu'ils eurent contre les Juifs; il servit aussi Trajan, qui fut depuis empereur.

Placide avoit femme et enfants; et quoiqu'il fût guerrier et gentil, néanmoins c'étoit un homme vertueux, modeste, bénin, et qui se plaisoit à bien faire. Étant un jour à la chasse, éloigné de ses gens, il aperçut un grand cerf, qu'il poursuivit à toute bride: mais il fut pris par Notre-Seigneur: car le cerf s'étant arrêté, il vit entre son bois un crucifix lumineux, et entendit une voix qui lui dit: *Placide, pourquoi me persécutes-tu? Je suis Jésus-Christ qui est mort*

pour l'amour de toi, et qui désire maintenant te sauver. Placide mit aussitôt pied à terre, fléchit le genou, demeura effrayé de cette nouveauté, jusqu'à ce que revenant à soi-même, il prit la hardiesse, comme un autre Saul, de lui demander ce qu'il lui commandoit de faire. Notre-Seigneur lui répondit qu'il entrât en ville, et qu'il allât trouver le prêtre des chrétiens, qui le baptiseroit avec sa femme et ses enfants, et puis qu'il le revint trouver en ce même lieu, où il lui apparoîtroit derechef, et lui prescriroit ce qu'il auroit à faire à l'avenir.

Placide obéit : il prit au baptême le nom d'Eustache, et sa femme, qui s'appeloit Trajanne, fut nommée Théopiste, l'aîné de leurs enfants, Agapis, et le second Théopiste. Après cela, Eustache retourna au même endroit où Notre-Seigneur lui étoit apparu, afin de recevoir ses commandements. Il se mit en oraison, et supplia Notre-Seigneur d'accomplir sa promesse. Il lui apparut donc, et le loua de ce qu'il avoit fait, l'avertissant que le diable l'éprouveroit pour mieux connoître sa vertu ; mais qu'il tînt bon, parce qu'il l'aideroit, et qu'après cette épreuve, il le rendroit glorieux en la terre et au ciel. Cette vision disparut, et Eustache s'en retourna en sa maison bien joyeux et consolé, s'armant et se préparant contre les batailles de Satan. Et comme Théopiste étoit une femme accorte et craignant Dieu, Eustache lui découvrit ce qui lui avoit été révélé, pour la disposer aux travaux qui leur devoient subvenir.

Quelques jours après, la peste se mit en la maison d'Eustache, et fit mourir tous ses serviteurs et ses servantes ; la maladie se mit parmi ses troupeaux, grands et petits, et n'en laissa pas un ; de sorte qu'en peu de temps il se trouva dépouillé des grandes richesses qu'il possédoit auparavant. Il fut méprisé, en cette adversité, de ceux mêmes qui durant sa prospérité, le servoient et l'accompagnoient. Il eut envie de quitter son pays, et d'aller demeurer en quelque terre écartée ; il prit sa femme et ses deux enfants qui étoient encore petits, avec le peu de moyens qui lui étoit resté, et s'achemina de nuit vers l'Egypte, où il pensoit aller pour demeurer. Il arriva en un port, où il y avoit un vaisseau prêt à faire voile, et il y monta. Le maître du navire jeta les yeux sur Théo-

piste, qui étoit fort belle, et en fut si épris, qu'il résolut de la ravir à son mari ; ce qu'il fit, sans qu'Eustache l'en pût empêcher, encore que Notre-Seigneur l'en délivra ; mais son mari n'en sut rien, parce que le maître du navire la voulant outrager, Dieu le fit mourir, et la garda par sa mort.

Eustache sortit du vaisseau avec ses deux enfants, triste et éploré du ravissement de sa femme ; mais se souvenant de ce que Notre-Seigneur lui avoit dit, il lui demanda la patience et la persévérance en son amour. Continuant sa route avec ses deux enfants, il se trouva au bord d'un ruisseau si rapide qu'il étoit malaisé de le passer à gué. Eustache, qui étoit homme fort et courageux, laissa un de ses enfants sur le bord du ruisseau, et passa l'autre sur ses épaules au delà de l'eau. Comme il revenoit pour prendre celui qu'il avoit laissé, il aperçut un lion furieux qui l'emportoit. Cet accident perça le cœur du père d'un glaive de douleur ; voyant qu'il ne pouvoit secourir son fils, et l'arracher de la gueule du lion, il le recommanda à Dieu ; et, venant trouver celui qui lui restoit, il vit un loup ravissant qui l'entraînoit, sans que le triste père y pût venir assez à temps pour y remédier.

Qui ne s'étonnera des jugements de Dieu, et des voies qu'il tient pour éprouver et glorifier les élus ? Eustache, après avoir perdu ses serviteurs, ses moyens, sa réputation, sa femme et ses enfants, demeura constant, se fiant aux promesses de Dieu ; et voyant sa pauvreté, et qu'il falloit travailler pour gagner sa vie, il se rangea dans un bourg nommé Badise, où il se mit en service chez un riche laboureur, pour cultiver la terre, à quoi il s'employa quinze ans avec beaucoup de patience, attendant l'heure de la consolation et de la bénignité de Notre-Seigneur.

L'empereur Trajan eut une grande guerre sur les bras, et comme il avoit été compagnon de Placide en celle de Vespasien et de Tite, contre les Juifs, connoissant sa valeur et son expérience au fait des armes, il résolut de le faire général de son armée ; et de lui recommander cette difficile entreprise ; mais ayant été averti, qu'Eustache, à cause des disgrâces qui lui étoient survenues, s'étoit absenté avec sa femme et ses enfants, si bien qu'on ne savoit où il étoit, il

l'envoya chercher de toutes parts. Les messagers, après avoir bien couru, le trouvèrent enfin, mais si changé et si déguisé qu'encore qu'il les reconnût, ils eurent de la difficulté à le reconnoître. Ils lui remirent les dépêches de l'empereur, et lui ôtant ses pauvres habits, le revêtirent de ceux qu'ils lui apportoient. Eustache se laissa habiller, sachant que c'étoit une affaire de Dieu, qui vouloit se servir de lui en cette expédition, et commençoit à exécuter ses promesses, lui donnant quelque soulagement après un si cruel tourment. Trajan le fit son capitaine général, et lui en donna les marques ordinaires, après lui avoir communiqué l'état de ses affaires, dont il se promettoit avoir bonne issue, par le moyen de sa valeur et de sa prudence. En effet, la guerre succéda aussi heureusement qu'on l'eût pu désirer; car les ennemis furent défaits, leurs terres pillées et brûlées, et l'armée d'Eustache retourna victorieuse.

Mais pour donner mieux à connoître la providence paternelle que Dieu a des siens, et qu'il n'y a rien qui résiste à sa volonté, il arriva une chose étrange et remarquable. Eustache ayant campé son armée dans un village, où il demeura trois jours à se reposer et à se rafraîchir, quelques soldats (comme c'est leur coutume quand ils sont de loisir) entrèrent en discours et commencèrent à conter leurs aventures. L'un contoit aux autres qu'il étoit fils d'un brave capitaine, riche et noble, et d'une mère parfaitement belle; qu'il avoit un petit frère bel enfant; qu'étant sortis de leur maison pour je ne sais quel sujet, ils s'embarquèrent dans un vaisseau, dont le père sortit tout déconforté, et qu'il ne vit plus depuis sa mère; que passant un gros ruisseau, son père avoit pris son jeune frère sur ses épaules, et l'avoit laissé en deçà du bord pour le venir quérir après; que son frère et lui étant chacun sur le bord, de l'eau, au même moment il fut emporté par un lion, et son frère puîné par un loup; mais que, par la grâce de Dieu, le lion ne lui avoit point fait de tort, parce qu'il se rencontra des bergers là auprès qui le retirèrent des dents du lion, et le nourrirent depuis par charité, jusqu'à ce qu'il fut en âge de gagner sa vie; qu'il avoit toujours depuis été en peine de son jeune frère, de son père

heureux martyrs, armés du signe de la croix, de foi et de constance rendirent grâces à Dieu des faveurs qu'il leur avoit faites jusqu'alors, le suppliant de les recevoir en sacrifice, comme il avoit reçu le sang du premier martyr saint Étienne et des autres après lui, et leur octroyer tout ce que ceux qui se recommanderoient à leurs prières, désireroient pour le bien de leurs âmes. Ils entendirent alors une voix du ciel qui leur dit, que Dieu les avoit exaucés, et qu'ils fussent assurés de leurs couronnes. Ils entrèrent hardiment dans ce taureau tout en feu, où ils demeurèrent trois jours enfermés; lequel étant depuis ouvert, on y trouva les corps morts, aussi vermeils que s'ils eussent été en vie; n'ayant pas un cheveu brûlé.

Le martyre de saint Eustache arriva le vingtième jour de septembre, le premier an de l'empire d'Adrien, l'an cent-vingt de Notre-Seigneur.

Métaphraste a écrit la vie de saint Eustache, dont les quatre martyrologes font mention. Nicéphore l'appelle un autre Job, à cause de sa grande patience, et saint Jean Damascène cite les actes de sa vie. Il y a à Rome une belle et ancienne église de saint Eustache, où l'on a coutume de faire l'aumône aux pauvres.

Vigile de saint Matthieu, apôtre et évangéliste.

A Cyzique, dans la Propontide, fête de sainte Fauste, vierge, et saint Evilase, martyrs sous l'empereur Maximien. Fauste ayant eu la tête rasée par Evilase, qui étoit prêtre des idoles, et les cheveux coupés jusqu'au ridicule, fut suspendue en l'air et tourmentée; ensuite comme il vouloit la couper par le milieu du corps, et que les bourreaux ne purent lui faire aucun mal, Evilase étonné crut en Jésus-Christ; et tandis que lui-même étoit cruellement tourmenté, aussi par ordre de l'empereur, Fauste ayant eu la tête percée d'un instrument et le corps traversé de clous partout, fut

mise dans une poële embrasée; une voix du ciel l'appelant, elle s'envola vers le Seigneur avec le même Evilase.

En Phrygie, les martyrs saint Denis et saint Privat.

Et aussi saint Prisque, qui, ayant été piqué de la pointe d'un poignard partout le corps, eut la tête tranchée.

A Perge en Pamphylie, saint Théodore et sainte Philippe, sa mère, et leurs compagnons, martyrs sous l'empereur Antonin.

A Carthage, sainte Candide, vierge et martyre, qui reçut sa couronne sous l'empereur Antonin, ayant eu tout le corps déchiré et couvert de plaies.

Et aussi sainte Susanne, fille d'Arthémius, prêtre des idoles, et sainte Marthe, martyres.

Le même jour, saint Agapit, pape, dont la sainteté est attestée par Grégoire le Grand.

A Milan, saint Glycère, évêque et confesseur.



VINGT-UNIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Matthieu, apôtre et évangéliste.

Saint Jonas, prophète ; saint Pamphile, martyr; saint Alexandre, évêque et martyr; saint Eusèbe, martyr ; saint Isace, évêque et martyr ; saint Mélèce, évêque ; sainte Iphigénie, vierge.

LA VIE DE SAINT MATTHIEU,

APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.

AN 90.

Saint Clet, pape. — Domitien, empereur.

Le glorieux apôtre et évangéliste saint Matthieu, autrement nommé Lévi, étoit natif de la ville de Cana en Galilée. C'étoit un publicain, fermier des droits impériaux, c'est-à-dire des tributs, que les Juifs payoient aux empereurs romains ; ce qui étoit une chose abominable parmi eux. Car cette nation, qui s'estimoit le peuple de Dieu, pensoit qu'il devoit être exempt des tailles que l'on imposoit sur les autres provinces.

Saint Matthieu donc étoit le principal chef des publicains de Capharnaüm. Or, comme il étoit un jour dans son bureau, sur le bord de la mer, Notre-Seigneur passa, et jeta sur lui les yeux de sa clémence, l'éclairant et l'appelant intérieurement, et lui dit : *Suivez-moi,* saint Matthieu entendant cette parole, se leva, abandonna son trafic, ses richesses, sa maison et sa famille pour suivre Notre-Seigneur, et d'un pécheur public commença à être son disciple.

Notre-Seigneur moutra en cela les entrailles de sa pitié et de sa miséricorde, d'appeler un publicain pour en faire son apôtre ; et par là il nous a donné une grande espérance qu'il ne délaissera aucun pécheur, si grand soit-il, qui se retirera vers lui, et quand il n'y viendra pas, lui fermât-on même la porte, Notre-Seigneur frappera sans cesse, et s'il lui ouvre il entrera dans son cœur, et lui pardonnera ses péchés. Le saint Évangile nous propose aussi, en cela la promptitude avec laquelle nous devons obéir à la voix de Dieu et quitter toutes les choses de la terre, qui nous empêchent d'aller vers lui lorsqu'il nous appelle, ainsi que fit saint Matthieu.

Celui-ci étant déjà embrasé de l'amour de Dieu, et désirant de le faire connoître aux autres, afin qu'ils se convertissent à lui ; fit un banquet en sa maison à Notre-Seigneur et aux pécheurs publicains, afin qu'ayant goûté la douceur de sa conversation, ils l'aimassent et le servissent. Voilà ce que nous trouvons de saint Matthieu en l'Évangile ; et un exemple de sa profonde humilité, lorsque comptant les douze apôtres que Notre-Seigneur choisit, du nombre desquels il étoit, il confessa ce qu'il avoit été, pour louer et magnifier davantage la grâce de Notre-Seigneur, qui l'avoit appelé et fait son disciple.

Depuis l'Ascension de Notre-Seigneur aux cieux, et la venue du Saint-Esprit sur le collége apostolique, il commença à semer la doctrine du ciel avec les autres apôtres, par les provinces de Judée, et entasser de riches moissons dans la grange de Dieu. Et lorsque les apôtres allèrent par tout le monde, et partagèrent entre eux les provinces où chacun devoit prêcher, celle d'Ethiopie échut à saint Matthieu, laquelle étoit l'une des plus difficiles et des plus inaccessibles. Avant cette division des provinces, il avoit écrit son Évangile, huit ans après l'Ascension de Notre-Seigneur, ayant été le premier de tous les évangélistes qui, par inspiration divine, mit la main à la plume.

Il écrivit l'Evangile en langue hébraïque ou syriaque, qui étoit la langue vulgaire dont les Hébreux usoient pour lors plus communément, afin de confirmer davantage ceux de cette nation qui avoient reçu la foi de Notre-Seigneur. Lequel Evangile, par révé-

lation du même apôtre et évangéliste, fut depuis trouvé en l'île de Chypre, avec le corps de l'apôtre saint Barnabé, du temps de l'empereur Zénon, et Dieu fit par ce livre plusieurs grands miracles. On ne sait qui translata l'Evangile de saint Matthieu d'hébreu en grec; saint Jérôme assure que de son temps, le même Evangile en hébreu se trouvoit en la bibliothèque de Césarée, que le martyr Pamphyle avoit curieusement réunie, et que les nazaréens, qui s'en servoient, le lui avoient prêté pour le traduire en latin.

Le saint apôtre entra en Ethiopie pour prêcher l'Evangile; il y endura de grands travaux, fit plusieurs miracles, convertit beaucoup d'âmes, et éclaira par sa vie et par sa doctrine toute cette province de la lumière céleste. Clement d'Alexandrie dit qu'il mangeoit des herbes et des légumes, et qu'il n'usoit d'aucune viande; Abdias Babylonien, saint Antonin, l'évêque Equilin, Joachim Périonius, et autres modernes, rapportent plus au long sa vie, dont ce qui suit a été tiré.

Après que saint Matthieu eut prêché aux Hébreux et aux Egyptiens, il passa en Ethiopie, et alla en la ville de Nadaver, où demeuroit cet eunuque de la reine Candace, que saint Philippe, diacre, baptisa, et il le reçut en sa maison. Il trouva en ce pays deux magiciens, nommés Zéroës et Arfazat, qui, par leurs arts diaboliques, faisoient beaucoup de tort au peuple, les affligeant et les estropiant en l'usage de leurs membres, par diverses sortes de maladies. Le saint apôtre leur résista, et consola ces pauvres gens qui étoient fort intimidés. Les magiciens, par leur art diabolique, firent venir deux dragons épouvantables pour leur nuire; mais le saint apôtre fit le signe de la croix, et aussitôt ils s'en retournèrent au désert.

Le peuple s'étonna de ce miracle, et commença à s'assurer contre les magiciens, ajoutant plus de foi aux paroles du saint apôtre; mais il demeura bien plus confirmé, quand il vit que saint Matthieu avoit ressuscité le fils du roi, nommé Egype, ce que les deux magiciens n'avoient pu faire. Le roi, la reine et leurs enfants se convertirent à la foi de Notre-Seigneur, et une partie du peuple, suivant leur exemple, reçut le saint sacrement du baptême.

Une fille du roi, nommée Iphigénie, belle et sage, ayant ouï louer au saint apôtre l'état de la virginité, se résolut, avec son avis, de se consacrer à Dieu, et s'enferma dans un monastère avec deux cents filles, qui lui voulurent faire compagnie.

Saint Matthieu demeura vingt-trois ans en Ethiopie, gagnant des âmes à Dieu, faisant bâtir des églises, ordonnant des prêtres, et sacrant des évêques avec beaucoup d'avancement de notre sainte religion. En ce temps, le roi Egype mourut, et Hirtace, son frère, s'empara du royaume. Il voulut épouser Iphigénie, tant à cause de sa beauté que pour s'assurer la couronne. Il pria saint Matthieu de la disposer à cela; néanmoins l'apôtre, en un sermon qu'il fit en présence d'Iphigénie et de ses filles, où le roi assista avec les principaux de sa cour, après avoir montré comment Dieu avoit institué le mariage, et combien il étoit nécessaire pour la conservation de l'univers, il ajouta que l'état des vierges étoit beaucoup plus excellent, que la peine que mérite le serviteur qui entreprend de suborner la femme du roi, étoit grande, et qu'Iphigénie étant épouse de Jésus-Christ, quiconque s'efforceroit de la lui ôter, tomberoit en son indignation.

Le roi Hirtace ne prit pas plaisir à ces raisons; il sortit de l'église, menaçant le saint apôtre qui alla dire la messe. Comme il achevoit de la dire, il fut attaqué par les satellites d'Hirtace, qui firent rejaillir son sang jusque sur l'autel, où il tomba mort sur la place. Après cela, Hirtace tâcha de persuader à Iphigénie qu'elle l'épousât, et ne pouvant la détourner de sa sainte résolution, il fit mettre le feu à son monastère; mais on vit saint Matthieu dans les airs qui l'éteignoit. Dieu frappa le sacrilége Hirtace d'une maladie de lèpre si horrible, qu'il se tua de ses propres mains. Saint Isidore fait mention en son Bréviaire que saint Matthieu ressuscita le fils du roi.

Le Martyrologe romain, au même jour, 21 de septembre, fait mention de sainte Iphigénie, vierge, et dit qu'elle fut baptisée et consacrée à Dieu par saint Matthieu. De là, quelques-uns ont voulu induire que le voile et la consécration des vierges vient de saint Matthieu, et que c'est une disposition apostolique. Hippolyte ap-

pelle ce saint apôtre victime et sacrifice de la virginité, parce qu'il fut martyrisé pour la défense et protection de la virginité qu'Iphigénie avoit offerte à Dieu.

Il est écrit dans les constitutions du pape saint Clément, que saint Matthieu fut l'instituteur de l'eau bénite. Il rapporte l'oraison dont le saint apôtre commanda qu'on la bénit. Depuis, saint Alexandre, pape et martyr, fit un décret de l'eau bénite, et ordonna que ce que les apôtres avoient enjoint fût observé. Saint Matthieu ordonna aussi que les fidèles offrissent à Notre-Seigneur les prémices et les décimes, pour sustenter les ministres de l'Eglise et les pauvres, ainsi que rapporte saint Clément, au huitième livre de ses Constitutions apostoliques, chapitre 35.

Le corps de ce saint apôtre a été reconnu longtemps avec grand honneur et révérence en la ville de Nadaver, où il fut martyrisé, puis il fut transporté en la ville de Salerne, au royaume de Naples. Le Martyrologe romain fait mention de cette translation le 6 de mai. Encore que l'on ne sache pas en quel temps ce fut, néanmoins on le conjecture par une missive du pape Grégoire VII, écrite en l'an de Notre-Seigneur 1080, à Alsane, évêque de Salerne, où il dit, que de son temps on trouva le corps saint de l'apôtre en cette ville de Salerne. Le Martyrologe romain dit qu'on lui bâtit une superbe église, que Léon d'Ostie écrit avoir été construite par le commandement de Robert, prince de Salerne, et son corps y est encore aujourd'hui dévotement vénéré des chrétiens.

La mort de saint Matthieu arriva le 21 septembre, l'an de Notre-Seigneur 90, sous l'empire de Domitien. Il est fait mention de saint Matthieu dans Eusèbe, livre troisième de son Histoire, chap. 1; Socrate, livre premier, chap. 78; Dorothée, en sa Synopse; Isidore, de la Vie et du trépas des saints, chap. 78; et Hippolyte, livre des douze Apôtres; Métaphraste; Pierre Damien, en un sermon de saint Matthieu et dans les autres auteurs qui ont écrit sur les évangélistes, et tous les Martyrologes.

En la terre de Saar, saint Jonas, prophète, qui fut inhumé à Geth.

A Rome, saint Pamphile, martyr.

Et aussi sur la voie Claudienne, à vingt milles de la ville, martyre de saint Alexandre, évêque, qui, sous l'empereur Antonin, ayant surmonté, pour la foi de Jésus-Christ, les chaînes, les coups de bâton, le chevalet, les lampes ardentes, le déchirement des ongles de fer, les bêtes et les flammes d'une fournaise, entra à la fin dans la vie bienheureuse, en étant décapité. Son corps fut dans la suite apporté à Rome, par le pape saint Damase, le sixième avant les calendes de décembre (26 décembre), jour auquel il plaça la célébration de sa fête.

En Phénicie, saint Eusèbe, martyr, qui, allant de lui-même trouver le préfet, et se déclarant chrétien, fut par son ordre affligé de plusieurs tourments, puis décapité.

En Chypre, saint Isace, évêque et martyr.

Au même lieu, saint Mélèce, évêque et confesseur.

En Ethiopie, sainte Iphigénie, vierge, qui, ayant été baptisée et consacrée à Dieu, par l'apôtre saint Matthieu, fit une sainte mort.



VINGT-DEUXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Maurice et ses compagnons de la légion Thébaine, martyrs. — Sainte Salaberge, abbesse de Laon.

Sainte Digne et sainte Emérite, vierges et martyres; saint Yon, prêtre et martyr; saint Emmeran, évêque et martyr; sainte Iraïde, vierge, et ses compagnons, martyres; saint Florent, prêtre; saint Silvain, confesseur; saint Saintin, évêque de Meaux; saint Lô, évêque de Coutances.

LA VIE DE SAINT MAURICE
ET DE SES COMPAGNONS DE LA LÉGION THÉBAINE,
MARTYRS.

AN 297.

Marcellin, pape. — Dioclétien et Maximien, empereurs.

Le glorieux martyre de saint Maurice et de ses compagnons fut écrit par saint Eucher, évêque de Lyon, dans une lettre qu'il adressoit à l'évêque Salvius, et qui est conçue en ces termes (1):

« J'envoie à votre béatitude une relation fidèle de la mort de nos illustres martyrs. Si j'ai pris la plume pour écrire les circonstances d'un combat si glorieux à Jésus-Christ, ce n'a été que dans la crainte que le temps ne vînt à en effacer la mémoire. Au reste, je les tiens d'auteurs dignes de foi, de ceux-là même qui m'ont assuré les avoir appris du saint homme Isaac, évêque de Genève, à qui le

(1) Nous empruntons la traduction de Drouet de Maupertuy.

bienheureux évèque de Sion, Théodore, en avoit fait le récit. Ainsi comme on voit les fidèles venir en foule des provinces les plus éloignées, aux tombeaux de ces saints, y offrir de l'or, de l'argent et d'autres choses précieuses; nous y apportons cette histoire, que nous mettons à leurs pieds, et que nous prenons la liberté de leur présenter sous vos auspices, les conjurant de vouloir bien nous accorder leur protection. Et vous, notre très-cher Frère en Jésus-Christ, ne nous refusez pas de nous donner quelque part en votre souvenir; surtout nous vous la demandons en ce jour solennel, que vous célébrez tous les ans en l'honneur de ces illustres soldats, et toutes les fois que vous prierez devant leurs saintes reliques.

« Nous voulons laisser à la postérité l'histoire du martyre de ces généreux soldats, qui, dans les champs d'Agaune, donnèrent leur vie pour Jésus-Christ. La grandeur du sujet nous y invite, et nous nous y sentons portés par le désir de contribuer à la gloire de tant de saints, pour laquelle nous travaillerons avec d'autant plus de sollicitude, que nous sommes certains que le récit que nous allons faire est tiré de mémoires très-authentiques. En effet, la tradition n'en a pu encore être affoiblie par la longueur du temps; et nous touchons presque à ceux qui en ont été témoins. Enfin nous nous faisons un sensible plaisir de publier le bonheur d'Agaune, et de gratifier le peuple fidèle qui l'habite; car si les villes qui ont l'honneur d'être les dépositaires des dépouilles sacrées d'un martyr, sont regardées avec une espèce de vénération religieuse, quel respect ne doit-on pas avoir pour un lieu consacré par le sang de plus de six mille martyrs?

« Lorsque le monde gémissoit sous la tyrannie de Dioclétien et de Maximien, le ciel se peuploit de martyrs. Toutes les provinces de l'empire y en envoyoient en foule; et il ne se passoit point de jour qu'il n'en tombât plusieurs sous le tranchant de l'épée. Maximien se signala en cette rencontre; et comme il surpassoit de beaucoup son collègue en avarice, en cruauté et en impudicité, il l'emporta aussi sur lui par l'attache qu'il avoit au culte exécrable de ses dieux, et par la haine qu'il avoit conçue contre le vrai Dieu; en sorte qu'il arma, pour ainsi dire, toute son impiété à la ruine et à la destruc-

tion du nom chrétien. Dès que quelqu'un osoit professer ouvertement le christianisme, aussitôt on voyoit son logis environné de soldats, qui l'enlevoient d'entre les bras de sa famille, et le traînoient au supplice. Enfin le tyran avoit tellement à cœur d'abolir la religion de Jésus-Christ, qu'il fit une trève honteuse avec les barbares, pour s'appliquer tout entier à persécuter les fidèles.

« Il y avoit alors à l'armée une légion, nommée Thébaine. Une légion étoit de six mille six cents hommes effectifs. Maximien avoit fait venir celle-ci d'une des provinces de l'Orient, où elle avoit ses quartiers; et, avec ce nouveau renfort, il auroit pu marcher sur le ventre de l'ennemi, si l'injuste passion qui l'animoit contre les chrétiens ne lui eût fait préférer le cruel plaisir de répandre leur sang, à la gloire de vaincre les ennemis de l'empire. Car cette légion de Thébains étoit toute composée de braves gens, d'une valeur éprouvée, intrépides dans le péril, et qui avoient vieilli la plupart dans le métier; au reste, fidèles à Jésus-Christ, inébranlables dans leur foi, et qui savoient rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, en même temps qu'ils rendoient à César ce qui appartient à César. L'empereur les ayant commandés, avec d'autres troupes, contre les chrétiens, qu'il faisoit enlever partout et conduire à la mort, ils déclarèrent nettement qu'ils ne pouvoient obéir à des ordres si injustes, et qu'ils n'étoient pas venus pour être les ministres de la cruauté du prince, mais pour lui aider à remporter des victoires. Maximien n'étoit pas loin du camp, car il s'étoit retiré à Martigny, où il se reposoit d'une longue traite qu'il avoit faite. Mais à la première nouvelle qu'il y reçut de cette généreuse résistance de la légion thébaine, il accourut plein de rage, et ne respirant que sang et que vengeance. Mais avant de passer outre, il faut que je donne le plan du lieu où cette légion étoit campée.

« Agaune est éloigné de Genève d'environ soixante milles, et de quatorze milles du lac Léman. Ce lieu est situé dans une vallée au milieu des Alpes, dont les pointes la couronnent de tous côtés. Le Rhône, qui coule au travers, ne laisse sur ses deux rives qu'un chemin étroit et difficile, des rochers s'avançant, de l'un et de l'autre côté, jusque sur ses bords. Mais après que l'on a passé ce

long défilé, le pied des montagnes venant à s'élargir à droite et à gauche, forment un cercle qui renferme une campagne assez étendue, au milieu de laquelle est le bourg d'Agaune.

« C'étoit là où la légion thébaine s'étoit retirée, après avoir fait sa déclaration, qu'elle ne pouvoit déférer aux ordres cruels de l'empereur. La fureur qu'elle excita dans l'esprit de ce prince fut si violente, qu'il commanda sur-le-champ qu'on décimât la légion, afin que ceux que le sort auroit épargnés, épouvantés par le danger qu'ils venoient d'éviter, et par la vue de leurs compagnons égorgés à leurs yeux, se résolussent d'obéir; mais ni ce triste spectacle, ni la crainte d'une pareille destinée, ne purent les ébranler. Ils s'écrièrent tous qu'on ne verroit jamais leurs mains souillées du meurtre de leurs frères, ni fumantes de leur sang innocent; qu'ils détestoient le culte impie des idoles, qu'ils étoient les adorateurs du vrai Dieu, et qu'ils endureroient les dernières extrémités, et la mort même, plutôt que de faire quelque chose contre la religion qu'ils professoient.

« Cela ayant été rapporté à Maximien, il ordonna qu'on décimât la légion pour la seconde fois, et qu'on ne laissât pas ensuite de contraindre ceux qui resteroient à exécuter ses premiers ordres. La légion fut donc encore décimée; mais le reste, sans s'étonner, persévéra toujours dans le même refus; les officiers et les soldats s'exhortant mutuellement les uns les autres à demeurer fermes dans une si belle résolution.

« Mais celui qui leur inspiroit le plus cette admirable fermeté, étoit saint Maurice, leur colonel, auquel se joignirent Exupère, maréchal de camp, et Candide, prévôt de la légion. Ces trois officiers ne cessoient de leur représenter la sainteté du serment qu'ils avoient fait à Jésus-Christ, la fidélité qu'ils lui devoient comme à leur véritable empereur; qu'il étoit beau de mourir pour la défense de la loi de Dieu; que l'exemple de leurs compagnons qu'ils voyoient étendus sur la poussière, comme autant de victimes sacrifiées à ce grand Dieu, les devoit merveilleusement encourager; que du haut du ciel, où ils venoient de monter, ils leur tendoient la main, et leur montroient des couronnes toutes pareilles à celles

qu'ils apercevoient briller sur leurs têtes. Ces trois grands hommes n'eurent pas de peine à allumer dans le cœur de leurs soldats, ce feu divin dont ils brûloient eux-mêmes. Tous soupiroient après le martyre. Ainsi animés de ce beau feu, ils firent présenter à Maximien un écrit conçu à peu près en ces termes :

« Seigneur, nous sommes vos soldats, il est vrai, mais nous som-« mes aussi les serviteurs du vrai Dieu, et nous nous faisons gloire « de le confesser. Vous nous avez honoré de la milice ; mais nous « devons à Dieu le don inestimable de l'innocence. Nous recevons « de vous la solde comme une récompense due à nos travaux ; « mais nous tenons de Dieu la vie, comme un don purement gra-« tuit, et que nous ne pouvons jamais mériter. Il ne nous est donc « plus permis d'obéir à notre empereur, dès que notre Dieu nous « le défend : oui notre Dieu, et le vôtre, seigneur. Commandez-« nous des choses justes, vous nous trouverez soumis, obéissants, « prêts à tout entreprendre pour votre service et pour votre gloire. « Montrez-nous l'ennemi ; et nous répondons de sa défaite, nos « mains n'attendent que votre ordre pour se tremper dans son sang ; « mais nous ne répandrons jamais celui de nos frères, de vos su-« jets. Avons-nous pris les armes, pour en exterminer les Romains, « ou pour les défendre ? Et n'est-ce pas pour la justice, pour la « conservation de l'empire, pour y maintenir la tranquillité, que « nous avons jusqu'à présent combattu ? Ça toujours été là le prix « aussi bien que le motif de tant de périls où nous nous exposons « chaque jour ? Mais enfin, seigneur, si nous manquons à la fidé-« lité que nous avons promise à Dieu, quelle assurance aurez-vous « que nous vous garderons celle que nous vous avons jurée ? Un « double serment nous lie envers Dieu, et envers notre empereur ; « si nous violons le premier, le second nous doit peu coûter à rom-« pre. Vous nous commandez d'égorger des chrétiens ; que n'em-« ployez-vous à ce grand exploit vos autres soldats ? Ils vous ont si « bien servi, lorsque vous leur avez ordonné de faire main basse « sur nos compagnons. Qu'attendez-vous à en faire autant de « nous ? Qui vous arrête ? Nous confessons un Dieu créateur de « toutes choses, et un Jésus-Christ, son Fils, et Dieu comme son

« Père. Nous venons de voir nos chers compagnons expirer sous « le fer meurtrier de vos bourreaux, et nous sommes tout couverts « de leur sang. Nous avez-vous vu verser la moindre larme ? « Avons-nous jeté le moindre soupir ? Vous a-t-on dit que nous dé« plorions leur mort prématurée ? Au contraire, nous l'avons ac« compagnée de nos vœux, de mille marques de joie. Nous leur « portons envie, nous les estimons heureux d'avoir été trouvés di« gnes de souffrir pour leur Dieu. Au reste, qu'on n'appréhende « rien de notre désespoir ; la crainte de la mort n'armera point nos « mains pour repousser celle qu'on voudra nous donner ; et notre « empereur, quoique acharné à notre perte, ne nous en sera pas « moins respectable. Nous ne parerons point les coups qu'il nous « fera porter, et nous ne nous servirons point de nos armes pour « empêcher l'exécution de ses ordres, quelque injustes qu'ils soient. « Nous aimons donc mieux mourir nous-mêmes que de faire le « moindre mal à nos frères, et entre mourir innocents et vivre « coupables, il n'y a pas à balancer au choix. Enfin nous sommes « chrétiens, nous ne pouvons nous résoudre à verser le sang des « chrétiens. »

« Maximien s'étant fait lire cet écrit, également fort et respectueux, et n'espérant plus de pouvoir vaincre la constance de ces généreux chrétiens, se résolut de les faire passer tous par le fil de l'épée. Nos saints voyant approcher les soldats l'épée nue, mirent bas les armes ; présentant la gorge aux bourreaux, ils recevoient le coup mortel sans pousser la moindre plainte. Ils auroient pu vendre bien cher leur vie ; et forts de leur nombre et de leur valeur, faire sentir aux soldats qui les massacroient, qu'il n'étoit pas si facile de la leur ôter. Mais se ressouvenant que Celui qu'ils adoroient, et pour l'amour duquel ils mouroient, semblable à un paisible agneau, n'avoit pas même ouvert la bouche pour se plaindre de l'injustice de ses ennemis ; ils se laissèrent déchirer comme d'innocentes brebis, qu'une bande de loups affamés ont assaillies dans un lieu écarté.

« La terre fut en un instant couverte de corps, ou morts ou mourants, et de longs ruisseaux de sang couloient de tous côtés. Quel

tyran, quelque altéré qu'il en fût, en a jamais fait rouler ainsi des torrents sur le sable? Un seul arrêt a-t-il jamais puni tant de criminels à la fois? Cependant, quoique un crime commis par une multitude de coupables demeure presque toujours impuni, ici la multitude ne peut sauver même des innocents. C'est ainsi qu'un seul homme, abusant de sa puissance, fit périr d'une seule parole un peuple tout entier de saints. C'est ainsi que fut éteint dans son sang cette légion d'anges mortels; mais il faut croire que dans le moment elle s'alla joindre aux légions des esprits célestes, pour louer et bénir à jamais le Dieu des armées.

« Le martyr Victor n'étoit pas de la légion, il ne portoit même plus les armes; mais ayant obtenu des lettres de vétéran, il s'étoit retiré à la campagne. Comme il voyageoit, le hasard le conduisit dans le camp de Maximien, le jour de cette horrible expédition dont nous venons de parler. Il y trouva ceux qui y avoient eu part, qui faisoient grande chère. Ils avoient eu, pour récompense de leur infâme cruauté, les dépouilles des martyrs; et, après les avoir partagées entre eux, ils se réjouissoient de cette bonne fortune. Ils n'eurent pas plutôt aperçu Victor, qu'ils l'invitèrent à se mettre à table avec eux. Pleins de vin, et encore plus enivrés d'une folle joie, ils lui racontèrent ce qui venoit de se passer. Mais lui, frémissant d'horreur, et détestant en lui-même ces meurtriers, il ne put se résoudre à toucher à des viandes arrosées du sang humain. Il se lève promptement, et fuyant un repas si funeste, il méditoit déjà sa retraite, lorsque les soldats s'en apercevant, lui demandèrent brusquement s'il n'étoit pas chrétien. « Oui, je le suis, leur répon- « dit-il, et je le serai, avec la grâce de Dieu, tant que je vivrai. » A peine eut-il fini, qu'ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent.

« Au reste, de ce grand nombre de martyrs, nous n'avons pu connoître le nom que de ces trois, savoir : de saint Maurice, de saint Exupère et de saint Candide, quelque recherche que nous ayons pu faire. A la vérité, la ville de Soleure conserve encore aujourd'hui la mémoire de Victor et d'Ursus, qu'on tient communément être deux soldats de cette bienheureuse légion, et qui endurèrent le martyre dans cette ville.

« Il faut maintenant, pour la satisfaction du lecteur, que je rapporte quelle fut la fin tragique et funeste du tyran. Il s'avisa, pour son malheur, de former le dessein de faire périr Constantin son gendre, qui, après la mort de son père Constance, venoit d'être élevé à l'empire. Mais ce nouvel empereur ayant découvert la mauvaise intention de son beau-père, et s'étant heureusement sauvé des embûches que Maximien lui avoit dressées, il le surprit lui-même dans Marseille ; et, s'étant assuré de sa personne, il le fit étrangler. Ainsi finit sa vie par une mort digne d'elle, un des plus méchants hommes qui aient jamais monté sur le trône des Césars.

« A l'égard des bienheureux martyrs d'Agaune, la tradition nous apprend que plusieurs années après leur passage au ciel, le saint évêque de Sion, Théodore, eut révélation du lieu qui renfermoit leurs corps sacrés, et qu'il leur fit, au même endroit, élever une fort belle église.

« Durant qu'on la bâtissoit, il arriva une chose que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ici. Parmi les ouvriers qui travailloient à cet édifice, il y en avoit un qui étoit païen. Un dimanche, pendant que les autres qui étoient chrétiens assistoient à l'office divin, lui seul, sans respect du jour, s'obstina à continuer son travail. Mais une troupe de ces saints martyrs s'apparoissant à lui environnés d'une grande lumière, il fut saisi par des mains invisibles, et tourmenté fort longtemps. Cependant les martyrs qui étoient présents à son supplice, lui reprochoient son impiété et la hardiesse qu'il avoit eue de mettre ses mains profanes et idolâtres à un ouvrage destiné à servir de temple au Dieu vivant. Ce pauvre homme, effrayé de cette vision, intimidé par cette réprimande ; mais bien plus vivement encore touché des coups qu'il avoit reçus, courut à l'assemblée des fidèles, et se fit chrétien.

« J'ajouterai encore un miracle connu et avéré de toute la province. La femme de Quincius, personnage considérable par son sang, étoit si fort paralytique, qu'elle n'avoit plus aucun usage de ses jambes. Elle souhaita qu'on la conduisît à Agaune, espérant d'y recouvrer la santé par l'intercession des saints martyrs. En effet, en ayant obtenu la permission de son mari, on ne l'eut pas plutôt

portée dans l'église, que ses membres à demi morts reprirent une nouvelle vie : elle retourna de son pied à l'hôtellerie ; et elle porte maintenant, partout où elle va, le témoignage visible et authentique du pouvoir que ces illustres légionnaires ont auprès de Dieu. Nous ne dirons rien de plusieurs autres miracles qui se font tous les jours par leur entremise. »

LA VIE DE SAINTE SALABERGE,

ABBESSE DE LAON.

Après que saint Eustase, abbé de Luxeuil, eut évangélisé la Bavière, où il convertit beaucoup d'idolâtres et laissa quelques-uns de ses disciples pour achever d'affermir ces peuples dans la foi, il reprit, vers l'an 618, le chemin de son monastère. Il arriva un soir dans une ville du diocèse de Toul, située sur la Meuse, et reçut l'hospitalité d'un riche et vertueux seigneur qui, s'appeloit Gondoin. Lui et sa femme Saretrude l'accueillirent avec tant de bonté, que le saint abbé voulut voir les enfants de personnes si charitables. On lui en présenta deux, dont l'un fut depuis évêque de Toul, et Eustase leur donna sa bénédiction.

Par une inspiration divine, car Dieu lui avoit sans doute révélé le miracle qu'il devoit opérer dans cette maison, le saint demanda aux parents s'ils n'avoient point d'autre descendance. Hélas, répondit Gondoin, avec un profond soupir, nous serions trop heureux ! Mais notre bonheur a été troublé par une misérable petite fille qui nous est née, voilà déjà treize ans, pour porter les péchés de ses pères. Elle est aveugle depuis longtemps, et travaillée d'un flux de sang qui la rend indigne de paroître devant vous.

— Je ne suis pas de votre sentiment et je désire la voir, reprit l'homme de Dieu ; je crois fermement que si elle porte la croix de

si bonne heure, c'est que Dieu la destine à quelque chose de grand.

Ne voulant point le contrarier, ses parents la lui amenèrent. Saint Eustase lui demanda si elle souhaitoit devenir l'épouse de Notre Seigneur Jésus-Christ. L'enfant répondit qu'elle le vouloit bien. Alors le serviteur de Dieu se mit en prières et jeûna trois jours à son intention, après lesquels il oignit ses yeux d'huile bénite. Aussitôt l'enfant recouvra la vue et fut guérie de son autre infirmité, à la grande joie de ses parents.

Avec les années, sainte Salaberge, car ainsi s'appeloit cette enfant, croissoit en vertu et en beauté, aussi étoit-elle recherchée par beaucoup de seigneurs. Encore qu'elle eût une grande aversion pour le mariage, ses parents la donnèrent, vers l'an 1622, à un jeune homme d'une noble famille, mais elle demeura veuve deux mois après, par la mort de son mari. Elle mena alors une vie très-austère, jeûnant et priant, donnant ses revenus aux pauvres et fréquentant les saints sacrements. Elle eût bien voulu se retirer dans un monastère de religieuses, que saint Romaric avoit fondé sur les montagnes des Vosges, mais elle en fut empêchée par son père, qui craignoit la colère du roi Dagobert.

Il y avoit alors à la cour de ce monarque, parmi ses conseillers les plus chers, un seigneur d'une naissance illustre qui s'appeloit Blandin, dont on conserve les reliques au monastère de Saint-Jean de Laon, où il est honoré le 7 de mai. Blandin s'éprit des belles qualités de Salaberge, et, sachant sa répugnance à se remarier, il pria le roi de la demander pour lui à son père. Ainsi Salaberge, trahie une seconde fois par sa beauté, fut obligée de reprendre le joug pesant du mariage. Elle conservoit cependant dans son cœur le désir d'embrasser un jour la vie monastique, et, au milieu des pompes du siècle, elle s'appliquoit à pratiquer de son mieux les vertus austères des vierges de Jésus-Christ.

Six années s'étoient passées déjà sans que Dieu eût daigné bénir leur union en leur accordant une postérité. Sainte Salaberge, voyant la douleur qu'en éprouvoit son mari, consentit pour lui plaire, à se rendre à Reims, pour y implorer la puissance de saint

Remy. Elle y demeura plusieurs jours dans la prière et dans les veilles, faisant de grandes aumônes, et promit à Dieu de consacrer à son service les enfants qu'il voudroit bien lui accorder. Notre-Seigneur exauça les prières de sa servante, car elle devint mère de trois filles, desquelles l'une fut appelée Saretrude, du nom de son aïeule. La dernière fut sainte Anstrude, qui naquit vers l'an 635, et refusa un riche mariage pour se consacrer à Jésus-Christ, dans le monastère de sa mère, à qui elle succéda, encore qu'elle ne fût âgée que de vingt ans.

Sainte Salaberge eut aussi deux fils, dont l'un fut appelé Eustase, comme le saint abbé de Luxeuil, et l'autre Baudoin. Eustase mourut jeune, mais déjà plein de mérites pour le ciel, et l'on fait sa fête le 1er mai, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, où reposent ses reliques. Son frère, saint Baudoin, devint moine et diacre, et il eut l'honneur de mourir martyr pour la défense de la justice.

C'est ainsi que Salaberge tint la promesse qu'elle avoit faite à Dieu, et enfanta ses fils non pour la terre, mais pour le ciel. Elle sut en outre cultiver si bien les bonnes dispositions de son mari, qu'elle l'amena à garder la continence dans le mariage, et en fit un saint. Sa maison, comme celle d'Abraham, se pouvoit appeler la maison des pèlerins; les revenus étoient le patrimoine des pauvres et des églises.

Au bout de quelques années, sainte Salaberge obtint de son mari la permission de fonder, dans une de ses terres, un couvent de religieuses pour s'y retirer. Elle consulta à ce sujet saint Valbert, abbé de Luxeuil, qui avoit souvent logé chez elle, lorsqu'il étoit en voyage pour ses prédications. Elle établit ce monastère à quarante milles de Luxeuil, sur les frontières des royaumes d'Austrasie et de Bourgogne, dans le diocèse de Langres. Là, sainte Salaberge prit l'habit, et réunit jusqu'à cent religieuses; mais ayant appris, par une révélation divine, que ce pays devoit être ravagé dans les guerres qui suivirent, elle se transporta avec ses filles dans la ville de Laon, sous la conduite et la direction de saint Valbert. Comme elles approchoient de la ville, l'évêque Attila, successeur de saint Caguou, sortit à sa rencontre avec son clergé

et une grande foule de peuple; il les conduisit d'abord à la cathédrale, au chant des psaumes et des cantiques, et ensuite dans une maison particulière qu'il leur avoit fait préparer. Comme il vouloit pourvoir à la nourriture des religieuses pour le lendemain, il envoya quelques-uns de ses serviteurs pour faire les provisions convenables. Ceux-ci sortirent le soir de la ville et virent hors des portes un grand nombre de bêtes féroces, des loups, des sangliers, des ours et d'autres animaux inconnus à ces contrées, qui sembloient s'enfuir de Laon; en sorte qu'ils comprirent que les démons, ne pouvant souffrir l'arrivée de sainte Salaberge et de ses religieuses, leur cédoient la place et quittoient le pays sous ces formes hideuses.

La bienheureuse abbesse montra un grand zèle pour la fondation du nouveau monastère, et sut si bien enflammer les âmes dans l'amour de son divin Époux, qu'elle y réunit jusqu'à trois cents religieuses. Parmi elles étoit la femme de son frère Bodon; les deux saints époux s'étoient volontairement séparés, à l'exemple de saint Blandin et de sainte Salaberge; depuis, saint Bodon devint évêque de Toul, et fonda un monastère de femmes, dont sa fille fut la première abbesse.

A l'imitation de ce qui se pratiquoit dans les couvents d'Agaune et de Rémiremont, sainte Salaberge divisa ses filles en plusieurs troupes, qui se succédoient jour et nuit dans le chant des louanges divines. Elle fonda aussi sept églises ou oratoires, dont quatre se trouvoient dans l'intérieur du monastère, et trois à l'entrée, pour l'usage des aumôniers et la commodité des domestiques et des gens du monde. Cette abbaye devint si célèbre que les rois de France avoient coutume de la visiter, quand ils alloient à Laon, pour porter la couronne d'or aux grands jours de fête.

Dieu récompensa les vertus de sainte Salaberge en lui accordant le don des miracles. Elle guérit par ses prières une de ses religieuses qui étoit atteinte de mal caduc. Attendant un jour la visite de saint Valbert, la sœur cellerière l'avertit que le tonneau de bière étoit à moitié vide et menaçoit de s'aigrir: sur une parole de la sainte, le vase se remplit aussitôt.

Sainte Salaberge aimoit à s'exercer aux plus humbles offices du couvent : servant une fois à la cuisine, et les provisions manquant pour la communauté, Notre-Seigneur avertit à plusieurs reprises l'archidiacre de la cathédrale de pourvoir aux besoins de ses servantes. Comme il sortoit de sa maison, il rencontra un pêcheur qui lui offrit un poisson d'une grandeur extraordinaire ; il l'acheta aussitôt, et l'envoya à la sainte abbesse.

Pendant près de deux ans, sainte Salaberge fut atteinte de fièvres très-violentes, auxquelles les démons joignirent de si furieux assauts qu'elle perdoit quelquefois la parole, et eût fini par succomber, si les anges ne fussent venus à son secours. Notre-Seigneur consoloit aussi sa servante par des visions célestes. Il lui montra un jour la gloire des bienheureux sous l'image d'une prairie admirable, dans laquelle se promenoient une nombreuse troupe d'innocents enfants. Parmi eux, la sainte reconnut saint Ansério, évêque de Soissons, qui la conduisit en esprit à l'une des portes du paradis : de là il lui fit voir le trône qui lui étoit préparé, et lui découvrit que son séjour sur la terre avoit été prolongé à la prière de la Reine des anges, pour le bien de ses compagnes ; mais que Notre-Seigneur l'appelleroit bientôt à lui. Sainte Salaberge eut encore un autre avertissement de sa fin prochaine. Une nuit son ange gardien lui apparut sous la figure de saint Valbert qui vivoit encore, et lui dit : O très-douce fille, je t'annonce que dans cent jours tu passeras aux noces de l'Agneau sans tache. Je m'en réjouis comme toi, car ta victoire accroîtra ma gloire, et les secours que je t'ai donnés ne seront pas moins récompensés que la fidélité avec laquelle tu as obéi à mes inspirations. Il l'avertit en outre de réciter tous les jours les psaumes du Roi Prophète, et disparut, emportant avec lui sa ceinture, comme un gage de sa prochaine délivrance.

Sainte Salaberge passa le temps précieux qui lui restoit dans les jeûnes, les veilles, les oraisons et la récitation des psaumes. Le vingtième jour avant sa mort, elle fut obligée de se mettre au lit à cause d'une douleur qui lui étoit survenue au pied. Ses religieuses accoururent auprès d'elle, et elle les consola en les encou-

rageant dans la persévérance. S'étant ensuite souvenue que son frère avoit déchiré la charte de donation qu'elle avoit faite de ses biens au monastère, elle pria le Seigneur d'y suppléer. Dans le même temps, son frère ayant appris sa maladie, se mit aussitôt en chemin et consentit à tout ce qu'elle désiroit à ce sujet. Enfin ayant donné le baiser de paix à ses religieuses, son âme bienheureuse s'envola au ciel, le 22 septembre de l'an 655. Elle avoit alors cinquante ans.

On conservoit autrefois dans son monastère une petite cloche que l'on disoit avoir été miraculeusement donnée à sainte Salaberge pour chasser les frayeurs de sa fille Anstrude, qui avoit peur du tonnerre et des éclairs; et de fait on expérimenta plusieurs fois depuis sa vertu dans des temps d'orage. Plusieurs malades furent aussi guéris en buvant de l'eau dans laquelle on l'avoit fait tremper.

La vie de sainte Salaberge a été écrite par un auteur contemporain, le Martyrologe romain en fait mention le 22 septembre.

A Rome, supplice de sainte Digne et de sainte Emérite, vierges et martyres, sous Valérien et Gallien; leurs reliques sont conservées dans l'église de Saint-Marcel.

Au pays de Châtres (aujourd'hui Arpajon), saint Yon, prêtre et martyr, qui étant venu en France avec saint Denis, fut frappé de verges par ordre du préfet Julien, et consomma son martyre sous le tranchant du glaive.

A Ratisbonne en Bavière, saint Emmeran, évêque et martyr, qui, pour délivrer les autres, souffrit patiemment une mort très-cruelle pour Jésus-Christ.

A Antinoé en Egypte, sainte Iraïde, vierge d'Alexandrie, et ses compagnons, martyrs, qui, étant sortie pour aller puiser de l'eau à une source voisine, aperçut un vaisseau chargé de confesseurs de Jésus-Christ : laissant sa cruche, elle se joignit aussitôt à eux,

fut conduite avec eux dans la ville, et après plusieurs supplices, elle fut la première décapitée. Ensuite les prêtres, les diacres et les vierges et tous les autres périrent par le même genre de mort.

Au pays de Poitou, saint Florent, prêtre.

Au territoire de Bourges, saint Silvain, confesseur.

Dans la ville de Meaux, saint Saintin, évêque, disciple de saint Denys l'Aréopagite, qui, ayant été ordonné par lui évêque de cette ville, fut le premier à y prêcher l'Evangile.

Au territoire de Coutances, saint Lô, évêque. — Il étoit François et issu d'une famille honnête et chrétienne. Il vécut sous le règne de Clovis et ensuite sous celui de Childebert son fils. Dès sa jeunesse il s'adonna à l'étude des lettres, se privant des plaisirs que les enfants de son âge ont coutume de prendre. Il arriva qu'ayant atteint sa douzième année, saint Possessor, évêque de Coutances vint à mourir. Comme on s'occupoit à lui trouver un successeur, deux prêtres de la ville eurent une révélation divine par laquelle il leur fut commandé de nommer évêque le jeune Lô. Cette élection sembla d'autant plus étrange, que son âge de douze ans l'en rendoit incapable. Néanmoins cette nouvelle fut portée au roi, qui déclara avoir eu la même révélation: et ainsi, par le consentement du clergé, du roi et du peuple, il fut élu évêque de Coutances. Il n'y avoit que saint Godard, archevêque de Rouen, qui s'y opposoit, à cause de sa trop grande jeunesse. Mais il fut contraint de céder à la volonté de Dieu, comme il le reconnut par une autre révélation divine; si bien qu'il le fit évêque et pasteur de l'église de Coutances, qu'il gouverna pendant quarante-six ans. Il mourut le vingt-deuxième jour de septembre, âgé de cinquante-huit ans. Ses saintes reliques sont conservées à Rouen avec une grande vénération. Selon Robert, ce fut ce saint Lô qui assista aux conciles d'Orléans pendant les années 536 et 540.



VINGT-TROISIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Lin, pape et martyr.— Sainte Thècle, vierge et martyre.

Saint Sosie, diacre et martyr; saint André et ses compagnons, martyrs; saint Paterne, évêque et martyr; sainte Xantippe et sainte Polyxène; saint Constance.

LA VIE DE SAINT LIN,

PAPE ET MARTYR.

AN 80.

Vespasien empereur.

Saint Lin étoit Italien de nation, natif de Volterre, en la province de Toscane; son père se nommoit Herculan, homme noble et qualifié. Étant à Rome, il entendit prêcher l'apôtre saint Pierre, qu'il suivit, et fut l'un des premiers chrétiens de Rome.

Le saint apôtre reconnut en Lin de grandes preuves de vertu, de capacité et de prudence : de sorte qu'il se servit de lui en la prédication et en l'administration des saints Sacrements; depuis, il le fit comme son coadjuteur en toutes les choses où il ne pouvoit vaquer. Saint Lin donnoit donc ordre à tout, sous l'autorité de saint Pierre, avec beaucoup de prudence et de soin.

Après le martyre du glorieux apôtre saint Pierre, saint Lin lui succéda en la chaire pontificale, où il demeura onze ans, deux mois et vingt-trois jours; il fut le premier pape et vicaire de Jésus-Christ, qui succéda à saint Pierre immédiatement. Il tint deux fois les Ordres, et fit quinze évêques et dix-huit prêtres : il défendit aux

femmes d'entrer dans l'église la tête découverte, suivant la défense qu'en avoient faite aussi saint Pierre et saint Paul.

Saint Lin composa l'histoire de la Dispute de saint Pierre avec Simon le magicien ; il écrivit aussi deux livres du martyre de saint Pierre et saint Paul, qui sont au septième tome de la Bibliothèque des Saints.

La sainteté de ce Pape fut admirable et illustrée de plusieurs grands miracles que Notre-Seigneur fit par lui : car il guérissoit les malades, ressuscitoit les morts, et chassoit les diables des corps : il délivra ainsi du malin esprit la fille du consul Saturnin ; mais cet ingrat le fit tuer pour la foi de Jésus-Christ, lui rendant le mal pour le bien. Son corps fut enterré dans le Vatican, auprès de son père, de son maître et de son prédécesseur saint Pierre. Son martyre arriva le 23 de septembre, jour où l'Église solennise sa fête.

L'apôtre saint Paul fait mention de saint Lin, ainsi que les Martyrologes romain, d'Usuard et d'Adon, et le livre des Papes de Rome, sous le nom de Damase, avec les autres auteurs qui ont écrit les Vies des Papes.

LA VIE DE SAINTE THÈCLE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 80

Saint Lin, pape. — Vespasien, empereur.

La vie et le martyre de sainte Thècle, tirés d'anciens et graves auteurs, font bien voir que cette illustre vierge avoit de grands mérites, et que le zèle pour la foi chrétienne l'embrasoit tout entière.

Sainte Thècle étoit de la ville d'Icone, en la province de Cilicie. Elle étoit fort belle, et sa mère l'avoit accordée en mariage à un jeune homme nommé Tamire. En ce temps-là, l'apôtre saint Paul passa d'Antioche à Icone, où il fut reçu dans la maison d'Onésime, homme vertueux, où il s'assembla quelque peu de gens fort désireux de leur salut. L'Apôtre les prêchoit et faisoit un grand fruit parmi ses auditeurs, dont sainte Thècle étoit du nombre. Écoutant la doctrine céleste annoncée par saint Paul, et les paroles de vie qu'il disoit avec une si grande ferveur d'esprit; elle changea de telle sorte, qu'elle se fit chrétienne, et consacra sa virginité à Dieu, renonçant aux plaisirs du monde.

La mère de sainte Thècle aperçut aussitôt ce changement; elle s'offensa tellement de ce qu'elle ne vouloit plus se marier, qu'outre l'avertissement qu'elle en donna à Tamire, son fiancé, elle alla rapporter au juge que sa fille étoit chrétienne, et qu'elle refusoit d'épouser celui à qui elle l'avoit naguère promise en mariage; la cruelle et mauvaise mère, conseillant au juge de la faire brûler toute vive, pour servir d'exemple aux autres. Le juge la fit amener devant lui, et ayant appris par sa confession que sa mère lui avoit dit la vérité, il fit allumer un grand feu, et commanda que l'on y jetât Thècle; mais la sainte fille, s'armant du signe de la croix, n'attendit pas que les bourreaux l'y traînassent, elle s'y en alla hardiment, et demeura au milieu des flammes avec une constance extraordinaire. Il s'éleva soudain un orage avec une grosse pluie, qui éteignit tout le feu, et contraignit le peuple de gagner le couvert; la jeune vierge demeura saine et entière par la volonté divine.

Depuis, la sainte fille s'adonna à d'autres pénitences, à des jeûnes, à des veilles et à des oraisons. On l'accusa de nouveau, et le juge la condamna à être dévorée par les bêtes farouches. Elle fut menée au théâtre, et, en présence de tout le peuple qui crioit contre elle, on fit sortir les bêtes, qui ne l'osèrent toucher, mais lui léchèrent les pieds comme par honneur et respect. Un autre jour on l'exposa aux lions, qui sembloient avoir oublié leur férocité naturelle, pour admirer la gloire de la sainte qui leur étoit exposée.

La faim même ne les put forcer d'attaquer cette vierge, ni leur fierté naturelle, ni leur coutume de dévorer les hommes, ni la fureur du peuple, ni les moyens dont on usa pour les échauffer.

Ce miracle ne fut pas suffisant pour faire connoître au tyran, plus fier que les bêtes, que c'étoit la main de Dieu qui défendoit ainsi sa chère épouse, car il la fit jeter dans une fosse remplie de serpents et de vipères. Lorsqu'on la jetoit, il tomba une boule de feu du ciel qui tua toutes ces bêtes venimeuses, et la délivra de ce troisième tourment, comme elle l'avoit été du feu et des bêtes. On se servit d'autres animaux ; elle fut attachée à deux taureaux furieux, pour la déchirer, et afin de les rendre plus furieux, on leur jetoit de petits traits, dont le fer étoit ardent ; néanmoins, Notre-Seigneur la préserva si bien, qu'elle ne reçut aucun dommage.

Le peuple qui vit toutes ces merveilles, et particulièrement une dame nommée Triphène, à qui le juge avoit donné sainte Thècle en garde. Cette femme commença à crier tout haut que le Dieu qu'adoroit Thècle étoit très-puissant et très-digne d'être adoré. Le proconsul, craignant la fureur du peuple, laissa en liberté sainte Thècle, qui s'en retourna en la maison de Triphène, qu'elle convertit avec toute sa famille à la foi de Notre-Seigneur. De là, elle s'en alla en la ville de Séleucie, où elle vécut longtemps, avec un admirable exemple de sainteté, éclairant ces peuples de sa splendeur et de ses vertus, et leur enseignant le chemin du ciel; mais enfin chargée d'ans et de mérites, après tant de batailles et de victoires, elle s'envola au ciel pour jouir de la double couronne de vierge et de martyre. Elle décéda à Séleucie, le 23 de septembre, qui est le jour de sa fête.

Presque tous les auteurs anciens parlent de sainte Thècle, comme saint Grégoire de Nazianze, Epiphane, Ambroise, Jérôme, Chrysostôme, Sévère Sulpice et plusieurs autres. C'est une chose admirable de voir les louanges qu'ils lui donnent, parce que ça été la première de son sexe qui ait été tourmentée pour Notre-Seigneur, et comme le chef et le guide des autres ; ils l'appellent fille aînée de saint Paul. La sainteté de Thècle fut si estimée, que pour louer quelque femme et dire que sa vertu étoit excellente et rare, ils

disoient que c'étoit une sainte Thècle. Ainsi, Jérôme a surnommé Mélanie, et saint Grégoire de Nysse, sainte Macrine, sa sœur.

Saint Grégoire de Nazianze alla par dévotion à Séleucie visiter le sépulcre de sainte Thècle. Le monde y accouroit pour le même sujet, à cause des grands miracles que Notre-Seigneur opéroit continuellement par elle en son tombeau ; et non-seulement en ce lieu-là, mais aussi en un autre, où l'on disoit que la sainte avoit été quelque temps cachée dans un rocher, qui s'amollit et reçut en un creux l'empreinte de son corps ; Notre-Seigneur y faisoit pareillement plusieurs miracles, tant en faveur des fidèles qui y accouroient, que des infidèles mêmes.

C'est une chose ordinaire de supplier Notre-Seigneur, dans les grands travaux, qu'il nous en délivre, ainsi qu'il fit à sainte Thècle de ses tourments ; et quelques martyrs, aux plus cruels efforts de leurs tortures, prioient Dieu qu'il les en délivrât, comme il avoit préservé sainte Thècle du feu, du théâtre, des bêtes, des taureaux et des autres tourments. Saint Cyprien, en l'oraison qu'il fit à Dieu le jour de son martyre, dit : *Assistez-moi, Seigneur, et soyez avec moi, comme vous étiez avec saint Paul durant ses liens, et avec sainte Thècle dans le feu*. La sainte Église, dans les prières qu'elle fait à Dieu, pour recommander l'âme de celui qui agonise, le supplie de la délivrer, comme il délivra sainte Thècle de trois cruels tourments qu'elle endura. D'où l'on peut voir les grands mérites de cette bienheureuse vierge et martyre, et la dévotion que nous lui devons porter.

L'empereur Zénon fit bâtir un superbe temple au nom de sainte Thècle, à cause qu'il avoit recouvré l'empire par sa faveur, et l'empereur Justinien lui en édifia un autre aussi somptueux. Enfin sa mémoire a toujours été très-célèbre partout l'Orient et l'Occident. Son corps est en la ville de Tarragone, en la principauté de Catalogne, et elle est patronne de l'église métropolitaine. Pierre IV, roi d'Aragon, prétendant que le domaine de cette terre et les fiefs de l'église de Sainte-Thècle lui appartenoient, les voulut ranger sous son obéissance par la force des armes ; il en fut puni, car il tomba malade et mourut ; mais reconnoissant que ce châtiment venoit de

Dieu, il fit rendre ce qu'il avoit pris à l'église, et la dédommagea de ses pertes.

Les Martyrologes écrivent de sainte Thècle, spécialement celui d'Adon ; le cardinal Baronius en parle en ses Annotations et en ses Annales.

En Campanie, commémoration de saint Sosie, diacre de Misène, dont saint Janvier, évêque, prédit le martyre, ayant vu une flamme s'élever sur sa tête pendant qu'il lisoit l'Evangile dans l'église. Et, peu de jours après, étant âgé de trente ans, il souffrit le martyre avec le même évêque, ayant la tête tranchée.

En Afrique, saint André, saint Jean, saint Pierre et saint Antoine, martyrs.

Au territoire de Coutances, saint Paterne, évêque et martyr.

En Espagne, sainte Xantippe et sainte Polyxène, pieuses femmes qui furent disciples des apôtres.

A Ancône, saint Constance, missionnaire de l'Eglise, illustre par le don des miracles. — Il étoit sacristain de l'église Saint-Etienne le Martyr, tout proche de la ville, et la sainteté de sa vie répandoit une odeur agréable dans tous les lieux environnants. En effet, son mépris pour les plaisirs du monde étoit tel, qu'il n'avoit d'autres pensées que pour le service et l'honneur de Dieu. Aussi Notre-Seigneur l'en récompensa-t-il par le don des miracles. Car un jour que l'huile manquoit à l'église pour entrenir les lampes, il les remplit d'eau, puis mettant le feu aux mèches, elles brûlèrent nuit et jour, comme s'il y eût eu de l'huile. La renommée de ses vertus se répandoit de toutes parts et donnoit à chacun le désir de le voir. Un paysan vint un jour le trouver. Or, ce saint prêtre étoit d'une stature extrêmement petite, de sorte que ce paysan l'ayant

aperçu, s'informa si c'étoit véritablement celui qu'il cherchoit. Il eut du mépris pour lui, parce que, mesurant le mérite des hommes à la grandeur de leurs corps, il s'imaginoit rencontrer un homme d'une grandeur au-dessus du commun. Mais l'humilité de saint Constance le lui fit connoître tel que l'opinion publique le dépeignoit, d'autant plus que ce saint homme, entendant les paroles de mépris que ce paysan tenoit sur son compte, il courut l'embrasser et le remercier du jugement qu'il en portoit. Ah ! lui dit-il, vous êtes le seul qui ayez vraiment ouvert les yeux pour me voir et me bien connoître. Aussitôt le paysan, touché de cet acte d'humilité, lui demanda pardon, et l'eut depuis en très-grande estime. Il mourut le vingt-troisième jour de septembre. Son corps est aujourd'hui honoré à Venise, dans l'église de Saint-Basile, où il a été transporté.



VINGT-QUATRIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Fête de Notre-Dame de la Merci.— Saint Gérard, évêque de Chonad, en Hongrie.— Saint Germer abbé de Flay.

Saint Andoche et ses compagnons, martyrs; saint Paphnuce et ses compagnons, martyrs; plusieurs saint martyrs de Chalcédoine; saint Rustique, évêque de Clermont.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI.

Parmi les Ordres religieux qui furent fondés sous le patronage de la Reine des anges, un des plus illustres a été celui de Notre-Dame de la Merci. Car de même que les instituts de Saint-François, de Saint-Dominique, reconnoissent ces deux patriarches pour leur fondateur, de même aussi l'Ordre royal et militaire de Notre-Dame de la Merci reconnoît la très-sainte Vierge pour sa première et véritable fondatrice. Elle manifesta en effet sa volonté d'établir cet Ordre, en apparoissant à saint Pierre Nolasque, à saint Raymond de Pennafort, et à don Jacques Ier, roi d'Aragon. Ce que les Souverains Pontifes ont approuvé en comblant cet institut de grâces et de faveurs, et en établissant une fête solennelle dans toute l'Église, pour en perpétuer la mémoire.

Au commencement du treizième siècle, la plus grande et la meilleure partie de l'Espagne étoit encore sous le joug des mahométans. Ces barbares ennemis de Jésus-Christ tenoient enfermés dans leurs cachots un très-grand nombre de chrétiens, qu'ils tourmentoient cruellement, pour leur faire renier notre sainte foi catholique; beaucoup succomboient, et l'Eglise déploroit avec larmes la perte de ses enfants. Les âmes pieuses essayoient par leurs

prières, par leurs austérités, d'obtenir de Dieu qu'il portât remède à un si grand mal. Ces vœux montèrent jusqu'au ciel, et ils furent entendus non-seulement de Dieu, mais aussi de la très-sainte Vierge, qui, ne pouvant contenir sa pitié, résolut de mettre un terme aux épreuves de ses enfants.

Cette miséricordieuse Reine, regardant du haut de son trône céleste les misères et les calamités qu'enduroient les pauvres esclaves chrétiens, voulant essuyer les larmes de l'Église catholique et obvier à la perte de tant d'âmes, établit une œuvre de la charité la plus parfaite, qui est celle de la rédemption des captifs. Pour exécuter ce dessein, elle choisit trois hommes illustres, et, descendant elle-même du ciel, elle leur déclara de sa bouche l'intention où elle étoit de fonder un Ordre qui porteroit le titre de sa miséricorde, ce qu'elle accomplit de la manière suivante.

Il y avoit alors à Barcelone un saint homme nommé Pierre Nolasque, natif du bourg de Puelles, voisin de Carcassonne. Il appartenoit à une noble famille de ce pays; mais comme l'hérésie des Albigeois faisoit alors de grands ravages dans cette contrée, le saint jeune homme, qui étoit attaché de cœur à la foi catholique, résolut de l'abandonner. Il vendit son riche patrimoine et s'en alla en Catalogne, pour y visiter le sanctuaire de Notre-Dame de Montserrat, où il passa plusieurs jours et plusieurs nuits en prières. Ayant ainsi accompli son vœu, il se retira à Barcelone. Il y fut reçu magnifiquement par le roi don Jacques Ier, qui connoissoit sa naissance et ses vertus. Ce roi, un des plus illustres qu'ait eu le royaume d'Aragon, voyant les œuvres héroïques de charité qu'exerçoit le saint dans Barcelone, aimoit à s'entretenir avec lui de la rédemption des captifs; il lui faisoit part de ses desseins pour la destruction des Sarrasins et la délivrance des pauvres chrétiens qu'ils tenoient dans leurs fers. Lorsqu'il leur faisoit la guerre, il imploroit le secours des prières du saint, et il reconnut souvent qu'il lui étoit redevable de ses conquêtes. Tous deux déploroient le sort des esclaves chrétiens, pour le soulagement desquels saint Pierre Nolasque avoit déjà dépensé toute sa fortune.

Un autre saint partageoit la compassion du roi et de saint Pierre

Nolasque, et les encourageoit dans leurs généreux desseins : c'étoit saint Raymond de Pennafort, homme illustre par son savoir et par ses vertus, qui passoit sa vie à soigner les malades dans les hôpitaux, à instruire les ignorants, travaillant constamment à la conversion des hérétiques, des juifs et des Sarrasins. Il occupoit le poste de chanoine à la cathédrale de Barcelone, et le roi avoit pour lui tant d'estime, qu'il le choisit pour son confesseur. Il dirigeoit aussi la conscience de saint Pierre Nolasque, qui lui avoit confié ses pieux désirs dans le secret de la confession. Saint Raymond de Pennafort, partageant la pitié de ses deux pénitents pour les pauvres esclaves chrétiens, les encourageoit à faire tous leurs efforts pour leur rendre la liberté.

Le roi adressoit à Dieu, à la très-sainte Vierge et aux saints patrons de la ville de Barcelone de ferventes prières pour qu'ils le favorisassent dans ses projets, et qu'ils lui inspirassent les moyens d'accomplir cette œuvre de charité. Notre-Seigneur entendit ses vœux, et il les exauça en fondant l'Ordre de Notre-Dame de la Merci.

Le premier jour du mois d'août de l'an 1218, sous le pontificat d'Honorius III, pendant que l'Église célébroit la fête de saint Pierre aux Liens, vers le milieu de la nuit, la Reine des anges descendit du ciel, accompagnée des esprits célestes et d'un grand nombre de saints, parmi lesquels étoient l'apôtre saint Pierre, saint Jacques, patron de l'Espagne, saint Cucuphat, saint Sévère, saint Pacien, sainte Matrone et sainte Eulalie, patrons de Barcelone. Elle apparut d'abord à saint Pierre Nolasque, qui étoit alors en prières : « Mon Fils, lui dit cette glorieuse Reine, je suis la Mère du Fils de Dieu, qui, pour le salut et la liberté du genre humain, répandit tout son sang en souffrant la mort cruelle de la Croix ; je viens ici chercher des hommes qui veuillent, à l'exemple de mon Fils, donner leurs vies pour le salut et la liberté de leurs frères captifs. C'est un sacrifice qui lui sera très-agréable. Je désire donc que l'on fonde en mon honneur un Ordre, dont les religieux, avec une foi vive et une vraie charité, rachètent les esclaves chrétiens du pouvoir et de la tyrannie des Turcs, se donnant même en gage, s'il est nécessaire

pour ceux qu'ils ne pourront racheter autrement. Telle est, mon fils, ma volonté; car, lorsque dans l'oraison, tu me priois avec larmes de porter remède à leurs souffrances, je présentois tes vœux à mon Fils, qui, pour ta consolation et pour l'établissement de cet Ordre sous mon nom, m'a envoyée du ciel à toi, Pierre, que j'ai choisi pour être la pierre fondamentale sur laquelle reposera l'édifice de cette religion nouvelle. »

Saint Pierre Nolasque répondit alors humblement à la Reine des anges : « Je crois d'une foi vive, Madame, que vous êtes la Mère du Dieu vivant, et que vous êtes venue en ce monde pour le soulagement des pauvres chrétiens qui souffrent dans une barbare servitude. Mais que suis-je, moi, pour accomplir une œuvre si difficile, au milieu des ennemis de votre divin Fils, et pour tirer ses enfants de leurs cruelles mains? »

— Ne crains rien, Pierre, reprit la Reine des anges, je t'assisterai en toute cette affaire, et pour que tu aies foi en ma parole, tu verras bientôt l'exécution de ce que je t'ai annoncé, et mes fils et mes filles de cet Ordre se glorifieront de porter des habits blancs comme ceux dont tu me vois revêtue.

En disant cela, la très-sainte vierge disparut et remonta au trône de sa gloire.

Saint Pierre Nolasque demeura en prières jusqu'au matin, méditant dans son cœur ce qu'il avoit entendu, et remerciant Dieu d'une si grande faveur. Aussitôt que le jour parut, il se mit en quête de saint Raymond de Pennafort, son confesseur, pour lui rendre compte de son admirable vision. Mais à peine avoit-il commencé à la lui raconter, que tout rempli d'étonnement, saint Raymond l'interrompit en lui disant: « J'ai eu cette nuit la même vision que vous : j'ai été aussi favorisé de la visite de la Reine des anges, et j'ai entendu de sa bouche l'ordre qu'elle me donnoit de travailler de toutes mes forces à l'établissement de cette religion, et d'encourager dans mes sermons les catholiques fidèles à venir en aide à une œuvre de charité si parfaite. C'est pour remercier Dieu et la très-sainte Vierge que j'étois venu si matin à la cathédrale. »

Qui pourra exprimer la joie de ces deux saints personnages, en se voyant l'objet d'une si grande faveur de la part de Notre-Dame? Ils se mirent aussitôt à conférer entre eux sur les moyens d'accomplir leur mission. En ce moment, ils virent entrer dans l'église, le roi don Jacques, qui avoit aussi été visité par la Reine des anges, et qui accouroit à la cathédrale pour lui en témoigner sa reconnoissance. Ayant aperçu les deux saints, il les appela à lui, et les ayant pris à part, il leur raconta la vision qu'il avoit eue : « La glorieuse Reine des anges, leur dit-il, m'est apparue cette nuit, avec une beauté et une majesté incomparables, m'ordonnant d'instituer, pour la rédemption des captifs, un Ordre qui porteroit le nom de Sainte-Marie de la Merci ou de la Miséricorde ; et comme je connois en toi, Pierre Nolasque, un grand désir de racheter les esclaves, c'est toi que je charge de l'exécution de cette œuvre. Pour toi, Raymond, dont je sais la vertu et la science, tu seras le soutien de l'Ordre par tes prédications.

Les deux saints lui rapportèrent alors les paroles qu'eux aussi avoient entendues de la bouche de la très-sainte Vierge, et ayant reconnu, par la conformité de leur vision respective, la volonté de Dieu et de Notre-Dame, ils résolurent de travailler aussitôt à la fondation de l'Ordre de la Merci.

Le dix août de cette même année fut choisi pour commencer cette grande entreprise. Le roi se rendit à la cathédrale, où une foule immense s'étoit assemblée, car le bruit du miracle s'étoit répandu déjà partout le royaume. Il étoit accompagné de saint Pierre Nolasque et de saint Raymond de Pennafort, des conseillers de Barcelone, et de toute la noblesse. Dans l'église se trouvoit un grand nombre de prélats convoqués par le roi. L'évêque de Barcelone chanta la messe ; après l'évangile, saint Raymond de Pennafort monta en chaire : il raconta la vision qu'il avoit eue avec une éloquence et une ferveur admirables. Le peuple, en entendant le récit de ce miracle, dont il avoit les trois fidèles témoins sous les yeux, ne put contenir sa joie, et remercia, au milieu de ses cris et de ses larmes, la très-sainte Vierge, de la pitié qu'elle témoignoit aux pauvres esclaves.

Le sermon étant terminé, le roi descendit de son trône, revêtu de son manteau royal, et portant une couronne d'or sur sa tête; il avoit à ses côtés saint Raymond de Pennafort et saint Pierre Nolasque, et il étoit suivi des conseillers de Barcelone et des grands du royaume. Il marcha ainsi accompagné jusqu'au pied du maître-autel, où l'évêque célébroit le saint Sacrifice; il s'arrêta en sa présence et lui dit ces paroles : « C'est notre volonté d'accomplir l'ordre de Dieu, que nous a transmis la très-sainte vierge Marie, Reine des anges, et de fonder en conséquence un Ordre religieux et militaire, dont les membres se dévoueront au rachat des captifs, jusqu'à donner pour eux leur liberté et leur vie. Le premier religieux de cet Ordre sera notre compagnon et notre ami Pierre Nolasque, que la Mère de Dieu a choisi pour être la pierre fondamentale de cette grande œuvre de charité. C'est donc à vous maintenant, révérend Père, qu'il appartient d'exécuter les desseins de Dieu et de la très-sainte Vierge. »

L'évêque, alors, avec l'aide du roi et de saint Raymond de Pennafort, donna l'habit à saint Pierre Nolasque, qui étoit agenouillé à ses pieds. Tous trois versoient des larmes de joie en le revêtant de cette robe blanche, qui avoit la forme de celle que portoit la Reine des anges. Le roi plaça ensuite de ses mains sur le scapulaire, l'écu de ses armes royales, au milieu duquel étoit une croix blanche, insigne de la cathédrale de Barcelone, en reconnoissance de l'hospitalité qu'elle donnoit à la nouvelle religion. Le roi voulut que saint Pierre et ses successeurs eussent à jamais le droit de porter ces armoiries sur la poitrine. Il mit aussi l'Ordre sous la protection des conseillers de Barcelone, leur recommandant de le défendre avec soin dans la suite des siècles.

Saint Pierre Nolasque fit alors le vœu solennel de se donner en otage aux Turcs, s'il étoit nécessaire, pour la rédemption des captifs chrétiens, ce que tous les religieux de son Ordre promettent également.

En peu d'années, le nouvel Institut produisit des fruits admirables, en sorte que désirant l'affermir par l'approbation du Saint-Siége, le roi don Jacques envoya saint Raymond de Pennafort à

Pérouse, où résidoit alors le pape Grégoire IX. Le saint, prosterné à ses pieds, lui raconta d'abord l'apparition de la très-sainte Vierge et lui présenta la supplique par laquelle le roi demandoit la confirmation de cet Ordre, fondé depuis douze ans. Grégoire IX l'accorda avec bonté, et il y ajouta beaucoup de grâces et de priviléges, ce qu'ont fait aussi presque tous ses successeurs.

Pour conserver le souvenir de la faveur que la très-sainte Vierge avoit fait à son Eglise et en témoigner à Dieu sa reconnoissance, le pape Paul V institua la fête de Notre-Dame de la Merci, ordonnant qu'elle se célébreroit dans l'Ordre le dimanche le plus voisin des calendes d'août. Innocent X augmenta la solennité de la fête, et permit de la célébrer dans tous les Etats du roi d'Espagne. Innocent XII l'a étendue depuis à toute l'Eglise, et l'a fait insérer au Martyrologe romain, en la plaçant au 24 septembre.

La très-sainte Vierge n'a cessé de protéger l'Ordre qu'elle avoit fondé ; il produisit en effet, sous ses auspices, des hommes de charité admirables, qui, non contents d'employer les aumônes des fidèles au rachat des captifs, se sont souvent donnés eux-mêmes, pour rendre la liberté à ceux dont la foi étoit en péril au milieu de ces peuples barbares.

LA VIE DE SAINT GERARD,

ÉVÊQUE DE CHONAD, EN HONGRIE, MARTYR.

AN 1047.

Saint Clément II, pape. — Constantin X, empereur.
Henri Ier, roi.

Nous tirerons la vie de saint Gérard, de ce qu'en rapportent le cardinal Baronius en ses Annales, et Surius en son cinquième tome.

Saint Gérard étoit Italien de nation, natif de Venise : il fut instruit par ses parents en la religion chrétienne, et élevé en la crainte de Dieu. Dès sa jeunesse, il se porta d'un tel amour envers Dieu, que laissant la maison de ses père et mère, il alla prendre l'habit de religieux, sous la règle de Saint-Benoît, afin de le servir et de l'honorer avec plus de repos et de liberté.

Quelque temps après il eut dévotion de visiter le saint sépulcre de Notre-Seigneur ; de sorte qu'il s'achemina avec ses compagnons pour aller à Jérusalem : imitant en cela le patriarche Abraham, qui sortit et quitta son propre pays, porté d'un pur amour qu'il avoit envers Dieu, obéissant franchement au commandement qu'il lui fit. Il passa par la Hongrie, où régnoit pour lors le roi Etienne, qui, après avoir appris son dessein, le reçut civilement, et lui fit de grandes caresses.

Saint Gérard ayant donné secrètement congé à ceux de sa compagnie, le roi l'obligea, et même le contraignit, de demeurer avec lui, et lui donna des gardes pour l'empêcher de s'en aller. Ce saint religieux se voyant ainsi retenu, et perdant l'espérance d'obtenir la liberté d'achever son voyage, se résolut d'accorder en cela quelque contentement au roi, mais comme il n'avoit pas été élevé dans un grand jour, s'étant, dès son jeune âge, adonné à la vie contemplative, de crainte d'être diverti et troublé en ses dévotions particulières, par le tracas qui se rencontre ordinairement dans les cours des rois, il se retira en un ermitage nommé Beel, avec un autre religieux nommé Maur, où ils demeurèrent sept ans, menant une vie austère et sainte.

Pendant ce temps-là le roi saint Étienne travailloit de toutes ses forces à combattre et à extirper l'idolâtrie de son royaume, et à y planter la religion chrétienne, par le moyen de la prédication de l'Évangile. Ce qu'ayant fait, et voyant la paix en ses Etats, il rappela saint Gérard de son ermitage, afin de servir d'évêque et de pasteur à ce peuple nouvellement converti. Il fut donc ordonné évêque, et gagna si bien l'affection de tous, que chacun l'aimoit uniquement, et le respectoit comme un bon père. Ainsi il faisoit un grand profit en la vigne du Seigneur, laquelle fructifia de telle

sorte par ses veilles, par ses oraisons et par ses prédications, que le nombre des chrétiens croissant infiniment, il fallut bâtir des églises par toutes les villes.

Entre les autres, il en fit bâtir une fort belle, qui fut dédiée à Dieu sous le nom de Saint-Georges, pour l'entretien de laquelle, comme la métropolitaine de toutes, le roi donna plusieurs revenus. Saint Gérard éleva dans cette église un autel en l'honneur de la très-sainte Vierge Marie, devant laquelle il y avoit un encensoir d'argent; il donna charge à deux vieillards qui veilloient la nuit l'un après l'autre, de l'entretenir continuellement d'encens. Là, tous les samedis, le saint évêque alloit dire les Matines du jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu. Il montra combien peut le bon exemple d'un pasteur sur les affections d'un peuple; car, à son imitation, les Hongrois eurent depuis une grande dévotion à la très-sainte Vierge, qu'ils appellent leur Dame et Maîtresse; ils ne prononcent jamais son nom qu'avec honneur et respect, d'où vient même que le roi saint Etienne appeloit la Hongrie, *la famille de sainte Marie.*

Saint Gérard avoit un soin merveilleux du troupeau qui lui étoit confié. Lorsque la nuit étoit venue, il faisoit coucher un lépreux en son lit, et lui, au lieu de se reposer, prenoit une serpe, s'en alloit seul dans une forêt, et y faisoit des fagots, afin de macérer davantage son corps. Quand il lui falloit se rendre quelque part, il alloit non à cheval, mais sur une charrette, où il lisoit les livres qu'il avoit composés. Ses vêtements étoient tissus de gros poil, et il sembloit un autre saint Jean-Baptiste. Bien qu'il s'acquittât dignement de sa charge d'évêque, c'étoit toutefois sans abandonner l'ermitage et la solitude. Car s'il lui falloit prêcher par les villes, après son sermon, il se retiroit en la forêt la plus proche, il s'y faisoit une petite loge, et y passoit la nuit en prières, avec de grandes mortifications.

Après que Dieu eut fait la grâce au roi saint Etienne de purger tout son royaume de l'idolâtrie, et qu'il l'eut fait éclairer de la lumière évangélique, il l'appela de ce monde, pour lui donner en l'autre la récompense de ses travaux, le 15 d'août, l'an 1020.

Pierre lui succéda, qui ne demeura pas longtemps paisible possesseur de la couronne; car Yvon s'empara du royaume, l'an 1042, et se voulant faire couronner, s'en vint à Chonad, siége épiscopal de saint Gérard. Le saint prélat fut sollicité des princes et des autres évêques de Hongrie, de lui donner la couronne, mais il refusa de le faire.

C'étoit le jour de Pâques, et comme il vit qu'à son défaut on ne laissoit pas de le couronner, il monta en chaire, l'étole au col, pour faire une exhortation, et s'adressant courageusement à ce tyran, lui remontra l'énormité de ses péchés, ayant répandu tant de sang chrétien, pour usurper ce qui ne lui appartenoit pas. *Mais je veux,* lui dit-il, *vous avertir que dans trois ans Dieu suscitera le glaive de la vengeance contre vous par tout le royaume, de sorte que vous perdrez et le royaume et la vie.* En effet, la troisième année suivante, qui étoit l'an 1044, l'empereur Henri, prenant la défense du roi Pierre, porta ses armes dans la Hongrie, défit entièrement les troupes de ce tyran, et rétablit Pierre en son royaume; celui-ci ayant attrappé cet Yvon, lui fit trancher la tête, ce qui fut l'accomplissement de la prophétie de saint Gérard.

La pauvre Hongrie alors jouit de la douceur de la paix, mais ce ne fut pas pour longtemps. L'année 1047, le peuple se révolta derechef contre son roi, à qui les mutins firent perdre la vue, et élurent roi un duc, nommé André, qu'ils rappelèrent de l'exil. Ils n'en demeurèrent pas encore là, car, poussés d'une rage diabolique, ils obtinrent la permission de leur nouveau roi de renoncer à la religion chrétienne, et de sacrifier aux diables, ainsi qu'ils avoient fait autrefois. De plus, ils persécutèrent fort les pauvres chrétiens, qui demeurèrent constants en la foi de Jésus-Christ, sans exception d'âge ni de qualité, pillant, ruinant et brûlant les églises et les lieux saints, et faisant endurer une infinité d'horribles supplices aux ecclésiastiques.

Le bon saint Gérard sentit le premier les coups de leur barbarie. Comme ce saint prélat s'en alloit à Belgrade, et tiroit vers le Danube, il fut rencontré de ces misérables, qui l'attaquèrent à coups de pierre pour le lapider. Lui aussitôt, à l'imitation de saint

Etienne, premier martyr, se jeta à genoux, fit sa prière à Dieu, et lui demanda pardon pour eux; mais à peine eut-il le loisir de la faire, qu'ils lui donnèrent d'une lance au travers le corps, et le tuèrent sur la place, le 24 de septembre, l'an de Notre-Seigneur 1046. On le regarde comme le premier martyr de Hongrie.

Son corps fut premièrement enseveli en une église de Notre-Dame, mais quelques jours après, par la permission d'André, nouveau roi, il fut transporté en son église épiscopale, où on lui fit un tombeau, que Dieu honora de miracles, au rapport de Surius. Depuis, l'an 1077, sous le règne de Ladislas, roi de Hongrie, par le commandement du pape saint Grégoire VII, qui envoya un légat, son corps fut levé de terre, et mis en un lieu honorable, où il est encore maintenant, révéré du peuple et glorifié de Dieu par quantité de miracles. Il fut fort remarquable que le roi et les princes le portèrent sur leurs épaules, se trouvant bien honorés de rendre ce petit service à celui dont Dieu relevoit la gloire par tant d'actions miraculeuses.

Outre le cardinal Baronius et Surius, qui ont rapporté assez particulièrement la vie et les actions de saint Gérard, plusieurs autres auteurs en parlent fort honorablement, comme le Martyrologe romain, le docte Molan, Bonsinius, Trithème et Wion, qui en a recueilli la vie, et l'a illustrée d'annotations.

LA VIE DE SAINT GERMER,

PREMIER ABBÉ DE FLAY.

Saint Germer étoit issu d'une riche et noble famille de France. Son père s'appeloit Rigobert et étoit comte de Vardes; il éleva son fils dans tous les sentiments de la piété chrétienne, lui faisant apprendre de bonne heure les saintes Écritures, et prenant plaisir à développer dans son cœur la charité envers les pauvres. A sa

mort il lui laissa de grands biens, avec lesquels Germer secouroit les églises, rachetoit les esclaves, nourrissoit les veuves et les orphelins.

Le bruit de ses vertus arriva jusqu'à la cour, où il fut appelé par quelques-uns de ses parents qui étoient dans la faveur du roi Dagobert. Ce prince pensant avec raison que celui qui étoit fidèle à son Dieu le seroit aussi à son roi, fit entrer Germer dans son conseil d'État. Il n'eut qu'à se louer de son choix, par la prudence, la maturité, l'habileté que Germer déploya dans les fonctions qui lui furent confiées. Aussi gagna-t-il beaucoup l'affection de son souverain, et celle de tous les seigneurs, qui ne pouvoient assez admirer son humilité au milieu des grandeurs.

Il se maria quelques années après, et eut deux filles, dont l'une mourut lorsqu'il alloit l'unir à un jeune homme en qui la noblesse égaloit la vertu, et dont l'autre renonça au monde, pour vivre saintement dans le cloître. Il eut encore un fils nommé Amalbert, qui fut baptisé par saint Ouen, grand ami de Germer.

Cependant Notre-Seigneur voulant appeler son serviteur à une perfection plus haute, lui avoit inspiré de fonder un monastère qu'il dédia aux apôtres saint Pierre et saint Paul; il l'enrichit de plusieurs reliques et pourvut avec magnificence à l'entretien des religieux. Il aimoit à s'y retirer souvent, pour goûter dans le silence de la solitude, cette joie pure, cette paix délicieuse qui fuit d'ordinaire les palais des rois. Le bonheur qu'il éprouvoit au milieu de ces bons religieux, lui fit désirer de renoncer entièrement au monde, et en ayant obtenu la permission de son épouse, il pria le roi d'agréer qu'il remît tous ses biens à son fils Amalbert. Ce prince fut étonné d'abord de cette résolution, mais il se rendit enfin à ses prières. Germer alla ensuite trouver saint Ouen, qui étoit alors au palais, pour lui ouvrir son cœur. Le saint archevêque l'encouragea dans son dessein, mais il ne lui cacha pas que pour suivre le chemin de la perfection il falloit faire abnégation complète de ses passions intérieures, se détacher entièrement de la chair et du sang, et n'avoir plus d'autre amour que le souverain bien.

Germer retourna donc dans sa famille, pour mettre ordre à ses affaires et lui dire un dernier adieu; mais sur ces entrefaites, Dagobert étant mort, il lui fallut recourir à Clovis II, pour obtenir la confirmation de ce que lui avoit accordé son père. Germer reçut ensuite la tonsure des mains de saint Ouen, et prit l'habit monastique au couvent de saint Pantaléon, dans le diocèse de Rouen, entre Honfleur et Pont-Audemer. Il y vécut dans la prière, dans une contemplation continuelle, ne prenant vers le soir qu'un peu de pain et d'herbes, avec un peu d'eau, couchant sur la dure, apprenant à tous, par ses exemples, que la voie la plus assurée du ciel étoit celle de la croix.

Son abbé étant venu à mourir, il fut obligé par saint Ouen d'accepter le gouvernement du monastère. Encore qu'il dirigeât ses religieux avec une douceur admirable, il y en eut quelques-uns qui murmurèrent de sa vie austère, et résolurent de se défaire d'un homme dont les saints exemples étoient pour eux un reproche continuel. Un matin, pendant que le serviteur de Dieu prioit à l'église, selon sa coutume, après le chant des Matines, ils placèrent dans son lit un couteau tout ouvert, afin qu'il se perçât lui-même quand il viendroit reprendre un peu de repos. Mais Notre-Seigneur qui veille à la conservation des siens, inspira au saint abbé de retourner sa couche, ce qu'il ne faisoit guère d'ordinaire. Ayant ainsi trouvé le couteau et découvert la méchanceté de ces parricides, il retourna à l'église, priant avec larmes pour ses persécuteurs. Quand vint le moment du Chapitre, il entretint une dernière fois ses religieux des devoirs de leur profession, et, se prosternant à leurs pieds, leur demanda en grâce de le délivrer de la charge pastorale, annonçant qu'il vouloit se retirer dans une grotte éloignée d'une lieue, mais dépendante de l'abbaye, et d'où saint Samson avoit autrefois chassé un serpent.

A cette demande inattendue, une grande douleur se manifesta parmi les bons religieux, qui s'informèrent du saint abbé d'où venoit un changement si subit; mais Germer ne voulut pas leur découvrir le crime qui étoit encore secret. Enfin les religieux, vaincus par ses prières, consentirent à ce qu'il souhaitoit, en sorte

qu'ayant laissé à saint Ouen la charge du monastère, il se retira dans cette grotte, où il redoubla ses austérités. Comme la charité pourvoyoit abondamment à tous ses besoins, les pauvres accouroient auprès de lui, afin d'avoir part aux aumônes qu'il recevoit; il les habilloit, il les nourrissoit, il les consoloit, visitant les malades et ensevelissant les morts. En récompense de tant de vertus, Notre-Seigneur le favorisoit souvent de visions célestes.

Saint Ouen le voyant croître en sainteté, résolut de l'ordonner prêtre, et encore que l'humilité du saint ermite s'y refusât, il l'y contraignit au nom de l'obéissance. Tous les jours il célébroit donc la sainte messe au milieu de ses larmes, et avec de grands sentiments de contrition, implorant la Majesté divine pour les besoins de l'Église militante et pour le soulagement des pauvres âmes du purgatoire.

Il y avoit cinq années que saint Germer vivoit dans cette solitude, lorsqu'un funeste événement vint troubler son repos. Il reçut un jour un message du roi Clovis, qui lui annonçoit la mort de son fils unique. Ce jeune homme avoit continué dans le monde les vertus et les services de son père; il étoit fort aimé du roi, qui l'avoit emmené avec lui en Gascogne; mais la mort l'avoit frappé au retour, et l'on avoit porté son corps dans sa seigneurie de Vardes. Le messager venoit donc avertir saint Germer, de la part du roi, qu'on l'attendoit pour faire ses obsèques. A cette nouvelle, le cœur du pauvre père se brisa de douleur, mais il répondit cependant, comme le saint homme Job, avec une admirable résignation : « Le Seigneur me l'avoit donné, le Seigneur me l'a ôté : comme le Seigneur a voulu, ainsi est-il arrivé; que le nom du Seigneur soit à jamais béni. » Il partit ensuite pour Beauvais avec un grand nombre de ses disciples, et donna des ordres pour qu'on transportât le corps de son fils au monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul, qu'il avoit fondé. Pendant le voyage, ceux qui portoient le cercueil s'étant arrêtés pour se reposer un peu, furent étonnés, quand ils voulurent reprendre le corps de ne le pouvoir remuer du lieu où il étoit. Saint Germer se mit aussitôt en oraison, et, ayant fait ouvrir la bière, on s'aperçut qu'une grande

quantité de sang sortoit des narines du mort, et que son visage en étoit tout couvert. Le roi promit alors de faire bâtir en cet endroit une église dédiée à saint Jean, et d'y élever un monastère, auquel il donna des terres pour l'entretien de douze religieux, qui prieroient le Seigneur pour le salut de son âme et celle de son fils. A l'instant même le corps perdoit la pesanteur qui le rendoit immobile, et l'on put achever de le transporter au monastère des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Le roi Clovis ayant voulu que saint Germer reprît possession des biens qu'il avoit abandonnés à son fils, celui-ci résolut de s'en servir pour fonder un nouveau monastère. Il consulta saint Ouen, qui lui proposa de faire un jeûne de trois jours pour connoître à ce sujet la volonté divine. La troisième nuit, un ange apparut séparément à saint Ouen et à saint Germer, leur ordonnant, de la part du Seigneur, de bâtir un couvent dans sa terre de Flay, éloignée de Beauvais d'environ cinq lieues. Les deux saints remercièrent Dieu de cet avis céleste, et partirent le lendemain matin pour visiter ce domaine. Comme ils y arrivoient, une nuée resplendissante les couvrit, et il en sortit une voix qui leur dit : Ce lieu est digne de respect, parce qu'il y a quarante ans déjà que Dieu l'a béni, sanctifié, et destiné à son fidèle Germer : là doit habiter une très-nombreuse famille de religieux, qui s'y maintiendront tant qu'ils observeront exactement la règle ; et l'entrée en sera à jamais interdite aux femmes. En même temps, la nuée se fondit en une rosée qui marqua sur le sol l'emplacement que devoit occuper l'église, le cloître et les dépendances du monastère.

Saint Germer, assuré par ce prodige de la protection divine, n'épargna rien pour la construction du couvent, qu'il voulut élever à la gloire de la très-sainte Trinité, de la Reine du ciel, des deux grandes colonnes de l'Église, et du bien-aimé disciple de Notre-Seigneur. Il ordonna que les femmes en seroient pour toujours excluses, et fit bâtir un grand nombre de cellules, afin que l'on pût exercer, dans l'intérieur du couvent, tous les arts nécessaires à la vie, voulant enlever par là les occasions de sortie, ordinairement si préjudiciables aux religieux. Il érigea aussi les autres

monastères qu'il avoit fondés en prieurés dépendants de l'abbaye de Flay.

Beaucoup de religieux vinrent se ranger sous sa conduite, et, pendant trois ans et demi qu'il les gouverna, saint Germer établit parmi eux un ordre parfait. Tels furent les derniers travaux de son pèlerinage en cette vallée de larmes. Riche de tant de bonnes œuvres, d'austérités, de saintes entreprises accomplies pour la gloire de Dieu, il alla enfin recevoir la couronne qu'il avoit méritée. Ce fut le 24 septembre de l'an 658, ou selon d'autres, 665 : il avoit alors environ soixante ans. Son corps fut enseveli avec de grands honneurs dans son abbaye de Flay, où Dieu ne tarda pas de manifester sa gloire par des miracles. Sur son tombeau, la santé étoit rendue aux malades, l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, et les possédés étoient délivrés du démon. Dans la suite, à cause des incursions des Normands, ses saintes reliques furent transportées à Beauvais, où le saint abbé est honoré comme un des patrons de la ville, en reconnoissance de ce qu'il la délivra de la contagion appelée le feu sacré, qui ravagea la France au commencement du onzième siècle.

Le Martyrologe romain fait mémoire de saint Germer au 24 de septembre. Sa vie a été écrite par un grave auteur anonyme, qui vivoit dans le siècle suivant; elle a été publiée par don Luc d'Achéry, et revue par Mabillon.

A Autun, fête de saint Andoche, prêtre, saint Thyrse, diacre, et saint Félix, martyrs, qui, amenés d'Orient par saint Polycarpe, évêque de Smyrne, pour prêcher en France, y furent flagellés pendant longtemps, suspendus en l'air pendant tout un jour, les mains retournées; furent jetés dans le feu qui ne les brûla point, enfin on les frappa avec des leviers sur le cou et, ils gagnèrent ainsi glorieusement leur couronne.

En Egypte, supplice de saint Paphnuce et ses compagnons, martyrs. Ce saint, vivant dans une solitude, ayant appris que plusieurs chrétiens étoient retenus dans les fers, poussé par un mouvement de l'esprit de Dieu, alla s'offrir de lui-même au préfet et confessa librement la religion chrétienne. Ce préfet le fit d'abord charger de chaînes de fer, et tourmenter longtemps sur le chevalet. Ensuite on l'envoya avec plusieurs autres à Dioclétien, qui donna l'ordre de l'attacher à un palmier; les autres périrent par le fer.

A Chalcédoine, quarante-neuf martyrs, qui, après le martyre de sainte Euphémie, condamnés aux bêtes par l'empereur Dioclétien, et en étant préservés par miracle, furent à la fin frappés du glaive et s'envolèrent au ciel.

A Clermont, en Auvergne, mort de saint Rustique, évêque et confesseur. — Il étoit natif de Clermont. Ses vertus l'élevèrent d'abord à l'état sacerdotal puis au siége épiscopal, mais d'une façon miraculeuse. L'église de Clermont étant privée de pasteur par la mort de saint Vénérand, il y eut une assemblée des évêques et du clergé pour l'élection de son successeur. Comme les suffrages étoient partagés, et que la compagnie ne pouvoit s'accorder, une femme se présenta à eux et leur dit, qu'ils ne se missent pas davantage en peine pour le choix d'un évêque, parce que Dieu n'agréoit pas ceux qu'ils proposoient, mais qu'ils eussent un peu de patience, et qu'assurément il y pourvoiroit. Ceux-ci cependant demeuroient tout étonnés d'entendre cette femme parler de la sorte, lorsque le saint prêtre Rustique, entra. Dès que cette femme l'aperçut (et il lui avoit été désigné auparavant par une révélation divine), elle s'écria : « Voilà celui que Dieu a élu pour être évêque; voyez, je vous prie, le bon choix qu'il a fait. » Alors chacun lui donna sa voix et déclara que véritablement c'étoit chose juste et raisonnable; ainsi il fut ordonné et sacré évêque de Clermont. Sa vie fut vraiment sainte et sa mort glorieuse; elle arriva le vingt-quatrième jour de septembre. Il vivoit sous l'empire d'Honorius et

de son successeur Valentinien. A là même époque, fleurirent deux autres saints évêques du même nom, l'un à Lyon, l'autre à Narbonne.



VINGT-CINQUIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Firmin, martyr, premier évêque d'Amiens. — Saint Pacifique de Saint-Séverin, Franciscain de l'Observance.

Saint Cléophas, disciple de Notre-Seigneur; saint Herculan, soldat et martyr; saint Firmin, évêque et martyr; saint Paul et ses compagnons, martyrs; saint Bardomien et ses compagnons, martyrs; saint Anathalon, évêque de Milan; saint Loup, evêque de Lyon; saint Aunaire, évêque d'Auxerre; saint Principe, évêque de Soissons; sainte Aurélie et sainte Néomésie, vierges; saint Souleine, évêque de Chartres.

LA VIE DE SAINT FIRMIN,

MARTYR, PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Saint Firmin, illustre et glorieux martyr, vaisseau d'élection, apôtre de Picardie, et premier évêque d'Amiens, naquit en la ville de Pampelune, capitale du royaume de Navarre. Son père, de l'ordre des sénateurs, s'appeloit Firmin, et sa mère Eugénie; qui furent convertis à notre religion à Nîmes en Languedoc, par saint Honest, martyr.

Dieu leur ayant donné un fils, ils le firent aussitôt baptiser et nommer Firmin; ils le mirent le plus tôt qu'ils purent entre ses mains, pour l'instruire tant en la piété qu'aux bonnes lettres: et il fit un tel progrès, principalement en Écriture sainte, qu'à l'âge de dix-sept ans saint Honest l'envoya en sa place prêcher aux champs, de quoi le peuple demeuroit extrêment content. Saint Honest le

iugeant choisi de Dieu pour être un jour quelque grand prélat et un instrument propre à la réduction des infidèles, l'envoya à saint Honorat, à Toulouse, qui le promut aux saints Ordres, et le sacra évêque, lui enjoignant de se transporter en la Gaule, toute remplie d'idolâtrie.

Saint Firmin muni d'un tel pouvoir, et armé de courage, trouva bon d'aller premièrement en son pays, pour disposer de son patrimoine, et le donner aux pauvres : puis il s'en vint à Agen, où il demeura quelque temps, confirmant le peuple nouvellement converti ; il monta ensuite en Auverge, où il disputa contre deux prêtres des idoles, qu'il poussa si vivement qu'ils rendirent les armes, embrassèrent notre religion, et détestèrent la leur, entraînant par ce moyen beaucoup de gens sous les enseignes de la Croix. De là il vint à Angers, donna à l'évêque de si évidentes marques de son élection divine, qu'il le retint l'espace de quinze mois, durant lesquels il alla par le plat pays, et par ses doctes et ferventes prédications en déracina l'idolâtrie, détruisant les idoles, démolissant leurs temples, et réduisant sous le joug de Jésus-Christ un grand nombre d'Angevins.

Mais ne soupirant qu'après le martyre, il sut qu'en la ville de Beauvais, en Picardie, l'on exerçoit contre les chrétiens d'horribles cruautés ; il s'y achemina avec un courage invincible, se mit aussitôt à prêcher, animant si bien les citoyens, qu'ils demandoient plus la mort et le martyre que la vie, et qu'ils ne se soucioient point de tous les tourments dont on les menaçoit. Le président Valère, reconnoissant que la résolution du peuple provenoit des prédications du saint, le mit en prison, dans l'intention de le faire cruellement mourir.

Valère étant rappelé par l'empereur Dioclétien, Sergius fut établi en sa place ; comme il n'avoit pas tant d'autorité que Valère, le peuple mit le saint en liberté, l'amena en la ville, où il prêcha de même qu'auparavant, et avec pareil fruit, réduisant les infidèles, renversant leurs temples et en bâtissant d'autres en l'honneur de Jésus-Christ. Notre-Seigneur l'inspira ensuite de se transporter à Amiens, où devoit être la lice de ses combats et le théâtre de ses

victoires. Il s'y achemina, et en moins de quarante jours il convertit trois mille païens, entre autres Faustinien, sénateur, avec toute sa famille.

Les tyrans Sébastien et Longin, voyant que le culte de leurs dieux diminuoit, l'emprisonnèrent, et au bout de quelque temps le décapitèrent la nuit en la prison, ne l'osant faire publiquement pour l'amitié et le respect que lui portoit le peuple; et ils jetèrent son corps en un lieu inconnu, de crainte qu'il ne fût honoré : Faustinien toutefois fit tant qu'il le trouva, et l'enterra avec beaucoup d'honneur en une sienne terre, où depuis fut érigée une église nommée à présent Saint-Acheul. Sébastien, après cette sanglante exécution, s'en alla à Beauvais, où les habitants, pour le regret de la mort du saint l'assassinèrent.

Le corps du glorieux martyr demeura caché jusqu'au temps du vénérable saint Salve, qui, voyant l'invention des corps de saint Fuscien et d'autres saints martyrs, et se fâchant que celui de l'apôtre de Picardie fût privé de cet honneur, se mit à le chercher soigneusement; mais ne le pouvant trouver, il fit faire des processions, ordonna des prières publiques et un jeûne de trois jours par tout son diocèse. Dieu exauça sa requête, qui étoit si juste; de sorte que le dimanche suivant, disant la messe en l'église de Saint-Acheul, un rayon lumineux donna droit derrière le maître-autel, ce qui fit juger que ce précieux corps y étoit : après y avoir fait creuser, il le découvrit.

Aussitôt il en sortit une si agréable odeur, et si suave qu'elle ne se porta pas seulement en tous les côtés de l'église et aux pays circonvoisins, mais elle s'étendit même aux provinces éloignées; car les évêques de Beauvais, de Noyon, de Cambrai, de Thérouanne et du Mans la sentirent, et accoururent à Amiens : jusque-là que le seigneur de Beaugency, qui étoit atteint de la lèpre, ouvrant à cette heure la fenêtre de sa chambre, ressentit cette miraculeuse odeur et fut entièrement guéri; en reconnoissance de quoi il hypothéqua sa terre à la fourniture de certains legs, qui se payent encore à présent à l'église cathédrale.

Le saint corps y fut solennellement porté le 13 de janvier, au-

quel temps les éléments se changèrent insensiblement, l'air devenant si échauffé, quoique ce fût en la plus rude saison de l'hiver, que les arbres poussèrent des fleurs qui apportèrent la santé à beaucoup de malades, et inclinèrent leurs branches pendant que la châsse passoit. Les chanoines en ce même jour font une procession avec leurs habits d'été, et brûlent, en l'église de la station, force encens et matières aromatiques.

Depuis ce temps, la ville d'Amiens a toujours eu une singulière dévotion envers ce saint, le tenant comme son tutélaire et unique patron. De fait, ils en ont souvent ressenti de notables effets : entre autres en ces troubles derniers, leur ville ayant été surprise et pillée par les Espagnols, fut reprise contre toute espérance par le roi Henri IV, le 25 de septembre, qui est le jour où l'on célèbre sa fête.

Une autre fois, étant arrivé, à cause des péchés du peuple, un embrasement général qui brûla presque toutes les maisons de la ville, et n'épargna pas même les églises, on fut d'avis de porter ce saint corps par la ville et les villages de Picardie, afin d'émouvoir le peuple à la réédification des églises. Quand on l'eut porté jusqu'à une des portes, et placé sur une pierre, en attendant que tout fût préparé, il devint si pesant qu'il fut impossible de l'enlever, et on fut contraint de le rapporter en l'église, à l'extrême joie des habitants. Ceux-ci chantèrent, en signe d'allégresse, le cantique *Benedictus;* ils devinrent si libéraux, qu'ils donnèrent les bagues et les joyaux de leurs femmes pour refaire les églises; et en mémoire du miracle en bâtirent une nouvelle, que l'on nomme à présent Saint-Fimin de la Porte. C'est ce que disent les auteurs anciens, principalement Pierre de Natalibus.

Les Martyrologes de Rome, d'Adon, d'Usuard et du Vénérable Bède en font mention le 25 de septembre, qui fut le jour de son martyre.

Du temps de l'empereur Gratien, un autre évêque, du même nom, fleurit en la même ville; il étoit descendu de la race de Faustien, sénateur, et décéda le 28 d'août. Sa vie est rapportée par Pierre de Natalibus, et il en est honorablement parlé au Trésor des Prédicateurs.

LA VIE DE SAINT PACIFIQUE DE SAINT-SÉVERIN,

FRANCISCAIN DE LA STRICTE OBSERVANCE.

Dans la Marche d'Ancône, en la ville de Saint-Séverin, naquit, le premier mars 1653, d'Antoine-Marie Divini et de Marie-Angèle Bruni, saint Pacifique de Saint-Séverin. Il fut baptisé le même jour et reçut le nom de Charles-Antoine, qu'il échangea pour celui de Pacifique, en prenant l'habit de Saint-François. Il montra dès sa plus tendre enfance une grande inclination à la piété, en sorte que l'évêque de Saint-Séverin, Mgr Angélo Maidalchini, lui administra le sacrement de Confirmation, le 6 juillet de l'an 1566, lorsqu'il n'avoit guère plus de trois ans. L'année suivante, il perdit sa mère; et soit que son père fût déjà mort, soit que sa pauvreté ne lui permît pas d'entretenir sa nombreuse famille, car il avoit treize enfants, saint Pacifique fut placé avec ses frères chez un de ses oncles, qui étoit prêtre, et s'appeloit Bruni.

Le bienheureux enfant eut beaucoup à souffrir du caractère de son oncle. C'étoit un homme d'une conduite irréprochable, mais d'une sévérité outrée. Les moindres fautes étoient punies par lui sans pitié. Souvent ses serviteurs rejetoient sur le saint les accidents causés par leur négligence, et il enduroit sans se plaindre les châtiments qu'ils lui attiroient. Un jour pourtant, Notre-Seigneur prit par un miracle sa défense. Un tonneau avoit été laissé ouvert, et la plus grande partie du vin s'étoit répandue. On rejeta le tort sur l'enfant, que son oncle conduisit en le frappant jusque dans la cave, pour lui montrer la perte dont il étoit cause; mais quand ils furent descendus, la terre étoit sèche et le tonneau rempli, en sorte qu'il servit à la consommation de la famille aussi longtemps que de coutume.

Le saint se consoloit de la dureté de son oncle par ses entretiens avec Dieu. Tout le temps que l'étude et les occupations dont on le chargeoit lui laissoient libre, il l'employoit à fréquenter les églises, principalement celles de la très-sainte Vierge, de saint Augustin et de saint Philippe de Néri, y entendant chaque jour plusieurs messes. Tout dépourvu d'argent qu'il étoit, il trouvoit encore moyen de soulager les pauvres, en ramassant avec soin le pain et les provisions qui se perdoient dans la maison de son oncle, et en les leur distribuant. Quand il eut achevé ses humanités, dans lesquelles il surpassa tous ses condisciples, il résolut de se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Saint-François. C'étoit depuis longtemps un désir qui ne le quittoit plus. Tout petit enfant, il aimoit à se couvrir les épaules de quelque vieux morceau de drap, et quand ses parents lui en demandoient la raison, il répondoit : Je veux me faire religieux de Saint-François.

Il se présenta donc aux Frères-Mineurs de Saint-Séverin, qui l'envoyèrent faire son noviciat au couvent de Forano. Il reçut l'habit le 28 décembre 1670 : il avoit alors près de dix-huit ans. Sa ferveur, sa modestie, son exactitude dans l'observance de la règle, le distinguèrent bientôt de ses compagnons qui, le voyant si assidu à l'oraison, lui disoient quelquefois, en se moquant de lui: « Tu crois être déjà un saint, mais nous n'avons pas une grande foi en tes reliques. » Alors il leur répondoit gaiement et d'une manière affectueuse : « Vous avez raison, et je vois que vous me connoissez bien. » Dès cette époque, il commençoit à éprouver des ravissements, car souvent ses compagnons étoient obligés de l'avertir de la fin des exercices, tant son âme étoit absorbée en Dieu. Son humilité, sa douceur avoient triomphé de toutes les préventions : chacun l'aimoit et le respectoit, et on ne l'appeloit que le jeune saint.

Le 28 décembre de l'an 1671, il fut admis à la profession solennelle; il passa ensuite trois années au couvent de Sainte-Marie du Peuple, à Montalboddo, pour faire sa philosophie, et quatre années à Fossombrone, pour le cours de théologie. C'est dans cette dernière ville, qu'il fut ordonné prêtre, le 4 juin 1678, à l'âge de

vingt-cinq ans. Trois ans après, on le nomma professeur de philosophie, mais il renonça bientôt à cet emploi, que son humilité lui faisoit regarder comme au-dessus de ses forces. Il enseigna alors la parole de Dieu aux peuples de la campagne, qui accouroient en foule pour l'entendre; mais des infirmités précoces, occasionnées par ses austérités, le forcèrent d'abandonner le ministère apostolique à l'âge de trente-cinq ans. Nommé plus tard gardien du couvent de Saint-Séverin, il se démit encore de cette dignité, dont il se jugeoit indigne, et mourut simple religieux dans ce même couvent.

Pendant qu'il en étoit supérieur, il fut obligé d'en faire rebâtir les murs; mais la chaux et les matériaux manquoient. Les ouvriers lui en firent l'observation. Dieu y pourvoira, répondit le saint. En effet, à leur grande stupeur, ils se multiplièrent si bien sous leurs mains, qu'il en resta encore, après que les murs furent réparés. Un jour que la communauté étoit dans le besoin, le saint fit à Dieu sa prière, et aussitôt un bienfaiteur inconnu se présenta chez le syndic du couvent, et lui remit une grosse somme d'argent, en lui disant : « Je vous donne ceci pour les pressants besoins du père Pacifique. »

Rentré volontairement dans la voie d'obéissance, qu'il préféroit à celle du commandement, il se montra le plus simple, le plus humble, le plus soumis de tous les religieux. Un de ses compagnons lui dit un jour qu'ils étoient désignés tous les deux pour le couvent de Forano. Sans observation, sans murmure, il monte à sa cellule, prend son bâton avec son bréviaire, et descend à la porte, attendant son compagnon pour partir avec lui. On lui apprit alors que c'étoit une plaisanterie de ce religieux, et que tous deux restoient au couvent. Il reporta avec la même tranquillité son bâton et son bréviaire, ne montrant aucune humeur de ce qu'on se fût joué de lui.

Le gardien lui commanda, un jour de fête, d'aller dire la messe à une lieue de là, dans la montagne. Quoiqu'on fût au mois de janvier, que le temps fût affreux et que les torrents débordassent, il partit aussitôt malgré ses infirmités. A son retour, le gardien eut

regret de l'avoir mis à une si rude épreuve, et lui en fit ses excuses; mais le saint lui répondit avec une douceur et une sérénité angéliques: « Ce n'est pas vous, Père gardien, c'est Dieu qui l'avoit commandé. »

Il étoit, du reste, plein de dureté pour son corps, qu'il traitoit comme un esclave rebelle. Outre le cilice et les disciplines, il l'affoiblissoit par les jeûnes et en le privant de sommeil. Il ne dormoit que trois ou quatre heures, et ne mangeoit souvent qu'un peu de pain trempé dans l'eau rougie. Le samedi et la veille des fêtes de Notre-Dame, il jeûnoit au pain et à l'eau. Il garda, pendant plus de trente ans, des plaies aux jambes qui lui faisoient endurer d'affreuses douleurs. Jamais on ne l'entendit se plaindre, et si on lui témoignoit quelque compassion, il disoit: « Eh! qu'est-ce que cela, pour gagner le paradis? » Il devint sourd, et, à force de pleurer ses fautes, il perdit la vue. Un état si triste ne put altérer la sérénité de son âme. Il étoit toujours gai et joyeux, parce qu'il possédoit Notre-Seigneur, en qui réside toute joie et tout contentement.

Ses extases, en effet, étoient fort fréquentes, surtout pendant la sainte messe, lorsqu'il pouvoit encore la dire. Au moment de la consécration, il sortoit de son visage comme des rayons de lumière, et son corps étoit élevé au-dessus de terre. Il restoit ainsi ravi pendant plusieurs heures, et quand on lui faisoit des reproches de sa lenteur à célébrer le saint Sacrifice, il répondoit seulement: « Comment voulez-vous que je sois bref, ayant à traiter avec un si grand Prince? »

Il avoit reçu de Notre-Seigneur le don de prophétie. Un jour que l'on devoit nommer un provincial, un religieux lui demanda lequel des deux compétiteurs seroit élu. « Ce ne sera ni l'un ni l'autre, répondit le saint, mais vous, qui serez choisi; » et, à sa grande surprise, il le fut en effet. La même question lui ayant été faite dans une autre circonstance: « Le provincial, dit-il, sera un certain Père Joseph-Antoine de Monte-Falcone, que je ne connois pas. » Ce qui se vérifia. Un jour qu'il entendoit parler de la naissance d'un enfant d'un habitant de Saint-Séverin, il répondit: *Habemus fratrem*,

ce sera un frère pour nous. Cet enfant entra, en effet, dans l'Ordre de Saint-François.

En l'année 1717, les Turcs, quoique vaincus l'année précédente, envahirent la Hongrie avec des forces considérables. Comme on faisoit partout des prières pour le succès des armes chrétiennes, le saint dit au gardien, en présence des religieux : « Père, ne craignez rien, car la chrétienté remportera une victoire plus grande encore que celle de l'année dernière. » Au moment où le prince Eugène gagnoit la bataille, le saint sortit tout joyeux de sa cellule, et annonça son triomphe. Sainte Véronique Giuliani avoit aussi prédit cette victoire.

Il connoissoit si parfaitement l'état des personnes qui se confessoient à lui, qu'il leur rappeloit les fautes qu'elles avoient commises, avec leurs plus petites circonstances. « Ne vous souvenez-vous plus, disoit-il une fois, que mercredi dernier, vers l'heure de midi, vous avez juré trois fois le nom très-saint de Marie, et deux fois celui de Jésus, parce que votre compagnon vous fit du mal en cherchant à vous jeter par terre? » Il disoit un jour à un religieux : « Vous êtes tenté de repentir pour être entré en religion. » Et comme le Frère avouoit son regret et se recommandoit à ses prières, la tentation disparut.

Il cherchoit à cacher ses miracles en les attribuant aux mérites des saints. Une femme de San-Ginesio vint le trouver au couvent en lui disant : « Père, voulez-vous guérir ma main qui est brisée? »

— Ce n'est pas moi, ma fille, répondit-il, qui te guérirai, mais bien saint François.

Et ayant fait sur elle le signe de la croix, elle se trouva guérie.

L'eau des torrents se divisoit à son approche pour la laisser passer à pied sec, et la neige s'arrêtoit à sa voix. Un jour que des ouvriers travailloient pour le couvent, la neige commença à tomber avec tant de force, qu'ils voulurent quitter leur ouvrage ; mais le saint les encouragea en les assurant qu'elle ne les gêneroit pas. Il cessa en effet de neiger en cet endroit; mais à peine les ouvriers eurent-ils fini, qu'il fut couvert de neige comme le reste du pays.

Ces prodiges avoient répandu au loin le bruit de la sainteté du

serviteur de Dieu. De tous côtés on venoit le consulter. Mgr Organi ayant voulu savoir de lui si sa fin étoit proche, il lui répondit : Monseigneur, le paradis, le paradis, et dans peu je vous y suivrai. Il disoit ceci le 24 juillet de l'an 1721, et le 16 septembre de cette même année, les plaies de ses jambes s'étant fermées, il fut bientôt à l'extrémité. Il reçut les derniers Sacrements avec une ferveur extraordinaire, offrant à Notre-Seigneur ses souffrances en expiation de ses péchés. Enfin le 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, pour laquelle il avoit une tendre dévotion, embrassant une dernière fois Notre-Seigneur crucifié, de ses lèvres tremblantes, il remit son âme entre ses mains, vers les dix heures du soir, âgé de soixante-huit ans, six mois et ving-trois jours.

Le lendemain matin, toute la ville de Saint-Séverin accourut au couvent pour contempler les restes mortels du saint. Son corps étoit flexible, et son visage empreint d'une admirable beauté. Plusieurs malades furent guéris en le touchant. Quatre ans après, son tombeau ayant été ouvert, le corps fut trouvé parfaitement intact : il exhaloit une odeur céleste, et répandoit en abondance un sang pur et vermeil, par une blessure qu'il reçut à la tête. Deux morts recouvrèrent la vie, par l'apposition de ses saintes reliques, et les miracles se multipliant, le serviteur de Dieu, béatifié par Pie VI, fut canonisé de nos jours par Grégoire XVI. Sa fête a été fixée au 25 septembre.

Au chateau d'Emmaüs, fête de saint Cléophas, disciple de Jésus-Christ, qui, suivant la tradition, fut enterré avec honneur dans la même maison dans laquelle il avoit reçu le Seigneur à sa table, ayant été tué par le Juifs, pour avoir confessé son nom.

A Rome, saint Herculan, soldat et martyr, qui, ayant été converti à la vue des miracles opérés dans le martyre de saint Alexandre, évêque, fut décapité après avoir souffert plusieurs tourments sous l'empereur Antonin.

A Amiens en France, saint Firmin, évêque, dans la persécution de Dioclétien ayant souffert plusieurs tourments sous le président Rictiovare, fut décapité et consomma ainsi son martyre.

A Damas, saint Paul et sainte Tatte, sa femme, et saint Sabinien, saint Maxime, saint Ruf et saint Eugène, leurs fils, martyrs, qui tous, ayant été accusés d'être chrétiens, rendirent leurs âmes à Dieu, ayant souffert les fouets et d'autres supplices.

En Asie, martyre de saint Bardomien, de saint Eucarpe et de vingt-six autres.

Le même jour, saint Anathalon, évêque, qui, étant disciple de l'apôtre saint Barnabé, lui succéda sur le siége de Milan.

A Lyon, mort de saint Loup, évêque, et auparavant anachorète.

A Auxerre, saint Aunaire, évêque et confesseur.

Le même jour, saint Principe, évêque de Soissons, frère de saint Remy, évêque.

A Anagni, sainte Aurélie et sainte Néomésie, vierges.

A Blois, saint Souleine, évêque de Chartres, illustre par ses miracles.— Il est probable qu'il étoit François, mais on ignore le lieu de sa naissance. Dès son enfance, il s'adonna aux œuvres vertueuses et charitables ; il méprisa tellement les biens de ce monde, qu'il distribua son patrimoine aux pauvres, et en récompense Dieu l'honora du don des miracles, avant même qu'il ne fût évêque. On rapporte que par ses prières et ses mérites, Dieu rendit la santé à un aveugle de naissance, sourd et muet, et qui de plus ne pouvoit se remuer, tant étoit forte la foiblesse de ses membres. Ce miracle lui donna une telle réputation, que le roi Clovis lui-même, qui étoit encore païen, ordonna qu'après la mort de Flavius, évêque de Chartres, il lui succéderoit. Ce qui arriva ainsi, mais avec assez de difficulté, parce que, ennemi comme il l'étoit des honneurs

mondains, il alla se cacher dans une caverne, et on ne put le trouver; de sorte que l'on fut obligé de procéder à l'élection d'un autre évêque, qui fut l'archidiacre Aventin. Cependant saint Souleine étant sorti de sa caverne pour venir saluer le nouvel évêque, il fut saisi par le peuple qui, après la déposition d'Aventin, le fit consacrer évêque. Il contribua beaucoup à la conversion du roi Clovis, par les saintes remontrances qu'il lui faisoit, d'autant plus que le roi communiquoit souvent avec lui, et prenoit ses avis dans les affaires de grande importance. Il mourut le vingt-cinquième jour de septembre, vers l'an 495; il fut enseveli à Maillé, abbaye voisine de Tours. Depuis, son corps fut transporté à Blois, dans une église qui lui est dédiée, mais les hérétiques ruinèrent son tombeau. Saint Grégoire de Tours dit l'avoir vu à Maillé, et rapporte que la découverte en fut faite d'une manière miraculeuse, par deux possédés qui furent délivrés du démon et rendus à la santé; plusieurs autres miracles s'y accomplirent.



VINGT-SIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Cyprien et sainte Justine, martyrs. — Saint Nil, abbé, fondateur du monastère de Grotta-Ferrata.

Saint Callistrate et ses compagnons, martyrs; saint Eusèbe, pape; saint Eusèbe, évêque de Boulogne; saint Vigile, évêque de Bresce; saint Sénateur; saint Amance, prêtre.

VIE DE SAINT CYPRIEN ET DE SAINTE JUSTINE,

MARTYRS.

AN 311.

Saint Melchiade, pape. — Constantin, empereur.

Sainte Justine étoit de la ville d'Antioche,, fille de Dasie et de Clédovie, ses père et mère, qui étoient gentils : Justine l'étoit aussi ; néanmoins, par la doctrine du saint diacre Pralle, elle se convertit à la foi de Jésus-Christ, et, par son moyen, en suite d'une révélation qu'ils eurent, ses père et mère furent convertis et baptisés. Justine étoit extrêmement belle, et avoit beaucoup de perfections naturelles ; mais elle étoit sans comparaison plus belle à cause des vertus dont son âme brilloit devant Dieu, à qui elle avoit consacré sa virginité comme à son cher Époux.

Le diable envieux de la sainteté de Justine, tâcha de la faire déchoir de la perfection où elle étoit parvenue. Pour cet effet, il suscita Agladie, jeune païen, riche et de bonne naissance, qui jeta les yeux de sa concupiscence sur Justine, s'efforçant par toutes les

voies obliques dont se sert l'amour aveugle, de la faire condescendre à sa volonté : mais il ne trouva aucun moyen capable de vaincre la résolution de cette sainte jeune fille.

Agladie voyant le peu de succès de ses desseins, eut recours aux démons qui l'excitoient, afin d'avoir par leur moyen ce qui lui étoit autrement impossible. Il y avoit à Antioche un grand magicien nommé Cyprien, à qui il découvrit ses prétentions sur Justine, les moyens dont il s'étoit servi pour la gagner, l'obstination et la dureté de son esprit, et le pria de le secourir de son art surnaturel et puissant, ajoutant qu'au reste il le contenteroit à sa volonté, et qu'il demeureroit à jamais son obligé.

Cyprien se fit fort de vaincre Justine, et de la soumettre à Agladie. Il appela les diables, et leur commanda ce qu'ils devoient faire. Ils y allèrent plusieurs fois, attaquèrent et combattirent la sainte : mais ce fut en vain, et ils demeurèrent tout confus ; car la sainte, favorisée de son Époux Jésus-Christ, armée d'oraison et de jeûne, et spécialement du signe de la croix, les repoussa bravement. Cyprien demeura bien étonné de voir le peu d'effet de son art, de ce que les diables confessoient eux-mêmes leur foiblesse, et qu'il leur étoit impossible de vaincre Justine, à cause qu'elle étoit chrétienne.

Cyprien connut par là que Jésus-Christ étoit plus puissant que tous les diables à qui il faisoit tant d'hommages ; et la lumière du ciel pénétra si avant son cœur, qu'il résolut de se faire chrétien. Il alla trouver Anthime, évêque, et lui découvrit tout ce qui se passoit ; puis après avoir brûlé tous ses livres de magie, et renoncé au diable et aux arts diaboliques, il reçut le baptême, et fut fait diacre, éclatant en grande sainteté et en plusieurs miracles. Et comme il avoit reçu cette grande faveur par le moyen de la très-sainte vierge Justine, il eut toujours un soin particulier de l'assister en ses bons desseins, lorsqu'elle fut abbesse d'un monastère de filles.

Ces saints étant fort renommés, un comte nommé Eutholmius, les fit prendre ; il tourmenta d'abord Cyprien, lui faisant égratigner les flancs avec des ongles d'acier : et après avoir bien soufflété Justine, il lui fit déchirer le corps à coups de fouets. On re-

mena Cyprien en prison, et Justine en la maison d'une dame. Quelques jours après, ce comte les fit derechef comparoître devant lui, et, voyant leur persévérance en la foi, il les fit jeter dans une chaudière bouillante, pleine de graisse et de poix-résine. Mais les martyrs sortirent de la chaudière aussi sains qu'ils y étoient entrés, par la vertu de ce Seigneur, à qui toutes les créatures obéissent. Un prêtre des gentils, nommé Athanase, fut brûlé du feu qui avoit épargné les martyrs.

De là on les mena à Nicomédie, où, après avoir enduré d'autres tourments, ils eurent la tête tranchée, et leurs corps demeurèrent six jours sans sépulture, afin de servir de curée aux bêtes : mais Dieu les conserva entiers. Les chrétiens les enlevèrent de nuit dans un navire, les emportèrent à Rome, où ils furent premièrement, et enterrés en un champ de Rufine, célèbre dame, et depuis transportés en l'église de Saint-Jean de Latran, où ils sont encore aujourd'hui, auprès des fonts de baptême.

L'Église solennise la fête de ces deux saints le 26 septembre, jour de leur martyre, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien. Les quatre Martyrologes et Métaphraste font mention de ces saints.

LA VIE DE SAINT NIL,

ABBÉ, FONDATEUR DU MONASTÈRE DE GROTTA-FERRATA

A quelques milles de Frascati, sur la route d'Albano, vous découvrez, au milieu d'une plaine, une vaste enceinte entourée de tours et de hautes murailles; c'est le couvent grec de Grotta-Ferrata. Cet aspect de forteresse, ces souvenirs de guerre contrastent d'une manière étrange avec les pensées de solitude, de silence et

de paix que rappelle le cloître. Il vous semble être transporté tout d'un coup à ces siècles de combats, d'invasions perpétuelles, où amis et ennemis pilloient tour-à-tour; où, pour prier en repos, il falloit se cacher derrière un rempart. Si les portes n'en étoient ouvertes à tout venant, Grotta-Ferrata ressembleroit assez à un monastère arabe ou cophte, perdu dans les plaines de la Syrie ou de l'Egypte.

Vous passez entre deux tourelles, et, traversant une large cour, vous entrez dans l'église du couvent. Cette église est d'une seule nef, simple et sans rien de ce qui attire les regards; mais elle renferme un trésor, le corps de saint Nil le Jeune, fondateur du monastère.

Saint Nil vivoit dans la dernière moitié du dixième siècle. Dieu le donna aux Ordres monastiques d'Orient au même temps où il donnoit à ceux d'Occident saint Romuald, qui concilia la vie érémitique avec la vie commune, ce prodige de la perfection religieuse. Dieu essayoit encore d'aimer d'un même amour son Eglise grecque et son Eglise latine, les deux filles de Jésus-Christ, et, comme un bon père, il partageoit également entre elles ses grâces et ses saints.

Saint Nil fut comme le dernier des Pères du désert. C'est un héritier de saint Paul et de saint Antoine, dont il a toutes les traditions. C'est une des dernières fleurs qui se soient épanouies sur le tronc des Ordres basiliens. Déjà la cognée étoit à la racine de l'arbre, et la main de Dieu prête à frapper.

Il étoit né à Rossano, sur les bords du golfe de Tarente, dans la grande Grèce, aujourd'hui la Calabre, la première et la dernière province que les Grecs aient occupée en Italie. Sa famille, comme la plupart de celles de ce pays, étoit originaire de la Grèce. Quoique né en Occident, par son origine, par sa langue, par les rites de son culte, il appartenoit donc à l'Eglise d'Orient. Jeune, riche, habile dans les sciences, énivré de sa fortune, de son esprit, de sa beauté, il ne sut défendre son cœur des séductions de la jeunesse; mais la lecture des Pères du désert le rappela à Dieu. Homme de résolution, il quitta Rossano et s'enfuit dans un monastère.

Les Sarrasins occupoient alors la Sicile, et de là, ils faisoient des incursions sur les côtes de la Calabre, ravageant les villes, les châteaux et les monastères, emmenant les hommes et les femmes en captivité. A la porte du couvent, Nil rencontra un Sarrasin qui l'arrêta.

— Où vas-tu, lui demanda le soldat de Mahomet?

— Je vais, dit Nil, me faire moine dans ce couvent.

Le musulman surpris, considéra le jeune homme d'une si admirable beauté, vêtu d'habits magnifiques, et qui n'avoit pas trente ans.

— Tu devrois attendre, dit-il, à ta vieillesse pour t'engager dans la vie monastique, si tu l'as résolu.

— Non, répond Nil, Dieu ne veut pas que nous soyons bons par nécessité; un vieillard n'a plus la force de le servir, non plus que de porter les armes pour son prince. Je veux servir Dieu dans ma jeunesse, afin qu'il honore ma vieillesse.

Touché de cette admirable réponse, le Sarrasin laissa passer Nil avec respect, et n'osa l'emmener en captivité. Il s'éloigna lentement, puis, comme frappé par la grâce, il revint sur ses pas, et n'ayant que quelques pains, il les partagea avec Nil, en signe de fraternité.

Le saint jeune homme, après un court séjour dans plusieurs monastères basiliens, se retira dans une caverne de la Calabre, pour y mener la vie des anciens Pères. Depuis le matin jusqu'au soir, il partageoit ses heures entre le travail, la lecture des livres saints et la récitation des psaumes. Après le soleil couché, il se mettoit à table, mangeoit un peu de pain, ou sans pain, des herbes cuites ou des fruits, selon la saison. Sa table étoit une grosse pierre, et son plat, un débris de pot de terre; il ne buvoit que de l'eau, et par mesure. Quelquefois il passoit le carême sans autre nourriture que la sainte Communion. La nuit, il dormoit une heure, puis se levoit pour réciter le psautier. Son habit étoit un sac de poil de chèvre qu'il portoit un an. Il n'avoit ni lit, ni siége, ni coffre; son encrier étoit de la cire appliquée sur du bois : tel étoit son amour pour la pauvreté.

Une vie si austère lui attira plusieurs disciples. Nil fonda un monastère près de Rossano, sa patrie, et à une petite distance, dans la montagne, il bâtit une forteresse, où il se retiroit avec ses moines, au temps des incursions des Sarrasins. Il devint bientôt célèbre dans tout l'Orient, par son austérité et par ses miracles. Sa renommée se répandit à Constantinople, à la cour de l'empereur, et l'émir des Sarrasins lui renvoya avec honneur quelques-uns de ses moines, qui avoient été pris par ses soldats. Averti, cependant, par une révélation divine du triomphe que les Sarrasins alloient remporter en Calabre, Nil réunit ses moines, abandonna son monastère et fuyant le midi, où l'Église devoit pour un temps succomber sous le schisme et la persécution, il se mit en marche vers Rome. Arrivé, après de longs jours de voyage, au pied du mont Cassin, la plus célèbre des abbayes d'Occident, l'abbé descendit au-devant de lui avec sa communauté, les prêtres et les diacres revêtus de leurs ornements, les clercs portant des cierges et des encensoirs, comme au jour des solennités. Au bas de la montagne, auprès de San-Germano, les enfants de Saint-Benoît et de Saint-Basile se rencontrèrent, et les deux plus anciennes familles religieuses se donnèrent le baiser de paix. Nil monta au monastère et chanta l'office dans la langue de saint Basile, sur le tombeau de saint Benoît. Puis, en reconnoissance de l'hospitalité généreuse de ses Frères de l'Église latine, il guérit tous les malades, et accepta de l'abbé du Mont-Cassin le couvent de San-Michele in Val de Luce, où il se retira.

Dix-sept ans après, un Grec, qui avoit mené la vie religieuse dans son couvent, se laissa aller au schisme de Crescence, et devint antipape, sous le nom de Jean XVI. Du fond de sa solitude, Nil en fut averti. « Mon fils, lui écrivit-il, vous voilà rassasié de la gloire de ce monde, il est temps de vous en revenir au repos de la vie monastique. » Le malheureux se refusa à ces douces instances et fut pris par les soldats d'Othon III, qui le mutilèrent, lui arrachèrent les yeux et le jetèrent en prison.

A cette nouvelle, Nil saisi de douleur, tout accablé de vieillesse et d'infirmités, prit son bâton et partit pour Rome. « L'empereur Othon et le Pape Grégoire, raconte Fleury, ayant appris son arri-

vée, allèrent au-devant de lui, et le prenant chacun par une main, le menèrent au palais patriarchal, et le firent asseoir au milieu d'eux, lui baisant les mains, chacun de leur côté. Le saint homme gémissoit de ce traitement et le souffroit toutefois, dans l'espérance d'obtenir ce qu'il désiroit. Il leur dit donc : « Epargnez-moi, pour Dieu, je suis le plus grand pécheur de tous les hommes, un vieillard demi-mort, et indigne de ces honneurs. C'est plutôt à moi à me prosterner à vos pieds et à honorer vos dignités suprêmes. Ce n'est pas le désir de la gloire ou des biens qui m'a fait venir à vous. C'est pour celui qui a si malheureusement déchiré l'Eglise. Je vous supplie de me le donner, afin qu'il se retire avec moi, et que nous pleurions ensemble nos péchés. »

L'empereur protesta que ses soldats avoient agi sans son ordre ; mais la crainte de ranimer le schisme ne lui permit pas de mettre l'antipape en liberté.

Alors saint Nil quitta Rome et se retira dans un monastère qu'il venoit de fonder auprès de Gaëte. C'est là qu'Othon l'alla visiter l'année suivante, au retour d'un pèlerinage qu'il avoit fait à l'église de Saint-Michel au mont Gargano. Avant de s'éloigner, l'empereur dit au saint vieillard : « Demandez-moi, comme à votre fils, tout ce qu'il vous plaira. » Saint Nil, portant sa main sur sa poitrine, répondit : « Je ne demande autre chose à Votre Majesté que le salut de son âme. Tout empereur que vous êtes, vous mourrez comme un autre homme, et vous rendrez compte de toutes vos actions. »

Ce souvenir de la mort, au milieu des pompes de la plus grande dignité humaine qu'il y eût sur la terre, toucha l'empereur. Il ôta en pleurant sa couronne impériale, et la mettant entre les mains du saint, il s'agenouilla pour recevoir sa bénédiction.

Saint Nil mourut auprès de Tusculum, quelques jours seulement après avoir établi le monastère de Grotta-Ferrata, où il fut enseveli. Lorsqu'il étoit à l'extrémité, le comte de Tusculum vint le voir, et se jetant sur le corps presqu'inanimé, il disoit en fondant en larmes : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'abandonnez-vous sitôt ? C'est que vous avez horreur de mes péchés. » Et lui

baisant les mains, il ajoutoit: « Vous ne m'empêchez-plus de vous baiser les mains, comme vous faisiez auparavant, en disant: Je ne suis ni évêque, ni prêtre, ni diacre; je ne suis qu'un pauvre petit caloyer. » Le comte parlant ainsi, dit Fleury, répandoit tant de larmes, qu'il en tiroit des yeux de tous les assistants. Le médecin, tâtant le pouls du saint vieillard, assuroit qu'il n'avoit ni fièvre, ni aucun signe de mort. Après qu'ils se furent retirés et que l'heure des Vêpres fut venue, les Frères résolurent de porter le saint homme dans l'église. Car c'étoit la fête de saint Jean l'Evangéliste, que les Grecs célèbrent le 26 de septembre; et ils savoient quelle dévotion il avoit pour les fêtes des saints, et qu'il disoit toujours qu'un moine doit mourir dans l'église. Ils le firent donc, et l'office des vêpres étant fini, et le soleil couché, le saint expira. Ils passèrent toute la nuit à chanter les psaumes et les prières des funérailles, et le matin ils prirent le lit où étoit le corps, et l'emportèrent, avec les cierges et l'encens, jusqu'au lieu où les autres Frères l'attendoient, c'est-à-dire, à la Grotte-Ferrée. La rencontre des deux troupes de moines renouvela leur douleur, et le comte Grégoire, avec les gens du pays qui étoient accourus en foule, suivoient le convoi en pleurant. Toute la communauté, avec l'abbé Paul, demeura auprès du tombeau de saint Nil, travaillant de leurs mains, et gagnant leur pain avec peine, à cause de la pauvreté du lieu; mais il devint bientôt un célèbre monastère. »

Saint Nil mourut le 26 septembre de l'an 1005, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, et il est fait mémoire de lui en ce jour au Martyrologe romain. Sa vie a été écrite par un de ses disciples, que l'on croit être saint Barthélemy, troisième abbé de Grotta-Ferrata.

A Rome, saint Callistrate, martyr, et quarante-neuf autres soldats qui, dans le persécution de Dioclétien, voyant que Callistrate, renfermé dans un sac et jeté dans la mer, en étoit sorti miracu-

leusement et sans aucun mal, se convertirent à Jésus-Christ et souffrirent avec lui le martyre.

Et aussi à Rome, saint Eusèbe, pape.

A Boulogne aussi, saint Eusèbe, évêque et confesseur.

A Bresce, saint Vigile, évêque.

A Albano, saint Sénateur.

A Tiferno, saint Amance, prêtre, illustre par le don des miracles.



VINGT-SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Cosme et saint Damien, frères et martyrs.

Sainte Epicharis, martyre; saint Fidence et saint Térence, martyrs; saint Adulphe et saint Jean, martyrs; saint Florentin, martyr; saint Marc, évêque de Giblet; saint Caïe, évêque de Milan; saint Adérit, évêque de Ravenne; sainte Heltrude, vierge; saint Elzéar, comte; saint Vincent de Paul.

LA VIE DE SAINT COSME ET DE SAINT DAMIEN,

FRÈRES ET MARTYRS.

AN 275.

Saint Caïus, pape. — Dioclétien, empereur.

Les saints martyrs Cosme et Damien, frères, étoient natifs d'Égée, ville d'Arabie, de parents chrétiens. Ils perdirent leur père étant encore en bas âge. Théodora, leur mère, étoit une bonne et sainte femme, qui prit grand soin à les faire instruire en la crainte de Dieu. Ils s'adonnèrent à l'étude des bonnes lettres, spécialement en la médecine, où ils se rendirent excellents. Ils guérissoient plusieurs maladies qui sembloient incurables: mais c'étoit plus par art divin qu'humain. Leur but n'étoit point l'intérêt temporel, ni l'amas des richesses: mais la miséricorde et le pur amour de Dieu, par la vertu duquel ils guérissoient. De là vient que les Grecs les surnommèrent *Anargyres*, c'est-à-dire sans argent, parce qu'ils n'en prenoient point, ce qui les faisoit aimer et respecter de tout le peuple, qui recevoit tant d'offices de leur part, et leur renommée voloit partout.

Il y avoit alors dans la ville d'Égée un proconsul nommé Lysias, homme très-cruel, ennemi mortel des chrétiens, qui ouït parler de ces deux frères. Il les fit comparoître devant lui, leur demanda d'où ils étoient, et comment on les appeloit : ils répondirent qu'ils étoient de la province d'Arabie, natifs de la ville d'Égée, qu'ils avoient nom Cosme et Damien, et qu'ils avoient trois autres frères nommés Anthime, Léonce et Euprèpe, tous chrétiens.

Les autres frères furent aussitôt pris, et le proconsul tâcha, par toutes sortes d'artifices, de les faire tous sacrifier aux dieux, mais voyant qu'il perdoit son temps, il les fit lier pieds et mains, fouetter et tourmenter étrangement, puis jeter dans la mer tout garrottés. Notre-Seigneur envoya un ange pour les préserver, qui les délia et les amena au bord. Lysias attribuant cela à l'art magique, et non à la vertu de Jésus-Christ, les fit remettre en prison, puis le lendemain jeter dans un grand feu ; mais les saints demeurèrent au milieu des flammes sans être brûlés, priant et remerciant Dieu de la miséricorde qu'il leur faisoit. Un grand vent écarta çà et là les flammes de ce feu, lesquelles brûlèrent plusieurs des païens qui se tenoient alentour.

Cela étonna le consul, mais il ne se rendit pas, car il les fit appliquer à la torture et leur fit déchirer les membres ; toutefois l'ange de Notre-Seigneur les défendit, et ils sortirent de ce tourment sans être rompus. Lysias étoit confus de ne pouvoir comprendre la puissance divine et la vertu de la religion chrétienne. Enfin il commanda qu'on les pendit à deux croix, et qu'on les lapidât. Mais que peut la force de l'homme contre le bras de Dieu ? Pas une des pierres qu'ils jetoient ne frappoit les martyrs, mais la plupart retomboient sur ceux qui les lançoient ou qui regardoient ce spectacle, s'en allant tous estropiés. Le président qui assuroit que cela n'étoit qu'enchantement, leur fit tirer des traits, mais ces flèches retournoient sur ceux qui les décochoient, et pas une ne les put frapper. Le juge voyant cela, prononça contre eux une sentence de mort, et les condamna à avoir la tête tranchée ; ainsi ces deux frères martyrs finirent glorieusement leur vie, et leurs trois frères avec eux.

Des hommes dévots enterrèrent leurs corps dans la ville d'Égée. L'Église célèbre leur martyre le 27 septembre, qui fut l'an de Notre-Seigneur 275, sous l'empire de Dioclétien. Les corps de saint Cosme et de saint Damien furent depuis transportés à Rome, et portés en une belle église, que le Pape saint Félix, bisaïeul de saint Grégoire le Grand, fit bâtir, et où ils sont maintenant fort honorés.

Au rapport de Grégoire de Tours, Notre-Seigneur opéroit par eux plusieurs miracles, et les malades qui visitoient leur tombeau s'en retournoient guéris. Quelquefois les saints apparoissoient en songe, et disoient aux malades ce qu'ils devoient faire pour leur santé. L'empereur Justinien est un de ceux qui ont été guéris par les prières de ces saints, et, reconnoissant le bien qu'il avoit reçu d'eux, il fit bâtir en leur nom deux églises magnifiques. Les chrétiens avoient aussi coutume d'aller en pèlerinage à l'église de saint Cosme et de saint Damien, qui étoit en Palestine.

Nicétas a écrit la vie de ces saints, qui est rapportée par Métaphraste et Surius, au cinquième tome. Les Martyrologes romain, de Bède et d'Usuard font mention d'eux, et Adon plus amplement; le cardinal Baronius en parle en ses Annotations et en ses Annales. Au second concile de Nicée, il est rapporté quelques miracles que fit Notre-Seigneur par l'intercession de ces saints, guérissant miraculeusement les malades qui se recommandoient à eux.

A Rome, sainte Epicharis, femme d'une famille de sénateurs, qui, dans la persécution de Dioclétien, après avoir été meurtrie de cordes plombées, fut décapitée.

A Todi, saint Fidence et saint Térence, martyrs, sous le même empereur Dioclétien.

A Cordoue, saint Adulphe et saint Jean, son frère, martyrs, qui furent couronnés pour Jésus-Christ dans la persécution des Arabes.

A Semont, dans la Gaule Lyonnoise, saint Florentin, martyr, qui, ayant eu avec saint Hilier la langue coupée, fut décapité.

A Giblet en Phénicie, saint Marc, évêque, à qui saint Luc donne aussi le nom de Jean.

A Milan, saint Caïe, évêque, disciple de l'apôtre saint Barnabé, qui mourut en paix, après avoir bien souffert dans la persécution de Néron.

A Ravenne, saint Adérit, évêque et confesseur.

Dans le Hainaut, sainte Heltrude, vierge.

A Paris, saint Vincent de Paul, prêtre et fondateur de la congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, homme apostolique et père des pauvres. On célèbre sa fête le 19 juillet, jour auquel nous avons raconté sa vie.

A Paris, saint Elzéar, comte. — Il étoit comte d'Arian, et étoit né à Narbonne, en France, d'une très-noble famille. Son père s'appeloit Hermangaud de Sabran, et sa mère Landune d'Albe, et vulgairement la Bonne Comtesse. Dès son enfance il donna des preuves de sa sainteté future, car lorsqu'il apercevoit des pauvres, il se mettoit à pleurer et ne s'apaisoit que quand on leur avoit donné l'aumône : si bien que sa nourrice étoit obligée de porter du pain pour leur en donner ; à l'âge de cinq ans il avoit coutume de jouer avec eux et de les inviter à dîner avec lui. Lorsqu'il fut capable de recevoir de bonnes instructions, il fut mis sous la conduite de son oncle Guillaume de Sabran, abbé de Saint-Victor de Marseille. Lorqu'il eut atteint sa dixième année, il fut fiancé à une jeune dame de très-bonne famille, nommée Delphine, qu'il épousa trois ans après, et qui, pour ses grandes vertus et sa vie admirable a mérité d'être mise au nombre des saints. Or quand cette vierge lui fut amenée, elle lui dit qu'elle avoit été mariée contre sa volonté, et qu'elle avoit voué sa virginité à Dieu, le suppliant de ne

point vouloir faire violence à ses affections. Saint Elzéar condescendit volontiers à ses pieux desseins, et lui proposa de vivre avec elle dans la chasteté et la continence; depuis, elle s'étudia à macérer son corps par les veilles, les oraisons, les jeûnes, les disciplines et d'autres austérités, de sorte que les deux époux vivoient sous le même toit, dans la même chambre et à la même table, dans une retenue complète et sans ressentir les aiguillons de la chair. Il est vrai qu'il eut l'intention de se retirer dans une solitude, pour servir Dieu plus librement, mais il en fut détourné par une révélation divine. Son palais ressembloit à un couvent, tant il étoit bien gouverné. Il avoit un beau et sage règlement sur la piété et les bonnes mœurs, que ses domestiques étoient obligés d'observer : ils devoient entendre la messe tous les jours, se confesser toutes les semaines, et communier tous les mois; il leur étoit défendu de jurer, de blasphémer Dieu, de jouer aux dés ou à des jeux deshonnêtes et à toutes autres choses semblables. Sa charité envers les pauvres étoit admirable : il en avoit journellement douze à sa table, dont il lavoit les pieds. Il guérit six lépreux, après les avoir embrassés. Pendant une disette, il vida deux fois ses greniers pour subvenir aux besoins des pauvres, et deux fois ils furent remplis miraculeusement. Enfin, après avoir été envoyé de Naples en France par le roi Robert, pour traiter du mariage de son fils Charles, duc de Calabre, il mourut à Paris, le vingt-septième jour de septembre de l'an 1313, à l'âge de vingt-huit ans. Son corps fut enseveli aux Cordeliers de Paris, et transporté depuis au couvent des Cordeliers de la ville d'Apt en Provence.



VINGT-HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Venceslas, duc de Bohême, martyr.

Saint Privat, martyr; saint Stactée, martyr; saint Martial et ses compagnons, martyrs; saint Marc et ses compagnons, martyrs; saint Maxime, martyr; saint Salomon, évêque de Gênes; saint Silvain, évêque de Bresce; sainte Eustochium, vierge; saint Exupère, évêque de Toulouse.

LA VIE DE SAINT VENCESLAS,

DUC ET ROI DE BOHÊME, MARTYR.

AN 938.

Léon VIII, pape. — Constantin VII, empereur.
Louis d'Outremer, roi

L'excellent duc de Bohême et glorieux martyr de Jésus-Christ Venceslas étoit fils d'Uratislas, très-chrétien et très-religieux prince, et de Drahomire, femme perverse et ennemie de notre religion. Il perdit son père étant encore en enfance. Une sienne aïeule, mère de son père, qui s'appeloit Ludmille, sainte matrone, adopta Venceslas, et se chargea de son éducation. Cette pieuse princesse, voulant l'instruire et le nourrir de bonne heure en la crainte de Dieu, et craignant qu'il ne s'imbût de la perverse doctrine de Drahomire sa mère, lui donna un saint homme, nommé Paul, pour précepteur. Son père Uratislas avoit aussi ordonné, par son testament, que l'aïeule de Venceslas en eût la garde noble et la régence de son Etat, jusqu'à ce qu'il fût parvenu en âge: ce qui fut exécuté en cette sorte. Le plus jeune des enfants, nommé Bo-

leslas, demeura avec Drahomire, et on lui donna la province de Boleslavie, pour son entretien et son apanage.

Chacun de ces deux frères imita les mœurs de sa mère. Il n'est pas croyable ce que peut l'éducation des enfants qui demeurent attachés au bien ou au mal qu'ils voient en leur tendre jeunesse, et apprennent de leurs nourrices, de leurs maîtres ou de leurs gouverneurs, ainsi que l'exemple de ces deux frères nous l'enseigne : car Venceslas imita les mœurs de son aïeule chrétienne et religieuse, et son frère celles de sa mère, qui étoient vicieuses et contraires à la religion catholique, dont elle étoit ennemie jurée.

Cette femme remplie d'ambition, nonobstant ce que son mari Uratislas avoit disposé par son testament, s'empara violemment de l'État, et commanda incontinent qu'on fermât les églises. Elle défendit aux prêtres de prêcher, et aux maîtres d'enseigner, sous peine de la prison, du bannissement et de la mort même. Elle changea à Prague les magistrats chrétiens, et en mit de païens en leur place, pour tourmenter ceux qui faisoient profession de la foi de Jésus-Christ. Cela fut cause que Ludmille et les gens de bien furent d'avis que Venceslas prît le gouvernement, pour couper la racine de ces maux; mais Drahomire en conçut une telle haine contre Ludmille sa belle mère, qu'elle la fit noyer.

Venceslas étoit un jeune homme d'une fort belle apparence, qui fut chaste toute sa vie, sobre en son boire et en son manger, très-dévot, et qui assistoit jour et nuit au service divin ; si vertueux qu'il alloit quelquefois la nuit, nu-pieds, par le froid et la neige, sans se plaindre de la rigueur de l'hiver ; quoiqu'un sien compagnon, qui étoit bien vêtu et bien chauffé, se gelât ; mais en marchant sur les vestiges de Venceslas, il se rechauffoit. Son gouvernement étoit plutôt d'un bénin et saint prince, que d'un seigneur temporel ; car il passoit les nuits à prier Dieu, lui demandant la lumière et les forces pour pouvoir s'acquitter dignement de sa charge, et employoit le jour en ses affaires, ou à soulager les pauvres.

Quelques grands du royaume méprisèrent Venceslas, parce qu'il

menoit plutôt la vie d'un humble moine que d'un prince illustre. Entre eux il y en eut un nommé Radislas, qui prit les armes et se jeta sur le duché de Bohême, pillant le pays, sans vouloir donner audience à ceux que Venceslas lui envoyoit pour faire la paix. Ce bon prince voyant le refus que Radislas faisoit de recevoir ses ambassadeurs, marcha contre lui; et, craignant de répandre trop de sang en une bataille rangée, où les innocents souffrent pour les méchants, il s'offrit d'entrer en champ clos, et de se battre en duel. Radislas accepta son cartel de défi, et vint armé de toutes pièces, monté sur un bon cheval, et la lance sur la cuisse. Venceslas de son côté parut, la cuirasse sur son cilice, et un petit coutelas à la main. Quand le signal fut donné, Venceslas se munit du signe de la croix, pendant que son adversaire couroit la lance en l'arrêt pour le percer; mais comme il venoit contre Venceslas, il aperçut des anges autour de lui, et entendit une voix qui lui dit: *Ne le frappe pas;* ce dont il demeura si épouvanté, qu'il descendit de cheval et se vint jeter aux pieds de ce bon prince, en lui demandant pardon.

Une autre fois, l'empereur Othon Ier ayant fait assembler les princes de l'empire à Worms, pour traiter en la diète impériale d'affaires importantes, le duc de Bohême y fut appelé. Un jour que son aumônier avoit été un peu long à chanter la grand'messe, il se trouva des derniers à l'assemblée. Les princes croyant qu'il faisoit cela par orgueil et vanité, résolurent de demeurer en leurs siéges, et de ne le point saluer lorsqu'il entreroit; ce qu'ils persuadèrent aussi à l'empereur. Mais lorsque Venceslas entra dans le conseil, l'empereur aperçut deux anges qui marchoient devant lui et l'accompagnoient, de sorte qu'il descendit de son trône impérial, et alla au-devant de lui avec beaucoup de respect, et le fit asseoir auprès de lui. Les autres princes s'étonnèrent de l'accueil que l'empereur faisoit à Venceslas, n'en sachant pas la cause: mais aussitôt qu'il la leur eut déclarée, chacun reconnut sa faute, et lui demanda pardon.

Dès lors, l'empereur affectionna tellement la modestie et la sainteté de Venceslas, qu'il promit de lui accorder tout ce qu'il lui de-

manderoit. L'empereur pensoit qu'il dût demander des grandeurs et des richesses du monde, mais Venceslas le pria seulement de lui donner la relique du bras de saint Guy, martyr, qui avoit été apportée de France à Corbie, en Saxe, du temps de l'empereur Louis le Débonnaire, et les reliques de saint Sigismond, roi de Bourgogne. L'empereur lui octroya ce saint trésor, avec des dons magnifiques, entre autres le titre de roi et ses armes impériales, le déchargeant de toutes sortes de subsides.

Étant revenu à Prague, il fit bâtir une somptueuse église, qui a été depuis la cathédrale. Elle fut dédiée à saint Guy; il y mit le bras que l'empereur lui avoit donné, et y fit transférer le corps de Ludmille, sa sainte aïeule, qui, trois ans après son enterrement, se trouva entier et odoriférant.

Venceslas étoit si humble, qu'il ne se voulut jamais faire couronner ni appeler roi, encore que l'empereur et les autres princes lui donnassent ce titre en leurs lettres. Par ces œuvres, et les merveilles que Dieu opéroit en lui, il devint fort estimé de chacun, excepté de sa mère et de son frère, qui étoient cependant les plus obligés à l'aimer : mais la différence de la religion et des mœurs les lui rendoit tout à fait contraires. Le saint roi s'en apercevoit bien, mais comme il étoit d'un bon naturel, et qu'il méprisoit les grandeurs du monde, il eut envie de les leur abandonner entièrement, et de se retirer en religion.

Comme il traitoit de cela, la haine rongea tellement les entrailles de sa mère et de son frère, qu'ils ne voulurent pas attendre l'accomplissement de son désir, complotant de le faire mourir. Pour exécuter la méchanceté qu'ils avoient conçue, ils prirent cette occasion. Boleslas avoit un fils qui devoit succéder aux deux États de son père et de son oncle : voulant faire le festin magnifique du jour de sa naissance, ils y convièrent Venceslas, et le prièrent de se transporter en Boleslavie, où ils demeuroient. Le jeune saint se confessa à loisir et communia, avant que de s'acheminer vers sa mère et son frère, se doutant bien de ce qui lui devoit arriver. Son frère alla au-devant de lui en tout honneur et avec dissimulation.

Étant en la maison de son frère, on prépara le banquet ; la mère et les deux frères s'assirent à table, le festin fut long : de manière qu'il étoit nuit quand Venceslas en sortit et alla à l'église, suivant sa bonne coutume, faire oraison. La cruelle mère, irritée de cela, pressa Boleslas de tuer son frère ; celui-ci s'en alla armé de fer et d'impiété le trouver à l'église, le tua de sa propre main, au milieu de son oraison, et en fit un martyr de Jésus-Christ.

La même nuit le roi de Danemarck, quoique éloigné de Bohême, eut révélation, en dormant, de célébrer la mémoire de Venceslas, duc de Bohême, qui avoit été martyrisé par la main de son propre frère, et de l'honorer comme un saint : ce que le roi de Danemarck accomplit ; il fit bâtir une église au nom de Venceslas, dans laquelle Notre-Seigneur fit plusieurs miracles.

La maudite et dénaturée Drahomire, étant à l'endroit de la ville que l'on appelle le Château de Prague, fut engloutie toute vive par la terre, qui s'entr'ouvrit sous elle. Ceux qui accompagnoient Boleslas en son malheureux fratricide, devinrent si furieux, qu'ils se précipitèrent ou se tuèrent de leurs propres mains, avec les mêmes épées qu'ils avoient tirées contre le saint. Le mur de l'église où Venceslas fut tué demeura couvert de sang, que l'on ne put jamais effacer.

Boleslas, qui gouvernoit tyranniquement l'État qu'il avoit méchamment usurpé, ayant su que les aveugles recouvroient la vue au tombeau du saint, les sourds l'ouïe, les boiteux et les manchots les bras et les jambes, il en crevoit de rage et de dépit. Afin d'ôter à son frère, qu'il avoit si misérablement assassiné, cet honneur après sa mort, il commanda que l'on transportât de nuit et secrètement le corps de Venceslas à Prague, et qu'il fût mis dans le tombeau de saint Guy, sans que personne en sût rien, afin que les miracles que Dieu opéroit ne fussent pas imputés à Venceslas, mais à saint Guy. Mais que peut la malice humaine contre Dieu et la vérité? Les chevaux du coche qui traînoient le corps saint s'arrêtèrent en chemin, et demeurèrent immobiles jusqu'à ce qu'il fût grand jour, et l'on découvrit la tromperie que Boleslas vouloit faire. Il mourut incontinent après, accablé de maladies.

La vie de saint Venceslas a été écrite par Énéas Silvius, qui depuis fut le Pape Pie II, en l'Histoire de Bohême, chap. 14, et plus amplement par Jean Dubra, évêque d'Olunce, en son Histoire de Bohême, liv. 4 et 5. Elle se trouve aussi dans Surius; elle fut également écrite par Laurent, moine du Mont-Cassin. Les Martyrologes romain et d'Adon font mention de lui le 28 de septembre.

A Rome, saint Privat, martyr, qui étant couvert d'ulcères, et ayant été guéri par le pape Calliste, fut après cela frappé de cordes plombées, pour la foi de Jésus-Christ, jusqu'au point qu'il en mourut, sous l'empereur Alexandre.

Au même lieu, saint Stactée, martyr.

En Afrique, saint Martial, saint Laurent et vingt autres saints martyrs.

A Antioche de Pisidie, saint Marc, berger, saint Alphée, saint Alexandre et saint Zozime, ses frères; saint Nicon, saint Néon, saint Théodore et trente soldats, qui, convertis à Jésus-Christ par les miracles de saint Marc, furent tous martyrisés en divers lieux et de diverses manières.

Le même jour, martyre de saint Maxime, sous l'empereur Dèce.

A Gênes, saint Salomon, évêque et confesseur.

A Bresce, saint Silvain, évêque.

Le même jour, sainte Eustochium, vierge, fille de sainte Paule, qui, ayant été élevée près de la crèche du Seigneur avec d'autres vierges, mourut comblée de mérites éclatants.

A Toulouse, saint Exupère, évêque et confesseur. Ce saint

homme, au rapport mémorable de saint Jérôme, étoit fort ménager envers lui-même et fort libéral envers les autres. — Il étoit François et naquit à Bordeaux, d'une famille illustre. C'étoit un orateur d'une grande réputation; après avoir été employé en de grandes charges, il chercha le repos et la paix dans le service de Dieu, et se fit prêtre dans l'église de Bordeaux. Depuis, ses vertus et ses mérites éclatants l'élevèrent à la dignité épiscopale, car il fut ordonné évêque de Toulouse. Sa charité étoit admirable à secourir les pauvres : après avoir dépensé son revenu et ce qu'il avoit de plus précieux dans sa maison, au point de pouvoir être mis lui-même au nombre des pauvres, il vendit encore et engagea les biens de l'église, et même le saint ciboire, en sorte qu'il fut obligé de mettre le corps de Notre-Seigneur dans un panier d'osier, et son sang dans un verre. C'est ainsi qu'en parle saint Jérôme qui vivoit de son temps, et qui, par le respect qu'il lui portoit, lui dédia ses Commentaires sur le prophète Zacharie. Il rapporte à ses mérites la conservation de Toulouse, qui, bien que pillée par les barbares, ne fut cependant pas aussi ruinée que plusieurs autres villes. Le cardinal Baronius dit qu'il envoya une statue d'argent en Orient pour secourir les moines de la Palestine et de l'Egypte, qui étoient dans une grande nécessité, avec une lettre qu'il adressoit à saint Jérôme. Ce fut lui qui convertit le temple de Minerve en une église dédiée à Notre-Dame, vulgairement appelée la Dorcada. Il mourut enfin après une vie si sainte, le vingt-huitième jour de septembre, vers l'an 406.



VINGT-NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Fête de saint Michel Archange. — Le bienheureux Jean de Montmirel.

Saint Eutyche et ses compagnons, martyrs; sainte Gudélie, martyre; saint Dadas et ses compagnons, martyrs; sainte Ripsime et ses compagnes, vierges et martyres; saint Fraterne, évêque et martyr; saint Grimoald, prêtre; saint Quiriace, anachorète.

LA FÊTE DE SAINT MICHEL,

ARCHANGE.

AN 531.

Boniface II, pape. — Justinien, empereur.
Childebert, roi.

La fête de l'archange et prince de l'Église saint Michel, que nous solennisons le 29 de septembre, a deux buts : le premier est de remercier Dieu de la faveur qu'il a faite à son Eglise, de lui donner pour patron et défenseur saint Michel, témoignant qu'il veut que nous l'honorions et le révérions par l'apparition qu'il fit au mont Gargano, et par le commandement de bâtir une église en l'honneur de saint Michel, dans laquelle les fidèles recevroient par sa main plusieurs bienfaits de Notre-Seigneur. Et parce que cette église fut dédiée en ce jour, nous y solennisons la fête de saint Michel.

La seconde partie de cette fête, et la principale, c'est de célébrer conjointement la mémoire de tous les anges avec honneur et révérence, rendant grâces à Dieu qui les a créés si excellents pour

sa gloire et pour notre profit, et suppliant les anges de nous secourir, de nous appuyer et de nous défendre en ce pèlerinage. Il faut aussi reconnoître la grande obligation que nous leur avons, à cause de la dignité de leur nature, et du bien qu'ils nous font continuellement.

Quelques philosophes grossiers, et les Sadducéens entre les Juifs, desquels parle saint Luc dans les Actes des apôtres, ne croyoient que ce qui tomboit sous leurs sens, de sorte qu'ils nioient les anges: de notre temps, il s'est trouvé assez d'hérétiques qui ont soutenu cette erreur; laquelle a été condamnée même par plusieurs philosophes païens, comme Platon, Aristote, Trismégiste, et autres.

De plus, la foi catholique nous enseigne, qu'il y a des anges que Dieu a créés, et dont il se sert comme de ses ministres, au ciel et sur la terre; cette vérité dont toute la sainte Ecriture est remplie, est si claire et si indubitable, qu'elle n'a besoin d'aucune preuve.

Or, nous devons servir et honorer les anges, principalement par deux raisons. La première, à cause de leur excellence: la seconde, à cause des bienfaits que Notre-Seigneur nous départ continuellement par leurs mains.

C'est la vérité que l'homme et l'ange sont tous deux les créatures de Dieu, l'ouvrage d'un même artisan souverain, faits à son image, et capables de la grâce par la mémoire, l'entendement et la volonté, participant de sa gloire et de sa félicité, et pour ces raisons l'homme se peut égaler à l'ange. D'ailleurs en considérant l'union hypostatique du Verbe éternel avec la nature humaine, et cet Homme-Dieu assis à la droite du Père éternel; en voyant sa très-sainte Mère la Vierge Marie, élevée par-dessus tous les chœurs des anges, nous pouvons véritablement dire, que de ce côté la nature humaine surpasse les anges. Mais en examinant de plus près la nature de l'ange et de l'homme, nous trouverons sans doute que l'ange le surpasse de beaucoup: ce que l'homme doit reconnoître, louant et honorant le Seigneur qui lui a donné cet avantage sur nous.

Car ainsi que le plomb le plus affiné ne sauroit atteindre à la

perfection de l'argent, ni l'argent à celle de l'or, de même un corps, quelque noble et excellent qu'il soit, ne sauroit arriver à la perfection des esprits, ni l'âme de l'homme parvenir à la dignité du moindre ange. Et c'est pourquoi Jésus-Christ dit, comme quelques docteurs l'interprètent, qu'entre ceux qui étoient nés des femmes, il n'y en avoit pas un plus grand que saint Jean-Baptiste, mais que le plus petit du royaume des cieux étoit plus grand que lui. Car pour dire quelque chose de l'excellence des anges, si nous regardons leur commencement, nous trouverons que Notre-Seigneur les créa, ou avant toutes les autres créatures, ainsi que plusieurs docteurs l'écrivent, ou au moins (et c'est le plus certain) avec les premières de toutes.

Si nous considérons leur vie et leur durée, ils sont incorruptibles; si c'est la condition de leur nature, ils n'ont point de corps et ne sont point sujets à la nécessité de la mort, du froid et du chaud, de la faim, de la soif, des lassitudes, des maladies et des autres misères du corps. Si nous regardons leur vitesse et leur agilité à opérer, il n'y a rien de si prompt sur la terre, ni même dans les corps célestes, qui se puisse comparer à la vivacité des anges. La capacité et la sublimité de leur entendement est telle, qu'il entend perpétuellement et sans discours, et dès l'instant de sa création, avec une science parfaite et accomplie, toutes les choses qui se peuvent naturellement savoir. Avec la constance efficace de leur volonté, ils s'appliquent tellement, qu'ils ne se désistent jamais du choix qu'ils ont une fois fait. La fermeté de leur mémoire n'oublie jamais rien. Leur pouvoir est si grand, qu'un seul ange tua en une nuit cent quatre vingt-cinq mille hommes de l'armée des Assyriens. Et, qui plus est, un ange, sans peine et avec une facilité admirable, meut le premier ciel, en comparaison duquel toute cette machine de la terre et de l'eau n'est qu'un atome; et il y a bien des milliers d'années qu'il le meut d'une manière uniforme.

Mais qui pourra parler du nombre de ces bienheureux ministres de Notre-Seigneur? Daniel dit de la multitude des anges: *Des milliers de millions servoient Dieu, et des dix fois centaines de millions l'assistoient.* Saint Denys l'Aréopagite tient que le nombre des anges

surpasse le nombre de toutes les choses corporelles et matérielles : car, comme Deiu, en cette belle et admirable machine de l'univers, n'a principalement prétendu que sa perfection, son pouvoir n'étant pas limité, mais infini, il a créé les choses avec d'autant plus d'abondance, qu'elles sont plus parfaites en soi. De fait, nous voyons que toutes choses caduques, qui sont sous la lune, ne sont presque qu'un point à l'égard des cieux, qui sont des corps plus nobles et plus parfaits, et, entre les cieux, le supérieur excède de beaucoup l'inférieur, le premier ciel tous les autres. De là vient que les étoiles du firmament, qui sont si petites à nos yeux, sont beaucoup plus grandes que ce globe, composé de toutes les choses inférieures.

La même proportion est gardée dans les choses spirituelles, et en ces esprits suprêmes, vis-à-vis des choses corporelles, qu'ils surpassent, non en quantité continue, mais en nombre et en quantité distincte. Car si chacun de nous, depuis notre premier père Adam jusqu'au dernier qui viendra au monde (hormis Jésus-Christ, qui, étant Dieu, quoiqu'il fût homme, Seigneur et Roi de tous les anges, n'eut pas besoin d'être gardé d'un ange), si chacun, dis-je, a son ange gardien, député pour sa défense, sans qu'il y ait exception de bon ou de mauvais, de fidèle ou d'infidèle : puisque nous participons tous de ce bienfait, en tant qu'hommes, il faut nécessairement confesser qu'il y a plus d'anges du dernier chœur, d'où ceux qui gardent les hommes sont tirés, que tous les hommes qui ont été et seront jusqu'à la fin du monde. Que sera-ce donc au prix des autres chœurs, vu que, par cette raison, leur nombre est d'autant plus grand que leur ordre est plus éminent et leurs perfections plus excellentes ?

C'est pourquoi quelques-uns disent qu'il est plus facile de compter les étoiles du ciel, les gouttes de la mer, les feuilles des arbres, les brins d'herbes et les atomes, que de comprendre la multitude des anges, qui, bien qu'elle soit finie et bornée de Dieu, semble infinie à l'égard de nous. Et Job disoit : *Ses soldats ne sont-ils pas innombrables?* Ce qui nous montre la gloire et la souveraine majesté de Notre-Seigneur, qui les a créés, et qui se sert d'eux comme

de ses soldats et de ses serviteurs; parce que c'est l'honneur d'un grand roi d'avoir plusieurs nobles et puissants ministres, et une nombreuse famille de braves gens qui le suivent et le servent. Le Saint-Esprit dit aussi que la dignité et la majesté du roi se reconnoit en la multitude de ses ministres, et que le petit nombre c'est l'opprobre du prince.

C'est une chose merveilleuse qu'en cette grande compagnie d'anges : il n'y en pas un qui ne diffère en son individu de tous les autres; de manière que comme ce seroit une chose très-agréable si, dans une prairie toute couverte de fleurs, il ne s'en trouvoit pas deux de même espèce, mais que chaque fleur fût différente de toutes les autres : de même, suivant cette opinion, dans cette très-précieuse et abondante compagnie du ciel, il y a des anges sans nombre, qui, comme de très-agréables fleurs, l'ornent et l'embellissent; et il ne s'y en trouve pas deux qui se ressemblent entièrement.

Il faut aussi considérer qu'en cette innombrable quantité des anges il n'y a aucun désordre ni confusion, mais un concert admirable. Ils sont distingués en trois hiérarchies : supérieure, moyenne et inférieure, et chaque hiérarchie est divisée en trois ordres ou chœurs. Il y a donc neuf chœurs d'anges, divisés en trois hiérarchies. En la première, qui reçoit ordinairement les splendeurs et les illuminations de Dieu, il y a trois ordres : Séraphins, Chérubins et Trônes : les Séraphins surpassent les autres en ferveur de la charité, les Chérubins en la plénitude de science, les Trônes à voir Dieu, et avec plus de perfection, et la raison de ses œuvres divines. En la seconde hiérarchie il y a trois chœurs : les Dominations, les Vertus et les Puissances. En la troisième, les Principautés, les Archanges et les Anges.

Car, encore que ce nom soit commun à tous ces esprits bienheureux, il est néanmoins spécialement attribué au dernier chœur, parce que ange signifie proprement messager : ce n'est pas un nom qui désigne la nature, mais l'office, parce que c'est la charge des esprits inférieurs de ce chœur, d'annoncer et d'être ambassadeurs de la volonté de Dieu. voilà pourquoi ils s'appellent anges, pre-

nant pour leur nom propre celui qui est attribué en commun à tous les autres.

Il est vrai que l'apôtre saint Paul dit que les esprits souverains sont les ministres de Jésus-Christ, envoyés pour le bien de ceux qui doivent hériter du salut et de la félicité éternelle. Lesquelles paroles de l'Apôtre, saint Denys, son disciple, saint Grégoire, saint Jean Damascène et saint Thomas interprètent en sorte qu'on entende que de la première hiérarchie, l'on n'en députe pas vers les hommes, mais vers les anges de la seconde hiérarchie ; et ceux de la seconde vers ceux de la troisième. Néanmoins saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille, saint Chrysostôme, saint Augustin et plusieurs autres docteurs ecclésiastiques sont d'avis que, quoiqu'à la vérité, communément les anges supérieurs ne soient pas employés aux affaires des hommes (parce que c'est la charge des anges de la basse hiérarchie), toutefois ils y viennent quelquefois, pour notre bien, aux choses plus importantes, attendu qu'ils ne manquent point d'humilité ni de charité, et ne doivent rien dédaigner en voyant le Fils de Dieu, leur Roi, humilié jusqu'à s'être fait homme pour nous.

Ceux-là disent que tel fut le séraphin qui purifia les lèvres d'Isaïe, ainsi que les Chérubins qui furent envoyés à Ézéchiel; saint Raphaël, qui fut envoyé à Tobie ; et à plus forte raison l'archange Gabriel, qui apporta l'ambassade du Père éternel à la très-pure Vierge Marie, et saint Michel, qui, comme prince de l'Église, a été plusieurs fois envoyé pour la prendre en sa protection et en sa défense.

La seconde hiérarchie est illuminante, purifiée et purifiante, perfectionnée et perfectionnante. Saint Denys l'Aréopagite met ensemble ces trois actes hiérarchiques, ayant appris cette doctrine de saint Paul, son maître, qui avoit été ravi jusqu'au troisième ciel; néanmoins ceci a lieu en diverses manières, parce qu'elle est illuminée, purifiée et perfectionnée par la première et suprême hiérarchie, et illumine, purifie et perfectionne; de sorte que les trois hiérarchies se distinguent, en ce que la première reçoit immédiatement de Dieu tous ces dons divins, et les communique à

la seconde hiérarchie; et la seconde les ayant reçus immédiatement de Notre-Seigneur, par le moyen de la première, les répand sur la troisième : ainsi la première illumine, et n'est point illuminée; la seconde est illuminée et illumine; la troisième n'illumine point, mais elle est illuminée. Ce qui se fait d'une manière qui nous est cachée et ineffable, les anges se communiquant et s'entre-déclarant leurs conceptions, et se parlant les uns aux autres avec cette langue que l'apôtre saint Paul appelle la langue des anges, qui est telle que, pour la bien expliquer, il en faudroit une semblable.

Encore que les excellences et les dons naturels des anges soient tels, qu'ils nous excitent à les honorer d'une particulière affection, si est-ce que nous les devons bien estimer davantage, à cause des grâces surnaturelles que Notre-Seigneur leur a départies d'une main si libérale. Car si nous y regardons de près, nous trouverons que tous les anges sont revêtus de l'étole de la grâce et de l'innocence, dont ils n'ont jamais été dénués, et ne l'ont souillée d'aucune faute; au contraire, ils ont perpétuellement conservé la grâce dans laquelle ils ont été créés, sans l'avoir aucunement perdue.

Quoiqu'ils soient remplis de tant de riches dons naturels et surnaturels, ce que nous devons le plus admirer en eux, c'est la très-profonde humilité, et l'indicible respect avec lequel ils se tiennent en présence de Notre-Seigneur. Job dit d'eux : *Ceux qui supportent la machine de l'univers se courbent devant lui, et les colonnes du ciel tremblent en sa présence.* Ils sont si souples, si prompts, et si disposés à exécuter avec diligence ce que Dieu leur commande, que le prophète royal David en parle ainsi : *Louez le Seigneur, vous anges puissants à exécuter ce qu'il vous enjoint, et obéissant comme de fidèles ministres à la voix de ses commandements.* En sorte qu'il n'y a chose si abjecte, que les anges n'embrassent et n'accomplissent volontiers, pour obéir à Dieu et pour faire plaisir aux hommes.

La seconde raison qui nous excite à honorer les anges, ce sont les bienfaits que nous recevons incessamment d'eux, comme mi-

nistres de Notre-Seigneur. Car quoiqu'il soit vrai qu'il est la source, l'origine, la racine, et la première cause de tous les biens de la nature et de la grâce, qui se répandent sur nous, néanmoins les canaux par où ils passent sont les saints anges, dont Dieu se sert comme de mains et d'instruments pour faire tout ce qu'il lui plaît au ciel et en la terre. De ces bienfaits il y en a quelques-uns qui sont propres et particuliers à chaque personne, et les autres appartiennent généralement à tous, au régime et à la conservation de l'univers: car tout homme, dès l'heure de sa naissance, a un ange gardien, qui l'accompagne jusqu'à la mort, et lui sert de maître, de gouverneur et de guide certain, pour le conduire par les droites voies de la vertu, pour le détourner des chutes, des mauvais pas, et des piéges dangereux que le diable lui tend, et pour le garantir de ses embûches : ce que fait notre ange gardien avec un grand soin et vigilance, parce que Dieu le lui a commandé, et à cause qu'il nous aime pour l'amour de lui.

Car comme dit fort gravement saint Bernard : *Aux esprits souverains il ne se trouve pas seulement une dignité admirable mais aussi une aimable condescendance;* c'est-à-dire que ces esprits célestes, quoiqu'ils soient sublimes, ne dédaignent pas de se rabaisser aux choses basses et légères, se chargeant de l'instruction et de la conduite d'une chose si fragile que l'homme, parce que le Créateur de l'ange et de l'homme le lui commande, pour glorifier l'homme par ce moyen, le placer aux siéges vides, que Lucifer et ceux de sa bande perdirent par leur faute.

Qui est celui qui, en lisant l'Ecriture, n'admire les choses qui sont rapportées avoir été faites par les anges, en la faveur et au secours des élus de Dieu? Qui ne reconnoît et ne s'étonne pas de cette humilité de saint Raphaël, qui se fit comme un valet de pied, pour accompagner, conduire et défendre Tobie, qui expédia ses affaires et le préserva du poisson qui le vouloit avaler ; qui lui donna en mariage une si bonne épouse, et rendit la vue à son père, lequel, pour exercer sa vertu et nous servir d'un exemple de patience, l'avoit auparavant perdue ? Qui ne loue pas Notre-Seigneur en lisant qu'un ange a lutté toute la nuit contre Jacob,

sans le pouvoir terrasser? Qu'un autre vint du ciel éveiller et encourager le prophète Elie, lui apportant à manger? Qu'un autre enleva le prophète Habacuc par un cheveu jusque dans Babylone, pour porter à dîner au prophète Daniel qui étoit dans la fosse aux lions, et qui ferma la gueule des lions affamés, de peur qu'ils ne le dévorassent? Et cet autre encore dont parle l'Ecriture, qui, après que le diacre saint Philippe eut baptisé l'Ethiopien, eunuque de la reine Candace, l'emporta par l'air jusqu'en la ville d'Azote.

Bref il n'y a rien si abject que ces esprits souverains ne fassent avec joie et promptitude pour le bien des hommes, lorsqu'il leur est commandé de Dieu; car, comme dit le bienheureux saint Laurent Justinien, en parlant de la garde des anges, ce sont eux qui retiennent les diables, et les empêchent de nous tenter autant qu'ils voudroient, qui nous découvrent leurs tromperies, et répondent à leurs sophismes; si nous tombons, ils nous relèvent; si nous ignorons, ils nous enseignent; si nous sommes tièdes, ils nous réchauffent; et comme de fidèles compagnons, ils n'abandonnent jamais notre côté pour nous défendre : quand nous dormons, quand nous allons, quand nous travaillons, quand nous nous reposons, ils ne nous délaissent jamais : ils éclairent et réveillent notre entendement, le disposent et impriment sur lui les rayons de la lumière divine, dissipant les ombres, les obscurités et les ténèbres qui le pourroient offusquer : quand nous faisons l'aumône, ou que nous prions, ils portent nos oraisons et offrandes dans le ciel, ils les présentent à Dieu, et nous rapportent aussi la grâce et les dons spirituels, se réjouissant de notre bonheur.

L'ange gardien nous apporte du ciel des bienfaits innombrables, et le genre humain et tout l'univers en reçoivent perpétuellement par le ministère des anges; car ils sont les principaux ministres de la Providence divine, pour régir et conserver le monde; ce sont eux qui meuvent les cieux, et, par leur harmonie et leurs influences, sont causes de toute la vie, de la variété, de la distinction et de la beauté qui se trouvent en toutes les créatures corporelles: ce sont les présidents des provinces, les princes des royaumes, les conservateurs

de toutes les choses visibles, les distributeurs des dons, et les exécuteurs de la volonté de Dieu.

C'est pourquoi, en la sainte Écriture, ils s'appellent soldats de Dieu, l'armée du Seigneur, les princes des provinces, les présidents des peuples, les maîtres et les gardiens des hommes, les médiateurs et les intercesseurs envers Dieu, les intendants et les gouverneurs du monde. Ils s'appellent lumière, à cause de leur grande clarté et subtilité; feu et charbons ardents, parce qu'ils sont tout brûlants d'amour; étoiles du matin, parce que, comme les étoiles corporelles, embellissent le ciel visible, de même ils ornent bien plus excellemment le ciel suprême et intellectuel. On les appelle Trônes de Dieu, parce qu'il se repose et s'appuie sur eux; pierres précieuses et brillantes, parce qu'ils excitent nos âmes par leurs oraisons, par leurs remontrances et par leurs conseils, à souhaiter et à chercher les choses saintes et précieuses du ciel, et à mépriser celles de la terre. On les appelle soleils, à cause qu'ils éclairent le monde; colonnes du ciel, parce qu'ils le supportent; chariots de Dieu, citoyens du paradis, enfin amis et enfants de Dieu même.

Nous devons, avec toutes ces épithètes, invoquer les saints anges, les louer et les imiter, spécialement leur capitaine et le prince de l'Église saint Michel, ainsi que dit saint Laurent Justinien : *Honorons en Dieu nos concitoyens, nos aides très-fidèles et les vaillants capitaines de notre milice; et puisqu'ils nous assistent, contribuons-y de notre part, afin qu'ils nous puissent mieux aider, et que le fruit de leurs travaux ne soit pas perdu. Car leur joie c'est notre force : ils résolvent nos doutes, nous préservent des périls, nous secourent en nos adversités, nous humilient en nos prospérités; présentent nos oraisons, les font exaucer, et en rapportent la grâce; augmentent nos mérites, et exercent sans se lasser leurs ministères envers nous : partant, aimons-les comme d'autres nous-mêmes, imitons-les autant que la foiblesse de notre nature le peut permettre. Et bien que nous devions honorer tous ces soldats célestes, néanmoins vénérons plus particulièrement le glorieux saint Michel, comme chef de tous, à cause de sa souveraine grâce, de la prérogative singulière de son office, de sa force invincible pour la gloire de celui qui l'a créé, et de la constance*

dont il se servit en cette rude bataille qu'il eut contre le dragon infernal et toute sa suite.

Ce n'est pas sans cause que l'Église le chérit, parce qu'elle sait qu'il est son particulier et principal défenseur, et son continuel intercesseur; le prince de la cour céleste; celui qui reçoit charitablement en son sein toutes les âmes des élus de Dieu. C'est pourquoi chacun de nous et tous ensemble nous devons reconnoître notre protecteur, le louer, le solliciter souvent par nos prières, l'embraser de nos désirs, faire par notre dévotion qu'il nous entende, et le consoler par l'amendement de notre vie.

LA VIE DU BIENHEUREUX JEAN DE MONTMIREL,

RELIGIEUX.

AN 1217.

Honorius III, pape. — Othon, empereur.
Philippe-Auguste, roi.

Le bienheureux Jean de Montmirel étoit un prince très-valeureux, seigneur de Montmirel, de la Ferté-Gaucher et Ancoul, d'Oisy, Crèvecœur, Trêmes, Gandeluz, châtelain de Cambrai, et vicomte de Meaux. Son père se nommoit André, seigneur de Montmirel, et sa mère Hildiade d'Oisy. Il naquit environ l'an 1168, du temps de Louis le Jeune, roi de France. En sa jeunesse, il étoit fort adonné aux lices, tournois, joûtes et autres exercices semblables. Étant plus âgé, il épousa une dame nommée Heluide de Dampierre et de Bourbon, de laquelle il eut six enfants, trois fils: Guillaume, Jean et Matthieu, et trois filles: Élisabeth, Félice et Marie, laquelle survivant à tous ses frères et sœurs décédés sans enfants, porta les

grandeurs et les seigneuries de sa maison à Enguerrand III, seigneur de Coucy, auquel elle fut mariée.

Jean de Montmirel étoit aimé et favorisé singulièrement de Philippe Auguste (fils et successeur de Louis le Jeune), lequel le nommoit ordinairement Jean Bonté, à raison de la probité éminente qu'il reconnoissoit en lui. Un jour ce conquérant, accompagné d'une poignée de ses gens, se trouva environné, près de la ville de Gisors, de la puissante armée de Richard, roi d'Angleterre, et fut en danger de sa personne. Ce pieux seigneur, réunissant promptement le plus de noblesse qu'il put, amena au roi un renfort considérable, au moyen duquel toute la Normandie fut presque réduite à l'empire françois.

Mais Dieu, qui d'un grand guerrier vouloit faire un grand saint, par les bons avis d'un chanoine régulier, jeta dans le fond de son âme un vif dégoût des vanités du monde, le portant à se retirer de la cour, pour s'adonner entièrement à la dévotion. Dès lors il fit régner la justice dans ses terres, en chassa les Juifs, et, par son exemple, tint la main à ce que Dieu y fût servi dignement, assistant au service divin avec révérence et assiduité. A Montmirel, près de son château, il fonda un Hôtel-Dieu, et le dota si richement, que les pauvres passants et malades y étoient traités fort généreusement : mais les plus grandes richesses dont il l'orna, furent les actions admirables de sa charité.

Aussitôt que quelqu'un étoit décédé, il savoit y subvenir à propos ; il portoit toujours l'un des bouts de la bière, et si le corps du trépassé étoit léger, il ne souffroit pas que d'autres y missent la main ; mais il le portoit seul avec grande allégresse. Il manioit les corps des malades, et les transportoit, selon que la nécessité le réquéroit, baisoit leurs ulcères et leurs plaies, souffroit joyeusement leurs haleines et incommodités ; bref, tout son contentement étoit de converser avec les pauvres.

Il les avoit toujours à sa table, en couchoit d'ordinaire quelques-uns dans son lit, pendant qu'il reposoit sur la terre nue, puis se levoit après un peu de sommeil, et quelque temps fâcheux qu'il fît, ne prenant qu'un cilice sur son corps, et par-dessus une cape

à l'antique, il alloit à l'église, assistoit à matines, baignant la terre sur laquelle il étoit agenouillé, d'une continuelle profusion de larmes. Quand il se trouvoit à Montmirel, la veille des grandes fêtes, il se levoit à minuit, alloit en un monastère voisin nommé le Bois, et y passoit tout le jour suivant en oraison, et autres exercices de dévotion envers la sainte Vierge, Mère de Dieu.

Un jour qu'il faisoit voyage dans le Cambrésis, assisté d'un grand nombre de gentilshommes, il passa près de l'image de la très-sainte Vierge, ce dont il ne s'aperçut pas aussitôt, ayant l'esprit attentif à autre chose. Mais, revenant à soi, et voyant qu'il avoit ainsi passé sans la saluer, après un peu d'inquiétude, il fit prendre son cheval à l'un de ses gens, et mettant pied à terre, courut en hâte à l'image, et s'étant mis à genoux, demanda pardon à la Mère de Dieu d'avoir manqué à son devoir. Or il arriva une chose étrange. L'image étoit en telle situation, que le bienheureux Jean ne la voyoit que de côté lorsqu'il faisoit sa prière; alors elle se tourna visiblement, changeant de place pour se présenter de front à ce cavalier : comme si la Reine des anges, qu'il honoroit en son portrait, eût voulu montrer par ce changement qu'elle agréoit sa dévotion. Plusieurs personnes furent témoins oculaires de ce prodige, et en demeurèrent ravies. Pour lui, il se leva de terre sans en faire bruit, et rejoignit le gros de la cavalerie qui l'attendoit.

Sa charité étoit singulière à l'endroit des lépreux, qui pour lors étoient en quantité dans la France. Quelque part où il sût qu'il y en avoit, il ne manquoit pas de s'y transporter, se mettoit à genoux devant eux avec autant d'humilité que s'il eût vu Notre-Seigneur de ses yeux, leur baisoit les mains et le visage, quelque infection qu'ils eussent, puis il leur faisoit largesse ; et s'il se trouvoit dénué d'argent, il donnoit même ses gants ou quelque autre chose qu'il portoit. Un jour, rencontrant un lépreux, il lui donna sa tunique brochée d'or, et prit en échange la chemise infecte de ce ladre : une autre fois il échangea son cheval de grand prix avec la chétive monture d'un autre lépreux, de laquelle se servant, il fut hué des enfants, ce qu'il souffrit avec une patience admirable.

Sa piété n'a pas été moindre envers plusieurs abbayes et autres

lieux de dévotion, qu'il a enrichis de quelques legs et donations. Outre l'Hôtel-Dieu de Montmirel, les célèbres maisons de Saint-Jean des Vignes de Soissons, de Jouy, Longpont, Essone, Cantepré du Charme et Cerfroy, chef d'Ordre, sont de suffisantes preuves de la libéralité de ce pieux seigneur.

Enfin, aspirant et soupirant incessamment après un genre de vie plus austère et plus recueilli, par le commun avis des docteurs de Paris et de quelques saints ermites du pays de Liége, il résolut de se mettre à l'abri de la religion dans l'Ordre de Citeaux, fort estimé et florissant alors. C'est pourquoi faisant semblant d'aller à la guerre contre les Albigeois, après le dernier adieu, le baiser de paix et les saintes remontrances qu'il donna à tous ses domestiques, il prit son chemin avec sa compagnie vers le célèbre monastère de Longpont, dudit Ordre de Citeaux, au diocèse de Soissons. Là ayant demandé avec une grande ferveur et humilité, en plein chapitre, suivant la coutume de l'Ordre, l'habit de la religion, un jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, l'an mil deux cent-douze, il le reçut par les mains du vénérable Gaucher, alors abbé de Longpont, et depuis général de Citeaux, du consentement de tous les religieux, qui étoient ravis de joie à la vue d'un si profond abaissement.

Le bienheureux Jean, se voyant religieux, crut en même temps être engagé à une plus éminente perfection. Son austérité étoit admirable; outre ce que la rigueur de la règle et des statuts de l'Ordre lui présentoient d'occasions de pratiquer cette vertu, il cherchoit tous les moyens de rendre amer ce que la nécessité l'obligeoit de prendre pour sa nourriture : il versoit à cette fin de l'eau froide dans ce qu'on lui donnoit pour ses réfections.

Son humilité a été si éclatante, qu'elle lui a fait mériter le surnom d'humble. Il fuyoit et détestoit l'honneur, se soumettoit volontiers à chacun, s'estimant le plus vil de tous, voire pire que les larrons. Un jour, témoignant au vénérable Hugues, prieur de Longpont, le ressentiment et le déplaisir qu'il avoit de se voir respecté en la religion, il lui confessa ingénument que s'il eût eu à choisir une condition, il en eût embrassé de bon cœur une en la-

quelle il eût été obligé de nettoyer les écuries, panser le bétail, porter du fumier, et faire d'autres exercices servils et abjects.

L'un de ses gentilshommes, nommé Armand (qui s'étoit fait religieux avec lui), l'ayant un jour vu nettoyer ses chaussures, il ne le put supporter : il vint en cachette, de nuit, près de sa couche, et les emporta pour les accommoder. Le matin, l'humble Jean se voulant chausser, reconnut ce que l'on avoit fait, et devina de qui venoit le coup : le voilà bien honteux et déplaisant de se voir servi; il vient faire sa plainte au prieur du tort prétendu, et remporte permission de rendre la parcille à Frère Armand; ce qu'il exécuta la nuit suivante, avec autant d'ardeur que s'il se fût vengé des plus grands ennemis qu'il eût au monde.

Sa patience étoit invincible. Etant à Cambrai, pour affaires, avec Gilon, cellerier de l'abbaye de Vancelles, ils eurent la dévotion de visiter une recluse, et passèrent proche des murs de la ville, où plusieurs pauvres gens travailloient dans les fossés; ceux-ci, voyant passer ces bons religieux, excitèrent une grande huée après eux. Gilon, surpris de cette salutation, redoubla le pas; mais le bienheureux Jean de Montmirel, tournant son visage vers ces manœuvres, les pria très-instamment qu'ils n'épargnassent point leurs cris; qu'il étoit un indigne pécheur, qui méritoit d'être moqué et injurié généralement de tout l'univers.

Sachant que son fils aîné et successeur, Jean de Montmirel, empêchoit la possession et la réparation d'une maison sise à Gandeluz, qu'il avoit donnée à l'abbaye de Longpont, touché de déplaisir, il se transporta sur les lieux avec la bénédiction de son abbé, pour faire rebâtir cette maison; et lui-même fut un des manœuvres, portant sur ses épaules les tuiles et autres matériaux nécessaires.

Le même fils frustrant par ses officiers les religieux de Longpont de la jouissance du droit qu'ils ont de lever audit Gandeluz, les menues dîmes, le bienheureux Jean entreprit de faire en personne le collecteur de la dîme, allant de porte en porte, la recueillant et la chargeant sur ses épaules, comme s'il eût été le serviteur du monastère : et parce que, durant cette récolte, un homme prenoit plai-

sir à lui enlever des oignons qu'il portoit sur son dos, pour les jeter dans le ruisseau, l'humble Jean les ramassoit doucement, et les remettoit dans sa hotte, sans dire mot, ni regarder quel étoit cet insolent.

Faisant un jour voyage avec le vénérable Hugues, son prieur, vers Montmirel, et pensant y loger chez son fils, ses officiers, ingrats et mal appris, lui firent mille excuses, pour ne le point recevoir, ce dont étant un peu surpris au commencement, il se remit incontinent, et témoigna beaucoup de satisfaction en ce refus, voyant que ce passage de saint Jean: *In propria venit, et sui eum non receperunt* (que son supérieur lui allégua en cette fâcheuse rencontre) lui convenoit si à propos. Une autre fois, passant par Montmirel, il fut éconduit par l'un des valets de sa femme, si bien qu'il ne put loger au château.

Je passe ici sous silence une infinité d'autres semblables rencontres, comme aussi l'assiduité de son oraison, sa ponctualité dans la pratique des observances régulières fort austères, sa louable coutume de porter le cilice, les victoires signalées qu'il a remportées sur les tentations, les grâces, faveurs et consolations particulières que Dieu, par sa bonté, lui a departies. Enfin comblé de mérites, il passa de cette vie mortelle à l'immortelle, le jour de la fête de saint Michel, vingt-neuvième du mois de septembre, l'an 1217, âgé environ de quarante-neuf ans, de la gloire duquel on a eu deux visions et une révélation, tant avant qu'après son bienheureux trépas.

Son corps fut premièrement inhumé dans le cimetière commun des religieux ; de là il fut solennellement transféré au cloître, dans un cercueil élevé et enclavé dans le mur. Mais tout cela ne contentant pas la vénération que chacun lui portoit, il fut placé avec beaucoup de cérémonies dans l'église, près du grand autel, du côté de l'évangile, et déposé dans le somptueux monument qui s'y voit encore à présent, avec toutes les marques de vénération qui ont coutume d'être faites aux saints. Finalement, ces saintes reliques retirées du tombeau, furent posées dans la table du grand autel, avec d'autres reliques, et de là resserrées dans la sacristie, où elles

sont révérées maintenant. Dieu a opéré quantité de miracles, par l'intercession de ce bienheureux, envers ceux et celles qui ont eu recours à lui. Nous en rapporterons seulement quelques-uns des plus remarquables.

Hugues, abbé de Longpont auparavant prieur successeur de Gaucher, ayant la fièvre quotidienne, et ne pouvant s'aider d'une jambe, à cause d'une fluxion, envoya un jour mettre un cierge ardent devant le sépulcre du bienheureux Jean, et il se sentit aussitôt guéri de ses maux. L'abbé de la Cour-Dieu, passant par Longpont, et se trouvant saisi par tout le corps d'une douleur insupportable, se fit porter par quatre religieux vers la sépulture du saint, tenant un cierge ardent à la main pour lui offrir ; et y ayant fait ses prières, il se trouva parfaitement guéri, de sorte qu'il s'en retourna sans l'aide de personne. L'abbé des Chasteliers travaillé de la fièvre et d'un grand dérangement, y reçut pareille grâce d'une entière santé.

Dans la rencontre de plusieurs abbés de l'Ordre de Longpont, un pauvre homme si étrangement enflé, qu'il ne pouvoit presque parler ni respirer, s'étant fait transporter au tombeau du saint après son oraison et un peu de sommeil, se leva tout guéri : ce qui fut cause que les mêmes prélats allèrent de compagnie au sépulcre pour remercier Dieu, qui honoroit son fidèle serviteur de tant de merveilles ; ils furent depuis confirmés dans leur dévotion, par le miracle d'un homme délivré d'une longue fièvre quarte, le même jour au sépulcre du saint, et publièrent partout ses grandeurs.

Lorsqu'on leva les ossements sacrés du bienheureux Jean la première fois, il arriva que l'un des os fut porté à Voutiers, village assez voisin de Longpont, où s'étant fait un grand amas de malades, l'on trempoit ledit os dans l'eau, de laquelle on donnoit à boire aux infirmes et affligés, et tous ceux qui en burent furent guéris, quelque maladie et incommodité qu'ils eussent. Un pauvre homme de Nouroy, ayant perdu l'usage de la parole, par une fluxion qui lui tomboit sur la langue, et venant au tombeau du saint, après y avoir fait sa prière et bu un peu d'eau dans laquelle

on avoit trempé un de ses os sacrés, le recouvra si parfaitement, qu'au sortir du monastère, il ne paroissoit pas qu'il en eût été incommodé.

Je tais ici, pour ne pas ennuyer, beaucoup d'autres miracles que Notre-Seigneur a faits en faveur des dévots de ce saint, pour en dire deux ou trois faits en punition de quelques indiscrets, qui parlèrent trop témérairement de la réputation de son mérite et de sa sainteté. A la translation que l'on fit de son corps dans le cloître, quelques tailleurs de pierres qui travailloient à Pacy, en ayant eu nouvelles, approuvérent fort cet honneur rendu au saint : mais l'un d'eux fut si hardi, que de dire qu'il le falloit plutôt jeter aux chiens. La nuit même la main vengeresse de Dieu s'appesantit sur cet impie, lui envoyant à la langue avec laquelle il avoit blasphémé, une enflure horrible, avec une distorsion de bouche étrange, et une grosse taie sur les yeux, qui lui ôta la lumière, tellement qu'à le voir, ce n'étoit qu'un visage de malédiction. Il fut en cet état misérable un mois entier, pendant lequel il se fit porter par tous les lieux de dévotion et de miracles que les chrétiens fréquentoient alors, afin d'apaiser l'ire de Dieu. Mais il ne put avoir aucun soulagement qu'après avoir reconnu sa faute. Il vint alors demander du secours à celui qu'il avoit offensé, auprès des cendres et des os qu'il avoit auparavant injuriés, d'où il remporta une parfaite santé.

Deux religieux de Longpont, moins affectionnés à ce saint qu'ils ne devoient, trouvant à redire et improuvant l'honneur qui lui étoit rendu, furent rudement châtiés; mais s'humiliant devant les cendres de l'humble bienheureux Jean, ils y trouvèrent la santé désirée.

La vie de ce saint personnage a été écrite très au long par un religieux de Longpont, son contemporain : comme elle se voit encore aujourd'hui audit monastère, divisée en trois parties, dans un Légendaire de parchemin, parmi les Vies de quelques saints évêques de Soissons : et, depuis peu, elle a été composée en notre langue par le R. P. Jean-Baptiste de Machaut, religieux de la Compagnie de Jésus, divisée en quatre livres, vue et approuvée par les

docteurs de Sorbonne, desquels deux auteurs nous avons principalement tiré tout ce que nous avons avancé de sa vie, de sa mort et de ses miracles.

Plusieurs auteurs l'ont tenu pour saint, et l'ont qualifié de ce nom ou de celui de bienheureux. C'est sous ces titres qu'en font une honorable mention quelques anciens missels et calendriers de l'Ordre de Cîteaux; Aubert Mirée, doyen d'Anvers, en sa Chronique dudit Ordre; Hugues Ménard, religieux Bénédictin, en son Martyrologe; André du Chesne, en son Histoire de Guînes et de Coucy; le sieur de La Saussaye, en sa Recherche des saints de la France; Henriquez, en son Ménologe, et Manriquez, en sa Chronique du même Ordre de Cîteaux: et avant eux tous, deux chartes fort anciennes et authentiques (qui se voient à Longpont), dans lesquelles Jean de Montmirel est nommé expressément saint.

Il est vrai qu'on ne trouve point que ce bienheureux confesseur ait été canonisé solennellement, selon les cérémonies usitées en ce temps; mais seulement selon la première et ancienne pratique de l'Église, qui consistoit en l'élévation hors de terre, et translation en lieu plus éminent du corps de celui qu'on estimoit bienheureux, par les prélats des lieux; et en la pieuse vénération de tout le peuple. Ce qui s'est fait envers le bienheureux Jean, depuis plus de quatre cents ans entiers, ainsi qu'il appert canoniquement par le procès-verbal que le révérendissime évêque de Soissons, Simon le Gras, a dressé depuis quelques années, avec toute la diligence possible, des marques de sa sainteté, culte et honneur rendus au même saint depuis son décès, pour l'envoyer à Rome, à dessein d'augmenter de plus en plus la vénération de ses grands mérites, et la dévotion de tout son peuple.

En Thrace, fête de saint Eutyche, saint Plaute et saint Héraclée, martyrs.

En Perse, sainte Gudélie, martyre, qui ayant converti beaucoup

de monde à Jésus-Christ et refusé d'adorer le soleil et la lune, souffrit plusieurs tourments sous le roi Sapor, entre autres celui d'avoir la peau de la tête arrachée; ayant été attachée à un poteau, elle mérita d'y obtenir son triomphe.

Au même lieu, saint Dadas, parent du roi Sapor, sainte Casdoé, son épouse, et saint Gabdélas, son fils, martyrs, qui ayant été dépouillés de leurs honneurs et déchirés par diverses sortes de tortures, périrent par le glaive, après une longue prison.

En Arménie, sainte Ripsime et ses compagnes, vierges et martyres, sous le roi Tiridate.

A Auxerre, saint Fraterne, évêque et martyr.

A Pontécorvo, près d'Aquin, saint Grimoald, prêtre et confesseur.

En Palestine, saint Quiriace, anachorète.



TRENTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Jérôme, docteur de l'Église. — Saint François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus.

Saint Léopard, martyr; saint Victor et saint Ours, martyrs; saint Antonin, martyr; saint Grégoire, évêque de la Grande Arménie; saint Honorius, évêque de Cantorbéry; sainte Sophie, veuve.

LA VIE DE SAINT JÉROME,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 420.

Boniface I[er] pape. — Honorius et Théodose, empereurs.

Saint Jérôme (qui signifie en grec, nom sacré) naquit en un lieu qui est sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, que l'on appeloit anciennement Strigonium, et qui, durant sa vie, fut presque ruiné par les Goths. Il vint au monde du temps de l'empereur Constance, fils du grand Constantin. Ses parents étoient chrétiens nobles et riches; son père s'appeloit Eusèbe; il eut un frère nommé Paulinien et une sœur dont on ne sait pas le nom, non plus que celui de leur mère. Son frère et sa sœur finirent saintement leurs jours en religion; il eut aussi une tante, sœur de sa mère, qui se nommoit Castorine, avec laquelle il entra en quelque différend; le saint la convia à la paix et à la concorde, et tâcha de la réduire au devoir de l'amitié chrétienne.

Sitôt qu'il fut en âge d'aller à l'école, il donna des signes de

son excellent esprit. Ses parents l'envoyèrent ensuite à Rome, où étoit l'école de notre religion et de toutes les bonnes lettres. Il eut pour maître en la grammaire Donat, celui qui a doctement commenté Virgile et Térence. Après qu'il eut appris de lui tout ce qu'il lui pouvoit enseigner, il étudia soigneusement la rhétorique, et s'adonna fort à l'éloquence. Il s'exerça à composer et à réciter des déclamations et des controverses, à lire les livres de tous les grands orateurs, des historiens et des poëtes, tant grecs que latins, réunissant l'élégance et la pureté de la langue grecque et de la langue latine, pour se rendre consommé en l'une et en l'autre, comme il devint. Non content de cela, il étudia en philosophie, lut les livres de Platon, d'Aristote et des autres philosophes, sans omettre aucune chose qui lui pût profiter.

Il fut baptisé à Rome, et reçut l'habit de Jésus-Christ, comme il écrivit depuis au Pape saint Damase. Il s'employoit volontiers aux œuvres de piété, visitant les reliques des martyrs, dans les cimetières et les cavernes souterraines, où étoient leurs corps saints, principalement les dimanches, comme étant des jours dédiés à Dieu.

Après qu'il eut appris à Rome les arts libéraux, et amassé avec beaucoup de peine une belle bibliothèque, il résolut de s'adonner à d'autres plus hautes sciences, et d'apprendre la théologie. Pour cet effet, il voyagea en diverses provinces, fréquenta les plus sages qu'il trouva, à l'exemple de Pythagore, de Platon, d'Apollonius de Thiane, et d'autres philosophes, qui, pour acquérir la connoissance des choses naturelles, sortirent de leurs pays, et coururent par le monde. Il s'accompagna de Bonose (qui étoit aussi un jeune homme noble, riche, et son frère de lait, avec lequel il avoit été élevé en son pays, et depuis à Rome); ils vinrent d'abord en France, où il y avoit des hommes doctes, afin de communiquer avec eux. Il demeura quelques jours à Trèves, où il traduisit et écrivit de sa propre main un grand livre des Synodes de l'évêque saint Hilaire, dont il fait état comme d'une chose rare et d'un riche trésor.

Allant de Rome en France, il passa par un bourg de Lombardie, nommé Concorde, qui étoit assez proche de Mirandol, où il fit

amitié avec un saint vieillard, nommé Paul, à qui, il envoya depuis la Vie de saint Paul, premier ermite, qu'il avoit composée.

Il retourna de France en Italie, avec son compagnon Bonose, et séjourna quelque temps en la ville d'Aquilée, pour communiquer avec l'évêque Valérien, Héliodore, Népotien, Rufin, et autres serviteurs de Jésus-Christ, auquel il écrivit plusieurs lettres familières et pleines d'amitié. Il fut pressé de partir de là, et s'en retourna en son pays, où il trouva que sa sœur, tant à cause de sa jeunesse que de la fragilité du sexe, étoit déchue de l'état de virginité. Il lui tendit la main, la releva, la recommandant au diacre Julien, et depuis à Chromace, par le bon conseil desquels elle se mit religieuse, et persévera en la vertu.

De son pays il alla en Grèce, et chemina par les provinces de Thrace, de Pont, de Bithynie, de Galatie, de Cappadoce, de Cilicie, et de Syrie, demeurant quelque temps à Antioche avec Evagre, qui fut depuis évêque de la ville. Il parla à Malchus, ce moine fugitif, dont il écrivit la vie, selon ce qu'il lui en avoit ouï dire, pour apprendre aux religieux combien l'amour désordonné des parents est dangereux; que souvent, sous prétexte de piété, il trouble le religieux, et quelquefois le tire hors de son cloître; comme il arriva à Malchus. Il connut aussi à Antioche, et conversa beaucoup avec Apollinaire de Laodicée, qui étoit en réputation d'être docte et éloquent, quoiqu'il fût hérétique; mais il ne se laissoit pas reconnoître pour tel: de sorte que saint Jérôme ne refusa point de l'ouïr et d'être son disciple; mais l'ayant connu depuis, il le quitta et détesta ses erreurs.

Etant en Syrie, il suivoit l'exemple de plusieurs moines qui étoient en cette province; et, par le conseil de Théodose, anachorète, homme très-parfait, mais principalement poussé de l'esprit de Dieu, saint Jérôme se résolut de quitter le monde, la chair et les vaines espérances qu'il se pouvoit promettre, étant doué de belles qualités. Pour cet effet, désirant vaquer entièrement à la contemplation, il entra dans un âpre désert de Syrie, avec trois compagnons, Innocent, Hylas et Héliodore, à qui Evagre envoyoit leurs nécessités; il fournissoit aussi saint Jérôme d'écrivains et

d'hommes doctes et vertueux en l'antiquité, pour l'aider en ses études et à traduire les livres dont il avoit besoin.

Néanmoins Notre-Seigneur voulant l'éprouver, Innocent, l'un de ses compagnons, mourut en peu de temps, et bientôt après Hylas, et ensuite Héliodore s'en retourna en son pays. Quant à saint Jérôme, il commença à sentir de grandes maladies corporelles, de fâcheuses tentations et peines d'esprit. Elles furent si terribles, que lui-même les dépeint à la vierge Eustochium, expliquant les combats de sa chair, l'austère pénitence dont il les domptoit, avec la consolation qu'il recevoit de Notre-Seigneur, après la victoire. Il ne s'armoit pas seulement, en cette dangereuse guerre, de l'oraison et de la pénitence, mais de l'étude de l'Écriture sainte, s'y occupant jour et nuit, afin que l'ennemi le trouvant toujours empêché, ne le pût aisément renverser.

Pour la mieux entendre, il voulut savoir la langue hébraïque, en laquelle l'Ancien Testament étoit écrit, et se rendit disciple d'un moine juif, qui s'étoit fait chrétien, si bien qu'avec beaucoup de peine il apprit parfaitement cette langue, qui l'aida fort à comprendre la sainte Écriture, comme il le témoigna au moine Rustique.

Mais ces travaux ne furent pas les plus grands qu'il souffrit dans les déserts de Syrie; il en survint d'autres plus difficiles, parce que l'Église d'Antioche et toute cette province fut divisée en trois partis, dont l'un suivoit Paulin, l'autre obéissoit à Mélèce (deux évêques catholiques) et le troisième, infecté de l'hérésie d'Apollinaire, reconnoissoit Vital pour son chef, qui en étoit le plus grand fauteur. Chacun de ces trois partis cherchoit à attirer saint Jérôme de son côté, jugeant que le renom de sa grande sainteté et de sa doctrine avanceroit beaucoup le parti où il se jetteroit: et comme il étoit long à se résoudre, craignant de faillir, ceux avec lesquels il traitoit entroient en défiance de lui; les autres le pressoient de déclarer si, au mystère de la tres-sainte Trinité, il falloit dire trois hypostases, comme on dit trois personnes, à cause que ce mot *hypostasis*, étoit alors inusité et peu reçu.

Pour sortir de ces vagues dangereuses, suscitées par des vents

tendre plus facilement. Il prit pour maître de langue hébraïque un juif nommé Barravin, qui venoit l'instruire la nuit au monastère, de peur des Juifs, et le saint le contentoit libéralement.

Étant en ce pays, il fut consulté par le Pape saint Damase, qui, quoique maître souverain de toute l'Église catholique, homme très-saint et très-sage, et déjà vieux, ne dédaignoit pas d'écrire à saint Jérôme, qui n'étoit alors qu'un jeune homme, et de lui proposer les doutes des passages obscurs de l'Écriture sainte ; et, dans son humilité, il faisoit tant d'état de saint Jérôme, qu'en une de ses épîtres il lui dit ces mots : *Je ne pense pas que nous puissions trouver une plus douce conversation, ni une plus utile communication entre nous, que de traiter de l'Écriture sainte, en sorte que je vous interroge et que vous me répondiez, parce qu'il n'y a rien de si agréable en cette vie, ni de si doux que cette nourriture de l'âme.* Par là on peut voir combien il l'estimoit, et l'opinion qu'il avoit de sa vertu et de sa science en la sainte Écriture, à l'étude de laquelle il s'étoit entièrement voué.

Quoique saint Jérôme eût une soif insatiable d'entendre les profonds mystères qui sont compris dans les deux Testaments, il ne manquoit pas d'empêchements et de difficultés qu'il falloit vaincre en cette sainte recherche. Car comme il étoit fort adonné à l'éloquence et à l'élégance du style, ne trouvant pas à son goût cet ornement de langage dans l'Écriture, il prenoit quelquefois un prophète pour lire, et le laissoit aussitôt, s'offensant du style bas dont le Saint-Esprit (pour confondre les superbes et enseigner les humbles) a fait écrire les livres sacrés. Néanmoins Dieu qui l'avoit choisi pour interprète et principal traducteur de la sainte Écriture, le châtia rigoureusement de ce qu'il la lisoit avec moins de soin et de dévotion que Cicéron et les autres auteurs profanes. Pour dire comme la chose se passa, nous emprunterons les paroles mêmes du saint, écrivant à Eustochium, sa très-chère fille en Jésus-Christ :

Je veux vous conter l'histoire de ma disgrâce et de ma misère. M'étant résolu il y a longtemps, pour acquérir le royaume des cieux, de me priver de ma maison, de mon père, de ma mère, de mes frères, de mes sœurs et de mes parents, et, ce qui est plus difficile, de l'usage

des viandes; je m'en allai demeurer à Jérusalem, sans toutefois me pouvoir défaire de ma bibliothèque, que j'avois fait venir de Rome avec tant de soin et de dépense. Misérable que j'étois, je jeûnois pour lire les épîtres de Cicéron, et après les longues veilles de la nuit et les grosses larmes qui, du profond de mon cœur, distilloient par mes yeux, à cause de mes péchés, je me mettois à lire Plaute; et si quelquefois, ayant égard à mon dommage et revenant à moi-même, je commençois à lire quelque prophète, ce style rude et grossier m'en dégoûtoit aussitôt, et, ne pouvant voir la lumière avec mes yeux aveugles, j'en attribuois la faute au soleil plutôt qu'à moi.

Pendant que ce vieux serpent rusé me trompoit de cette sorte, environ la mi-carême, j'eus la fièvre si forte, qu'ayant trouvé mon corps foible et exténué, elle le réduisit incontinent à l'extrémité, et ceux qui étoient autour de moi, faisoient déjà provision de ce qu'il falloit pour ma sépulture. La chaleur vitale de l'âme s'étant retirée des autres parties du corps, et ne retenant plus que la poitrine, je fus ravi en esprit, et conduit devant Notre-Seigneur, où il y avoit une si grande clarté et splendeur qui sortoit de tous ceux qui étoient là présents, que je me prosternai en terre, sans oser lever les yeux. Étant interrogé de ma foi et de ma condition, je répondis hardiment que j'étois chrétien. Comme je parlois, celui qui présidoit l'audience me dit: Tu mens, tu n'es pas chrétien, mais cicéronien; car ton cœur est où est ton trésor. En entendant cela, je me tus tout court. Le juge commanda que je fusse fouetté. Encore que je sentisse bien de la douleur des fouets, j'étois néanmoins beaucoup plus tourmenté du feu de ma conscience, et je commençai à dire en pleurant et en soupirant: Pardonnez-moi, Seigneur; ah! Seigneur, pardonnez-moi! L'on n'entendoit point d'autre bruit parmi les coups de fouets. A la fin, ceux qui étoient présents se mirent à genoux devant le juge, le suppliant de me pardonner ma faute, qui étoit d'un jeune homme, et de me donner le loisir de faire pénitence et de m'en corriger, à condition que si je ne m'amendois pas, je serois obligé à un plus rude châtiment. J'étois si épouvanté, que j'eusse promis cent fois plus pour me tirer hors de là: je jurai que je l'accomplirois ainsi, et ils me laissèrent en liberté. Après cela je revins en moi-même, et ouvris mes yeux si baignés de larmes de dou-

leur, que ceux qui se trouvèrent autour de moi en étoient étonnés et les regardèrent comme un suffisant témoignage de ce que j'avois enduré.

Le saint ajoute : *Que l'on ne dise pas que ce fut un songe vain et de ceux qui nous trompent souvent ; j'en appelle à témoin le juge, en présence duquel je fus fouetté : les saints anges en furent témoins, et les marques des fouets qui demeurèrent longtemps imprimées sur ma peau. Dès lors je m'adonnai aussi exactement et diligemment à la lecture des choses divines, que j'avois auparavant été soigneux de lire les auteurs profanes.*

Or depuis que saint Jérôme se sentit obligé par cette punition rigoureuse, à changer l'étude de Cicéron et des lettres humaines en celle de l'Écriture sainte, il retrancha tout ce qui l'en pouvoit détourner, pour s'adonner à la science céleste, la méditant jour et nuit, recherchant ceux qui pouvoient la lui enseigner, sans épargner les frais, les travaux et les incommodités des chemins. A cette fin, il reçut l'Ordre de prêtrise à Antioche, en l'âge de trente ans, par les mains de l'évêque Paulin, qui l'en pria ; encore qu'il pût gagner sur lui, qu'il fît résidence en quelque église, mais à condition d'être moine comme auparavant. Car il vouloit demeurer libre, afin de pouvoir pleurer ses péchés en la solitude, et s'adonner entièrement à l'étude de l'Écriture sainte, sans aucun empêchement, ainsi qu'il le dit en l'épître 61, qu'il écrivit treize ans après le décès du pape Damase.

Étant prêtre, il alla à Constantinople pour voir et écouter saint Grégoire de Nazianze, qui, à cause de sa singulière sagesse et de son éloquence, fut surnommé le Théologien. Aussi saint Jérôme l'appelle-t-il son maître, se vantant d'avoir été son disciple ; ce qui est un signe du grand talent de la doctrine de saint Grégoire, comme de la profonde humilité de saint Jérôme ; parce qu'étant déjà si docte et reconnu comme tel, nonobstant cela il aima mieux être disciple de saint Grégoire de Nazianze, que maître des autres.

Il demeura presque trois ans à Constantinople, écoutant en public saint Grégoire lorsqu'il enseignoit, et conférant familièrement en sa maison avec lui (comme un homme docte avec un savant ami) des passages les plus difficiles de l'Écriture. Il connut aussi et

contracta amitié avec saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile, et aida son maître saint Grégoire de Nazianze dans les disputes qu'il eut contre Maxime, philosophe cynique, qui, par son hypocrisie, le vouloit chasser de son siége. Saint Jérôme écrivit au pape saint Damase en faveur de son maître, et, par les lettres de saint Damase, Maxime fut chassé de Constantinople. Pendant le séjour qu'y fit saint Jérôme, il écrivit sur le sixième chapitre d'Isaïe, et le dédia à Damase, qui lui avoit commandé ce commentaire, pour lequel ses amis l'avoient aussi fort importuné.

En ce temps-là les affaires de l'Eglise orientale étant en trouble, et quelques églises remplies entre elles de grandes dissentions, le Pape saint Damase et l'empereur Théodose, tous deux Espagnols, trouvèrent bon d'assembler un concile à Rome, envoyant des évêques d'Orient et d'Occident pour les pacifier et mettre l'Église en repos. A ce concile romain se trouvèrent saint Epiphane, évêque de Salamine, en Chypre, Paulin, évêque d'Antioche (qui avoit fait saint Jérôme prêtre), personnages reconnus pour leur sainteté et ses grands amis. Soit qu'ils l'en eussent prié, soit que le Pape saint Damase le lui eût commandé, saint Jérôme alla aussi à Rome en la compagnie de ces saints prélats. Il trouva Pammaque, son ancien disciple, et assez d'autres amis qui l'avoient fréquenté auparavant. Chacun le visitoit et jetoit les yeux sur lui comme sur un parfait miroir de vertu, un exemple de pénitence et un oracle de science; en sorte qu'on le jugeoit digne du souverain pontificat.

Il servit à Rome au saint Pape Damase, pour répondre à toutes les difficultés, aux doutes qu'on lui proposoit, et aux choses ecclésiastiques, sur lesquelles il étoit consulté de toutes les Eglises orientales et occidentales. Il leur proposoit aussi la confession de foi qu'ils devoient faire, et enseignoit la vraie doctrine à ceux qui abjuroient l'hérésie et avoient recours au Saint-Siége apostolique, pour être réconciliés à l'Église. Enfin, en toutes les choses qui appartenoient au gouvernement de l'Église catholique, saint Jérôme étoit celui sur lequel saint Damase s'en reposoit ordinairement le plus.

Il obtint alors qu'en l'Eglise romaine on chantât *alleluia*, non-seulement au temps de Pâques, comme on faisoit auparavant, mais aussi en tout le reste de l'année, hormis depuis la septuagésime jusqu'à Pâques, suivant l'usage de l'Eglise de Jérusalem, et qu'à la fin des psaumes on chantât le *Gloria Patri*, comme on avoit coutume en l'Eglise d'Antioche. Il corrigea à Rome les psaumes suivant la version des Septante, que l'Eglise chante aujourd'hui, et le Nouveau Testament, qui n'étoit guère correct de son temps, fut par lui remis en meilleur ordre, suivant le commandement de Damase. Ce fut le premier qui écrivit succinctement les tourments des martyrs qui se lisent en l'Eglise, comme disent Cassiodore, Usuard et Adon, évêque de Vienne. Il ordonna le Lectionnaire, et disposa les leçons qu'il falloit dire en l'office divin, avec les épîtres et les évangiles que l'on récite à la messe.

Outre cela, le saint s'occupoit à visiter les sanctuaires de Rome, qu'il fréquentoit souvent étant écolier; mais c'étoit avec bien plus de ferveur et de dévotion qu'auparavant. Il s'adonnoit fort à l'oraison et à la contemplation. Il célébroit la messe avec un grand ressentiment, les larmes aux yeux. On montre encore aujourd'hui à Rome le calice et la chasuble dont il se servoit. Il étoit fort soigneux du service divin, de la netteté des églises et de l'ornement des autels : c'est pourquoi il loue tant Népotien de la peine qu'il y prenoit.

Il fréquentoit la noblesse et les grands de la cour de Rome, tâchant toujours d'attirer les cœurs du monde à l'amour et à la crainte de Notre-Seigneur. Plusieurs qui voyoient en lui une vie si parfaite, un mépris du monde si complet, un visage céleste, des paroles si vives, des conseils si certains, une science si profonde, qu'en toutes choses il sembloit plus un homme divin que mortel, se rendoient à lui, et, par son moyen, se retiroient des vices et des plaisirs sensuels, pour embrasser la vertu à son exemple.

Pendant environ trois ans qu'il séjourna à Rome, il écrivit des choses admirables; car un hérétique, nommé Helvide, ayant ouvert sa bouche sacrilége, et aboyé comme un chien enragé contre l'intégrité de la très-pure Vierge Marie, et publié un libelle contre

sa perpétuelle virginité, le saint le réfuta de telle sorte, que ce monstre commença et finit en même temps.

A Helvide succéda Jovinien, faux moine, qui avoit demeuré à Milan, en un monastère, sous la discipline de saint Ambroise. Saint Augustin fait mention de lui en ses Confessions. Etant venu à Rome, il enseignoit que le mariage égaloit la virginité, qu'il ne falloit point jeûner, et autres semblables erreurs plus dignes d'un philosophe épicurien que d'un moine pénitent. Saint Jérôme écrivit contre ce pernicieux hérétique ses deux admirables livres, si remplis d'érudition divine et humaine. Il écrivit aussi des dialogues contre les lucifériens, et d'autres œuvres utiles et merveilleuses. Il s'occupoit également à expliquer l'Écriture sainte à quelques personnes dévotes et studieuses, qui le venoient trouver et importuner de diverses questions et demandes. Néanmoins il n'y avoit choses où il s'employât plus volontiers qu'à déraciner les vices et à réprimer la trop grande licence avec laquelle plusieurs vivoient à Rome, à réformer les mœurs dépravées de quelques-uns du clergé, pour faire fleurir cette ville en piété et la rendre aussi sainte qu'elle en a toujours eu le renom.

Le grand zèle de saint Jérôme, cette sévérité et cette censure des vices, sans acception de la qualité des personnes, que de la vertu et de la gloire de Dieu, offensa de son éclat les yeux de ceux qui étoient attachés au monde. Ceux-même qui auparavant se prosternoient à ses pieds, qui lui baisoient sa robe et qui demandoient sa bénédiction, furent les premiers à le vouloir lapider, à l'appeler hypocrite et trompeur. Le décès du Pape saint Damase redoubla leur témérité, estimant que le saint docteur étoit demeuré sans appui, seul et dénué du support qu'il avoit auparavant. Et afin que leurs mensonges eussent quelque couleur de vérité, ils publièrent qu'il n'étoit pas à propos qu'un moine fréquentât si familièrement les femmes, quoiqu'elles fussent grandes dames et saintes en apparence.

Ils disoient cela, parce que des plus grandes dames de Rome, très-dévotes et zélées pour la perfection, recherchoient saint Jérôme comme leur père et leur maître, pour être par lui enseignées

de ce qu'elles devoient faire pour être plus agréables à Dieu : entre autres sainte Paule, veuve, et ses filles Pauline, Eustochium, Blesile et Rufine, sainte Marcelle, Albine, Aselle, Léta et autres, parmi lesquelles fut sainte Paule, qui, pour vaquer plus parfaitement à Dieu, quitta sa maison, ses enfants, ses parents et amis, sortant de Rome pour aller à Jérusalem, où saint Jérôme, après le décès de Damase, qui arriva l'an 384, faisoit état de se retirer.

La calomnie de ces médisants alla encore plus avant : car non-seulement ils le publièrent et le déclarèrent pour un séducteur et un impie, mais aussi pour un homme impudique. Ceux-là étant poussés du diable, père du mensonge, pour mieux faire croire leur imposture, se servirent d'un homme, à qui ils persuadèrent de porter faux témoignage contre le saint et sainte Paule ; mais cet homme ayant été pris et appliqué à la question, il nia ce qu'il avoit dit auparavant, avoua son mensonge, et découvrit la vérité et l'innocence de saint Jérôme, ce qui se peut voir en une épître qu'il écrit à Aselle, lorsqu'il s'embarquoit au port de Rome pour aller à Jérusalem.

Notre grand docteur partit donc de Rome au mois d'août, accompagné de Paulinien, son jeune frère, de Vincent, prêtre, et d'autres moines, qui alloient aussi à Jérusalem pour y demeurer. Il arriva en Chypre, où il fut reçu de saint Épiphane avec beaucoup de bienveillance et de charité : de là il passa à Antioche, où il logea et se rafraîchit chez l'évêque Paulin. Il acheva sa navigation, et entra à Jérusalem au plus fort de l'hiver, qui fut rude. Il étoit si las des grandeurs, des vanités et des murmures de la cour romaine, et, d'autre part, il désiroit si fort de se voir tout à fait moine, et de se donner tout à Dieu, qu'incontinent après son retour, il s'en alla en Égypte, pour visiter les monastères qui y étoient et ceux de Nitrie, afin de se consoler avec ces saints personnages, qui y servoient Dieu de tout leur cœur, et d'apprendre de nouvelles vertus, pour lui être de plus en plus agréable.

Car encore que saint Jérôme fût un miroir de sainteté, et consommé en toutes sortes de sciences, néanmoins il étoit si humble, qu'il vouloit apprendre des autres la vertu. C'est pourquoi il alla

en Égypte voir les moines, et à Alexandrie il se rendit disciple de Didyme, aveugle, qui, à cause de son bel et industrieux esprit, étoit en réputation d'un très-sage personnage. Saint Jérôme l'appelle *Videntem*, l'aveugle qui avoit si bonne vue ; de sorte que celui qui, du temps du pape Damase, avoit été maître de tout le monde, par son humilité et avec ses cheveux à demi gris, aima mieux apprendre que d'enseigner. Didyme étoit enveloppé dans les erreurs d'Origène (qu'il enseigna à Rufin), néanmoins il n'eut pas la hardiesse de se découvrir à saint Jérôme ; ou s'il se découvrit, ce saint ne reçut pas ses erreurs.

Le saint retourna depuis à Jérusalem, et établit son domicile auprès de la crèche de Notre-Seigneur, pour y vivre et se consoler par la présence de ce pauvre portail, où le Verbe éternel vint au monde, revêtu de la foiblesse de notre chair. Il bâtit là un monastère, où il vivoit très-saintement avec des religieux, et un hôpital pour recevoir les pèlerins, qui alloient pour lors en grandes troupes en voyage au saint Sépulcre de Jérusalem. Pour ce sujet il envoya Paulinien, son frère, en son pays pour vendre le reste de son patrimoine, et subvenir aux nécessités des pauvres. Le saint vivoit fort pauvrement en ce monastère, mal vêtu et mal nourri ; il n'avoit point d'argent, et n'en vouloit point recevoir.

Parmi l'austérité de vie qu'il menoit, redoutant la vaine gloire plus que la mort, il se cachoit dans sa cellule, et désirant d'être meilleur en effet qu'en apparence, il s'adonnoit au jeûne et à l'oraison : l'on n'entendoit pas une seule parole de sa bouche qui ne fût des choses saintes et divines : en son silence il parloit intérieurement avec Dieu. Il étoit fort humble au dedans et au dehors, et avoit la crainte du grand jour du jugement si avant gravée dans son cœur, qu'il en parle ainsi : *Toutes les fois que je viens à penser au jour du jugement, je tremble de tout le corps, deviens stupide et éperdu.* Il recevoit tous les pèlerins, les chérissoit et leur lavoit les pieds, et soignoit jusqu'à leurs chameaux ; ils y venoit en si grand nombre, que le même saint dit qu'il n'y avoit ni heure, ni moment que l'on ne reçût une grande multitude de frères, et que la solitude du monastère s'étoit convertie en une continuelle hôtellerie : si bien

qu'il falloit fermer les portes du monastère, ou abandonner l'étude de l'Ecriture sainte qui leur commandoit d'ouvrir leurs portes aux pèlerins.

Le saint eut aussi beaucoup à souffrir des origénistes, spécialement de Jean, évêque de Jérusalem, pour soutenir contre eux la pureté de notre sainte foi. Celui-ci avoit été moine et hérétique macédonien; mais il avoit abjuré l'hérésie, dans l'espérance d'être évêque. En effet, il parvint à l'évêché de Jérusalem, et il se rendit grand protecteur des erreurs d'Origène, qui avoit alors la vogue, et, comme un cancer intérieur, infectoit la plupart des fidèles. Saint Jérôme lui fit tête, faisant plus d'état de la vérité de la foi que de la puissance et de la dignité épiscopale. Jean de Jérusalem s'en offensa fort, et résolut de persécuter saint Jérôme. Pour le commencement, il l'excommunia, lui et Paulinien, son frère, avec leurs moines, leur défendant l'entrée du saint Sépulcre, quoiqu'elle fût permise aux hérétiques. Il lui voulut aussi interdire l'entrée de Jérusalem; toutefois le respect de sainte Paule l'en empêcha, à qui comme à une très-grande dame, riche et puissante, chacun désiroit complaire : néanmoins voyant qu'il ne pouvoit dompter par aucun moyen le cœur de l'invincible saint Jérôme, il obtint que lui, son frère et ses moines seroient chassés; mais il ne le put exécuter.

Saint Jérôme, parlant de cette violence, dit ces mots : *Plût à Dieu, que comme sa volonté lui sera réputée pour effet, nous puissions aussi, non-seulement par la volonté, mais avec l'effet, obtenir la couronne de l'exil : l'Église de Jésus-Christ a été fondée en souffrant et répandant son sang, et non pas en faisant des injures et des affronts : elle a crû parmi les persécutions, et a été couronnée par les martyrs.*

Et plus bas, se plaignant que Jean de Jérusalem, qui étoit moine, traitoit ainsi ses confrères : *Hélas!* dit-il, *le moine menace les moines, et procure leur exil : et encore un moine, qui se vante d'être assis en la chaire apostolique. Les moines ne s'épouvantent point du bruit et des menaces, ils ne se rendront jamais à la pointe de l'épée, ils tendront plutôt le col que les mains. Qui est le moine qui, étant sorti de son pays, ne s'estime pas banni tout à fait du monde? Pour-*

quoi est-il besoin de l'autorité publique, de rescrits, de ces discours que l'on sème parmi tout le monde contre nous: que l'on pousse seulement du bout du petit doigt, et nous nous en irons de bon cœur; la terre est à Dieu, avec toute son étendue: Jésus-Christ n'est caché en aucun lieu.

Saint Jérôme, pour la même dispute de la foi, eut de grandes prises avec Ruffin, qui devint son ennemi, après avoir été son ami intime et son compagnon; car par les séductions de Didyme il s'étoit tellement affectionné à Origène, et imbu de ses erreurs, qu'il traduisit de grec en latin son livre des Principes, et le divulgua dans Rome comme une sainte et assurée doctrine, quoiqu'il fût rempli d'erreurs et d'hérésies, louant au surplus saint Jérôme, comme son ami et un admirateur d'Origène. Cela fit un grand scandale à Rome, et les amis intimes de saint Jérôme lui écrivirent incontinent à Jérusalem tout ce qui se passoit, le suppliant de les avertir de ce qu'ils devoient croire ou faire, et qu'il eût à se défendre.

Le saint n'y manqua pas: il traduisit fidèlement le livre d'Origène, que Ruffin avoit mal traduit et avec peu de fidélité, et le lui envoya; mais pour satisfaire à l'ancienne amitié de Ruffin avec la modestie et la charité qu'il appartient, avant que d'écrire contre lui, il l'avertit en ami de faire cesser ce scandale qu'il avoit exposé en la voie des fidèles, lui disant: Jésus-Christ m'est témoin que je suis forcé à parler, et je n'eusse jamais dit un mot, si vous ne m'eussiez provoqué et engagé. Enfin ne m'accusez pas, je ne me défendrai point; ne soutenons point les hérétiques, et il n'y aura point de disputes entre nous: quittez l'épée et je livrerai le bouclier. Il n'y a qu'en une chose que je ne me pourrai m'accorder avec vous, c'est de pardonner aux hérétiques, et que je ne me montre pas entièrement catholique: si la cause de notre discord vient de là, je pourrai bien mourir, mais je ne me saurois taire; qu'il n'y ait entre nous qu'une foi, et l'on y verra bientôt la paix.

Quoique cette diligence ne fût pas suffisante pour ramener Ruffin néanmoins celle de Marcelle et des autres disciples de saint Jérôme fut telle, que le Pape saint Anastase, qui avoit succédé à Sirice

successeur de Damase, condamna les erreurs d'Origène; la vérité et le saint demeurant victorieux, et ses adversaires, Jean de Jérusalem avec Ruffin et les autres, confus et humiliés. Ils firent néanmoins en sorte, par le moyen d'Alipe, compagnon et disciple de saint Augustin, qui étoit allé à Jérusalem, de mettre mal saint Augustin avec saint Jérôme : c'est pourquoi d'abord ils s'entr'écrivirent des lettres piquantes; mais après avoir entendu la vérité, ils demeurèrent grands amis, sans que les origénistes, par leurs artifices, pussent diviser ceux qui étoient réunis ensemble par un si étroit lien de charité et de particulière bienveillance.

Après cette glorieuse victoire il en obtint une autre, non moins signalée, contre un hérétique, nommé Vigilance, que le saint surnommoit Dormitance. Ce méchant homme dissimuloit au commencement ses erreurs par une hypocrisie étrange; mais depuis, il leva le masque, et en fit profession publique, les enseignant et soutenant en France. Etant à Barcelone, il avoit fait amitié avec saint Paulin; et, allant en pélerinage à Jérusalem, il prit des lettres de recommandation de lui, adressées à saint Jérôme. Saint Paulin l'estimoit au dedans ce qu'il paroissoit au dehors, mais il manifesta incontinent, et vomit le poison qu'il avoit couvé dans son cœur, blâmant la chasteté des prêtres, la vénération des reliques des saints martyrs, et semant d'autres semblables rêveries, que notre grand docteur réfuta par son admirable éloquence et sa pure doctrine, en sorte que l'hérétique n'osa plus paroître, et demeura enseveli dans ses erreurs. Mais Nôtre-Seigneur, en punition de ceux qui lui avoient ajouté foi en France, envoya les Vandales et les Alains, qui y firent tant de carnage, que chacun étoit bien empêché à sauver sa vie.

Il s'éleva aussi un autre hérétique, ennemi de la grâce de Jésus-Christ, nommé Pélagius, moine, Anglois de nation, contre lequel saint Jérôme écrivit, à la sollicitation de ses amis, et comme par acquit, estimant que c'étoit un travail inutile dont saint Augustin s'étoit déjà acquitté avec tant de louange et d'effet, faisant voir par là quel état il faisoit de saint Augustin, comme aussi saint Augustin n'en faisoit pas moins de lui.

Il arriva deux choses déplorables, où le saint eut beau champ d'exercer sa grande confiance en Dieu, et sa charité envers le prochain. La première fut que l'an 396, les Huns (nation cruelle et barbare) entrèrent par l'Arménie et par tout l'Orient, ravageant les terres de l'empire romain avec une telle furie, qu'ils rendirent déserte presque toute l'Egypte, tuèrent plusieurs moines, mirent la plupart du peuple en servitude, firent rougir les rivières du sang humain, et poursuivant la pointe de leur victoire, le bruit courut qu'ils venoient droit à Jérusalem. L'épouvante fut si grande, que tous les pèlerins étrangers, entre autres Fabiola, une des principales dames de Rome, dévote de saint Jérôme, s'enfuit de Jérusalem. Le saint avec sa troupe commença aussi à sortir de la ville au vent de cette nouvelle; et comme ils étoient déjà tous sur le bord de la mer, prêts à s'embarquer à la venue des ennemis, Notre-Seigneur, par les larmes et les prières de saint Jérôme, détourna cet orage: ainsi ceux qui fuyoient ne passèrent pas plus avant, et tous les habitants de Jérusalem demeurèrent exempts de cette alarme.

La seconde fut que les Goths entrèrent presque en même temps dans l'Europe; ils ruinèrent plusieurs villes et provinces de la Grèce, et depuis assiégèrent Rome, la prirent et la saccagèrent l'an 410, sous l'empereur Honorius, fils du grand Théodose, ainsi que saint Jérôme l'avoit prédit quelque temps auparavant, en écrivant sur le prophète Daniel. Ses ennemis et les rieurs le voulurent calomnier et reprendre de ce qu'il avoit écrit; mais voyant de leurs yeux accomplir sa prophétie, ils pleurèrent leur malheur, louant l'esprit et la prudence du saint docteur. Toutefois le saint eut assez de quoi pleurer en cette ruine de Rome, et exercer sa charité, parce que plusieurs qui échappèrent au carnage, s'enfuirent à Jérusalem, où saint Jérôme les reçut du mieux qu'il put, et avec la compassion que méritoit une si triste et si misérable perte.

Il s'occupoit aussi à faire réponse à une infinité de lettres qu'il recevoit de tous les cantons de la chrétienté, d'hommes doctes, évêques et prélats, qui lui exposoient des doutes, et lui proposoient des questions sur l'Ecriture sainte; d'autres personnes de

qualités, demandoient aussi ses conseils sur ce qu'ils devoient faire pour plaire à Dieu, et le servir plus parfaitement.

C'est une chose admirable, de voir saint Jérôme consulté de toutes parts comme un oracle du ciel et le grand travail qu'il prenoit à répondre. Car outre ceux qui s'adressoient à lui de la Syrie, de la Palestine, de l'Egypte et de tout l'Orient, Pammaque de l'Occident, Héliodore, Chromace, et plusieurs autres de l'Italie, lui écrivoient souvent, ainsi que le pasteur de l'Eglise universelle; saint Paulin, Exupère, Minère et Alexandre, Rustique, Mone, Hédibie et Algasie, lui envoyèrent, d'un des bouts de la France, un message exprès jusqu'à Bethléem pour avoir la résolution de quelques questions difficiles. Sunie et Frétella en envoyèrent aussi un d'Allemagne, pour retirer de lui les diverses traductions du psautier. Abigac lui écrivit d'Espagne et Lucine Bérique de l'Audalousie, pour savoir ce qu'il devoit faire touchant le jeûne du samedi, et la communion de tous les jours. Il avoit six écrivains à gages à Bethléem, pour transcrire et leur envoyer ce qu'il composoit.

Saint Sévère Sulpice l'alla trouver; il demeura six mois avec lui, et y eût volontiers achevé le reste de ses jours, s'il lui eut été possible, afin d'apprendre de lui la vertu et la science. Et ce qui est encore plus admirable, saint Augustin, la lumière de l'Eglise, lui envoyoit d'Afrique ses livres à censurer, les lui dédioit, et lui proposoit les quelques questions difficiles qu'il ne pouvoit résoudre, spécialement celle de l'origine de l'âme. Et ne pouvant aller en personne, comme il eût bien désiré, pour voir saint Jérôme, il lui envoya Paul Orose et Alique, proconsul, pour apprendre de lui ce que son humilité confessoit d'ignorer. En une épître, qui est la quinzième adressée à saint Jérôme, il lui dit : *J'ai lu vos écrits qui sont venus entre mes mains, et je les ai trouvés si riches et si remplis de belles choses, que pour profiter en mes études je ne voudrois que pouvoir demeurer toujours auprès de vous; néanmoins parce que ce n'est chose impossible, je fais état d'envoyer quelques-uns de mes enfants en Notre-Seigneur à votre école, d'autant que je confesse que je n'ai ni saurois avoir une science de l'Ecriture sainte qui approche de la vôtre.*

Voilà l'estime que saint Augustin faisoit de saint Jérôme. Bref, il étoit tellement importuné par les lettres qu'il recevoit, qu'il écrit à Paulin : *Pour vous dire simplement la vérité, à l'heure que je suis prêt de faire voile pour l'Occident, on me demande tant de dépêches tout d'un coup, que je ne saurois écrire ni contenter ceux qui m'en poursuivent.* Et ce qui est fort considérable, c'est que ce saint docteur, écrivant à tant de sortes de personnes, Pape, évêques, moines, clercs, seigneurs, dames, filles, femmes et veuves, il mesure son style à la condition de chacun, observe la retenue et la propriété convenable ; leur développe, leur explique, leur fait entendre ce qu'ils doivent faire, comme s'il ne s'étoit jamais mêlé d'autre chose. Ce qui se trouve en fort peu de saints, et en pas un aussi bien qu'en saint Jérôme, parce que Dieu l'avoit choisi pour être docteur du monde.

Tout cela n'étoit qu'un accessoire : son étude et son soin principal étoit à méditer la loi de Notre-Seigneur jour et nuit, à lire, à traduire, et à expliquer la sainte Écriture, pour enrichir l'Église du précieux trésor de ses œuvres, dont elle jouit encore à présent. Il se trouvoit une infinité de versions latines du Vieux Testament, tirées de la version grecque des Septante, et presque autant du Nouveau Testament, traduit de grec en latin. Entre les latins, il y avoit autant de versions comme de livres, parce que chacun, à sa volonté a ajouté ou diminué ce que bon lui a semblé. En cette diversité de versions de l'Écriture, qui est la lumière du ciel, dont l'Église éclaire ses enfants, le pain dont elle les nourrit et le froment de notre sainte foi, Dieu choisit saint Jérôme entre les docteurs de son Église, pour travailler à une œuvre si importante, pour dissiper les nuages de l'ignorance, rendre cette même lumière plus brillante, et cette fontaine de l'Écriture sainte plus pure, pour le rafraîchissement et le repos de nos âmes.

Afin qu'il s'en pût mieux acquitter, Dieu le fit fouetter rudement, à cause qu'il la laissoit pour s'amuser à lire Cicéron. Il l'inspira d'étudier soigneusement la langue grecque, l'hébraïque et la chaldaïque, et de visiter tous les lieux de la Palestine, pour mieux comprendre ce que Dieu y avoit opéré. Il eut un désir insatiable de

savoir et de voyager en tant de nations du monde, de rechercher les grands hommes qui y étoient, et de maître devenir disciple ; le tout pour se rendre plus capable dans la sainte Écriture.

Sur tout cela, Dieu lui donna une si grande humilité qu'il dit, en parlant de soi-même : *Encore que je me reconnoisse être grand pécheur, et que, prosterné à genoux, je dise tous les jours à Dieu : Ne vous souvenez point des vieux péchés de ma jeunesse, ni de mes ignorances ; toutefois sachant que l'Apôtre a dit, de peur que, bouffi d'orgueil, je ne tombe dans les piéges du diable ; et qu'il est écrit en un autre lieu, que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles, je n'ai rien tant fui dès mon enfance, comme l'esprit altier et la tête levée, qui provoque l'ire de Dieu sur soi.* Et en un autre passage, il ajoute : *Je confesse que je ne me suis pas fié en mes forces, et que je n'ai pas fait état de mon opinion pour interpréter la sainte Écriture ; au contraire, j'ai coutume de ne pas demander simplement les choses dont je suis en doute, mais celles mêmes que je pense savoir.*

Saint Jérôme étant donc doué de sciences humaines, et riche des langues latine, grecque, hébraïque, syriaque et chaldaïque, et surtout rempli de l'esprit de Dieu, du zèle de sa gloire et du bien de son Église, entreprit une chose que personne avant lui n'avoit osé essayer, et que depuis lui, jusqu'à présent, aucun n'a osé entreprendre : il traduisit deux fois l'Ancien Testament ; l'une de grec en latin, suivant la version des Septante, et l'autre de la langue hébraïque, selon la leçon hébraïque. Il ne traduisit pas seulement deux fois le psautier en latin, l'une de l'hébreu, l'autre du grec, mais aussi il corrigea deux fois l'ancienne édition Latine, dont on usoit de son temps, qui avoit été tirée de la version grecque commune et vulgaire. Le Nouveau Testament, qui étoit plein de fautes et d'erreurs par la négligence des écrivains, fut aussi curieusement revu et corrigé par le commandement de saint Damase.

Cette version de saint Jérôme de l'Ancien et du Nouveau Testament fut trouvée si parfaite, qu'à peine mise en lumière, elle fut reçue de quelques Églises, et depuis toute l'Église catholique, apostolique et romaine l'embrassa, laissant celle dont elle s'étoit servie jusqu'alors, comme on l'apprend de ce qu'en écrivent saint

Augustin, saint Grégoire et saint Isidore, qui dit au livre des Offices divins : *Jérôme, prêtre, a traduit lui seul d'hébreu en latin l'Écriture sainte, et toutes les Églises usent communément de sa version, à cause qu'elle est la plus véritable dans les sentences, et la plus claire en ses paroles.*

Depuis, les interprètes de l'Écriture sainte ont suivi la version de saint Jérôme comme une règle non-seulement des docteurs séculiers, mais de toute l'Église catholique, qui a approuvé cette édition vulgaire, lui a donné l'autorité de confirmer les points de la foi, et en a usé dans les écoles, dans les disputes contre les hérétiques, et même dans les conciles, pour définir les controverses et les matières de foi : ce que le cardinal Bellarmin a doctement prouvé en ses Controverses, ainsi qu'Alphonse Salméron. De là on peut juger la grande autorité de ce saint et admirable docteur en toute l'Église catholique.

Mais ce qui étonne le plus, c'est comment saint Jérôme a pu tant écrire et faire ce qu'il a fait, étant toujours accablé de maladies, comme il le dit lui-même. Outre ces maladies, il eut une vieillesse fort caduque et débilitée, vu qu'il confesse avoir demeuré quatorze ans sans pouvoir écrire de sa main, ni lire la nuit des livres hébreux, ni même de jour, qu'à peine; et quant aux livres grecs, que les Frères les lui lisoient, parce qu'il ne pouvoit plus lire. Nonobstant cela, il étoit si savant, et avoit une si riche veine, que l'on ne sauroit s'imaginer sa promptitude et sa facilité d'écrire, s'il ne la disoit lui-même. Car en trois jours il traduisit les trois livres des Proverbes, de l'Ecclésiaste et des Cantiques de Salomon : et en un jour il traduisit le livre de Tobie du chaldaïque en latin; en quinze jours il dicta les Commentaires sur saint Matthieu, par l'importunité d'Eusèbe de Crémone, son disciple, qui, pressé de retourner en Italie, voulut emporter quelque gage de son maître.

En écrivant aux saintes Paule et Eustochium, pour s'excuser de la bassesse de son style mal poli, il dit qu'il n'avoit d'autre intention ni d'autre but, que d'expliquer les mystères de la sainte Écriture; ce qu'il faisoit si habilement, que souvent il dictoit par jour plus de mille lignes. Quant au docte et admirable livre qu'il écri-

vit contre Vigilance, il le dicta en une nuit, à cause que Sisime, qui s'en rendit le porteur, étoit pressé de partir, ce qui est une diligence nonpareille.

Mais quoique ce glorieux docteur fût si grand devant Dieu et en son Église, il étoit néanmoins si humble, qu'il prenoit la peine d'enseigner les petits enfants de quelques seigneurs, à qui il interprétoit les poëtes, les historiens et les orateurs, pour les nourrir, par l'appas de ces lettres, du lait de sa piété, devenant enfant parmi les enfants, pour les gagner à Dieu. Et, bien que Ruffin le blâme de cela, disant qu'il avoit coutume de faire la classe d'un grammairien, néanmoins c'est une des choses les plus rares et les plus admirables qui se trouvent en saint Jérôme, et qui nous témoigne davantage combien cette sacrée poitrine brûloit de l'amour de Dieu, ainsi que le peu d'état qu'il faisoit de son autorité, pour servir davantage à Notre-Seigneur. Il nous enseignoit ainsi par son exemple qu'il n'y a chose en la république dont l'on doive avoir plus de soin que de la nourriture des enfants.

Il écrivit aussi à Léta, grande dame romaine, en la priant de lui envoyer sa fille qui étoit encore dans l'enfance, jusqu'à Jérusalem, pour la faire soigneusement nourrir sous la conduite de sainte Paule, son aïeule. *Si vous l'envoyez*, lui écrit-il, *je vous promets de lui servir de maître et de gouverneur ; je la prendrai entre mes bras et la porterai sur mes épaules, tout cassé que je suis, je lui apprendrai à former et à prononcer les paroles en bégayant ; je me réjouirai et me glorifierai de cela, et en serai plus fier que ce grand philosophe du monde : car je n'enseignerai pas comme il fit un roi de Macédoine, mais une servante et épouse de Jésus-Christ, qui doit être présentée et mise parmi les chœurs des anges bienheureux, et couchée sur le livre du céleste paradis.*

Saint Jérôme étoit de petite stature, et portoit en sa vieillesse une calotte, que saint Paulin lui avoit envoyée pour lui tenir la tête chaude, ce dont il le remercie en une sienne épître.

Après que le saint docteur eut dignement achevé sa carrière, et fait éclater partout le monde la splendeur de ses vertus et de sa doctrine, après avoir enrichi l'Église catholique des trésors de

l'Écriture sainte, brisé la tête du serpent, dompté les monstres infernaux des hérésies, et triomphé de tous ceux qui, à cause d'elle ou de leurs propres vices, lui avoient été contraires, enseigné aux fidèles le chemin du ciel et de la perfection : étant vieux, chargé d'ans, de travaux, de veilles, d'études et de pénitence ; en sorte qu'il ne se pouvoit remuer dans le lit qu'en se tenant à une corde que l'on avoit attachée au plancher, à cet effet, il fut attaqué d'une grosse fièvre qui lui donna la mort, le 30 septembre, l'an 422, selon la Chronique de Prosper ; et selon Baronius, l'an 420, sous l'empire d'Honorius et de Théodose son neveu.

Il n'y a rien de certain sur l'âge qu'il avoit, parce que saint Prosper, qui vivoit environ ce temps-là, lui donne 91 ans, d'autres 98 ou 99 ; le cardinal Baronius 78 ou 79 ; le Père Joseph de Siguença, de son Ordre, dans la vie qu'il a écrite, lui donne 81 ans. La cause de cette diversité d'opinions vient de ce que l'on ignore l'année de sa naissance, sinon que l'on dit que quand l'empereur Julien l'Apostat mourut en Perse, qui fut l'an 383, saint Jérôme étoit un jeune homme, qui étudioit encore la grammaire, lesquelles paroles sont allongées des uns et raccourcies des autres, pour y fonder leur opinion. Il est cependant bien certain qu'il parvint jusqu'à l'âge décrépit, comme dit saint Augustin, que saint Jérôme appelle, à cause de sa dignité d'évêque, père, et son fils selon l'âge, parce qu'il étoit plus jeune que lui.

Le corps de saint Jérôme fut enterré solennellement en la grotte de Bethléem. Il fut depuis transporté à Rome, et mis en l'église de Sainte-Marie Majeure, près de la chapelle dans laquelle on transporta aussi la crèche où le Verbe incarné fut posé en naissant ; translation dont parle le Martyrologe romain. Plusieurs graves auteurs disent que saint Jérôme a été cardinal, ils sont rapportés par Alphonse Ciaconius, Dominicain, en un traité qu'il a fait, pour prouver que saint Jérôme fut cardinal, et par Joseph de Siguença, en sa vie. La tradition de l'Église n'a pas peu de force pour le persuader.

Il est fait mention de saint Jérôme par saint Léon, et d'autres bons auteurs. Sa vie a été tirée de ses écrits par Marian Victor,

évêque de Reate, et elle est rapportée par Surius, en son cinquième tome.

Ce n'est pas une des moindres louanges de ce très-saint docteur, d'avoir laissé tant d'excellents Pères de son Ordre, qui fleurit encore aujourd'hui en Espagne, avec tant de religion, d'exemple, et d'observance de leur règle.

LA VIE DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA,

TROISIÈME GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

AN 1572.

Grégoire XIII, pape. — Maximilien II, empereur.
Charles IX, roi.

François de Borgia, quatrième duc de Gandie, étoit fils aîné de Jean de Borgia, troisième duc de Gandie, et de Jeanne d'Aragon, sa femme, petite fille du roi Catholique Ferdinand. Il naquit à Gandie, le 28 octobre de l'an 1510. Sa mère, pensant mourir dans les douleurs de l'accouchement, promit au séraphique Père saint François, à qui elle étoit fort dévote, que si elle accouchoit d'un fils, il porteroit le nom de François : ce qui fut fait, selon que la duchesse l'avoit promis.

Ses père et mère eurent grand soin de le faire bien élever, et que les paroles qu'il apprendroit fussent pieuses et saintes, l'accoutumant dès son jeune âge à répéter souvent le nom de Jésus et de Marie. Il retenoit ses prières si heureusement qu'à l'âge de cinq ans il disoit tous les jours son petit office par cœur et à genoux. Il prenoit plaisir à prier dévotement le saint qui lui échéoit au sort, selon la louable coutume de la maison de Gandie. Toute sa récréa-

tion et son entretien étoit d'amasser des images de saints, de faire des autels, d'aider à dire la messe, d'imiter le prêtre dans les cérémonies ecclésiastiques, et de les apprendre aux autres enfants qui lui servoient de pages. Il étoit doux, paisible et patient; il ne se fâchoit point et n'étoit fâcheux à personne.

Ayant atteint l'âge de sept ans, son maître, qui étoit un grand théologien, lui montra les principes de la grammaire ; et son gouverneur, qui étoit un bon catholique, lui enseigna les mœurs et les exercices de la noblesse. Il n'avoit pas encore dix ans, qu'il commença à prendre plaisir aux sermons; et quand il avoit ouï quelque chose qui lui plaisoit, il le mettoit en sa mémoire, et le répétoit, imitant le prédicateur d'un si bel air, qu'il se faisoit admirer. Dès cet âge, il avoit déjà ses dévotions ordinaires, qu'il disoit tous les jours. Sa mère, la duchesse, s'étant mise au lit de la maladie dont elle mourut, le saint enfant s'enferma dans une chambre à l'écart, où il pria Notre-Seigneur à chaudes larmes pour la santé de sa bonne mère, et au bout de sa prière, il se donna la discipline : ce fut la première fois qu'il en usa.

Sa mère décéda l'an 1520, son fils ayant dix ans ; et en la même année, à cause des révoltes des communes, il advint en Espagne que les rebelles ayant obtenu la victoire et saccagé Gandie, le duc Jean tira de ce massacre sa mère, sa sœur et ses filles, qui étoient religieuses dans le monastère de Sainte-Claire de Gandie, et se retira dans Saragosse, avec François son fils, qu'il laissa à Jean d'Aragon, archevêque de la ville, petit-fils du roi Catholique et frère de sa mère. Cet oncle dressa sa maison, lui donna des maîtres pour le rendre bon grammairien et musicien, et le perfectionner aux exercices des armes, qu'il avoit commencé d'apprendre à Gandie.

Il fut conduit de Saragosse à Béza, où sa bisaïeule, son aïeule, sa tante et ses sœurs s'étoient retirées. Là il tomba malade d'une griève maladie, qui lui dura six mois, au bout de laquelle il survint un tremblement de terre si grand, qu'il fut quarante jours parmi les champs, sous une tente, dans une litière qui lui servoit de chambre et de lit. De Béza il fut envoyé à Tordesillas, où il

servit l'infante Catherine, jusqu'à ce qu'en l'an 1522 elle fut menée en Portugal, pour épouser le roi Jean III. Alors il revint à Saragosse, où il étudia en philosophie deux ans, aussi sérieusement que s'il eût voulu prendre ses degrés : il n'oublioit pas pour cela son âme et résistoit aux assauts de l'ennemi, réprimant les appétits sensuels, qui s'émouvoient déjà avec la chaleur de l'âge et sa complexion sanguine : c'est pourquoi il se confessoit dès lors plus souvent, ayant recours à son confesseur, dont il suivoit ponctuellement les conseils.

Etant parvenu à l'âge de dix-huit à dix-neuf ans, son père l'envoya à la cour de l'empereur Charles-Quint. Là il s'étudia d'accorder les lois du chrétien avec celles du chevalier, ne souffrant pas en sa maison des jeux, ni chose qui dementit la sincérité de la vie dont il faisoit profession. Il entendoit la messe, et avoit tous les jours ses temps d'oraison : il étoit soigneux d'ouïr la parole de Dieu; il se confessoit aux bons jours, et conversoit volontiers avec les hommes pieux, rejetant les amitiés trop libres : il étoit bien appris, fort courtois, ne médisoit de personne et ne permettoit pas que l'on médit devant lui : il étoit fort ami de la vérité, et faisoit gloire d'honorer son prochain. Comme il ne se pouvoit faire qu'il ne visitât parfois les dames de la cour, craignant les occasions de tomber dans ces visites, il prenoit alors un cilice, pour résister plus facilement aux assauts de l'ennemi.

L'empereur et l'impératrice le marièrent avec Léonore de Castre, dame portugaise, fort aimée de l'impératrice : il consentit à ce mariage pour obéir à son père, et parce qu'il aimoit mieux se marier que d'offenser Dieu au milieu de tant de piéges et d'occasions. L'empereur lui donna alors le titre de marquis de Lombay, et le fit grand écuyer de l'impératrice. De ce mariage il eut cinq garçons et trois filles.

En se mariant, il laissa le gouvernement de sa maison à la marquise, pour s'employer aux affaires de la cour, et à ce que l'empereur lui commandoit. Il ne jouoit pas, ni ne voyoit jouer, à cause qu'il disoit, que l'on perd ordinairement quatre choses : le temps, l'argent, la piété, et bien souvent la conscience. Pour se défaire de

ceux qui l'importunoient de jouer, il s'adonna à la musique, et y devint si savant, qu'il composa des motets que l'on chantoit aux églises d'Espagne, et que l'on appeloit les œuvres du duc de Gandie. Il s'adonna aussi à la chasse aux oiseaux, pour passer le temps et donner du plaisir à l'empereur. Il étudia diligemment les mathématiques, les tenant utiles pour un bon capitaine, et en conféroit avec l'empereur, qui les apprenoit aussi.

Il fut alors tourmenté d'une fièvre tierce, par le moyen de laquelle Jésus-Christ le réveilla, et lui fit connoître que notre vie ne tient qu'à un filet; que tous les biens de la terre ne la sauroient allonger d'une heure, ni apaiser les douleurs des maladies, si Notre-Seigneur qui les envoie ne le permet. Il lisoit les livres de dévotion, surtout le Nouveau Testament, qu'il avoit toujours entre les mains; même quand il alloit prendre l'air pour se fortifier, il le portoit sur soi, avec un commentaire; s'il rencontroit quelque sentence à son propos, il fermoit le livre; alors Dieu lui ouvroit l'entendement, et excitoit sa volonté à entendre et à désirer d'accomplir ce qu'il venoit de lire. Ce fut là le premier degré de son oraison mentale, et de la haute contemplation que Notre-Seigneur lui communiqua. Depuis, en l'an mil cinq cent trente-sept, il fut saisi d'une esquinancie qui le mit bien bas.

Les maladies que Dieu lui envoya, servirent d'antidote à son âme, comme aussi la mort de Marie Enriquez, son aïeule, plus renommée par sa sainteté que par sa noblesse. Mais ce qui le fâcha plus vivement, et lui fit laisser les chaînes du siècle, ce fut la mort de l'impératrice Élizabeth, sa maîtressse, qui advint à Tolède, le premier jour de mai 1537, tandis que l'empereur faisoit des réjouissances extraordinaires, et tenoit une cour ouverte à tous les grands d'Espagne. L'empereur commanda au marquis et à la marquise de Lombay de conduire le corps de l'impératrice à Grenade, où il devoit être inhumé, en la chapelle des rois Catholiques. Ils firent ce convoi, bien accompagnés : et étant arrivés à Grenade, lorsque l'on ouvrit le cercueil de plomb où étoit le corps de l'imratrice, on trouva le visage si défiguré, qu'il faisoit horreur à ceux qui le regardoient, et pas un de ceux qui l'avoient connue, n'osoit

jurer que ce fût celui de l'impératrice. C'est pourquoi le marquis, de peur de se parjurer, assura que, suivant le soin et la diligence avec laquelle on avoit amené ce corps, il croyoit assurément que c'étoit celui de l'impératrice.

Ce pitoyable spectacle et de si mauvaise odeur, donna une si étrange secousse au cœur du marquis, qu'il le changea comme de mort à vie, d'autant plus qu'il fut pénétré d'une divine lumière, qui lui fit connoître les vanités de toutes les choses de la terre, avec dégoût et mépris, il lui imprima un désir efficace des choses célestes et éternelles. Il imploroit la faveur de Notre-Seigneur, en disant : *Mon Seigneur et mon Dieu, donnez-moi votre lumière, donnez-moi votre esprit, donnez-moi votre main, tirez-moi de l'abîme où je suis plongé : si vous le faites, je vous promets de ne servir jamais un seigneur mortel.* Puis il disoit en lui-même : *Nous avons assez servi les princes de la terre, nous avons été assez indulgents à la jeunesse et à la liberté ; il est temps de nous réfugier dans un lieu saint, pour dresser le compte que l'on nous fera exactement rendre de tous les moments de notre vie.* Et il répétoit souvent : *Jamais je ne servirai seigneur qui me puisse faire mourir.*

Ce marquis ainsi touché de Notre-Seigneur, fit une ferme résolution de se retirer dans sa maison, pour servir Dieu avec plus de repos et d'assurance ; et, au cas qu'il survécût à la marquise sa femme, de se rendre esclave de Jésus-Christ, embrassant la nudité et l'ignominie de sa sainte croix ; et si l'âge et la santé le lui permettoient, d'entrer en quelque religion. Aussitôt qu'il fut retourné à la cour, après avoir rendu raison à l'empereur de son voyage, il le supplia de lui permettre d'aller à Gandie, voir son père ; ce qu'il ne put obtenir : au contraire, il l'envoya vice-roi et capitaine général en Catalogne, quelque excuse qu'il pût alléguer de sa jeunesse, n'ayant pas atteint encore trente ans, de sa foiblesse et de son peu d'expérience ; tant l'empereur avoit conçu une bonne opinion de lui.

La première chose où il mit la main, fut de purger le pays de voleurs qui étoient si hardis, qu'il n'y avoit aucune sûreté sur les grands chemins ; et il n'y avoit ni bourg ni ville de Catalogne qui

n'en fût persécuté. Le nouveau vice-roi y mit si bon ordre, qu'en peu de jours il en fit attraper et punir un grand nombre, sortant lui-même en personne pour les assiéger dans une tour, où il y en avoit quarante-cinq qui tenoient fort; ils se rendirent et furent châtiés; ce qui fit fuir les autres, et le pays demeura en paix et en sûreté. Il disoit qu'il n'avoit jamais tant pris plaisir à la chasse comme à celle-là; ce qu'il faisoit avec une telle charité, qu'il donnoit une trentaine de messes à chacun de ceux qu'il faisoit exécuter.

Il veilloit sur les juges et leur commandoit de faire bonne et prompte justice; et, pour servir d'exemple, il donnoit audience à toutes les heures du jour. Il faisoit bon visage à ceux qui l'abordoient et les renvoyoit avec de bonnes paroles. Il avoit compassion des misérables et des affligés, souffroit patiemment les importunités des gens mal appris, et tâchoit de faire accorder les parties quand les matières étoient douteuses et embrouillées. Il fut visiter les notaires et les greffiers publics, afin que les riches payassent ce qu'ils devoient aux pauvres; que s'ils ne pouvoient s'acquitter présentement, il les faisoit payer par son trésorier, sauf à le recouvrer après sur les riches. Il fit également visiter les écoles de la jeunesse, chercher de bons maîtres, qu'il établit aux dépens du public, afin qu'ils vaquassent plus commodément et de meilleur courage à instruire la jeunesse.

Il régla aussi les gens de guerre, tant la garnison ordinaire de la principauté que celle qui passoit sur le pays pour aller en Italie. Et comme ces années furent fort stériles et si chères, que l'on ne pouvoit trouver du pain qu'au poids de l'argent, en sorte que le peuple mouroit de faim, il fit tant venir de blé de dehors le royaume, qu'il y en eut en abondance et à bon marché. Il faisoit de grandes aumônes, marioit les orphelines, secouroit les pauvres honteux qui étoient déchus de leurs biens et de leurs honneurs, soulageoit les monastères d'hommes et de filles et tous les pauvres. Il s'étudioit surtout à extirper les péchés publics et scandaleux. quand on lui rapportoit qu'il s'étoit commis quelque péché énorme au mepris de la Majesté divine, il en étoit fort offensé en son cœur, craignant que cela ne fût advenu par sa faute, et qu'il ne lui

en fallût rendre compte : de sorte qu'il n'avoit point de repos jusqu'à ce qu'il y eût apporté remède.

Il n'omettoit rien de ce qui regardoit l'office d'un gouverneur chrétien, soigneux et prudent, en ce qui étoit de l'utilité de ses sujets. Pour s'en mieux acquitter, il cultivoit soigneusement son âme et imploroit la faveur de Dieu, s'adonnant à l'oraison, à la mortification, à la pénitence et à l'usage des saints Sacrements. Il demeuroit les matins cinq et six heures en oraison continuelle; et tout le temps qui lui restoit, après avoir satisfait aux obligations publiques de sa charge, il étoit si transporté en Jésus-Christ, que s'il lui arrivoit d'être présent à quelque fête ou concert, son cœur en étoit si éloigné et si abstrait en soi, qu'il n'eût pu dire ce qui s'y étoit passé.

Sa pénitence et sa mortification furent grandes. Premièrement il retrancha entièrement le souper, employant le temps à l'oraison et à mater son corps. Après avoir jeûné deux carêmes si étroitement, qu'il ne mangeoit qu'un peu de pois, avec une soupe de pain, et buvoit un verre d'eau; s'en étant bien trouvé, il résolut de jeûner un an entier de cette façon : ce qu'il faisoit, sans se soucier des vains respects du monde, ayant néanmoins sa table toujours bien couverte, pour recevoir les gentilshommes et les seigneurs qui venoient dîner avec lui. Il ajoutoit à cette excessive abstinence d'autres austérités aussi rigoureuses; les veilles, le cilice, les disciplines, la perpétuelle mortification, le retranchement de tous les goûts, l'examen rigoureux de sa conscience, sans dissimuler ni se pardonner aucune faute qu'il eût faite.

Par le moyen de ces saints exercices, Dieu lui faisoit de nouvelles grâces, surtout à cause de l'usage des saints Sacrements, de la confession et de la communion, qu'il fréquentoit tous les dimanches en sa chapelle, et les fêtes principales de l'année dans la grande église, pour l'exemple et l'édification de tout le peuple. Il s'y préparoit avec un recueillement et une dévotion particulière : et achevant de recevoir le très-sacré Corps de Notre-Seigneur, il demeuroit étonné et ravi, avec tant de douces larmes et une si grande suavité d'esprit, qu'à peine se reconnoissoit-il lui-même.

En considérant souvent la pâture des porcs, dont les enfants de ce siècle se sustentent, il disoit en lui-même : *O vie sensuelle! ô vie de pourceaux! que tu es aveugle, chétive et misérable, au prix de la lumière et de la félicité de la vie spirituelle! Que ce faux lustre dont tu éblouis ceux qui te suivent, est bientôt effacé, quand l'aurore de la vraie lumière commence à éclairer nos cœurs!*

Le duc Jean de Borgia, père du marquis, décéda environ ce temps-là, au grand regret de tous ses sujets; car c'étoit un brave seigneur, grand aumônier, et très dévot au saint Sacrement, qu'il accompagnoit toujours quand on le portoit à quelque malade, laissant toutes sortes d'occupations : *Allons*, disoit-il, *voilà Dieu qui nous appelle.* Le marquis prit cette occasion pour se retirer, suppliant l'empereur de lui permettre de laisser son État, pour reconnoitre et gouverner ses sujets, et accomplir le testament de son père; ce qui lui fut accordé par l'empereur.

Le nouveau duc, l'an mil cinq cent quarante-trois, laissa le gouvernement de Catalogne pour aller à Gandie, où il fit réparer l'hôpital, le fit garnir de lits et de tout ce qui étoit nécessaire pour loger les pèlerins, traiter les malades, et pourvoir chacun de ce qu'il lui seroit nécessaire. Il fortifia la ville de Gandie, la munit de bonne artillerie : pour assurer les citoyens contre l'incursion des Maures, et afin que les habitants des bourgades voisines s'y pussent retirer au besoin. Ensuite il bâtit en son palais un corps de logis pour sa demeure, et un couvent de religieux de Saint-Dominique en la ville de Lombay, qu'il dota de bons revenus, de riches vases sacrés, et d'ornements pour le service divin.

Pendant qu'il s'employoit en ces bonnes occupations, Notre-Seigneur envoya à la duchesse une longue et fâcheuse maladie. Le duc en fut affligé : et outre les messes, les oraisons et les aumônes qu'il redoubla pour la santé de la duchesse, il supplia très-instamment Notre-Seigneur de la lui laisser : mais un jour, en la plus grande ferveur de son oraison, il entr'ouït une voix intérieure qui lui dit : *Si tu veux que je te laisse la duchesse plus longtemps en cette vie, je m'en remets à toi : mais je t'avertis qu'il n'est pas expédient.*

Le duc demeura si confus de cette offre libérale de Notre-Sei-

gneur, et si tendrement épris de son amour, qu'il sembloit que son cœur se fendît; et se tournant vers lui avec des larmes et des soupirs, il lui répondit: *Mon Dieu, comment laissez-vous en ma main ce qui est en la vôtre seule; vous qui êtes mon Créateur et mon bien! C'est moi qui dois en tout renoncer à ma propre volonté pour faire la vôtre : je vous dis donc dès maintenant, Seigneur, que comme je ne suis pas à moi, mais à vous, de même je ne désire point que ma volonté soit faite, mais la vôtre; je ne veux autre chose que ce qu'il vous plaira; et vous offre la vie, non-seulement de la duchesse, mais de tous mes enfants, et tout ce que je tiens de vous et possède en ce monde, vous suppliant très-humblement de disposer de tout, selon votre plaisir.*

Le duc ayant dit cela avec une grande résignation, on en vi bientôt l'effet, parce que la duchesse commença à décliner et à approcher de la mort, et trépassa le 27 de mars 1546, laissant le duc veuf à l'âge de trente-six ans.

Il avoit connoissance de la nouvelle Compagnie de Jésus, que Dieu avoit plantée dans son Église pour le bien du monde, et avoit souvent conféré avec des Pères, estimant fort leur vie et leur institut. Ce qu'il fit encore plus par la communication qu'il eut avec le Père Le Fèvre, premier compagnon de saint Ignace en l'institution de son Ordre, qui étoit pour lors en Espagne. En s'en allant au concile de Trente, où le Pape Paul III l'envoyoit, il passa par Gandie. Le duc ouvrit son cœur à cet homme divin, puis il fonda un collége où le Père Le Fèvre mit la première pierre, le cinquième jour de mai 1546.

Le Père Le Fèvre donna au duc les saints Exercices spirituels de saint Ignace, qu'il prit avec une grande dévotion : ce qui lui fit désirer que la doctrine et le fruit en fût communiqué au public; il supplia le Pape Paul III de faire diligemment examiner ce livre des Exercices; et si l'on trouvoit que la doctrine en fût saine et catholique, et l'usage profitable aux âmes, qu'il lui plût de l'approuver et confirmer par ses lettres apostoliques : ce qui fut fait, et il fut permis, tant aux hommes qu'aux femmes, de s'en servir, par bref du trentième jour de juillet 1548.

Le duc fit alors plusieurs prières, aumônes et pénitences, afin

d'être éclairé de Dieu au choix de la religion où il lui plaisoit qu'il le servît, et qu'il lui donnât les forces et la persévérance. Il sut enfin que Jésus-Christ vouloit qu'il entrât en la Compagnie de Jésus, ce qu'il résolut de faire, en ayant eu de grands désirs, par le conseil même des Pères de Saint-François, de ses amis, et des hommes spirituels et de rare perfection qu'il en consulta. Il écrivit à saint Ignace, par un homme exprès, qu'il se livroit du tout entre ses mains, le priant de le recevoir parmi ses enfants et ses sujets, de lui recommander ce qu'il auroit à faire. Et afin que saint Ignace le pût mieux résoudre, il l'informa particulièrement de son âge, de sa santé, de ses forces, de ses enfants, de ses filles, de son État, de son revenu et de toutes les circonstances qui lui semblèrent nécessaires pour donner lumière au Père de le bien conseiller, et de lui désigner le temps où il exécuteroit ses intentions.

Saint Ignace, qui avoit déjà prédit, quelques années auparavant, que le duc seroit des siens, et général de la Compagnie, fut fort réjoui d'en recevoir des lettres, voyant l'accomplissement de ce que Notre-Seigneur lui avoit révélé. Il le reçut dès lors en la Compagnie, et lui prescrivit tout ce qu'il devoit faire, particulièrement de marier ses deux filles (car la plus jeune étoit religieuse réformée) et le marquis de Lombay, son fils aîné ; puis que, sans divulguer sa résolution, il étudiât en théologie et se fît recevoir docteur en l'université de Gandie : ce que le duc exécuta. Car il maria ses deux filles et son fils Charles de Borgia, auquel il vouloit laisser son État, et se retira dans un corps de logis qu'il avoit fait faire à cet effet dans le collége de la Compagnie, avec ses enfants et peu de serviteurs ; là il suivoit les leçons de théologie, et faisoit tous les exercices des lettres, avec une telle humilité et diligence, qu'il étoit admiré de chacun.

Les bons commencements qu'il avoit, avec son bel esprit, l'avancèrent tellement en peu d'années, qu'ayant achevé ses études, après l'examen et les actes ordinaires, il fut gradué secrètement, premièrement maître ès arts, puis docteur en théologie, ainsi que saint Ignace le lui avoit enjoint : et comme le duc, à cause de sa grande ferveur, ne pouvoit attendre plus longtemps de sortir de

ce qu'il appeloit sa captivité, pour se livrer à Dieu, et jouir de la glorieuse et libre servitude de la religion, il supplia le Pape de lui permettre de faire profession en la Compagnie, avec pouvoir d'administrer son État et ses biens quatre ans durant, pour achever ce qu'il avoit commencé, et satisfaire à ses obligations. Ce que le Pape lui accorda par un bref, en vertu duquel le duc fit sa profession en la chapelle du collége de Gandie, en 1547.

Quand il eut fait profession, il s'adonna de plus en plus à Dieu, se mortifiant par un redoublement de pénitences, d'oraisons, et de saints exercices. Il couchoit ordinairement sur un châlit couvert d'un tapis de Turquie, sans autre abri. Il se levoit à deux heures après minuit, et demeuroit en oraison, prosterné à terre ou à genoux, jusqu'à huit heures du matin, avec un tel goût que, quand il en sortoit, il ne pensoit pas y avoir été un quart d'heure; puis il se confessoit et communioit tous les jours en la chapelle, quelquefois au monastère de Sainte-Claire, les dimanches et les bonnes fêtes en la grande église, pour donner bon exemple à ses sujets: à neuf heures, il entendoit sa leçon de théologie, et la répétoit avec quelque bon écolier. Ensuite il donnoit audience aux ministres de justice, et à ceux qui avoient affaire à lui.

A midi il dînoit, si sobrement que le manger ne lui empêchoit point les entretiens spirituels qu'il faisoit familièrement avec ses enfants et ses serviteurs: il employoit l'après-dînée, partie aux études et aux leçons, partie au gouvernement de sa maison et de son État: il se retiroit de bonne heure, d'autant qu'il ne soupoit point, et jeûnoit toute l'année. Étant retiré, il disoit ses heures et son chapelet, lisoit l'Écriture sainte ou les docteurs, faisoit ses pénitences et ses mortifications; enfin tout le jour et toute la nuit, hormis les heures nécessaires qu'il prenoit pour son repos, c'étoit un perpétuel sacrifice qu'il faisoit de lui-même.

Avec cet admirable exemple, et le grand soin que le duc y prenoit, toute sa maison sembloit une religion austère, purgée des vices qui sont ordinaires dans les maisons des seigneurs. Ses serviteurs entendoient tous les jours la messe, disoient leur chapelet, et examinoient leurs consciences, se confessoient souvent, faisoient

leurs pénitences ; et tout cela sans y être contraints que par l'exemple de leur maître, par les bons discours qu'il leur tenoit, et par le bien qu'il leur faisoit. La maison du duc n'étoit pas seule bien réglée ; on voyoit aussi, en la ville de Gandie, et en tout son État, ce que vaut le bon exemple du chef.

Ayant donc vécu en cette forme de vie, et achevé toutes les choses précises qui le pouvoient obliger à maintenir cette représentation de duc, il désira aller à Rome, pour gagner le grand jubilé de l'an 1550, y visiter les saints lieux, et plus particulièrement pour se prosterner aux pieds de son Père spirituel, afin de lui découvrir son dessein, et se conduire par son saint conseil. Cette résolution étant prise, il se prépara pour le voyage, et confirma son testament.

Après avoir averti Charles son fils, qui demeuroit gouverneur de l'État, du voyage qu'il vouloit faire à Rome, et de ce qu'il devoit faire durant son absence, il partit de Gandie le dernier jour d'août 1550, pour Rome, menant avec lui Jean de Borgia, son second fils, et neuf Pères de la Compagnie, avec quelques serviteurs à cheval. Il marchoit avec un tel ordre, que toute sa suite et sa compagnie ressembloient plutôt à une congrégation de religieux, qu'au train d'un seigneur. Tous les jours après son oraison, il se confessa et communia, jusqu'à ce qu'il fût prêtre. Il ne mangeoit qu'une fois le jour, fort sobrement : le soir, il faisoit un peu de collation ; il prenoit la discipline toutes les nuits ; sur le chemin, tantôt il prioit, tantôt il conféroit de choses spirituelles.

On le reçut magnifiquement à Rome contre sa volonté ; et bien que Sa Sainteté le conviât de loger en son palais, et que plusieurs cardinaux lui offrissent leurs maisons, il ne prit d'autre demeure que celle de la Compagnie de Jésus, où saint Ignace l'attendoit à la porte. Le duc l'ayant aperçu, se prosterna à ses pieds, lui demandant sa main pour la baiser, et sa bénédiction comme à son Père et supérieur.

Il séjourna quelques mois à Rome, pendant lesquels il gagna le jubilé, visita tous les sanctuaires de cette sainte ville, baisa les pieds du pape Jules III, qui le favorisa, satisfit à d'autres obligations de

sa maison, et ouvrit son cœur à saint Ignace, prenant de lui la direction de sa vie, et l'entière connoissance de l'institut de la Compagnie ; il donna commencement au collége romain, par quelque revenu qu'il y laissa. Après cela, voulant renoncer, dès Rome, à son État, cela fut incontinent divulgué, et on entendit dire que le Pape traitoit de le faire cardinal, laquelle dignité il appréhendoit autant que plusieurs la souhaitoient.

Il s'en retourna en Espagne par le conseil de saint Ignace, dans Ognate, en la province de Guipuscoa, pour attendre là un de ses hommes qu'il avoit dépêché vers l'empereur Charles-Quint, qui étoit alors à Augsbourg, pour l'informer de son désir, et le supplier de trouver bon qu'il renonçât à l'Etat de Gandie en faveur de Charles, son fils aîné. Cet homme revint avec des lettres de l'empereur, qui le lui permettoit. Ainsi le duc y renonça avec une indicible joie de son esprit, sans se rien réserver; et s'offrant à Notre-Seigneur, il lui disoit : *Recevez-moi, mon Dieu, en votre maison; recueillez-moi sur votre croix, puisque je me dépouille pour me tenir avec vous. Acceptez mon service, favorisez mes désirs, fortifiez ma foiblesse, combattez pour moi.*

Il quitta l'habit séculier, et prit celui de la Compagnie : il se fit aussitôt prêtre, et chanta la messe le premier jour d'août 1555, dans une chapelle que les seigneurs de la maison de Loyola avoient préparée. Il dit une basse messe dans cette maison, où le glorieux patron saint Ignace étoit né. Il dit sa seconde messe en public, en la ville de Vergera, afin que ceux qui l'entendoient, jouissent du jubilé que le Pape lui avoit accordé. Il y eut une telle affluence de peuple, qu'il fut contraint de célébrer la messe dans les champs, où il prêcha et donna la communion à plusieurs, avec beaucoup d'édification et d'admiration des assistants.

Les habitant d'Ognate lui donnèrent un ermitage de Sainte-Marie-Magdeleine, qui est là auprès, où il fit bâtir des cellules de bois, si étroites et si obscures, qu'il étoit aisé de voir que le Père faisoit plus d'état de ce petit coin, que des palais somptueux des rois. Il demeura là avec quelques Pères et Frères de la Compagnie, passant sa vie en perpétuelle oraison, en contemplation et en pé-

nitence. Il demanda au supérieur qui étoit là, permission de servir à la cuisine ; ce qu'il faisoit ainsi que le plus abject novice du monde. Il servoit au réfectoire les Pères et les Frères, s'agenouilloit devant eux, et leur demandoit pardon des fautes qu'il avoit faites en les servant.

Il s'en alloit la besace sur l'épaule, demander l'aumône de porte en porte, ou enseigner le catéchisme aux enfants des villages, les réunissant avec une clochette qu'il portoit en sa main. Ce qui fit un telle éclat par tout le royaume d'Espagne, que plusieurs de tous âges vinrent chercher le Père François dans l'ermitage d'Ognate, pour vivre sous son obédience et en sa compagnie ; plusieurs autres s'enfermèrent en d'autres religions. Il fut aussi visité en ce petit coin par quelques grands seigneurs. Il alla à Pampelune, et prêcha plusieurs fois en l'église cathédrale, avec un grand concours et admiration de peuple ; il fit d'autres œuvres remplies de charité, puis s'en retourna à son ermitage d'Ognate, par la province d'Alava, prêchant en tout lieu, avec une notable édification.

L'empereur Charles-Quint ayant su la renonciation que le Père Borgia avoit faite de son Etat, et la vie qu'il menoit, fit instance au Pape Jules III de le créer cardinal. Ce que le Pape résolut de faire, avec l'approbation du sacré collége des cardinaux. Saint Ignace en ayant ouï parler, s'adressa au Pape, et lui fit entendre que cela diminueroit le crédit du Père François, et préjudicieroit grandement à la Compagnie, et il le supplia de lui offrir le cardinalat, de telle sorte qu'il ne fût point obligé de l'accepter. Sa Sainteté trouva l'expédient bon. Elle offrit le chapeau au Père Borgia, qui étoit en sa petite retraite, sans penser à ce qui se négocioit à Rome. Il répondit à Sa Sainteté, avec de très-humbles remercîments, le suppliant de le laisser achever ce qu'il avoit commencé, et mourir en sa sainte pauvreté. Il tomba derechef au même péril : à chaque fois qu'on lui parloit de cela, il s'affligeoit extrêmement, versant des larmes, et priant Notre-Seigneur de l'ôter plutôt de ce monde, que de permettre qu'il fût rejeté en pleine mer, du bon port où il étoit.

Saint Ignace voyant que ce Père brilloit de toutes parts par ses

vertus, le fit sortir de l'ermitage où il étoit, pour le mettre comme un flambeau ardent sur le chandelier. Il l'envoya en plusieurs lieux où il étoit désiré. Il alla en la maison de la reine, au lieu du connétable Velasquez, avec Julienne-Angeline d'Aragon, duchesse de Frias, sa tante, et sœur aînée de sa mère, à Burgos, à Valladolid, à Tauro, à Salamanque, à Tordesillas, à Médine-du-Champ, et autres lieux de Castille, prêchant avec admiration, et avec une grande édification de ceux qui le voyoient loger aux hôpitaux, dans l'humilité et la pauvreté.

Il alla de Castille en Andalousie par les stations de Montille, de Marchène, et de San-Lucar d'Andalousie il passa en Portugal, où il fut reçu avec beaucoup de faveur et d'amour, et fut cause que l'on commença la maison professe de Saint-Roch, en un ermitage qui étoit hors de la ville. Le jour que l'on en prit possession, qui fut le premier d'octobre 1553, le roi y assista avec son fils, et entendit la messe, qui fut dite par le Père Noël, commissaire-général en Espagne, de saint Ignace, et aussi la prédication qu'y fit le Père Borgia.

Il s'en retourna en Castille, où il étoit appelé pour des affaires d'importance, pour le service de Dieu. De là il vint à Valladolid, où il fit des exhortations aux monastères des religieuses. Il prêcha en son église de Saint-Antoine, et aux principales églises de Valladolid, avec un grand concours et profit, tant du peuple que des courtisans.

Entre les actions insignes que le Père fit alors, ce fut d'introduire aux royaumes de Castille des religieuses réformées de la première règle de Sainte-Claire, du monastère de Gandie, pour en fonder, par leur exemple, d'autres de cet institut. Par son conseil, Jeanne, princesse de Portugal, en transplanta du verger de Gandie au couvent qu'elle fonda à Madrid.

Saint Ignace voyant que partout où le Père Borgia mettoit la main, Notre-Seigneur y donnoit sa bénédiction; que les colléges et les maisons que la compagnie avoit en Espagne se multiplioient de jour en jour par son moyen, il résolut de faire de nouvelles provinces, de les distinguer, de les pourvoir de provinciaux,

et de créer le Père Borgia commissaire général de toutes. La province de Portugal avoit déjà son provincial : le reste de l'Espagne fut divisé en la province de Castille, qui comprenoit les deux qui sont maintenant de Castille et de Tolède, en celle d'Aragon et d'Andalousie. De ces provinces, et de l'Inde Orientale, le Père François eut la charge de commissaire général, avec une obédience si précise, qu'encore qu'il s'en voulût excuser, il fut contraint de ployer les épaules sous le joug.

On reconnut que ce conseil venoit de Dieu, car il servit grandement pour l'établissement et l'accroissement de la Compagnie dans les royaumes d'Espagne. Il avoit en singulière recommandation l'avancement spirituel de ses sujets, pour lesquels il prioit incessamment, et montroit l'exemple à son troupeau, comme un bon et vigilant pasteur. Il visitoit lui-même les colléges pour s'acquitter de sa charge, et pour avoir plus d'occasions de souffrir. Or, afin que la visite des colléges ne fût pas seulement de paroles, il servoit ses Frères à table, leur baisoit les pieds, faisoit la cuisine, et alloit prêcher par les églises ; il visitoit les hôpitaux et les prisons, faisoit des remontrances aux étudiants, et étoit le premier à toutes les œuvres d'humilité, de mortification et de charité ; il sembloit qu'il y apportât l'abondance avec la bénédiction de Notre-Seigneur.

Gautier de Cravajal, évêque de Placentia, désira fonder en la ville un collége de la Compagnie : le Père François, à sa prière, y mena de ses compagnons pour ouvrir le collége : ils furent bien reçus et logés par l'évêque, qui étoit en réputation d'être meilleur cavalier que prêtre dévot. Le Père François entreprit de faire oraison et pénitence pour ce prélat, en récompense des bonnes œuvres et des bienfaits dont il obligeoit la Compagnie : et il enjoignit à tous les Pères de solliciter instamment Dieu pour le salut de l'évêque. Notre-Seigneur exauça leur demande ; car l'évêque devint tout autre ; il réforma sa vie et sa maison, il satisfit à tous ceux qu'il avoit chargés, fit de grandes aumônes, au temps de la cherté nourrit plusieurs pauvres, et fit soigner les malades ; et pendant qu'il étoit occupé en ces œuvres de piété, il plut à Notre-Seigneur

de l'appeler à lui, pour le faire participant de sa miséricorde.

Lorsque le diable voulut semer la fausse doctrine à Séville, le Père François eut de grandes inspirations du ciel d'y envoyer quelques-uns de la Compagnie, pour tâcher à y fonder un collége; pour cet effet, il députa le Père Jean Suarez (qui étoit alors recteur du collége de Salamanque, et fut depuis provincial de Castille), et quelques jours après il s'y en alla lui-même avec d'autres Pères. Ils eurent là beaucoup de nécessités, encore que Notre-Seigneur les pourvût toujours, et parfois miraculeusement. Prenant congé des Pères, au sortir de Séville, il leur dit entre autres choses : *Ce qui me fâche davantage, c'est que je vous laisse sans maison et sans provisions : mais ne vous en affligez point, vous aurez de tout à suffisance.* Ce que Dieu accomplit, ayant donné trois maisons à la Compagnie dans Séville.

Le Père François ayant su que Charles-Quint avoit quitté l'empire et la monarchie de ses royaumes, pour se retirer au monastère de Saint-Just, il désira de le voir, et lui alla faire une visite. L'empereur le fit loger au couvent (ce qui étoit une faveur particulière) et fut très-aise de le voir, il lui offrit même sa faveur impériale pour la Compagnie, lui donnant de bons conseils pour la conserver, et lui fit donner en partant deux cents ducats, disant qu'encore que l'aumône fût petite, néanmoins, eu égard à ce que Sa Majesté s'étoit réservé, il ne lui en avoit jamais tant donné pour tous les services qu'il lui avoit rendus. Le Père l'accepta avec de grands remercîments, comme l'aumône d'un si grand prince, faite de bon cœur à un pauvre, pour l'amour de Dieu.

Après avoir visité l'empereur, il s'en retourna à Valladolid, pour vaquer au gouvernement de ses religieux et à l'expédition des affaires de la Compagnie qui s'y présentoient. Il étoit tellement sollicité de tout le monde, pour employer sa faveur en leurs affaires, qu'il fut contraint de se retirer en une maison qu'il choisit, au village de Simanque, près de Valladolid, où il se retiroit aussitôt qu'il se pouvoit échapper de la cour. Il institua aussi une maison de probation (qui fut la première que la Compagnie eut en Castille) pour éprouver et instruire les novices qui accouroient

des universités d'Alcala et de Salamanque, les façonnant à l'institut de la Compagnie.

Le Père François les animoit par son exemple, étant le premier au travail, à la quête et aux œuvres d'humilité. Le roi Jean III de Portugal étant décédé le 2 de juin 1557, l'empereur fit venir le Père Borgia à Saint-Just, où il résidoit, et de là, il l'envoya pour une affaire très-importante à Ebora, où il tomba si grièvement malade, que les médecins désespéroient de sa santé : mais il les rassura, promettant de s'acheminer dans quatre jours à Lisbonne: ce qu'il fit. Là il négocia avec la reine Catherine l'affaire pour laquelle il étoit envoyé, visitant en passant les colléges de la Compagnie, et au retour il rendit compte à l'empereur du succès de son voyage.

Il fit bâtir deux beaux hôpitaux à Valladolid, où il servoit les pauvres, et y exerçoit l'humilité et la charité, secouroit les malades avec une extrême ferveur d'esprit, faisoit leurs lits, balayoit leurs chambres, s'occupant aux plus vils ministères de la maison. Comme il y en avoit plusieurs atteints de maladies contagieuses, et couverts d'ulcères horribles, il servoit toujours celui qui en avoit le plus besoin. Il y en avoit un entre autres, qui, à cause de l'infection qui sortoit de ses plaies et de tout son corps, lui faisoit horreur, et il avoit de la répugnance à le panser : mais désirant obtenir une parfaite victoire sur soi-même, le regardant comme si c'eût été la personne de Notre-Seigneur qu'il servoit en ce pauvre, il suça ses plaies diverses fois, avec une grande ferveur.

Quelques mois après, l'empereur l'envoya chercher derechef, pour conférer des matières spirituelles, de l'oraison et des œuvres satisfactoires où il vouloit s'exercer, se préparant de jour en jour à rendre compte à la divine Majesté. Puis, se sentant débile de corps et non d'esprit, après s'être recommandé à Dieu, il fit venir les compagnons du Père François, pour leur donner sa bénédiction. Etant entrés en sa chambre, avec un grand regret de le voir proche de sa mort, ils le soumirent à la volonté de son Créateur. L'empereur de son côté les exhorta à l'humilité, à la charité et à l'obéissance, et leur donna sa bénédiction. Ils se mirent à genoux,

faisant leurs oraisons ordinaires, et comme ils furent retirés chacun en leur chambre, il rendit aussitôt l'esprit, le jour de saint Matthieu 1558. Il institua le Père Borgia son exécuteur testamentaire; celui-ci fit son oraison funèbre dans Valladolid, avec beaucoup d'édification de toute l'assistance.

Il alla pour la troisième fois faire sa visite à loisir, et consoler les colléges de ce royaume qui étoient sous sa charge : de là il passa à Coïmbre, où il édifia fort tous ceux de la Compagnie par ses exhortations spirituelles et par son bon exemple; et encore plus ceux du dehors par ses doctes sermons et par sa sainte conversation.

Il aida aussi à la fondation du collége de Bragance, qui fut fondé et doté par l'archevêque. Comme le Père se trouva fatigué de longues et fâcheuses maladies, et surchargé des affaires des plus grands du royaume, il se retira en la ville de Porto, pour se rafraîchir un peu. Il y fut le bien venu, et donna commencement au collége de cette ville, au grand contentement de tous les habitants et de la reine, qui favorisa sa fondation. Il y faisoit les ministères de la Compagnie, comme s'il eût été jeune, sain et robuste. Il prêchoit d'ordinaire, et tous les jours de fête il alloit par les rues, avec sa clochette, pour inviter les enfants au catéchisme, s'occupant aux autres exercices d'humilité et d'abnégation.

Il fit aussi construire une chapelle en l'honneur de Notre-Dame et du bienheureux saint François, pour l'instruction de la jeunesse : il y établit six de ses compagnons, qui tous les jours, à leur tour, enseignoient, catéchisoient, prêchoient et faisoient le service divin, de sorte que toute la jeunesse d'alentour venoit en grande affluence pour y être instruite et catéchisée.

Pendant qu'il savouroit le goût de cette solitude, il reçut commandement, par un bref du Pape pie IV, d'aller à Rome, pour l'assister aux affaires les plus importantes au service divin. Il s'y achemina aussitôt, comme vrai enfant d'obéissance, et se rendit à Rome le 7 de septembre, l'an 1561.

Peu de temps après, le Père Lainez, général, le fit son vicaire général à Rome, et depuis, étant décédé le 5 janvier 1565, les

Pères qui étoient dans Rome le nommèrent, pour la seconde fois, vicaire général de toute la Compagnie ; laquelle charge il exerça jusqu'à ce qu'il fût nommé général, le 2 de juillet de la même année, en la congrégation générale de toute la Compagnie ; ce dont la cour romaine fut fort satisfaite, et entre autres le Pape Pie IV. Sur la fin du chapitre général, il pria humblement les Pères de l'aider de leurs oraisons et de leurs conseils, puis, se levant, il leur baisa les pieds.

Entrant en charge, il commença la maison de probation de Saint-André de Rome, pour élever un grand nombre de novices que Dieu lui envoyoit, ordonnant qu'il y eût dorénavant en chaque province un séminaire, où l'on enseignât toutes les sciences dont la Compagnie fait profession : et comme l'église de la maison professe de Rome étoit trop étroite pour la quantité du peuple qui la fréquentoit, il engagea le cardinal Farnèse à faire rétablir somptueusement cette église, où il élut sa sépulture.

En ce temps-là Pie V chargea la Compagnie du collége de la Pénitencerie de Saint-Pierre, et ordonna que les Pères prêchassent au palais apostolique. Il institua aussi une congrégation de quatre cardinaux, afin de trouver les moyens qu'on doit suivre pour réduire les hérétiques, et une autre de quatre cardinaux pour aider à la conversion des gentils, sachant que la principale fin de la Compagnie, c'est de maintenir la foi catholique contre les hérétiques, et de l'annoncer aux païens.

La Compagnie s'accrut merveilleusement sous le Père Borgia, à cause de plusieurs beaux esprits qui y entrèrent, des colléges qui furent remplis, et de ceux que l'on fonda de nouveau. L'an 1566, il envoya des religieux aux Canaries, où l'on avoit grand besoin de ce secours spirituel. Le roi Philippe II en fit passer d'autres à la Floride, l'an 1568, pour y prêcher l'Évangile ; ils furent martyrisés par ceux du pays. On ouvrit la porte des Indes Occidentales, qui avoit été fermée jusqu'alors : car le roi Philippe lui demanda instamment des Pères de la Compagnie pour s'y employer à la conversion des Indes : de sorte que le deux novembre 1567, nos Pères sortirent du port de San-Lucar pour aller au Pérou, et depuis on a

continué la mission. L'an 1572, le 23 de juin, il alla quatorze de nos Pères en la Nouvelle Espagne, lesquels établirent leur résidence en la ville capitale du royaume.

Lorsque le Père songeoit à se libérer de la charge de général, Notre-Seigneur y voulut ajouter un long et pénible voyage, parce que Pie V, à la prière de la seigneurie de Venise, voyant que le Grand Turc Sélim s'étoit emparé du royaume de Chypre, et insolent de sa victoire, menaçoit toute la chrétienté, procura la sainte ligue entre Philippe II et les Vénitiens, pour résister à cet ennemi commun. Il envoya donc le cardinal Alexandrin, son neveu, vers les rois de France, d'Espagne et de Portugal, et lui donna le Père François, afin de l'assister de son autorité et de sa prudence à négocier avec ces rois. Ils arrivèrent à Valence, où le Père Borgia ne se put excuser de prêcher en la grande église, dans laquelle il y avoit tant de peuple, qu'à peine put-il se rendre à la chaire, et y monter.

Il fut fort bien reçu du roi Philippe, avec lequel il traita d'autres affaires importantes au service de Dieu, que Sa Sainteté lui avoit particulièrement recommandées. Ayant achevé leur légation auprès du roi, ils allèrent en Portugal, où le roi Sébastien reçut le légat et le Père avec une magnificence extraordinaire; ayant conclu, tant les affaires communes que particulières, ils vinrent en France, où ils trouvèrent le roi Charles IX à Blois, avec la reine mère, bien affligés des guerres civiles qui détruisoient le royaume : car les Huguenots avoient pillé et abattu la plupart des églises, et les catholiques étoient opprimés de toutes parts. Le Père François remontra par de vives raisons, qu'en perdant la religion il étoit impossible de conserver l'État, et donna plusieurs bons conseils à la reine mère.

De France, ils prirent la route d'Italie. Durant le chemin, il tomba grièvement malade d'une fièvre qui le tourmentoit fort, et reconnoissant que cette maladie lui devoit ouvrir la porte de la prison du monde, pour en sortir, désireux de mourir à Rome, il s'y achemina par Lorette, et arriva dans Rome le 28 de septembre 1572, couché dans une litière, dont il ne pouvoit se lever. Quand

on lui dit qu'il étoit dans la ville, il chanta *Nunc dimittis*, et remercia Notre-Seigneur de ce qu'il avoit perdu la santé, et achevé sa vie dans l'obédience du Saint-Siége, et pour l'accomplissement du quatrième vœu de sa profession.

Pie V étoit mort avant que le Père François fût de retour à Rome, et par sa mort le fil des affaires qui regardoient le service de Dieu s'interrompit. Grégoire XIII lui succéda ; étant à Tivoli, il fut averti que le Père François étoit à la fin de ses jours, ce dont il eut du regret, disant que l'Église perdoit un fidèle serviteur et une de ses plus fermes colonnes. Il lui envoya sa bénédiction et l'indulgence plénière.

Le saint ne vécut que deux jours dans Rome, où il reçut les saints Sacrements, répondant dévotement à celui de l'Extrême-Onction, et à l'invocation des saints, puis il rendit doucement l'âme à son Créateur, le dernier jour de septembre 1572, un peu avant minuit, après avoir vécu soixante-deux ans moins vingt-huit jours. Son corps fut enterré en l'ancienne église, auprès des Pères Ignace et Laynez.

Il désira de tout son cœur acquérir la vertu d'humilité, et sachant que le moyen d'y parvenir étoit l'humiliation, il n'eut rien plus en recommandation que de s'humilier devant toutes les créatures : c'étoit le commencement de son oraison, la matière de ses entretiens, l'ordinaire exercice de sa vie : en un mot, l'humiliation faisoit ses délices.

Étant commissaire général de la Compagnie en Espagne, ayant les clefs du collége de Porto, il chargea sur ses épaules un pourceau mort, qu'on leur avoit donné en aumône, et le monta par un haut degré ; ce dont les Pères s'étonnant, il leur dit : *Vous étonnez-vous si un porc en porte un autre ?*

Depuis qu'il s'adonna à l'exercice de l'oraison mentale, il employoit les deux premières heures tous les jours à la connoissance et au mépris de soi-même. Ce qu'il entendoit, voyoit ou lisoit, lui servoit à cette humilité, remerciant Notre-Seigneur de ce que l'ayant si longtemps offensé il ne l'abandonnoit pas, et lui faisoit la grâce de ne pas tomber dans les péchés du monde.

Ce qui l'affligeoit le plus, étoit qu'on l'honoroit comme un saint et un bon serviteur de Dieu. Etant une fois enquis pourquoi il s'offensoit tant de cela, puisqu'il ne le désiroit ni ne le recherchoit pas, il répondit qu'il craignoit d'en rendre compte à Dieu, étant tout autre que l'on ne pensoit. Il se fâchoit aussi qu'on lui fit les cérémonies de sa grandeur passée, ou qu'on le respectât plus que les autres, l'appelant Sa Seigneurie.

Il fuyoit les lieux et les occasions où il pouvoit être honoré, se détournant des chemins, de peur de recevoir de l'honneur. Il déguisoit si humblement sa qualité mondaine, qu'il n'y paroissoit point, hormis en deux cas, qui découvroient d'autant plus son humilité : l'un que sa qualité de duc lui servit pour entrer en la Compagnie; car sans cela il ne pensoit pas avoir les conditions requises pour y être reçu : l'autre, quand on lui refusoit, par les villages, des ornements pour dire la messe, ou qu'il étoit un peu tard pour la dire, ou qu'il n'étoit pas reconnu; alors il permettoit à ses compagnons de dire qui il étoit, de peur de manquer à dire la messe.

Il étoit si humble, qu'il s'employa quelque temps à faire une classe de grammaire : mais les Pères s'avisèrent de lui dire, pour l'en détourner, qu'il ne savoit pas la faire, et que cela diminueroit la réputation des colléges de la Compagnie. Il fut si simple qu'il le crut et cessa.

La sainte pauvreté, qui est la fille de la vraie humilité, éclatoit partout dans sa conduite, désirant de tout son cœur d'être vrai pauvre de Jésus-Christ, qui le favorisa tant qu'il y vécut : depuis le jour qu'il fut religieux, il ne mania ni or ni argent monnoyé. Toutes ses actions témoignoient un parfait amour de la pauvreté; son vêtement, son manger, son lit, sa chambre, jusqu'aux moindres particularités. Quand il alloit mendier, il mangeoit plutôt les morceaux de pain de la quête que d'en entamer un entier que l'on servoit sur la table. En ses voyages, quelque maladie qu'il eût, il ne permettoit pas qu'on achetât chose quelconque pour sa personne, craignant que cela ne préjudiciât à la sainte pauvreté. La plupart du temps, sur les chemins, il ne couchoit

que sur la paille, dans les granges en hiver. Il ne portoit qu'un manteau doublé l'hiver et l'été, au chaud et au froid; de sorte qu'il arrivoit souvent aux hôtelleries gelé et mouillé, et sa joie étoit d'y être mal accommodé.

L'obéissance est aussi fille de l'humilité, en laquelle il fut très-parfait, obéissant entièrement à Notre-Seigneur et à ceux qui le gouvernoient en son nom. Il appeloit l'obéissance le vaisseau assuré où le religieux vogue toujours heureusement, quoiqu'il dorme et se repose, avançant jour et nuit. Il respectoit fort ses supérieurs, non seulement pendant qu'ils l'étoient, mais aussi après qu'ils avoient cessé de l'être. Quand il alloit en Espagne et qu'il recevoit des lettres du Père Ignace, il s'agenouilloit avant que de les ouvrir, suppliant Notre-Seigneur de lui faire la grâce de bien accomplir l'obédience de son supérieur, portée par ces lettres. Le Père Ignace, voulant tenir en bride l'esprit fervent du Père Borgia en ses pénitences, ordonna qu'en ce qui concernoit sa santé, il obéiroit à un Frère lai, qui étoit son compagnon, nommé Melchior Marc. Il n'est pas croyable comme il lui obéissoit, ainsi qu'au cuisinier, quand il alloit servir à la cuisine, jusque-là qu'un jour, à Valladolid, y étant occupé, il ne voulut pas aller parler à la princesse Jeanne qui l'appeloit, sans le congé du cuisinier.

Il disoit ordinairement qu'il espéroit que Notre-Seigneur conserveroit et augmenteroit la Compagnie, principalement pour trois choses : la première, à cause de l'oraison et de la fréquentation des saints Sacrements ; la seconde, à cause des contradictions et des persécutions ; la troisième, par la parfaite obéissance : ajoutant que la première nous lie et nous attache à Dieu, la seconde nous retire de la vanité et de l'amour mondain, la dernière nous joint et et nous associe les uns avec les autres, comme les membres avec leur chef.

Qui pourroit expliquer le don d'oraison et les entretiens spirituels que ce bienheureux Père avoit avec Dieu, le soin d'examiner plusieurs fois le jour sa conscience, et de se confesser sacramentellement deux fois le jour, pour disposer son âme à recevoir les rayons de la divine lumière? Par l'usage continuel de l'oraison, il

parvint à une habitude de trouver Dieu en toutes choses ; de sorte qu'il sembloit que tous les lieux lui servoient d'oratoire, les affaires de recueillement et de sujet pour l'oraison. Quand il ne se pouvoit défaire des séculiers, il rentroit en soi-même, et avoit Dieu présent, comme s'il eût été en une profonde contemplation. Quelques-uns ayant un jour entamé devant lui des discours profanes, il ne les écouta point ; et comme on l'avertit qu'il ne répondoit pas à propos : *J'aime mieux*, dit-il, *être tenu pour fou, que de perdre le temps.*

Encore que son oraison fût presque continuelle, et qu'il fût en tout temps et en tous lieux en l'actuelle présence de Dieu, néanmoins, il se plaisoit à une longue méditation, depuis minuit, qu'il se réveilloit, jusqu'à cinq ou six heures du matin ; il ne pensoit pas y avoir employé un quart d'heure ; il en sortoit ardent comme un séraphin et s'y arrêtoit quelquefois tellement, que le Frère Marc, craignant qu'il ne fît tort à sa santé, le frappoit pour le faire achever. Alors il lui répondoit : *Encore un peu*, se trouvant si attaché à Dieu, qu'il ne le pouvoit quitter.

Sur le jour, quand il pouvoit se dérober aux affaires, il alloit faire oraison devant le très-saint Sacrement : et quand il sortoit de la maison, il entroit dans les églises pour l'adorer. Cette dévotion du Corps de Notre-Seigneur fut admirable dans le Père Borgia, le recevant tous les jours, sain ou malade, jusqu'à ce qu'il mourût. Étant malade à Ébora, il avoit un si profond sommeil, qu'il le falloit tourmenter pour l'éveiller : à l'heure de communier, il ne dormoit jamais.

La dévotion qu'il portoit aux reliques et aux images des saints étoit extrême ; outre le soin qu'il avoit d'en faire imprimer à Rome pour les distribuer par toutes les provinces, il en envoyoit jusqu'aux Indes Orientales et Occidentales, avec des moules pour les graver sur les lieux. Il établit la coutume en la Compagnie de tirer les saints de chaque mois et de leur rendre quelque service particulier, se mettant sous leur protection.

Le diable tâcha souvent de l'inquiéter et de le détourner de l'oraison, lui apparoissant sous des formes ridicules et épouvan-

tables ; néanmoins il ne put jamais parvenir à la lui faire quitter.

Son oraison étoit accompagnée de la mortification, en un tel degré, qu'il n'est presque pas croyable, car il tenoit son corps pour son ennemi capital, avec lequel il ne voulut jamais faire paix ni trève, cherchant toujours des moyens de le mater ; ne faisant état que des choses qui lui pouvoient servir à l'affliger. Si le soleil l'incommodoit par le chemin en été, si la gelée, le vent ou la pluie le frappoit au cœur de l'hiver, il disoit : *Oh ! que cet ennemi nous sert bien*. Il avoit coutume de dire qu'il n'eût pas vécu content, s'il eût su que la mort l'eût surpris un jour où il n'eût point fait de mortification et de pénitence.

Pour s'être tenu longtemps le visage contre terre durant son oraison, il en perdit les dents, et sa bouche s'emplit tellement de chancres, que si l'on n'y eût promptement remédié, c'étoit fait de lui. Ses épaules étoient si déchiquetées des coups de discipline, qu'elles pourrissoient, ce dont il eut du scrupule, disant qu'il espéroit que Notre-Seigneur lui pardonneroit les rigueurs dont il avoit usé, l'ayant fait par un bon zèle de lui complaire. Il nommoit la pénitence, le grand chemin qui conduit le pécheur au ciel : il s'y adonnoit tellement qu'il n'eût pas dîné de bon courage, s'il n'eût fait une rude discipline. Quand il en pouvoit éviter, par les chemins, de loger chez quelque seigneur, il tâchoit de ne manger à table que ce qu'il avoit accoutumé au réfectoire, si on lui donnoit un lit bien paré, après avoir pris congé des serviteurs du logis, il prenoit un oreiller pour coucher sur la dure, et le remettoit au matin, de peur qu'on ne s'en aperçût.

Sa mortification ne consistoit pas seulement en des austérités et en des pénitences, mais principalement à dompter ses passions, et tout ce qui concernoit la chair et le sang : car depuis qu'il eut quitté sa maison, il oublia ses enfants, ses frères et ses parents, comme s'il n'en eût point eu, et qu'il eût été nourri toute sa vie en religion : étant si détaché de sa parenté, qu'elle en avoit du regret, et que les étrangers s'en étonnoient.

Elisabeth d'Aragon, comtesse de Lerme, mourut quasi subitement : c'étoit sa chère fille ; on lui apporta les nouvelles de sa

mort dans les rues de Valladolid, comme il alloit au palais : alors il ferma les yeux du corps, et demeura tant soit peu en oraison, puis passa outre. Il traita au palais des affaires qu'il avoit avec la princesse, et recommanda en partant à ses prières l'âme de sa servante, qui avoit passé en l'autre vie. *Comment,* dit la princesse, *un père n'a-t-il point plus de ressentiment de la mort d'une telle fille?* à quoi il répondit : *Madame, je ne l'avois que par emprunt, le maître l'est venu quérir : quel moyen de la lui refuser?*

Il retourna au collége dire la messe pour elle, sans autre plus grand ressentiment.

Le connétable de Castille étant venu s'affliger avec lui de cette mort, surpris de sa paix et de sa sérénité, il s'enquit comment il étoit possible qu'il n'eût point de regret de sa fille? Il répondit : *Depuis le jour que Notre-Seigneur m'appela à son service, et demanda mon cœur, j'ai tâché de le lui livrer si entièrement, que pas une créature vivante ni morte ne le pût inquiéter.*

Le duc Charles, son fils, plaidant contre l'amiral d'Aragon, touchant certains lieux que le duc possédoit, jamais le père Borgia n'en voulut rien dire à l'empereur Charles-Quint, en faveur de son fils; au contraire, l'empereur lui en ayant ouvert le propos, le père le supplia non-seulement de commander que le bon droit de l'amiral fût gardé, mais aussi qu'il lui départît toute la faveur et la grâce que l'on peut espérer en justice.

Il lui en advint autant à Rome avec le Pape Pie IV, auquel on demandoit dispense de marier Alvarez de Borgia, son fils, avec la marquise d'Alcaquise sa nièce; le Père François n'en voulut jamais parler, ni faire entendre à Sa Sainteté qu'Alvarez étoit son fils jusqu'à ce que le Pape l'envoya quérir, et le reprit de ne lui avoir rien dit d'une chose qui le touchoit de si près.

Le Pape lui en demandant son avis, il parut si désintéressé, qu'il conseilla au Pape, puisque les deux oncles vouloient épouser la marquise, leur nièce : l'un, frère du père, et l'autre, frère de la mère, qui étoit Alvarez, et que tous deux demandoient la dispense que Sa Sainteté l'accordât à la marquise, pour choisir celui qu'elle voudroit des deux pour son mari; qu'en ce faisant il les conten-

teroit tous deux, et que la marquise se marieroit librement à celui qui lui plairoit. Le Pape admira ce conseil, encore qu'il ne le suivît pas, n'ayant voulu accorder la dispense qu'au fils du Père François.

Tous ses religieux étoient si assurés de sa charité, qu'ils lui découvroient librement leur cœur, se déchargeant à lui de leurs travaux, de leurs soucis, et de leurs afflictions, sans l'ennuyer jamais, parce qu'il se comportoit plutôt en leur endroit comme un père amoureux, qu'en supérieur revêche, tant en la manière qu'il avoit de commander, qu'au soin qu'il prenoit de les encourager à la vertu, lorsqu'il les trouvoit tièdes et pusillanimes. Quand quelqu'un de ses disciples tomboit en une légère faute par inadvertance, le plus grand blâme qu'il leur faisoit, étoit de dire: *Dieu vous fasse saint, monFrère ; comment avez vous fait* ou *dit cela !* Que si la faute requéroit une plus grande satisfaction, il ne la laissoit pas impunie ; mais afin de la rendre plus supportable, il appeloit le coupable, lui faisoit connoître sa faute ; et, pour le toucher davantage, il offroit d'en faire la pénitence pour lui : après la correction, il ne parloit ni ne se souvenoit plus des fautes passées.

Etant si doux à ses disciples, il étoit encore plus charitable aux malades ; il les visitoit et les caressoit, leur faisant donner tout ce dont ils avoient besoin, suivant l'avis du médecin, imitant l'apôtre saint Paul, qui étoit malade avec les malades, et affligé avec les affligés.

Bien que le Père Borgia usât de cette charité envers son prochain, il la pratiquoit surtout envers ses détracteurs et ses persécuteurs, qu'il appeloit ses bienfaiteurs, à cause du bien que font les ennemis à ceux qu'ils persécutent, encore qu'ils ne le pensent pas faire. Il ne parloit jamais contre eux et ne s'excusoit point, ne permettant pas que l'on dît rien en sa présence qui pût confondre ceux qui le calomnioient. Il avoit une grande modestie et une sainte simplicité de colombe, accompagnée de la prudence serpentine. Son honnêteté fut telle, qu'étant tombé malade en la maison de sa fille, la comtesse de Lerme, il ne voulut point permettre qu'elle lui mouillât les pieds, qu'il avoit tourmentés de la goutte.

Notre-Seigneur l'honora de plusieurs miracles et d'effets surnaturels. Étant une fois à Médine-du-Champ, en sa chambre, à genoux en oraison, il fut vu par le Père Jérôme du Petit-Port (qui fut provincial du Pérou), environné d'une très-grande lumière, et le visage resplendissant. Le docteur Ayala, entrant sur le soir au lieu où le Père étoit en oraison, le vit aussi environné d'une lumière excessive, et la chambre plus claire que s'il y eût eu quantité de flambeaux allumés : il aperçut aussi sortir de lui des rayons de lumière.

Il sembloit que Notre-Seigneur lui révélât les choses cachées. L'an 1552, étant à Ognate, il vint un laquais de Charles, son fils, duc de Gandie, qui apportoit la nouvelle de la naissance de François, son fils aîné. Avant que le laquais fût arrivé et qu'il eût présenté ses lettres, le Père lui dit : *Soyez le bienvenu, Samson ; comment se porte le petit François ?*

Le laquais demeura bien étonné, pensant apporter la première nouvelle et en avoir l'étrenne. *D'où savez-vous*, répondit-il, *que ce François soit au monde ? Qui a gagné le vin que je pensois gagner par ma diligence ?*

Vous ne le perdrez pas, dit le saint, *je vous dirai trois* Ave Maria, *et j'écrirai au duc qu'il vous le donne, car vous l'avez bien mérité.*

Une fois, cheminant par l'Andalousie, il rencontra le fils du président de Galle : ils arrivèrent à l'hôtellerie lorsqu'il étoit si tard, que le Père se retira dans sa chambre pour faire oraison, comme il avoit coutume ; pendant ce temps-là, l'autre se chauffoit auprès du feu assez loin de là. Comme il devisoit avec ses compagnons, le Père sortit à l'improviste, criant : *Sortez, Messieurs.* Ceux qui l'ouïrent, sortirent sans savoir pourquoi ; mais ils ne furent pas sitôt dehors, qu'il tomba un pan de la muraille du logis, avec un grand fracas.

Allant d'Espagne en France, avec le cardinal Alexandrin, le Père Suarez l'accompagna jusqu'à la Mirandole ; en prenant congé de lui, il prédit qu'à peine arriveroit-il à Rome, et que Suarez seroit derechef provincial de Castille ; ce qui advint ainsi.

En mourant il dit au Frère Marc, son compagnon, qu'après son

décès il s'en iroit aux Indes, travailler pour le service de Dieu : encore que Marc n'eût jamais pensé à ce dessein, et n'en eût eu aucun désir, néanmoins cela arriva comme il l'avoit prédit.

Un grand seigneur d'Espagne étoit fort irrité contre son fils aîné. Le Père Borgia le conjura d'oublier cela, et de recevoir son fils en sa grâce : mais ce seigneur s'en offensa et lui dit de rudes paroles, en montant à cheval pour aller à la chasse. Le Père se tut, et résolut de s'en adresser à Dieu. Ce seigneur se trouva aussitôt surpris d'une fièvre, qui le mit en appréhension de mourir. Alors il lui vint en pensée que Dieu le punissoit d'avoir rejeté les paroles de son serviteur, qu'il envoya chercher promptement, lui demandant pardon et se remettant en ses mains. Le Père dit la messe pour sa santé, et il la recouvra entièrement : ainsi ce seigneur demeura obligé au saint, et en paix avec son fils..

Le même jour, saint Léopard, martyr, attaché au service de la maison de Julien l'Apostat, qui fut décapité à Rome, et dont le corps fut dans la suite transporté à Aix-la-Chapelle.

A Soleure en Suisse, supplice de saint Victor et de saint Ours, martyrs de l'illustre légion Thébaine, qui, sous l'empereur Maximien, furent d'abord tourmentés de supplices cruels; mais ils en furent délivrés parce qu'une lumière céleste ayant brillé au-dessus d'eux, les bourreaux tombèrent par terre; ensuite ayant été jetés dans le feu, mais n'en ayant reçu absolument aucune atteinte, ils furent à la fin immolés par le glaive.

A Plaisance, saint Antonin, martyr de la même légion.

Le même jour, saint Grégoire, évêque de la Grande Arménie, qui, ayant beaucoup souffert sous Dioclétien, mourut à la fin en paix.

A Cantorbéry en Angleterre, saint Honorius, évêque et confesseur.

A Rome, sainte Sophie, veuve, mère des saintes vierges Foi, Espérance et Charité

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE DU NEUVIÈME VOLUME,

CONTENANT

LES VIES DES SAINTS DU MOIS DE SEPTEMBRE.

Ier JOUR DE SEPTEMBRE.

IIe JOUR DE SEPTEMBRE.

IIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

IXe JOUR DE SEPTEMBRE.

Xe JOUR DE SEPTEMBRE.

XIe JOUR DE SEPTEMBRE.

XIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

XIIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

XIVe JOUR DE SEPTEMBRE.

XVe JOUR DE SEPTEMBRE.

XVIe JOUR DE SEPTEMBRE.

XVIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

XVIIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

XIXe JOUR DE SEPTEMBRE.

XX° JOUR DE SEPTEMBRE.

XXI° JOUR DE SEPTEMBRE.

XXII° JOUR DE SEPTEMBRE.

XXIII° JOUR DE SEPTEMBRE.

XXIV° JOUR DE SEPTEMBRE.

XXVe JOUR DE SEPTEMBRE.

XXVIe JOUR DE SEPTEMBRE.

XXVIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

XXVIIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

XXIXe JOUR DE SEPTEMBRE.

XXXe JOUR DE SEPTEMBRE.

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.

EXTRAIT

DU CATALOGUE DE LOUIS VIVÈS.

Emilia Paula, par J. Bareille, auteur de l'*Histoire de saint Thomas d'Aquin* et traducteur *des mélanges de Balmès*. Deux beaux volumes in-8; prix : 8 fr.

Voici en quels termes le *Journal des Villes et des Campagnes* (numéro du 6 avril 1855) rend compte de cet ouvrage :

Voulez-vous voir se dérouler à vos yeux le spectacle saisissant des mœurs romaines sous la tyrannie de Néron, et en même temps celui non moins émouvant des mœurs des premiers disciples du Christ dans les catacombes? Lisez l'admirable épopée de M. Bareille. Ici Néron avec ses abominables orgies; là, saint Pierre et saint Paul avec les douces influences de leur zèle apostolique. Quels contrastes! quelle énergie dans les couleurs qui nous les dépeignent! Un article de bibliographie, tout long qu'il pût être, suffirait-il à en donner une idée convenable?

Prenez ce livre, et je vous porte le défi de le quitter avant de l'avoir lu en entier, parce que l'intérêt est en progrès incessant, et les dénoûments successifs sont comme les pierres d'attente de nouveaux dénoûments et vous entraînent irrésistiblement au dernier de tous. Quel est-il? c'est l'illustre romaine Emillia Paula, nourrie à la cour de Néron, et tout à la fois disciple des deux princes de l'apostolat. Quelle lutte entre des maximes si diamétralement opposées!

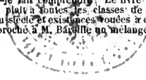
Ce ne sont point ici des chapitres dans la forme vulgaire. Ce sont des tableaux distribués numériquement. Le premier volume en a vingt-trois. Chacun a son titre : La maison d'or, — un Repas impérial, — l'Inconnu, — le Cirque de Néron, etc. Le second volume nous offre quarante-trois tableaux, tels sont : Le Jugement, — *Novissima verba*. — le poison de Locuste, — le secret de la Magie, etc.

Certes, le livre des *Césars* par M. de Champagny, a peint, d'une manière ferme et énergique, les cinq premiers empereurs, plus spécialement connus sous ce nom. Les intelligences robustes, les esprits graves ont goûté cette œuvre, émanée d'une plume vigoureuse. Mais entre le livre de M. Champagny et celui de M. Bareille, il y a cette différence, que je veux caractériser par une comparaison : le premier est comme un fleuve large et impétueux dont les ondes bruyantes étonnent d'abord vos regards et fascinent vos oreilles, puis finissent par fatiguer ces deux organes, si on ne prend pas soin de leur accorder quelque sursis assez souvent renouvelé.

Le second est comme une rivière aux flots abondants et paisibles, reflétant l'azur des cieux et les charmes des rives que ses eaux fécondent et embellissent. Ici on ne se lasse jamais; car une perspective est le présage d'une nouvelle qui va se déployer à vos yeux.

Me suis-je fait comprendre? Le livre de M. Bareille convient à tout le monde. Il plaît à toutes les classes de lecteurs, mondains et chrétiens, femmes du siècle et existences vouées à des habitudes graves.

On a reproché à M. Bareille un mélange de profane et de sacré. Comment



cela pouvait-il être autrement? Mais c'est précisément ce qui constitue le mérite fondamental de ce livre tout à fait hors de ligne. Néron, sa cour pourrie de bassesse et de dépravation, Emilia Paula, saint Paul et les fidèles suivant Dieu dans les cryptes. Encore une fois, quels contrastes, et qu'ils sont admirablement dessinés! Depuis le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs* de Châtaubriand, y en a-t-il eu de pareil? Non.

L'abbé J.-B.-E. PASCAL.

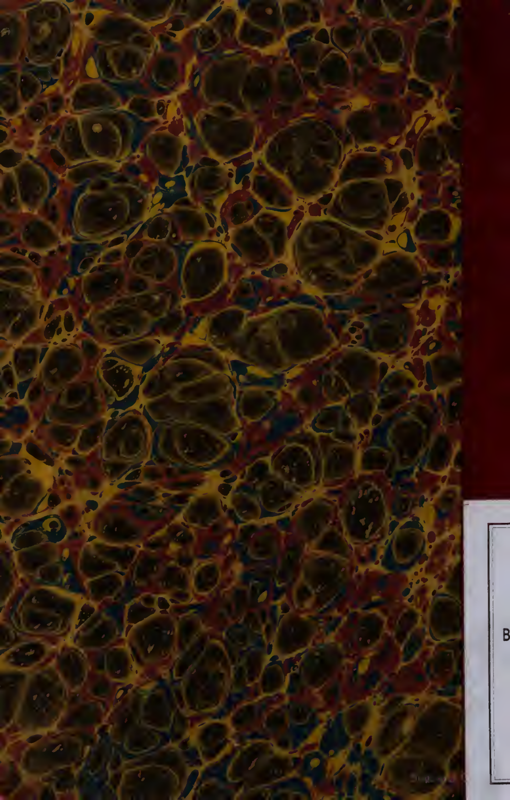
Explication des Evangiles, par le cardinal de la Luzerne. 1 volume in-8, contenant la matière de 2 volumes in-8 ordinaires; prix : 5 fr.

Explication des Psaumes, par le cardinal Bellarmin, de la Compagnie de Jésus, précédée d'une introduction et d'un Essai historique sur le cardinal Bellarmin, par M. l'abbé E. Darras. 3 vol. in-8; prix : 16 fr.

Le livre des PSAUMES est comme la moelle de la Bible, et c'est pourquoi l'Eglise a voulu qu'il fût continuellement entre les mains du prêtre. David, en effet, y résume tout : l'histoire du peuple hébreu et la vie de Notre-Seigneur, les abaissements de la Passion et les magnificences du règne de Dieu. Historien comme Moïse, prophète comme Isaïe, moraliste comme Salomon, poëte aussi sublime que Job, quand il pleure le roi pénitent n'a plus d'égal, comme il n'avait point eu de modèle, et répand sa douleur avec un accent qui n'a jamais été surpassé. Quel homme et quelle destinée! Ce berger devenu capitaine, qui avait gagné tant de batailles et fondé une dynastie qui dure encore, cet ancêtre de Dieu chanté sous l'inspiration de son fils; et l'Église depuis des siècles, et l'assemblée des saints dans l'éternité, répètent les cris de sa joie et de sa douleur. C'est que jamais le cœurs n'avait parlé un langage rempli de plus sublime beauté. Plus on l'étudie plus on y découvre d'admirables trésors de piété, de fois de pénitence et de poésie; mais il faut l'étudier. On peut lire bien des fois les PSAUMES sans les avoir compris. Nous avons donc cru être agréable au clergé en publiant un commentaire de ces chants, qui sont sa lecture et sa prière habituelle. Entre tous les commentaires nous avons préféré celui que saint François de Sales préférait, le commentaire du grand et saint cardinal Bellarmin.

Bellarmin, qui fut avec Baronius le plus savant homme de son siècle, s'était particulièrement occupé de l'Ecriture Sainte. C'est à lui que nous devons en grande partie la Bible de Sixte-Quint et de Clément VII. Il est toujours clair, net, précis. Son commentaire n'est pas seulement un livre de science, digne du grand auteur des *Controverses*, c'est, avant tout, un ouvrage de piété. Nous avons fait précéder cette traduction d'un Essai historique très-étendue sur la vie admirable et trop peu connue de ce grand homme.




B